

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Le baiser des ombres

Hamilton, Laurell Kaye

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

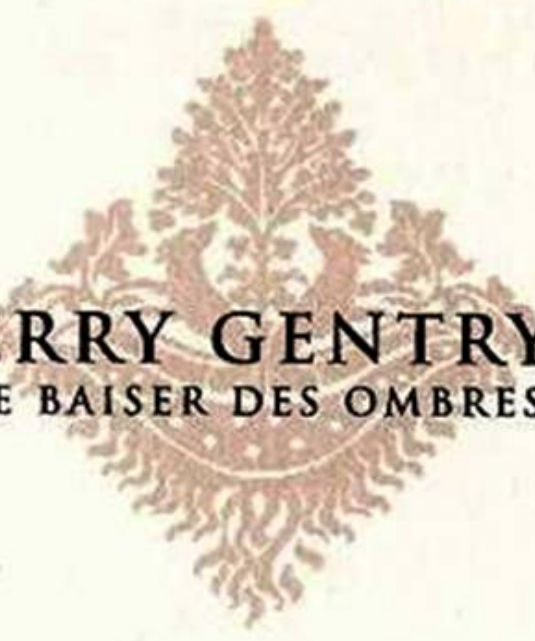


MERRY GENTRY 1
LE BAISER DES OMBRES

LAURELL K.
HAMILTON



LAURELL K.
HAMILTON



MERRY GENTRY 1
LE BAISER DES OMBRES



Pour tous ceux qui ont su maintenir la tradition des contes anciens, dans les petits appartements ou dans les grandes maisons, à la lueur de l'âtre ou de l'électricité ; pour tous ceux qui ont conservé les croyances passées et pour ceux qui apprécient tout simplement les bonnes histoires.

Remerciements

À Robin Bell pour d'innombrables raisons, entre autres pour sa recherche sur les traditions celtes. À Dana Cook, sans elle tant de choses n'auraient pas été accomplies. À Deborah Millitello, qui a lu ce livre et l'a trouvé bon. Aux membres de mon groupe d'écriture, à qui les contraintes de temps n'ont pas permis de lire la version finale : Tom Drennan, Rett MacPherson, Marella Sands, Sharon Shinn et Mark Sumner. À tous ceux de Ballantine et de Del Rey, et tout particulièrement à mon éditrice, Shelly Shapiro.

Chapitre 1

Tout ce que je pouvais voir par la fenêtre du vingt-troisième étage, c'était cette masse de brume grisâtre. On appelait cette ville la Cité des Anges mais s'il y avait vraiment des anges là dehors, ils devaient voler au radar.

Quand on vient à Los Angeles, qu'on soit équipé d'ailes ou non, c'est très souvent pour se cacher. Des autres et de soi-même. C'était mon cas et j'avais fort bien réussi. Mais devant cette atmosphère épaisse et répugnante je n'avais qu'une envie : rentrer chez moi. Là où le ciel était presque toujours bleu, là où on n'avait pas besoin d'arroser sans cesse pour voir l'herbe pousser. Chez moi, à Cahokia, dans l'Illinois. Mais si j'y retournais, je ne survivrais pas un instant. Ma famille et ses alliés me tueraient immédiatement. Il y a plein de gamines qui rêvent de devenir un jour princesse chez les fées mais, croyez-moi, c'est complètement surfait !

J'entendis frapper et la porte du bureau s'ouvrit avant que je puisse répondre. Mon patron, Jeremy Grey, apparut dans l'encadrement. Un homme que je dépassais de près d'une demi-tête, tout gris, depuis son costume Armani jusqu'à sa chemise et sa cravate de soie. Seules se détachaient ses chaussures, noires et bien cirées. Même son teint était gris. Mais pas à cause de la maladie ou de la vieillesse. Non, c'était un Trow d'un peu plus de quatre cents ans. Autant dire la fleur de l'âge ! Il avait bien quelques rides au coin des yeux et des plis autour de sa bouche trop mince qui lui donnaient une certaine maturité, mais il ne serait jamais réellement vieux. Si le sang des mortels et de puissants sortilèges ne s'en mêlaient pas, Jeremy avait des chances de vivre éternellement. En théorie. Les scientifiques prétendent que le soleil sera tellement énorme dans quelque cinq milliards d'années qu'il finira par engloutir la terre. Même les Feys n'y survivront pas, et mourront. Mais peut-on considérer cinq milliards d'années comme une éternité ? Je ne pense pas, même si cette éventualité fait quelques envieux parmi nous.

Je m'adosai à la fenêtre et à l'épais brouillard en suspension. Cette journée était aussi grise que mon patron, sauf que lui, il arborait un joli gris pimpant, frais comme un nuage avant une pluie de printemps. Dehors, au contraire, l'atmosphère était étouffante, comme quelque chose qui vous resterait coincé dans la gorge alors que vous tentez de l'avalé. Un jour asphyxiant. C'était en tout cas ainsi que je

le ressentais.

— Tu m'as l'air sombre, Merry, observa Jeremy. Ça ne va pas ?

Il ferma la porte derrière lui, s'assurant qu'elle était bien close. Il voulait que l'entretien reste privé. Le faisait-il dans mon intérêt ? J'avais du mal à le croire. Et puis, cette dureté dans ses yeux, cette raideur dans ses épaules étroites et distinguées me donnaient l'impression que je n'étais pas la seule à être de mauvais poil aujourd'hui. Peut-être à cause du temps. Une bonne averse ou même un petit vent frais auraient chassé cette brume et permis à la ville de respirer enfin.

— J'ai le mal du pays, avouai-je. Et toi, Jeremy ? Quelque chose ne va pas ?

Il esquissa un petit sourire.

— On ne peut rien te cacher !

— Non.

— Tu es extrêmement séduisante, aujourd'hui !

Quand Jeremy me faisait des compliments sur ma tenue, je savais que j'étais sexy. Quant à lui, il donnait toujours l'impression d'être tiré à quatre épingles, même en jean et en tee-shirt, qu'il ne portait d'ailleurs qu'en mission top secret. Je l'avais déjà vu courir aux trousses d'un suspect sur quinze cents mètres en mocassins Gucci. Évidemment, il était favorisé par son habileté et sa rapidité plus qu'humaines. Personnellement, quand je devais me lancer à la poursuite de quelqu'un, ce qui arrivait rarement, je laissais mes talons aiguilles à la maison et j'enfilais mes chaussures de jogging.

Jeremy me décocha le genre de regard émoustillé que vous jette un homme qui apprécie ce qu'il voit. Inutile d'en tirer des conclusions : chez les Feys, quand quelqu'un met ses charmes en valeur, on est prié de le remarquer. Le contraire serait vexant, une claque en pleine figure. Un échec. Apparemment, j'avais réussi mon coup. Le matin, en découvrant tout ce brouillard, j'avais choisi des couleurs vives pour me remonter le moral. Veste de tailleur croisée bleu roi à boutons argentés et jupe plissée assortie, si courte qu'elle cachait à peine mes cuisses. J'avais intérêt à réfléchir à deux fois avant de croiser les jambes si je ne voulais pas dévoiler la lisière de mes bas noirs. Des talons de cinq centimètres m'affinaient les chevilles : quand on est aussi petite que moi, on fait ce qu'il faut pour se donner des jambes interminables. Habituellement je portais même des talons de sept centimètres et demi.

Mes cheveux étaient d'un roux profond et riche, d'une teinte plus sanguine qu'auburn, avec des reflets noirs au lieu de l'habituel châtain généralement utilisé par les rouquines. C'était comme si on avait pris des rubis rouge sang et qu'on les avait filés pour en faire des cheveux. Très à la mode cette année. À la Cour Royale des Feys, on

appelle cette nuance Auburn Sanguin. Dans un bon salon de coiffure, il faut demander du Rouge Fey ou du Sidhe Écarlate. Moi, c'était simplement ma couleur naturelle. Il avait donc fallu que je teigne mes cheveux jusqu'à ce que les coiffeurs mettent cette couleur à la mode ; en attendant, j'avais opté pour le noir. Il convenait mieux à mon teint que le roux des humains. Beaucoup de femmes choisissent la teinte Sidhe Écarlate en croyant que cela convient à une peau de rousse. Quelle erreur ! C'est en fait la seule couleur qui exige une peau parfaitement blanche et qui sied à des femmes pouvant porter du noir, du vermillon et du bleu vif.

La seule chose qui me restait à cacher était la couleur de mes yeux, d'un vibrant vert et or, ainsi que la luminescence de mon teint. J'utilisais donc des lentilles de contact noisette pour mes yeux. Quant à ma peau, dont je devais atténuer l'éclat, il me fallait recourir au glamour, à la magie. Cela nécessitait une concentration permanente, comme une légère musique qui me trottait constamment dans la tête, pour ne jamais baisser ma garde, pour ne pas me mettre à rayonner, à briller. Les humains ne brillent pas vraiment, même si certains passent pour brillants... Donc, ne surtout pas rayonner. C'était précisément pour cela que je portais des lentilles de contact. J'avais également tissé un sortilège autour de moi, comme un long manteau familial. C'est cela que j'appelle mon glamour. Il donne l'illusion que je suis une humaine avec juste un soupçon de sang fey dans l'arbre généalogique et des pouvoirs psychiques et mystiques qui font de moi une excellente détective, mais rien d'exceptionnel.

Jeremy ne savait pas qui j'étais. Personne à l'agence n'était au courant. J'étais l'un des membres les plus insignifiants de la Cour Royale mais, même au bas de l'échelle, être une Sidhe n'est pas négligeable. Cela voulait dire que j'avais réussi à cacher ma véritable identité et mes pouvoirs à une tripotée des meilleurs magiciens et médiums de la ville, voire de tout le pays. Une belle prouesse. Mais le genre de glamour que je maîtrisais à merveille n'allait pas empêcher une lame de me transpercer le dos ou un sortilège de me broyer le cœur. Pour cela, il fallait des dons que je n'avais pas. Une raison de plus pour me cacher. Je ne pouvais pas me battre contre les Sidhes sans risquer d'y laisser ma peau. Il valait donc mieux que je me planque.

Je faisais confiance à Jeremy et aux autres. Ils étaient mes amis. Ce qui m'inquiétait, c'était ce que leur feraient les Sidhes s'ils me découvraient et que ma famille les soupçonnait de connaître mon secret, d'être mes complices. Si mon entourage restait dans l'ignorance, les Sidhes leur ficheraient la paix et ne s'en prendraient qu'à moi. En l'occurrence, le bonheur tient dans l'ignorance. Cela dit, certains de mes meilleurs amis considéreraient cela comme une sorte

de trahison. En fait, je devais choisir entre deux situations. Soit avoir des amis en bonne santé et en une seule pièce mais en colère contre moi ; soit avoir des amis morts sous la torture mais pas en colère. Sans l'ombre d'une hésitation, je choisisais la colère. Je n'étais pas sûre de pouvoir vivre avec leur mort sur la conscience.

Je sais, je sais. Dans ce cas, me direz-vous, pourquoi ne pas aller au Bureau des Affaires Humaines et Feys pour leur demander asile ?

Il est probable que ceux de ma famille me tueront quand ils me trouveront, mais si par malheur j'étale notre linge sale au grand jour, et jette tout cela en pâture à la presse mondiale, alors ils me tueront à coup sûr. C'est même à petit feu qu'ils m'assassineront. Donc, pas de police, pas d'ambassadeurs, seulement l'ultime petit jeu de cache-cache.

Je souris à Jeremy et lui offris ce qu'il voulait : ce regard admiratif qui disait combien j'appréciais la puissance de son corps athlétique sous son costume impeccable. Aux yeux des humains, ce serait de la drague. Mais pour un Fey, n'importe quel Fey, c'était la moindre des politesses.

— Merci, Jeremy, mais tu n'es pas venu ici pour me faire des compliments sur mes fringues.

Il avança dans la pièce en passant pensivement ses doigts manucurés sur le bord de ma table.

— J'ai deux femmes dans mon bureau. Elles veulent qu'on les prenne comme clientes.

— Elles veulent ?

Il se retourna, s'adossa au bureau et croisa les bras, exactement comme moi devant la fenêtre. J'ignorais s'il faisait exprès ou non de copier mon attitude. Pourquoi l'aurait-il fait ?

— En principe, nous ne traitons pas les affaires de divorce, reconnu-il.

J'écarquillai les yeux et m'écartai de la fenêtre.

— Leçon numéro un, Jeremy : l'Agence de Détectives Grey ne traite jamais, au grand jamais, les affaires de divorce.

— Je sais, je sais !

Il s'éloigna du bureau et vint se poster à côté de moi, les yeux perdus dans le brouillard. Il n'avait pas l'air plus heureux que moi.

Je me laissai de nouveau aller contre la vitre pour mieux voir son visage.

— Pourquoi est-ce que tu transgresserais ta règle fondamentale, Jeremy ?

Il secoua la tête sans me regarder.

— Viens faire leur connaissance, Merry. Je me fie à ton jugement. Si tu me conseilles de ne pas nous mêler de cette affaire, nous ne nous en mêlerons pas. Mais je crois que tu seras de mon avis.

Je posai une main sur son épaule.

— Tu m'as surtout l'air franchement inquiet, cher patron.

Je laissai glisser mes doigts le long de son bras. Du coup, il me regarda.

Ses yeux avaient viré au gris anthracite sous l'effet de la colère.

— Viens les voir, Merry ! Si tu ressorts du bureau aussi furieuse que moi, nous irons coincer ce salaud.

Je lui saisis le bras.

— Calme-toi, Jeremy ! Ce n'est qu'une affaire de divorce !

— Et si je te disais qu'il y a eu tentative de meurtre ?

Il avait lâché cela d'un ton calme qui contrastait avec l'intensité de son regard et la tension que je pouvais sentir dans son bras.

Je m'éloignai de lui.

— Tentative de meurtre ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il s'agit du plus ignoble sortilège mortel qui ait jamais passé la porte de mon bureau.

— Son mari veut la tuer ?

— Lui ou quelqu'un d'autre. L'épouse est convaincue que c'est son mari. La maîtresse est d'accord avec elle.

— Attends, tu veux dire que l'épouse et la maîtresse sont venues ensemble dans ton bureau ?

Il acquiesça et parvint à sourire malgré sa colère.

Je ne pus m'empêcher de sourire à mon tour.

— Alors là, c'est une première !

— Même si l'agence avait l'habitude de gérer les cas de divorce, ce serait une première !

Jeremy m'avait pris la main et caressait mes doigts. Il était anxieux, sinon il ne m'aurait pas touchée ainsi. Sans doute une façon de se rassurer, comme on caresse un grigri. Il porta mon poignet à ses lèvres et y posa un rapide baiser. Je crois qu'il avait pris conscience que son geste trahissait son désarroi, et il me décocha un sourire éblouissant avant de se diriger vers la porte.

— Jeremy, réponds d'abord à une question !

Il rajusta son costume. Des petits gestes précis pour le remettre en place, comme si cela avait été nécessaire.

— Pose toujours !

— Pourquoi as-tu la trouille ?

Son sourire s'effaça d'un coup. Son visage devint grave.

— Parce que j'ai un mauvais pressentiment. La divination ne fait pas partie de mes dons, mais là, ça sent le roussi.

— Alors laisse tomber ! Nous ne sommes pas flics. Nous travaillons contre des espèces sonnantes et trébuchantes et pas pour protéger la veuve et l'orphelin.

— Si tu as encore le cœur de refuser après les avoir rencontrées,

alors on refusera.

— Comment se fait-il que je possède soudain un droit de veto présidentiel ? Sur la porte de l'agence, il y a écrit Grey et non pas Gentry, il me semble.

— Parce que Teresa est trop compatissante pour refuser quoi que ce soit et que Roane est trop sensible pour éconduire des femmes en larmes.

Il arrangea sa cravate gris tourterelle et passa les doigts sur l'épingle à tête de diamant.

— Quant aux autres, ajouta-t-il, ce sont de bons petits soldats, mais ils sont incapables de prendre des décisions. Ce qui nous ramène à toi.

Je tâchai de lire dans son regard, de voir ce qu'il y avait vraiment dans sa tête derrière la colère et l'inquiétude.

— Tu n'es pas du genre à t'apitoyer, Jeremy, ni même un modèle de sensibilité. De plus, tu sais parfaitement prendre des décisions tout seul, alors pourquoi pas celle-ci ?

— Parce que, si nous refusons, ces femmes n'auront nulle part où s'adresser. Si elles quittent cette agence sans notre aide, elles sont perdues toutes les deux.

Je scrutai encore son regard et, cette fois, je compris :

— Tu sais qu'on devrait les éconduire mais tu n'arrives pas à te décider. Tu refuses d'être celui qui les condamnera à mort.

— Exactement.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que moi j'y arriverai ?

— J'ose espérer qu'au moins l'un d'entre nous a gardé le sens des réalités.

— Je n'ai aucune envie que tu nous mettes tous en danger pour les beaux yeux de deux inconnues, Jeremy. Alors prépare-toi à devoir rejeter cette requête.

Ma voix me parut dure et cassante, mais il souriait toujours.

— Adorable petite garce au cœur de pierre ! lâcha-t-il.

Je me dirigeai vers la porte.

— C'est un peu pour ça que tu m'aimes, Jeremy. Tu sais que tu peux t'appuyer sur moi pour ne pas flancher.

En arrivant dans le vestibule qui séparait nos deux bureaux, j'étais certaine de pouvoir renvoyer ces deux femmes, certaine d'être le rempart qui nous protégerait du trop grand cœur de Jeremy. La Déesse Toute-Puissante m'est témoin que je me suis déjà trompée, mais rarement autant que j'allais le faire.

Chapitre 2

Pour je ne sais quelle raison, j'étais persuadée de pouvoir distinguer l'épouse de la maîtresse, rien qu'en les voyant. Mais en fait je trouvais devant moi deux femmes attirantes, en tenue décontractée, comme si elles avaient prévu de déjeuner ensemble avant d'aller faire du shopping.

L'une était petite, mais nous dépassait tout de même de quelques centimètres, Jeremy et moi. Des cheveux mi-longs, vaguement bouclés qui se voulaient naturels, elle était d'une beauté assez ordinaire. Mais je remarquai immédiatement ses yeux d'un bleu étonnant qui lui dévoraient le visage. Ses sourcils en arcade, épais et noirs, équilibraient joliment la frange de ses cils immenses et donnaient à ses yeux une profondeur singulière. Cela dit, la couleur de ses sourcils laissait planer un doute sur la blondeur soi-disant naturelle de ses cheveux. Elle ne portait aucune trace de maquillage et parvenait pourtant à être ravissante, à sa façon, d'une manière éthérée et naturelle. Un brin fardée et apprêtée, cette femme aurait carrément été canon.

Recroquevillée dans un fauteuil, les épaules voûtées, elle me fixait comme une biche aveuglée par des phares. On aurait dit qu'elle se sentait totalement impuissante devant quelque chose de terrifiant.

L'autre femme était grande, pas loin d'un mètre quatre-vingts, plus mince, avec de longs cheveux bruns qui tombaient en cascade jusqu'à sa taille. A priori, je lui aurais donné dans les vingt ans, mais en croisant son regard d'une profonde intensité, je lui en ajoutai dix de plus. Il est simplement impossible d'avoir ce genre de regard avant la trentaine. Elle avait un air plus assuré que la blonde, mais une sorte de frémissement au coin des yeux, une raideur dans les épaules qui donnaient l'impression qu'elle portait en elle une douleur lancinante. Il y avait également cette ossature délicate qui, ajoutée à son allure un peu hautaine, pouvait s'expliquer par une origine en partie sidhe. Oh, cela devait remonter à quelques générations, à une aïeule qui avait dû se coucher avec un non-humain et se relever avec un bébé. Du sang fey peut marquer une famille, mais du sang sidhe semble rester dans les gènes pour toujours, de façon parfaitement indélébile.

Je pariai donc que la blonde était l'épouse et l'autre la maîtresse. La blonde semblait la plus abattue des deux, ce qui arrive souvent quand le mari est un homme violent. Ils brutalisent toutes les femmes qu'ils rencontrent, mais réservent souvent le meilleur, pour ne pas dire

le pire, aux membres les plus proches de leur famille. Mon grand-père avait l'habitude de se comporter ainsi.

Je rentrai dans la pièce, la main tendue pour les saluer, comme je l'aurais fait avec n'importe quels clients. Jeremy fit les présentations. La petite blonde était l'épouse : Frances Norton ; la grande brune la maîtresse : Naomi Phelps.

La poignée de main de Naomi était ferme, la peau froide au toucher et son étonnante ossature glissant sous la chair. Je retins sa main assez longtemps, me délectant de ce contact. C'était ce que j'avais pu rencontrer de plus proche d'un Sidhe depuis ces trois dernières années. Même le contact d'une autre espèce fey ne provoque pas la même sensation. Il y a quelque chose dans le sang royal qui fait l'effet d'une drogue. Une fois que l'on y a goûté, on se sent en manque.

En me regardant, elle sembla troublée, un trouble très humain. Je lâchai donc sa main et fis semblant d'être humaine. Certains jours j'y arrive mieux que d'autres. Ce jour-là, ce fut assez moyen. J'aurais pu essayer de l'évaluer sur le plan psychique, pour voir si elle avait d'autres signes distinctifs que sa structure osseuse. Mais il est impoli d'essayer de décrypter les capacités magiques de quelqu'un que l'on vient à peine de vous présenter. Dans les milieux sidhes, le fait d'imaginer que votre interlocuteur est incapable de se protéger de votre magie la plus élémentaire est même considéré comme une insulte. Naomi ne se serait sans doute pas sentie offensée, mais son ignorance n'aurait en aucun cas justifié mon inconvenance.

Frances Norton tendit sa main comme si elle craignait d'être touchée, le bras à moitié replié pour s'assurer de pouvoir le retirer aussitôt terminé. Je lui accordai le même traitement poli qu'à l'autre femme, mais dès que j'eus touché sa peau, je pus sentir l'envoûtement. Cette fine couche d'énergie qui nous entoure tous, son aura, repoussait ma peau comme si elle voulait m'empêcher de la toucher. La magie de quelqu'un d'autre était si puissante dans son corps qu'elle l'opacifiait comme le ferait de l'eau sale dans un verre propre. Dans un sens, cette femme n'était plus elle-même. Ce n'était pas de la possession, mais pas loin. C'était certainement une violation de plusieurs lois humaines, un acte criminel.

Je forçai ce barrage d'énergie pour serrer sa main. L'envoûtement tenta de traverser ma peau pour remonter le long de mon bras. Je ne pus rien voir avec les yeux, mais tout comme l'on peut avoir des sensations au cours d'un rêve, je sentis une légère noirceur grimper le long de mon bras. Je l'arrêtai juste en dessous du coude et je dus me concentrer pour l'arracher, pour me dépouiller de cette espèce de gant gluant. L'envoûtement avait ouvert une brèche dans mes défenses comme si elles n'avaient pas existé. Peu de choses y

parviennent. Rien d'humain, en tout cas.

Elle me considérait avec des yeux comme des soucoupes.

— Que... que faites-vous ?

— Je ne vous fais rien du tout, madame Norton.

J'avais répondu d'une voix blanche, presque détachée et distante, parce que je me concentrais pour extirper l'envoûtement de mon bras. Ainsi, une fois sa main lâchée, j'en serais complètement débarrassée.

Elle tenta de retirer sa main, mais je ne la laissai pas faire. Pas encore. Elle commença à tirer dessus frénétiquement.

— Lâchez mon amie, me dit l'autre femme.

J'étais presque débarrassée de l'envoûtement, prête à la lâcher, quand Naomi attrapa mon épaule. Les poils de ma nuque se hérissèrent aussitôt et je perdis toute concentration sur ma main. L'envoûtement remonta encore une fois et avait pratiquement atteint mon épaule avant que je puisse de nouveau me concentrer suffisamment pour l'arrêter. J'y parvins sans trop de difficulté, mais une trop grande partie de mon attention était comme aspirée vers l'autre femme et je fus incapable de le repousser une nouvelle fois.

Il ne faut jamais toucher quelqu'un quand il fait de la magie ou des manipulations psychiques, à moins d'avoir l'intention de provoquer un résultat particulier. Ceci me prouva que ni l'une ni l'autre de ces deux femmes n'était une praticienne ou une spirite active. Personne, même avec un minimum d'expérience, n'aurait agi ainsi. Je pus sentir les vestiges de certains rituels agglutinés au corps de Naomi. Quelque chose de complexe, d'égoïste – je dirais presque de glouton – qui s'était nourri de son énergie et avait laissé des cicatrices morales.

La jeune femme recula brusquement, nichant sa main contre sa poitrine. Elle devait avoir des prédispositions, puisqu'elle avait senti mon énergie. Cela n'avait rien de surprenant. Ce qui m'étonnait, c'est qu'elle n'ait pas suivi d'entraînement, mais alors pas du tout. De nos jours, les écoles maternelles sont systématiquement visitées et les gamins testés pour découvrir leurs talents mystiques ou psychiques. Mais il est vrai que dans les années soixante, c'était encore une approche nouvelle. D'une façon ou d'une autre, Naomi avait réussi à ne pas se faire repérer. Maintenant elle avait dépassé la trentaine sans jamais avoir pris conscience de ses capacités. La plupart des médiums non entraînés deviennent soit fous, soit criminels ou alors ils se suicident avant d'atteindre la trentaine. Elle devait avoir une personnalité particulièrement forte pour avoir l'air aussi équilibré.

Et pourtant, c'est à travers des larmes que m'observait cette femme à la personnalité très forte.

— Nous ne sommes pas venues ici pour nous faire brutaliser.

Jeremy s'était approché de nous, mais avait pris garde de ne toucher aucune d'entre nous. Il savait ce qu'il faisait.

— Personne ne vous brutalise, mademoiselle Phelps. L'envoûtement qui est sur Mme Norton essayait de s'emparer de... ma collègue. Mlle Gentry essayait simplement de se débarrasser de l'envoûtement quand vous l'avez touchée. Il ne faut jamais toucher quelqu'un quand il pratique de la magie, mademoiselle Phelps. Les conséquences peuvent être imprévisibles, voire dramatiques.

La femme nous regarda l'un après l'autre et il était évident qu'elle ne nous croyait pas.

— Viens, Frances. On s'en va !

— Je ne peux pas, répondit Frances d'une voix devenue faible et soumise.

Elle ne me quittait pas des yeux et son visage trahissait une peur évidente. Et cette peur, c'est moi qui la provoquais.

Elle sentait l'énergie qui enveloppait nos mains, les liant l'une à l'autre, et pensait que j'en étais la responsable.

— Je vous assure, madame Norton, que ça ne vient pas de moi. Quelle que soit la magie utilisée sur vous, j'ai l'impression qu'elle me trouve à son goût. Je dois absolument la retirer de mon bras pour la renvoyer en vous.

— Je n'en veux plus ! Il faut que je m'en débarrasse, piailla-t-elle d'une voix stridente frisant l'hystérie.

— Si je ne vous la rends pas, ceux qui vous l'ont transmise seront capables de me repérer. Ils pourront me retrouver. Ils savent que je travaille dans une agence de détectives spécialisée dans les problèmes liés à la magie. Ils savent que vous êtes venue ici pour demander de l'aide. Est-ce cela que vous désirez, madame Norton ?

Un faible tremblement commença dans sa main et remonta doucement dans son bras jusqu'à ce qu'elle se mette à frissonner. Peut-être avait-elle froid, mais ce n'était pas le genre de froid dont on se débarrasse en enfilant une petite laine. Aucune source de chaleur extérieure ne pourrait repousser cette froidure qui se lovait en elle. Il faudrait la réchauffer du cœur de son âme meurtrie jusqu'au bout de ses doigts. Quelqu'un devrait insuffler de l'énergie en elle, de la magie, en petite quantité à la fois, comme on ferait fondre peu à peu un corps ancien découvert dans la glace. En le faisant dégeler trop rapidement, on risquerait de provoquer plus de dégâts qu'en le laissant tel quel. Une utilisation aussi délicate du pouvoir n'entrait pas dans mon domaine de compétences. Tout ce que j'aurais éventuellement pu faire, c'était lui transfuser un peu de calme, l'amputer d'une partie de sa crainte. Mais ceux qui lui avaient infligé cet envoûtement se rendraient également compte de cela. Ils ne parviendraient certes pas à me retrouver par ce biais, mais ils sauraient qu'elle était allée

consulter un praticien, quelqu'un qui aurait essayé de l'aider au niveau psychique. Ce n'était peut-être qu'une intuition, mais je croyais que ceux qui l'avaient envoûtée le prendraient très mal. Ils risqueraient même de réagir brutalement. En accélérant le processus, par exemple.

Je pus ressentir l'énergie dévorante du sortilège qui essayait de rompre mes défenses et de se nourrir de moi. C'était comme un cancer magique, mais aussi facile à attraper qu'une grippe. Combien de personnes avait-il contaminées ? Combien de personnes se promenaient dans la nature avec cet envoûtement qui rognait peu à peu leurs forces vitales ? Une des victimes possédant de vagues dons psychiques se rendrait peut-être compte qu'il lui arrivait un truc bizarre, mais de là à pouvoir le définir... Les contaminés éviteraient simplement Frances Norton parce qu'elle les déstabilisait. Ils mettraient cependant des semaines, voire des mois, avant de comprendre que leur fatigue, le vague sentiment de désespoir et la dépression grandissante qu'ils ressentaient avaient été provoqués par un envoûtement.

Je faillis lui expliquer comment j'allais opérer mais, en voyant ses yeux affolés, je renonçai. Elle ne ferait que se crisper davantage, paniquer. Le mieux était d'agir le plus discrètement possible, en m'assurant simplement qu'elle ne sentirait pas le mal remonter en elle.

En restant collé à ma peau durant ces quelques instants supplémentaires, l'envoûtement était devenu plus épais, plus noir, plus réel. J'essayai de nouveau de le décoller de mon bras. On aurait dit du goudron tant il s'accrochait et il me fallut une sacrée concentration pour parvenir à le rouler vers le bas comme un tissu épais. À chaque centimètre carré de peau que je libérais, je me sentais plus légère, plus propre. Je ne pouvais imaginer vivre complètement engluée dans ce truc. J'aurais eu l'impression de passer ma vie à manquer d'oxygène, à rester cloîtrée dans une chambre obscure à jamais dépourvue de lumière.

J'avais enfin libéré mon bras et ma main de cet étrange étau. Puis, je commençai à lentement dégager mes doigts de la main de Frances qui restait incroyablement inerte contre ma peau. On aurait dit un lapin tapi dans l'herbe, espérant qu'en se tenant parfaitement immobile, le renard ne le verrait pas en passant. Ce dont elle ne se rendait sans doute pas compte, c'est qu'elle était déjà à moitié enfoncée dans la gorge du renard, avec ses petites pattes arrière battant désespérément l'air.

Quand je retirai enfin mes doigts, l'envoûtement s'accrocha à eux, puis retomba en place, enveloppant Frances avec un petit floc à peine perceptible. Je m'essuyai sur ma veste, je m'étais enfin débarrassée du sortilège, mais je ressentais le besoin urgent de me

laver les mains avec de l'eau très chaude et beaucoup de savon. De l'eau ordinaire et du savon ne suffiraient d'ailleurs pas, mais un peu de sel et de l'eau bénite feraient peut-être l'affaire.

Frances s'effondra sur son siège, le visage entre les mains. Ses épaules frémissaient et je crus un instant qu'elle sanglotait en silence. Mais quand Naomi la serra dans ses bras, elle leva un visage dépourvu de larmes. Frances tremblait comme si elle ne pouvait plus pleurer, non parce qu'elle ne le voulait pas, mais parce qu'il ne restait plus de larmes en elle. Anéantie, elle se laissait réconforter par la maîtresse de son mari et tremblait tant qu'elle finit même par claquer des dents, toujours sans pleurer. Cela semblait presque plus grave ainsi.

— Veuillez nous excuser, mesdames. Nous sortons un instant, dis-je.

Je jetai un regard à Jeremy et me dirigeai vers la porte, certaine qu'il me suivrait. Dans le couloir, il ferma la porte derrière lui.

— Je regrette, Merry. Quand je lui ai serré la main, il ne s'est rien passé. Le sortilège n'a pas réagi sur moi.

J'acquiesçai. Je le croyais.

— Le sortilège m'a peut-être trouvée plus à son goût.

Il sourit d'un air gourmand.

— Je n'ai pas eu l'occasion de le vérifier, mais c'est sûrement vrai.

Je souris à mon tour.

— Physiquement, c'est possible, mais sur le plan mystique tu es aussi puissant que moi, à ta façon. Bon sang de bonsoir ! Tu es meilleur magicien que je ne le serai jamais, et pourtant le sortilège n'a pas réagi sur toi !

— En effet. Tu as peut-être raison, Merry. C'est trop dangereux pour toi.

— Tiens, tiens... Deviendrais-tu prudent ?

Il me considéra un instant, se forçant à me montrer un visage impassible.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu ne vas pas être la garce au cœur de pierre que j'espérais ?

Adossée contre le mur opposé, je le regardai en réfléchissant.

— Ce truc est tellement malfaisant que nous pourrions demander un coup de main à la police.

— Faire appel à la police ne les sauvera pas. Nous n'avons pas assez d'éléments pour prouver que c'est le mari qui est le coupable. Si notre dossier ne tient pas la route devant le tribunal, ce type ne fera pas de prison et il sera libre de continuer à pratiquer encore plus de magie sur elles. Il faut qu'on le fasse enfermer dans une cellule sous haute surveillance où il ne pourra nuire à personne.

— Elles auront besoin de protection magique jusqu'à ce qu'il soit

en détention préventive. Ce n'est pas qu'un travail de détective. C'est un job de nounou.

— Uther et Ringo feraient d'excellentes nounous, suggéra Jeremy.

— Tu as sans doute raison.

— Tu n'es toujours pas contente. Je peux savoir pourquoi ?

— Nous devrions laisser tomber cette affaire.

— Mais tu ne peux pas t'y résoudre, c'est ça ? dit Jeremy en souriant.

— C'est ça. Je ne peux pas.

Les agences de détectives se disant spécialisées dans les affaires surnaturelles faisaient légion aux États-Unis. Le préternaturel, l'exceptionnel, le hors du commun représentaient un gros marché, mais la plupart des agences ne tenaient pas les engagements dont elles se vantaient dans leurs publicités. Nous, nous en étions capables, puisque nous étions l'une des rares agences à pouvoir se targuer d'avoir une équipe entièrement composée de praticiens de la magie et de médiums. Nous étions aussi les seuls à pouvoir nous glorifier d'avoir un personnel entièrement fey, mis à part deux exceptions. D'ailleurs, il n'y a pas beaucoup de Feys pur-sang qui puissent supporter de vivre dans une grande ville surpeuplée. Los Angeles était mieux que New York ou Chicago, mais il était tout de même épuisant d'être entouré de tant de métal, de technologie et d'humains. Personnellement, cela ne me gênait pas vraiment. Mon sang en partie humain me permettait une certaine tolérance pour les prisons de verre et de métal. Je préfère la campagne, mais je peux m'en passer. J'adore la nature, mais j'arrive à survivre si j'en suis privée, contrairement à certains Feys qui tombent malades et dépérissent.

— J'aimerais qu'on puisse leur dire non, Jeremy.

— Tu as un mauvais pressentiment, toi aussi ?

— Ouais, assez !

Mais si je les repoussais, mes rêves seraient peuplés de ce visage sans larmes, tremblant d'effroi. J'étais persuadée que ces femmes, une fois achevées par leur bourreau, viendraient me hanter comme des fantômes indignés, me reprochant de les avoir privées à dessein de leur dernière chance de survie. Les gens pensent toujours que les spectres hantent les personnes qui sont responsables de leur mort, mais c'est absolument faux. Ils semblent au contraire dotés d'un curieux sens de la justice. Les esprits de ces femmes me poursuivraient donc jusqu'à ce que je trouve quelqu'un pour mettre un terme à leur errance. Ce qui n'est pas toujours évident, car les esprits sont parfois particulièrement résistants. Auquel cas, vous pouviez vous retrouver avec sur les bras un Banshee de famille hurlant à l'occasion de chaque mort. Je dois dire que cela m'aurait étonné que l'une ou l'autre de ces

femmes ait eu une telle force de caractère. Mais on ne peut jamais être sûr de rien. En les sous-estimant, je prendrais de gros risques et ce serait bien fait pour ma pomme.

À dire vrai, ce fut mon sentiment de culpabilité qui me fit revenir dans le bureau et non la crainte d'éventuelles représailles spectrales. On dit que les Feys n'ont ni âme ni sens des responsabilités. C'est sans doute vrai pour une grande majorité d'entre eux, mais ce n'était le cas ni pour Jeremy ni pour moi. Parfois c'est bien dommage. Oui, bien dommage.

Chapitre 3

C'était Naomi Phelps qui parlait tandis que Frances restait prostrée sur son siège en continuant à trembler. Notre secrétaire lui apporta un café brûlant et une couverture de laine. Ses mains étaient tellement agitées qu'elle renversa du café sur la couverture, mais parvint tout de même à en avaler un peu. Son état sembla s'améliorer, grâce à la chaleur ou à la caféine.

Jeremy avait appelé Teresa pour qu'elle participe à la conversation. Teresa était la médium de l'agence. Elle frisait le mètre quatre-vingts, était mince avec des pommettes saillantes et de longs cheveux noirs et soyeux encadrant une peau couleur café allongé. La première fois que je l'ai vue, j'ai aussitôt su que du sang sidhe coulait dans ses veines, ainsi qu'un brin de sang noir américain et quelque chose de fey, qui ne venait pas de la Haute Cour, ce qui expliquait les légères pointes en haut de ses oreilles. Beaucoup d'imitateurs des Feys se font implanter du cartilage pour avoir des oreilles pointues. Ils laissent pousser leurs cheveux jusqu'aux chevilles et essaient de se faire passer pour sidhe. Aucun Sidhe pur-sang n'a pourtant jamais eu d'oreilles pointues. C'est plutôt un signe de sang-mêlé. Mais certaines formes de folklore ont malheureusement la vie plus dure que d'autres et la plupart des gens imaginent encore aujourd'hui que, pour être un vrai Sidhe, il faut avoir des oreilles pointues.

Teresa avait les pommettes aussi fines que Naomi mais je n'avais jamais été tentée de tenir sa main. Elle était la voyante de contact la plus puissante que j'aie jamais rencontrée. C'est pourquoi je dépensais pas mal d'énergie à éviter qu'elle me touche, de peur qu'elle apprenne mes secrets et nous mette tous en danger.

Installée sur une chaise, elle observait les deux femmes de ses yeux sombres. Elle ne leur avait pas tendu sa main à serrer et avait même fait un détour assez important pour ne pas les toucher accidentellement. Son visage ne trahissait rien, mais elle avait ressenti l'envoûtement, le danger, en entrant dans la pièce.

— Je ne sais pas combien de maîtresses il a eues, expliquait Naomi. Une douzaine, peut-être même une centaine... Tout ce que je sais, c'est que je suis la dernière d'une longue liste.

— Madame Norton ?

Frances tourna ses yeux vers Jeremy, comme étonnée qu'il lui demande de contribuer à l'histoire.

— Avez-vous des preuves concernant toutes ces femmes ?

— Des polaroïds, répondit-elle dans un murmure. Il garde des polaroïds. Il les appelle ses trophées, ajouta-t-elle en baissant les yeux.

— C'est lui qui vous a montré ces photos ou les avez-vous trouvées ? demandai-je.

Elle leva les yeux. Ils étaient vides. Pas de colère, ni de honte. Vides, c'est tout.

— Il me les a montrées. Il aime... il aime me raconter ce qu'il a fait avec elles. Me préciser ce à quoi elles sont bonnes... meilleures que moi.

J'ouvris la bouche, mais me ravisai. Il n'y avait rien que je puisse dire pour lui venir en aide. J'étais furieuse pour elle, mais c'était à Frances Norton d'être en colère, pour son propre bien. Ma colère pouvait nous aider à résoudre le problème dans l'immédiat, mais ne l'aiderait pas à redevenir forte. Même en se débarrassant du mari, on ne guérirait pas tout le mal qu'il avait causé. Il n'y avait pas que l'envoûtement qui détruisait Frances.

Naomi lui toucha le bras, la réconforta.

— C'est ainsi qu'elle m'a rencontrée. Elle avait vu ma photo puis, un jour, nous nous sommes croisées. Je l'ai surprise en train de me dévisager dans un restaurant. Une nuit, en rentrant, il l'avait réveillée et lui avait raconté ce qu'il m'avait fait.

Ce fut au tour de Naomi de baisser les yeux vers ses mains, simplement ouvertes et posées sur ses cuisses.

— J'avais des hématomes partout, continua-t-elle en me regardant. Frances s'est approchée de ma table, a relevé sa manche pour me montrer les siens avant de me dire « je suis sa femme ». C'est ainsi que nous nous sommes rencontrées.

Elle sourit avec timidité, le genre de sourire qu'on adresse à son auditoire après avoir expliqué dans quelles circonstances on a rencontré un amant. Le genre d'histoire belle et douce qu'on aime partager avec les autres.

Je ne réagis pas, mais je me demandai si le lien entre elles ne dépassait pas cette histoire de violence et de mari. Si elles étaient amantes, cela changerait la manière dont il faudrait les guérir. Très souvent, pour tout ce qui est mystique, les émotions doivent être prises en considération. Parce que l'amour et la haine possèdent des énergies différentes, on travaille sur elles différemment. Il fallait savoir exactement ce qui liait les deux femmes avant d'entamer un quelconque travail de guérison. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui nous nous contenterions d'écouter ce qu'elles avaient à nous dire.

— C'était très courageux de votre part, dit Teresa.

Sa voix, comme tout en elle, était douce et féminine avec une force sous-jacente, comme du métal recouvert de soie. Bien qu'elle n'ait jamais voyagé plus bas que le Mexique, j'ai toujours pensé que

Teresa aurait fait une parfaite beauté sud-américaine.

Frances baissa les yeux, puis les releva en souriant doucement. Ce simple geste me rassura sur l'état de cette femme. Si elle pouvait commencer à sourire, à être fière de la force dont elle avait fait preuve, alors peut-être irait-elle de nouveau mieux un jour.

Naomi lui serra le bras et lui sourit avec une complicité affectueuse. Une fois de plus, j'eus le sentiment qu'elles devaient être très proches.

— Frances a été mon salut. A partir du moment où je l'ai rencontrée, j'ai essayé de me détacher de lui. Je ne sais pas comment j'en étais arrivée là. À lui permettre de me blesser ainsi. Cela ne me ressemble pas. Je veux dire que je n'ai jamais laissé un homme abuser de moi.

Son visage trahissait la honte qu'elle ressentait de ne pas s'être mieux protégée.

Frances posa la main sur celle de l'autre femme, à la fois pour apporter du réconfort et en chercher.

Naomi lui sourit, puis tourna des yeux troublés vers nous.

— Il est comme une drogue. Une fois qu'il vous a touchée, vous cherchez désespérément son contact. Pas seulement le sien, d'ailleurs. C'est comme s'il vous éveillait sexuellement, au point que votre corps désire ardemment qu'on le touche. Je n'ai jamais ressenti un désir sexuel aussi puissant. Au début, c'était à la fois embarrassant et excitant. Puis il a commencé à me faire mal. D'abord de petites choses... il m'attachait... me donnait la fessée...

Elle se força à lever les yeux, à rencontrer les nôtres, nous mettant au défi de mal la juger. Il y avait en elle une telle colère. Mais aussi une grande force. Comment cet homme était-il parvenu à la mater ?

— Il avait fait de la douleur une partie intégrante du plaisir, puis les choses se sont dégradées. Il n'y avait plus que la douleur. J'ai essayé de lui faire abandonner toutes ces perversions et c'est alors qu'il a commencé à me battre pour de vrai, sans prétendre que c'était un rite sexuel. Me battre l'excitait. De voir que cela ne m'excitait pas, que cela me terrifiait, ne faisait qu'exacerber son plaisir.

Sa voix tremblait, son regard nous défiait toujours.

— Des fantasmes de viol ?

Elle acquiesça, les yeux brouillés par les larmes qu'elle essayait de retenir. Elle faisait de son mieux pour se contenir, pour tout garder en elle.

— A la fin, il ne se contentait plus de fantasmes.

— Il aime prendre les femmes de force, intervint l'épouse.

Je les considérai en m'efforçant de ne pas trahir mes sentiments. De l'âge de seize à trente ans, j'ai vécu à la Cour Unseelie et étais donc

tout à fait au courant des pratiques associant le plaisir avec la douleur. Mais la douleur y était partagée et n'était jamais infligée sans l'accord du partenaire. Si celui-ci ne considérait pas la douleur comme un plaisir, il ne s'agissait plus de sexe, mais de torture. Il y a une énorme différence entre la torture et une sexualité un peu brutale. Mais les sadiques ne font aucune différence. Dans les cas extrêmes, ils sont même incapables d'avoir un rapport sexuel s'il n'y a pas de violence ou, au moins, une victime terrorisée. Les sadiques sont généralement capables d'une sexualité normale et s'en contentent pour endormir votre confiance. Mais cela ne dure qu'un temps car, très vite, ils ne peuvent plus se contenter d'une relation standard et leurs désirs profonds resurgissent. Ils feront alors tout pour les satisfaire.

Comment étais-je devenue si experte ? J'ai passé la période de mon éveil sexuel à la Cour des Ténèbres. Je ne veux pas qu'il y ait de malentendu. La Cour Seelie possède ses propres pratiques insolites, mais partage avec les humains les considérations courantes sur la domination et la soumission. La Cour Unseelie, en revanche, pratique plus volontiers ce genre de rapports violents ou, du moins, y est plus ouverte. C'est peut-être aussi parce que ma tante, la Reine de l'Air et des Ténèbres qui règne sur cette Cour Unseelie depuis près de mille ans, est plutôt versée dans la dominance et frise carrément le sadisme sexuel. Elle a formé sa Cour à son image tout comme mon oncle, le Roi de la Lumière et des Illusions a formé la Cour Seelie à son image à lui. Curieusement, il est plus facile d'intriguer et de mentir à la Cour Seelie. Ils baignent tous dans le monde de l'illusion. Si l'apparence de quelque chose est positive, alors ce quelque chose est positif. La Cour Unseelie est plus honnête, davantage dans l'air du temps.

— Naomi, était-ce votre première relation basée sur la violence ?

— Je ne comprends toujours pas comment j'ai pu laisser les choses se dégrader ainsi.

Je lançai un coup d'œil à Teresa et elle acquiesça d'un signe de tête, me signifiant qu'elle avait entendu la réponse et que la femme disait la vérité. Comme je l'ai déjà mentionné, Teresa est l'une des meilleures médiums du pays. Ce n'est pas uniquement de ses mains qu'il faut se méfier. La plupart du temps, elle sait quand vous mentez ou non. J'ai dû me montrer très prudente devant elle au cours de nos trois années de collaboration.

— Comment l'avez-vous rencontré ? lui demandai-je.

Je n'ai mentionné ni son prénom ni son nom car les deux femmes n'avaient fait allusion à lui qu'à la troisième personne du singulier. Elles agissaient comme s'il n'y avait pas d'autre homme concerné par cette histoire et qu'on savait de qui elles parlaient. On le savait, en effet.

— J'ai répondu à une petite annonce.

— Et que disait cette annonce ?

Elle haussa les épaules.

— Les trucs habituels, sauf la fin. Il disait qu'il cherchait une relation magique. Je ne sais pas ce qui m'a poussée, mais après avoir lu cette annonce, il fallait que je le rencontre.

— Un sortilège compulsif, intervint Jeremy.

— Quoi ? demanda-t-elle en le regardant.

— Si quelqu'un est assez doué, il peut inclure ce sortilège dans une publicité ou une annonce pour obtenir ce qu'il désire vraiment et non ce que disent simplement les mots. C'est ainsi que j'ai passé l'annonce de recrutement à laquelle a répondu Mlle Gentry. Seules les personnes avec des dons de magie auraient pu déceler le sortilège dans l'annonce et seules les personnes avec un talent exceptionnel pouvaient lire l'écriture vraie. Le numéro de téléphone indiqué par l'écriture vraie était différent de celui imprimé sur l'annonce. Je savais que la personne qui appellerait celui de l'écriture vraie serait la recrue parfaite.

— J'ignorais qu'on pouvait faire ça avec les journaux, dit Naomi. C'est imprimé, et il ne peut pas avoir touché chaque journal, tout de même.

Le fait que Naomi sache qu'un sortilège était plus difficile à jeter sans le contact physique indiquait qu'elle connaissait mieux la théorie de la magie que je ne l'avais cru. Mais elle avait raison.

— C'est en effet très difficile et démontre un talent exceptionnel. Cela nous donne une indication du niveau de notre adversaire.

— Ça voudrait dire que son annonce m'a attirée dans ses filets ?

— Peut-être pas vous en particulier, dit Jeremy. Mais peut-être que quelque chose en vous correspondait exactement à ce qu'il voulait ou répondait à un de ses besoins précis.

— La plupart des femmes avaient l'air fey, intervint Frances.

Tout le monde se tourna vers elle.

— Elles avaient des oreilles pointues, précisa-t-elle. Une des femmes avait même des yeux verts de chat qui semblaient carrément luire sur la photo. Elles avaient aussi des couleurs de peau qui ne sont pas celles des humains, comme du vert ou du bleu... Trois d'entre elles possédaient plus de membres qu'un humain. Il ne s'agissait pas d'une déformation, plutôt une originalité de leur aspect global.

J'étais impressionnée. Oui, impressionnée qu'elle l'eût remarqué et qu'elle eût fait le lien dans sa tête. Si nous arrivions à la libérer, à l'éloigner de lui, elle s'en sortirait.

— Qu'a-t-il dit au sujet de Naomi ?

— Qu'elle était en partie sidhe. Cela le mettait dans tous ses états quand une femme avait du sidhe en elle. Il les appelait ses putains royales.

- Et pourquoi des femmes feys ? demanda Jeremy.
- Il ne l'a jamais dit, répondit Frances.
- Je pense que cela doit être lié au rituel, suggéra Naomi.
- Quel rituel ?

Jeremy et moi avons posé la question d'une même voix.

— La première nuit il m'a amenée à l'appartement qu'il louait. Les murs de la chambre étaient couverts de miroirs et au centre trônait un grand lit circulaire sous lequel passait un tapis persan posé sur un parquet très brillant. Tout semblait luire. En montant sur le lit la première fois, j'ai eu l'impression de passer par quelque chose, comme si je traversais un fantôme. Cette première nuit-là, je n'avais pas compris ce que c'était. En revanche, un jour j'ai glissé sur le tapis et en dessous j'ai remarqué un double cercle incrusté dans le bois, bordé d'une bande marquée de symboles. Je n'ai pas reconnu les symboles, mais j'en savais assez pour comprendre que c'était un cercle d'énergie, un endroit pour exercer de la magie.

— A-t-il fait quelque chose dans le lit qui puisse ressembler à un rite magique ? demandai-je.

— Je n'ai rien reconnu de tel. Nous avons fait l'amour. Énormément.

— Y avait-il quelque chose qui se répétait à chaque fois ? demanda Jeremy.

— Non.

— Faisiez-vous toujours l'amour dans l'appartement ? s'enquit encore Jeremy.

— Non, parfois nous nous retrouvions à l'hôtel.

Cela me surprit.

— Y a-t-il quelque chose qu'il faisait dans l'appartement, à l'intérieur du cercle, et qu'il ne faisait pas ailleurs ?

Elle devint rouge cramoisi.

— C'est le seul endroit où il amenait d'autres hommes.

— D'autres hommes ? Pour faire l'amour avec eux ? demandai-je.

— Non, pour qu'ils le fassent avec moi.

Elle leva les yeux vers nous, s'attendant sans doute à ce qu'on pousse des cris d'horreur ou qu'on la traite de putain. Elle sembla rassurée par nos expressions. Il faut avouer que nous savons montrer des visages neutres quand les circonstances le demandent. Et puis, l'amour en groupe n'avait rien de méchant maintenant qu'on savait qu'il montrait les photos de ses maîtresses à son épouse. D'ailleurs, l'amour en groupe est une pratique plus ancienne que les photos polaroids. Ça, au moins, c'était nouveau !

— C'étaient toujours les mêmes hommes ? s'enquit Jeremy.

— Non, mais ils se connaissaient entre eux. Ce n'est pas comme

s'il avait fait monter des étrangers, des types ramassés dans la rue.

Elle semblait sur la défensive, comme si cela aurait sérieusement aggravé une situation somme toute supportable.

— Y en a-t-il qui revenaient ?

— Il y a trois hommes que j'ai revus plus d'une fois.

— Vous connaissez leurs noms ?

— Juste leurs prénoms : Liam, Donald et Brendan, répondit-elle avec assurance.

— Combien de fois avez-vous vu ces trois types ?

Elle évita notre regard.

— Je ne sais pas. Plusieurs fois.

— Combien ? Cinq... six... vingt-six fois ? insista Jeremy.

Elle leva enfin les yeux.

— Pas vingt, pas tant que ça.

— Alors, combien ?

— Peut-être huit ou dix fois, pas plus.

On aurait dit qu'il était important à ses yeux que cela ne dépasse pas dix. Était-ce une limite magique ? Plus de dix fois était-ce pire que juste huit fois ?

— Et l'amour en groupe ? Combien de fois ?

Elle rougit de nouveau.

— Pourquoi avez-vous besoin de le savoir ?

— C'est vous qui avez appelé cela un rituel, pas nous, répondit Jeremy. Comme ces réunions elles-mêmes n'avaient rien de très rituel, le nombre peut avoir une signification mystique. Le nombre d'individus à l'intérieur du cercle ? Le nombre de fois où vous avez été à l'intérieur du cercle avec plus d'un homme à la fois ? Que sais-je encore ? Croyez-moi, mademoiselle Phelps, ce n'est pas pour prendre mon pied que je vous demande ce genre de précision !

— Je ne voulais pas insinuer...

— Oh, que si ! répondit Jeremy. Mais je comprends que vous vous méfiez des hommes, qu'ils soient humains ou non. Au fait, tous les hommes étaient-ils humains ?

— Donald et Liam avaient tous deux des oreilles pointues, mais les autres avaient tous l'air humain.

— Est-ce que Donald et Liam étaient circoncis ? demandai-je.

— Pourquoi avez-vous besoin de savoir ça ? cria-t-elle d'une voix stridente, les joues de nouveau en feu.

— Parce qu'un véritable male fey serait âgé de plusieurs centaines d'années, et je n'ai jamais entendu parler d'un Fey juif. Donc, s'ils étaient feys, ils n'étaient pas circoncis.

Elle prit quelques secondes pour réfléchir.

— Liam l'était, mais pas Donald.

— À quoi ressemblait Donald ?

— Grand, musclé comme quelqu'un qui fait du culturisme, des cheveux blonds jusqu'aux épaules.

— Il était mignon ? demandai-je.

Elle sembla réfléchir encore.

— Beau, pas mignon. Il était beau.

— De quelle couleur étaient ses yeux ?

— Je ne m'en souviens pas.

S'ils avaient été de l'une des nombreuses teintes propres aux Feys, elle s'en serait souvenue. Mis à part les oreilles pointues, cela aurait pu concerner n'importe lequel d'une douzaine d'hommes appartenant à la Cour Seelie. Il n'y avait que trois hommes blonds à la Cour Unseelie, et aucun de mes trois oncles ne s'adonnait au culturisme. Ils devaient en effet se montrer très prudents avec leurs mains de peur de détériorer les gants chirurgicaux qu'ils portaient en permanence. Les gants empêchaient le poison que leurs mains produisaient naturellement de se répandre sur quelqu'un d'autre. Ils étaient nés maudits.

— Est-ce que vous pourriez reconnaître ce Donald si vous le revoyiez ?

— Oui.

— Y avait-il quelque chose de commun à ces trois hommes ? demanda Jeremy.

— Ils portaient tous des cheveux longs comme lui. Jusqu'aux épaules ou même plus longs.

Des cheveux longs, d'éventuels implants de cartilage dans les oreilles, des noms celtiques. À mon avis, cela ressemblait beaucoup à des groupies de Féerie. Je n'avais jamais entendu parler de culte sexuel chez ce genre de groupies, mais il ne faut jamais sous-estimer la capacité des gens à corrompre un idéal.

— Continuons, mademoiselle Phelps ! Avaient-ils des tatouages ou des symboles inscrits sur leur corps ? Y avait-il un bijou qu'ils portaient tous les trois ?

— Non, rien de tout cela.

— Ne les rencontriez-vous que la nuit ?

— Non, parfois l'après-midi, parfois la nuit.

— Un jour particulier du mois ? Avant une fête ?

— Cela fait à peine plus deux mois que je le fréquente. Il n'y a eu ni fêtes ni jours particuliers.

— Aviez-vous des rapports sexuels avec lui ou les autres un certain nombre de fois par semaine ?

Les sourcils froncés, elle prit le temps de réfléchir.

— Cela variait.

— Est-ce qu'il y avait des incantations ou des chants ?

— Non.

Pour moi, ça ne ressemblait pas vraiment à un rituel.

— Pourquoi avez-vous utilisé le terme de rituel, mademoiselle Phelps ? Pourquoi n'avez-vous pas parlé de sortilège ou d'envoûtement ? demandai-je.

— Je ne sais pas.

— Si, vous le savez ! Vous n'êtes pas une praticienne. Je ne pense pas que vous utiliseriez le terme de rituel sans raison. Réfléchissez-y un instant. Pourquoi ce mot ?

Les yeux dans le vague, elle réfléchit.

— Un soir, je l'ai entendu parler au téléphone, commença-t-elle, méfiante, fuyant notre regard. Il m'avait attachée au lit, mais la porte était légèrement entrouverte. Je pouvais l'entendre. Il disait « le rituel va être bon, cette nuit », puis sa voix est devenue trop basse pour que je puisse l'entendre. Puis il a ajouté « celles qui n'ont pas d'expérience abandonnent si vite... ». Vous savez, je n'étais pas vierge quand je l'ai rencontré. J'étais... expérimentée. Avant lui, je pensais même être assez douée au lit.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que vous ne l'êtes pas ?

— Il disait que je manquais de talent pour pouvoir le satisfaire, qu'il avait besoin de me brutaliser pour un peu épicer les choses, pour ne pas s'ennuyer.

Malgré ses efforts pour cacher ses émotions, on pouvait lire la souffrance dans son regard.

— Etiez-vous amoureuse de lui ?

Je m'étais efforcée à poser la question avec douceur.

— Quelle différence est-ce que cela fait ?

Frances lui prit la main.

— Ce n'est rien, Naomi. Ils vont nous aider.

— Je ne sais pas ce que l'amour vient faire dans tout ça.

— Si vous l'aimez, il sera plus difficile de vous libérer de son influence, c'est tout.

— Je croyais l'aimer.

— L'aimez-vous encore ?

Cela m'agaçait de devoir insister ainsi, mais il fallait savoir.

Elle s'agrippa à la main de l'autre femme et les larmes roulèrent doucement sur ses joues.

— Je ne l'aime pas, mais... mais quand je le vois et qu'il me demande de faire l'amour, je suis incapable de refuser. Même si c'est horrible et qu'il me martyrise, je ressens une jouissance à chaque fois plus grande que la précédente. Au téléphone, j'arrive à refuser de le voir, mais quand il arrive chez moi, j'en suis incapable... Je me débats toujours quand il me frappe, mais s'il me bat pendant qu'on fait l'amour, alors tout se mélange dans ma tête.

Frances se leva et se tint derrière la chaise de l'autre femme,

renversant même un peu de café sur la couverture en se penchant pour la serrer dans ses bras, pour l'embrasser sur la tête comme on le ferait pour calmer un enfant.

— Est-ce que vous vous êtes cachée de lui ?

— Oui. Par contre, il peut retrouver Frances où qu'elle soit.

— Il suit l'envoûtement.

Elles acquiescèrent toutes deux comme si elles étaient également arrivées à cette conclusion.

— Je me suis enfuie. J'ai changé d'appartement.

— Je suis étonnée qu'il ne vous ait pas poursuivie.

— L'immeuble est protégé contre la magie.

J'en restai comme deux ronds de flan. Pour qu'un immeuble soit protégé, non pas juste un appartement mais tout un immeuble, il faut que des sortilèges de protection soient mis dans la fondation de l'immeuble. Il faut qu'ils soient coulés avec le béton, scellés avec des rivets sur les poutrelles métalliques. Cela exige la collaboration de plusieurs sorcières. Aucun praticien individuel ne peut en venir à bout. Ce n'est pas un procédé très abordable. Seuls les résidents des maisons ou des gratte-ciel les plus huppés peuvent se le permettre.

— Comment gagnez-vous votre vie, mademoiselle Phelps ? demanda Jeremy.

Il devait, tout comme moi, avoir pensé que les deux femmes ne pourraient pas faire face à nos honoraires. L'agence et nous-mêmes disposions d'assez d'économies pour nous permettre de travailler gratuitement de temps en temps. Cela ne nous arrivait pas trop souvent de jouer les saint-bernards, mais parfois il nous était difficile de refuser notre aide. Nous étions tous les deux persuadés que cette affaire serait une B.A. de plus.

— J'avais des fonds en fidéicommiss qui sont arrivés à échéance l'année dernière. J'ai accès à la totalité de cette fortune maintenant. Ne vous inquiétez pas, monsieur Grey, j'ai les moyens de payer vos honoraires.

— C'est bon à savoir, mademoiselle Phelps, mais honnêtement, ce n'est pas ce qui me préoccupait. N'allez pas le crier sur tous les toits, mais quand quelqu'un a de sérieux problèmes, nous ne refusons pas de l'aider parce qu'il ne peut pas régler nos honoraires.

Elle rougit.

— Je ne voulais pas insinuer que vous étiez... je suis désolée, ajouta-t-elle en se mordant la lèvre.

— Naomi n'avait pas l'intention de vous froisser, intervint Frances, mais elle a toujours été riche et beaucoup ont essayé d'en tirer profit.

— Ce n'est rien, répondit Jeremy.

À mon avis, Jeremy avait en effet dû se sentir légèrement

froissé, mais il était avant tout un homme d'affaires. On ne se brouille pas avec un client, à moins que celui-ci ait commis quelque chose de vraiment épouvantable.

— A-t-il essayé de vous soutirer de l'argent ? demanda Teresa.

— Non, non, répondit Naomi, totalement surprise qu'on puisse songer à cela.

— Sait-il que vous en avez ? demandai-je.

— Oui, il est au courant, mais il ne m'a jamais laissée payer quoi que ce soit. Il disait que c'était son côté vieux jeu. Il se fichait éperdument de l'argent. C'est d'ailleurs une des premières choses qui m'aient plu en lui.

— Il ne court donc pas après votre fortune.

— L'argent ne l'intéresse pas, précisa Frances.

Je croisai ses grands yeux bleus et ils n'avaient plus l'air craintif. Elle se tenait toujours derrière Naomi, continuant à la réconforter, et semblait tirer une certaine force de ce geste.

— Qu'est-ce qui l'intéresse ?

— Le pouvoir.

J'acquiesçai. Elle avait raison. La violence est toujours une histoire de pouvoir, dans un sens ou dans l'autre.

— Quand il disait que ceux qui n'avaient pas d'expérience abandonnaient vite, je ne pense pas qu'il faisait allusion à vos prouesses sexuelles.

— Alors de quoi parlait-il ? s'enquit Frances.

— De votre manque d'expérience dans les arts mystiques.

— Qu'est-ce que j'abandonnais vite, alors, s'il ne s'agissait pas de sexe ?

C'est Frances qui répondit.

— Le pouvoir.

— Oui, mademoiselle Norton. Le pouvoir.

Naomi nous considéra tous d'un air incrédule, les sourcils froncés.

— Quel pouvoir ? Je n'ai aucun pouvoir.

— Il parlait de votre pouvoir dans le domaine de la magie, mademoiselle Phelps.

Elle eut l'air encore plus surpris.

— Mais je ne connais rien à la magie. Je ressens parfois des choses étranges, mais cela n'a rien à voir avec la magie.

Et c'était pourquoi il était parvenu à ses fins. Je me demandais si toutes ces femmes étaient des mystiques sans entraînement. Dans ce cas, nous allions avoir pas mal de difficultés pour nous infiltrer dans son petit monde. Mais si tout ce que ses victimes devaient posséder pour lui plaire se résumait à un peu de sang fey et quelques talents mystiques... cela n'avait rien d'impossible. Après tout, il m'était déjà

arrivé de servir d'appât !

Chapitre 4

Trois jours plus tard, je me tenais au milieu du bureau de Jeremy, avec pour seuls vêtements un Wonderbra à balconnets en dentelle noire, une culotte assortie et des bas noirs. Un type, que je ne connaissais ni d'Adam ni d'Ève, allait à la pêche dans mon soutien-gorge. Normalement, il faut que j'aie l'intention de coucher avec un homme avant de l'autoriser à tripoter ma poitrine, mais il n'y avait rien d'intime dans ce qu'il faisait, c'était strictement professionnel. Maury Klein était un ingénieur du son qui essayait de faire passer un fil mince, terminé d'un minuscule microphone, sous mes seins. Il devait faire courir ce fil le long des baleines de mon soutien-gorge afin qu'Alistair Norton ne le sente pas en passant sa main sur mes côtes ou sur ma poitrine. Cela faisait près de trente minutes qu'il triturerait ce fil, dont une bonne quinzaine avaient été consacrées à trouver la meilleure cache dans mon décolleté.

À genoux devant moi, le bout de la langue pincée entre les dents, ses yeux abrités derrière ses lunettes cerclées, il regardait fixement ses mains. L'une d'elles avait pratiquement disparu dans le bonnet de mon soutien-gorge et l'autre écartait les dentelles pour mieux pouvoir travailler. En tirant sur le soutien-gorge, il avait exposé pratiquement la totalité de mon sein droit aux yeux de l'assistance.

Si Maury n'avait pas montré autant d'indifférence à mes charmes et aux personnes qui nous observaient, je l'aurais accusé de prendre tout son temps pour son petit plaisir personnel. Mais il affichait un air tellement absorbé par son travail qu'il ne devait pas être conscient de la situation embarrassante dans laquelle il me mettait. Maintenant, je comprends pourquoi il avait fait l'objet de récriminations de la part des agents féminins. Elles se plaignaient qu'il insistait toujours pour ne pas installer tout cela en privé. C'est sans doute parce qu'il voulait des témoins pour prouver qu'il ne dépassait pas les limites autorisées par la décence. Cela dit, franchement, si tous les témoins avaient été des humains, ils auraient de toute façon pris mon parti. Il avait piqué, soulevé et malmené mon sein comme s'il n'était attaché à personne. Ce qu'il faisait était très intime, mais il n'en avait nullement conscience. C'était le type même de l'intello borné, une espèce de professeur Nimbus. Il n'avait qu'un amour dans la vie : ses micros et ses caméras cachés. A Los Angeles, pour obtenir l'équipement le plus perfectionné, c'est à Maury Klein qu'il fallait s'adresser. Il avait installé des systèmes de sécurité pour les stars d'Hollywood, mais sa

véritable passion consistait à travailler pour les agents secrets, à rendre leur équipement le plus petit et le plus discret possible.

En fait, il était allé jusqu'à suggérer que c'était à l'intérieur même de mon corps que le fil serait le mieux caché. Je ne suis pas une froussarde, mais je m'étais tout de même opposée à cette idée.

Maury, fort déçu, avait grommelé en secouant la tête :

— Je ne sais pas ce que donnerait la qualité du son, mais j'aimerais vraiment qu'on me laisse essayer un jour.

Il avait un assistant ou plutôt un garde-fou, voire un négociateur en cas de crise.

Chris, si toutefois c'était son prénom, car je ne croyais pas l'avoir entendu, avait conseillé à Maury de ne pas se montrer aussi abrupt ou indélicat. Il avait rôdé autour de nous jusqu'à ce que je lui assure que tout allait bien. Maintenant, il se tenait à côté de Maury, comme une assistante médicale, prêt à lui tendre le moindre instrument mystérieux dont il pourrait avoir besoin.

Jeremy était installé derrière son bureau, admirant le spectacle en affichant un sourire inhabituel. Il avait montré une lueur de convoitise polie quand j'avais retiré ma robe pour me retrouver en lingerie fine mais depuis, il se contentait seulement de s'empêcher de rire devant le manque total de concupiscence de Maury Klein. Jeremy m'avait complimentée sur le contraste étonnant entre la blancheur parfaite de ma peau et le noir de ma lingerie. On est toujours censé dire un mot gentil la première fois qu'on voit quelqu'un en petite tenue.

Roane Finn était assis sur le coin du bureau de Jeremy, battant l'air de ses pieds d'un léger mouvement inconscient, comme si, lui aussi, se régalaient du spectacle. Il n'avait pas besoin de me faire de compliments. Il m'avait vue nue la veille et de nombreuses nuits auparavant. Ses yeux étaient la première chose qu'on remarquait chez lui. Des globes immenses d'un brun liquide qui dominaient son visage comme la lune domine le ciel nocturne. Il arrivait aussi qu'on remarque ses cheveux auburn et la manière dont ils se collent au visage avant de dégringoler sur son col ou encore ses lèvres qui se courbent en une moue d'un rouge grenat parfait. À croire qu'il met du rouge à lèvres, mais ce n'était pas le cas. Cette couleur est parfaitement naturelle. Sa peau a l'air blanc mais ne l'est pas vraiment. Pas d'un blanc pur, en tout cas. C'est comme si on prenait mon teint pâle et qu'on y ajoutait une goutte de cet auburn qu'il a dans les cheveux. Curieusement, quand il porte des couleurs d'automne ou du brun, sa peau semble devenir plus foncée.

Il avait exactement ma taille et, au premier regard, il donnait l'impression d'être fragile, mais le corps souligné par son costume noir était ferme et musclé. Je savais par expérience qu'il était non

seulement fort, mais aussi très souple. Je savais également qu'il avait des marques de brûlure le long du dos et sur les épaules, comme des durillons blancs sur la soie douce de sa peau. Les cicatrices provenaient de l'époque où un pêcheur avait brûlé sa peau de phoque. Roane appartenait au peuple des phoques. Un jour, il avait ôté sa peau afin de prendre une forme humaine. Malheureusement, un pêcheur l'avait trouvée et brûlée. Il faut dire que la peau n'était pas juste un instrument magique pour changer de forme. Elle faisait partie de lui, tout comme ses yeux ou ses cheveux. Roane est le seul être phoque à avoir pu survivre à la destruction de son autre lui-même. Il a survécu, mais n'a plus jamais pu changer de forme. Il était condamné à toujours rester lié à la terre, définitivement exclu de l'autre moitié de son monde.

La nuit, parfois, je trouvais le lit vide. Si nous étions dans mon appartement, il se tenait devant la fenêtre, le regard perdu dans le vide. Quand nous étions chez lui, il contemplait l'océan ou allait se perdre dans les vagues tandis que je le regardais du balcon. Il ne m'a jamais réveillée pour me demander de l'accompagner. C'était sa douleur personnelle, de celles qu'on ne peut partager. Après tout, ce n'était que justice. Cela faisait deux ans que nous étions amants et je n'avais jamais complètement ôté mon glamour. Il n'avait jamais vu mes cicatrices de duel. Ces blessures m'auraient désignée comme une intime des Sidhes. J'étais peut-être désespérément nulle pour jeter des sortilèges d'attaque mais, dans toutes les Cours réunies, peu me surpassaient pour le glamour personnel. Ce glamour me permettait de me cacher, mais rien de plus. Roane ne pouvait briser mes protections, mais il savait qu'elles étaient là. Il n'ignorait pas que je restais sur mes gardes, même à l'instant de l'abandon le plus total. S'il avait été humain, il m'aurait demandé pourquoi, mais il n'était pas humain et ne posait pas de questions, tout comme moi je ne l'interrogeais pas sur l'appel des vagues.

Un humain n'aurait pas pu s'empêcher de fouiner, mais un amant humain n'aurait pas supporté de rester calmement assis tandis qu'un autre homme tripotait mes seins. Roane n'était pas jaloux pour un sou. Il savait que cela ne signifiait rien pour moi. Donc, cela ne signifiait rien pour lui.

La seule autre femme présente dans la pièce était l'inspecteur Lucinda Tate. Lucy pour les intimes. Nous avons travaillé avec elle sur plusieurs affaires où l'auteur des crimes n'était pas humain et où les appâts de la police avaient été ensorcelés, désorientés ou tués. C'est d'ailleurs à l'occasion de l'intervention de notre agence dans un rôle de police temporaire que le domaine de compétence de la Loi sur les Privilèges Magiques avait été étendu à des activités policières. Il faut dire que nous possédions toutes les aptitudes magiques nécessaires

pour cette mission et que la police pouvait nous envoyer directement sur le front sans l'entraînement nécessaire aux flics habituels. Un peu comme des flics de secours. C'est grâce à cette Loi sur les Privilèges Magiques que j'ai pu être recrutée comme détective sans avoir eu besoin de me soumettre à toutes ces heures de formation qu'il faut généralement subir pour obtenir sa licence, en Californie.

L'inspecteur Tate s'adossa contre le mur et laissa échapper un soupir d'exaspération.

— Doux Jésus, Klein ! Ça ne m'étonne pas qu'on vous accuse de harcèlement sexuel.

Maury cligna des yeux comme s'il devait fournir un gros effort pour retrouver toute son attention. Il ressemblait à quelqu'un qui sort d'un puissant envoûtement, qu'on réveille alors qu'il est encore plongé en plein rêve. On ne pouvait pas reprocher à Maury de manquer de concentration, c'est sûr.

La main toujours dans mon soutien-gorge, il se tourna enfin vers Lucy.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, inspecteur Tate.

Je la regardai par-dessus la tête de Maury, toujours à genoux devant moi.

— Honnêtement, je crois qu'il ne le sait vraiment pas.

Elle me sourit.

— Je suis désolée pour ces attouchements, Merry. S'il n'était pas le meilleur dans sa branche, personne ne le supporterait.

— Nous ne nous servons pas souvent de micros et de caméras cachés, expliqua Jeremy. Mais quand nous y avons recours, nous faisons toujours appel au plus grand spécialiste.

— Notre Département n'aurait certainement pas les moyens de payer ses services.

— Je vous rappelle qu'il m'est déjà arrivé de travailler gratuitement pour la police, inspecteur Tate.

Maury avait parlé sans détourner son attention de ma poitrine.

— Et nous vous en sommes sincèrement reconnaissants, monsieur Klein.

L'expression ambiguë du visage de Lucy ne reflétait pas ses paroles. Il y avait une lueur malicieuse dans ses yeux et un brin de cynisme dans le pli de ses lèvres. Le cynisme est une déformation professionnelle, la lueur malicieuse un signe distinctif de Lucy Tate. Elle semblait toujours s'amuser de tout. J'étais pratiquement certaine que c'était un mécanisme de défense pour cacher sa vraie nature, mais je n'ai toujours pas réussi à découvrir de quoi elle cherchait à se cacher. Cela ne me regardait pas, mais je dois admettre une certaine curiosité, parfaitement indigne d'une Fey, à rencontre de l'inspecteur Lucy Tate. C'était l'extrême perfection de son camouflage, le fait qu'on ne puisse

jamais rien voir derrière ce bouclier, qui me donnait envie de le briser. Je voyais la souffrance de Roane et pouvais donc la respecter. Mais je ne pouvais rien voir en Lucy, Teresa non plus, d'ailleurs. Ce qui voulait dire que l'inspecteur Tate était un médium au pouvoir considérable. Mais quelque chose avait dû arriver dans sa tendre enfance qui l'avait poussée à ensevelir ses pouvoirs si profondément qu'elle en ignorait l'existence. Aucun d'entre nous ne le lui avait expliqué. Sa vie semblait sans histoires, elle avait l'air heureux. Si on rouvrait la blessure qui l'avait forcée à enterrer ses pouvoirs, sa vie risquait de s'en trouver bouleversée. Nous risquions, par maladresse, de réveiller en elle un traumatisme dont elle ne se remettrait jamais. Alors nous lui fichions la paix. Mais cela ne nous empêchait pas de nous poser mille questions à son sujet. Parfois il nous était même difficile de ne pas la titiller avec des ruses psychiques, juste pour voir sa réaction.

Maury se pencha en arrière, ôtant enfin ses mains de ma poitrine.

— Bon, je crois que ça devrait marcher. Je vais simplement ajouter un bout de ruban adhésif pour que ça ne glisse pas et vous devriez être au point.

Anticipant ses besoins, Chris lui tendait déjà de petits bouts de scotch. Maury les prit sans un mot.

— Vous avez vu ce que j'ai dû faire pour installer le micro. Eh bien, ce type devra en faire autant pour le trouver.

Il me faisait tenir le soutien-gorge moi-même afin de pouvoir attacher le scotch avec ses deux mains. C'était le geste le plus obligeant qu'il ait eu depuis ces quarante-cinq dernières minutes.

Il se releva et recula.

— Attachez votre soutien-gorge comme vous le faites d'habitude.

— Mais c'est comme ça que je le porte d'habitude.

Il fit un petit mouvement de la main au niveau de sa propre poitrine.

— Vous savez bien... vous remontez un peu ce sein pour qu'il soit dans la même position que l'autre.

Quand je compris enfin ce qu'il voulait dire, je ne pus m'empêcher de sourire.

— Je vais vous donner un coup de main, proposa-t-il en avançant d'un pas.

— Non, non, pas la peine ! Je me débrouillerai toute seule.

Je me penchai en avant et remis mes seins bien à leur place dans les bonnets du soutien-gorge. Comme c'était un Wonderbra à balconnet, mes seins qui avaient déjà une dimension très respectable devinrent presque obscènes. Mais quand je passai ma main à l'endroit

où j'aurais dû sentir le micro, je ne pus remarquer que les baleines du soutien-gorge.

— C'est parfait, dit Maury. Vous pouvez vous déshabiller jusqu'à là, mais gardez votre soutien-gorge et il ne remarquera rien.

Puis il pencha la tête de côté, comme s'il venait de penser à quelque chose.

— J'ai attaché le micro au soutien-gorge. Si vous avez besoin de le retirer, il faudra le laisser dans un rayon d'un mètre, pas plus. Si j'augmente la sensibilité du micro, nous risquons d'entendre vos battements cardiaques et le frottement des vêtements. Je pourrais filtrer ces bruits parasites, mais c'est plus facile à faire après l'enregistrement. Je suppose que vous autres allez vouloir écouter en direct, au cas où votre sale bonhomme deviendrait ingérable.

— Oui, répondit Jeremy. Ce serait bien de savoir si Merry a besoin d'un coup de main.

Le sarcasme était trop discret pour que Maury le relève.

— Nous aurions éventuellement pu attacher le micro aux bas, mais il risquait d'être vu si vous les ôtiez. Faites attention en retirant votre soutien-gorge de ne pas en montrer l'envers.

— Je n'ai absolument pas l'intention de le retirer.

Maury haussa les épaules.

— Je voulais simplement vous montrer toutes les options possibles.

— J'apprécie votre sollicitude, Maury !

Il répondit d'un mouvement de tête.

Chris ramassait déjà les petits morceaux qui étaient tombés par terre au cours de l'installation.

Roane sauta du bureau, ramassa ma robe pliée qui était posée à côté de lui et me la tendit. J'avais dû acheter une robe noire pour l'occasion car on m'avait dit qu'il était plus facile de dissimuler quelque chose sous du noir que sous une autre couleur. Je n'ai pas l'habitude de porter du noir bien que cette couleur m'aille plutôt bien. C'était la couleur de prédilection de la Cour Unseelie parce que c'était la couleur préférée de leur reine.

Roane laissa la robe se déplier en la tenant par les épaules, puis il la roula doucement, délicatement sans me quitter des yeux. Quand la robe ne fut plus qu'une mince bande de tissu entre ses mains robustes et nerveuses, il s'agenouilla devant moi et la tint ouverte afin que je puisse l'enfiler par le bas.

Je posai mes mains sur ses épaules pour garder l'équilibre et entrai dans le cercle de tissu. Roane commença à laisser la robe glisser de ses mains en levant les bras tandis que la robe descendait autour de moi comme tomberait un rideau de théâtre. Pour dépasser le niveau de la taille, il devait se mettre debout. C'est ce qu'il fit en se tenant

légèrement à mes hanches. Le mouvement le rapprocha, le mit à une distance parfaite pour un baiser. Ses yeux étaient exactement au même niveau que les miens. Il y avait une intimité de contact entre nos regards comme je n'en avais jamais eu avec quelqu'un d'autre. D'ailleurs, je n'étais jamais sortie avec un homme aussi petit que moi. Cela rendait la position du missionnaire incroyablement intime.

Il souleva la robe jusqu'à ce que je puisse glisser mes bras dans les manches, puis il passa derrière moi pour m'aider à enfiler les épaules et mettre la robe correctement en place. Enfin ce fut le tour de la fermeture à glissière. La robe se resserra autour de moi au fur et à mesure qu'il montait, emprisonnant d'abord ma taille, puis mes côtes et ma poitrine. Le décolleté en V était audacieux et donnait une seconde justification au choix du balconnet. C'était le seul que je puisse porter sous cette robe sans qu'il dépasse. Elle était sans manches et épousait mes formes comme une seconde peau luisante, soulignant le contraste entre mon teint blanc et la soie noire. J'avais délibérément choisi cette robe très ajustée. Le corsage était minuscule et mettait en valeur mes seins plutôt qu'il ne les cachait. Il était tellement serré qu'il était impossible d'y glisser les doigts sans risquer de déchirer la robe. Si Alistair Norton voulait jouer avec ma poitrine, il devrait limiter son terrain de jeu à la partie exposée, à moins qu'il n'envisage un scénario de viol. Mais, d'après le témoignage de Naomi, les fantasmes de viol n'étaient apparus qu'au bout de deux mois. Le premier mois avait été une aventure amoureuse merveilleuse. S'agissant de notre premier rendez-vous, Alistair se comporterait à la perfection. Il faudrait donc que je retire ma robe moi-même pour qu'il aperçoive le micro, et je n'avais pas la moindre intention de la retirer.

Roane finit de remonter la fermeture et attacha la petite agrafe du haut. Discrètement, il effleura des pouces ma nuque et recula. En fait, il venait de caresser l'emplacement des cicatrices de mon dos qu'il ne pouvait ni voir ni sentir. C'étaient de petites bosses sous ma peau, coincées là pour toujours. Un autre Sidhe avait tenté de changer ma forme au cours d'un duel. De nombreux Feys peuvent changer de forme, mais seuls les Sidhes peuvent changer celle de quelqu'un d'autre contre sa volonté. Moi, je ne peux changer ni ma forme ni celle des autres. C'était encore un autre de mes handicaps.

— Comment faites-vous ça ? demanda l'inspecteur Tate.

La question me troubla et je me tournai vers elle.

— Faites quoi ? demandai-je.

Chris, qui emballait de nouveau l'équipement, leva les yeux. Maury bricolait déjà un transmetteur de taille moyenne avec un minuscule tournevis, nous ignorant comme si nous n'étions plus dans la pièce.

— Cela fait près d'une heure que tu te tiens là, en petite tenue,

avec un homme qui te tripote les seins et on ne ressent rien de sexuel. On dirait un tournage de routine pour un film classé X. Puis Roane t'aide à enfiler ta robe sans même te toucher. Il remonte la fermeture et soudain la tension sexuelle dans cette pièce devient tellement épaisse qu'on pourrait marcher dessus. Comment est-ce que vous faites ça, bon sang !

— Vous ? Tu veux dire Roane et moi ou...

— Vous, les Feys, précisa Lucy. J'ai vu Jeremy le faire avec une femme humaine. Vous arrivez à vous promener à poil dans une pièce sans me mettre mal à l'aise et puis, habillés de la tête aux pieds, vous faites quelque chose d'insignifiant et tout à coup je me sens obligée de quitter les lieux. Je donnerais n'importe quoi pour savoir comment vous vous débrouillez !

Roane et moi nous regardâmes et je lus la même question dans ses yeux que celle que je me posais : comment expliquer ce que c'est que d'être fey à quelqu'un qui ne l'est pas ? La réponse, bien sûr, est qu'on ne l'explique pas. On peut toujours essayer, mais on réussit rarement.

Jeremy se lança. Après tout, c'était lui le patron.

— Être fey consiste en partie à être une créature des sens.

Il se leva et se dirigea vers elle, le visage et le corps inexpressifs. Il lui prit la main et la porta jusqu'à sa bouche, posant chastement ses lèvres sur ses doigts.

— Être fey, c'est la différence entre ça et... ça, expliqua-t-il.

Il reprit la même main, l'approcha plus lentement de sa bouche tout en jetant à Lucy un regard de convoitise polie comme l'aurait fait tout mâle fey devant cette grande femme attirante. Rien que le regard la fit déjà frissonner. Cette fois, il embrassa sa main, une lente caresse des lèvres, la lèvre supérieure s'accrochant à peine à sa peau avant de reculer. Cela avait été parfaitement poli, pas de bouche ouverte, pas de langue, rien de grossier, mais les joues de notre Lucy avaient tourné au cramoisi et, depuis l'autre extrémité de la pièce, je pus sentir son pouls accélérer, sa respiration s'approfondir.

— Est-ce que cela répond à ta question, Lucy ? demandât-il.

Elle laissa échapper un rire tremblant en serrant contre sa poitrine la main qu'il avait embrassée.

— Non, mais je panique à l'idée de reposer la question. Je ne suis pas certaine de pouvoir encaisser la réponse tout en continuant à travailler ce soir.

Jeremy esquissa une courbette. Sans s'en douter, Lucy venait de lui faire un compliment typiquement fey. Tout le monde aime être apprécié.

— Voilà qui réchauffe le cœur d'un vieil homme.

Lucy rit, joyeuse, flattée.

— Tu peux être bien des choses, Jeremy, mais tu ne seras jamais vieux.

Il lui fit une autre courbette et je me rendis compte de quelque chose qui m'avait échappé jusque-là. Jeremy appréciait l'inspecteur Tate, je dirais même qu'il l'aimait, comme un homme aime une femme. Nous autres, nous touchons davantage les humains qu'ils ne se touchent entre eux, en particulier les Américains. Mais il aurait pu choisir une autre manière pour faire sa petite démonstration. Il avait choisi de toucher Lucy comme il ne l'avait jamais touchée auparavant, saisissant au vol cette occasion pour prendre des libertés sans avoir à envisager d'éventuelles conséquences. C'est ainsi que flirtent les Feys quand on les y invite. Parfois il suffit d'un regard, mais les Feys ne dépassent jamais les limites accordées. Bien que nos hommes commettent la même erreur que les hommes humains, prenant un léger flirt pour des avances sexuelles explicites, l'agression sexuelle est presque inconnue parmi nous. Du reste, notre conception du viol n'est plus un secret pour personne, et ça depuis des siècles.

C'est curieux comme la pensée du viol me ramena à l'affaire qui nous occupait. Je retournai au bureau où j'avais laissé mes chaussures et les enfilai, gagnant dix centimètres de plus.

— Tu peux dire à ton collègue de revenir dans le bureau maintenant, dis-je à Lucy.

C'eût été offensant de jouer les prudes dans un contexte non sexuel quand on est entre Feys, et encore davantage entre Sidhes. Ceci explique la présence de spectateurs lors de cette petite séance de strip-tease. Les renvoyer aurait signifié un manque de confiance total, voire une aversion flagrante. Il y a cependant deux cas où on fait généralement une exception.

Primo : lorsque les gens ne savent pas se comporter de manière civilisée. L'inspecteur John Wilkes n'avait jamais travaillé avec des non-humains auparavant. Quand Maury m'avait demandé de me déshabiller, il n'avait pas sourcillé. En revanche, lorsque j'avais ôté ma robe sans prévenir ou leur demander de sortir, il avait renversé le café brûlant sur sa chemise. Et quand Maury avait plongé sa main dans mon soutien-gorge, j'avais bien cru qu'il allait s'étrangler !

— Mais qu'est-ce que vous trafiquez, bon sang de bonsoir ! avait-il hurlé, le visage congestionné.

Je lui avais donc demandé d'attendre dehors.

Lucy laissa échapper un rire léger.

— Pauvre garçon, je crois qu'il s'est brûlé au second degré quand tu as enlevé ta robe.

Je haussai les épaules.

— Il ne doit pas souvent avoir l'occasion de voir des femmes nues.

Elle sourit.

— J'ai déjà eu affaire à des Feys, et même des Sidhes de passage, et tu es la seule à être aussi modeste.

— Je ne suis pas modeste. Je pense simplement que si ton acolyte manque d'avalier sa langue rien qu'en me voyant me mettre en petite tenue, c'est parce qu'il doit manquer d'expérience.

Lucy considéra Roane et Jeremy.

— Elle ne sait pas de quoi elle a l'air ?

— Non, répondit Roane.

— Je suppose que notre Merry a été élevée dans un milieu où on la considérerait comme un vilain petit canard, dit Jeremy.

Je croisai son regard, le pouls battant à deux cents à l'heure. Ce petit commentaire était trop proche de la vérité pour me laisser indifférente.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, les gars.

— Je sais que tu ne sais pas, répondit Jeremy, sibyllin.

Il y avait, dans ses paroles autant que dans ses yeux gris sombre, cette supposition qui ressemblait à de la certitude. À cet instant, je sus qu'il se doutait de qui j'étais, de ce que j'étais. Mais il ne poserait jamais la question. Il attendrait jusqu'à ce que je sois prête à le lui dire ou alors le sujet resterait à jamais tabou entre nous.

Je jetai un coup d'œil à Roane. C'était mon seul amour fey qui n'ait pas couché avec moi pour satisfaire ses ambitions politiques. À ses yeux, j'étais simplement Merry Gentry, une humaine avec des ancêtres feys, et non la Princesse Meredith NicEssus. Pour l'instant, je scrutais ce visage familier et essayais de lire son expression. Il affichait un sourire impassible. Soit il ne lui était jamais venu à l'esprit que je pouvais être la princesse sidhe disparue, soit il l'avait deviné depuis longtemps mais n'aurait jamais eu la grossièreté de le mentionner. À moins qu'il ne le sache depuis le début ? Était-ce donc pour cette raison qu'il était venu à moi ? Soudain, mon sentiment d'être en sécurité parmi ces gens, mes amis, commençait à s'effriter.

Cela devait se voir sur mon visage, car Roane me toucha. Je reculai un peu et il sembla froissé, troublé. Il ne savait pas. Je le pris soudain dans mes bras, lui cachant mon visage. Mais je pouvais toujours voir Jeremy.

Autant l'expression sur le visage de Roane m'avait rassurée, autant celle de Jeremy m'inquiéta. Il aurait suffi que mon vrai nom soit mentionné après la tombée de la nuit pour que ma tante soit mise au courant immédiatement. Elle était la Reine de l'Air et des Ténèbres, ce qui signifiait que toute parole prononcée dans le noir finissait par arriver à son oreille. Le fait que le petit jeu « Cherchez la Princesse Elfe » soit devenu plus célèbre que « Cherchez Elvis » m'avait facilité les choses, c'est évident. Jusqu'à maintenant, sa magie avait toujours

suivi de fausses pistes. La Princesse Meredith skiant dans l'Utah. La Princesse Meredith dansant à Paris. La Princesse Meredith flambant à Las Vegas. Après trois ans, je faisais toujours la une de la presse à scandale. Cela dit, à croire les derniers gros titres, j'étais aussi morte que le roi du rock and roll.

Si Jeremy prononçait mon nom devant moi, les mots résonneraient avant de flotter jusqu'à ma tante et elle saurait que j'étais vivante et que c'était Jeremy qui avait prononcé mon nom. Même si je m'enfuyais, elle l'interrogerait et, si les méthodes polies restaient inefficaces, elle utiliserait la torture sans aucun scrupule. Je me suis laissé dire qu'elle est une amante très créative. Je sais aussi qu'elle est particulièrement inventive dans le registre des tortures.

Je m'éloignai de Roane et leur donnai une part de la vérité en pâture.

— C'est ma mère qui était la beauté de la famille.

— Comment le sais-tu ? demanda Jeremy.

— Elle me l'a dit.

— Tu veux dire que ta mère t'a dit que tu étais moins belle qu'elle ? demanda Lucy.

Seul un humain pouvait être aussi direct.

J'acquiesçai.

— Ne le prends pas mal. Mais c'était une garce !

Que répondre à cela ?

— Je suis d'accord. Allons-y, maintenant !

— Oui. Ne faisons pas attendre M. Norton ! dit Jeremy.

— J'aurais tout de même aimé avoir des preuves au sujet de la tentative de meurtre, dit Lucy.

— On ne pourra pas obtenir de preuves qui tiendront la route devant le jury au sujet de l'envoûtement mortel, dis-je.

— Mais on pourra peut-être prouver qu'il utilise la magie pour séduire les femmes, intervint Jérémy. Sous la juridiction californienne, la séduction par assistance magique est considérée comme un viol. Il faut absolument qu'on le fasse mettre derrière les barreaux pour l'éloigner de sa femme et ce sera la seule façon d'y parvenir. Il ne pourra pas obtenir la liberté sous caution avec une accusation criminelle comportant de la magie.

Lucy acquiesça.

— Je dois avouer que le stratagème est génial pour protéger Mme Norton, mais qu'en est-il de Merry ? Et si le type sort les aphrodisiaques magiques qu'il a utilisés sur ses autres maîtresses ? Ceux qui ont fait grimper Naomi Phelps aux rideaux, par exemple ? Ceux qui font qu'elle ne peut plus se passer de lui ?

— On compte bien là-dessus, dis-je.

Elle me jeta un coup d'œil stupéfait.

— Et si ça marchait sur toi aussi ? Si tu commençais à gémir en direct au micro ?

— Alors Roane fracassera la porte et me traînera dehors tel un amant jaloux.

— Et si j'ai du mal à la faire sortir, alors Uther interviendra en se faisant passer pour mon ami et il m'aidera à ramener ma femme infidèle devant ses fourneaux.

Lucy roula des yeux.

— Il est vrai qu'on ne peut rien refuser à Uther !

Uther mesurait près de quatre mètres de haut et sa tête ressemblait davantage à celle d'un phacochère qu'à celle d'un humain. D'ailleurs, il avait deux défenses recourbées qui encadraient son groin. C'était un véritable valet en armure mais il se nommait Uther Piedcarré. Comme agent secret, il n'était pas génial, mais quand on avait besoin de muscles, il était absolument parfait.

Uther avait demandé à sortir de la pièce en voyant que j'allais ôter la robe.

— Ne le prends pas mal, Merry, m'avait-il simplement dit. Je n'ai rien contre toi, bien au contraire. Mais de voir une belle femme presque nue n'arrange pas le moral d'un homme condamné au célibat.

Ce n'est que lorsqu'il se dirigea vers la porte en baissant ses épaules de manière à passer sous le chambranle que je compris quelque chose qui aurait dû me venir à l'esprit bien plus tôt. Uther mesurait près de quatre mètres, la taille d'un gros ogre ou d'un tout petit géant, et les femmes de sa taille étaient plutôt rares dans les environs de Los Angeles. Cela faisait près de dix ans qu'il vivait ici. Une éternité sans le moindre contact avec un autre corps nu. Quelle terrible solitude. Si personne ne devinait qui j'étais vraiment et si Alistair Norton ne me faisait pas perdre la boule avec ses envoûtements, il faudrait que je trouve une âme sœur pour Uther. Il n'était pas le seul Fey à la taille de géant qui se baladait en dehors des Cours, il devait y en avoir d'autres, un peu plus loin. Si on ne pouvait pas trouver quelqu'un de sa taille, on trouverait une autre solution. Plaisir sexuel ne veut pas forcément dire rapport sexuel. Sur les trottoirs, il y a des femmes habituées aux passes à vingt dollars qui feraient bien des choses pour quelques centaines de billets verts. Si j'étais vraiment fey jusqu'au bout des ongles, je m'occuperais d'Uther moi-même. C'est ce que ferait une véritable amie. Mais de six à seize ans, j'avais été élevée en dehors de la Cour, au milieu des humains. Ce qui voulait dire que mes attitudes restaient essentiellement humaines, quel que soit mon degré d'appartenance fey.

Je ne peux pas me montrer humaine, puisque je ne le suis pas. Et je ne peux pas me montrer entièrement fey, puisque je ne le suis pas non plus. J'appartiens à moitié à la Cour Unseelie, mais je ne suis

pas l'une d'entre eux. J'appartiens en partie à la Cour Seelie, sans pour autant faire partie de la multitude des luminescents. Je suis mi-sidhe foncé, mi-sidhe clair, et pourtant ni les uns ni les autres ne m'acceptent dans leur monde. J'ai toujours été l'exclue. Celle qui, le nez collé à la fenêtre, attend vainement qu'on l'invite à entrer. Je savais ce qu'était l'isolement, la solitude. J'en avais de la peine pour Uther. Je regrettais même de ne pas me sentir capable de le dépanner de son abstinence avec quelques divertissements sexuels occasionnels. Mais ce n'était pas mon truc et ça ne le serait jamais. J'étais assez fey pour voir le problème, mais trop humaine pour le résoudre. Bien entendu, si j'avais été une Sidhe Seelie pur-sang, je n'aurais touché Uther à aucun prix. Je ne l'aurais même pas remarqué. Les Sidhes Seelie ne fricotent pas avec un monstre. Quant aux Sidhes Unseelie... eh bien, ils définissent assez bien ce qu'est un monstre !

Cependant, d'après les standards Unseelie, Uther n'était pas un monstre. En revanche, Alistair Norton en était peut-être un, ou bien un esprit-frère des ténèbres.

Chapitre 5

Alistair n'avait cependant pas l'air d'un monstre. Je pensais bien qu'il serait beau, mais j'avais tout de même été désagréablement surprise en le voyant. On croit tous que le mal se voit de l'extérieur, qu'on peut reconnaître les méchants rien qu'en les regardant. Mais ce n'est pas ainsi que ça fonctionne. J'ai passé assez de temps dans les deux Cours pour savoir que beau ne veut pas toujours dire bon. Moi, plus que quiconque, je sais que la beauté est un camouflage parfait pour l'âme la plus noire et pourtant j'aurais voulu que le visage d'Alistair Norton reflète ce qu'il était vraiment au fond de lui-même. J'aurais voulu des traces visibles de Caïn sur lui. Mais le type qui entra dans le restaurant en souriant était grand, avec des épaules carrées et un visage aux traits anguleux. Il dégageait une telle virilité que c'en était presque douloureux. Ses lèvres étaient un peu fines à mon goût, son visage trop viril et ses yeux d'un brun on ne peut plus ordinaire. Ses cheveux tirés en un catogan impeccable étaient d'un châtain plutôt bizarre, ni clair ni foncé. Mais j'avais beau chercher des imperfections, il n'y en avait pas.

Son sourire laconique apportait un peu de douceur à ce visage, rendant plus accessible cette perfection de top modèle. Son rire était profond et envoûtant. Ses mains larges portaient une bague en argent avec un diamant aussi gros que mon pouce. En revanche, pas d'alliance. Il n'y avait même pas une ligne pâle trahissant qu'elle avait été retirée. Sans doute n'en avait-il jamais portée. J'ai toujours pensé qu'un homme, qui délibérément ne portait pas son alliance, avait l'intention de tromper sa femme. Il y a bien sûr des exceptions, mais pas beaucoup.

Apparemment, il semblait satisfait.

— Vos yeux brillent comme des émeraudes.

J'avais laissé mes lentilles de contact brunes au bureau. La couleur naturelle de mes yeux brillait en effet. Je le remerciai de son compliment en jouant la mijaurée, les yeux baissés sur mon verre. Ce n'était pas de la timidité, j'essayais simplement de dissimuler l'expression de mon regard. Les humains, tout autant que les Sidhes, ont une sainte horreur des maris volages. La fornication à tout-va ne choque pas les Sidhes, mais une fois qu'on se marie, qu'on s'engage à rester fidèle, il faut respecter cet engagement. Aucun Sidhe ne tolérera qu'on brise un serment. Si votre parole ne vaut rien, alors vous non plus, vous ne valez rien.

Il toucha mon épaule.

— Une peau si parfaitement blanche.

Comme je ne le repoussai pas, il se pencha et posa un léger baiser sur mon épaule. Je caressai son visage tandis qu'il se relevait et il dut prendre ce geste pour une invite. Il embrassa ma nuque en passant sa main dans mes cheveux.

— Vos cheveux sont comme de la soie rouge, murmura-t-il d'une voix rauque contre mon oreille. Est-ce votre couleur naturelle ?

Je me tournai vers lui, ma bouche à quelques centimètres de la sienne.

— Oui.

Il m'embrassa et ce fut un premier baiser très doux. Je trouvai odieux qu'il ait l'air si sincère. Peut-être l'était-il. Ce qui était vraiment épouvantable, c'est qu'au début de la phase de séduction, il devait sincèrement penser chacune de ses paroles. J'ai déjà rencontré des types comme ça. C'est comme s'ils croyaient leurs propres mensonges, comme si cette fois-ci, ce serait le grand amour. Mais cela ne dure jamais, car aucune femme n'est suffisamment parfaite pour eux. Bien sûr, ce ne sont pas les femmes qui ne sont pas à la hauteur. C'est l'homme. Il essaie de combler le vide qui est en lui en accumulant des femmes et du sexe. Si, pour une fois, l'amour est assez sincère et le sexe satisfaisant, alors il se sentira complet, il aura l'impression de former un tout. Dans une certaine mesure, les hommes qui draguent les femmes en série sont aussi des criminels en série. Ils pensent que l'expérience suivante les comblera entièrement, qu'elle satisfera enfin leur besoin insatiable. Mais cela n'arrive jamais. Alors ils recommencent.

— Partons d'ici, murmura-t-il.

Je me contentai d'acquiescer d'un mouvement de tête, ne faisant pas confiance à ma voix. J'embrasse souvent les yeux fermés parce qu'il m'arrive de pouvoir mentir avec mon regard, mais que je n'y parviens pas toujours. Il allait déjà être assez difficile de demander à mon corps de ne pas trahir une trop grande répulsion au contact de ce type. Mais de là à ce que mes yeux affichent de l'amour et du désir, il ne fallait pas pousser !

Sa voiture projetait la même image que lui : fric, frime, frisson. Une Jaguar noire avec des sièges en cuir noir qui donnaient l'impression qu'on se glissait dans une piscine noire. J'attachai ma ceinture. Lui, non. Il conduisait rapidement, slalomant avec aisance dans la circulation. J'aurais été plus épatée par son style si j'avais été nouvelle à Los Angeles, mais cela faisait trois ans que j'y vivais. Tout le monde conduisait ainsi, pour frimer ou pour sauver sa peau.

La maison avait du charme tout en étant la plus petite du quartier. Le jardin qui l'entourait semblait immense. Il y avait en fait

assez de pelouse des deux côtés de la maison pour qu'un bon Texan le considère comme un jardin de taille décente. L'ensemble faisait penser au foyer idyllique où les enfants attendent le retour de papa pendant que maman court dans tous les sens, en tailleur et escarpins, pour essayer de bricoler rapidement un dîner après avoir passé une longue journée de travail au bureau.

Un instant, je me suis même demandé s'il m'emmenait à la maison qu'il partageait jadis avec Frances. Si c'était le cas, il sortait de sa routine et cela ne me disait rien qui vaille. Pourquoi dérogerait-il à ses habitudes ? Je savais qu'il n'avait pas pu déceler le micro. Il n'avait pas non plus touché à mon sac à main et n'avait donc pas découvert la caméra qui y était dissimulée. Celle-ci, j'avais décidé de ne la mettre en marche qu'une fois installée dans son nid d'amour. Il ne pouvait rien savoir.

Avec Jeremy, nous avons décidé que Ringo se tiendrait près de la maison des Norton pour protéger Mme Norton. Si Alistair devenait trop violent avant qu'on puisse l'envoyer derrière les barreaux, il devait aviser s'il fallait intervenir ou non.

Alistair ouvrit ma portière et m'aida à sortir de la voiture. Je le laissai faire, toute prise dans mes pensées.

— Vous êtes sûr de ne pas être marié ? demandai-je par acquit de conscience.

— Pourquoi me le demandez-vous ?

— Cela ressemble à une maison familiale.

Il rit et m'attira dans ses bras.

— Pas de famille. Juste moi. Je viens d'emménager.

— Vous avez investi pour l'avenir ? Les bébés et tout le tintouin ?

Il porta ma main à ses lèvres.

— Avec la femme adéquate, tout est possible.

Juste ciel ! Il savait exactement combien de carottes servir pour appâter la plupart des femmes. Vous faisant croire que vous étiez celle qui saurait l'apprivoiser le ferait se poser dans son nid. Beaucoup de femmes adorent ça. Mais je ne me laissai pas prendre à son jeu. Les hommes ne se marient pas parce qu'ils ont trouvé la femme idéale. Ils se marient parce qu'ils sont mûrs pour le mariage. La femme avec laquelle ils sortent quand ils sont enfin prêts sera celle qu'ils épouseront. Ce ne sera pas nécessairement la mieux ou la plus belle de leur tableau de chasse, seulement celle qu'ils avaient sous la main à ce moment précis de leur existence. Ce n'est pas romantique pour un sou, mais tellement vrai !

Ainsi il avait laissé son appartement. Pourquoi ? Était-ce parce que Naomi Phelps l'avait brusquement quitté ? Cela le rendait-il suffisamment nerveux pour déménager ? Ou bien avait-il de toute

façon prévu de le faire ? Impossible de le savoir sans le lui demander. Et je ne pouvais pas le lui demander. Tandis qu'Alistair me faisait entrer, je fus tentée de me retourner pour chercher du regard Jeremy et les autres. Je savais que mon arrière-garde était là parce que je leur faisais confiance. Alistair n'avait pas conduit assez vite pour semer les deux voitures. Il y avait en effet la camionnette pour cacher l'équipement sonore et transporter Uther, et la voiture de Jeremy, afin que mon don Juan ne se méfie pas si le même véhicule le suivait trop longtemps. Ils étaient planqués quelque part, en train de nous écouter. Je le savais, mais j'avais tout de même très envie de m'en assurer. On ne se montre jamais trop prudent.

Je sentis le sortilège de protection bien avant que la porte ne soit ouverte. En passant le seuil, l'énergie qu'il émettait provoqua des frissons sur ma peau.

Alistair s'en rendit compte.

— Vous savez ce que vous ressentez ?

J'aurais pu mentir, mais je n'en fis rien. Pas parce que je devinais qu'Alistair serait enchanté d'avoir sous la main une mystique expérimentée, mais parce que je voulais qu'il sache que je n'étais pas complètement sans défense.

— Votre maison est protégée, dis-je.

L'air de la pièce appuyait carrément sur ma peau et je n'arrivais pas à respirer profondément, comme si je manquais de souffle. Je m'éloignai de l'entrée carrelée, espérant que l'atmosphère s'améliorerait. Ce ne fut pas le cas. Ce fut même pire car elle était devenue plus lourde et me donnait l'impression de plonger en eau profonde. De l'eau chaude, lourde, qui collait à la peau.

Vu les envoûtements qu'il avait imposés à son épouse et à sa maîtresse, je savais qu'Alistair était un magicien puissant. Mais la quantité d'énergie qui emplissait la salle de séjour était plus qu'humaine. La seule manière, pour un sorcier humain, d'obtenir autant de pouvoir était de négocier avec des entités non humaines. Je ne m'étais pas attendue à cela. Personne d'entre nous, d'ailleurs.

Apparemment, il m'adressait la parole. Je ne l'écoutais pas. J'écoutais mon esprit qui me hurlait : « Va-t'en ! Tire-toi immédiatement ! » Si je fuyais, Alistair resterait en liberté.

Il pourrait tuer sa femme et torturer d'autres maîtresses. Si je fuyais, je sauverais certainement ma peau mais je n'aiderais pas nos clientes. C'était le genre de situation où on se demande si le chèque qu'on touche à la fin du mois vaut la peine de se donner tant de mal que ça.

Une chose était sûre, il fallait que les gars de la camionnette soient mis au courant, eux aussi, de ce que je venais de découvrir.

— Votre système de protection n'est pas fait pour maintenir des

forces à l'extérieur, n'est-ce pas, Alistair ? C'est plutôt pour cacher à ceux du dehors la force phénoménale que vous maintenez à l'intérieur.

Ma voix était haletante, comme si j'avais de la peine à respirer.

Il me jeta un coup d'œil narquois et, pour la première fois, je pus déceler dans ses yeux une lueur qui n'était ni agréable ni souriante. Un bref instant, je crus apercevoir le monstre tapi là, dans ces prunelles brunes.

— J'aurais dû me douter que vous le remarqueriez, dit-il. Chère petite Merry, avec ses yeux, sa peau, ses cheveux de Sidhe. Si vous étiez grande et mince, vous pourriez passer pour telle.

— C'est ce qu'on me dit, répondis-je.

Il me tendit la main et je m'apprêtai à la prendre. Pour y parvenir, je dus pousser le bras à travers une sorte d'épaisseur invisible qui me donna la chair de poule. Ses doigts touchèrent finalement les miens et une légère secousse d'énergie, comme de l'électricité statique, passa entre nous. Il rit. Je me forçai à ne pas retirer ma main, mais ne pus me forcer à sourire. Il m'était tellement difficile de respirer à travers cette espèce d'onde oppressante. J'avais déjà eu l'occasion de vivre dans des lieux tellement bourrés de pouvoir que les murs en gémissaient. Mais ici, on avait permis au pouvoir d'occuper le moindre espace, comme de l'eau, jusqu'à ce qu'il n'y ait même plus de place pour contenir une bulle d'air. Alistair s'imaginait sans doute être un grand sorcier puisqu'il était capable d'invoquer une telle force. Tout compte fait, il n'était qu'une bleussaille, un débutant encore incapable de la maîtriser. Nombreux sont ceux qui peuvent invoquer la force. Mais ce n'est pas l'invocation de la force et son volume qui permettent d'évaluer un pouvoir. C'est ce qu'on sait faire avec cette force qui compte. Cependant, tandis qu'il me tirait par la main à travers ce champ d'énergie presque palpable, je me demandais comment il allait utiliser tout ce pouvoir. Il devait en gaspiller une partie rien qu'en le laissant tourner ainsi. Ce qui m'intriguait, c'est qu'on n'en invoque pas une telle quantité sans avoir une idée précise de ce qu'on va en faire, sans avoir un projet bien établi.

Ma voix me sembla étrange. Elle était tendue, essoufflée.

— Le salon est chargé de magie, Alistair. Qu'allez-vous faire de tout ça ?

J'espérais que tout le monde dans la camionnette entendrait mes paroles.

— Je vais vous montrer.

Nous nous trouvions devant une porte.

— Qu'y a-t-il derrière cette porte ? demandai-je.

C'était la seule porte visible de l'entrée. Il y avait également un couloir partant du fond de la pièce pour s'enfoncer vers l'intérieur de la maison et un autre petit dégagement qui menait vers la cuisine.

C'était donc la seule porte. Si mon équipe devait venir à ma rescousse, je préférerais qu'ils ne se perdent pas dans la maison mais qu'ils foncent droit au but pour me sortir d'ici au plus vite.

— Pas d'hypocrisie, Merry. Vous et moi, nous savons parfaitement ce qui nous amène ici tous les deux. Cette porte donne sur la chambre à coucher.

Il l'ouvrit et je découvris une chambre pour le moins bizarre. Elle était rouge, du lit à baldaquin jusqu'aux tentures qui couvraient tous les murs. J'avais l'impression de me tenir dans un écrin de velours pourpre. Des miroirs étaient insérés entre les tentures tels des bijoux, pour le seul plaisir des yeux. Il n'y avait pas de fenêtres. C'était une boîte fermée, le cœur même de la magie invoquée en ce lieu étrange.

La force s'enroula étroitement autour de moi comme une fourrure suffocante, chaude, étouffante. Je ne pouvais ni respirer ni parler. Mes jambes refusaient de me porter plus loin, mais Alistair ne semblait pas le remarquer. Il continuait à avancer, m'entraînant vers le centre de la pièce où je finis par trébucher. Il me rattrapa. Mais je me laissais glisser vers le sol exprès, afin qu'il ne puisse pas me soulever dans ses bras. Je savais pertinemment où il allait me porter : sur le lit. Et si le cœur de toute cette énergie se concentrait là, je ne voulais pas m'y retrouver. Pas encore.

— Attendez, dis-je. Donnez-moi un instant pour reprendre mon souffle.

Une petite commode était placée juste derrière la porte et je m'y agrippai pour m'aider à me relever en ignorant la main secourable que me tendait Alistair, plein de sollicitude. Je posai mon sac sur le rebord du meuble, appuyant deux fois sur la poignée pour mettre en marche la caméra dissimulée dans le sac. Ainsi orientée, elle offrait une vue presque parfaite du lit.

Alistair se mit derrière moi et me serra dans ses bras, coinçant les miens le long de mon corps. Pas trop fort. C'était sans doute un geste de tendresse. Ce n'était donc pas sa faute si je paniquais, pas vraiment. Adossée à son corps, dans le cercle de ses bras, j'essayais de me détendre. Mais impossible d'y parvenir. Le pouvoir dans cette pièce était trop dense, même inquiétant, et je dus faire un effort considérable pour ne pas prendre mes jambes à mon cou.

Il me caressa la nuque de ses lèvres.

— Vous ne mettez pas de fond de teint ?

— Je n'en ai pas besoin.

Je tournai ma tête vers lui, juste assez pour qu'il continue à faire courir ses lèvres le long de mon cou. L'invitation était suffisamment explicite pour qu'il s'aventure plus bas. Sa bouche s'arrêta à l'épaule mais ses mains glissèrent de mes bras jusqu'à ma taille.

— Vous êtes tellement menue. J'arrive à entourer votre taille avec mes mains.

Je me détachai doucement de lui et me dirigeai vers le lit. Mes sens s'émuoussaient avec cette force. J'avais pourtant pas mal d'années d'expérience derrière moi, pendant lesquelles j'avais appris à ignorer des quantités colossales de pouvoir. Si on est sensible à ce genre de truc et qu'on ne veut pas devenir dingue, il suffit de s'adapter. La magie peut devenir comme un bruit de fond, comme la rumeur d'une ville qui ne retient l'attention que lorsqu'on concentre toute son attention dessus.

Je me tenais sur le grand tapis persan qui entourait le lit, exactement comme l'avait décrit Naomi. Mais je ne pouvais me forcer à franchir ces quelques derniers pas qui me séparaient du lit. Je sentais en effet le cercle sous le tapis, il me repoussait comme une main. C'était un cercle magique, dans lequel il fallait se tenir pendant qu'on conjurait. Impossible de savoir s'il devait servir de bouclier ou de prison avant d'avoir décrypté les runes qui y étaient inscrites. Et encore, ce n'était pas évident. Je connaissais la sorcellerie sidhe, mais il y a bien d'autres sortes de sorcelleries, d'autres langages mystiques pour pratiquer la magie. Il se pouvait que je ne reconnaisse rien. Dans ce cas, il ne me resterait qu'un seul moyen pour déterminer de quel cercle il s'agissait : y entrer.

Le vrai problème, c'était que certains cercles sont conçus pour garder les Feys en captivité et, qu'une fois prise dans un de ces cercles, je risquais de ne plus pouvoir en sortir.

Alistair desserra sa cravate en s'approchant de moi, un sourire d'anticipation collé aux lèvres. Il était affreusement arrogant, sûr de lui... et de moi. J'étais vraiment tentée de me tirer d'ici, rien que pour le plaisir de voir cette arrogance s'effacer de son visage. Il n'avait encore rien tenté qui soit mystique ou illégal. Étais-je trop consentante ? Réservait-il ses pouvoirs pour des proies plus réticentes ? Devais-je me montrer plus rebelle ou plus agressive ? Qu'est-ce qui pousserait Alistair Norton à commettre un acte illégal méritant d'être filmé ? J'étais encore en train de me demander si je devais jouer la vierge effarouchée ou la putain excitée qu'il se tenait déjà devant moi. Il était trop tard.

Il se pencha pour m'embrasser et, dressée sur la pointe des pieds, je levai mon visage pour venir à sa rencontre. En posant mes mains sur ses bras, je sentis ses biceps se tendre, gonfler sous le tissu de sa veste. Je crois qu'il ne s'en rendait même pas compte. Simple habitude. Il embrassait comme il semblait tout faire, avec une aisance désinvolte, un talent achevé. Il passa les bras autour de ma taille, me serra contre son corps, me souleva du sol et commença à se diriger vers le lit.

Je parvins à suffisamment me détacher de son baiser pour protester :

— Attendez, attendez...

Mais nous avions déjà pénétré dans le cercle. C'était comme entrer dans l'œil du cyclone. Au centre du cercle régnait un calme parfait, extrêmement reposant. La tension qui avait gagné mes épaules et mon dos sans que je m'en rende compte se dénoua aussitôt.

Alistair me souleva dans ses bras et avança sur ses genoux jusqu'au centre du lit. Là, il m'étendit devant lui et me déshabilla du regard en me dominant de toute sa hauteur. Mais cela ne me gênait pas le moins du monde. Cela faisait trois ans que je travaillais avec Uther. Alors, quand on a l'habitude de déjeuner avec un type de quatre mètres, les autres ne vous font plus d'effet.

Je ne devais pas avoir l'air très impressionnée parce qu'il dénoua sa cravate et la jeta sur le lit avant d'attaquer les boutons de sa chemise. Il allait se déshabiller le premier. Surprenant. Généralement, les maniaques qui veulent tout contrôler veulent toujours que leur victime se déshabille la première. Il avait déjà retiré sa veste, sa chemise et s'apprêtait à attaquer la boucle de sa ceinture avant même que je puisse décider de ce que je devais faire. Ralentir sa cadence me sembla le plus avisé.

Je m'assis et posai ma main sur les siennes.

— Doucement, permettez-moi de profiter de votre effeuillage. Vous vous pressez comme si vous aviez un autre rendez-vous galant ce soir.

Je caressai ses mains, remontai lentement le long de ses bras. Je concentrai toute mon attention sur la sensation que provoquaient les poils lisses de ses avant-bras sous mes paumes. Si je me focalisais seulement sur les sensations physiques, l'une après l'autre, je pourrais faire mentir mes yeux ou simuler un réel intérêt. Le tout étant de ne pas trop penser à la personne que je touchais.

— Il n'y a que vous, cette nuit, Merry.

Il me tira sur ses genoux et passa les mains dans mes cheveux, les faisant glisser en cascade entre ses doigts.

— Il n'y aura plus personne d'autre après cette nuit, ni pour vous ni pour moi, ajouta-t-il en maintenant mon visage entre ses grandes mains.

Ses paroles ne me plaisaient qu'à moitié, mais c'était la première fois qu'il disait des mots vaguement psychotiques, ce qui signifiait que je ne me débrouillais pas trop mal.

— Que voulez-vous dire, Alistair ? Qu'après ça nous allons directement filer à Las Vegas ?

Il sourit, les yeux rivés aux miens comme s'il voulait les graver dans sa mémoire.

— Le mariage n'est qu'une cérémonie. Cette nuit je vais vous montrer ce que signifie réellement ne plus faire qu'un avec un homme. Je ne pus cacher ma consternation.

— Doux Jésus ! Vous avez une sacrée opinion de vous-même, chéri !

— Ce n'est pas de la vantardise, Merry.

Il m'embrassa, puis se pencha vers la tête du lit. Là, il appuya sur un bouton et une petite porte s'ouvrit. Tiens ! Un compartiment secret. Très pratique, il fallait l'avouer. Il en retira un petit flacon en verre, peut-être même en cristal. Une de ces fioles particulièrement sophistiquées destinées à garder du parfum précieux et qui ne servent jamais à rien ni à personne.

— Retirez la robe, dit-il.

— Pourquoi ?

— C'est de l'huile de massage.

Il leva la fiole afin que je puisse voir l'huile épaisse à travers le cristal couleur rubis.

Je lui adressai un sourire censé répondre à toutes ses attentes, à la fois un peu cynique et terriblement provocant.

— Ôtez d'abord votre pantalon, Alistair.

Il me sourit, apparemment ravi.

— Je croyais que vous vouliez prendre votre temps.

Il commença à se tourner pour reposer le flacon dans son compartiment.

— Je vais vous le tenir, proposai-je.

Il interrompit son geste et me jeta un regard torride.

— À condition que vous en passiez un peu sur vos seins pendant que je me déshabille.

— Est-ce que cela va tacher ma robe ?

Il réfléchit un instant, comme pour sérieusement évaluer cette possibilité.

— Sincèrement, je ne sais pas. Si elle est tachée, je vous en offrirai une autre.

— Les hommes promettent n'importe quoi dans le feu de l'action.

— Laissez-moi voir cette huile glisser le long de votre peau d'un blanc si pur. Faites luire vos seins, Merry. Faites-le pour moi.

Il me tendit le flacon et serra ma main tout autour. Il m'embrassa de nouveau, sa bouche s'attardant un instant, sa langue fouillant entre mes lèvres pour rendre le baiser encore plus sensuel.

Puis il se retira lentement.

— Je vous en prie, Merry. S'il vous plaît.

Il recula à peine, enlevant lentement la languette de cuir de la boucle dorée sans me quitter des yeux. Cela me fit sourire parce qu'il

exécutait exactement mes ordres : il se déshabillait devant moi.

Le moins que je pouvais faire, c'était d'obéir aux siens. Mon décolleté de choc mettait à sa disposition assez de poitrine pour que je n'aie pas besoin doter quoi que ce soit. Je retirai le petit bouchon du flacon. Il avait une de ces petites tiges longues que l'on passe délicatement sur sa peau. Je humai l'huile. Elle exhalait un mélange de vanille et de cannelle. L'odeur avait quelque chose de familier, mais je n'aurais su dire quoi. L'huile était presque translucide.

— Est-ce qu'on n'est pas censés la chauffer un peu ? demandai-je.

— Elle réagit à la chaleur de votre corps.

Il retira la ceinture du dernier passant et la jeta entre nous sur le lit.

— À votre tour.

Je soulevai le capuchon. L'huile s'y accrochait en une couche épaisse. Je touchai délicatement le haut de mes seins avec le bout de la tige. Le liquide était déjà tiède, à la température du corps. Je fis lentement glisser la tige sur les rondeurs de mes seins où elle laissait des coulées luisantes comme des larmes épaisses. L'odeur de cannelle et de vanille pénétrait ma peau comme une averse chaude.

Alistair défit l'agrafe de son pantalon et baissa lentement la fermeture Éclair. Il portait un slip écarlate comme s'il avait voulu l'assortir à la chambre. Le rouge était très vif par rapport à sa peau claire et l'enveloppait comme une seconde peau. Il s'allongea sur le lit pour retirer son pantalon, me regardant tandis que je le dominais comme il m'avait dominée un peu plus tôt.

Toujours allongé, il leva la main et passa ses doigts sur les coulées d'huile, l'étalant sur ma peau. Il se dressa sur les genoux, caressant mes seins, essayant de glisser ses doigts avides sous la robe pour en trouver davantage, mais elle était trop serrée. S'il avait réfléchi un peu, il aurait eu l'air moins ridicule. Bien fait pour lui. Il essuya ses mains huileuses sur sa propre poitrine, puis me prit le flacon des mains. Il passa le bouchon sur mes lèvres comme pour y appliquer du brillant à lèvres. Le goût en était sucré, la texture sirupeuse. Il m'embrassa, les mains tenant toujours la fiole. Le seul contact entre nous se faisait par nos bouches réunies. Il m'embrassait comme s'il mangeait l'huile sur mes lèvres. Je fondis dans son baiser en caressant sa poitrine luisante, sentant les muscles de son abdomen sous mes doigts. Ma main glissa plus bas, passa sur son membre rigide et prêt. À ce contact, je ressentis comme une secousse d'énergie qui traversa mon corps. C'est à cet instant que je me rendis compte que j'y prenais sincèrement du plaisir et que j'avais même oublié où je me trouvais.

Paniquee, je me dérobai à son baiser et essayai de reprendre mes

esprits. Mais je n'avais aucune envie de réfléchir. Je voulais le toucher, je voulais qu'il me touche. Mes seins étaient douloureux tant ils avaient besoin d'être caressés. Ma bouche brûlait presque tant elle convoitait ses lèvres gourmandes. Quand il se pencha pour un autre baiser, je tombai en arrière. Il était urgent de mettre un peu de distance entre nos deux corps.

La fiole toujours dans sa main, il avança jusqu'à moi sur les genoux et se mit à califourchon au-dessus de mon corps allongé. Mon regard revenait irrémédiablement vers son membre dur, j'étais incapable de garder mes yeux sur son visage. Cela en devenait embarrassant, inquiétant, même.

— C'est stupide, balbutiai-je. Tellement stupide. C'est dans l'huile... Il y a un sortilège dans l'huile.

— C'est l'huile même qui est le sortilège, murmura-t-il d'une voix rauque.

D'abord je ne compris pas ce qu'il voulait dire, mais je savais déjà que je n'en voulais plus sur moi. Quand il commença à ouvrir le flacon, je m'assis, prenant sa main dans la mienne, essayant de maintenir ce fichu bouchon sur la fiole. Mais dès que mes mains touchèrent les siennes, je perdis la bataille. Nous nous embrassions de nouveau, alors que mon intention avait été de tout arrêter. C'était comme si plus nous nous embrassions, plus j'avais envie d'être embrassée. Une espèce de drogue.

Couvrant mon visage de mes mains, je reculai sur le lit en criant :

— Non !

Je savais de quoi il s'agissait, maintenant. Des Larmes de Branwyn, de la Joie d'Aeval, de la Sueur de Fergus. Ce mélange peut transformer un humain en un amant sidhe pendant toute une nuit. Il peut même transformer un Sidhe en esclave sexuel si celui-ci ne peut pas être satisfait par un autre Sidhe. Car aucun Fey, quel que soit son talent, quel que soit son pouvoir, n'arrivera à la cheville d'un Sidhe. C'est en tout cas ce que dit la rumeur. On a beau essayer d'oublier ce qu'est le contact d'une peau, d'un corps, la caresse de cheveux soyeux... il n'y a rien à faire ! Le désir irrépressible reste omniprésent, tapi juste sous la surface, comme chez un alcoolique qui ne peut jamais boire un verre de peur qu'un seul ne suffise pas pour étancher sa soif inextinguible.

Je poussai un long hurlement. Je venais de me souvenir que les Larmes de Branwyn avaient un autre effet secondaire : aucun glamour ne peut leur résister parce que aucune concentration ne peut leur résister. D'ailleurs, je sentais déjà mon glamour se liquéfier. J'avais l'impression que tout mon corps, enfin libéré de son carcan protecteur, prenait une profonde inspiration.

J'écartai doucement les mains de mon visage, jusqu'à ce que je puisse découvrir mon reflet dans le miroir accroché au ciel de lit. Mes yeux brillaient comme des bijoux tricolores. Le bord extérieur de mon iris passait d'un or fondu au vert jade pour enfin devenir d'un émeraude brillant tout près de la pupille. Seul un Sidhe, ou peut-être un chat, pouvait avoir de tels yeux. Ma bouche était un camaïeu de pourpres où se mélangeaient les traces carmin de mon rouge à lèvres et l'écarlate de mes lèvres elles-mêmes. Ma peau était d'un blanc si pur qu'elle luisait comme la nacre d'une perle parfaite. Et de la lumière se dégageait de ma peau comme si on avait placé une bougie derrière un voile. Le rouge sombre de ma chevelure coulait autour de ces couleurs vibrantes comme une éclaboussure de sang. Si mes cheveux avaient été d'un noir pur, j'aurais ressemblé à une Blanche-Neige sculptée dans des pierres précieuses.

L'image que me renvoyait la glace n'était pas Merry, sans son glamour. C'était plutôt Merry sous l'emprise du pouvoir, quand la magie se répandit autour de moi.

— Mon Dieu ! Vous êtes sidhe, murmura-t-il.

Je tournai ces yeux luminescents vers Alistair, m'attendant à voir de la peur sur son visage, mais j'y découvris une sorte de doux étonnement.

— Il nous avait dit que vous viendriez si nous étions fidèles, si nous avions vraiment la foi. Et vous voilà !

— Qui vous a dit que je viendrais ?

— Il parlait d'une princesse sidhe qui viendrait pour satisfaire notre faim.

Sa voix était bizarre, mais pleine de respect. Cela n'empêcha pas le coquin de glisser ses mains sous ma robe ! Quand ses doigts commencèrent à tirer sur la bordure en dentelles de ma culotte, je saisis son poignet d'une main et le giflai de l'autre. Je l'avais frappé assez fort pour laisser sur sa joue l'empreinte rouge de mes doigts. Nous avions toutes les preuves nécessaires pour le mettre en prison. Je n'avais plus besoin de continuer mon petit stratagème. Il paraît qu'on peut prendre l'énergie des Larmes de Branwyn et transformer le désir sexuel en violence. C'est en tout cas ce qu'on dit à la Cour Unseelie. J'allais essayer. J'allais vraiment essayer.

Si'il m'avait frappée à son tour, cela aurait peut-être marché, mais il ne l'a pas fait. Il laissa au contraire tomber son corps sur le mien, me clouant sur le lit. Je croisai un instant son regard et me rendis compte qu'il éprouvait le même désir tyrannique que moi. Les Larmes de Branwyn œuvraient dans les deux sens, provoquaient un désir réciproque. On ne peut les utiliser pour séduire sans être séduit soi-même.

Il étouffa un gémissement et m'embrassa. Je me nourris de son

baiser tout en tirant sa tête en arrière par son catogan. J'arrachai le lien, relâchant ses cheveux longs qui retombèrent autour de moi comme un rideau de soie. Puis, je plongeai mes mains dans la masse de sa chevelure pour le maintenir fermement tandis que j'explorais avidement sa bouche.

De sa main libre, il essaya d'atteindre mes seins sous la robe, mais elle était toujours trop serrée. Il tira alors sur le tissu qui se déchira, lui permettant enfin de glisser sa main dans mon soutien-gorge.

Au contact de sa peau sur mes seins, je rejetai la tête en arrière, libérant ainsi ma bouche de la sienne. Je regardai soudain derrière nous, vers les miroirs accrochés aux murs. Là, je mis tout de même quelques secondes avant de comprendre que quelque chose n'allait pas. Sans doute avais-je mis aussi longtemps parce que j'étais distraite par Alistair qui n'arrêtait pas de m'embrasser dans le cou, descendant de plus en plus bas. Mais c'était aussi à cause de la magie d'un autre. Un être puissant qui ne voulait pas que je sache qu'il nous regardait. Les miroirs étaient cependant aussi vides que les yeux d'un aveugle. Je jetai un coup d'œil vers celui qui était accroché au-dessus de nous, mais il était également vide, comme si Alistair et moi n'étions pas là.

Puis, je ressentis le sortilège comme une énorme plaie béante, aspirant mon pouvoir vers la surface de mon corps, pour le faire ensuite jaillir de tous les pores de ma peau, jusqu'aux miroirs. Peu importait ce que c'était, mais cette présence se nourrissait de mon pouvoir comme une sangsue psychique qui aurait bu mon énergie à travers une paille. Je fis la seule chose qui me vint à l'esprit. Je fourrai ce pouvoir dans le gosier de l'inconnu, le gavai de force comme pour l'étouffer. Il fut sans doute surpris car la magie se cabra. Il y eut une forme sur le miroir, mais ce n'était ni moi ni Alistair. La silhouette était grande, élancée, recouverte d'un manteau à capuche gris qui dissimulait entièrement son corps. Le manteau était une illusion pour cacher le sorcier de l'autre côté du sortilège.

Alistair mordilla doucement ma poitrine, ébranlant ma concentration. Je le regardai tirer sur la pointe de mon sein. J'avais l'impression qu'il tirait sur un fil invisible qui courait du bout de mon téton jusqu'à mon aine et laissai échapper un gémissement en me tordant sous lui. Une part en moi ne supportait pas que cet homme fasse réagir mon corps ainsi, mais une plus grande part encore n'était plus qu'une infinité de terminaisons nerveuses et de chair saturée de désir. Je m'enfonçais de plus en plus dans les Larmes de Branwyn, me noyant en elles. Bientôt il n'y aurait plus de pensées mais que des sensations. J'étais incapable de réfléchir pour retrouver un peu de pouvoir. Tout ce que je pouvais sentir, ressentir, goûter, c'était de la cannelle, de la vanille et du sexe. Je pris tout cela et l'entortillai dans

mon esprit pour l'envoyer dans le sortilège. Le manteau vacilla et je crus apercevoir un instant ce qui se cachait en dessous. Mais Alistair se mit sur ses genoux, me cachant la vue.

Il fit glisser son joli petit slip rouge sur ses cuisses et je me retrouvai soudain les yeux rivés sur son membre fièrement dressé devant moi. J'en eus un instant le souffle coupé, non pas parce que je le trouvais superbe, mais parce que mon désir touchait à son paroxysme. C'était comme si mon corps voyait le remède à tout ce désir et que ce remède était là, sur le ventre d'Alistair, à portée de main. Était-ce à cause de la nudité d'Alistair ou parce que j'avais envoyé tout mon pouvoir vers le sortilège ? En tout cas je me sentis enfin moi-même. Un moi haletant, nymphomane, mais c'était déjà un progrès, non ?

Je m'assis. Le devant de ma robe était déchiré, mon soutien-gorge tiré vers le bas et mes seins à l'air.

— Non, Alistair, dis-je. Nous n'allons pas faire ça.

Un fourmillement de pouvoir se déversa sur le lit et j'eus la chair de poule sur tout mon corps. Alistair tourna ses yeux vers le haut, comme s'il voyait quelque chose que je ne pouvais voir.

— Mais vous m'aviez recommandé de n'en mettre qu'une petite quantité, que trop d'huile la rendrait folle, protestat-il en direction du miroir.

Il écouta, le visage tendu. Moi, je n'entendis rien.

Quelle que soit l'entité qui se cachait derrière le miroir, elle ne se cachait pas d'Alistair mais de moi.

Alistair ouvrit de nouveau la fiole.

— Non ! hurlai-je en propulsant ma main en avant, comme pour me protéger d'un coup.

Il jeta de l'huile sur moi. Elle m'atteignit telle une gifle liquide. Je ne pouvais plus bouger. Je ne pouvais plus rien faire si ce n'est crier. Il déversa l'huile sur le devant de mon corps. Elle traversa le tissu jusqu'à ma peau. Quand il souleva le bas de la robe, je ne pus rien faire pour l'arrêter. Il versa encore de l'huile sur le satin de ma culotte et je retombai en arrière sur le lit, le corps arc-bouté, les mains agrippées aux draps. Ma peau avait l'air d'enfler, de se tendre d'un désir qui se résumait au besoin primaire d'être touchée, d'être prise, d'être possédée. Peu importait par qui. Le sortilège s'en fichait et moi aussi. J'ouvris mes bras à l'homme nu agenouillé au-dessus de moi. Il s'effondra sur moi. Je pouvais le sentir, lourd et dur contre le satin de ma culotte. Même ce petit bout de tissu était de trop. Je le voulais en moi. Je le voulais plus que je n'avais jamais voulu quelque chose ou quelqu'un.

Puis je vis un minuscule point noir descendre du miroir. Il attira mon attention, me captiva. Le point grossit et je pus distinguer une

petite araignée accrochée à un fil soyeux presque invisible. Je vis l'araignée doucement approcher de l'épaule d'Alistair. Elle était petite, noire et brillante comme un cuir verni. Mon corps était plus froid, mon esprit clarifié. Jeremy était parvenu à me faire passer quelque chose, et cela malgré la protection. Je savais maintenant que le magicien de l'autre côté du miroir avait retenu mes amis à l'extérieur de la maison.

Je sentis la tête du pénis d'Alistair s'immiscer dans ma culotte jusqu'à la partie la plus intime et la plus chaude de mon corps. Je ne pus m'empêcher de pousser un cri, mais je pouvais encore parler, encore penser. Si je ne parvenais pas à me débarrasser de lui maintenant, ce serait vraiment un viol.

— Arrêtez, Alistair ! Arrêtez ça !

Je me tordis dans tous les sens pour me retirer de sous son corps, mais il était trop grand, trop lourd. J'étais prise au piège. Il commença à s'enfoncer en moi. Je mis une main entre mon aine et la sienne. Il aurait pu me pénétrer mais ce geste semblait l'avoir distrait. Il tira sur ma main, essayant de l'écarter afin de pouvoir terminer ce qu'il avait commencé.

Je me mis à hurler :

— Jeremy !

Alistair et moi continuâmes à nous débattre et je jetai un coup d'œil au miroir. Il était rempli d'un brouillard gris qui tourbillonnait en tous sens. Sa surface frissonnait, comme la surface de l'eau sous la brise, se bombant vers le bas comme une bulle. Ce n'est qu'à cet instant que je compris que le magicien était sidhe. Il ou elle se cachait de moi, mais ce miroir, c'était bien de la magie sidhe. Finalement, Alistair gagna notre petite bagarre et glissa triomphalement en moi la pointe de son membre. Je criai, à la fois de protestation et de plaisir. Mon esprit ne voulait pas de cela, mais mon corps était encore sous l'emprise de l'huile.

Je hurlai « Non ! » mais mes hanches se cambraient vers lui, essayant de l'aider à se glisser en moi. J'avais envie, j'avais besoin qu'il vienne en moi, de sentir son corps nu à l'intérieur du mien. Je continuai cependant à crier « Non ! ».

Alistair tressaillit et se retira de moi. Il se redressa en se frottant le dos. Sur ses doigts, une bavure cramoisie. Il avait écrasé l'araignée. Une autre petite araignée descendait le long de son bras. Il l'écrasa d'une pichenette. Deux autres trottaient sur son épaule. Il essaya d'atteindre le milieu de son dos avec la main et se tortilla sur lui-même comme un chien qui tente d'attraper sa queue. C'est alors que je vis son dos. Sa peau avait éclaté et une vague de petites araignées noires s'en échappait. Elles grouillaient maintenant sur tout son corps comme un liquide noir, une seconde peau qui remue et mord. Il

hurlait en se griffant, en écrasant certaines d'entre elles, mais il y en avait toujours plus, jusqu'à ce qu'il soit devenu une masse mouvante d'araignées. Elles coulaient dans sa bouche pendant qu'il criait. Il suffoquait, s'étouffait, mais continuait désespérément à hurler.

Tous les miroirs palpitaient, respiraient. Le verre s'étirait et se rétractait comme quelque chose d'élastique et de vivant. J'entendis une voix d'homme dans ma tête :

— Cache-toi sous le lit ! Vite !

Sans protester, je roulai immédiatement jusqu'au bord du lit pour me laisser glisser par terre et ramper en dessous. Heureusement, les draps rouges pendaient jusqu'au sol et dissimulaient tout, laissant juste passer un étroit filet de lumière.

Il y eut un bruit de verre cassé, comme si des milliers de fenêtres se fracassaient au même moment. Les hurlements d'Alistair furent engloutis par cette espèce de déflagration. Le verre tombait sur le sol brillant comme une pluie de grêlons.

Le silence revint peu à peu tandis que le verre finissait de se répandre. J'entendis tout à coup un craquement de bois fendu. Je ne pus rien voir, mais je pensai que c'était la porte.

— Merry, Merry !

C'était Jeremy.

— Merry, Oh, mon Dieu ! hurla Roane.

Je rampai jusqu'au bord du lit, soulevai le drap et criai :

— Je suis là ! Je suis là !

Je tendis la main pour leur faire signe, mais ne pus avancer davantage sans me couper avec tout ce verre brisé qui couvrait le sol comme un linceul d'argent.

Une main agrippa la mienne et quelqu'un jeta une veste de costume sur le verre afin que Roane puisse me tirer de sous le lit. Ce n'est que lorsqu'il me prit dans ses bras que je me souvins que j'étais toujours aspergée de Larmes de Branwyn et des effets que cela entraînerait inmanquablement. Mais j'eus alors un bref aperçu de ce qui était sur le lit et ne pus dire un mot. Je pense même avoir cessé de respirer une seconde ou deux.

Roane me porta vers la porte. Je jetai un œil discret par-dessus son épaule, curieuse de voir ce qu'il y avait exactement sur le lit. Je savais que c'était un homme. Je savais même qu'il s'agissait d'Alistair Norton. Mais si je ne l'avais pas su, je n'aurais jamais pu imaginer que la forme étalée là était d'origine humaine. Un amas de chair aussi écarlate que les draps. Le verre brisé l'avait transformé en un hachis de viande crue. Je ne pus distinguer les araignées sous tout ce sang. Je sus deux choses, peut-être même trois. Primo : le magicien à l'autre bout du sortilège était sidhe. Secundo : il ou elle avait essayé de me tuer. Tertio : si Jeremy n'avait pas réussi à faire passer un sortilège, je

ne serais plus qu'un deuxième petit amas rouge étalé sur le lit imbibé de sang.

Je devais à Jeremy une sacrée chandelle !

Chapitre 6

Les policiers ne me laissèrent pas prendre de douche. Ils ne me permirent même pas de me laver les mains. Quatre heures après que Roane m'eut portée hors de la chambre à coucher, j'essayais toujours d'expliquer à la police ce qui était exactement arrivé à Alistair Norton. Sans grand succès. Personne ne croyait à ma version des faits. Ils avaient tous regardé la bande vidéo à fond et ne me croyaient toujours pas. J'étais persuadée que s'ils ne m'avaient pas encore inculpée pour le meurtre d'Alistair Norton, c'était pour une seule raison : ils avaient découvert que j'étais la Princesse Meredith NicEssus. Ils savaient, tout comme moi, qu'il me suffirait simplement de réclamer l'immunité diplomatique pour pouvoir m'en aller. C'était uniquement pour ça qu'ils prenaient tout leur temps.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que moi non plus je n'avais aucune envie de voir les diplomates se mêler de cette affaire. Dès que j'aurais demandé l'immunité diplomatique, ils s'empresseraient de prendre contact avec le Département des Relations Humaines et Feys. Ce dernier aviserait l'ambassadeur qui se précipiterait chez la Reine de l'Air et des Ténèbres. Il lui expliquerait exactement où je me trouvais. Connaissant ma tante, elle leur demanderait de me garder en « sûreté » jusqu'à ce que sa garde puisse arriver pour me raccompagner à la maison. Je serais donc prise au piège comme un lièvre jusqu'à ce que quelqu'un vienne me récupérer par la peau du cou pour me traîner jusqu'à la Cour comme un trophée de chasse.

J'étais assise à une petite table, un verre d'eau devant moi. On avait posé une couverture sur le dossier de la chaise. Les infirmières me l'avaient donnée pour me tenir au chaud si jamais je tombais en état de choc, mais aussi pour me couvrir puisque ma robe était partiellement en lambeaux, frisant plus que l'indécence. Depuis mon arrivée j'avais passé une partie du temps à avoir froid et je m'en étais servie pour me réchauffer. Le reste du temps j'avais l'impression que le sang qui circulait dans mes veines était en état d'ébullition. Soit je frissonnais, soit je transpirais, une succession pénible d'état de choc et de Larmes de Branwyn. De passer ainsi d'un extrême à l'autre m'avait donné une fichue migraine. Personne ne voulait me donner d'antalgique parce qu'ils avaient prévu de m'envoyer à l'hôpital pour y faire des analyses. Bientôt. C'était toujours bientôt mais jamais tout de suite !

Je rayonnais toujours quand les premières équipes de la police

étaient arrivées. Je ne pouvais pas me camoufler sous mon glamour tant que l'huile n'était pas sortie de mon système. Comme il m'était impossible de me cacher, certains des types en uniforme m'avaient reconnue. L'un d'entre eux avait même dit : « Vous êtes la Princesse Meredith. »

La douce brise des nuits californiennes nous enveloppait et je sus que ce n'était plus qu'une question de temps avant que la Reine de l'Air et des Ténèbres envoie quelqu'un pour enquêter sur ce dernier ragot. Il fallait absolument que j'aie quitté la ville avant que cela se produise. Il me restait au moins encore une nuit, peut-être deux, avant que la garde de ma tante ne débarque. J'avais le temps de répondre à quelques questions. Mais je commençais à en avoir assez de répondre toujours aux mêmes questions.

Alors pourquoi étais-je assise sur cette chaise inconfortable à considérer, à l'autre bout de la table, un inspecteur que je n'avais jamais rencontré de ma vie ? D'abord parce que si je sortais d'ici, même sans être accusée, ou si je réclamaï l'immunité diplomatique, ils prendraient contact avec les politiciens. Ils le feraient pour se couvrir. Ensuite, parce que je voulais convaincre l'inspecteur Alvera au sujet des Larmes de Branwyn, le persuader du danger potentiel qu'elles représentaient s'il y en restait encore en circulation. C'était sans doute un cadeau du Sidhe qui avait envoyé le sortilège sangsue. Le flacon en question était peut-être le seul à être sorti des Cours. C'était là le meilleur scénario. Mais s'il y avait la moindre possibilité que des humains, avec ou sans aide sidhe, aient trouvé la formule pour fabriquer des Larmes de Branwyn et si cette huile était en vente, alors il devenait urgent de mettre un terme à tout ce trafic.

Il y avait bien sûr une autre possibilité. Le Sidhe qui avait organisé les viols magiques pour Norton avait également pu distribuer des Larmes de Branwyn à beaucoup d'autres cinglés. Ceci était peut-être le pire des scénarios, le plus probable aussi, mais je ne pouvais pas dire à la police qu'un autre Sidhe avait été de mèche avec Alistair Norton. On ne parle pas des affaires sidhes à la police humaine si on n'a pas envie de finir en chair à saucisse.

Les policiers sont doués pour renifler le mensonge, à moins qu'ils partent du principe que tout le monde ment, histoire de gagner du temps. Quelle qu'en soit la raison, l'inspecteur Alvera n'avait pas l'air d'apprécier mon histoire. Il était assis en face de moi, grand, mince, avec des mains qui semblaient trop grandes pour ses frêles épaules. Ses yeux étaient brun foncé, soulignés d'une épaisse rangée de cils qu'on ne pouvait manquer de remarquer. A moins que ce soit juste moi qui étais trop sensible, ce soir, à cause de mon état. Jeremy m'avait couverte d'une protection pour m'aider à gérer les Larmes de Branwyn. Il avait tracé des runes sur mon front, avec ses doigts et

avec son pouvoir. Rien de visible aux yeux de la police. Sans le sortilège de Jeremy, qui sait ce que je serais en train de faire, à l'heure qu'il est. Quelque chose d'embarrassant et de salace. Même en étant protégée par les runes, j'étais hypersensible aux hommes présents dans la pièce.

Alvera me considérait d'un air méfiant tandis que je suivais avec intérêt le mouvement de ses lèvres, fascinée par sa bouche pulpeuse, faite pour embrasser.

— Avez-vous entendu ce que je viens de dire, mademoiselle NicEssus ?

Je clignai des yeux, me rendant compte que je n'avais en effet rien entendu.

— Je suis désolée, inspecteur. Pourriez-vous répéter ?

— Je crois que cet interrogatoire touche à sa fin, inspecteur Alvera, intervint mon avocate. Il est évident que ma cliente est fatiguée et en état de choc.

Mon avocate était une partenaire du cabinet juridique James, Browning et Galan. Le Galan en question, c'était elle. D'habitude c'était Browning qui s'occupait des affaires légales de la Grey Detective Agency. Je suppose qu'Eileen Galan était venue parce que Jeremy avait mentionné le viol. Une femme serait plus compatissante. En théorie, du moins.

Elle était assise à côté de moi dans son tailleur à rayures, tirée à quatre épingles, tellement impeccable qu'on aurait dit qu'elle sortait tout droit de son emballage. Ses cheveux d'un blond cendré étaient parfaitement coiffés et son maquillage sans défaut. Ses escarpins à talons aiguilles rutilaient. Il était deux heures du matin et Eileen avait l'air d'avoir tout juste fini son petit déjeuner hyper-énergétique, impatiente d'attaquer une nouvelle journée.

Le regard d'Alvera s'attarda un instant sur mon Wonderbra, et mes seins offerts à la vue de tout le monde, avant d'arriver jusqu'à mes yeux.

— À moi, votre cliente ne me donne pas du tout l'impression d'être en état de choc, maître.

— Ma cliente a été violée, inspecteur Alvera. Et pourtant elle n'a encore été ni amenée à l'hôpital ni examinée par un médecin. La seule raison pour laquelle je n'ai pas exigé ces mesures, c'est que ma cliente a insisté pour répondre à vos questions afin de vous aider dans cette enquête. Franchement, je commence à penser que ma cliente n'est pas en état de continuer ce soir. J'ai vu sur la vidéo comment elle a été brutalisée. Je me dois d'intervenir pour défendre ses intérêts, même si elle ne me le demande pas.

Alvera et moi nous nous regardions par-dessus la table. Quand il reprit la parole, il plongeait carrément ses yeux dans les miens. Contact

visuel total.

— Moi aussi j'ai vu la vidéo, maître. On dirait que votre cliente s'est plutôt bien amusée. Elle disait peut-être « non », mais son corps disait « oui ».

Si Alvera s'imaginait que j'allais craquer sous la pression de son regard glacial doublé de ses insultes, c'était mal me connaître ! En temps normal, déjà, ça me serait passé loin au-dessus de la tête. Mais ce soir j'étais tellement sous le choc que je risquais encore moins de mordre à un hameçon aussi minable.

— Vos insinuations sont une insulte non seulement pour ma cliente, mais pour toutes les femmes, inspecteur Alvera. Cet entretien est terminé. J'exige une escorte de policiers pour nous accompagner à l'hôpital.

Il se contenta de dévisager l'avocate avec ses jolis yeux blasés.

— Une femme peut en effet dire « non, arrêtez » mais si elle joue en même temps avec la bite du bonhomme, on ne peut pas en vouloir au gars de recevoir des messages contradictoires.

Je secouai la tête en souriant.

— Vous trouvez ça drôle, mademoiselle NicEssus ? La cassette apportera peut-être un témoignage concernant la tentative de viol, mais elle montrera aussi que vous avez transformé Alistair Norton en un tas de viande hachée.

— Une fois de plus, je vous répète que je n'ai pas tué Alistair Norton ! Et en ce qui concerne le viol, de deux choses l'une. Ou bien vous vous montrez délibérément insultant pour me mettre en boule et me faire dire des choses qui ne vous regardent pas, ou alors vous êtes simplement un petit salaud de macho. Dans le premier cas, vous perdez votre temps, dans le second, vous me faites perdre le mien.

— Désolé si vous trouvez que vous perdez votre temps en répondant à mes questions. Je vous rappelle que ça concerne un type que vous avez laissé se vider de son sang dans son propre lit, dans sa propre maison.

— Quelle sorte d'homme possède une maison sans que son épouse soit au courant ? demandai-je.

— Ce type trompait sa femme et méritait donc de mourir. C'est ça ? Je sais que vous, les Feys, vous avez un faible pour le mariage et la monogamie, mais l'envoyer *ad patres* à cause de ses frasques me semble un peu fort de café, non ?

— Ma cliente a répété à plusieurs reprises que ce n'était pas elle qui avait envoyé le sortilège qui a brisé tous les miroirs.

— Mais votre cliente est en vie, maître. Si ce n'est pas elle qui a utilisé ce sortilège, comment a-t-elle pu savoir qu'elle devait se mettre à l'abri ?

— Je vous ai déjà dit et redit que j'avais reconnu le sortilège,

insistai-je.

— Et pas Norton ? Il avait pourtant la réputation d'être un sacré bon magicien. Il aurait donc dû le reconnaître aussi, non ?

— Combien de fois dois-je vous expliquer que les humains sont beaucoup plus sensibles aux Larmes de Branwyn que les Sidhes ? Norton était tellement pris dans son trip qu'il ne faisait absolument pas attention au reste.

— D'où venaient les araignées ?

— Je ne sais pas.

Je préférerais ne pas lui révéler que c'était Jeremy qui avait envoyé les petites bêtes, sinon les flics lui feraient également porter le chapeau pour les miroirs cassés. Ou pire encore : nous serions tous deux accusés de complicité. Bref, pas génial.

Il secoua la tête.

— Vous feriez mieux d'avouer que c'est vous qui l'avez fait. En légitime défense, par exemple.

— La seule raison pour laquelle je suis encore à croupir dans ce bureau, c'est parce que je veux que vous, la police, vous preniez conscience du danger que peut représenter cette huile. S'il reste encore de ces Larmes de Branwyn en circulation, il faut absolument les retrouver et les détruire.

— Les philtres pour favoriser la luxure sont inefficaces, mademoiselle NicEssus. Les aphrodisiaques ne valent guère mieux. Dire qu'une simple potion peut pousser une femme à ôter sa culotte pour un type qu'elle ne désire pas, c'est tout simplement une connerie ! Ça n'existe pas.

— J'aimerais que ce soit vrai, surtout si la potion circule dans le grand public. Norton détenait peut-être le seul flacon qui existe, mais il se peut aussi qu'il y en ait d'autres. Vous devriez vérifier auprès de ses amis.

Il prit son calepin sur la table et le consulta en tournant les pages dans un sens, puis dans l'autre, à la recherche de ses notes. Cela faisait pas mal de temps qu'il n'y avait pas touché.

— Ouais : Liam, Donald et Brendan. Que des prénoms. Deux d'entre eux ont des oreilles de Fey et ils portent tous des cheveux longs. On devrait pouvoir les retrouver sans problème. Sauf que ça ne sera pas une priorité puisqu'ils ne sont pas recherchés pour meurtre, eux.

Eileen se releva.

— Venez, Meredith. Cet entretien est terminé. J'insiste.

Elle nous toisa tous les deux comme si nous étions deux sales garnements qui n'avaient pas intérêt à essayer de la contredire. J'étais épuisée et ils n'allaient de toute façon pas me croire pour les Larmes de Branwyn. Je me levai donc à mon tour.

Alvera se leva aussi.

— Asseyez-vous, Meredith !

— Je ne savais pas que nous nous appelions par nos prénoms ?
Je n'ai pas l'honneur de connaître le vôtre.

— C'est Raimundo. Maintenant asseyez-vous !

— Si je demande l'immunité diplomatique, je sors d'ici. Et peu importe qui a raison ou tort.

Je le regardai et, grâce à la protection de Jeremy, je fus capable de limiter mon attention à ses yeux. En me concentrant un peu, j'aperçus à peine sa lèvre supérieure.

Il me fixa longuement avant de répondre.

— Qu'est-ce qui vous empêcherait de demander l'immunité diplomatique et de sortir d'ici, Princesse ?

— Que vous me croyiez au sujet de la potion, Raimundo.

Il sourit.

— Entendu. Je vous crois.

Je secouai la tête.

— Soyez sérieux, inspecteur. Ce mensonge ne me retiendra pas dans cette pièce.

Je bluffais plus ou moins, espérant qu'il mordrait à l'hameçon.

— Et qu'est-ce qui vous retiendra ? demanda-t-il.

J'eus soudain une idée : il fallait prouver à la police que les Larmes de Branwyn pouvaient représenter un véritable danger. Avoir un rapport sexuel avec un Sidhe a toujours été considéré comme un fantasme pour les humains et y goûter une fois ne pouvait pas provoquer de très gros dégâts. Éventuellement quelques rêves ou une assiduité inhabituelle au lit, mais rien de bien méchant. Pour dépasser les limites de la sécurité, il faudrait mélanger chair et magie d'une manière extrêmement intime. Si chacun se contentait d'y goûter juste un peu, tout le monde survivrait.

— Et si je parvenais à vous prouver que ce philtre aphrodisiaque est efficace ?

Il croisa les bras et réussit à avoir l'air encore plus cynique, ce que je n'aurais pas cru possible.

— Je vous écoute.

— Vous croyez qu'aucun sortilège ne peut vous donner l'envie irréprensible de faire l'amour avec le premier venu, c'est ça ?

Il acquiesça.

— C'est exact.

— Me donnez-vous l'autorisation de vous toucher, inspecteur ?

Il sourit, son regard lubrique s'attardant sur le devant de ma robe déchirée. J'espérais qu'il agissait ainsi pour se montrer délibérément insultant et non par pure bêtise. Car moi, j'avais besoin qu'il soit intelligent, ce type. Avec une affaire d'une aussi grande

sensibilité politique, Alvera se devait d'être ou le meilleur ou le pire des enquêteurs. Soit ses patrons estimaient qu'il allait gérer cette affaire à la perfection, soit ils le mettaient simplement en avant comme bouc émissaire au cas où ça tournerait au vinaigre. Bien entendu, comme j'avais menti à propos de certaines choses, vous pourriez en déduire que je ne voulais pas qu'il réussisse cette enquête. Mais rassurez-vous, mes mensonges n'étaient pas ceux qu'il imaginait. Promis.

— Il y a une minute, j'étais Raimundo. Maintenant vous demandez mon autorisation pour me toucher et vous m'appellez de nouveau inspecteur.

— C'est ce qu'on appelle reprendre ses distances, inspecteur Alvera.

— Et moi qui croyais que vous vouliez que nous soyons proches et intimes !

D'un geste de la main, j'interrompis Eileen qui s'apprêtait à intervenir.

— Ne vous en faites pas, Eileen. Il ne peut pas être aussi con que ça et avoir réussi à devenir inspecteur. Il me provoque, c'est tout. Je ne sais pas ce qu'il espère gagner à ce petit jeu !

Toute trace d'humour avait disparu des yeux d'Alvera, les laissant aussi froids, sombres et indéchiffrables que de la pierre.

— La vérité, ce serait déjà bien.

— Je ne comprends pas. Pendant plusieurs heures d'affilée, vous vous comportez à peu près correctement. Tout à coup, les trente dernières minutes, vous n'arrêtez pas de m'insulter et vous dévorez mes seins des yeux. Pourquoi ce changement ?

Il me dévisagea froidement une seconde ou deux.

— Parce que en me comportant de manière professionnelle je n'ai rien obtenu de vous.

— Que vous le croyiez ou non, je suis considérée comme la victime d'un viol dans votre procès-verbal. Votre conduite au cours de cette dernière demi-heure risque de vous mettre en position délicate si je porte plainte pour harcèlement sexuel.

Il tourna son regard vers mon avocate toujours silencieuse.

— J'ai déjà vu des victimes de viol, Princesse. Je les ai amenées à l'hôpital, j'ai tenu leur main pendant qu'elles pleuraient. Une des gamines n'avait que douze ans. Elle était tellement traumatisée qu'elle ne pouvait même pas parler. Il m'a fallu neuf jours de collaboration avec une psychothérapeute pour qu'elle me livre enfin le nom de ses agresseurs. En ce qui me concerne, vous n'avez pas le comportement d'une victime de viol. Un point, c'est tout.

Je secouai la tête, incrédule.

— Quelle arrogance ! Vous n'êtes qu'un sale... mec. Avez-vous

déjà été violé, Raimundo ?

Il cligna des paupières, mais son regard restait impassible.

— Non.

— Alors je vous interdis de me dire comment je dois me comporter ou ce que je dois ressentir ! Si je ne suis pas complètement anéantie, ce soir, c'est à cause de ce maudit sortilège et aussi parce que ce viol n'était pas aussi épouvantable que ça, comparé à ce qu'on voit d'habitude. Eileen a déclaré que j'avais été brutalisée. Bon, c'est une avocate et elle fait son boulot. Il faut lui pardonner le choix des termes car elle ne peut pas savoir ce qu'ils signifient réellement. Elle n'a jamais vu ce qu'un homme peut faire à une femme s'il veut vraiment la faire souffrir. J'ai vu de la brutalité, détective, et ce que j'ai subi ce soir n'était pas brutal. Mais dites-vous bien que ce n'est pas parce que je ne pisse pas le sang par des tubes et que mon visage est encore reconnaissable sous les hématomes que je n'ai pas été violée.

Quelque chose passa dans son regard, quelque chose que je ne pus décrypter, puis il retrouva ses yeux inexpressifs.

— Ce n'était pas votre premier viol, n'est-ce pas ?

Sa voix était douce, gentille.

Je fixai le sol, incapable de rencontrer son regard.

— Il ne s'agissait pas de moi.

— Une amie ? demanda-t-il d'une voix toujours aussi douce.

Je levai les yeux et son expression compatissante faillit me donner envie de me confier à lui. Presque. Je me rappelai le visage de Keelin, un masque de sang, une orbite tellement cassée que l'œil en était sorti et pendait sur la joue. Si elle avait eu un nez, il aurait été en compote, mais sa mère était une Brownie et les Brownies n'ont pas de nez humain. Trois de ses bras avaient été cassés et formaient des angles insolites, comme les pattes d'une araignée. Aucun guérisseur n'avait voulu l'aider parce qu'elle était à moitié morte et qu'ils ne voulaient pas risquer leur vie pour une sang-mêlé gobelin-brownie. Mon père l'avait amenée jusqu'à un hôpital humain et avait déclaré l'agression aux autorités. Il était Prince de la Passion et de la Chair et même sa sœur la Reine le craignait. Il n'avait donc pas été puni pour avoir laissé les humains prendre part dans cette histoire. Comme tout était enregistré dans les archives, il était possible d'en parler sans risquer d'être puni. C'était tellement bon de pouvoir dire toute la vérité sur au moins un sujet, ce soir.

— Racontez-moi, insista-t-il d'une voix encore plus douce.

— Quand nous avions toutes les deux dix-sept ans, mon amie Keelin NicBrown a été violée.

Ma voix était blanche et inexpressive, tout comme le regard d'Alvera quelques instants plus tôt.

— Ils ont cassé les os autour de l'œil à tel point que le globe

oculaire pendait sur sa joue, suspendu à un fil ténu.

Je pris une profonde inspiration et chassai les souvenirs de mon esprit. Je me surpris à également les chasser d'un geste de mes mains, comme si celles-ci pouvaient m'y aider.

— J'ai vu des gens se faire battre, mais pas à ce point. Jamais à ce point. Ils essayaient de battre Keelin à mort et ils ont presque réussi.

Je parvins de nouveau à me ressaisir. Je n'allais pas pleurer. Heureusement, car je détestais pleurer. Cela me donne toujours l'impression d'être si faible.

— Je suis désolé, dit-il.

— Ne soyez pas désolé pour moi, inspecteur Alvera. Après avoir été témoin de ce qu'on avait fait subir à Keelin, je me suis inventé un système de référence pour mesurer la violence. Si ce n'est pas aussi grave que Keelin, c'est que ce n'est pas très grave. Ce système m'a permis de surmonter des événements particulièrement horribles sans devenir hystérique.

— Comme ce soir, dit-il d'une voix qui conviendrait parfaitement pour convaincre un candidat au suicide de renoncer à son geste désespéré.

— Oui, comme ce soir. Mais je dois admettre que ce qui est arrivé à Alistair Norton est plus horrible que tout ce que j'ai pu voir jusqu'à maintenant. Et pourtant, j'ai vu des choses vraiment atroces. Je ne l'ai pas tué. Je ne prétends pas que je ne l'aurais pas fait s'il avait été jusqu'au bout du viol. Une fois débarrassée de ce sortilège aphrodisiaque, je l'aurais peut-être poursuivi et abattu. Je ne sais pas. De toute façon, quelqu'un d'autre l'a fait pour moi.

— Qui ? demanda-t-il.

Ma voix ne fut plus qu'un murmure.

— Si je pouvais le savoir, inspecteur. Si je pouvais le savoir.

— Avez-vous besoin de me toucher pour prouver que cette huile aphrodisiaque existe vraiment ?

J'acquiesçai.

— Alors vous avez ma permission, dit Alvera.

— Si je vous prouve que l'huile a de vrais pouvoirs, ferez-vous appel au service des narcotiques ?

— Ouais.

— Vous le jurez ? Vous me donnez votre parole d'honneur ?

Ses yeux devinrent très sérieux. Il semblait comprendre que sa promesse avait pour moi une importance qu'elle n'avait pas pour un humain.

— Ouais. Je vous donne ma parole.

Je jetai un coup d'œil vers Eileen puis vers la glace sans tain sur le mur du fond.

— Devant témoins. Que la Déesse Toute-Puissante vous damne si vous ne tenez pas votre promesse !

Il acquiesça.

— Il va y avoir un éclair ?

— Non, il n'y aura pas d'éclair.

Il esquissa un sourire, mais quand il remarqua que je ne trouvais pas cela drôle, il reprit son sérieux.

— Je tiendrai ma promesse, Princesse.

— Je l'espère, détective. Pour notre salut à tous.

Eileen me prit à part, à quelques pas du détective.

— Qu'allez-vous faire, Meredith ?

— Pratiquez-vous un quelconque art mystique ? demandai-je.

— Je suis avocate, pas sorcière.

— Alors contentez-vous de regarder. Vous comprendrez par vous-même.

Je m'éloignai d'elle doucement et retournai vers Alvera. Je restai plus loin de lui que je ne l'aurais fait normalement, mais suffisamment pour pouvoir le toucher. J'avais encore de l'huile sur les doigts mais il n'en restait plus assez. Je voulais que mon expérience soit probante, alors j'ai passé mes doigts sur mes seins, là où la peau était encore lisse et brillante. Les Larmes de Branwyn étaient tenaces. Je tendis ma main luisante d'huile vers le visage d'Alvera.

Il recula, se mettant hors de ma portée.

La main suspendue en pleine trajectoire, je le considérais avec étonnement.

— Vous aviez dit que je pouvais vous toucher.

— Désolé. C'est l'habitude.

Il avança vers moi d'un pas et se tourna de manière à ce que nous soyons dans le champ de vision de nos spectateurs, toujours installés derrière la glace sans tain. Visiblement, il faisait un effort sur lui-même pour ne pas se dérober devant moi. Ne voulait-il pas que je le touche parce que j'étais fey ou parce qu'il croyait que j'avais assassiné quelqu'un par magie ? À moins que ce ne soit encore une de ces obscures tactiques de flic.

Je caressai du bout de mes doigts la ligne sensuelle de sa bouche qui se mit à luire comme si elle avait été couverte de brillant à lèvres. Il écarquilla les yeux, l'air légèrement abasourdi. Quand je m'éloignai de lui, il tendit la main vers moi, puis interrompit son geste. Puis il croisa les bras, tenta de parler et finit par renoncer en secouant la tête.

Je retournai à ma chaise et m'assis. En croisant mes jambes, la robe remonta assez haut, laissant apparaître la bordure de dentelle de mes bas. Alvera n'en perdait pas une miette. Il suivait des yeux le moindre mouvement de mes mains tandis que je tirais sur le tissu pour être un peu plus décente. Je pouvais voir le pouls battre sous la peau

de son cou. Ses yeux écarquillés et ses lèvres entrouvertes pendant qu'il essayait de se contrôler m'intriguèrent quelque peu. Il nous fallait, à tous deux, une sacrée maîtrise de nous-mêmes pour ne pas faire le premier geste. J'étais toujours sous la protection des runes de Jeremy et pourtant je dus faire un effort de volonté incroyable pour ne pas me précipiter sur l'inspecteur.

Eileen nous regardait l'un après l'autre, une expression consternée sur le visage.

— Est-ce que j'ai loupé quelque chose ?

Alvera continuait à me fixer, les bras serrés autour de lui-même. On aurait dit qu'il craignait de bouger, voire de parler, de peur que le moindre geste d'approche ne le fasse basculer vers l'irréversible.

— Oui, vous avez loupé quelque chose, lui répondis-je.

— Et quoi donc ?

— Les Larmes de Branwyn.

Alvera ferma les yeux, son corps commençait à lentement vaciller.

— Ça va, inspecteur ? demanda Eileen.

Il ouvrit les yeux.

— Ça va, ça va... dit-il après m'avoir jeté un coup d'œil.

Sa voix était devenue à peine audible et il y avait une espèce de panique sur son visage, comme s'il n'arrivait pas à croire ce qui lui passait par la tête.

J'ignore combien de temps il aurait pu attendre ainsi, mais je commençais à perdre patience. Je passai le bout de mes doigts sur le galbe laiteux et brillant de mes seins et il n'en fallut pas plus que ça pour tout déclencher !

Il traversa la pièce en trois enjambées, attrapant mon avant-bras pour me mettre debout. Il faisait presque une tête de plus que moi et dut se pencher d'une manière bizarre. Mais il se débrouilla. Il posa ses lèvres tellement désirables sur les miennes et cet avant-goût prometteur envoya aussitôt aux orties le sortilège de protection que Jeremy avait conçu pour moi. J'étais soudain devenue une chose vibrante et avide. Mon corps voulait désespérément aller au bout de ce dont on l'avait privé plus tôt. Je l'embrassai comme si je me nourrissais de ses lèvres douces, ma langue fouillant au plus profond de lui. Mes mains huileuses caressaient son visage. Plus l'huile le touchait, plus le sortilège devenait puissant.

Pour de ne pas avoir à trop se pencher, il me souleva par la taille. Je nouai mes jambes autour de ses reins et pus sentir sa verge triomphante sous les couches de tissu qui nous séparaient. À ce contact, mon corps se cabra et j'interrompis notre baiser, non pour respirer mais pour crier.

Il me cloua sur la table, écrasant son sexe contre le mien. Ainsi

étendu, il était trop grand pour à la fois embrasser et maintenir les parties inférieures de nos deux corps pressées l'une contre l'autre. Il se redressa donc sur ses bras comme pour faire une série de pompes, le bas de son corps collé au mien.

Je levai les yeux et finis par rencontrer son regard. J'y découvris cette nuance sombre et pénétrante que l'on ne trouve généralement dans les yeux des hommes que lorsque tous les vêtements sont enlevés et qu'il est impensable de revenir en arrière. Je m'agrippai à sa chemise des deux mains et tirai, faisant voler les boutons dans tous les sens, dénudant sa poitrine et son ventre. Je me redressai, comme pour faire des abdos, afin de pouvoir lécher sa poitrine, laissant courir mes mains sur son ventre musclé. Je fis une tentative pour explorer plus bas, dans son pantalon, mais sa ceinture me barra la route.

La pièce fut soudain envahie d'uniformes et de policiers en civil. Ils tirèrent sur Alvera pour le détacher de moi. Le malheureux se débattait. Ils durent le plaquer au sol et l'enterrer sous une montagne d'uniformes. On ne le voyait plus, on n'entendait que ses hurlements.

J'étais allongée sur la table, la robe remontée jusqu'à la taille, le corps tellement gonflé de sang et de désir que je ne pouvais faire un mouvement. J'étais furieuse qu'ils nous aient interrompus. Je savais que c'était ridicule. J'avais beau savoir que je n'avais aucune envie de me faire sauter dans une salle d'interrogatoire devant toute une assemblée, j'étais tout de même très en colère, terriblement frustrée.

Un jeune flic en uniforme se tenait à côté de la table. Il faisait des efforts pour ne pas mater, mais il échoua. Il fut facile d'attraper sa main, d'appuyer les Larmes de Branwyn sur le poulx de son poignet. Sa veine battait contre ma paume et il se pencha sur moi pour m'embrasser avant que quiconque n'ait le temps de s'en apercevoir.

— Doux Jésus, Riley, ne la touche pas !

Des mains saisirent Riley, l'arrachèrent de mes lèvres, de mes mains. J'essayai de le retenir, me redressai en hurlant :

— Non !

Je descendais de la table pour me diriger vers l'un d'entre eux quand un autre inspecteur intervint et attrapa aussitôt mes bras afin de me maintenir sur le bord de la table. Mais il regarda immédiatement vers ses mains, comme s'il venait de les brûler contre ma peau nue.

— Oh, mon Dieu ! balbutia-t-il.

Juste avant de se pencher pour m'embrasser, il hurla :

— Faites venir quelques agents féminins !

J'appris plus tard que cet homme de taille moyenne, légèrement dégarni, avec des mains puissantes et un corps d'athlète, n'était autre que le lieutenant Peterson. Ils durent carrément lui enfiler les menottes avant de littéralement le porter hors de la pièce.

En quelques secondes, je fus ensevelie sous une cohorte d'agents féminins jusqu'à ce que je ne puisse plus bouger. Deux d'entre elles durent faire face aux mêmes problèmes que leurs confrères masculins, alors que l'un des hommes n'eut pas la moindre difficulté à me manipuler. Et voilà ! Il n'y a rien de tel que de faire son *coming out* sur son lieu de travail.

Ils firent revenir Jeremy pour qu'il renouvelle ma protection de runes. Je finis tout de même par me calmer mais je n'étais pas en état d'avoir la moindre conversation cohérente avec qui que ce soit. Jeremy m'assura qu'il parlerait aux responsables du service des narcotiques à ma place bien qu'il fût persuadé que les agents présents dans la pièce pourraient témoigner du danger potentiel des Larmes de Branwyn de façon tout à fait convaincante. Roane m'attendait avec une paire de gants chirurgicaux pour pouvoir me toucher et une veste pour me couvrir la tête afin que les passants ne me reconnaissent pas dans la rue. Les policiers nous firent sortir par la porte arrière. Pour l'instant, la presse n'avait pas l'air de savoir que j'avais refait surface et dans quelles circonstances. Mais quelqu'un du commissariat ou de l'ambulance lâcherait le morceau. Sans le vouloir ou pour gagner du fric. De toute façon, les médias finiraient par le savoir. Ce n'était qu'une question de temps. Et une espèce de concours pour déterminer quels cerbères me dénicherait le plus rapidement : la presse à scandale ou la Garde de la Reine. Si j'avais été en forme, j'aurais sauté dans ma voiture et quitté l'État le soir même ou attrapé le premier vol pour n'importe quelle destination. Mais Roane m'emmena à son appartement parce qu'il était plus proche que le mien. Je me fichais pas mal de l'endroit où nous allions à condition qu'il y ait une douche. Si je ne débarrassais pas vite mon corps des Larmes de Branwyn ou si je ne faisais pas immédiatement l'amour, j'allais devenir dingue. J'avais opté pour la douche. Ce que je ne compris que plus tard, c'est que Roane, lui, avait envie de faire des galipettes.

Chapitre 7

La partie frontale de ma petite cervelle me soufflait d'insister pour que Roane m'accompagne à ma voiture. Dans une pochette scotchée sous le siège du conducteur, j'avais en effet planqué de l'argent, et une nouvelle identité complète, avec permis de conduire et cartes de crédit. J'avais toujours compté sauter un jour dans ma voiture et aller jusqu'à l'aéroport afin d'attraper le premier vol dont la destination me tenterait. J'aurais dû m'écouter. C'était un bon plan. À l'heure qu'il était, la police avait déjà dû prendre contact avec l'ambassade et, avant la tombée du jour, ma famille saurait où j'étais, qui j'étais, ainsi que mon emploi du temps de ces trois dernières années.

La partie arrière, plus animale, avait envie de faire la bête à deux dos avec Roane tandis qu'il conduisait sur l'autoroute. Mon corps était saturé de désir. En fait, je m'étais carrément assise sur mes mains pour ne pas le toucher. Il ne manquait plus que je le contamine avec les Larmes de Branwyn ! L'un de nous deux, au moins, devait garder la tête froide ce soir. Jusqu'à ce que j'aie pris une douche, ça ne risquait pas d'être moi.

Je montai les marches menant à l'appartement de Roane, les bras croisés, mes ongles tellement incrustés dans mes paumes qu'ils laissaient des marques sur ma peau. C'était tout ce que j'avais trouvé pour ne pas toucher Roane qui me précédait.

Il laissa la porte ouverte derrière lui et je lui emboîtai le pas jusqu'à la chambre. Il resta un instant au centre de la grande pièce spacieuse. Même dans l'obscurité, elle était étrangement claire tant les murs blancs reflétaient la lumière de la lune. Roane apparaissait comme une silhouette noire au milieu de ce miroitement crépusculaire. Il contemplait la mer comme il le faisait à chaque fois que nous entrions dans son appartement. Il s'arrêtait et regardait par les baies vitrées qui s'ouvraient sur le sud et l'ouest. Sous nos yeux, la mer se déroulait sans fin en de luisantes éclaboussures de noir et d'argent, coiffée d'une mousse blanche qui semblait chevaucher telle une dentelle les vagues qui venaient inlassablement s'abattre sur la côte.

Je ne tiendrais jamais que la seconde place dans le cœur de Roane, son premier amour était réservé à sa maîtresse en titre : la mer. Il porterait encore son deuil quand moi je ne serais plus qu'un tas de poussière dans une tombe. Je le savais, et cela m'enfonçait dans ma

solitude. La même solitude que j'avais connue à la Cour en voyant les Sidhes se quereller au sujet d'affronts qui remontaient à des siècles avant ma naissance, et qu'ils continuaient à se reprocher encore des siècles après ma mort. J'étais certes un peu amère, mais surtout très consciente du fait que je serais toujours une marginale. J'étais sidhe et ne pouvais donc être humaine. J'étais mortelle et ne pouvais donc être sidhe. Ni viande ni poisson.

Malgré mon sentiment d'isolement et d'abandon, mon regard se porta inévitablement vers le lit. C'était un monceau de draps blancs chiffonnés et d'oreillers éparpillés. Roane avait changé les draps, mais avait refait le lit au petit bonheur la chance. Si les draps étaient propres, il ne voyait pas l'intérêt de les tirer et encore moins de les repasser. J'eus soudain une vision de lui, nu sur ces draps blancs. La vision était tellement précise qu'elle en devint douloureuse, me nouant l'estomac, me vrillant le bas-ventre au point qu'il me fut difficile de respirer. Je m'adossai à la porte fermée jusqu'à ce que je puisse de nouveau me mouvoir. Quelques secondes plus tard, je parvins enfin à me redresser. Non, je ne me laisserai pas dicter ma conduite par des produits chimiques ou de la magie ! J'étais une Sidhe, une Sidhe d'origine modeste peut-être, mais cela ne m'empêchait pas d'appartenir au gratin du monde magique. Je n'étais pas une espèce de plouc humain qui touchait pour la première fois à la Féerie. J'étais une princesse sidhe et, par la Déesse Toute-Puissante, j'allais agir comme telle !

Je fermai la porte derrière moi. Malgré le bruit du pêne qui s'engageait, Roane ne se retourna pas, tant il était absorbé dans sa contemplation. Il communierait avec le spectacle que lui offrait l'océan jusqu'à ce qu'il se sente prêt à m'accorder un peu d'attention. Mais ce soir, je n'avais pas la patience de l'attendre. Je passai devant lui dans l'obscurité de la pièce pour me rendre à la salle de bains. J'allumai la lumière et clignai des yeux sous son éclat brutal. La salle de bains était minuscule, à peine la place pour une baignoire, les toilettes et un petit lavabo. Une baignoire d'époque, sans doute, car elle était posée sur des pieds griffus. Le rideau de douche, accroché à un rail au-dessus de la baignoire, portait des images de phoques du monde entier, avec leur nom imprimé sous chaque dessin. Je l'avais commandé sur l'un de ces catalogues que reçoivent les passionnés d'écologie. Le rideau y était perdu entre des tee-shirts imprimés avec des animaux, des bougies en forme de bêtes, des livres relatant des expéditions au cercle Arctique ou des offres de séjours d'été pour observer les loups au fin fond du monde des glaces. Roane avait adoré le rideau et j'avais adoré le lui offrir. J'adorais aussi que nous fassions l'amour sous la douche, entourés de ce rideau-cadeau.

J'eus soudain la vision de son corps nu et mouillé, l'illusion du

contact de sa peau luisante de savon. Frustrée, je laissai échapper un juron et repoussai le rideau de côté. J'ouvris le robinet à bloc pour faire arriver l'eau chaude. Il fallait absolument que je me débarrasse des Larmes, sinon je risquais de commettre un acte regrettable. Cette nuit, je serais en sécurité. Personne ne viendrait cogner à ma porte avant le lendemain, au plus tôt. En attendant, je pourrais me coller à Roane, emplir mes mains de la douceur soyeuse de sa peau, recouvrir mon corps de la chaude senteur de son corps. Cela ne ferait de mal à personne, n'est-ce pas ?

Là, c'étaient les Larmes qui parlaient, pas moi. Il fallait que je parte ce soir si je voulais avoir une chance de sortir de Los Angeles. La police ne serait pas ravie de me voir quitter la ville, mais elle ne me tuerait pas. Ma famille, en revanche, le ferait sans aucun doute. Bon sang, et dire qu'il n'y avait même plus la peine de mort en Californie !

La robe était assez déchirée pour que je puisse essayer de l'enlever comme une veste, mais la fermeture Éclair m'en empêcha. Le devant était affreusement gras et détrempé par l'huile. Je n'avais jamais entendu parler d'un tel gaspillage d'un élixir que même les Sidhes considèrent comme précieux. Mais si j'étais morte avec Alistair Norton, le magicien sidhe espérait peut-être que personne ne saurait ce qu'étaient les Larmes de Branwyn. Les Sidhes se montrent parfois très présomptueux en s'imaginant être au courant de ce que savent, ou ne savent pas, les Feys de moindre importance. Moi morte, il, elle ou eux croyaient peut-être ne courir aucun risque.

Les Sidhes, quels qu'ils soient, avaient donné les Larmes de Branwyn à un mortel pour qu'il les utilise contre d'autres Feys. Un tel acte était punissable de la torture éternelle. Il y a peu d'inconvénients à être immortel, sauf qu'un châtiment dure vraiment très, très longtemps.

Bien sûr, il en est de même avec le désir ou le plaisir.

Je fermai les yeux comme si cela pouvait me permettre de chasser les images qui ne cessaient de m'assaillir. Ce n'était pas à Roane que je pensais. C'était à Griffin. Il avait été mon amant pendant sept ans. Si nous avions réussi à faire un enfant, nous aurions convolé en justes noces. Mais il n'y avait pas eu d'enfant et, à la fin, il n'était resté que de la souffrance. Il m'avait trompée avec d'autres femmes sidhes et, quand j'avais eu le mauvais goût de protester, il m'avait simplement dit qu'il en avait sa claque d'être avec une demi-mortelle. Il voulait le vrai truc, pas se contenter d'une pâle imitation. Je pouvais encore entendre ses paroles fouetter mes oreilles. C'était pourtant sa peau dorée qui apparaissait devant mes yeux, avec ses cheveux cuivrés venant caresser ma peau, la lueur des bougies glissant le long de son corps. Cela faisait des années que je n'avais pas songé à lui et maintenant je pouvais sentir jusqu'au goût de sa peau sur mes lèvres.

Pour cette seule nuit, pendant que l'huile faisait encore de l'effet, le sortilège pourrait transformer un Fey inférieur – ou un humain – en véritable Sidhe. Il rayonnerait avec la même énergie que nous, prendrait et donnerait du plaisir comme l'un d'entre nous. C'était un beau cadeau mais, comme pour la plupart des cadeaux féeriques, il était à double tranchant. Parce que l'humain ou le Fey contaminé passerait le reste de sa vie en quête de ce pouvoir, de ce toucher magique. Un simple humain pouvait dépérir et mourir s'il en était privé par la suite. Roane était un Fey dépourvu de sa magie, dépourvu de sa peau de phoque. Il n'avait donc aucun moyen pour se protéger de ce que les Larmes pourraient lui faire.

Je savais combien le contact avec un autre Sidhe me manquait, mais jusque-là je n'avais jamais pris conscience de l'intensité de ce manque. Si Griffin avait été dans la pièce voisine, je serais allée le rejoindre. J'aurais peut-être enfoncé un couteau dans son cœur le lendemain matin, mais ce soir, je n'aurais pas résisté à l'envie d'être avec lui.

J'entendis Roane sur le pas de la porte, derrière moi, mais ne me retournai pas. Je ne voulais pas le voir. Je n'étais pas sûre que ma volonté déjà quelque peu ébranlée le supporterait. Bien que le devant de la robe fût complètement foutu, je ne pouvais toujours pas atteindre la fermeture Éclair.

— Tu veux bien m'aider pour la fermeture, s'il te plaît ?

Ma voix semblait étranglée, comme si les mots avaient dû être arrachés de mes lèvres, sans doute parce que je pensais « prends-moi comme une bête, espèce de salaud ! ». Mais cela aurait manqué de dignité. De plus, Roane méritait mieux que d'être abandonné avec un désir éternel qu'il ne pourrait plus jamais combler. J'avais la possibilité d'ôter mon glamour et de continuer à coucher avec lui les nuits suivantes, mais chaque nuit où il me toucherait ainsi ne ferait qu'augmenter son addiction.

Il descendit la fermeture puis leva les mains pour faire glisser la robe de mes épaules. Je m'arrachai à lui.

— Ma peau est imprégnée de Larmes. Ne me touche pas !

— Même avec les gants ? demanda-t-il.

J'avais oublié l'existence des gants chirurgicaux.

— Non, je pense qu'avec les gants tu seras en sécurité.

Il souleva le tissu des épaules, lentement, prudemment, comme s'il craignait encore de me toucher. Je retirai mes bras, mais la soie était tellement imprégnée d'huile qu'elle ne glissait pas facilement. Elle se collait à moi comme une main épaisse et lourde, s'accrochant comme une ventouse à ma peau tandis que j'essayais de la retirer. Roane m'aida à baisser le vêtement mouillé plus bas que mes hanches, se mettant à genoux afin que je puisse sortir de la robe plus

facilement. Je tenais à peine en équilibre sur mes talons hauts et laissai échapper un juron, furieuse de ne pas les avoir ôtés plus tôt. Je fermai les yeux, préférant ne pas voir Roane en train de me déshabiller. Je dus tout de même toucher ses épaules pour ne pas perdre mon équilibre sur ces talons vertigineux. Quand je compris que mes doigts avaient touché une peau nue, je faillis tomber à la renverse.

J'ouvris vite les yeux et le vis à genoux devant moi, nu comme un ver, avec juste ses gants pour tout vêtement. En comprenant ce que cela impliquait, je reculai si brutalement que j'atterris sur le derrière, au fond de la baignoire, une main dressée devant moi pour empêcher Roane d'avancer. Assise dans cinq centimètres d'eau, je fermai vite les robinets. Mais j'aurais mieux fait de laisser couler l'eau et de me mettre en dessous.

Roane riait.

— Je pensais te déshabiller en un clin d'œil, mais de là à ce que tu fermes les yeux...

Il retira les gants avec ses dents, ma robe toujours dans ses bras. Il plongeait ses mains nues dans le tissu détrempé d'huile et le serra contre son torse nu.

Je n'en revenais pas !

— Tu n'as pas idée de ce que tu es en train de faire, Roane.

Il me considéra par-dessus le bord de la baignoire et il n'y avait rien d'innocent dans ses grands yeux bruns.

— Cette nuit, je peux être sidhe pour toi.

Je m'installai dans la baignoire comme si j'allais prendre une douche en sous-vêtements, et fis un effort pour avoir un air raisonnable et crédible. Malheureusement, tout mon sang semblait avoir déserté mon cerveau pour aller se nicher ailleurs, vouant ainsi à l'échec toute tentative de réflexion.

— Je ne peux pas mettre mon glamour cette nuit, Roane.

— Je ne veux pas que tu mettes ton glamour. Je veux être avec toi, Merry. Sans masque, sans illusion.

— Sans ta propre magie, tu seras comme un humain, Roane. Tu ne pourras pas te protéger du sortilège.

— Je ne vais pas m'atrophier ou mourir si je manque de partenaire sidhe, Merry. J'ai peut-être perdu ma magie, mais souviens-toi que je suis immortel.

— Tu ne vas peut-être pas mourir, Roane, mais l'éternité est bien trop longue quand on désire quelque chose qu'on ne peut obtenir.

— Je sais ce que je veux, Merry.

Je commençai à ouvrir la bouche pour lui révéler la vérité, ou au moins pourquoi je devais me laver et quitter la ville au plus vite. Mais il se leva et ma voix s'étrangla dans ma gorge. J'étais incapable

de respirer ou de dire quoi que ce soit. Tout ce que je pouvais faire, c'était le regarder.

Il serrait la robe si fort entre ses mains que je pouvais voir les muscles de ses bras bouger à chaque mouvement. De l'huile dégoulinait du tissu, laissant de longues traînées sur sa poitrine, sur son joli ventre plat, continuant à descendre plus bas. Roane était déjà prêt et dur, mais quand l'huile coula sur son membre fièrement dressé, il laissa échapper un gémissement de plaisir. Puis il passa une main sur son ventre, étalant l'huile en une couche brillante sur sa peau d'une pâleur parfaite. J'aurais dû lui dire d'arrêter, j'aurais dû crier à l'aide, mais je continuais à suivre son geste du regard tandis qu'il descendait encore plus bas, jusqu'à ce qu'il se prenne en main, étendant lentement l'huile sur son sexe en érection. Sa tête partit en arrière, les yeux clos, et des paroles s'échappèrent en un souffle rauque de sa gorge tendue.

— Oh, bonté divine !

J'eus la fugitive impression qu'il y avait quelque chose d'important que j'aurais dû dire ou faire, mais bon sang, j'étais incapable de m'en souvenir ! Je pensais à des tas de choses mais pas à des mots. Les mots m'avaient désertée, ne me laissant plus que des sensations : la vue, le toucher, l'odorat, et finalement le goût.

La peau de Roane exhalait un puissant arôme de vanille et de cannelle, avec une subtile note verte et propre d'herbage qui faisait penser à une eau de source claire que l'on boirait directement du cœur de la Terre. Sous tout cela, se devinait le goût de sa peau, sucrée, douce, et légèrement salée par la transpiration.

Nous avons atterri sur le lit. Mes vêtements avaient disparu sans que je me souvienne comment. Nous étions nus et luisants d'huile sur les draps blancs et propres.

Le contact de sa peau glissant sur la mienne tirait de vibrants soupirs de mes lèvres entrouvertes. Il m'embrassa, sa langue s'avança, et j'ouvris la bouche pour mieux l'accueillir, soulevant la tête pour qu'elle puisse entrer profondément en moi. Mes hanches ondulaient au rythme de son baiser et il prit cela pour une invitation, se glissant en moi, lentement, jusqu'à ce qu'il me trouve humide et prête. Puis il s'enfonça entièrement, aussi vite, aussi loin que possible. Arquée sous lui, je laissai échapper un long cri avant de retomber sur les draps, les yeux rivés aux siens.

Son visage était à quelques centimètres du mien, ses yeux si proches qu'ils emplissaient ma vue. Il observait mon visage en bougeant en moi, à moitié soulevé sur ses bras afin de pouvoir regarder mon corps se tordre sous lui. J'étais incapable de rester immobile, il fallait que je me soulève pour venir à sa rencontre, jusqu'à ce qu'un rythme s'installe entre nous. Un rythme forgé des

martèlements frénétiques de nos corps, des battements sourds de nos cœurs, du nectar de nos sèves et de la vibration de chaque extrémité de nos nerfs. Chaque caresse devenait mille caresses, chaque baiser mille baisers. J'avais l'impression que chacun de ses mouvements m'emplissait d'un fluide délicieusement chaud, comblant ma peau, mon sang, mes os, jusqu'à devenir une immense vague de chaleur qui m'engloutit comme la lueur du jour naissant engloutit la nuit. Mon corps chantait à l'unisson du sien et, juste à l'instant où je crus ne pas pouvoir en supporter davantage, la chaleur devint brûlante, me submergea et me transperça.

Au loin, j'entendis des bruits et des hurlements. C'était Roane, c'était moi.

Il s'effondra sur moi, soudain plus lourd. Son cou contre mon visage me permit de sentir son pouls galopant contre ma peau. Nous étions allongés là, entrelacés comme peuvent l'être un homme et une femme, nous serrant l'un contre l'autre jusqu'à ce que les rythmes de nos cœurs s'assagissent.

Roane fut le premier à lever la tête, se soulevant sur les bras pour me regarder. Ses yeux étaient emplis d'une lueur d'émerveillement, comme ceux d'un enfant venant de découvrir une nouvelle joie dont il ignorait jusque-là l'existence. Il ne dit rien, se contentant de me regarder en souriant.

Moi aussi, je souriais, mais il y avait une trace de regret dans mon sourire. Je me souvenais maintenant de ce que j'avais oublié : prendre ma douche et quitter la ville. Je n'aurais jamais dû toucher Roane avec des Larmes de Branwyn sur nos corps. Mais c'était trop tard. Les dégâts étaient faits !

Ma voix me parvint doucement, étrange à mes propres oreilles, comme si nous n'avions pas parlé depuis très longtemps.

— Regarde ta peau, Roane !

Il observa sa peau et feula comme un chat épouvanté. Il roula sur le côté et s'assit pour inspecter ses mains, ses bras, tout son corps. Il rayonnait d'une lumière douce, presque ambre, comme si une flamme se reflétait à travers un joyau en or et que ce joyau était son propre corps.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix sourde, presque inquiète.

— Tu es sidhe pour cette nuit.

Il me considéra avec surprise.

— Je ne comprends pas.

Je laissai échapper un soupir.

— Je sais, Roane.

Il posa sa main juste au-dessus de ma peau. Je rayonnais d'une lueur blanche et froide comme celle de la lune vue à travers une vitre

opaque. La lumière ambre de sa main réfléchissait la lumière blanche, la transformant en un jaune pâle tandis que sa main se déplaçait juste au-dessus de ma peau.

— Qu'est-ce que je peux faire avec ça ?

Je le regardai déplacer sa main le long de mon corps, évitant toujours de toucher ma peau.

— Je ne sais pas. Chaque Sidhe est différent. Nous avons tous des capacités différentes. Diverses variations sur un thème majeur.

Il posa sa main sur la cicatrice près de mes côtes, juste sous le sein gauche. Cela me fit souffrir comme une crise d'arthrite quand il fait froid, mais il ne faisait pas froid. Je le repoussai. Ma cicatrice avait exactement la forme d'une main, plus grande que celle de Roane, plus longue aussi, avec des doigts plus fins. Elle était brune et un peu en relief sur ma peau. La cicatrice devenait noire quand ma peau rayonnait, comme si la lumière ne pouvait pas l'atteindre, comme un endroit caché restant toujours à l'ombre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

— C'était un duel.

Il recommença à toucher la cicatrice et j'agrippai sa main, pressant nos chairs l'une contre l'autre, forçant cette lueur ambre dans la blancheur de la mienne. Ce fut comme si nos mains se fondaient l'une dans l'autre, comme si nos chairs s'ouvraient et s'avalaien. Il retira brusquement sa main, la frotta contre sa poitrine. Par ce geste, il étala de l'huile sur tous ses doigts, ce qui n'arrangeait pas les choses. Roane n'avait pas encore compris qu'il n'avait eu qu'un avant-goût de ce que cela signifiait d'être sidhe.

— Chaque Sidhe détient un Pouvoir de la Main. Certaines mains peuvent guérir, d'autres tuer. La Sidhe que j'ai combattue a posé sa main sur mes côtes. Elle a brisé mes os, lacéré mes muscles et essayé de broyer mon cœur, tout cela sans jamais déchirer ma peau.

— Tu as donc perdu ce duel.

— J'ai perdu ce duel, mais j'ai survécu. C'était déjà une belle victoire pour moi.

Roane fronça les sourcils.

— Tu sembles tout à coup terriblement triste, Merry. Je sais que tu as joui avec moi. Alors, pourquoi cette mélancolie ?

Il passa un doigt sur ma joue et la luminescence s'intensifia à ce contact. Je détournai mon visage.

— Il est trop tard pour te sauver, Roane. Mais je peux encore me sauver moi-même.

Je le sentis qui s'allongeait à côté de moi et je changeai de position, plaçant mon corps le long du sien, mais assez loin pour qu'ils ne se touchent pas.

Je le regardai.

— Te sauver de quoi, Merry ?

— Je dois partir ce soir. Je ne dois pas seulement quitter l'appartement, mais la ville. Je ne peux pas te dire pourquoi.

Il semblait déconcerté.

— Comment ça ?

Je secouai la tête.

— Si je te le disais, tu serais encore en plus grand danger que tu ne l'es déjà.

Il encaissa sans poser de question.

— Je peux t'aider d'une manière ou d'une autre ?

Je souris, puis éclatai de rire.

— Je ne peux pas aller jusqu'à ma voiture et encore moins jusqu'à l'aéroport en rayonnant ainsi, comme une pleine lune. Je ne peux pas non plus remettre mon glamour aussi longtemps qu'il reste encore de l'huile.

— Ça prend combien de temps ? demanda-t-il.

— Aucune idée.

Je laissai courir mon regard sur son corps et le trouvai tout ramolli. Roane avait pourtant l'habitude de récupérer rapidement. Mais je savais une chose qu'il ignorait encore. Ce soir, que je le veuille ou non, j'étais sidhe.

— Quel est ton Pouvoir de la Main ?

Il en avait mis du temps pour débrider sa curiosité !

— Je n'ai pas de pouvoir particulier dans mes mains, répondis-je en m'asseyant.

Il fronça les sourcils.

— Mais tu disais que chaque Sidhe en avait un.

— C'est en effet l'une des nombreuses excuses dont ils se servent depuis des années pour m'exclure.

— Pour t'exclure de quoi ?

— De tout.

J'effleurai son corps sans le toucher, et la lumière ambre s'intensifia à mon passage comme une braise quand on souffle dessus pour l'enflammer.

— Quand nos mains se sont fondues l'une dans l'autre, c'était un effet secondaire du pouvoir. Nos corps entiers peuvent en faire autant.

Il leva un sourcil étonné.

Je pris délicatement sa verge dans ma main et elle réagit immédiatement. J'insufflai du pouvoir en lui et il fut instantanément prêt. Son ventre se contracta. Il s'assit, s'arrachant à ma main.

— C'était presque trop bon, presque douloureux, soufflat-il en laissant échapper un rire nerveux. Toi qui prétends ne pas détenir de pouvoir dans ta main.

— Je n'en ai pas, mais je descends de cinq déités de la fertilité.

Je peux donc te faire bander toute la nuit, aussi rapidement et aussi souvent qu'on le désirera.

Je penchai mon visage vers le sien.

— Ce soir, tu es comme un enfant, Roane. Tu ne peux pas contrôler le pouvoir, mais moi je le peux. J'ai la possibilité de te faire bander jusqu'à ce que ta chair soit à vif et que tu me supplies d'arrêter.

Il s'allongea sur le lit et je me plaçai au-dessus de lui. Il me fixait, les yeux grands ouverts, sa chevelure auburn étalée autour de son visage. Ce soir, elle avait presque la même teinte que la mienne... presque.

Il parla d'une voix haletante.

— Si tu fais ça, ta chair aussi sera à vif.

— Agis comme si je n'étais pas la seule Sidhe dans cette chambre, Roane. Imagine ce que nous pourrions toutes te faire sans que tu puisses nous en empêcher.

Je prononçai ces derniers mots entre ses lèvres entrouvertes. Quand je l'embrassai, il sursauta comme si cela avait été douloureux. Je savais pourtant que cela n'avait pas été le cas.

Je reculai assez pour voir son visage.

— Tu as peur de moi.

Il déglutit.

— Oui.

— Bien. Maintenant, tu commences à comprendre ce que tu as éveillé dans cette chambre. Le pouvoir a un prix, Roane, tout comme le plaisir. Tu as fait appel aux deux et, si j'étais une autre Sidhe, tu paierais très cher pour ton avidité.

Je vis la peur effleurer son visage, emplir ses yeux. J'adorais ça. J'adorais le piment qu'elle pouvait apporter à l'érotisme. Je ne parle pas d'une peur effroyable, quand une vie est en jeu. Non, je parle d'une peur plus subtile, de celles où l'on fait un peu souffrir, couler du sang. Mais rien d'assez grave pour que cela ne puisse pas guérir, rien qu'on veuille refuser. Il y a une énorme différence entre jouer à de petits jeux cruels et la vraie cruauté. Et la cruauté pure, ce n'était pas mon truc.

J'observais Roane, sa chair tendre, ses yeux adorables et j'eus soudain envie d'enfoncer mes ongles dans ce corps parfait, de planter mes dents dans sa chair pour tirer un tout petit peu de sang en maints endroits. Cette pensée contracta des parties de mon corps qui normalement, chez le commun des mortels, ne réagissent pas devant la violence. Une déviance, peut-être. Mais il arrive un moment où on doit assumer ce que l'on est, sinon on se condamne à être malheureux toute sa vie. Certaines personnes ont déjà un malin plaisir à rendre les autres malheureux, alors inutile de leur donner un coup de main en

faisant le boulot à leur place. J'avais envie de partager un peu de douleur, un peu de sang, un peu de peur, mais Roane n'était pas du tout dans ce genre de trip. La douleur ne lui apporterait aucun plaisir, et la torture n'était pas quelque chose qui m'intéressait. Je n'étais pas une sadique sexuelle, et Roane avait une chance dingue que ce genre de déviance ne soit pas dans mes pulsions. Mais bien sûr, il existe toujours d'autres pulsions.

Je voulais Roane, je le voulais si fort que je craignis de me laisser emporter. À l'avenir, Roane serait certainement marqué par des cicatrices plus graves encore que les cicatrices morales que risquait de lui infliger cette nuit extraordinaire. Je devais à tout prix me montrer extrêmement prudente. Même si Roane était sidhe pour une seule nuit, je ne pouvais baisser toute ma garde. J'allais encore devoir être celle qui s'occupe de tout, qui déciderait de ce que nous devrions faire ou ne pas faire et jusqu'où nous pourrions nous aventurer dans cette expérience. J'en avais plus qu'assez d'être toujours celle qui doit mettre des limites à tout ! Ce n'était pas seulement à cause de ma magie insuffisante. J'avais profondément besoin de quelqu'un qui prenne tout en charge, qui soit de la même force que moi. Ras le bol d'avoir à me soucier de mon amant, à me demander si j'allais lui faire mal ou non ! J'aurais voulu qu'il soit capable de se protéger lui-même afin que moi aussi je puisse m'abandonner complètement, sans m'inquiéter à tout bout de champ de sa sécurité.

Était-ce vraiment trop demander ?

Je reportai de nouveau mon attention sur Roane. Il était allongé sur le dos, un bras replié sur son visage, l'autre reposant sur son ventre, une jambe écartée, exposant ainsi son membre dans toute sa gloire. La peur avait quitté son visage, ne laissant plus derrière elle que du désir. Quelle insouciance ! Il n'avait aucune idée du danger qu'il courait si je ne me montrais pas assez prudente.

Je cachai mon visage derrière mes mains. Je n'avais aucune envie d'être prudente. Je voulais prendre tout ce que la magie pouvait m'apporter ce soir. Au diable les conséquences ! Si je le faisais assez souffrir, peut-être Roane ne se souviendrait-il pas de cette expérience comme d'une chose merveilleuse ? Peut-être ne désirerait-il plus la renouveler aussi ardemment qu'un rêve hors de portée ? Peut-être la craindrait-il comme un cauchemar ? Mon petit doigt me soufflait que ce serait plus sympa pour lui, si nous allions jusqu'au bout. Pourquoi ? Afin qu'il se méfie des Sidhes, à l'avenir, qu'il évite notre contact, notre magie. Afin qu'il ne désire plus jamais sentir la caresse d'une main de Sidhe sur son corps.

Une petite dose de douleur maintenant, pour lui éviter une souffrance éternelle plus tard.

Jesavais que je me mentais à moi-même et n'osais pas le

regarder en face.

Il passa le bout de ses doigts sur mon dos et je sautai en l'air comme s'il m'avait frappée. Je gardai cependant les mains sur mon visage, toujours incapable de rencontrer son regard.

— Ce ne sont pas des traces de brûlures, là sur tes épaules, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je, les yeux toujours clos.

— C'est quoi, alors ?

— Un autre duel. Mon adversaire a utilisé la magie pour m'obliger à me métamorphoser en plein milieu du combat.

J'entendis ou, plus précisément, je sentis Roane s'approcher de moi, mais il ne tenta pas de me toucher. Je lui en fus reconnaissante.

— Mais une métamorphose n'est pas douloureuse. C'est au contraire une sensation merveilleuse.

— Peut-être pour toi et ceux du peuple des phoques, mais pas pour nous. La métamorphose fait terriblement mal, comme si tous les os se brisaient d'un seul coup avant de se reformer. Je ne détiens pas le pouvoir de me transformer moi-même, mais je l'ai vu agir chez d'autres. Durant les minutes que prend la métamorphose, on est complètement impuissant.

— L'autre Sidhe essayait sans doute de détourner ton attention.

— Oui.

J'ouvris les yeux et scrutai les baies vitrées. Comme des miroirs noirs, elles reflétaient l'image de Roane assis juste derrière moi, son corps à moitié caché par le mien, brillant comme le soleil derrière la lune de mon corps. Les trois anneaux concentriques de mes yeux scintillaient assez fort pour qu'on puisse en distinguer les couleurs à cette distance : émeraude, jade et or liquide. Même les yeux de Roane s'étaient mis à briller comme du bronze liquide. La magie sidhe lui allait à ravir.

Il tendit la main vers moi et je me crispai aussitôt. D'un geste doux, il la passa doucement sur la peau fripée de mes cicatrices.

— Comment l'as-tu empêché de te métamorphoser ?

— Je l'ai tué.

Sur la fenêtre-miroir, je vis ses yeux s'agrandir, son corps se raidir.

— Tu as tué un Sidhe royal ?

— Oui.

— Mais ils sont immortels.

— Je suis mortelle, Roane. Sais-tu quelle est la seule manière de mourir pour les Feys immortels ?

Je regardai ses pensées se bousculer sur son visage et vis enfin la compréhension s'inscrire dans ses yeux.

— En invoquant du sang mortel ! Le mortel partage notre

immortalité, et nous partageons la mortalité du mortel.

— Exactement.

Roane s'approcha de moi et se mit à genoux. Il parla en s'adressant à mon reflet et non directement à moi.

— Mais cela demande un rituel bien particulier, n'est-ce pas ? On ne peut pas invoquer la mortalité incidemment.

— Le rituel pour un duel engage les deux protagonistes en un combat mortel. Entre Sidhes Unseelie, on échange son sang avant de se battre.

Ses yeux s'agrandirent encore au point de devenir deux flaques d'obscurité.

— En buvant ton sang ils ont partagé ta mortalité ?

— Oui.

— Ils savaient que tu étais mortelle ?

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Non, pas avant qu'Arzhul ne meure avec mon poignard planté dans le ventre.

— Tu as dû te battre comme une lionne pour qu'il s'obstine à te métamorphoser. C'est un sort non négligeable pour un Sidhe. Et s'il ne craignait pas la mort, alors c'est que tu avais dû le blesser sérieusement.

Je secouai la tête.

— Il donnait un spectacle. Cela ne lui suffisait pas d'avoir l'intention de me tuer. Il voulait d'abord m'humilier. Pour un Sidhe, réussir à forcer un autre Sidhe à la métamorphose prouve qu'il est un magicien très puissant.

— Pure bravade..., dit Roane.

C'était sa manière discrète de me faire comprendre qu'il avait envie de connaître la suite.

— Je l'ai poignardé dans l'espoir de détourner son attention. Mais mon père m'a toujours appris à ne pas gaspiller un assaut. Même si tu sais que tu as devant toi un immortel, tu dois frapper comme pour le tuer. Un coup mortel est toujours plus douloureux, même s'il ne tue pas.

— As-tu fini par avoir la peau de celui qui t'a fait ces cicatrices ?

Sa main se posa sur moi, glissa le long de mes côtes.

Je frissonnai à son contact, mais pas parce qu'il m'avait fait mal.

— Non, Rozenwyn est encore vivante.

— Alors pourquoi ne t'a-t-elle pas broyé le cœur ?

Il passa ses mains autour de ma taille, me tenant serrée contre lui. Je me blottis dans le creux de ses bras, contre la chaleur réconfortante de son corps.

— Parce que son duel avait eu lieu après celui d'Arzhul, et quand je l'ai poignardée, elle a paniqué, je crois. Elle a déclaré forfait

avant que je lui porte le coup mortel.

Il frotta sa joue contre la mienne et nous regardâmes ensemble nos couleurs se mélanger au contact de nos peaux.

— C'était donc ton dernier duel, dit-il.

— Non.

Il embrassa ma joue, très doucement.

— Non ?

— Il y en a encore eu un autre.

Je tournai mon visage vers lui. Ses lèvres effleurèrent les miennes. Pas vraiment un baiser.

— Que s'est-il passé ?

Il avait prononcé ces mots dans un souffle tiède contre ma bouche.

— Bleddyn appartenait jadis à la Cour Seelie, jusqu'au jour où il a commis un acte si horrible que personne n'a jamais voulu en parler et qu'il a été exilé. Mais il était tellement puissant que la Cour Unseelie l'a admis dans son sein. Son vrai nom fut oublié et il devint Bleddyn. Ce qui signifiait jadis « loup » ou « hors-la-loi ». C'est dire ! Même au sein de la Cour des Ténèbres, il était toujours considéré comme un hors-la-loi !

Roane m'embrassa sur le côté du cou, juste là où le pouls bat sous la peau. À ce léger contact, mon cœur s'emballa. Il leva la tête, le temps de me parler.

— Que faisait-il pour être un hors-la-loi ?

Puis il continua à m'embrasser, toujours plus bas.

— Il piquait d'horribles colères sans raison. S'il n'avait pas été entouré d'immortels, il aurait aussi bien tué ses amis que ses ennemis.

Les baisers de Roane étaient descendus jusqu'à mon épaule, puis mon bras. Il s'interrompit un instant.

— Il piquait juste des colères ?

Puis il continua à m'embrasser jusqu'à la saignée du bras, où il suça d'abord la peau avant de commencer à la mordiller suffisamment fort pour que cela me fasse mal, me coupe le souffle. Roane n'aimait pas la douleur, mais c'était un amant attentionné. Il savait ce que j'aimais, tout comme moi je savais ce qu'il aimait. Évidemment, je fus incapable de me concentrer sur ce que je disais.

Il leva le visage de mon bras, laissant la marque ronde, presque parfaite, de ses petites dents pointues. Il n'avait pas transpercé la peau. Je n'étais jamais arrivée à le convaincre d'aller aussi loin, mais la marque sur ma chair me plut. Je me penchai vers lui.

— À part ses colères de dingue, Bleddyn faisait-il autre chose qui le rendait dangereux ?

Il me fallut quelques secondes pour me remémorer cette tranche du passé et je dus m'éloigner de Roane pour pouvoir me concentrer.

— Tu as intérêt à te tenir mieux que ça si tu veux entendre cette histoire.

Il s'allongea sur le côté, le bras replié sous la tête en guise d'oreiller. Il étira son corps afin que je sois obligée de remarquer ses muscles remuer sous sa peau souple et brillante.

— Je croyais bien me tenir, protesta-t-il, bougon.

— Tu me fais perdre la tête, Roane. Ce n'est pas sérieux.

— Je te veux ce soir, Merry. Donne-toi à moi complètement, sans glamour, sans secret, sans retenue.

Il s'assit soudain, les yeux si profondément ancrés dans les miens que je commençai à reculer.

Il attrapa mon bras.

— Ce soir, Merry, je veux être tout ce dont tu as besoin pour être satisfaite.

Je secouai la tête.

— Tu n'as aucune idée de ce que tu me demandes là.

— Non, en effet, mais si tu désires que tes sens soient parfaitement comblés, c'est maintenant.

Il prit mon autre bras, nous mettant tous deux sur les genoux, et enfonça très fort ses doigts dans ma chair. À tous les coups, j'allais avoir des hématomes le lendemain.

Mon cœur battit plus fort.

— Cela fait des siècles que je vis, Merry. Si l'un de nous est un enfant, c'est toi, pas moi !

Il parlait avec une violence que je ne lui avais jamais connue. Il n'avait jamais été aussi impérieux, aussi exigeant.

J'aurais pu protester et lui dire : « Tu me fais mal, Roane ! » Mais je dois avouer que je trouvais cette douleur tout à fait exquise, pour l'instant.

— Tu n'as pas l'air d'être toi-même, dis-je au lieu de cela.

— Je savais que tu maintenais ton glamour en place même quand nous couchions ensemble, mais je n'aurais jamais pu imaginer l'étendue de ce que tu me cachais.

Il me secoua assez brutalement pour que je sois vraiment tentée de lui dire d'arrêter, qu'il me faisait mal.

— Ne te cache pas, Merry.

Il m'embrassa, écrasant mes lèvres sous les siennes avec une telle vigueur que j'entrouvris la bouche pour qu'il ne coupe pas nos lèvres sous ses dents.

Il me força en arrière sur le lit et je n'aimai pas ça du tout. J'aimais la douleur, pas le viol.

Je l'arrêtai en le repoussant, ma main sur sa poitrine. Il était toujours au-dessus de moi, une lueur étrangement violente dansait dans ses yeux. Mais il était attentif.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire, Roane ?

— Que s'est-il passé lors de ton dernier duel ?

Le changement de sujet était trop rapide pour moi.

— Quoi ?

— Lors de ton dernier duel, que s'est-il passé ?

Sa voix, son visage étaient terriblement sérieux alors que son corps nu se pressait contre le mien.

— Je l'ai tué.

— Comment ?

Pour je ne sais quelle raison, je compris que ce n'était pas de technique de mise à mort qu'il voulait parler.

— Il m'a sous-estimée.

— Moi, je ne t'ai jamais sous-estimée, Merry. Fais-en autant pour moi. Ne me traite pas différemment pour la simple raison que je ne suis pas sidhe. J'appartiens, moi aussi, au monde de la Féerie. Pas une goutte de sang mortel ne circule dans mes veines. Ne t'inquiète pas pour moi !

Sa voix était redevenue normale, mais il y restait encore la trace d'une violence sous-jacente.

Je regardai son visage et y lus de la fierté. Pas une fierté masculine, mais celle d'un Fey. Je le traitais comme quelqu'un de plus faible qu'un Fey alors qu'il méritait mieux.

— Et si je te blessais sans le vouloir ?

— Je guérirais, dit-il.

Je dus sourire parce qu'à cet instant je l'aimais. Pas le genre d'amour que chantent les bardes, mais de l'amour tout de même.

— D'accord, Roane, mais choisissons des positions qui te mettront en position dominante.

Une lueur fugace traversa son regard.

— Tu n'as pas confiance en toi-même, Merry.

— Non, dis-je.

— Alors aie confiance en moi ! Je ne me casserai pas en mille morceaux, je t'assure.

— Promis ?

Il sourit et m'embrassa sur le front avec douceur, comme on embrasserait un enfant.

— Promis.

Je le pris au mot.

Je me retrouvai très vite avec les mains agrippées aux barreaux de fer froids de la tête de lit. Le corps de Roane clouait le mien contre le lit, son bas-ventre contre mes fesses. C'était une position qui lui assurait le plus grand contrôle et gardait mon corps détourné de lui. Je ne pouvais le toucher de mes mains. Il y a tant de choses que je ne peux pas faire dans cette position... c'est d'ailleurs pour cela que je

l'avais choisie. En dehors d'être attachée, c'est ce que j'avais trouvé de plus sûr. De toute façon, Roane n'aimait pas ce signe d'esclavage. De plus, les vrais dangers ne venaient pas des mains, des dents ou d'autres choses purement physiques. Des liens n'auraient servi à rien, si ce n'est à me rappeler que je devais être prudente. J'avais très peur que, dans le feu de l'action, lors des débordements des pouvoirs magiques et de la chair, je puisse oublier tout ce qui n'était pas pur plaisir. Roane finirait alors par souffrir d'horrible façon.

À l'instant où il pénétra en moi, je savais que j'étais fichue ! Il manifestait une puissance effrayante, s'appuyant sur les mains pour s'enfoncer en moi avec toute la vigueur de ses reins et de ses hanches. J'avais l'impression qu'il voulait se frayer un chemin à travers tout mon corps, entrant par un côté pour sortir de l'autre. Je compris quelque chose qui m'avait échappé jusque-là. Roane croyait que j'étais une humaine avec du sang fey, mais tout de même une humaine. Il s'était montré aussi prudent avec moi que je l'avais été avec lui. La différence étant que je me méfiais de ma magie et que lui se méfiait de sa force physique. Ce soir, il n'y aurait plus de retenue, pas de filet de sécurité, ni pour lui ni pour moi. Pour la première fois, je me rendis compte que je risquais d'être blessée, et non pas Roane. Du sexe avec un réel potentiel de danger, il n'y a rien de tel ! Ajoutez un soupçon de magie pour faire liquéfier la peau et vous obtenez une nuit tout simplement parfaite.

Son corps prit un rythme frénétique pour entrer et sortir du mien. Il y avait le bruit de nos chairs qui se heurtaient à chaque fois qu'il pénétrait en moi. C'était exactement ce que je voulais depuis une éternité ! Il s'agrippa à mon corps et je ressentis la première vague de plaisir. J'eus soudain peur qu'il me fasse jouir avant que la magie ait eu le temps de se mettre en place.

J'ouvris ma peau métaphysique comme j'avais écarté mes jambes mais, au lieu de le laisser me pénétrer, je me tournai vers lui. J'ouvris son aura, sa magie, comme il avait ouvert ma robe un peu plus tôt. Son corps commença à se fondre dans le mien, pas physiquement, mais l'effet était étrangement similaire. Il hésita, son corps en partie enfoncé dans le mien, puis s'arrêta. Je pus sentir son pouls s'accélérer de plus en plus. Pas à cause de la fatigue, mais à cause de la peur. Il se retira complètement de moi et, pour un instant terriblement affolant, je crus même qu'il allait s'arrêter pour de bon, que tout allait être fini. Puis il me pénétra de nouveau, et ce fut comme s'il se donnait complètement à moi, à nous, à la nuit.

Une aura, à la fois ambrée et lunaire, s'élevait de nos corps et s'étendait comme si nous nous mouvions dans un cocon de lumière, de chaleur, d'énergie. Chaque coup de boutoir de son corps augmentait cette énergie. Chaque contorsion de mon corps sous le sien tissait

autour de nous une barrière de magie frémissante, enveloppante, suffocante. Je l'attirais en moi comme si ma magie essayait de le boire. Quand je me rendis compte que mes doigts étaient serrés autour des barreaux de fer du lit au point qu'ils s'enfonçaient dans ma chair, je repris un peu mes esprits. Roane se colla contre moi, les courbes de sa poitrine et de son ventre épousant mon dos tandis que son sexe s'enfonçait encore entre mes jambes. Dans cette position, sa force était devenue moins brutale. C'est alors que la magie éclata soudain entre nous, naissant du contact de toute cette peau. Nos corps se fondirent l'un dans l'autre comme l'avaient fait nos mains un peu plus tôt, et je pus sentir Roane s'enfoncer dans mon dos jusqu'à ce que nos cœurs se touchent, palpitent en une danse plus intime que tout ce que nous avions connu auparavant.

Nos cœurs commencèrent à battre ensemble, suivant de plus en plus le même rythme, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement à l'unisson. Ils devinrent un seul cœur, un seul corps, un seul être, jusqu'à ce que je ne sache plus où s'arrêtait mon corps et où commençait celui de Roane. C'est à cet instant de parfaite harmonie que j'entendis pour la première fois la mer. Le doux murmure des vagues s'écrasant sur la plage. Je flottais sans contour, sans forme, dans un halo de lumière avec seulement le battement de nos cœurs unis pour me rappeler que j'étais encore faite de chair et non de pure magie. En ce lieu luminescent et flou, sans corps pour nous contenir, on entendait le bruit incessant d'une eau qui s'écoule, roule et se déroule sans fin. Le murmure de l'océan emplissait cet espace lumineux, chassait le battement de nos cœurs qui s'enfonçaient lentement dans les vagues. Sans aucune crainte, nous coulâmes sous les flots, de plus en plus profondément, dans un halo aveuglant de lumière. L'onde nous entourait de toute part et je pouvais sentir la pression des abysses pousser sur nos cœurs comme pour nous écraser. Mais nous ne serions pas écrasés. Je le savais et Roane le savait aussi. Puis soudain une poussée extérieure nous entraîna vers le haut, vers la surface de l'océan invisible qui nous portait en son sein. Je pris conscience d'un froid effroyable et j'eus peur, mais Roane n'avait pas peur. Il était joyeux. Nous fîmes surface et, bien que je susse que nous étions toujours sur le lit de son appartement, je sentis l'air fouetter mon visage. Je pris une longue inspiration et me rendis soudain compte que la mer était chaude. L'eau était si chaude, plus chaude que le sang, assez chaude pour être presque brûlante.

Je repris soudain conscience de mon corps. Je pouvais aussi sentir le corps de Roane à l'intérieur du mien. L'océan dansait autour de nous. Mes yeux avaient beau me rappeler que j'étais encore sur le lit, les mains agrippées aux barreaux, je sentais malgré tout l'eau chaude, tellement chaude, tourbillonner autour de nous. L'océan

invisible emplissait la lumière brillante de nos deux corps entrelacés comme l'eau emplit un aquarium. Notre énergie contenait l'eau tel un immense verre métaphysique. Nos corps étaient comme les mèches de bougies flottantes, prises dans l'eau et le verre. L'eau et le feu. L'eau et la chair. Nos corps commencèrent à être plus réels, plus concrets. L'impression d'océan invisible s'évanouissait peu à peu. Les lumières de nos corps retournèrent lentement dans l'écrin de nos peaux. Puis le plaisir nous emporta et la chaleur qui était dans l'eau, dans la lumière, s'écrasa sur nous, nous arrachant un hurlement. La chaleur devint brûlante et m'emplit, débordant de ma peau, de mes mains. Des sons surgirent de ma bouche, trop primitifs pour être des cris. Le corps de Roane s'arc-bouta contre le mien, et la magie nous prit ensemble, faisant durer l'orgasme jusqu'à ce que je sente le métal des barreaux commencer à fondre sous mes mains. Roane cria, mais ce n'était pas un cri de plaisir. Enfin, enfin, nous étions libres. Il roula sur le côté et je l'entendis tomber sur le sol.

Je me tournai vers lui, toujours allongée sur le ventre.

Il était étendu sur le côté, une main tendue vers moi, essayant de me toucher. J'eus un aperçu rapide de son visage, de ses yeux emplis de terreur, avant que des poils commencent à recouvrir son visage, le transformant en une masse de fourrure lisse. Je m'assis sur le lit, tendant ma main vers lui, sachant que je ne pouvais rien faire.

Puis je me retrouvai en tête à tête avec un phoque étendu sur le sol de l'appartement.

Un grand phoque à la fourrure auburn qui me fixait avec les yeux bruns de Roane. Tout ce que je pouvais faire, c'était regarder. Il n'y avait rien à dire.

Le phoque s'approcha maladroitement du lit, puis une fente jusque-là invisible s'ouvrit sur le devant de l'animal et Roane en sortit. Il se leva, serrant sa nouvelle peau dans ses bras. Il me considérait avec une expression de doux étonnement sur le visage. Il pleurait, mais je ne crois pas qu'il s'en rendait compte.

Je vins vers lui, touchai sa peau, le touchai lui, comme si ni l'un ni l'autre n'étaient réels. Je le serrai dans mes bras et mes mains sentirent que son dos était intact, que sa peau était aussi douce et parfaite que le reste de son corps. Les cicatrices de brûlure avaient disparu.

Il renfila la peau de phoque avant que je puisse dire un mot. Le phoque me regardait, tournant autour de la pièce avec des mouvements maladroits, ressemblant presque à ceux d'un serpent, puis Roane sortit de nouveau de sa peau. Il se tourna vers moi et éclata de rire.

Il me prit par les cuisses, me souleva par-dessus sa tête et nous enveloppa tous les deux dans la peau de phoque. Il nous fit tourner

tous les deux dans la chambre en riant, son visage encore baigné de larmes. Moi aussi, je pleurais, et je riais. Roane s'écroula sur le lit et m'allongea sur sa peau de phoque. Je me sentis tout à coup fatiguée, horriblement fatiguée. J'avais besoin de prendre une douche et de partir. Je ne rayonnais plus. J'étais pratiquement certaine de pouvoir remettre mon glamour. Mais j'étais incapable de garder mes yeux ouverts. Je n'avais été soûle qu'une fois dans ma vie et j'étais tombée dans les pommes. C'était sans doute ce qui m'arrivait. J'étais en train de perdre conscience à cause des Larmes de Branwyn ou simplement d'un excès de magie. Nous nous endormîmes enlacés, enveloppés dans la peau de phoque. La dernière chose à laquelle je songeai, avant que nous tombions ensemble dans un sommeil plus profond qu'un sommeil naturel, n'était plus ma sécurité. La peau de phoque était chaude, aussi chaude que les bras de Roane autour de moi, et je savais que la peau était aussi vivante que lui, qu'elle était une partie de lui. Je sombrai dans le noir, roulée en boule entre des morceaux de la chaleur de Roane, de la magie de Roane, de l'amour de Roane.

Chapitre 8

— Merry, Merry, disait doucement une voix.

Je sentis une main caresser le côté de mon visage, lissant mes cheveux en arrière. Je me retournai, me frottai à cette main, puis ouvris les yeux. Comme la lumière était allumée, je fus un instant aveuglée. J'avançai d'abord une main pour protéger mes yeux, mais sans succès. Alors, je repris ma position, enfouissant mon visage dans l'oreiller.

— Éteins la lumière ! balbutiai-je.

Je sentis le lit bouger et, une seconde plus tard, le cercle de lumière avait disparu. Je levai la tête et découvris la chambre plongée dans une obscurité presque complète. Roane et moi nous étions endormis à l'aube. A présent il aurait dû faire plein jour. Je m'assis et regardai autour de moi dans la pénombre. Je ne fus qu'à moitié étonnée de trouver Jeremy debout près de l'interrupteur. Quant à Roane, je ne me donnai pas la peine de le chercher. Je savais où il était. Dans l'océan avec sa nouvelle peau. Il ne m'avait pas abandonnée sans protection, mais il m'avait abandonnée. Cela aurait sans doute dû blesser mon amour-propre, mais ce ne fut pas le cas. J'avais rendu à Roane son premier amour, la mer.

Un vieux dicton dit qu'il ne faut jamais s'immiscer entre un être féerique et sa magie. Roane était dans les bras de sa bien-aimée et je n'étais pas cette bien-aimée. Nous n'allions sans doute jamais nous revoir et il ne m'avait pas dit adieu. En revanche, je savais que, si j'avais besoin de lui un jour, il me suffirait de descendre au bord de la mer et de l'appeler. Roane viendrait, prêt à tout me donner. Tout, sauf de l'amour. Quant à moi, j'aimais Roane, mais je n'étais pas amoureuse de lui. Heureusement pour moi !

J'étais à genoux sur les draps froissés, toute nue, en train de regarder à travers les fenêtres obscures.

— J'ai dormi pendant combien de temps ?

— On est vendredi soir et il est un peu plus de vingt heures.

Je descendis du lit et me levai.

— Pas possible ! Oh, mon Dieu...

— Si je comprends bien, le fait que tu sois encore dans cette ville après la tombée de la nuit n'est pas une bonne nouvelle.

Je risquai un coup d'œil vers lui.

Il restait planté entre la porte et l'interrupteur. C'était difficile à dire dans l'obscurité, mais je crois qu'il portait l'un de ses

incontournables costumes parfaitement coupés, simples et élégants. Je pus cependant sentir une certaine tension en lui, comme s'il avait autre chose à me dire, de plus direct. Ou alors des nouvelles. De mauvaises nouvelles.

— Que s'est-il passé ?

— Rien pour l'instant, répondit-il.

Je le regardai fixement.

— Qu'est-ce qui va se passer, d'après toi ?

J'avais du mal à cacher ma méfiance.

Jeremy rit.

— Ne t'inquiète pas, je n'ai appelé personne. Mais je suis certain que la police ne s'est pas privée de le faire, à l'heure qu'il est. J'ignore pourquoi tu t'es cachée pendant tout ce temps, mais si tu te caches des Sluaghs, de la Légion, alors tu es dans de sales draps.

« Sluagh » était le mot grossier pour désigner un Fey Unseelie de bas rang. « La Légion » était l'expression polie. Grossier d'abord, poli ensuite, pour se reprendre. Et puis merde ! Après tout, seul un autre Unseelie pouvait dire « sluagh » sans que cela soit considéré comme une insulte mortelle.

— Je suis une Princesse Unseelie. Pourquoi devrais-je me cacher d'eux ?

Il s'adossa contre le mur.

— Là est la question, n'est-ce pas ?

Même à travers la pièce plongée dans l'obscurité, je pus sentir le poids de son regard, son intensité. Il était discourtois pour un Fey de poser des questions directes à un autre Fey, mais il crevait d'envie d'en poser plein. On pouvait sentir les questions en suspens comme une entité palpable dans l'espace qui nous séparait.

— Allez, va prendre ta douche comme une brave petite fille !

Il souleva un sac du sol, près de ses pieds.

— Je t'ai apporté des vêtements. La camionnette est en bas, avec Ringo et Uther. Nous allons t'emmener à l'aéroport.

— Tu sais, Jeremy. Vous prenez tous des risques en m'aidant.

— Raison de plus pour que tu te grouilles.

— Je n'ai pas mon passeport.

Il jeta sur le lit un petit paquet emballé dans du kraft. C'était la pochette contenant mes papiers que je gardais collée sous le siège de ma voiture. Il m'avait apporté ma nouvelle identité.

— Comment savais-tu ?

— Pendant trois ans tu t'es cachée des autorités humaines, de ta... famille et de ses acolytes. Tu n'es pas stupide. Tu savais qu'ils finiraient par te trouver et tu as donc prévu un plan de secours. Je te conseille simplement de planquer tes papiers secrets ailleurs, la prochaine fois. C'est un des premiers endroits où j'ai regardé.

Mes yeux passèrent du paquet à lui.

— Il y avait également autre chose sous le siège.

Il ouvrit sa veste comme le ferait un mannequin lors d'un défilé, pour montrer la ligne élégante de la chemise et le graphisme irrésistible de la cravate. Mais au lieu de cela, il montra l'arme coincée dans la ceinture de son pantalon. C'était juste une forme plus sombre contre sa chemise claire, mais je savais que c'était un LadySmith 9 mm parce que c'était mon arme. Il sortit un chargeur supplémentaire de sa poche.

— La boîte de cartouches est dans le sac, avec tes vêtements.

Il posa le revolver sur le paquet et fit le tour du lit d'un pas prudent.

— Tu as l'air nerveux, Jeremy.

— Je ne devrais pas ?

— C'est moi qui te rends nerveux ? Je ne pensais pas que mon origine royale t'impressionnerait.

J'examinai son visage, tentai de lire en lui, mais en vain. Il cachait quelque chose.

— Disons plutôt que les Larmes de Branwyn ont l'air tenace. Va prendre ta douche, ajouta-t-il en montrant la salle de bains d'un geste de la main.

— Je ne sens plus le pouvoir du sortilège.

— Grand bien te fasse ! Mais crois-moi, va prendre une douche.

Je le considérai d'un air narquois.

— Cela te choque de me voir nue ?

Il hocha la tête.

— Il ne faut pas m'en vouloir, mais c'est aussi la raison pour laquelle Uther et Ringo sont restés en bas, dans la camionnette. Simple précaution.

Je lui souris et eus soudain envie de m'approcher un peu plus de lui, de réduire cette distance de précaution. Je n'éprouvais pas un désir particulier pour Jeremy, mais l'envie de voir quelle emprise je pouvais avoir sur lui me turlupinait. Ce n'était pourtant pas mon style d'abuser d'un ami. D'un ennemi peut-être, mais pas d'un ami. Était-ce un reste de l'excitation de la veille ou des vestiges des Larmes qui m'affectaient encore ? La raison l'emporta. Je chassai donc tout cela de mon esprit et me contentai de me diriger vers la salle de bains. Une douche rapide et en route pour l'aéroport !

Vingt minutes plus tard j'étais prête, mes cheveux encore trempés. Je portais un tailleur-pantalon bleu marine assez habillé et un chemisier de soie émeraude. Jeremy m'avait également choisi une paire d'escarpins noirs à petits talons et des bas noirs. N'ayant jamais possédé d'autres types de bas, ceux-ci me convenaient parfaitement. Mais pour le reste...

— La prochaine fois que tu auras l'occasion de choisir des vêtements censés me permettre de courir pour sauver ma peau, tu serais gentil de me prendre des chaussures de jogging ! Les petits souliers délicats, quelle que soit la hauteur du talon, ne sont simplement pas faits pour ça.

— Je n'ai jamais eu de problème avec des chaussures habillées, dit-il.

Il se balançait sur l'une des chaises de la cuisine au dossier particulièrement raide. Il avait l'air d'y être parfaitement à l'aise, suffisamment gracieux. Mais il était d'un naturel bien trop coincé pour se laisser aller ainsi, comme un chat. Jeremy posait. Or, les chats ne posent pas, eux. Ils se contentent d'être.

— Je suis désolé d'avoir oublié tes verres de contact bruns, dit-il. Mais ça ne devrait pas poser de problème. J'aime tes yeux. Ils sont tout simplement fascinants. Ainsi assortis à ton chemisier, ils ont l'air très humain. Par contre, à ta place, j'aurais gardé une teinte un peu plus rouge dans les cheveux. Là, ils sont presque auburn.

— Les cheveux roux se repèrent au premier coup d'œil, même dans la foule. Le glamour est censé aider à se cacher, pas à se faire remarquer.

— Je connais beaucoup de Feys qui se servent du glamour uniquement pour attirer l'attention, pour être plus beaux, se donner un air plus exotique.

Je haussai les épaules.

— Ça les regarde. Moi je n'ai pas besoin de me faire de la pub.

Il se leva.

— Toutes ces années sans que je me rende compte que tu étais sidhe ! Je pensais que tu étais une Fey à part entière et que tu le cachais pour je ne sais quelle raison. Jamais je n'aurais deviné la vérité !

Il s'éloigna de la table, les mains sur les hanches. La tension qui était en lui depuis qu'il m'avait réveillée résonnait à travers toute la pièce.

— Ça te chiffonne, hein ? dis-je.

Il acquiesça.

— On me dit grand magicien. J'aurais dû percevoir la réalité à travers l'illusion. A moins que ça aussi ce soit une illusion ? Es-tu meilleure magicienne que moi, Merry ? Et la magie, est-ce que tu la cachais aussi, Merry ?

Pour la première fois, je sentis le pouvoir s'amplifier autour de Jeremy. Ce n'était peut-être qu'une protection, un bouclier. Mais ça pouvait également être le commencement d'autre chose.

Je me plantai devant lui, les jambes écartées, les mains sur les hanches, exactement comme lui. Je fis appel à mon propre pouvoir,

lentement, prudemment. Si nous avions été engagés dans un duel au pistolet, il aurait déjà sorti son flingue, mais sans le pointer vers moi. Moi, j'essayais encore de garder le mien dans son holster. Vous pensez peut-être que j'aurais dû me méfier de tout le monde, après tout ce temps. Mais je refusais de croire que Jeremy était mon ennemi.

— On n'a pas de temps à perdre avec ça, Jeremy !

— Je pensais pouvoir te traiter comme si rien n'avait changé, mais c'est impossible. Il faut que je sache.

— Que tu saches quoi, Jeremy ?

— Je veux savoir quelle est la part de mensonge dans ces trois dernières années.

Je sentais son pouvoir sourdre de tout son corps, comblant l'infime espace entre lui et son aura personnelle. Il insufflait énormément d'énergie dans ses protections, ses boucliers. Énormément de pouvoir.

Les miens étaient toujours en place, compacts, chargés à bloc. C'était instinctif chez moi. Tellement instinctif que la plupart des gens, même les plus sensibles, prenaient mes boucliers pour mon niveau de pouvoir normal. Ce qui veut dire que j'affrontais Jeremy avec mes protections à leur maximum. Je n'avais rien à y ajouter. Et telles quelles, elles étaient plus fortes que les siennes. Simple constat. Mes sortilèges d'attaque, en revanche, n'avaient rien de terrible. J'avais déjà vu Jeremy lancer des sorts. Il ne pourrait jamais traverser mes boucliers et moi, je serais incapable de le blesser avec ma magie. On en arriverait vite aux coups, voire aux armes.

J'espérais surtout que nous n'aurions pas à nous battre.

— Ton offre de m'accompagner à l'aéroport tient toujours ? Tu n'as pas changé d'avis pendant que je prenais ma douche ?

— Elle tient toujours, dit-il.

La plupart des Sidhes sont capables de visualiser le pouvoir en couleurs ou en formes, mais je n'avais jamais été fichue d'y arriver. En revanche, je pouvais sentir le pouvoir et, pour l'instant, Jeremy était en train de remplir la pièce avec toute l'énergie qu'il envoyait dans ses boucliers.

— Ça veut dire quoi, cette démonstration de pouvoir ?

— Tu es sidhe, Merry. Tu es une Sidhe Unseelie. C'est juste un cran au-dessus des Sluaghs.

L'accent des Highlands de Jeremy était tellement lourd qu'il débordait de ses phrases. Je ne l'avais jamais entendu se départir de son accent typique de l'Américain-moyen-venant-de-son-trou-perdu. C'était nouveau et cela me rendait nerveuse. Beaucoup de Sidhes se targuent de garder leur accent d'origine, quel qu'il soit.

— Et où veux-tu en venir ?

En fait, j'avais l'impression de comprendre où il nous menait.

J'aurais presque préféré une bagarre.

— Les Unseelie fonctionnent à la trahison ! jeta-t-il avec dédain. On ne peut pas leur faire confiance.

— Tu trouves qu'on ne peut pas me faire confiance, Jeremy ? Est-ce que trois années d'amitié n'ont pas plus de poids que de vieilles histoires ?

Une pensée amère traversa son visage.

Son accent devint encore plus prononcé.

— Ce ne sont pas des histoires. Quand j'étais gamin, on m'a viré des territoires Trow. La Cour Seelie n'a pas daigné remarquer un garçon Trow, mais la Cour Unseelie accepte tout le monde.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Pas tout le monde.

Je ne crois pas que Jeremy ait compris le sarcasme.

— Non, pas tout le monde.

Il était tellement furieux qu'un léger tremblement s'empara de ses mains. J'allais payer la facture pour un grief vieux de plusieurs siècles. Ce ne serait pas la première fois. Ni la dernière. N'empêche que ça me mettait en boule. On n'avait pas le temps pour ses sautes d'humeur, et encore moins pour les miennes.

— Je suis désolée que mes ancêtres t'aient maltraité, Jeremy, mais c'était avant mon époque. La Cour Unseelie se paie un service de relations publiques depuis que j'existe.

— Pour diffuser des mensonges ! dit-il d'un accent si épais qu'il en était guttural.

— Tu veux qu'on compare nos cicatrices ?

Je tirai mon chemisier hors du pantalon et lui fis voir la cicatrice en forme de main sur mes côtes.

— De l'illusion, dit-il, sceptique.

— Tu peux toucher, si tu veux. Le glamour trompe la vue, mais pas le toucher d'un autre Fey.

C'était une demi-vérité, car je pouvais me servir de mon glamour pour tromper tous les sens, même chez un autre Fey. Mais ce n'était pas un talent très répandu, même parmi les Sidhes, et j'étais prête à parier que Jeremy allait me croire. Parfois, un mensonge plausible est plus efficace qu'une vérité indésirable.

Il avança lentement vers moi, le scepticisme peint sur son visage. Cela me faisait de la peine de le voir ainsi. Il jeta un coup d'œil à la cicatrice, mais resta hors de portée. Apparemment, il savait que la magie personnelle sidhe, la plus puissante, se déclenchait par simple contact. Jeremy connaissait donc mieux les Sidhes que je ne le croyais.

Je laissai échapper un soupir et croisai les doigts au-dessus de ma tête. Le chemisier retomba sur la cicatrice, mais je me dis que Jeremy pouvait très bien écarter le tissu lui-même. Il avança vers moi

sans me quitter des yeux. Puis il tendit le bras pour toucher la soie verte. Avant de soulever, il soutint longuement mon regard, comme s'il essayait de lire dans mes pensées. Mais j'avais repris mon visage habituel, poli, désespérément vide, éventuellement empreint d'un léger ennui. Ce visage-là, j'avais eu l'occasion de le perfectionner à la Cour. J'étais capable de voir un ami se faire torturer, capable d'enfoncer un couteau dans les tripes de quelqu'un avec cette même expression sur mon visage. On ne peut pas survivre à la Cour avec un visage qui trahit les sentiments.

Jeremy releva lentement le tissu, sans jamais quitter mon visage des yeux. Il regarda finalement vers le bas et je me gardai de faire le moindre mouvement qui puisse l'effrayer. Ça me rendait malade que Jeremy Grey, mon ami et mon boss, me traite comme si j'étais quelqu'un de très dangereux. Et encore, il ne savait pas à quel point je pouvais être dangereuse...

Il passa les doigts sur la chair boursouflée, légèrement rugueuse.

— Il y a encore d'autres cicatrices dans mon dos, mais je viens de m'habiller et, si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais qu'on s'en tienne là.

— Pourquoi est-ce que je ne les ai pas vues quand tu étais nue ou quand ils ont installé le micro dans mon bureau ?

— Je ne voulais pas que tu les voies, mais je ne me donne pas la peine de les cacher quand ils sont sous mes vêtements.

— Ne jamais gaspiller l'énergie magique, dit-il comme s'il se parlait à lui-même.

Il secoua la tête, comme s'il entendait quelque chose que moi je ne pouvais pas entendre. Il me dévisagea, troublé.

— Nous n'avons pas le temps de rester là à nous disputer, Merry.

— C'est moi qui ai dit ça ?

— Merde ! J'y suis. C'est un sortilège de mécontentement, de méfiance, de discorde. Ça veut dire qu'ils arrivent.

La peur envahit son visage.

— Ils peuvent encore être à des kilomètres, Jeremy.

— Ou bien juste dehors, dit-il.

Il marquait un point. S'ils se trouvaient juste dehors, alors il serait plus prudent d'appeler les flics et d'attendre qu'ils arrivent. Je ne leur dirais pas que des méchants de la Cour Unseelie étaient cachés dans les buissons. Mais j'étais pratiquement certaine que, si j'appelais l'inspecteur Alvera pour lui dire que la Princesse Meredith était sur le point de se faire zigouiller sur son territoire, il enverrait immédiatement des secours.

Mais si j'avais le choix, je préférerais tout de même me tirer en douce. Il fallait avant tout que je sache ce qu'il y avait dehors.

Jeremy me considéra d'un air bizarre.

— Tu viens de penser à quelque chose. Je peux savoir ce que

c'est ?

— La Légion n'est pas composée de Sidhes, il n'y en a en général qu'un ou deux pour l'encadrer, comme maîtres de la chasse. Cela fait partie de l'horreur d'en être l'objet. Il est possible que je ne sois pas capable de repérer les Sidhes s'ils ne le souhaitent pas, mais je trouverai le reste de la Légion sans problème.

Il balaya l'air des mains.

— Alors, je t'en prie, ne te gêne pas !

Il ne discuta pas ma décision, ne demanda pas si j'en avais les capacités ou si c'était dangereux. Il l'accepta d'office. Il ne se comportait plus comme mon patron. J'étais devenue la Princesse Meredith NicEssus et, si je disais que je pouvais chercher la Légion dans la nuit, il me croyait. Merry Gentry, il ne l'aurait jamais crue. Pas sans preuve.

Je me mis à chercher, en gardant bien mes boucliers en place, mais en étendant mon pouvoir au maximum. C'était dangereux, parce que, s'ils étaient au-dessus de nous, alors cette brèche était tout ce dont ils avaient besoin pour m'écraser. Mais c'était la seule manière d'évaluer à quelle distance ils se trouvaient. Je sentis Uther et Ringo, sentis leurs êtres, leur magie. Il y avait la force de la mer et le vrombissement de la terre, la magie de toutes les choses vivantes, mais rien d'autre. J'étendis ma recherche de plus en plus loin, de kilomètre en kilomètre, et il n'y avait rien. Puis, là, presque au bord de ma limite, quelque chose appuyait sur l'air comme une tempête venant dans notre direction. Mais ce n'était pas une tempête, en tout cas pas une tempête de vent et de pluie. C'était trop loin de moi pour que je puisse avoir une idée précise de quelles créatures féeriques accompagnaient les Sidhes, mais j'en savais assez. Il nous restait du temps.

Je me retirai à l'intérieur de mes boucliers, les refermai hermétiquement.

— Ils sont à des kilomètres d'ici.

— Alors comment ont-ils pu jeter le sortilège de la discorde ?

— Il suffirait que ma tante le murmure dans la brise nocturne pour que le sortilège trouve sa cible.

— À partir de l'Illinois ?

— Ça peut prendre de un à trois jours. C'est faisable, même à partir de l'Illinois. Mais ne te fais pas de bile. Elle ne se salirait jamais les mains avec des tâches subalternes. Elle me veut peut-être pour me tuer, mais pas à distance. Elle voudra se servir de moi pour faire un exemple et pour ça ils devront me ramener à la maison.

— Combien de temps nous reste-t-il ?

— Une heure, peut-être deux.

— Alors on peut t'emmener à l'aéroport à temps. La seule chose

que je puisse te proposer, c'est de te faire sortir de la ville. Un seul magicien sidhe est arrivé à me retenir à l'extérieur de la maison d'Alistair Norton. Un seul, tu te rends compte ? Et en plus, il n'était même pas sur place ! Merry, je ne suis pas assez puissant pour briser la magie sidhe. En d'autres termes, je ne peux t'être d'aucune aide.

— Tu as pourtant envoyé les araignées à travers la protection de la maison de Norton. Tu m'as conseillé de me cacher sous le lit. Tu as été génial, Jeremy !

Il me jeta un regard étrange.

— Je croyais que c'était toi, le coup des araignées.

Nous nous regardâmes l'un l'autre avec consternation.

— Ce n'était pas moi, dis-je.

— Ce n'était pas moi non plus, dit-il doucement.

— Je sais que ça ressemble à un cliché, mais si ce n'était pas toi et si ce n'était pas moi...

Je laissai le reste en suspens.

— Uther est incapable de faire un truc pareil, dit Jeremy.

— Et Roane ne pratique pas la magie active.

J'eus soudain froid, mais cela n'avait rien à voir avec la température.

— Alors qui était-ce ? Qui m'a sauvée ?

Jeremy secoua la tête.

— Je l'ignore. Parfois les Unseelie peuvent traiter quelqu'un avec amitié avant de le briser.

— Ne crois pas toutes les histoires que tu peux entendre, Jeremy.

— Ce n'est pas une histoire.

La colère donnait à ces simples mots une sonorité dangereuse et désagréable. Je compris soudain l'ampleur de sa peur. Ses réactions avaient toutes un goût très... personnel. Il n'était pas simplement effrayé de manière globale. C'était précis, basé sur autre chose que des histoires ou des légendes.

— As-tu eu des relations étroites et personnelles avec la Légion ?

Il hocha la tête et déverrouilla la porte.

— Il se peut qu'on ait seulement une heure. Tirons-nous d'ici ! lança-t-il.

Je pressai ma main sur la porte, l'empêchant de l'ouvrir.

— C'est important, Jeremy. Si tu as été tenu en esclavage par l'un d'entre eux, alors ce Sidhe aura... du pouvoir sur toi. Il faut absolument que je sache ce qui t'est arrivé.

Il fit alors une chose qui ne manqua pas de me surprendre : il commença à déboutonner sa chemise.

Je soulevai un sourcil inquisiteur.

— Tu n'es pas contaminé par les Larmes de Branwyn, j'espère !

dis-je sur un ton faussement inquiet.

Il sourit. Ce n'était pas son sourire habituel, mais il y avait du progrès.

— J'ai un jour été ami avec un membre de la Légion.

Il déboutonna la chemise mais laissa le col fermé et la cravate nouée, retira sa veste, la plia sur son bras et me tendit son dos.

— Soulève ma chemise, ordonna-t-il.

Je n'avais aucune envie de regarder. J'avais déjà eu un aperçu des œuvres de ma famille quand elle décide d'être créative. Il y avait tant de possibilités horribles. Je ne voulais en voir aucune gravée dans la chair de Jeremy. Mais je soulevai le tissu gris impeccable parce qu'il fallait que je sache. Je ne sursautai pas, j'étais préparée. Et hurler aurait été excessif.

Son dos était couvert de cicatrices de brûlures, comme si quelqu'un avait pressé une marque au fer rouge sur sa chair, encore et encore. Sauf que cette marque avait la forme d'une main. Je touchai ses cicatrices, comme il l'avait fait avec la mienne, doucement, suivant les traces du bout des doigts. J'allais poser ma paume au-dessus d'une de ses empreintes de main, puis hésitai. Il valait mieux le prévenir.

— Je voudrais poser ma main sur une des empreintes pour en évaluer la taille.

Il répondit d'un hochement de tête.

La main imprimée était bien plus grande que la mienne, plus grande que l'empreinte sur mon propre corps. Une main d'homme, avec des doigts plus larges que la plupart des Sidhes.

— Tu connais le nom de celui qui t'a fait ça ?

— Tamlyn, dit-il.

Il avait l'air embarrassé, et il avait de bonnes raisons de l'être.

Tamlyn, c'était Jean Dupont dans les milieux des fées. Tamlyn tout comme Robin Bonenfant et une poignée d'autres noms d'emprunt du même acabit étaient ces fausses identités systématiquement utilisées quand les vrais noms devaient rester secrets.

— Tu devais être très jeune pour ne pas te méfier quand il t'a donné ce nom, dis-je.

Il acquiesça.

— J'étais jeune, en effet.

— Je peux vérifier ton aura ?

Il me sourit par-dessus son épaule. Le mouvement plissa la peau de son dos, donnant aux cicatrices d'étranges formes.

— L'aura est un terme New Age. Les Feys n'en ont pas.

— Alors appelons ça ton pouvoir personnel si tu préfères.

Je continuai à observer les marques et remontai le pan de chemise sur son épaule.

— Étais-tu attaché quand on t'a fait ça ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu peux remettre tes mains dans la position dans laquelle elles étaient attachées ?

Il prit une inspiration, voulant sans doute demander des explications, mais il se contenta finalement de lever les mains au-dessus de sa tête. Il s'approcha de la porte pour s'y appuyer et leva les bras le plus haut possible, un peu en avant de son corps, jusqu'à ce qu'ils forment un Y.

La chemise était retombée et je dus la relever. C'est alors que je vis exactement ce à quoi je m'étais attendue. Les empreintes de main formaient une image. Une image de dragon ou plus précisément un Wurm, long et sinueux, avec un aspect plutôt oriental à cause de cette forme de main. Il s'agissait assurément d'un dragon. Mais les brûlures ne formaient cette image que lorsque Jeremy adoptait la position qu'il avait pendant le supplice. Quand ses bras reprenaient une position normale, la peau se retendait et les brûlures redevenaient de simples cicatrices.

— Tu peux baisser les bras, dis-je.

Il obtint ce qu'il voulait en se tournant vers moi. Il commença à remettre sa chemise dans le pantalon d'un geste automatique, en m'interrogeant du regard.

— Tu m'as l'air bien préoccupée. Qu'est-ce que tu as découvert dans ces cicatrices que personne d'autre n'a remarqué ?

— Ne remets pas encore ta chemise, Jeremy. Il faut que je pose une protection sur ton dos.

— Qu'est-ce que tu as vu, Merry ?

Il cessa d'enfoncer sa chemise, mais ne la ressortit pas du pantalon pour me faciliter la tâche.

Je n'en revenais pas ! Jeremy avait porté ces cicatrices pendant des siècles sans savoir que le Sidhe s'était amusé avec sa chair. Cela démontrait un tel mépris pour la victime, une telle méchanceté qu'il était difficile d'y rester indifférent. Cela avait sans doute un usage très pragmatique. De la cruauté fonctionnelle, si je puis dire. Le Sidhe, quelle que soit son identité, avait pu poser un sortilège sur les brûlures. Il était peut-être capable de faire sortir un dragon de sa chair ou même de transformer Jeremy lui-même en dragon. Ce n'était peut-être pas le cas, mais il valait mieux prévenir que guérir.

— Laisse-moi protéger ton dos et je t'expliquerai tout ça en descendant à la camionnette.

— On a le temps ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Écarte la chemise pour dégager les cicatrices.

Il me considéra d'un air circonspect, mais quand je le tournai vers la porte, il ne protesta pas. Il souleva la chemise afin que je puisse opérer.

Je versai de l'énergie dans mes mains comme si je retenais de la chaleur entre mes paumes. Je les ouvris lentement, les paumes dirigées vers le dos nu de Jeremy. Puis je plaçai mes mains juste au-dessus de sa peau. Cette chaleur tremblante caressa son dos et Jeremy frissonna à son contact.

— Quelles runes est-ce que tu utilises ? demanda-t-il d'une voix un brin essoufflée.

— Aucune, dis-je.

J'étais cette chaude énergie sur ses cicatrices, le long de son dos.

Il commença à se retourner.

— Ne bouge pas.

— Comment ça, tu n'utilises pas de runes ? Qu'est-ce que tu peux utiliser d'autre ?

Je dus m'agenouiller pour m'assurer que le pouvoir couvrait toutes les cicatrices. Quand je fus certaine que tout était recouvert, je le scellai, matérialisant visuellement l'énergie comme une couche de lumière brillante et jaune juste au-dessus de sa peau. Je rassemblai les bords de cette lumière afin qu'elle adhère à sa peau comme une carapace.

Jeremy laissa échapper un soupir tremblotant.

— Qu'est-ce que tu utilises, Merry ?

— De la magie, dis-je en me relevant.

— Je peux laisser retomber la chemise ?

— Oui.

La soie grise se remit en place et la protection était si concrète dans mon esprit que je crus que le tissu allait former une bosse, mais il n'en fut rien. Le tissu glissa sur son dos comme si je n'y avais rien fait. Mais je ne doutai pas un instant avoir correctement fait mon boulot.

Il commença à remettre sa chemise dans son pantalon avant même de se tourner vers moi.

— Tu as simplement utilisé ta propre magie pour faire ça ?

— Oui.

— Pourquoi pas des runes ? Elles permettent d'augmenter notre magie.

— Beaucoup de runes sont en fait d'anciens symboles de divinités et de créatures dont on ne se souvient plus depuis longtemps. Qui sait ? J'aurais peut-être invoqué le Sidhe qui t'a fait ça. Je ne pouvais pas prendre un tel risque.

Il enfila sa veste et resserra le nœud de sa cravate.

— Maintenant, dis-moi ce qui t'a inquiétée au sujet des cicatrices sur mon dos ?

J'ouvris la porte de l'appartement.

— Pendant qu'on va à la voiture.

Je sortis sur le palier avant qu'il ait le temps de protester. Nous avions pris trop longtemps, mais ne pas protéger son dos aurait été d'une négligence inqualifiable.

Nous dégringolâmes l'escalier dans nos chaussures de soirée.

— Qu'est-ce que c'était, Merry ?

— Un dragon. Un Wyrn, plus précisément, puisqu'il n'avait pas de pattes.

— Tu as vu un dessin dans les cicatrices ?

Il atteignit la porte d'entrée de l'immeuble avant moi et me la tint ouverte par habitude.

Je sortis mon arme et retirai le cran de sûreté.

— Je croyais que la Légion était à des kilomètres d'ici, dit Jeremy.

— Un Sidhe solitaire pourrait échapper à ma vigilance.

Je tins l'arme baissée, le long de ma cuisse afin qu'on ne puisse pas la remarquer tout de suite.

— Il n'est pas question que je me fasse prendre, Jeremy. Advienne que pourra !

Je m'enfonçai dans la douce nuit californienne avant qu'il puisse dire quoi que ce soit. Beaucoup de Feys, et en particulier les Sidhes, considèrent les armes modernes comme de la triche. Il n'y avait pas de loi écrite concernant l'usage des armes à feu, mais c'était tout de même considéré d'un mauvais œil, à moins que vous ne fassiez partie de la garde d'élite de la Reine ou du Prince. Leurs membres devaient porter des armes à feu s'ils voulaient protéger la famille royale. Après tout, j'étais moi aussi membre de la famille royale ! De la roupie de sansonnet peut-être, mais tout de même de sang royal. Que les autres le veuillent ou non. Je n'avais pas de garde pour me protéger, il fallait donc que je le fasse moi-même, avec les moyens du bord.

La nuit n'était jamais vraiment noire, ici. Il y avait trop de lumières électriques, trop de gens. Je fouillai cette douce obscurité à la recherche d'une silhouette solitaire. Je cherchai tout autour de nous avec mes yeux, avec mon pouvoir, tandis que nous nous dirigeons vers la camionnette qui nous attendait. Il y avait des gens dans les autres maisons. Je les sentais bouger, vibrer. Une rangée de mouettes se déplaça le long de l'un des toits, mi-endormies, mi-furieuses, conscientes de mon balayage magique au-dessus de leurs têtes. Il y avait une fête sur la plage. Je pus sentir l'énergie augmenter, de l'excitation, de la peur, mais de la peur normale : dois-je ou ne dois-je pas le faire ? Est-ce prudent ? Il n'y avait rien que l'énergie frissonnante de la mer qui vous accompagne constamment au bord de l'océan. C'était comme un bruit de fond, quelque chose qu'on oublie, comme le foisonnement de tous ces gens, mais il était omniprésent. Roane se trouvait quelque part dans cette immense force houleuse.

J'espérai que lui au moins prenait son pied. Moi, en tout cas, c'était sûr que non !

La porte coulissante de la camionnette s'ouvrit et j'eus un aperçu d'Uther accroupi dans l'obscurité. Il me tendit sa main droite qui avala la mienne, me tirant à l'intérieur de la camionnette, puis fit glisser la porte derrière moi.

Installé sur le siège du conducteur, Ringo se retourna vers moi. Il était tout en muscles, avec ces incroyables bras d'une longueur inhumaine, cet immense torse comprimé sur un siège construit pour des humains. Il sourit, dévoilant une rangée de crocs, les plus acérés que j'aie jamais vus sauf chez les loups. Son visage était légèrement allongé pour faire place à ces dents, ce qui donnait au reste de son faciès plus humain un air disproportionné. Les dents d'un blanc éclatant brillaient au milieu de sa peau marron foncé. Il y avait très longtemps, Ringo avait été membre d'un gang strictement humain. Puis un groupe de Sidhes royaux de la Cour Seelie s'était égaré dans les bas-fonds les plus sauvages et les plus terrifiants de Los Angeles. Quelques membres du gang leur étaient tombés dessus. Le summum de l'échange culturel. Les Sidhes s'étaient pris une veste. Qui sait ce qui s'était passé ? Peut-être étaient-ils trop arrogants pour vouloir se battre contre une poignée d'ados de la cité ? Peut-être les ados des quartiers pauvres de la ville étaient-ils bigrement plus vicieux que ne s'y attendaient les Sidhes royaux ? Toujours est-il que les Sidhes perdaient copieusement la bagarre quand l'un des membres du gang a eu une idée géniale : il proposa de rallier le camp des Sidhes à condition de pouvoir faire un vœu.

Les Sidhes ont accepté et Ringo a abattu ses complices, les autres membres du gang. Son vœu était de devenir un Fey. Les Sidhes avaient promis de l'exaucer. Ils ne pouvaient plus revenir sur leur parole. Pour transformer un humain à part entière en Fey partiel, il faut déverser en lui de la magie sauvage, de la force pure. Et c'est la volonté ou le désir de l'humain qui détermine la forme de cette magie. Ringo était un jeune adolescent quand cela est arrivé. Il avait probablement eu envie d'avoir l'air féroce et redoutable, d'être le pire des salauds du coin, alors la magie lui avait octroyé ce qu'il désirait. Selon les critères humains, Ringo était devenu un monstre. Selon les standards sidhes, idem. Selon les standards feys, il faisait simplement partie du lot.

Je ne savais pas pourquoi Ringo avait finalement quitté les gangs. Peut-être s'étaient-ils retournés contre lui ? Peut-être était-il devenu raisonnable ? À l'époque où je l'ai rencontré, il se comportait depuis longtemps comme un citoyen exemplaire. Il s'était marié avec sa petite amie d'enfance et élevait trois bambins. Il s'était spécialisé dans la profession de garde du corps et s'occupait de plein de gens

célèbres qui voulaient qu'un paquet de muscles exotique les suive quelque temps. Boulot facile, pas de véritable danger et l'occasion de fréquenter les gens de la haute. Pas trop mal pour un gamin de père inconnu dont la mère était une toxicomane à quinze ans. Ringo gardait une photo de sa maman sur son bureau. Une gamine très mignonne de treize ans, bien proprette, avec de beaux yeux et toute la vie devant elle. L'année suivante, c'était la dégringolade dans la drogue et, à dix-sept ans, elle était morte d'une overdose. Que ce soit dans son bureau ou dans sa maison, il n'y avait aucune photo de sa mère après l'âge de treize ans. Pour Ringo, c'était comme si tout ce qui s'était passé après n'était pas réel, ne concernait pas sa mère.

Sa fille aînée, Amira, ressemblait incroyablement à cette photo. Je ne croyais pas qu'il s'en remettrait s'il découvrait qu'elle se droguait. Ringo affirmait que prendre de la drogue, c'était pire que d'être mort. Et il le croyait sincèrement.

Aucun d'entre eux ne fit de remarque sur le flingue quand je le glissai de nouveau dans la ceinture de mon pantalon. Ils étaient probablement avec Jeremy quand il avait trouvé mon arme et mes papiers.

Jeremy s'installa sur le siège du passager.

— Filons à l'aéroport ! dit-il simplement.

Ringo mit le moteur en marche et nous partîmes.

Chapitre 9

L'arrière de la camionnette était vide. Jeremy avait fait installer un bout de moquette et accrocher une ceinture de sécurité à l'une des parois. C'était la place réservée à Uther. Je commençai à réinstaller sur un siège de la rangée centrale quand Uther me toucha l'épaule.

— Jeremy a suggéré que tu viennes t'asseoir avec moi pour que mon aura déborde sur la tienne et brouille ta piste pour nos poursuivants.

Chaque mot était prononcé avec précaution, parce que, si ses petites défenses de phacochère avaient l'air de sortir de la peau qui recouvrait sa bouche, c'étaient en fait des dents modifiées, attachées à l'intérieur de son espèce de groin. S'il ne faisait pas attention, il avait tendance à avaler la moitié de ses mots. Il avait pris des cours de prononciation avec l'un des meilleurs professeurs de Hollywood pour acquérir son accent de professeur d'université du Midwest. Accent qui collait mal avec son visage qui était plus porcine qu'humain, orné de cette double rangée de défenses recourbées. Une de nos clientes s'était même évanouie quand il lui avait adressé la parole pour la première fois. C'est toujours rigolo d'effrayer les humains !

Je jetai un coup d'œil vers Jeremy qui hocha la tête.

— Je suis peut-être le meilleur magicien, mais Uther a cette énergie plus vieille que Matusalem qui tourbillonne autour de lui. Je pense que cela aidera à les empêcher de te trouver.

C'était une idée super et tellement simple.

— Fichtre, Jeremy ! Je savais bien qu'il y avait une bonne raison pour que ce soit toi le patron !

Il me sourit, puis se tourna vers Ringo.

— La route est directe entre Sepulveda et l'aéroport.

— On a la chance de circuler en dehors des heures de bouchons, dit Ringo.

Je m'installai au fond de la camionnette, à côté d'Uther. Le véhicule arriva sur Sepulveda un peu trop rapidement et si Uther ne m'avait pas rattrapée, je serais tombée. Son gros bras m'attira contre lui, me plaquant contre son torse presque aussi grand que moi. Malgré mes écrans de protection bien en place, je le ressentais comme une masse imposante, chaude et vibrante. J'avais rencontré d'autres Feys qui ne possédaient pratiquement pas de magie, à peine un vague glamour. En revanche, ils étaient tellement vieux et s'étaient frottés à de telles quantités de magie au cours de leur longue existence qu'on

avait l'impression qu'ils avaient absorbé du pouvoir par les moindres pores de leur peau. Même les Sidhes ne me retrouveraient pas, ainsi lovée dans les bras d'Uther. Ils le sentiraient, lui, mais pas moi.

En principe.

Je me détendis contre le large poitrail d'Uther, dans le cocon chaud de ses bras. J'ignore pourquoi il me faisait cet effet mais, avec lui, je me sentais toujours en sécurité. Ce n'était pas seulement à cause de sa taille plus qu'impressionnante. C'était Uther. Il portait en lui un noyau de quiétude, comme un feu auprès duquel on peut venir se blottir quand il fait nuit.

Jeremy se retourna sur son siège, aussi loin que le lui permettait sa ceinture de sécurité, allant même jusqu'à froisser son joli costume impeccable. Inutile de dire que ce qui le préoccupait devait être sérieux !

— Pourquoi est-ce que tu as mis une protection sur mon dos, Merry ?

— De quoi s'agit-il ? demanda Uther.

Jeremy s'expliqua.

— J'avais une vieille blessure sidhe sur le dos. Merry a posé une protection dessus. Je veux savoir pourquoi.

— Toi, quand tu tiens un os...

— Allez, dis-le-moi, Merry ! C'est important.

Je laissai échapper un soupir en m'enveloppant dans les bras d'Uther comme dans une couverture.

— Il est possible que le Sidhe qui t'a blessé puisse appeler un dragon hors de ton dos ou puisse te métamorphoser en dragon.

Jeremy ouvrit les yeux comme des soucoupes.

— On peut faire ça ?

— Moi, non, car je ne suis pas une Sidhe pur-sang. Mais j'ai eu l'occasion de voir ce genre de chose.

— Est-ce que ta protection résistera ?

J'aurais aimé le lui affirmer, mais j'aurais frisé le mensonge.

— Ça tiendra quelque temps, mais si le Sidhe qui a placé le sortilège est dans le coin, il risque d'être assez puissant pour pouvoir faire une brèche dans ma magie. Il peut également frapper cette protection de son propre pouvoir jusqu'à ce que la magie soit anéantie. La probabilité que ton Sidhe soit engagé dans cette chasse à l'homme est très mince, Jeremy, mais je ne pouvais pas te laisser m'aider sans te protéger.

— Juste au cas où, c'est ça ?

— Juste au cas où.

— J'étais très jeune quand on m'a fait ça, Merry. Je peux me protéger moi-même, maintenant.

— Tu es un magicien très puissant, mais tu n'es pas sidhe.

— Ça fait une grosse différence ?

— Possible.

Jeremy se tut et se retourna pour aider Ringo à trouver le chemin le plus direct pour l'aéroport.

— Tu es tendue, dit Uther.

Je levai la tête vers lui en souriant.

— Et ça t'étonne ?

Il sourit, de cette bouche si humaine sous la courbure des défenses et du groin. C'était comme si une partie de son visage n'avait été qu'un masque. En dessous, il y avait juste un homme, de taille impressionnante certes, mais juste un homme.

Il passa ses doigts épais dans ma chevelure encore mouillée.

— Je suppose que les Larmes de Branwyn étaient encore actives quand Jeremy est monté à l'appartement ?

Sinon, je n'aurais jamais perdu du temps à prendre une douche et Uther le savait.

— C'est en tout cas ce que prétendait Jeremy.

Il se redressa afin que je ne détrempe pas sa chemise avec mes cheveux encore dégoulinants.

— Désolée, je ne voulais pas te mouiller.

De sa grosse main, il appuya de nouveau ma tête contre son torse.

— Ne t'inquiète pas, cela ne me dérange pas.

Je me laissai de nouveau aller contre lui, ma joue reposant sur son avant-bras.

— Roane est parti juste après notre arrivée. Il est allé chercher du secours ?

Je lui expliquai ce qui s'était passé pour Roane et lui parlai de sa peau nouvellement retrouvée.

— Tu ne savais pas que tu pouvais l'aider ? demanda Uther.

— Non.

— Intéressant, dit-il. Très intéressant.

Je levai les yeux vers lui.

— Détiendrais-tu sur ce qui s'est passé des informations que moi je n'ai pas ?

Il me considéra un instant, ses yeux minuscules presque perdus dans son visage.

— Je sais que Roane est un idiot.

Je scrutai son regard, tentant de comprendre ce qu'il voulait dire.

— Il appartient au peuple des phoques et je l'ai rendu à l'océan. C'est son élément, il est ancré au plus profond de son cœur.

— Alors ça ne t'ennuie pas du tout ?

Je haussai les épaules et il m'entoura de ses bras, me tenant

presque comme un bébé qu'on berce pour que je puisse le regarder plus confortablement.

— J'admets être un peu déçue, mais pas surprise.

— Tu es très tolérante.

— Autant être tolérante, Uther, puisque je ne peux pas changer le cours des choses.

Je frottai ma joue contre la chaleur de son bras et je compris ce qui faisait en partie le charme d'Uther. Il était tellement grand et j'étais tellement petite que cela me donnait l'impression d'être de nouveau une gamine. Si quelqu'un pouvait m'englober complètement dans ses bras, alors rien de mal ne pouvait m'arriver. Cela n'avait jamais été le cas quand j'étais encore une enfant, et ça ne l'était toujours pas aujourd'hui. Pour l'instant, c'était tout de même bien agréable. Parfois, un faux réconfort vaut mieux que pas de réconfort du tout.

— Bon sang ! cria Jeremy. Il y a un accident devant nous. On dirait que Sepulveda est complètement bloquée. Nous allons essayer de sortir pour prendre des rues secondaires.

— Laisse-moi deviner. Tout le monde essaie de prendre la même sortie ? demandai-je à Jeremy.

— Gagné. Installe-toi confortablement, on en a pour un bon bout de temps.

Je tournai de nouveau la tête vers Uther.

— Tu as entendu de bonnes blagues, récemment ?

Il sourit.

— Non, mais je vais bientôt avoir des fourmis dans les jambes si je dois continuer à les laisser coincées là-dessous encore longtemps.

— Je suis désolée.

Je commençai à m'éloigner pour qu'il puisse se mettre à l'aise.

— Inutile de bouger, Merry.

Il passa un bras sous mes cuisses, garda l'autre sous mon dos et me souleva. Il me portait comme un bébé, sans le moindre effort, tandis qu'il étirait ses jambes devant lui. Il me réinstalla sur ses genoux, un bras derrière mon dos et l'autre simplement posé sur mes jambes et les siennes.

— Parfois je me demande comment ça serait d'être... grande, dis-je en riant.

— Et moi je me demande comment ça serait d'être petit.

— Mais tu as été un enfant, un jour. Toi au moins, tu peux te souvenir de quelque chose. Moi, je n'ai jamais été grande.

Il regardait au loin.

— Mon enfance remonte à bien longtemps mais il m'en reste quelques souvenirs. En fait, ce n'est pas à ce « petit » là que je faisais allusion.

Il baissa les yeux vers moi. Il y avait quelque chose de solitaire dans son regard, d'indigent, qui perçait sous ce calme que j'appréciais tant en lui.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Uther ?

Ma voix était douce. Il y avait une certaine intimité à être ainsi tout seuls, sans personne sur les sièges centraux.

Sa main reposait avec légèreté sur ma cuisse et il me fut enfin possible de déchiffrer son regard. C'était une expression que je ne lui avais jamais vue. Puis, je me souvins de son attitude pendant l'installation du micro : il avait préféré attendre dans l'autre pièce parce que cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas vu de femme nue.

Le cours de ma pensée dut se voir sur mon visage, car il détourna les yeux.

— Je suis désolé, Merry. Si cela te choque, dis-le-moi et je n'en reparlerai plus jamais.

Je ne sus trop que dire, mais je fis de mon mieux.

— Je ne suis pas choquée, Uther. Tu sais que je suis sur le point de prendre un avion pour je ne sais où et que nous risquons de ne plus jamais nous revoir.

Ce n'était pas tout à fait faux. Je quittais bien la ville, n'est-ce pas ? Comment gérer cette situation en si peu de temps, sans lui mentir ou lui faire de peine ? Je voulais éviter les deux.

Il parla sans me regarder.

— Je croyais que tu étais humaine avec un peu de sang fey. Je n'aurais jamais fait ce genre d'allusion à quelqu'un qui a été élevé chez les humains. Mais ta réaction devant la désertion de Roane prouve que tu ne penses pas comme un humain.

Il tourna timidement les yeux vers moi. Son regard était si honnête, si confiant. Il ignorait comment j'allais réagir, mais il me faisait confiance.

Ce n'était que la veille que j'avais compris combien Uther devait être seul, ici, sur la côte. Combien de fois m'étais-je ainsi blottie contre lui, le considérant comme une espèce de grand frère, un père de remplacement ? Trop souvent. C'était injuste, et dire qu'il s'était toujours comporté comme un parfait gentleman, pensant que j'étais humaine. Maintenant, il connaissait la vérité et cela changeait les données. Jamais plus je ne pourrais le traiter de manière aussi désinvolte. Jamais plus je ne pourrais me blottir dans ses grands bras en toute innocence. Tout cela, c'était du passé. Dommage, mais impossible de revenir en arrière. Tout ce que je pouvais faire maintenant, c'était éviter qu'Uther ne souffre. Mais comment m'y prendre ? Que lui dire ?

J'avais réfléchi trop longtemps. Il ferma les yeux et retira sa

main de ma cuisse.

— Je suis désolé, Merry.

— Ne sois pas désolé, Uther. Je suis très flattée, le rassurai-je en lui touchant le menton.

Quand il ouvrit les yeux, la douleur était là, tellement évidente. Il avait posé son cœur sur un plateau et je l'avais transpercé d'un coup de poignard. Bon sang, j'allais prendre un avion et ne plus jamais revoir ces gens ! Je n'avais pas envie de le laisser ainsi. Son amitié m'était trop précieuse.

— Je suis en partie humaine, Uther. Je ne peux pas...

Il n'y avait pas moyen de présenter cela de manière délicate.

— Je ne suis pas de taille à supporter les dégâts qu'une Fey pur-sang pourrait supporter sans problème.

— Des dégâts ?

Ce n'était plus le moment de prendre des pincettes.

— Tu es trop grand par rapport à mon corps, Uther. Si tu étais... plus petit, on pourrait faire l'amour un après-midi, mais je ne nous vois pas avoir une liaison. Tu es mon ami.

Il me regarda, cherchant à décrypter mes yeux.

— Tu pourrais vraiment coucher avec moi sans être dégoûtée ?

— Dégoûtée ? Uther, tu as passé trop de temps parmi les humains. Tu es un type génial et tu as vraiment l'allure qui convient. Il y en a d'autres qui sont comme toi. Tu n'es pas anormal.

Il secoua la tête.

— Je suis un exilé, Merry. Je ne pourrai jamais retourner dans le monde de la Féerie. Et là, parmi les humains, je suis un monstre.

Cela me brisait le cœur de l'entendre parler ainsi.

— Uther, ne laisse pas le regard des autres te dévaloriser à tes propres yeux.

— Comment pourrait-il en être autrement ?

Je posai une main sur sa poitrine et sentis le battement lourd et régulier de son cœur.

— Là, à l'intérieur il y a Uther, mon ami, et je t'aime comme un ami.

— Je vis parmi les humains depuis assez longtemps pour comprendre ce que signifie le discours de l'amitié. Inutile de me faire un dessin.

Une fois de plus, il détourna le regard. Son corps s'était raidi, il semblait mal à l'aise, comme s'il ne supportait plus que je le touche.

Je me mis sur les genoux. J'aurais voulu me mettre à califourchon sur ses jambes, mais je parvins à peine à poser un genou sur chacune de ses cuisses. Je touchai son visage, explorai la courbe de son front, ses gros sourcils. Je dus me baisser un peu pour suivre le pourtour de ses joues. Je passai mon pouce le long de sa bouche,

frottant mes mains sur ses magnifiques défenses d'ivoire.

— Tu es un type superbe. Les doubles défenses sont très prisées. Et cette courbure au bout est considérée comme un signe de virilité, chez les tiens.

— Comment sais-tu cela ?

Sa voix était douce, un murmure.

— Quand j'étais une ado, la Reine avait pris pour amant un homme de ta race nommé Yannick. Après avoir passé pas mal de temps avec lui, elle avait déclaré qu'aucun Sidhe n'avait jamais pu la combler autant que son Valet de Cœur.

À la fin, elle ne l'appelait plus que son Valet Fou. Il avait perdu la cote. Contrairement aux autres ex-amants non sidhes de la Reine, il s'en est sorti vivant. Les humains finissaient généralement par se suicider.

Uther plongea son regard dans le mien. Comme j'étais à genoux sur ses jambes, nos yeux étaient presque à la même hauteur.

— Que pensais-tu de Yannick ? demanda-t-il d'une voix de plus en plus inaudible, au point que je dus m'approcher de lui pour l'entendre.

— Je pensais qu'il était fou.

Je me penchai vers lui pour l'embrasser et il détourna la tête. Je posai donc une main sur chaque côté de sa tête et le forçai à me faire face.

— C'est ce que je pensais de tous les amants de la Reine, précisai-je doucement.

Je dus m'asseoir sur les genoux d'Uther, une jambe de chaque côté de sa taille, pour trouver un angle me permettant de l'embrasser. Les défenses me gênaient pour lui donner un baiser. Mais si ce baiser pouvait effacer la souffrance de ses yeux, alors ça valait le coup de faire un effort.

Je l'embrassai en tant qu'ami, parce que je ne le trouvais pas laid. Comparé aux Feys parmi lesquels j'avais grandi, Uther était digne de figurer sur la couverture des magazines style *Play Girl*. Selon les critères humains, bien entendu. Une chose importante qui est enseignée chez les Unseelie, c'est un amour inconditionnel pour toutes les formes de Fey. Il y a de la beauté en nous tous. La laideur est simplement un mot qui n'existe pas à la Cour Unseelie. À la Cour Seelie, j'étais considérée comme laide, pas assez grande, pas assez mince. Pire que tout, mes cheveux étaient de l'auburn sang de la Cour Unseelie au lieu d'être du roux plus humain de la Cour Seelie. Je n'avais pas beaucoup de soupirants dans la Cour Unseelie non plus, d'ailleurs. Non pas parce qu'ils ne me trouvaient pas jolie, mais parce que j'étais mortelle. Je pense qu'une Sidhe mortelle les effrayait. Ils me traitaient comme une maladie contagieuse. Seul Griffin avait bien

voulu essayer, et finalement je n'avais pas été assez sidhe pour lui non plus.

Je savais ce qu'on pouvait ressentir à toujours être considérée comme une marginale, une anormale. Fermant les yeux, je pris son menton dans mes mains et mis tous ces sentiments dans le baiser.

Uther embrassait comme il parlait, avec précaution, réfléchissant à chaque mouvement comme à chaque syllabe. Ses mains massaient le bas de mon dos et je pus sentir l'incroyable force qui était en elles, la puissance potentielle qu'il y avait dans son corps, suffisante pour me casser comme une poupée fragile. Seule la confiance aurait pu m'emmener jusqu'à son lit avec l'espoir d'en ressortir vivante. J'avais confiance en Uther et je voulais qu'il reprenne confiance en lui-même.

— Désolé de vous interrompre ! dit Jeremy. Mais il y a un autre accident devant nous. Il y a un accident sur chaque rue qu'on a essayé d'emprunter.

J'arrêtai d'embrasser Uther.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Cela fait deux accidents pour autant de rues, dit Jeremy.

— La coïncidence me semble un peu exagérée, intervint Uther.

Il m'embrassa doucement sur la joue et me laissa glisser hors de notre étreinte afin que je puisse m'asseoir à côté de lui, toujours dans le champ de son énergie. Le regard blessé s'était évanoui de ses yeux, laissant place à quelque chose de plus solide, de plus assuré. Cela valait bien un baiser, non ?

— Ils doivent savoir que j'étais à l'appartement de Roane, mais ils ignorent où je me trouve actuellement. Ils essaient de couper toutes les issues.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas senti leur présence ?

— Elle était trop occupée, se moqua Ringo.

— Jaloux ? L'aura d'Uther les empêche de me repérer mais elle m'empêche aussi de sentir leur présence.

— Si tu t'éloignais de lui, tu pourrais y arriver, suggéra Jeremy.

— Mais eux me sentiraient aussi, dis-je.

— Bon, c'est pas terrible, tout ça ! Que voulez-vous que je fasse ? demanda Ringo.

— On a l'air d'être coincés dans les bouchons. Je ne pense pas que tu puisses faire grand-chose, dis-je.

— Ils ont bloqué toutes les rues, dit Jeremy. Ils vont commencer à fouiller les voitures, maintenant, et finir par nous trouver. Il nous faut une solution.

— Si Uther veut bien venir à l'avant avec moi, je pourrai voir si mes yeux peuvent déceler quelque chose que mes autres sens ne captent pas.

— Avec plaisir, dit Uther.

Un sourire de connivence scotché à nos lèvres, nous avançâmes vers les sièges du deuxième rang. Des voitures étaient garées sur un côté de la route et deux files s'allongeaient depuis les feux du croisement suivant. La raison de ce bouchon était assez surprenante : trois voitures accidentées, pratiquement empilées les unes sur les autres devant l'un des feux. En fait, l'une était à l'envers, l'autre s'était encastrée dedans et la troisième dans les deux premières. Ce qui faisait un amas de métal tordu et imbriqué, entouré de verre brisé. Je pouvais facilement imaginer comment la deuxième et la troisième voitures avaient pu entrer dans la première. Mais comment celle-ci avait-elle pu se retrouver au beau milieu de la route, renversée sur le toit ? C'était quelqu'un, ou quelque chose, qui l'avait retournée pour qu'elle barre la route le plus largement possible. Les deux autres voitures n'avaient simplement pas pu l'éviter. Ceux qui étaient à l'origine de cette catastrophe avaient ainsi formé un barrage de machines et de corps sanguinolents. Aussi longtemps qu'ils pouvaient utiliser du glamour pour se dissimuler et ne pas être blâmés, ils se fichaient complètement des victimes. Ma famille... comme je la hais, parfois !

Des badauds s'agglutinaient sur les trottoirs, des gens sortaient de leurs voitures, attendant près de leur portière ouverte. Deux véhicules de la police s'étaient arrêtés au milieu du carrefour, interrompant la circulation qui essayait tout de même de s'écouler dans la rue transversale. Leurs gyrophares découpaient la nuit en éclaboussures de lumières bleues et rouges, rivalisant avec les enseignes et les vitrines des boutiques ou des bars alignés des deux côtés de la rue. Je pus entendre le hurlement de la sirène d'une ambulance qui devait se frayer un chemin dans ce chaos.

Je fouillai la foule des yeux et ne remarquai rien d'inhabituel. J'utilisai alors mes autres sens. L'énergie débordante d'Uther limitait mes possibilités, mais je n'étais pas complètement paralysée. En principe, je devais être capable d'évaluer la distance qui nous séparait encore d'eux avant qu'ils ne me repèrent.

Deux voitures plus loin, je vis l'air onduler comme s'il y avait une vague de chaleur. Étonnant. Cela n'arrivait ni la nuit ni à cette température. Quelque chose de grand se déplaçait entre les voitures, quelque chose qui ne voulait pas être vu. J'envoyai mes détecteurs encore plus loin et repérai trois autres de ces ondulations.

— Il y a quatre formes qui se déplacent, toutes plus grandes que des humains. La plus proche n'est plus qu'à deux voitures de nous.

— Peux-tu distinguer des formes ? demanda Jeremy.

— Non, seulement des ondulations.

— Arriver à garder son glamour en place tout en passant si près des voitures n'est pas facile pour la plupart des Feys, fit observer

Jeremy.

De toute évidence, aucun d'entre nous ne croyait que la première voiture s'était retournée toute seule.

— Beaucoup de Sidhes n'y parviendraient pas. Mais il y a quelques exceptions.

— Si j'ai bien compris, quatre êtres plus grands que des humains et au moins un Sidhe sont pratiquement sur nous, résuma Uther.

— Exact.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ringo.

Bonne question ! Malheureusement, je n'avais rien à lui proposer.

— Ces quatre flics au carrefour, c'est à considérer comme une aide ou plutôt comme une gêne ?

— Si nous pouvions détruire le glamour de nos ennemis pour qu'ils deviennent visibles pour la police sans s'en rendre compte tout de suite... commença Jeremy.

— Et s'ils faisaient quelque chose de mal juste sous leur nez... continuai-je.

— Merry, ma belle, je crois que tu as compris mon plan !

Ringo se tourna vers moi.

— Je ne connais rien à la magie sidhe, mais Merry sera-t-elle assez puissante pour briser leur glamour ?

Ils tournèrent tous leurs yeux vers moi.

— Alors ? demanda Jeremy.

— On n'a pas besoin de briser le sortilège. Il nous suffit de le surcharger, dis-je.

— On t'écoute, dit Jeremy.

— La première voiture a été retournée, mais les autres ont simplement foncé dedans. Ils fouillent les voitures mais ils ne touchent à personne. Si nous sortons de la camionnette pour les combattre, ils devront se défendre et ne pourront plus rester invisibles.

— Je croyais qu'on avait décidé d'éviter tout combat direct si c'était possible, protesta Ringo.

L'ondulation était maintenant très proche de nous.

— Si quelqu'un a une meilleure idée, il lui reste environ trente secondes pour la proposer. Notre camionnette va bientôt être fouillée.

— Cache-toi ! dit Uther.

— Quoi ?

— Que Merry se cache ! répéta-t-il.

Pas bête du tout ! Je me glissai vite derrière les sièges du second rang et Uther avança suffisamment pour que je puisse me cacher juste derrière lui. Je n'étais pas convaincue que cela marcherait, mais c'était mieux que rien. On pourrait toujours se battre plus tard, s'ils me trouvaient. Mais je préférais sincèrement me contenter de ma

cache... Je me pressai donc entre le métal froid et le corps chaud d'Uther et essayai de ne pas trop penser. Quand un esprit est trop agité, certains Sidhes peuvent l'entendre penser. J'étais complètement hors de vue. Même s'ils ouvraient la grande porte coulissante sur le côté, ils ne me verraient pas. Sans doute ne prendraient-ils pas ce risque, d'ailleurs. Mais ce n'était pas vraiment leurs yeux que je redoutais. Il y a toutes sortes de Feys et tous n'accordent pas la même confiance à la vue que les humains. C'était même compter sans le Sidhe qui avait revêtu son glamour. Si notre voiture était la seule occupée par des Feys, le Sidhe l'inspecterait forcément avant de quitter le quartier. Il ou elle viendrait y jeter un coup d'œil en personne.

Je mourais d'envie d'observer l'ondulation regarder par toutes les fenêtres, mais ce n'était pas prudent. Je me recroquevillai donc derrière Uther en tâchant de rester parfaitement immobile. Je sentis quelque chose frotter contre la paroi de métal derrière mon dos. Puis j'entendis un énorme reniflement, comme celui d'un gigantesque molosse.

Je n'eus que le temps de penser « il m'a senti ». Immédiatement après le métal explosa, à quelques centimètres de moi. Je sortis de ma cachette en hurlant. C'était un poing colossal, aussi grand que ma tête, qui venait de défoncer le côté de la camionnette.

Il y eut un fracas de verre brisé et je tournai la tête vers l'avant. Un bras gros comme un tronc d'arbre et une poitrine plus large que la portière se pressaient contre la fenêtre du conducteur. Ringo donnait de grands coups sur le bras, mais celui-ci l'attrapa par le devant de sa chemise et commença à le tirer par la fenêtre défoncée.

Mon revolver était dans ma main, mais je n'avais aucune chance de tirer sans toucher Ringo. Jeremy se déplaça et je vis une lame briller dans sa main.

Il y eut un hurlement de métal tandis que des poings géants déchiraient littéralement le côté de la voiture. Puis un énorme faciès ricanant apparut dans le trou. Il regarda par-dessus Uther, comme si celui-ci n'existait pas, et braqua ses immenses yeux jaunes sur moi.

— Princesse ! meugla l'ogre. On vous cherchait.

Uther envoya son poing dans l'immense visage. Du sang gicla du nez de l'ogre et celui-ci disparut par où il était venu. On entendit des cris au-dehors, des cris humains. Au milieu de cette violence, leur glamour s'était effondré. Comme par magie, les ogres étaient devenus visibles aux yeux des humains.

J'entendis une voix d'homme crier :

— Police, ne bougez plus !

Les flics arrivaient. Ouf ! Je remis le revolver dans ma ceinture. Je n'avais aucune envie de donner des explications.

Je revins vers l'avant. Ringo était toujours sur le siège du conducteur. Jeremy était penché sur lui, les mains couvertes de sang. Je passai entre les sièges du milieu pour m'approcher d'eux. J'allais demander si Ringo était blessé, mais quand je vis sa poitrine, je n'eus plus besoin de poser la question. Le devant de sa chemise était trempé de sang, un morceau de verre, aussi large que ma main, était planté dans sa poitrine.

— Ringo, dis-je doucement.

— Désolé, gémit-il. Dans cet état, je ne vais pas t'être très utile.

Il toussa et je pus voir qu'il souffrait.

Je touchai son visage.

— Chut, ne parle pas. Tu vas te faire encore plus mal.

Je pouvais entendre les flics parler aux ogres, leur dire des choses comme « Les mains sur la tête ! À genoux ! Pas un geste, salauds ! ». Puis ce fut la voix d'un autre homme, masculine et très mielleuse, avec un léger accent. Je connaissais cette voix.

Je crapahutai vers la porte coulissante.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jeremy.

— Sholto, dis-je.

Son visage resta intrigué. Ce nom ne lui était pas familier.

Je fis une autre tentative.

— Sholto : le Seigneur de l'Insaisissable ou l'Engendreur d'Ombres ou, si tu préfères, le Roi des Sluaghs...

À ce dernier titre, ses yeux s'agrandirent comme des soucoupes et la peur déforma ses traits.

— Oh, mon Dieu !

— La Pieuvre est là ? demanda Uther.

— Malheureux ! Ne prononce jamais ce mot devant lui !

Je pouvais très clairement entendre les voix par la fenêtre cassée. J'avais l'impression d'avancer au ralenti. La porte refusait de s'ouvrir ou alors la peur m'avait rendue maladroite.

— Merci beaucoup, messieurs les agents, déclara la voix mielleuse.

— Nous allons attendre les véhicules pour transporter les ogres, dit le flic.

La porte s'ouvrit et je pus tout à coup embrasser toute la scène. Trois des ogres étaient à genoux sur le trottoir, les mains plaquées sur leurs têtes. Deux flics avaient sorti leurs armes. L'un des agents se tenait sur le trottoir, devant les ogres ; l'autre était séparé d'eux par une rangée de voitures garées. Une silhouette imposante, mais de taille humaine, se tenait près des voitures. Elle portait un long trench en cuir gris et des cheveux blancs descendaient bas dans son dos. La dernière fois que j'avais vu Sholto, il portait également un manteau gris. Il se tourna, comme s'il avait senti que je me tenais là. Même à

quelques mètres, dans cette obscurité brouillée de lumières électriques, je pus voir que ses yeux étaient de trois nuances d'or différentes : un doré métallique autour de la pupille, puis un ton plus ambré et enfin un cercle du jaune des feuilles d'automne. J'avais peur de Sholto. J'avais toujours eu peur de lui. Mais quand j'aperçus ces yeux, je pris conscience que les Sidhes me manquaient terriblement. Durant un bref instant je fus heureuse de voir enfin une personne à l'iris tricolore.

Puis un éclat étrange dans ces yeux familiers provoqua un frisson sur ma nuque, mettant fin à cet instant de connivence.

Il se retourna et sourit au policier.

— Je vais m'occuper de la Princesse.

Il commença à se diriger vers la camionnette et les flics ne firent rien pour l'en empêcher. Je compris pourquoi quand il fut plus près. Accroché au cou, il portait l'emblème de la Reine, le badge de la Garde Royale. Cela ressemblait curieusement au badge de la police. De plus, tout le monde savait que son port illégitime était puni de malédiction. Une malédiction dont même un Sidhe ne voudrait pas.

Je ne savais pas ce que Sholto leur avait raconté comme salades, mais je pouvais le deviner : on l'avait envoyé pour me protéger d'une attaque, il devait me raccompagner chez moi pour veiller sur ma sécurité. Bref, que des trucs parfaitement plausibles et raisonnables.

Il se dirigea vers moi à grandes enjambées souples et déliées. Il était beau, non pas du genre bourreau des cœurs comme certains Sidhes, mais d'une beauté saisissante. Je savais que les humains le suivaient toujours du regard. Comment faire autrement ? Le manteau gris flottait derrière lui et il y avait un petit renflement autour de sa taille. Chez Sholto tout était superbe : les cheveux, les yeux, la peau, le visage, les épaules, tout... sauf ce nid de tentacules qui démarrait à mi-hauteur de son torse et disparaissait dans son pantalon. De longs trucs couverts de bouches. Sa mère avait été sidhe, mais pas son père.

Quelque chose me toucha l'épaule et je me tournai brusquement en poussant un cri. C'était Jeremy.

— Ferme la porte, Uther !

Uther fit glisser la porte, presque à la figure de Sholto. Il s'appuya sur elle pour qu'on ne puisse pas l'ouvrir de l'extérieur sans y mettre un peu d'effort.

— Cours ! dit Uther.

— Cours ! répéta Jeremy.

Je compris. En dehors des périodes de guerre, la Légion ne poursuivait qu'une proie à la fois et aujourd'hui cette proie, c'était moi. Si je n'étais pas là, avec eux, Sholto ne leur ferait pas de mal. Je me glissai par le trou frangé de métal déchiqueté fait par les ogres, parvenant à m'extraire de la camionnette sans me couper. Je pus

entendre Sholto frapper à la porte de notre véhicule. Oh, très très poliment.

— Princesse Meredith ! Je suis venu vous ramener à la maison.

Je me baissai et me servis des voitures garées pour me cacher afin de gagner le trottoir et la foule qui s'y était agglutinée. Je m'enveloppai d'une seconde couche de glamour : des cheveux d'un brun indescriptible, une peau plus sombre, hâlée. Je traversai la foule en changeant mon apparence peu à peu afin que personne ne me montre du doigt et n'attire l'attention sur moi. Le temps que je parvienne de l'autre côté et que j'emprunte la contre-allée, la seule chose qui n'avait pas changé, c'étaient mes vêtements. Je retirai la veste de mon tailleur, pris le revolver et roulai la veste autour. Ni vu ni connu ! Si Sholto cherchait une femme aux cheveux auburn avec une peau claire et une veste marine, il pouvait toujours courir. Maintenant, j'étais devenue une femme brune au teint bronzé et portant un chemisier vert.

Je descendis la rue en m'efforçant de marcher posément. Entre mes omoplates, je pouvais sentir une brûlure, comme si des yeux y foraient un trou.

J'eus envie de me retourner pour regarder derrière moi, mais je m'obligeai à continuer à marcher. Je réussis à atteindre le coin de la rue sans que personne ne se mette à crier « La voilà ! ». En arrivant au coin, je m'arrêtai une seconde. Déesse Toute-Puissante ! Je crevais d'envie de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Je combattis cette furieuse envie et tournai l'angle de l'immeuble. Quand je fus enfin hors de vue, en sécurité, je laissai échapper un soupir de soulagement. Je n'étais pas hors de danger, puisque Sholto était dans la région, mais c'était déjà un début.

Un bruit vint d'en haut. Un son perçant, presque trop aigu pour être audible. Mais il passait à travers les rumeurs habituelles de la ville comme une flèche à travers un cœur. Je balayai des yeux le ciel nocturne, mais n'y trouvai rien, si ce n'est la distante traînée lumineuse d'un avion qui se détachait de l'obscurité. Le son me parvint de nouveau avec une stridence presque douloureuse, comme les cris émis par les chauves-souris. Il n'y avait pourtant rien de visible.

Je commençais à marcher à reculons, lentement, les yeux toujours rivés sur le ciel, quand un mouvement attira mon regard. Je suivis ce frémissement jusqu'au faite de l'immeuble le plus proche. Une rangée de formes noires était posée au bord du toit. On aurait dit une ribambelle de capes d'un noir d'encre, de la taille de petits bonshommes. L'une des capes se secoua comme un oiseau qui remet un peu d'ordre dans ses plumes. Levant sa tête, elle montra une face blanchâtre et plate. La fente d'une bouche s'élargit et le cri strident

résonna dans la nuit.

Ils pouvaient voler plus vite que je ne pouvais courir. Je le savais, mais je fis demi-tour et courus tout de même. J'entendis leurs ailes se déployer avec un bruit sec, comme le claquement des draps épais et propres qui sèchent dans le vent. Je courus. Leurs cris aigus me poursuivirent dans la nuit. Je courus plus vite.

Chapitre 10

Ils foncèrent sur moi comme une bourrasque, leurs cris perçants se fondant dans le hurlement de l'air déplacé, comme issu d'une véritable tornade. C'est ce que devaient entendre les humains : le vent, la tempête ou un vol d'oiseaux. Si toutefois il y avait des humains pour entendre quelque chose. La rue déserte s'étirait jusqu'à la fin du pâté de maisons. Samedi soir, vingt heures, un quartier de boutiques de luxe et pas un chat ! À croire que c'était fait exprès. D'ailleurs, ça l'était peut-être. Si je parvenais à sortir du champ du sortilège, j'étais sûre qu'il y aurait des gens partout. Le vent me pilonnait le dos par rafales et je finis par me jeter à plat ventre sur le trottoir, roulant avec l'impact. Je continuai à rouler sur moi-même, saisissant de brèves visions syncopées de cette volée de Nocturnes fonçant sur moi, à moins d'un mètre du trottoir, tel un banc de poissons volants. Ils allaient trop vite, les uns derrière les autres, pour pouvoir changer de direction.

Je finis ma course dans l'encoignure de porte la plus proche, protégée par un auvent et par les panneaux de verre sur trois côtés. Les Nocturnes n'attaquaient leurs proies que par le haut. Ils ne se poseraient pas pour venir me chercher. Je restai allongée quelques secondes, écoutant le flux de mon propre sang dans mes oreilles et soudain je me rendis compte que je n'étais pas seule.

Je m'assis, m'adossant contre une vitrine pleine de livres, essayant de trouver une excuse assez plausible pour expliquer à un humain ce que je venais de faire. L'homme me tournait le dos. Il était plutôt petit, de ma taille, et arborait une chemisette hawaïenne aux couleurs criardes et l'un de ces chapeaux à bord mou dont la visière descend jusqu'aux yeux. Pas le genre d'attirail dont on s'affuble la nuit.

Je me dressai sur mes jambes en m'appuyant sur la vitrine. Pourquoi portait-il ce chapeau pour protéger ses yeux du soleil alors qu'on était en pleine nuit ?

— Quel vent ! dit-il.

J'avancai un peu, tout en restant prudemment sous l'auvent de la boutique. Je tenais toujours le revolver. La veste s'était déroulée, claquant dans le vent comme une cape de matador, mais dissimulant toujours mon arme.

Le type se retourna et la lumière de la boutique éclaira son visage. Sa peau était noire, ses yeux comme de l'onyx brillant. Il

souriait, m'éblouissant d'une rangée de dents aussi acérées que des lames de rasoir.

— Notre maître désire vous parler, Princesse.

Je sentis un mouvement derrière moi et tournai la tête pour voir. J'hésitai à me retourner complètement pour ne pas offrir mon dos à monsieur risette. Trois silhouettes émergèrent de la boutique voisine qui était plongée dans l'obscurité. Elles étaient plus grandes que moi, emmitouflées dans des capes qui couvraient même leurs têtes.

— Nous t'attendions, petite pute ! lança l'une des silhouettes encapuchonnées.

C'était une voix féminine.

— Pute ? demandai-je.

— Salope ! renchérit une seconde voix.

— Vous êtes jalouses ? demandai-je.

Elles me bousculèrent et je jetai la veste sur le sol pour pointer mon flingue vers elles, le tenant des deux mains. Soit elles ne savaient pas ce qu'était une arme à feu, soit elles s'en contre-fichaient. Je tirai sur l'une d'elles. La silhouette s'effondra en un tas de chiffons. Les deux autres reculèrent, les mains griffues en avant comme pour se protéger d'un coup.

J'appuyai mon dos contre la vitrine, jetai un coup d'œil rapide vers monsieur risette, toujours derrière moi. Il se tenait sur le pas de la porte, ses deux mains plaquées sur le dessus de sa tête comme s'il avait fait ça toute sa vie. Je continuai à diriger mon arme – et la plus grande partie de mon attention – vers les femmes. Encore que le terme ne soit pas tout à fait approprié car j'avais affaire à de vieilles sorcières. Sans être méchante, c'est vraiment ce qu'elles étaient... de vieilles taupes de sorcières nocturnes.

Celle que je venais d'abattre se redressa difficilement et se pelotonna dans les bras de la seconde, qui s'était agenouillée près d'elle.

— Tu as tiré sur elle !

— Ravie que tu t'en sois rendu compte, dis-je.

La capuche de celle que j'avais blessée était tombée en arrière et révélait un immense nez crochu, des petits yeux brillants, une peau couleur de neige jaunie. Ses cheveux formaient une masse ébouriffée et desséchée de paille noire qui lui descendait jusqu'aux épaules. Quand l'autre vieille écarta les pans de sa cape pour voir la blessure, elle feula. Il y avait un trou sanguinolent entre ses seins flasques. Elle était nue sous la cape et ne portait qu'un lourd jonc doré autour du cou et une ceinture ornée de pierres précieuses qui entourait ses hanches étroites. Je pus apercevoir le poignard qui pendait de sa ceinture, lié à sa cuisse par une chaîne en or.

Elle se tortillait, incapable de trouver assez de souffle pour me maudire. J'avais touché son cœur, et peut-être même un poumon. Cela ne la tuerait pas, mais la faisait forcément souffrir.

La seconde sorcière leva le visage vers la lumière. Sa peau était d'un gris sale avec d'affreuses marques de petite vérole, dessinant le long de son nez pointu une rangée de cratères. Ses lèvres étaient presque trop fines pour couvrir la bouche remplie de dents acérées de Carnivore.

— Je me demande s'il voudra encore de toi quand tu n'auras plus toute cette chair blanche !

La dernière sorcière se tenait toujours debout, dissimulée sous son capuchon. Sa voix était moins désagréable que celle des autres. Je dirais même plus cultivée.

— Nous pourrions faire de toi l'une des nôtres, une sœur.

Je me tournai vers celle qui avait un visage grisâtre.

— À la seconde où l'une de vous s'avise de me jeter un sort, je lui tire une balle en plein visage.

— Ça ne me tuera pas, me nargua la grisâtre.

— Non, mais ça n'arrangera pas ta jolie frimousse !

Elle feula comme un immense chat difforme.

— Salope !

— Salope toi-même !

C'était celle qui ne se manifestait pas qui m'inquiétait le plus. Elle n'avait pas paniqué, ni donné libre cours à sa colère. C'est elle qui avait suggéré d'utiliser de la magie contre moi quand elle était encore partiellement cachée par les ombres et la nuit. Plus intelligente, plus prudente, plus dangereuse.

Intentionnellement, je n'avais pas utilisé de glamour pour me cacher. Je me tenais devant la vitrine d'un libraire, en pleine vue, avec un revolver pointé vers quelqu'un. Rien que le coup de feu aurait dû attirer du monde à la porte ou amener les flics. J'envoyai un rapide éclair de pouvoir exploratoire pour fouiller les environs et découvris les strates épaisses d'un immense glamour. C'était du solide et du bien fichu. J'étais bonne en glamour, mais pas à ce point. Sholto en avait couvert la rue entière, comme d'un mur invisible. Les humains qui étaient dans les boutiques n'auraient simplement pas envie d'en sortir. Personne ne verrait ou n'entendrait quoi que ce soit qui puisse les alarmer. Leurs esprits expliqueraient le coup de feu par un bruit ordinaire. Si je hurlais pour appeler à l'aide, ce serait seulement le sifflement du vent. À moins que je ne jette quelqu'un à travers la vitrine de la librairie derrière moi, dans la boutique même, personne ne verrait rien.

L'envie de jeter tout ce petit monde dans la vitrine commençait à me chatouiller, mais je n'avais aucune envie de les approcher de

trop près. Les mains qui s'agrippaient à la blessure avaient des ongles noirs comme les ergots d'un immense oiseau. Les dents qui pointaient quand elle feulait étaient faites pour déchirer la chair. Je n'avais aucune chance de gagner lors d'un corps à corps. Il fallait que je les tiensse à distance et mon arme s'en chargerait. Mais Sholto n'allait pas tarder à arriver et il fallait que je file car, lui ici, je serais fichue.

Maintenant que j'y pensais, ma situation n'était pas très brillante. Ils ne pouvaient pas me blesser, mais j'étais prise au piège. Si je quittais l'abri de l'auvent, les créatures volantes, les Nocturnes, m'attaqueraient toutes ensemble. Les sorcières et monsieur risette n'auraient pas de mal à me maîtriser. Je serais désarmée, voire pire, avant même l'arrivée de Sholto.

Je n'avais pas de magie offensive. Mon revolver ne tuerait aucun d'entre eux, je ne pourrais que les blesser et les ralentir. Il me fallait une meilleure idée, mais ce soir mon génie habituel me faisait défaut. Il me restait encore une carte à jouer : celle de la parlote. Si tu es dans le doute, parle ! On ne sait jamais ce que l'ennemi peut laisser échapper !

Je me lançai donc :

— Nerys la Grise, Segna la Dorée et Agnès la Noire, je présume ?

— Et toi, tu es qui ? Stanley ? jeta Nerys.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Et dire qu'ils prétendent que vous n'avez aucun humour !

— Qui ça « ils » ?

— Les Sidhes.

— Tu es une sidhe, dit Agnès la Noire.

— Si j'étais vraiment sidhe, est-ce que je serais là, sur la côte ouest, à me cacher de ma Reine ?

— Que toi et ta tante soyez des ennemies fait de toi une crétine suicidaire, mais ça n'enlève rien à ton côté sidhe.

Agnès se tenait tellement droite et grande qu'elle ressemblait à une colonne de tissu noir.

— Non, mais le sang brownie du côté de ma mère y est pour quelque chose. Je pense que la Reine pourrait me pardonner mon hérédité humaine, mais elle ne voudrait jamais oublier le reste.

— Tu es mortelle, dit Neiys. C'est une tare impardonnable chez les Sidhes.

Je commençais à avoir des crampes dans les mains. Bientôt mes bras allaient se mettre à trembler. Je devais tirer sur quelque chose ou baisser mon arme. Même en la tenant des deux mains, je ne pourrais garder indéfiniment cette position.

— Il y a d'autres tares que ma tante trouve tout aussi impardonnables, dis-je.

Une voix d'homme intervint :

— Comme celle d'avoir un nid de tentacules au milieu de toute cette chair parfaitement sidhe, par exemple ?

Je braquai mon revolver en direction de la voix, gardant les yeux fixés sur les trois sorcières. J'allais bientôt avoir tellement de cibles dans tellement de directions différentes que je ne serais jamais capable de toutes leur tirer dessus en même temps. Au moins, le mouvement et la nouvelle dose d'adrénaline avaient-ils aidé à chasser la fatigue musculaire. J'étais soudain certaine de pouvoir garder cette position de tir pour toujours.

Sholto se tenait sur le trottoir, les mains sur les hanches. Je crois qu'il essayait d'avoir l'air inoffensif. C'était raté.

— La Reine m'a dit un jour qu'il était regrettable que j'aie un nid de tentacules au milieu du plus beau corps de Sidhe qu'elle ait jamais vu.

— Génial ! Ma tante est donc une garce. Et alors ? Ce n'est pas nouveau, on le savait déjà ! Qu'est-ce que tu veux, Sholto ?

— Tu es priée de l'appeler par son titre ! dit Agnès de sa voix distinguée où affleurait la colère.

Ça ne fait jamais de mal à personne d'être poli, alors je fis ce qu'elle m'avait demandé.

— Que veux-tu, Sholto, Seigneur de l'Insaissable ?

— C'est le Roi Sholto !

Nerys m'avait littéralement craché ces mots dans la figure.

— Il n'est pas mon Roi, dis-je.

— Ça pourrait changer, dit Agnès.

La menace sous-entendue était d'une subtilité délicieuse.

— Assez ! dit Sholto. La Reine te veut morte, Meredith.

— Nous n'avons jamais été amis, Seigneur Sholto. Je te prierai donc d'utiliser mon titre.

C'était une insulte de sa part de ne pas m'appeler par mon titre alors que j'avais utilisé le sien. C'était aussi une insulte de ma part d'insister sur la réciproque auprès d'un Roi. Mais Sholto s'était toujours compliqué la vie en essayant de jouer à la fois au Seigneur des Sidhes et au Roi des Sluaghs.

Une expression bizarre passa sur l'ossature carrée de son visage. De la colère, pensai-je, bien que ne le connaissant pas assez pour en être certaine.

— La Reine te veut morte, Princesse Meredith, fille d'Essus.

— Et elle t'a envoyé pour que tu me ramènes à la maison pour l'exécution. Ça, je l'avais déjà compris.

— Tu te trompes sur toute la ligne, dit Agnès.

— Silence !

Dans ce simple mot, Sholto avait mis tout le poids de son autorité.

Les sorcières semblèrent tout à coup rapetisser. Elles ne se prosternèrent pas, mais c'était tout comme !

Monsieur risette approcha. Je gardai mon arme braquée sur Sholto.

— Si vous ne reculez pas de deux pas, je descends votre Roi !

Je ne saurai jamais comment ce petit bonhomme aurait réagi car Sholto intervint :

— Gethin, fais ce qu'elle te demande !

Gethin ne pipa mot et se contenta de reculer. Mais je pus remarquer du coin de l'œil qu'il avait croisé les bras. Il avait abandonné la routine des mains sur la tête. La fatigue, peut-être. Cela ne me dérangeait pas outre mesure, à condition qu'il reste à bonne distance.

Je les trouvais tous un peu trop proches de moi. S'ils se précipitaient sur moi en même temps, j'étais fichue. Mais, apparemment, Sholto ne tenait pas à ce qu'on me tombe dessus. Il voulait bavarder. Tant mieux. Ça me convenait.

— Je ne te veux pas morte, Princesse Meredith.

Je ne pus m'empêcher de montrer un visage suspicieux.

— Tu t'opposerais à la Reine et à tous ses Sidhes pour me sauver ?

— Beaucoup de choses se sont passées ces trois dernières années, Princesse. La Reine compte de plus en plus sur les Sluaghs pour défendre ses intérêts. Si tu restes sagement hors de sa vue, je ne pense pas qu'elle commencerait une guerre juste pour te supprimer.

— Je me tiens hors de sa vue autant que possible, mais je tiens aussi à garder mes deux pieds sur le plancher des vaches.

— A la Cour, il y en a qui chuchotent à son oreille et lui rappellent ta présence.

— Qui ? demandai-je.

Il sourit, ce qui rendit son visage presque agréable.

— Nous avons beaucoup de choses à discuter, Princesse. J'ai pris une chambre dans l'un des meilleurs hôtels du coin. Si nous nous y retirions pour parler de l'avenir ?

La manière dont il avait lancé son invitation avait de quoi me tracasser, mais c'était sûrement ce qu'on allait me proposer de mieux pour ce soir. Je baissai donc mon arme.

— Jure sur ton honneur et sur l'obscurité qui avale tout que tu penses réellement ce que tu viens de dire.

— Je jure sur mon honneur et sur l'obscurité qui avale tout que chaque parole que je viens de dire sur ce trottoir est la vérité.

Je remis le cran de sécurité et glissai le revolver dans le creux de mes reins. Je ramassai ma veste, la secouai et l'enfilai. Elle était un peu froissée, mais le moment était mal choisi pour faire la coquette.

— Ton hôtel est loin ?

Cette fois son sourire s'élargit, rendant son visage moins parfait, mais plus... humain. Plus réel.

— Tu devrais sourire plus souvent, Seigneur Sholto. Cela te va bien.

— J'espère avoir d'autres raisons de sourire dans un proche avenir.

Bien qu'à plusieurs mètres, il m'offrit son bras. Je me rapprochai et l'acceptai parce qu'il avait prêté le serment le plus solennel de la Cour Unseelie. Il ne pouvait le rompre sans risquer d'être maudit.

Je glissai ma main dans le creux de son bras et je sentis ses muscles durcir sous mes doigts. Décidément, les mâles seront toujours des mâles, quelle que soit leur origine !

— Alors, à quel hôtel es-tu descendu ?

Je lui souris en disant cela. On ne perd rien à se montrer agréable. Je pourrais toujours devenir odieuse plus tard, s'il le fallait.

Il me le dit. C'était un bel endroit.

— C'est un peu loin pour s'y rendre à pied, non ?

— Si tu veux, on peut prendre un taxi.

Je le regardai d'un air surpris, car une fois enfermé dans le métal d'une voiture, Sholto ne pourrait plus se servir de sa puissante magie. Trop de métal raffiné interférerait avec elle. Moi, je pouvais réaliser mes plus gros sortilèges tout en étant enfermée dans un coffre en plomb massif, si je le voulais. Au moins mon sang humain était-il utile à quelque chose !

— Tu ne seras pas mal à l'aise ? demandai-je.

— Ce n'est pas très loin et c'est pour notre bien-être mutuel que je suis venu.

Une fois de plus, j'avais l'impression qu'il y avait des sous-entendus qui m'échappaient dans ses paroles.

— Un taxi serait parfait.

Agnès se mit à crier derrière nous.

— Qu'est-ce qu'on fait de Segna ?

Sholto se retourna et leur jeta un regard froid qui redonnait à son visage cet air de beauté hautaine.

— Débrouillez-vous ! Retournez dans vos chambres comme vous pourrez ! Si Segna n'avait pas essayé d'attaquer la Princesse, elle n'aurait pas été blessée.

— Nous t'avons servi durant plus de siècles que cette espèce de chair blanche n'en verra jamais. Et c'est ainsi que tu nous traites ? protesta Agnès.

— Je vous traite comme vous le méritez !

Il se retourna, tapota ma main sur son bras, me sourit, mais ses yeux triplement dorés contenaient toujours cette froideur.

Gethin apparut à côté de Sholto, le chapeau mou dans ses mains. Une révérence le courbait presque jusqu'à l'asphalte du trottoir. Il avait des oreilles incroyablement longues, comme celles d'un âne.

— Que veux-tu que je fasse, Maître ?

— Donne-leur un coup de main pour ramener Segna aux chambres.

— Avec plaisir.

Gethin se redressa et afficha une autre de ses irrésistibles risettes pleines de dents, les oreilles pendant maintenant des deux côtés de son visage comme celles d'un cocker ou d'un lapin à oreilles tombantes. Il fit demi-tour et sautilla presque jusqu'aux sorcières.

— J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui m'échappe, dis-je.

La main de Sholto enveloppa la mienne, chaude, puissante, ses doigts glissant sur les miens.

— Je t'expliquerai tout cela à l'hôtel.

Il y avait une lueur dans ses yeux que j'avais déjà identifiée dans le regard des autres hommes. Cela ne signifiait certainement pas la même chose. Sholto appartenait à la Garde Royale, ce qui voulait dire qu'il ne pouvait coucher avec aucune autre Sidhe que la Reine elle-même. Elle ne partageait ses hommes avec personne. La punition lorsqu'on brisait ce tabou, c'était la mort par torture. Même si Sholto était prêt à prendre ce risque, moi je ne l'étais pas. Ma tante avait sans doute prévu de m'exécuter, mais rapidement, sans chichis. Si je violais le plus strict de ses tabous, elle me tuerait aussi, mais ça serait à petit feu. J'avais déjà été torturée. C'était dur à éviter lorsque vous viviez à la Cour Unseelie. Mais je n'avais jamais été torturée par la Reine elle-même, bien que j'aie déjà vu les résultats de ses œuvres. Elle était créative. Extrêmement créative !

Je m'étais promis de ne jamais lui donner l'occasion d'être créative à mes dépens.

— Je suis déjà sous le coup d'une sentence de mort, Sholto. Je ne vais pas prendre le risque de me faire torturer par-dessus le marché.

— Si je pouvais te garder saine et sauve, qu'est-ce que tu risquerais ?

— Saine et sauve ? Comment ?

Il se contenta de sourire, leva la main et cria :

— Taxi !

Trois taxis apparurent dans la rue déserte en l'espace de quelques secondes. Sholto avait simplement eu l'intention d'en appeler un seul. Il ne se rendait pas compte de sa performance : obtenir trois taxis, dans une rue déserte, en plein Los Angeles ! Je savais qu'il pouvait également réanimer des cadavres encore tièdes. Un autre type

de performance. Mais cela faisait trois ans que je vivais dans cette ville et j'étais bien plus impressionnée par l'arrivée de ces taxis que par la rencontre éventuelle de cadavres en balade. Après tout, j'en avais déjà vu. Mais un taxi qui vient quand on en a besoin, c'était pour moi une toute nouvelle découverte.

Chapitre 11

Une heure plus tard, Sholto et moi étions installés dans deux petits fauteuils, adorables mais terriblement inconfortables, de part et d'autre d'une minuscule table blanche. La chambre était élégante, avec un peu trop de rose et d'or pour être à mon goût. Du vin et un plateau d'amuse-gueules nous attendaient sur la table. Le vin était un vin de dessert, très sucré. Il s'accordait parfaitement avec le fromage du plateau, mais était une hérésie avec le caviar. Cela dit, je n'avais jamais goûté à quelque chose qui pût rendre le caviar mangeable. Même si c'était hors de prix, ça sentait quand même l'œuf de poisson.

Sholto semblait apprécier et le caviar et le vin.

— Le Champagne aurait été plus approprié, dit-il. Mais je n'ai jamais aimé ça.

— On fête quelque chose ?

— Une alliance, j'espère.

Je pris une seconde gorgée du vin trop sucré et levai les yeux vers lui.

— Quel genre d'alliance ?

— Entre nous deux.

— Ça, je l'avais compris. La grande question est de savoir pourquoi tu souhaiterais une alliance avec moi.

Son visage se ferma, comme s'il tenait à me cacher ses pensées.

— Tu es en troisième position pour le trône, Meredith.

— Et ?

Il cligna des paupières plusieurs fois avant de parler.

— Pourquoi un Sidhe ne se lierait-il pas avec la femme qui est à deux pas du trône royal ?

— Normalement, ce joli raisonnement tiendrait la route. Malheureusement, tu connais aussi bien que moi la raison pour laquelle je n'ai pas été évincée : parce que mon père, avant de mourir, a obtenu de ma tante qu'elle prête serment. Sans cela, il y a longtemps que je serais disqualifiée, simplement parce que je suis mortelle. Je n'ai aucune place à la Cour, Sholto. Je suis la première princesse de la lignée à ne pas avoir de pouvoir magique.

Il posa le verre sur la table avec précaution.

— Tu es la meilleure d'entre nous pour le glamour personnel.

— Exact. Mais c'est le plus grand de mes pouvoirs. Par la Déesse Toute-Puissante, je porte encore le nom de NicEssus, fille d'Essus. Un titre que j'aurais dû perdre à la sortie de mon enfance, en prenant

possession de mon pouvoir. Sauf que je n'ai pas pris possession de mon pouvoir. D'ailleurs, il se peut que cela ne se fasse jamais, Sholto. C'est une raison insuffisante pour être rayée de la succession.

— S'il n'y avait pas eu le serment de la Reine à ton père.

— Oui.

— Je sais combien ta tante te hait, Meredith. Tout autant qu'elle me hait.

Je posai le verre sur la table, lasse de faire semblant d'apprécier cette piquette.

— Tu as assez de magie pour prétendre à un titre à la Cour. Et tu n'es pas mortel.

Il me regarda. Un regard long, dur, presque vindicatif.

— Ne sois pas hypocrite, Meredith ! Tu sais très bien pourquoi la Reine ne peut pas supporter de me voir.

Je rencontrai ce regard et le trouvai... déplaisant.

Bien sûr que je le savais, toute la Cour le savait.

— Dis-le, Meredith. Dis-le haut et fort.

— La Reine désapprouve ton sang-mêlé.

— En effet.

Il semblait presque soulagé. L'agressivité dans ses yeux avait été difficile à supporter, mais au moins elle avait été sincère. Pour ce que j'en savais, tout le reste était faux. J'eus envie de savoir ce qui se cachait vraiment derrière ce beau visage.

— Mais ce n'est pas réellement à cause de ça, Sholto. De nos jours, il y a plus de sang-mêlé que de pur-sang parmi les Sidhes royaux.

— D'accord. C'est parce qu'elle désapprouve les origines, de mon père.

— Ce n'est pas parce que ton père est un Nocturne. Sholto.

Il fronça les sourcils.

— Où veux-tu en venir ?

— À part les oreilles pointues, les gènes sidhes l'ont toujours emporté sur les autres lors des croisements. Jusqu'à ta venue.

— Ah, la génétique ! J'oubliais que tu es notre première diplômée de l'université moderne.

Je souris.

— Père avait l'espoir que je deviendrais médecin.

— Un médecin qui ne peut pas guérir rien qu'en touchant ça sert à quoi ?

— Un jour il faudra que je t'emmène visiter un hôpital moderne.

— Tout ce que tu voudras bien me montrer me fera plaisir.

Quelle que soit l'émotion sincère qui faillit poindre à cet instant, elle fut chassée par le sous-entendu.

J'ignorai l'insinuation douteuse et retournai à ma petite enquête.

J'avais pu apercevoir de vraies émotions et je voulais en voir plus. Si je devais risquer ma vie, il fallait que je voie Sholto sans les masques que la Cour nous apprenait à porter.

— Jusqu'à ton arrivée, tous les Sidhes ressemblaient à des Sidhes, quels que soient les croisements réalisés. Je pense que la Reine te voit comme une preuve vivante de l'affaiblissement du sang sidhe, tout comme ma mortalité montre que notre sang devient plus fluide.

Son beau visage se crispa de colère.

— Les Unseelies prêchent que tous les Feys sont beaux, mais certains d'entre nous ne le sont que le temps d'une nuit. Nous sommes des diversions, rien de plus.

Je regardai la colère ronger son chemin à travers ses épaules, descendre vers les bras. Ses muscles se crispaient tandis que la colère gagnait du terrain.

— Ma mère, dit-il en crachant presque ce mot, croyait qu'elle devait pouvoir s'offrir une nuit de plaisir sans en payer le prix. Ce prix, ce fut moi !

Il avait jeté ces mots avec une rage grandissante qui intensifiait la lueur de ses yeux, où les anneaux de couleur explosaient en une flamme jaune jaillissant au milieu d'or fondu incandescent.

J'étais parvenue à percevoir cette apparence si parfaite et l'avais découvert une corde sensible.

— Je dirais plutôt que c'est toi qui en as payé le prix, et non pas ta mère. Après t'avoir mis au monde, elle est retournée à la Cour et à la vie palpitante qu'elle y menait.

Il me considérait, la rage toujours aussi nue sur son visage.

Je parlai prudemment à cette rage, parce que je ne voulais pas qu'elle se déverse sur moi. Mais j'aimais cette colère. Elle était réelle, et non pas une sorte d'émotion feinte pour obtenir quelque chose. Cette émotion-là n'avait pas été planifiée, elle l'avait simplement submergé. J'aimais ça. J'adorais ça. Ce que j'avais apprécié chez Roane, c'était que les émotions étaient toujours à fleur de peau. Il ne prétendait jamais rien qu'il ne ressentait pas profondément. Bien sûr, c'était également ce trait de caractère qui lui avait permis de disparaître dans l'océan avec sa nouvelle peau de phoque, sans se donner la peine de me dire adieu. Nul n'est parfait.

— Oui, et elle m'a laissé avec mon père, dit Sholto.

Il regarda vers la table, puis leva lentement ses yeux extraordinaires vers moi.

— Sais-tu quel âge j'avais quand j'ai vu pour la première fois un autre Sidhe ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— J'avais cinq ans. J'ai attendu cinq ans avant de voir quelqu'un avec une peau et des yeux comme les miens.

Le regard perdu dans ses souvenirs, il se tut un instant.

— Raconte-moi, dis-je d'une voix douce.

Sa voix n'était qu'un murmure, comme s'il se parlait à lui-même :

— Agnès m'avait emmené dans la forêt pour y jouer par une nuit noire sans lune.

J'avais envie de lui demander si l'Agnès en question était Agnès la Noire, la sorcière que nous avons rencontré ce soir, mais je le laissai parler. Le temps des questions viendrait quand il ne serait plus d'humeur à partager ses secrets. Il avait été étonnamment facile de l'amener à se confier. Généralement, quand il est aisé de pousser quel qu'un à baisser sa garde, c'est qu'il a envie de parler, besoin de partager.

— Je vis quelque chose briller entre les arbres, comme si la lune était descendue sur Terre. Je demandai à Agnès ce que c'était. Mais elle ne voulut pas me le dire. Elle se contenta de prendre ma main et de m'entraîner vers la lumière. D'abord, j'ai cru que c'étaient des humains, sauf que les humains ne rayonnaient pas comme s'ils avaient du feu sous leur peau. Puis la femme se tourna vers nous et ses yeux...

Sa voix s'évanouit, et il y avait un tel mélange d'étonnement et de douleur en lui que je faillis abandonner, mais je voulais savoir. Je l'encourageai donc.

— Ses yeux ?

— Ses yeux brillaient, brûlaient. Bleu, puis bleu plus foncé et enfin vert. J'avais cinq ans, ce n'est donc pas sa nudité ni celle de celui qui était allongé sur elle qui me subjuguèrent ainsi, mais cette peau blanche et ces yeux aux couleurs changeantes. Comme ma peau, comme mes yeux.

Il regardait à travers moi, comme si je n'existais pas.

— Agnès m'éloigna d'eux avant qu'ils ne nous voient. J'avais des tonnes de questions à lui poser. Elle me répondit que je devrais les poser à mon père.

Il cligna des yeux et prit une longue inspiration, comme s'il revenait d'ailleurs.

— Mon père m'expliqua pour les Sidhes, et que j'étais l'un d'entre eux. Il m'éleva en me laissant croire que j'étais sidhe, que je ne pouvais pas être comme lui. Quand j'ai compris pour la première fois que je n'aurais jamais d'ailes, j'ai pleuré, dit-il avec un rire forcé.

Il me regarda en fronçant les sourcils.

— Je n'ai jamais raconté cette histoire à la Cour. Est-ce une espèce de pouvoir magique que tu as sur moi ?

Il ne croyait pas vraiment que c'était un sortilège, sinon il aurait été en colère, voire effrayé.

— Qui d'autre à la Cour, à part moi, aurait compris la

signification de cette histoire ? demandai-je.

Il me considéra un instant, puis acquiesça.

— En effet, bien que ton corps ne soit pas aussi marqué que le mien, toi non plus tu n'es pas des leurs. Ils ne t'accepteront jamais.

Cette dernière phrase nous concernait tous les deux, je pense.

Ses mains posées sur la table étaient si crispées que leur peau était marbrée. Je les touchai et il recula brusquement comme si je lui avais fait mal. Il commença à éloigner ses mains pour les mettre hors de portée, mais s'arrêta à mi-chemin. J'observai l'effort qu'il dut faire pour les rapprocher de moi. Il réagissait comme s'il craignait qu'on ne lui lasse mal.

Je couvris ses grandes mains avec l'une des miennes, du moins en partie. Il sourit et c'était le premier vrai sourire que je lui voyais, vrai parce que hésitant, incertain d'être bien accueilli. Je ne sais ce qu'il lut sur mon visage, mais il sembla rassuré. Il ouvrit ses mains, prit les miennes et les éleva jusqu'à ses lèvres. Il ne les embrassa pas vraiment, mais y pressa sa bouche. C'était un geste étonnamment tendre. La solitude peut être un lien plus fort que les autres. Oui d'autre, en effet, dans les deux Cours, comprenait mieux nos cœurs que nous-mêmes ? Ce n'était ni de l'amour ni de l'amitié, mais certainement un lien.

Quand il leva la tête, son regard vint rencontrer le mien. L'expression que j'y vis, je l'avais rarement saisie dans les yeux d'un Sidhe : ouverte, authentique. J'y sentis un besoin tellement urgent que j'eus l'impression de contempler un vide sans fin, le cratère profond d'un manque. On aurait dit les yeux de quelque animal sauvage, indompté mais profondément blessé. Mes yeux ressemblaient-ils à ça. J'espère que non.

Il lâcha ma main, lentement, à contrecœur.

— Je n'ai jamais fait l'amour avec un autre Sidhe, Meredith. Tu comprends ce que ça veut dire ?

Je comprenais, probablement mieux que lui, parce qu'il y avait pire que de ne jamais l'avoir fait. C'était d'y avoir goûté puis d'en avoir été privé. Mais je gardai une voix neutre parce que je commençais à comprendre où il voulait en venir. Malgré la grande compassion que je ressentais pour lui, je n'avais aucune envie de me faire torturer à mort.

— Tu te demandes ce qu'on ressent ?

Il secoua la tête.

— Non, mais j'aimerais voir une chair parfaitement blanche étendue sous la mienne, j'aimerais que ma luminescence en rencontre une semblable. C'est cela que je voudrais, Meredith, et tu peux me le donner.

Et voilà ! C'était cousu de fil blanc.

— Je te l'ai déjà dit, Sholto. Pour aucun plaisir au monde je ne prendrai le risque de mourir sous la torture. Personne, rien, n'en vaut la peine.

J'étais sérieuse.

— La Reine adore obliger ses gardes à la regarder avec ses amants. Certains refusent d'y assister, mais la plupart d'entre nous restent, dans le fol espoir qu'elle nous invite à les rejoindre sur la couche royale. « Vous êtes mes gardes du corps. Ne voulez-vous pas garder mon corps ? » Il imitait plutôt bien la voix de ma tante. Même lorsqu'il est exposé par pure cruauté, l'amour de deux Sidhes reste une chose fabuleuse. Je donnerais mon âme pour vivre ça.

Je lui donnai mon visage le plus inexpressif.

— Ton âme ne m'est d'aucune utilité, Sholto. Qu'est-ce que tu as d'autre à me proposer qui vaille la peine de mourir sous la torture ?

— Si tu es ma maîtresse sidhe, Meredith, alors la Reine saura ce que tu représentes à mes yeux. Je m'assurerai qu'elle comprenne que, s'il devait t'arriver quelque chose, elle perdrait le soutien de la Légion. Elle ne peut pas se le permettre, en ce moment.

— Pourquoi ne pas conclure ce marché avec une autre femme sidhe, plus puissante que moi ?

— Les femmes de la Garde du Prince Cel couchent avec Cel et, contrairement à la Reine, il en fait grand usage.

— Quand je suis partie, certaines de ces femmes commençaient à refuser le lit de Cel.

Sholto sourit, l'air heureux.

— La tendance n'a fait que s'accroître.

— Tu veux dire que le petit harem de Cel se défile ?

— De plus en plus, dit-il, ravi.

— Alors pourquoi ne le proposes-tu pas à l'une d'entre elles ? Elles sont toutes plus puissantes que moi et désœuvrées.

— C'est peut-être à cause de ce que tu as dit tout à l'heure, Meredith. Aucune d'entre elles ne me comprendrait aussi bien que toi.

— Je pense que tu les sous-estimes. Mais qu'est-ce que Cel peut bien leur faire pour qu'elles le quittent par troupes ? La Reine elle-même est une sadique sexuelle, mais ses gardes ramperaient sur du verre brisé pour la sauter. Qu'est-ce que Cel leur fait qui soit pire que ça ?

Je n'attendais pas de réponse, mais je n'osais imaginer des sévices suffisamment horribles.

Le sourire s'évanouit sur le visage de Sholto.

— La Reine l'a fait une fois, dit-il.

— Fait quoi ?

— Demandé à l'un d'entre nous de se mettre à poil pour ramper sur du verre pilé. S'il y parvenait sans montrer sa douleur, alors elle le

baiseraït.

Je clignai des paupières. J'avais entendu pire, j'avais même vu pire, bon sang ! Mais j'avais tout de même envie de savoir qui c'était. Alors je posai la question.

— Qui était-ce ?

Il secoua la tête.

— Nous avons juré de garder cette humiliation entre nous. Notre fierté, sinon notre corps, s'en porte mieux ainsi.

Ses yeux eurent de nouveau l'air perdu.

Une fois de plus, je me demandai ce que Cel avait pu inventer de pire que les jeux sadiques de la Reine.

— Et pourquoi ne ferais-tu pas cette offre à une femme sidhe plus puissante que moi, et qui ne soit pas membre de la Garde du Prince ? demandai-je.

Il sourit faiblement.

— Il y en a, en effet, Meredith. Mais même avant que je fasse partie de la Garde, elles refusaient de me toucher, de peur de mettre encore plus de créatures perverses au monde.

Il laissa échapper un rire sauvage, on aurait dit un sanglot. Cela me fit de la peine de l'entendre.

— C'est ainsi que m'appelle la Reine, sa « créature perverse » ou parfois seulement « créature ». Dans quelque siècles, je ne serai plus que sa créature déchue. Je suis capable de prendre les pires risques pour éviter d'en arriver là, ajouta-t-il avec le même rire étrange.

— Est-ce qu'elle a un besoin tellement désespéré de l'appui des Sluaghs au point de renoncer à me tuer ? Au point de renoncer à nous punir tous les deux pour avoir transgressé son tabou le plus draconien ? Non, Sholto, elle ne pourra pas laisser passer ça. Si nous trouvons un moyen de contourner sa règle d'abstinence, d'autres en feront autant. Ce sera la première fêlure dans un barrage. Il finira par s'écrouler.

— Elle perd le contrôle, Meredith. Son ascendant sur la Cour se détériore de jour en jour. Ces trois dernières années ont été très mauvaises, pour elle. La Cour se divise devant son attitude erratique et le Prince Cel grandit... Quand il arrivera au pouvoir, comparée à lui, Andais passera pour quelqu'un de normal. Ce sera comme Caligula après Tibère.

— Tu veux dire que si nous trouvons la situation terrible en ce moment, nous n'avons encore rien vu ?

Je tentai de le faire sourire, mais sans succès.

Il tourna des yeux hantés vers moi.

— La Reine ne peut pas se permettre de perdre l'appui de la Légion. Fais-moi confiance. Je n'ai pas plus envie que toi de me retrouver à la merci de la Reine.

Il força un sourire presque amusé.

L'expression « à la merci de la Reine » était devenue une boutade, chez nous. Si quelqu'un craignait énormément quelque chose, il disait « je préfère encore être à la merci de la Reine plutôt que de faire ça ». Rien n'était plus effrayant.

— Que veux-tu de moi, Sholto ?

Son regard fut très direct.

— Je te veux toi.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ce n'est pas moi que tu veux, mais une Sidhe dans ton lit. Souviens-toi que Griffin m'a répudiée parce que je n'étais pas assez sidhe pour lui.

— Griffin était un idiot.

Je souris en me souvenant des paroles d'Uther concernant Roane. Si tout le monde était idiot de me quitter, pourquoi me quittaient-ils tous ? Je lui fis face et décidai de me montrer aussi directe que lui.

— Je n'ai jamais couché avec un Nocturne.

— C'est considéré comme un acte immoral par ceux qui n'ont aucun sens moral, dit Sholto d'un ton amer. Je me doutais bien que tu n'aurais pas eu d'expériences avec l'un de nous.

Nous. Un pronom intéressant. Si vous me demandiez ce que je suis, je dirais sidhe. Ni humaine ni brownie... sidhe. Si vous insistiez un peu, je serais Unseelie, pour le meilleur et pour le pire, bien que je puisse me déclarer du sang des deux Cours. Mais je n'aurais jamais utilisé le terme « nous » en parlant d'autre chose que des Sidhes Unseelie.

— Après que ma tante, notre Reine adorée, a essayé de me noyer à l'âge de six ans, Père s'est assuré que j'aie mes propres gardes du corps sidhes. L'un d'entre eux, Bhatar, était un Nocturne handicapé.

Sholto hocha la tête.

— Il avait perdu une aile lors de la dernière bataille que nous ayons menée sur le sol américain. Normalement nous pouvons régénérer la plupart des parties de notre corps, c'était donc une blessure grave.

— Bhatar dormait dans ma chambre, la nuit. Il ne m'a jamais quittée une seconde pendant mon enfance. Père m'a appris à jouer aux échecs, mais Bhatar m'a appris à battre Père à son propre jeu.

Cela me fit sourire.

— Il parle toujours de toi en bien.

Je voulus lui demander si c'était Bhatar qui lui avait soufflé cette idée d'alliance, mais renonçai en secouant la tête.

— Non, Bhatar n'aurait jamais suggéré que tu fasses, cette démarche. Il n'aurait jamais risqué ma sécurité ou la tienne. Tu sais, il

te tenait en estime, aussi. « Le Roi Sholto, le meilleur Roi que les Sluaghs aient eu ces deux derniers siècles », disait-il de toi.

— Je suis flatté.

— Tu sais parfaitement ce que tes gens pensent de toi, dis-je.

Je tentai de décrypter son visage. Il y avait du désir, mais, le désir peut cacher tant de choses.

— Et les sorcières ? Ton petit harem ? demandai-je encore.

— Mon harem ?

Mais il y avait une expression dans son regard qui démentait le ton détaché de sa question.

— Elles voulaient me faire du mal pour m'éloigner de toi. Que penses-tu qu'elles feront si tu couches effectivement avec moi ?

— Je suis leur Roi. Elles feront ce que j'ordonnerai.

Il rit, de façon plus ironique qu'amère, cette fois.

— Tu es le Roi d'un peuple de Feys, Sholto. Ils ne font jamais ce que tu demandes ou ce que tu penses qu'ils feront Sidhes ou lutins, ils seront toujours libres. Si tu considères leur obéissance comme acquise, tu vas au-devant d'un grand péril.

— Comme la Reine l'a fait pendant près d'un millénaire.

C'était à la fois une question et une constatation.

J'acquiesçai en souriant.

— Comme le Roi de la Cour Seelie l'a fait pendant plus longtemps encore.

— Comparé à eux, je suis un Roi débutant, et moins arrogant.

— Alors dis-moi franchement ce que feront tes maîtresses, les sorcières, si tu les délaisses pour moi ?

Il réfléchit longuement, lentement, puis leva les yeux vers moi. Son visage était terriblement sérieux.

— Je ne sais pas.

Je faillis éclater de rire.

— On voit que tu es Roi depuis peu. Je n'en ai jamais rencontré un qui reconnaisse son ignorance.

— Ne pas savoir quelque chose n'est pas de l'ignorance. Feindre savoir quelque chose qu'on ne sait pas, ça, c'est de l'ignorance !

— Sage et modeste ; c'est terriblement rare pour un Roi fey.

Je me rappelai une question que je voulais lui poser.

— L'Agnès qui t'a amenée dans les bois quand tu étais gamin, ta nounou, était-ce Agnès la Noire ?

— Oui, dit-il.

Je dus me forcer à ne pas froncer les sourcils.

— Ton ex-nounou est maintenant ta maîtresse ?

— Elle n'a pas vieilli et moi je suis adulte, maintenant.

— Grandir parmi les êtres immortels est troublant, je te l'accorde, mais il y a quand même des Feys qui ont participé à mon

éducation et je ne les considère pas pour autant sous cet angle.

— Tout comme il y en a pour moi parmi les Sluaghs. Mais Agnès n'est pas des leurs.

Je voulus demander pourquoi, mais me ravisai. D'abord, ce n'étaient pas mes oignons, et puis je risquais de ne pas comprendre sa réponse si toutefois il me répondait.

— Comment peux-tu être sûr que la Reine veut m'exécuter ?

Retour aux choses sérieuses.

— Parce que j'ai été envoyé à Los Angeles pour te tuer.

Il l'avait dit comme si cela n'avait aucune importance : ni émotion ni regret. Juste un fait.

Mon cœur se mit à battre un peu plus vite, l'air resta coincé dans ma gorge. Je dus me concentrer pour expirer sans m'étrangler.

— Si je n'accepte pas de coucher avec toi, iras-tu au bout de ta mission ?

— J'ai fait le serment que je ne te voulais aucun mal. Je le maintiens.

— Tu t'opposerais à la Reine pour moi ?

— Le même raisonnement qui nous garde en sécurité si on couche ensemble me garde en sécurité si je te laisse vivante. La Reine a davantage besoin de ma Légion qu'elle n'a besoin de se montrer vindicative.

Il semblait tellement sûr de ça. Sûr de ses certitudes, incertain de tout le reste. Comme beaucoup d'entre nous, pour être honnête. J'observai ce visage carré, à la mâchoire un peu large à mon goût, aux pommettes un peu trop saillantes. J'aimais que mes hommes aient un visage plus doux, mais il était indéniablement beau mec. Ses cheveux étaient d'un blanc parfait, épais et raides, retenus en arrière avec un catogan. Ils descendaient jusqu'à ses genoux, comme celles d'un Sidhe plus âgé, même si Sholto n'avait que deux cents ans environ. Ses épaules étaient larges et sa poitrine avait belle allure sous sa chemise blanche boutonnée jusqu'au cou. Celle-ci tombait parfaitement droit le long de son torse et je me demandai s'il utilisait un glamour quelconque pour qu'il en soit ainsi. Car je savais que ce qui se trouvait sous cette chemise n'était justement pas très lisse.

— L'offre est inattendue, Sholto. J'aimerais un peu de temps pour y réfléchir, si c'est possible.

— Tu as jusqu'à demain soir.

Je hochai la tête et me levai. Il se leva à son tour. Je me surpris en train d'examiner sa poitrine et son ventre, essayant de retrouver la bosse que j'avais remarquée dans la rue. Rien ne se voyait, il gaspillait du glamour pour le maintenir caché.

— Je ne sais pas si je peux faire ça, dis-je.

— Quoi ?

Je fis un signe de tête dans sa direction.

— Je t'ai aperçu une fois sans chemise, quand j'étais beaucoup plus jeune. Ce souvenir... m'est resté.

Son visage pâlit, ses yeux devinrent plus durs. Il remit ses défenses en place.

— Je comprends. La perspective de me toucher te fait peur. Ne t'en fais pas, Meredith. Je comprends.

Il laissa échapper un long soupir.

— C'était un beau rêve, ajouta-t-il encore.

Il se détourna de moi, ramassa son manteau du dossier du fauteuil où il l'avait posé. La longue queue-de-cheval tombait le long de son corps comme une ligne de fourrure blanche.

— Sholto ?

Il ne se retourna pas, se contentant de repousser ses cheveux sur une de ses épaules le temps d'enfiler son manteau.

— Je n'ai pas dit non, Sholto.

Là, il se retourna. Son visage était toujours fermé, prudent et toutes les émotions que j'avais eu tant de mal à trouver étaient de nouveau enterrées.

— Qu'est-ce que tu dis alors ?

— Je dis : pas de sexe ce soir. Et je ne peux pas dire « oui, je vais faire l'amour avec toi » avant d'avoir tout vu.

— Tout ?

— C'est qui, le timide, maintenant ?

Je vis l'idée faire son chemin sur son visage, dans ses yeux. Un étrange petit sourire s'esquissa sur ses lèvres.

— Tu demandes à me voir nu ?

— Pas complètement, dis-je en souriant devant sa stupeur. Mais jusqu'au haut des cuisses, oui, s'il te plaît. Il faut que je sache comment je réagis devant tes... accessoires.

Il souriait, avec chaleur et un soupçon d'incertitude. C'était là son vrai sourire, à cheval entre le charme et la peur.

— Jusqu'à maintenant, c'est le mot le plus gentil que quelqu'un ait utilisé pour les décrire.

— Si je ne peux me donner à toi dans la joie et le plaisir, alors ton rêve de mêler ton rayonnement avec celui d'un autre s'effondre. Un Sidhe ne rayonne pas quand il s'agit d'un devoir et non pas de plaisir.

— Je comprends.

— Je l'espère, car cela implique davantage que de te voir nu. Il faut que je touche et que je sois touchée pour savoir si... si je peux faire ça.

— Mais pas de sexe ce soir ? demanda-t-il sur un ton presque amusé.

— Tu rêves de chair sidhe et tu n'y as jamais goûté. J'y ai goûté et, pendant trois ans, presque quatre, j'ai pu survivre sans. J'ai le mal du pays, Sholto. Si étrange et pervers que cela puisse paraître, j'ai le mal du pays. Si j'accepte ton alliance, j'aurai à la fois un amant sidhe et je retrouverai mon pays. Sans oublier que j'échapperai à la mort. Tu n'es pas un destin pire que la mort, Sholto.

— C'est pourtant ce que certains ont pensé pendant des années.

Il avait dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais ses yeux le trahirent.

— C'est pourquoi il faut que je sache à quoi je m'engage.

— Faut-il qu'on évoque la question de l'amour, ou est-ce trop naïf pour un Roi et une Princesse ?

Je souris, mais cette fois ce fut de tristesse.

— J'ai essayé l'amour une fois. Il m'a trahi.

— Griffin est un être sans scrupule, Meredith. Il est incapable d'un sentiment d'une telle profondeur et surtout incapable d'aimer.

— J'ai fini par m'en rendre compte. L'amour est grandiose tant qu'il dure, Sholto. Mais il ne dure pas.

Nous restâmes à nous regarder l'un l'autre. Je me demandai si mes yeux étaient aussi pleins de lassitude et de regret que les siens.

— Suis-je censé me chamailler avec toi ? Te dire que certaines amours durent et d'autres non ?

— Tu en as l'intention ?

Il secoua la tête et sourit.

— Non.

Je lui tendis la main. Il la prit dans la sienne, chaude et agréable.

— Pas de mensonges, Sholto, même pas ceux qui font plaisir. Laisse-moi t'emmener au lit pour voir ce qui est en jeu.

Il se laissa guider.

— Et moi, je peux voir ce qui est en jeu ? demanda-t-il d'un air gourmand.

Je le tirai en reculant afin de voir son visage.

— Si tu en as envie.

Une lueur traversa ses yeux, qui n'était ni sidhe, ni humaine, ni même sluagh, mais typiquement mâle.

Chapitre 12

Je lâchai sa main afin de pouvoir m'installer sur le lit, toujours à reculons pour mieux l'observer. Je pris mon revolver dans ma ceinture et le glissai sous l'un des oreillers, puis m'allongeai, en restant appuyée sur les coudes. Sholto se limait à côté du lit, les yeux fixés sur moi, un curieux sourire aux lèvres. Ses yeux étaient empreints d'incertitude. Ce n'était pas de la tristesse, simplement de l'incertitude.

— Tu as l'air terriblement à l'aise, dit-il.

— Ce n'est jamais désagréable de voir un beau mec à poil pour la première fois.

Son sourire s'évanouit.

— Beau ? Je n'ai jamais vu quelqu'un me traiter de beau tout en sachant ce qui se cache sous cette chemise.

Je laissai mes yeux exprimer ce que je ressentais en les faisant courir sur son visage, ses yeux, son nez fort, presque parfait, sa bouche fine. Le reste de son corps semblait superbe, mais je savais qu'au moins une partie de ce que je voyais était embellie grâce à la magie. Dans quelle proportion ? Je l'ignorais. Je laissai mes yeux s'attarder sur les parties que je savais réelles, comme ses hanches minces, ses longues jambes musclées. Avant de le voir sans pantalon, je n'avais aucune certitude quant à la bosse qui s'y dissimulait. Je la passai donc en revue, aussi bien mentalement que visuellement. La Reine avait raison, c'était vraiment dommage. Il était magnifique.

— Une femme sidhe qui me regarde ainsi... si tu savais comme j'en ai rêvé !

Il avait toujours l'air trop solennel.

— Qui te regarde comment ? demandai-je d'une voix que je voulus sensuelle et provocante.

J'étais enfin parvenue à le faire sourire.

— Comme si j'étais quelque chose à manger.

Je souris et rajoutai quelques effets de paupières pour faire bonne mesure et le mettre dans l'ambiance.

— Manger, tiens, tiens, voilà une idée qui me met en appétit ! Retire donc ton manteau et ta chemise et nous pourrons peut-être y songer.

— On a dit pas de sexe, ce soir, tu te souviens ?

— Et si on disait juste pas d'orgasme ? proposai-je.

Il éclata de rire en jetant la tête en arrière. Un rire tonitruant et

joyeux. Il me regarda avec des yeux brillants. Ce n'était pas la magie qui les faisait briller, juste le rire. Il apparaissait plus jeune, plus détendu. Je me rendis compte qu'avec ces cheveux blancs et cette peau si claire, qu'avec ces yeux mordorés, il serait le bienvenu à la Cour Seelie. S'il pouvait toujours laisser ses tentacules sous sa chemise, les Seelies ne se douteraient de rien.

Son rire se calma.

— Maintenant, c'est toi qui as l'air sérieuse, dit-il.

— J'étais en train de penser que tu as davantage le profil pour la Cour Seelie que moi.

Il fronça les sourcils.

— À cause de tes cheveux auburn ?

— Sans oublier ma petite taille et ma poitrine qui est un peu trop généreuse pour avoir le style sidhe.

La spontanéité de son sourire me charma.

— C'est forcément un truc de femme de trouver une poitrine trop généreuse ! Nous, les hommes, ça ne nous viendrait pas à l'esprit.

Cette fois, c'est moi qui souris.

— Tu as raison. Il s'agit de ma mère, ma tante, mes cousines...

— Elles sont simplement jalouses.

— Comme c'est gentil de penser ça.

Il laissa tomber son manteau gris au sol puis défit un bouton de manchette tout en ne quittant pas mon visage des yeux. Il défit l'autre manche et passa au premier bouton de la chemise, puis au second, écartant le tissu pour laisser voir un triangle de peau blanche et luminescente. Un troisième bouton et les premiers renflements des muscles de la poitrine apparurent. Ses doigts descendirent au quatrième boulon, mais il ne l'ouvrit pas.

— J'aimerais demander un baiser maintenant, avant que tu voies le reste.

Demander pourquoi était inutile, c'était assez évident. Il craignait de ne pas avoir son baiser une fois que je l'aurais vu en entier.

Je m'approchai de lui en rampant sur le lit. Sholto s'agenouilla et je me baissai vers lui pour l'embrasser. Ce fut juste un bref effleurement des lèvres et Sholto recula. Je lui touchai doucement le visage.

— Pas encore, dis-je.

Sholto avait raison. Une fois que j'aurais vu ses « accessoires », il n'aurait peut-être plus son baiser. Si cela devait dire l'unique contact d'une main sidhe qu'il connaîtrait, je voulais qu'il soit inoubliable. Un baiser ne compenserait jamais un contact intime avec une chair sidhe, mais c'était tout ce que je pouvais lui offrir. À sa manière, il était aussi seul qu'Uther.

Sholto posa son menton sur le lit et attendit sagement, passivement, ce que j'allais faire. À cet instant, je trouvai la réponse à une autre de mes questions. Si je devais un jour me lier à un homme pour la vie, il nous faudrait plus que juste du sang sidhe en commun. Nous devrions également partager mon amour pour la douleur.

Je m'allongeai sur le ventre, mon visage juste en face du sien.

— Ouvre juste un peu la bouche, dis-je.

Il le fit sans tergiverser. J'adorais ! J'embrassai sa lèvre supérieure lentement, doucement. Je me servis de ma langue pour ouvrir sa bouche davantage, puis de ma langue et de mes lèvres pour explorer sa bouche. D'abord, il fut complètement passif, me laissant gentiment faire. Puis il me rendit mon baiser. Doucement, presque timidement, comme si c'était la première fois, mais je savais que ce n'était pas le cas. Puis sa bouche se pressa contre la mienne, plus ferme, plus exigeante.

Je mordis sa lèvre inférieure, doucement d'abord, puis plus agressivement. Il émit un petit gémissement et se redressa en me prenant les bras. Son baiser écrasait maintenant mes lèvres, assez fort pour me faire mal et je dus ouvrir la bouche pour laisser libre cours à cette exploration exigeante sans être blessée.

Il me repoussa en arrière sur le lit et je le laissai faire, mais je remarquai qu'il dominait mon corps en s'appuyant sur ses mains afin que seules nos lèvres se touchent. J'interrompis notre baiser le temps de jeter un coup d'œil sur ce corps et sentis le poids de son pouvoir, de son aura, qui m'oppressait sans pour autant me toucher. Sous la force de tant de magie, le rythme de mon cœur s'emballa et mon sang afflua comme s'il avait été aimanté par cette énergie.

Même avec Roane couvert de Larmes de Branwyn cela n'avait pas été ainsi. Cela avait été étonnant, mais différent. Enfin ! C'était exactement ce que je cherchais, ce que je désirais, ce dont j'avais un besoin vital depuis si longtemps !

Sholto me considéra avec un doux étonnement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il dans un murmure.

Je compris qu'il pouvait sentir mon pouvoir tout comme je pouvais sentir le sien. J'aurais pu simplement dire « la magie », mais la dernière fois que j'avais été avec un Sidhe, c'était avec Griffin et il m'avait expliqué que mon pouvoir produisait une luminescence ridiculement faible. Je l'avais cru. Plus maintenant. Il fallait que je pose la question parce que je n'aurais peut-être plus l'occasion d'être avec un autre Sidhe. Je ne pourrais sans doute jamais lever le doute que Griffin avait instillé dans mon esprit.

— Qu'est-ce que tu ressens ? demandai-je.

— Du chaud. Comme si de la chaleur s'élevait de ton corps et appuyait sur ma peau.

Il retira une des mains et la passa entre nos corps comme pour caresser l'air qui nous séparait, lui trouvant une forme, un poids. En le sentant flatter mon aura, je fermai les yeux, mon cœur vibrant sous ce contact qui n'en était pas un.

Il enfonça sa main à travers cette énergie et, même les yeux fermés, je sus où elle se trouvait.

— Ça colle à ma main comme une boule qui voudrait aspirer ma peau, dit Sholto d'une voix essoufflée, empreinte du même étonnement que trahissait son visage.

Je sentis sa main passer à travers le pouvoir, comme si mon corps était sous l'eau et que sa main m'apportait de l'air frais. Elle ne se contentait pas de toucher ma peau, elle brisait mes boucliers, forçant sa magie en moi. Mon souffle se figea dans ma gorge et je restai les yeux écarquillés de surprise. Je dus étendre ma propre énergie pour faire écran comme si je tendais une main pour protéger une blessure.

Son corps eut un mouvement de recul au contact de ma magie. Il me regarda, les lèvres entrouvertes, son pouls se débattant comme un animal piégé sous la peau fragile de son cou.

— Je ne me rendais pas compte à côté de quoi je passais.

J'acquiesçai en tournant mes yeux vers lui, plaquée sur le lit tandis que sa main semblait un poids vibrant contre mes côtes.

— Ce n'est que le début, répondis-je d'une voix rauque.

Cette fois, je n'essayais plus d'être sexy, c'était tout ce qui me restait de souffle sous la pression de son corps sur le mien. À cet instant, aucune déformation n'aurait pu m'empêcher de dire oui.

Je tendis mes mains vers sa chemise tandis qu'il reprenait son équilibre sur ses deux bras. Je défis le bouton suivant et rien ne me sauta à la figure. J'en défis un autre et l'énergie vibra comme la chaleur au-dessus d'une route sous le soleil.

— Laisse tomber l'illusion, Sholto, pour que je puisse voir.

— J'ai peur, murmura-t-il.

— Tu crois vraiment que j'ai envie de passer à côté de ça ? J'en ai assez de cet exil, Sholto. J'en ai marre de faire semblant, d'accepter les compromis. Je veux tout retrouver. Tout.

Je caressai le devant de sa gorge et nos énergies se mêlèrent au passage, suivant ma main comme un voile invisible.

— Chair sidhe, plaisir égal au mien, revoir les collines creuses et y être la bienvenue... Je veux rentrer chez nous, Sholto. Retire ton glamour et montre-moi qui tu es vraiment.

Il obtempéra. Les tentacules s'échappèrent de sa chemise et mon esprit les associa immédiatement à un nid de serpents ou à des intestins qui s'écoulaient d'un corps éventré. Je me raidis et, si mon souffle resta coincé dans ma gorge, ce ne fut pas à cause de la passion.

Sholto recula immédiatement, se redressa et me tourna le dos afin que je ne puisse plus le voir. Je dus le retenir par le bras. Ma réaction avait brisé la magie qui s'était instaurée entre nous. Son bras n'était qu'un bras sous ma main, chaud et vivant, mais rien de plus.

Je m'agrippai à lui des deux mains, essayant de l'obliger à se tourner vers moi, mais il résista. Je me mis sur les genoux, le tenant toujours d'une main, essayant d'attraper sa chemise de l'autre. En passant devant son ventre, elle aurait dû toucher plein de trucs, mais il avait remis son glamour et je ne pus rien sentir de ce qui aurait dû se trouver là.

Je tirai sur son bras pour l'obliger à se tourner vers moi. Sa chemise était ouverte jusqu'au nombril. La poitrine et l'estomac étaient pâles, musclés, lisses, parfaits. J'ouvris un autre bouton et je découvris le genre de tablette de chocolat qu'on voit sur les pubs pour gymnases. Sholto me laissa ouvrir les derniers boutons jusqu'à sa ceinture en cuir, refusant toujours de me regarder.

— Je suppose que si tu te donnes la peine de te cacher derrière du glamour, autant que ce soit beau.

Là, il daigna me regarder et il avait l'air furieux.

— Si c'était là ma véritable apparence, tu ne te détournerais pas de moi, n'est-ce pas ? !

— Si c'était là ta véritable apparence, tu ne serais pas devenu le Roi de la Légion.

Quelque chose passa dans son regard, quelque chose que je ne pus décrypter. Mais tout valait mieux que cette colère mêlée d'amertume.

— J'aurais été un noble à la Cour des Sidhes, dit-il.

— Un seigneur, rien de plus. La lignée de ta mère est insuffisante pour un titre plus important.

— Je suis un seigneur.

J'acquiesçai.

— En effet, grâce à tes propres pouvoirs et à ton mérite. La Reine ne pouvait pas laisser s'éloigner un tel pouvoir de la Cour sans te donner un titre.

Il sourit, mais ce fut un sourire amer et la colère était revenue se nicher dans ses yeux.

— Tu veux dire qu'il vaut mieux diriger en enfer que servir au paradis ?

— Jamais de la vie ! Je dis simplement que tu as obtenu tout ce que tu pouvais obtenir par le sang de ta mère et que tu es tout de même devenu Roi.

Il me regarda, affichant de nouveau son masque arrogant. Celui que je lui voyais souvent à la Cour.

— Grâce au sang de ma mère, j'aurais pu t'avoir, toi.

— Je n'ai pas encore dit non.

— J'ai vu l'expression de ton visage, j'ai senti l'aversion de ton corps. Inutile de mettre les points sur les i !

Je commençai à tirer la chemise hors de son pantalon. Il attrapa mes mains.

— Non.

— Si tu pars maintenant, c'est terminé. Laisse tomber ton glamour, Sholto. Laisse-moi voir.

— C'est ce que j'avais fait.

Il arracha la chemise de mes mains si brutalement que je faillis tomber du lit quand il s'éloigna.

— Cela aurait pu être parfait si j'avais pu t'embrasser sans hésiter. J'en ai été incapable, mais donne-moi une seconde chance. Il faut avouer que c'est un peu déconcertant, la première fois.

Il secoua la tête.

— Tu as raison, je suis le Roi de la Légion. Je ne me laisserai pas humilier.

Je m'assis sur le bord du lit et le regardai. Il avait l'air parfait, juste un peu boudeur. Mais ce n'était pas la réalité. J'avais passé les dernières années à me cacher, à simuler. Le factice, si beau soit-il, vieillit mal. Bien qu'ils l'aient rejeté, personne n'incarnait mieux la Cour Unseelie que Sholto. Une combinaison de beauté incroyable et d'horreur, non seulement juxtaposées, mais intimement imbriquées. L'un ne pouvait exister sans l'autre. À sa manière, Sholto était un parfait mariage de ce qu'était cette Cour, mais ils l'excluaient parce qu'ils craignaient qu'il ne devienne l'exemple parfait du Sidhe Unseelie. Sans doute ne s'en rendaient-ils pas compte avec autant de lucidité, mais ce qui les effrayait le plus, ce n'était pas que Sholto soit un être différent, mais justement qu'il ne le soit pas.

— Je ne peux pas te promettre que je ne détournerai plus les yeux, mais je peux te donner ma parole que je ferai de mon mieux.

Il me considéra, l'arrogance comme un bouclier dans ses yeux.

— Cela ne suffit pas.

— C'est ce que j'ai de mieux à te proposer. Penses-tu vraiment que la peur d'être rejeté mérite de perdre si vite la possibilité de toucher de la chair sidhe ?

Le doute s'immisça dans ses yeux.

— Est-ce que je pourrai faire appel à mon glamour si jamais tu n'arrives pas à... digérer ce que tu vois ?

Le choix des mots n'était pas des plus heureux et il sourit avec amertume, comme pour s'en excuser.

— Oui, tu pourras.

Il hocha la tête.

— Je n'ai jamais été aussi près de supplier quelqu'un.

Je ris.

— Alors tu as beaucoup de chance !

Il sembla déconcerté et je fus presque soulagée de voir le vrai Sholto apparaître derrière ce masque prudent.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Ta magie est probablement assez puissante pour que tu n'aies pas besoin de supplier qui que ce soit.

Cette fois, c'était ma voix qui semblait pleine d'amertume. Pour repousser celle-ci, je secouai littéralement la tête, envoyant mes cheveux voler autour de mon visage.

Je tendis la main vers lui.

— Allez, viens !

Il avait l'air méfiant. Je ne pouvais sans doute pas lui en vouloir, mais j'en avais assez de lui tenir la main sur le plan émotionnel. Je n'avais pas envie de lui faire de mal, mais je n'étais pas certaine de vouloir me lier à lui pour toujours. Ce n'était pas à cause de ses tentacules, c'était à cause de ce chassé-croisé d'émotions. Côté sentiments, il allait avoir besoin d'une partenaire capable d'assurer un service d'entretien permanent. Les types comme lui sont si exaspérants que je les évite comme la peste, mais Sholto pouvait m'apporter des choses qui méritaient bien un compromis. Il pouvait me ramener parmi les miens par exemple et, rien que pour ça, je me sentais capable de subir ses pirouettes émotionnelles pendant quelque temps. Mais sincèrement, son caractère jouait plus en sa défaveur que ses... accessoires !

— Enlève ta chemise et viens ici. Ou ne viens pas. C'est toi qui choisis.

— Tu sembles impatiente.

Je haussai les épaules.

— Un peu.

D'un signe de la main, je l'invitai à s'approcher.

Il laissa glisser sa chemise qui tomba par terre. Une palette d'émotions défila sur son visage et il choisit la méfiance. Aucune importance. Je savais pertinemment qu'il n'exprimait pas ce qu'il ressentait. Sholto continuerait à porter ainsi un masque jusqu'à ce qu'il ait la certitude d'être bien accueilli.

Puis, il ôta son glamour.

Chapitre 13

Tandis qu'il s'approchait de moi, je fis un effort pour englober tout son corps dans un seul regard, afin de ne pas le mettre mal à l'aise. Mais je dus vite abandonner pour fixer un endroit bien précis. Ses tentacules étaient du même blanc luminescent que le reste de son corps. Sur les plus épais d'entre eux je remarquai quelques marbrures. Je savais par Bhatar qu'il s'agissait là de bras d'une force impressionnante. Il y avait ensuite des bouquets de tentacules plus longs, plus fins, autour de ses côtes et vers la partie supérieure de son estomac. Des doigts, cent fois plus sensibles que ceux d'un Sidhe. Et, juste au-dessus de son nombril, une frange de tentacules encore plus courts, aux pointes légèrement plus foncées. Du coup je me demandai si ce qui était dans son pantalon était sidhe ou non.

Je restai assise sur le lit et l'étudiai jusqu'à ce qu'il se tienne juste devant moi. Il garda son visage détourné, les mains nouées derrière le dos, comme s'il ne voulait ni me voir ni me toucher. J'avancai la main pour effleurer l'un des tentacules musclés, très lisses. À mon contact, il se rétracta brusquement. Je le caressai et sentis le regard de Sholto fixé sur moi avant même de lever les yeux pour le rencontrer.

— Ceux-ci sont pour les travaux de force : pour soulever et attraper des proies ou des prisonniers, murmurai-je.

Je passai les doigts sur la partie inférieure, remarquant la texture différente. Ce n'était pas désagréable, d'ailleurs, mais plus épais qu'une peau humaine, presque caoutchouteux, comme chez un dauphin.

— Je suppose que c'est Bhatar qui t'a expliqué tout ça !

Sa voix était furieuse. Allez comprendre pourquoi !

— C'est exact.

Je saisis la base du tentacule, là où il s'attachait au corps, et tirai doucement en glissant lentement jusqu'au bout. Le tentacule s'enroula autour de ma main, la serra et l'éloigna du corps presque nu.

— Ne fais pas ça ! dit Sholto.

— C'était agréable, n'est-ce pas ?

Il me considéra avec une telle fureur, une telle peur !

— Comment peux-tu savoir ce qui est agréable pour un Nocturne ?

— J'ai demandé.

Il eut l'air surpris et j'en profitai pour libérer ma main.

Je touchai alors l'un des bouquets de tentacules plus fins qui se rétractèrent telles des anémones de mer quand un plongeur les effleure.

— Bhatar était capable de réaliser des travaux d'aiguille particulièrement délicats avec ces doigts-là.

Je descendis plus bas, sans vraiment toucher la dernière rangée de tentacules.

— Ceux-ci sont très sensibles et peuvent être utilisés pour des travaux demandant beaucoup de précision. En fait, ils jouent surtout un rôle d'organe sexuel secondaire.

Sholto sembla impressionné par mes connaissances.

— Nous ne partageons pourtant pas ce genre d'information avec des gens de l'extérieur, protesta-t-il, un peu gêné.

— Je sais, répondis-je en souriant. Bathar s'en servait pour caresser les femmes en visite chez nous. Elles n'osaient pas lui demander d'arrêter de peur de le vexer ou de choquer mon père. Il n'en perdait pas une miette ! En revenant à la Cour, j'ai remarqué que ceux de la Légion avaient également des tentacules baladeurs et s'en servaient pour caresser les non-Sluaghs. Une espèce de blague pour initiés qui les faisait beaucoup rire. Vous nous touchez avec ce qui s'apparente à des seins et nous ne nous en rendons même pas compte.

— Tu étais au courant ?

— J'aime les blagues quand je n'en fais pas les frais. Je passai ma main tout le long de cette dernière rangée d'organes.

Il laissa échapper un hoquet. Son regard restait méfiant. Mais comment lui en vouloir ? Par la Déesse Toute-Puissante, j'en aurais sans doute fait autant.

Je les touchai avec douceur et ils commencèrent à s'en rouler autour de mes doigts. Les bouts étaient légèrement préhensiles, mais pas autant que ceux du haut. Je remarquai un petit creux sur le côté et, quand je passai le doigt dessus, il frémit.

— Je suppose que ces bidules jouent un rôle particulier quand tu es avec une Nocturne.

Sans un mot, il acquiesça.

— Et pour moi ? À quoi peuvent-ils servir ?

Je posai la question pour plusieurs raisons. D'abord par curiosité. Ensuite, parce qu'il fallait bien que j'anticipe ma réaction s'il me touchait intimement avec ces trucs pour le moins singuliers. Je continuai mon exploration de manière très scientifique : en stimulant *x* on provoque *y*. Cette attitude détachée me permettait de surmonter mon manque d'enthousiasme pour le toucher, mais ne stimulait pas suffisamment mon ardeur pour envisager une éventuelle relation sexuelle.

Il approcha ses mains, mais son geste eut pour conséquence de

rapprocher la masse des gros tentacules de mon visage. Surprise, je reculai brusquement et Sholto se redressa aussitôt. Peut-être se serait-il éloigné si je n'avais pas immédiatement empoigné quelques tentacules inférieurs. Le souffle coupé, il se figea. Sa réaction me fit penser à celle d'un homme dont on touche le pénis alors qu'il ne s'y attend pas.

Sholto tira avec frénésie le chemisier de mon pantalon. Son mouvement brusque envoya de nouveau les gros tentacules musclés dans mon visage. Cette fois-ci, au prix d'un effort considérable, je ne reculai pas.

Il passa le chemisier par-dessus ma tête et le laissa tomber au sol. La méfiance se mélangeait à autre chose, du plus sombre, de plus réel. Il se servit de ses tentacules musclés pour écarter mes mains de ses organes inférieurs. Puis les longs tentacules fins s'allongèrent encore, comme de la pâte à modeler, et vinrent caresser la pointe de mes seins de rapides mouvements excitants. J'en eus le souffle coupé de surprise.

Les pointes s'immiscèrent dans mon soutien-gorge et j'eus l'impression de sentir un serpent contre ma peau. J'allais le lui dire mais en fus incapable car les bouts rouges avaient trouvé mes tétons. Je compris alors à quoi pouvaient servir les fameux bouts dotés de succion. Avec une dextérité redoutable, ils titillaient les pointes de mes seins. Un délice.

Un second organe joua plus bas, sur mon ventre, me chatouillant juste au-dessus de la ceinture de mon pantalon. Il demandait sans demander.

— Assez, je t'en prie, dis-je en le repoussant doucement.

Il recula, mais cette fois il n'avait pas l'air vexé. L'expression de son visage était presque, mais pas tout à fait, triomphante.

— Ce que j'ai pu voir sur ton visage, juste à l'instant, a déjà une grande valeur à mes yeux.

Je pris une inspiration vacillante et tentai de réfléchir.

— Tu m'en vois ravie, mais il me reste encore une chose à vérifier avant de m'engager.

Il me considéra sans mot dire.

— Détache ta ceinture, s'il te plaît.

Je n'eus pas besoin de réitérer ma demande. Il détacha sa ceinture mais ne toucha pas aux boutons du pantalon. J'appréciai son attitude. Il faisait exactement ce que je lui demandai. Ni plus ni moins.

Je défis le pantalon, révélant la lisière de son slip. La bosse était droite et ferme et avait l'air très... humaine. Mais après ce que je venais de voir, il me fallait des certitudes. Je fis lentement glisser le sous-vêtement sur cette bosse et le vis nu pour la première fois.

Il était aussi droit et parfait que le laissait prévoir son visage,

comme une sculpture d'albâtre. Je l'enveloppai fermement de ma main et il laissa échapper un cri.

Je ne m'amusa pas. Je cherchais quelque chose. Bhatar avait une aiguille presque aussi longue que ma main dans son pénis. Aucune femme humaine n'y survivrait. Seul ceux qui étaient de sang royal en étaient équipés. C'était un signe de fertilité. Sans cette épine, les femelles n'ovulaient pas pendant l'accouplement.

Sholto m'observait avec curiosité.

— Un homme ne peut se contrôler que jusqu'à un certain point, Meredith.

— C'est bien pour ça que je ne retire pas mon pantalon.

J'avais comme un velours épais dans ma main. Uniquement de la chair, pas de surprise désagréable.

— Ton père n'était-il pas de sang royal ?

— Tu cherches l'épine ? demanda-t-il d'une voix grave, à peine audible.

— Oui.

— Mon père n'était pas un mâle royal.

Il prononça ces paroles raisonnables d'une voix qui devenait de moins en moins raisonnable au fil de la progression de mes attouchements.

— Alors comment as-tu fait pour devenir Roi ?

Ma voix était calme. Mon excitation avait disparu aussitôt que les tentacules avaient cessé de me toucher. Cela avait été très éphémère et le fait de le voir ne m'excitait pas du tout. Au contraire. Qu'on me pardonne, mais je voyais ses accessoires comme une difformité.

— Le titre de Roi de la Légion n'est pas un titre hérité. Il doit être mérité.

— Comment cela, mérité ?

Il secoua la tête.

— J'ai du mal à penser, se défendit-il.

— Je me demande bien pourquoi !

Je voulus donner un ton badin à mes paroles, mais le cœur n'y était pas. Hélas ! J'aurais éventuellement pu le prendre morceau après morceau. Peut-être. S'il n'avait eu qu'un tentacule ou deux... mais il en avait plus d'une douzaine ! A la seule pensée de presser mon corps nu contre le sien, d'être embrassée par son nid de tentacules... j'en avais la chair de poule !

Sholto se méprit sur ma réaction et un de ses tentacules musclés me caressa les cheveux comme l'aurait fait la main d'un homme. Je fermai les yeux, levai mon visage à la rencontre de ce contact, essayant de prendre plaisir à cette caresse, mais j'en fus incapable. Une seule nuit, peut-être, mais pas nuit après nuit. C'était plus fort que

moi.

Je baissai la tête et les tentacules s'écartèrent. Je tenais son sexe dans ma main, aussi dur et désirable que celui d'un autre homme, mais à cause de ce qui gesticulait juste au-dessus, je n'éprouvais pas le plaisir que j'aurais dû éprouver.

Sholto m'observait avec une lueur d'attente, comme si j'avais déjà dit oui. La réaction logique aurait été que je me love, que je l'embrasse et lui tire ma révérence. Mais si je l'embrassais, la masse de tentacules m'enlacerait et Sholto comprendrait ce que je ressentais vraiment pour lui. Je n'avais pas le courage de lui infliger une telle humiliation. Je voulais que ce qui serait peut-être son dernier contact avec une Sidhe soit un souvenir agréable et non pas douloureux. Puisque je ne pouvais pas me résoudre à m'occuper du haut de son corps, il n'y avait plus qu'une solution : m'occuper du bas. Je glissai du lit et m'agenouillai devant lui. Ce geste l'obligea à reculer d'un pas, mettant mon visage à l'exacte hauteur de cet organe oblong de chair soyeuse. Sholto prit une inspiration, voulant sans doute dire quelque chose, mais je l'interrompis en le prenant dans ma bouche. Je passai mes mains derrière lui, enfonçant mes ongles dans la chair tendre de ses fesses.

Il laissa échapper un cri tandis que son corps faisait un mouvement brusque en avant pour venir à la rencontre de ma bouche. Habituellement, j'aime regarder le visage de l'homme que je tiens ainsi car j'aime voir sa réaction, mais pas cette fois-ci. Je me nourrissais de lui, le suçant, me servant de ma langue, de ma bouche, de mes lèvres et doucement de mes dents.

Sa respiration prit ce rythme rapide et pantelant qui m'informait que je devais ou m'arrêter ou briser le tabou de la Reine. Son aura était également revenue comme un bourdonnement palpable contre mon corps. Dans ma bouche, j'avais l'impression qu'il vibrait et j'imaginais aisément ce que serait la sensation délicieuse d'avoir cette chose chaude et puissante entre mes jambes. L'image était si forte que je dus reculer. J'ouvris les yeux et vis sa peau blanche, presque translucide.

Mon regard remonta lentement et je constatai que chaque centimètre carré de son corps rayonnait. Les extrémités de ses petits tentacules scintillaient comme des braises. Ceux qui étaient placés plus haut offraient un jeu de couleurs marbrées comme un kaléidoscope d'éclairs multicolores éclatant sous la peau. La succession de rouge tendre, de violet, de rayures dorées comme la teinte de ses yeux, venant palper contre la lumière très blanche de sa peau, offrait un spectacle magnifique.

En le regardant ainsi, je ne pus voir que de la beauté. Il était tel qu'il aurait dû être, sculpté dans la lumière, empli de couleur et de

magie. Le pouvoir se dégageait de lui comme une vague caressant la peau, faisant vibrer le corps, m'entourant comme une couverture soyeuse, invisible et vivante. J'avais envie de m'y glisser, de la sentir m'envelopper.

— Défaïs tes cheveux, Sholto.

Ma voix me semblait bizarre, comme si c'était celle d'une autre.

Sholto ôta la pince de ses cheveux et les laissa tomber autour de lui. Ils dégringolèrent plus bas que ses genoux comme de la neige fraîche. J'en saisis deux poignées pleines et tirai doucement dessus. Il y avait longtemps que je n'avais pu sentir des cheveux glisser ainsi en cascade sur mon corps. C'était comme tenir du satin vivant. Je repoussai les bonnets de mon soutien-gorge vers le bas, libérant ainsi mes seins afin de pouvoir les caresser avec ces cheveux d'écume. Je frissonnai et cette fois ce fut de plaisir.

Encore à genoux, je levai la tête vers lui.

— Crois-tu que nous serions capables de nous comporter comme des êtres raisonnables si tu balayais mon corps nu avec cette chevelure magnifique ?

Chaque teinte dans ses iris rayonnait, les cercles semblaient tournoyer comme l'œil d'un cyclone. La lueur torride de son regard se changea en éclat de rire.

— Est-ce que je dois mentir en disant oui ?

Je tendis une main devenue lumineuse, presque translucide, et caressai son corps.

— Oui, dis-moi un mensonge si cela peut nous empêcher d'arrêter.

— Voilà un discours bien dangereux, dit-il doucement.

— Ce sont les temps qui sont dangereux.

Je le léchai, faisant réagir son corps des jambes jusqu'aux épaules. Il laissa tomber sa tête en arrière et son souffle se transforma en soupirs haletants.

— Meredith, souffla-t-il.

Il avait cette voix qu'un homme réserve aux moments les plus intimes. En l'entendant, je sentis mon corps se crisper en des endroits que Sholto n'avait encore ni vus ni touchés.

Soudain, la porte s'ouvrit dans un fracas de bois cassé et une force incroyable vint nous frapper telle une main géante. Sholto chancela, mais resta sur ses pieds. Moi, en revanche, je me retrouvai sur mon adorable postérieur, essayant de comprendre ce qui se passait. J'eus la vision d'une silhouette noire qui passa en trombe tandis que Sholto volait par-dessus le lit avant d'atterrir sur le sol un peu plus loin.

Nerys la Grise resta une seconde sur le seuil de la porte, puis elle se précipita vers moi comme un nuage flou et noir, je me tournai vers

le lit pour saisir mon revolver sous l'oreiller, tout en sachant que je n'y arriverais jamais à temps.

Chapitre 14

Obligée de tourner le dos à la sorcière pour avoir une chance d'atteindre l'arme, je le fis en serrant les dents, consciente de ce qui allait m'arriver. Ma main était encore sous l'oreiller quand des griffes vinrent lacérer la peau nue de mes épaules. Je poussai un hurlement de douleur. Des mains griffues m'agrippèrent par les bras et me jetèrent par terre. Je me cognai durement au sol, désarmée, et Nerys se jeta sur moi avant même que je puisse reprendre mon souffle.

Je lui envoyai quelques coups de pied et elle lacéra ma chair sous le pantalon. Folle furieuse, je lui assenai quelques coups supplémentaires tout en tentant de me relever, mais elle ne me laissa pas une seconde de répit. Elle attaqua de plus belle, déchirant l'air, mon pantalon, ma chair déjà sanguinolente, tandis que je crapahutais vers le mur, là où il n'y avait plus d'issue.

— Sholto est à nous ! À nous ! À nous ! hurlait-elle en ponctuant chaque mot d'un coup de griffes.

J'avais levé la main pour protéger mon corps, mais elle attaqua la chair de mon bras sans la moindre hésitation.

Normalement, le rayonnement de mon corps aurait dû disparaître dans ce flot de terreur et de douleur, mais j'étais toujours une chose luminescente. Le sang jaillissait de mon bras telle une coulée de lave d'un pourpre scintillant. On aurait dit qu'il rayonnait, lui aussi. Je sentis mon pouvoir se rassembler, se dresser comme un poing chaud à l'intérieur de mon corps, s'épancher vers l'extérieur. Cela ne ressemblait pas à une manifestation de ma magie habituelle. Le pouvoir m'enflamma et mon corps brilla si fort que la sorcière hésita.

— Je vais te bouffer la peau, petite garce ! Tu ne rayonneras plus jamais ! vociféra-t-elle.

Elle lacéra mes bras jusqu'à ce que je me mette à crier, puis je vis cette main griffue, à la paume noire, approcher de mon visage, de mes yeux.

J'avançai la main vers sa poitrine osseuse, entre ses seins, et le pouvoir sortit de mon bras, de ma main et vint s'écraser contre la sorcière. Elle tomba à genoux devant moi, foudroyée. Le pouvoir, en me traversant, me faisait terriblement souffrir, j'avais l'impression que toutes les fibres de mon corps brûlaient en même temps. Je hurlai, essayai d'y mettre fin, mais la douleur devint de plus en plus aiguë. Nerys m'apparut à travers un brouillard tacheté de gris. J'étais près de

m'évanouir de douleur, mais si je m'évanouissais, Nerys allait m'achever.

J'avais l'impression que mon corps était ouvert par des couteaux chauffés à blanc. Je parvins à retrouver assez de voix pour me remettre à hurler et Nerys en fit autant. Finalement, elle s'écarta de moi et rampa pour aller s'adosser contre le côté du lit. Les yeux grands comme des soucoupes, elle affichait un air éberlué sur son visage distordu. Sa peau commença à... couler. C'est le seul mot qui me vint à l'esprit pour décrire ce qui se passait. Sa peau commença à couler comme un liquide épais et gluant, recouvrant sa main comme un gant.

— Non ! Non ! hurla Nerys.

Son corps se replia lentement sur lui-même, les os glissèrent hors de leur écrin de muscles, les muscles eux-mêmes remontèrent à la surface comme des bûches flottant sur l'eau. Du sang coula sur la moquette, puis des fluides plus épais, plus sombres, giclèrent de son corps en un jet âcre. Je regardai son cœur remonter à la surface de son corps, entraînant derrière lui le reste des organes internes comme s'ils étaient accrochés à un filin de pêcheur. Nerys hurla longuement et, même quand elle ne fut plus réduite qu'à une vague boule de chair, on pouvait encore entendre ses hurlements, assourdis, distants, mais bien vivants. Nerys était immortelle. Qu'elle soit retournée comme un gant n'allait rien y changer.

Ma douleur s'atténuait tout en restant présente, comme celle d'un membre amputé qui fait toujours souffrir. J'avais vu mon père faire des choses semblables. C'était un de ses Pouvoirs de la Main, celui qui lui avait valu le titre de Prince de la Chair.

Je commençai à ramper vers la porte sans quitter des yeux la chose palpitante et mouvante dont j'étais l'auteur. Après avoir dépassé le lit, je pus apercevoir Agnès la Noire en train de chevaucher Sholto comme une diablesse. Elle avait pris le superbe sexe de Sholto et l'avait enfoncé dans son corps noir et mat. Il avait l'air de se débattre, mais elle maintenait ses bras, le clouant au sol pendant qu'elle le chevauchait. Il y a des êtres parmi les Feys qui sont plus forts que les Sidhes. Les sorcières en font partie.

Je me précipitai à travers la porte enfoncée et entendis la voix d'Agnès me poursuivre le long du couloir.

— Nerys ! Tue cette espèce de salope blanche !

La dernière chose que j'entendis fut une voix plaintive qui demandait :

— Nerys ?

J'étais dans l'ascenseur avant que ne commence la salve suivante de hurlements. Si Agnès la Noire désirait déjà ma mort avant cet incident, ce que je venais d'infliger à sa sœur n'allait pas jouer en ma faveur.

J'eus l'impression de mettre une éternité pour arriver dans le hall de l'immeuble. Je tremblais. J'avais froid. Inquiète, je levai les bras devant moi. Ils étaient couverts de sang, criblés de cette douleur aiguë que seules les lacérations peuvent apporter. Mon bras gauche, surtout, était en très mauvais état, je pouvais voir l'os au fond de la déchirure. Du sang s'écoulait en un flux incessant de mon avant-bras et se déversait sur le sol de l'ascenseur. Mon pantalon était trempé, presque pourpre, tant il y en avait.

J'étais assez grièvement blessée pour être en état de choc mais il y avait forcément autre chose qui me mettait dans cet état. La magie. Je venais de faire appel à ce qui ne pouvait être que le Pouvoir de la Main, le pouvoir le plus terrible de mon père et qu'il n'utilisait qu'à regret car les victimes n'en meurent pas. Nerys resterait prisonnière de sa chair et de ses fluides pour l'éternité. Aveugle, incapable de manger ou de respirer, ne pouvant jamais mourir. Jamais.

Un hurlement se forma à l'intérieur de ma gorge et je m'empressai de l'étouffer car je savais que, si je commençais, je ne cesserais que lorsque Agnès m'aurait retrouvée pour m'arracher les yeux. J'avais laissé mon chemisier, ma veste et le revolver dans la chambre. Je n'avais rien pour panser mes plaies. Je remis quand même mon soutien-gorge en place pour que mes seins, au moins, soient couverts.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et un couple faillit entrer. À ma vue, la terreur déforma leurs visages et ils laissèrent les portes se refermer. Zut ! J'avais oublié de remettre mon glamour. Impossible de traverser le hall dans cet état.

Le glamour personnel est mon meilleur sortilège, mais j'eus toutes les peines du monde à me couvrir d'un voile d'illusion. Tout ce que je pouvais faire, c'était m'arranger pour que les gens ne voient pas mes blessures et ne remarquent pas que je ne portais rien en haut, si ce n'est mon soutien-gorge. Paniquée, je me sentais incapable de me concentrer sur le changement d'apparence. J'avais besoin du glamour pour me cacher de la Légion et je n'étais pas fichue de le visualiser, donc de le faire apparaître autour de moi. Je fis plusieurs tentatives, espérant qu'une au moins donnerait un résultat, si piètre fût-il.

Les portes s'ouvrirent sur le hall d'entrée et je me résolus à sortir. Personne ne hurla ni ne me montra du doigt, donc le glamour fonctionnait. Ça allait marcher. Tout allait s'arranger. Puis je vis Segna la Dorée, vautrée sur le canapé ovale au milieu du hall. Elle me fixait de ses yeux jaunes.

Je tournai sur mes talons et me dirigeai vers la sortie arrière. Là, je vis Gethin, monsieur risette avec sa chemisette hawaïenne et sa casquette bizarre. Il se tenait à quelques mètres et surveillait les autres portes. Je fouillai des yeux le hall lumineux. Il grouillait de gens

souriants. Il y avait une grappe de clients qui attendaient leurs clés ou les rendaient en bavardant, ignorant ce qui se passait autour d'eux. Je compris alors que ceux qui me pourchassaient pourraient me tuer ici, sur la moquette à fleurs, sans que personne ne s'en rende compte avant que mon corps soit étalé sur le sol et que mes assassins aient disparu.

Les toilettes des dames étaient visibles de là où je me tenais. Sans me poser de questions, je filai dans cette direction. Quand la porte se referma silencieusement derrière moi, j'y inscrivis immédiatement les symboles de protection et de pouvoir. Je perdais suffisamment de sang pour écrire mes Mémoires. J'appuyai mes mains sur la porte et appelai mon pouvoir. J'aurais pu hésiter à me servir de magie aussitôt après mon forfait dans la chambre, mais je n'avais pas le choix. J'envoyai donc le pouvoir et les runes sur cette porte avec la certitude que personne de mon sang ne pourrait passer. Je le savais parce que je le voulais ainsi, parce que j'étais sidhe et que j'avais protégé cette porte avec mon propre sang. Généralement, on n'utilise pas le sang. C'est trop puissant pour être gaspillé pour des brouilles et parfaitement insalubre. Mais ce soir, un peu d'excès n'était pas un luxe ! J'avais besoin d'un maximum de temps pour réfléchir.

Je traversai le petit boudoir avec son canapé et sa rangée de miroirs jusqu'aux toilettes elles-mêmes. Ce que je vis sur le mur du fond me fit comprendre que je n'avais pas besoin de réfléchir. J'allais m'enfuir ! Il y avait une fenêtre placée en hauteur et tout ce qu'il me restait à faire, c'était l'atteindre.

J'attrapai une poignée de serviettes pour les enrouler autour des blessures de mon bras le plus amoché tout en cherchant des yeux quelque chose qui puisse me servir d'escabeau. Une fois dehors, il me faudrait des soins médicaux. Mais d'abord, il fallait que je survive. Sinon, la seule attention médicale que j'allais obtenir serait celle du médecin légiste.

La voix de Gethin, forcément la sienne puisque ce n'était pas celle de la sorcière, dit :

— Petite Sidhe, petite Sidhe, laisse-moi donc entrer.

Pas question que je lui donne la réplique. Si ça l'amuse de citer les contes pour enfants, grand bien lui fasse ! Mais je me tirais d'ici ! Je parvins finalement à traîner un des petits fauteuils du boudoir et l'installai devant la fenêtre. Je fis un saut pour attraper la barre de métal et le fauteuil se renversa. Accrochée à bout de bras, je calai mes pieds contre le mur pour tenter de rapprocher mon pauvre corps éreinté de mes mains lacérées. Le sang se remit à gicler de plus belle et je dérapai par deux fois sur mon propre sang avant de parvenir à me hisser sur un rebord qui me permettrait d'atteindre la fenêtre. Elle était vraiment très petite. C'était l'une des rares occasions où j'aurais

pu remercier le ciel d'être aussi menue.

J'étais en équilibre sur le rebord quand quelque chose vint s'écraser contre la vitre. Je dégringolai par terre, tout en ayant eu le temps d'apercevoir des tentacules. Il fallut que je remonte jusqu'à cette fenêtre, non pas pour m'évader, mais pour y poser une protection. Ainsi, ils ne pouvaient pas entrer, mais moi je ne pouvais plus sortir.

J'étais coincée. Mon sang coulait à flots mais pas mes idées ! À défaut de mieux, je devais peut-être essayer d'endiguer ces ruissellements inquiétants. J'attrapai une pile de serviettes en papier et me dirigeai vers le lavabo. Il m'aurait fallu du tissu ou une ficelle pour maintenir les serviettes en place. J'étais face à la glace pour faire un état des lieux des blessures sur mon bras gauche quand je remarquai soudain quelque chose dans le miroir. Au fond, tout au fond du reflet, une petite silhouette sombre bougeait.

Les serviettes pressées sur mes plaies, je me retournai pour inspecter la pièce. Les toilettes étaient d'un rose pâle uni et les murs de la même couleur. Les rares tuyaux qui sortaient des murs ou du plafond étaient de ce même rose. Il n'y avait rien de sombre dans la pièce en dehors de mon pantalon et de mon soutien-gorge. Et ce n'était pas ça que j'avais vu. Je me tournai de nouveau vers le miroir et le truc bizarre était toujours là. On aurait dit une petite forme floue et noire s'avancant dans une espèce de couloir de cristal, devenant de plus en plus grande en approchant. A priori, je ne fis pas le rapprochement avec le Sidhe qui avait essayé de me trucher chez Alistair Norton car de nombreux Sidhes maîtrisent la magie des miroirs. Je me dis d'abord qu'il s'agissait de la Légion qui allait arriver par le miroir et me tomber dessus. Je ne pouvais pas mettre de protection sur le miroir puisque ce n'était ni une porte ni une fenêtre. Du moins, pas selon ma conception des choses. Si les Sluaghs parvenaient à traverser le miroir, cela voulait dire qu'ils détenaient une magie plus puissante que la mienne et que je ne pourrais rien faire pour les en empêcher.

La porte s'ouvrit et mon cœur cessa presque de battre. Mais il n'y avait que deux femmes. Deux nanas ordinaires, humaines, qui ne devaient pas détenir la moindre sensibilité magique sinon elles n'auraient jamais eu envie d'entrer dans cette pièce. Elles pouffaient de rire et me jetèrent un regard étonné avant d'entrer dans les toilettes tout en continuant à rire et à bavarder. Elles m'avaient vue habillée, et non couverte de tout ce sang, parce que c'est l'image que j'avais projetée. Quel soulagement de savoir qu'au moins une chose fonctionnait encore !

Que faire ?

Soudain je remarquai un nouveau truc dans la glace. Il y avait

une minuscule araignée en train de trotter sur le miroir. Pour être précise, ce n'était pas sur le miroir, mais dans le miroir. L'araignée était à l'intérieur du miroir et marchait de l'autre côté du verre. Elle ressemblait aux araignées qui m'avaient déjà sauvée dans la maison de Norton. Et si j'avais de nouveau besoin d'un coup de main, c'était bien maintenant.

J'arrachai un bout de serviette en papier et écrivis avec mon sang : AIDEZ-MOI. J'attendis que le sang sèche puis je fis un nœud bien serré avec la serviette. À cet instant, j'entendis qu'une des femmes tirait la chasse d'eau.

Zut ! Plus une seconde à perdre.

Je passai le bout de mes doigts à quelques millimètres de la surface du miroir, faisant attention de ne pas le toucher avant de connaître la nature exacte du sortilège. On aurait dit que la magie tirait sur un point précis du miroir avec un fil et que je pouvais sentir son frémissement, comme un point faible, une craquelure métaphysique. De deux choses l'une : ou le magicien avait trouvé une fragilité dans le miroir et s'en servait, ou bien c'est lui qui avait créé cette fragilité. Difficile à dire. Je pressai mes doigts sur le verre froid et pensai à la chaleur incandescente qui avait permis de fabriquer ce miroir. Quand j'écartai les doigts, le verre s'effiloqua, on aurait dit une barbe à papa un beau jour d'été. Un orifice s'ouvrit dans le miroir et une ligne de lumière blanche et vacillante s'en écoula comme si elle provenait d'un lointain éclat de diamant.

Je jetai ma boulette de papier dans ce trou fondu puis caressai le miroir du plat de ma main nue pour le lisser ainsi qu'une argile encore fraîche. À cet instant, la porte derrière moi s'ouvrit brusquement. Je n'avais pas eu assez de temps, il restait une légère bosse sur la glace. Afin de dissimuler cette imperfection singulière, je me penchai vers le miroir pour faire semblant de vérifier mon rouge à lèvres inexistant. La femme, en revanche, avait ouvert sa pochette et retouchait ses lèvres sensuelles d'un geste expert.

Mais je ne regardais pas réellement mes lèvres. J'observais la silhouette floue dans le fond du miroir. Je crus déceler de vagues petits bras qui bougeaient et déplaient mon message. J'entendis une voix d'homme résonner dans la pièce avec un timbre grave de bourdon :

— Si tu le souhaites.

La femme se figea devant le miroir.

— Vous avez entendu ça ? demanda-t-elle.

— Quoi ? demandai-je.

— Julie, tu as entendu ça ?

— Entendu quoi ? demanda l'autre, toujours dans les toilettes.

Julie tira la chasse et vint rejoindre son amie devant le lavabo.

À ma grande stupeur, la silhouette floue se mit à grandir. Il allait sortir du miroir. Il allait réellement traverser ce fichu miroir. Il ne me restait plus assez de glamour pour cacher ça. Bon sang ! Il me fallait un moyen pour distraire ces deux nanas, sinon... C'est alors que j'eus une idée géniale. Je me précipitai vers l'interrupteur et éteignis la lumière. Tandis que l'obscurité nous entourait comme un mur noir, je sentis un changement de pression dans la pièce. Je compris que quelqu'un traversait le miroir comme s'il repoussait un épais rideau de cristal. Je déglutis pour déboucher mes oreilles et me demandai ce que je devais faire avec ces deux minettes en train de hurler à pleins poumons.

Chapitre 15

Je me tenais dans le noir, sentant que quelqu'un ou quelque chose bougeait, tout en sachant que ce n'étaient ni les femmes ni moi.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda l'une des deux.

— La lumière a été coupée, répondis-je.

— Trop nul ! s'exclama l'autre. Sortons d'ici, Julie.

Je les entendis toutes les deux tâtonner dans l'obscurité jusqu'à la porte. Elles se glissèrent dans le couloir. Un éclair de lumière vint frapper l'obscurité totale avant que le battant ne se referme.

Une flamme frémissante, jaune et vert, apparut dans le noir. Elle envoyait des ombres dansantes sur un visage très très sombre.

La peau de Doyle n'était pas brune, elle était noire. On aurait dit qu'il avait été sculpté dans de l'ébène. Ses pommettes étaient hautes et saillantes, le menton un peu trop pointu à mon goût. Il était tout en angles et en noirceur. Son ossature avait une apparence trompeuse de fragilité, comme celle des oiseaux. Mais un jour je l'avais vu frappé en plein visage par une massue. Il avait saigné, mais n'avait rien eu de cassé.

À l'instant où je l'aperçus, une peur effroyable me transperça comme une lame de froid, me laissant un fourmillement au bout des doigts. S'il n'avait pas déjà sauvé ma vie une fois, j'aurais été persuadée qu'il voulait ma mort là, maintenant. Il était le bras droit de la Reine, elle disait : « Où sont mes Ténèbres ? Qu'on m'amène mes Ténèbres ! » Et quelqu'un mourait, saignait, ou les deux à la fois.

La tâche de me tuer aurait dû être confiée à ses Ténèbres, c'est-à-dire à Doyle, pas à Sholto. M'avait-il sauvée quelques jours plus tôt pour me tuer maintenant ?

— Je ne te veux aucun mal, Princesse Meredith.

Une fois qu'il eut prononcé ces paroles, je pus de nouveau respirer. Doyle ne jouait pas sur les mots. Il disait ce qu'il pensait et pensait ce qu'il disait. Le problème, c'est que la plupart du temps il disait : « Je suis venu pour te tuer ! »

Apparemment, cette fois-ci il ne me voulait pas de mal. Pourquoi ? Ou, plutôt, pourquoi pas ?

Je me trouvais prise au piège dans les toilettes avec des protections qui ne tiendraient longtemps ni sur la porte ni sur la fenêtre. La Légion finirait par entrer et je ne comptais pas sur Sholto pour me protéger d'eux. Si n'importe qui d'autre que Doyle était venu, je serais tombée dans ses bras avec soulagement ou je me serais laissée

tomber dans les pommes à cause de l'état de choc et de tout ce sang perdu. Mais Doyle n'était simplement pas le genre de personne avec qui on pouvait se permettre ce type de familiarité, surtout sans avoir vérifié au préalable s'il y avait des couteaux dans le coin.

— Que veux-tu, Doyle ?

Les mots furent plus durs, plus coléreux que je ne l'aurais voulu, mais je ne fis rien pour arranger les choses. Je fournissais un effort considérable pour qu'il ne voie pas mes tremblements, mais sans succès. Je continuais à saigner d'une dizaine de plaies, le sang dégoulinant à l'intérieur de mon pantalon comme un ver chaud glissant le long de ma peau. J'avais besoin d'aide et je ne pouvais pas m'en cacher. Cela ne me mettait pas dans une situation géniale pour marchander. C'est ce qu'il y a de pire quand on a affaire à la Reine. Il ne fallait pas s'y tromper. Quand on avait affaire à Doyle, on avait affaire à la Reine, à moins que les choses aient changé de manière drastique, à la Cour, ces trois dernières années.

— J'obéis à la Reine en toute chose.

Sa voix était comme sa peau, noire. Elle me faisait penser à de la mélasse ou de la réglisse liquide. Une voix si profonde, si basse qu'elle me donnait des frissons dans le dos.

— Ce n'est pas une réponse, dis-je.

Ses cheveux avaient l'air coupés très court, noirs, mais pas aussi noirs que sa peau. Mais je savais qu'ils étaient longs. Ils étaient toujours noués en une tresse étroitement serrée qui lui tombait dans le dos. Je ne pouvais pas la voir, mais je savais qu'elle descendait jusqu'à ses chevilles. Elle dégageait le bout pointu de ses oreilles.

La lumière verte se reflétait sur les boucles accrochées à ces oreilles extraordinaires. Deux diamants garnissaient chaque lobe, accompagnés de deux pierres aussi noires que sa peau. Des étoiles d'onyx. De fines chaînettes en argent longeaient le cartilage jusqu'au haut des oreilles qui se terminaient en une pointe de chair tendre.

À cette caractéristique, on voyait qu'il n'appartenait pas à la Haute Cour, mais était un mélange bâtard, tout comme moi. Seules les oreilles le trahissaient et il aurait pu les cacher sous ses cheveux, mais il ne le faisait pratiquement jamais.

Je jetai un coup d'œil au fin collier en argent qui était le seul autre bijou qu'il portait. Une petite araignée en argent, au ventre rebondi, reposait comme une espèce de bijou ombre sur le tissu noir qui couvrait sa poitrine.

— J'aurais dû me souvenir que ton emblème était une araignée.

Il esquissa un léger sourire, ce qui, pour Doyle, correspondait à une forme d'expression extrêmement rare.

— Normalement, je devrais te laisser le temps de t'habituer à ma présence, à cette situation, mais tes protections ne vont plus durer

longtemps. Nous devons agir si nous voulons te sauver.

— Le Seigneur Sholto a été envoyé ici par la Reine pour me tuer. Pourquoi t'envoie-t-elle pour me sauver ? Même venant d'elle, ça n'a pas de sens !

— La Reine n'a pas envoyé Sholto.

Je le dévisageai un instant. Pouvais-je prendre le risque de le croire ? Entre Sidhes, nous nous mentionnons rarement aussi ouvertement. Mais quelqu'un me mentait car ils ne pouvaient pas me dire la vérité tous les deux.

— Sholto m'a annoncé que j'étais sous une sentence d'exécution venant de la Reine.

— Réfléchis, Princesse ! Si la Reine Andais désirait vraiment t'exécuter, elle te ferait ramener à la Cour afin qu'ils voient ce qui arrive à un Sidhe qui fuit la Cour contre la volonté de la Reine. Tu servirais d'exemple.

Il faisait des gestes et sa main laissait une espèce de traînée de feu quand elle bougeait, comme une rémanence.

— Elle ne t'aurait pas fait tuer en cachette, là où personne ne t'aurait vue.

La flamme se regroupa comme des gouttes d'eau glissant sur une assiette tout en continuant à danser au bout de ses doigts.

Je posai une main sur le bord du lavabo. Si cette conversation ne prenait pas fin bientôt, je me retrouverais sur les genoux. Debout n'était plus une option. Combien de sang avais-je perdu ? Combien de sang allais-je encore perdre ?

— Tu veux dire que la Reine voudrait que je meure devant elle ?

— Oui.

Quelque chose secoua la fenêtre assez fort pour que la pièce entière donne l'impression de trembler. Doyle se tourna vers la vitre en tirant de son dos ce qui pouvait être un grand couteau aussi bien qu'une petite épée. Les flammes verdâtres étaient suspendues dans l'air, à la hauteur de l'une de ses épaules, tel un animal obéissant.

La lumière jouait sur la lame et le manche d'os ciselé formé de trois corbeaux rassemblés à la taille comme des siamois, et dont les ailes étaient imbriquées les unes dans les autres. Leurs becs ouverts étaient sertis de bijoux ornant le pommeau.

Je me laissai glisser sur le sol, une main toujours accrochée au lavabo. J'avais reconnu cette épée.

— C'est Terreur Mortelle, murmurai-je.

C'était l'une des armes personnelles de la Reine. La rumeur disait qu'elle ne l'avait jamais prêtée à qui que ce soit, pour quelque raison que ce soit.

Doyle se détourna lentement de la fenêtre où il n'y avait plus personne. La courte lame captait la lumière vacillante.

— Tu me crois, maintenant. Que la Reine m’a envoyé pour te sauver ?

— C’est possible, à moins que tu l’aies tuée pour lui piquer son épée.

Il baissa les yeux vers moi et je compris à son expression qu’il ne trouvait pas cette remarque drôle du tout. Tant mieux, parce que je n’essayais pas de faire de l’humour. Terreur Mortelle faisait partie des trésors de la Cour Unseelie. Du sang de mortel avait été coulé dans la lame de l’épée, et toute blessure infligée par Terreur Mortelle était réellement mortelle, même pour un Fey, qu’il soit sidhe ou non. Jusque-là, il m’avait semblé que la seule manière d’obtenir l’épée était de la retirer de la main glacée du cadavre de ma tante.

Quelque chose de gros frappait avec insistance contre la fenêtre. J’espérai qu’ils cherchaient à briser la protection magique, ce qui leur prendrait pas mal de temps, mais ils détruisaient simplement la fenêtre elle-même. Plus de fenêtre, plus de protection magique. La force brutale contre la subtilité de la magie. Parfois ça marche, parfois non. Ce soir, malheureusement, la force brutale allait prendre le dessus. Il y eut un craquement aigu de verre tandis que celui-ci se fendillait autour des fils de l’armature. Sans ce dispositif de sécurité anti-effraction, la vitre aurait déjà été fracassée.

Doyle s’agenouilla près de moi, l’épée pointée vers le bas comme un revolver chargé, par mesure de sécurité.

— Nous n’avons que peu de temps, dit-il.

— Je t’écoute.

Sans prévenir, il tendit sa main vers moi mais je reculai brusquement et m’écroulai par terre, mon joli postérieur sur le carrelage glacé.

— Il faut que je te touche, Princesse.

— Pourquoi ?

Le verre était suffisamment craquelé pour qu’il y ait maintenant un courant d’air. Je pus entendre quelque chose de grand se frotter contre le mur et les appels aigus des Nocturnes encourageant leurs troupes excitées.

— Je peux en tuer quelques-uns, ma Princesse, mais pas tous. Je sacrifierais volontiers ma vie pour toi, Princesse, mais ce serait insuffisant contre la puissance de toute cette meute, presque la Légion entière.

Il s’était suffisamment approché de moi pour que je sois obligée de le laisser me toucher. À moins que je m’éloigne de lui en rampant de côté à la manière des crabes.

Je posai la main sur lui, touchant sa veste de cuir. Il continua à avancer et ma main glissa sur le tee-shirt noir qu’il portait en dessous. Je sentis quelque chose de mouillé et la retirai aussitôt. Dans la semi-

obscurité glauque qui nous entourait, je me rendis compte qu'elle était couverte de noir.

— Tu saignes, dis-je.

— Les Sluaghs voulaient m'empêcher de te retrouver ce soir.

Doyle était tellement près de moi que je dus poser une main en arrière pour ne pas perdre le peu d'équilibre qui me restait.

En fait, il était assez près pour m'embrasser ou... me tuer.

— Qu'est-ce que tu veux, Doyle ?

Le verre derrière nous finit par voler en éclats dans un carillon de tessons qui se répandirent sur le sol comme une rafraîchissante averse de printemps.

— Désolé, mais nous n'avons pas le temps pour les politesses.

Il laissa tomber l'épée à terre et agrippa le haut de mon bras. Il me tira brusquement à lui et j'eus à peine le temps de comprendre qu'il voulait m'embrasser.

S'il avait essayé de me poignarder, j'aurais été préparée, ou en tout cas pas tellement surprise. Mais un baiser... Je ne savais plus où j'en étais. Sa peau avait une odeur d'épices exotiques. Ses lèvres étaient douces et le baiser tendre. J'étais figée dans ses bras, trop chamboulée pour pouvoir réagir. Comme s'il m'avait ensorcelée.

Il murmura contre mes lèvres :

— Elle a dit qu'il fallait te le transmettre comme elle me l'a transmis.

Il y avait une trace de colère dans son murmure.

J'entendis quelque chose tomber de la fenêtre. Une chute lourde. Un bruit sourd. Doyle me lâcha si brutalement que je retombai par terre. En un mouvement fluide, il ramassa son épée, se tourna, traversa la pièce en une magnifique chorégraphie. Il planta l'épée dans un tentacule noir aussi gros que lui. C'est en effet ce qui était tombé par la brèche de la vitre cassée. Quelque chose hurla de l'autre côté. Il retira son épée du tentacule qui se rétracta lentement à travers la fenêtre. Doyle se leva prestement et leva l'épée au-dessus de la tête pour l'abattre sur le tentacule avec une force telle que la lame brilla comme un éclair. Le tentacule fut sectionné dans une giclée de sang qui coula comme un liquide noir dans la lumière glauque des toilettes.

Le reste du tentacule ressortit par la fenêtre avec un bruit de vent qui souffle un jour de tempête. Doyle se retourna.

— Cela les fera hésiter, mais pas pour longtemps !

Il se dirigea vers moi, l'épée couverte de sang dans la main. Cela s'était passé en quelques secondes. Il s'était même arrangé pour frapper de côté, afin de ne pas se faire éclabousser par le sang. On aurait dit qu'il avait su d'avance ce qui allait arriver et où le sang allait gicler.

En le voyant s'approcher de moi, je me dis qu'il vaudrait mieux

que je ne reste pas ainsi, à terre. Il était là pour me garder vivante mais mon instinct protestait avec virulence. Cet être était une force de la nature, sculptée dans un étrange mélange de noir et de clair-obscur. Armé d'une épée mortelle, il se dirigeait vers moi comme l'incarnation de la mort. À cet instant, je compris pourquoi les humains s'étaient, à une époque, prosternés devant nous pour nous adorer.

Je me servis du lavabo pour me relever. Je n'allais tout de même pas l'affronter en rampant comme une proie blessée. Il me fallait lui tenir tête ou courber l'échine et me prosterner comme les humains. Une fois debout, j'eus l'impression que la pièce tanguait sur des ondes de couleur et d'obscurité. Ma tête tournait et j'avais tellement peur de tomber que je m'agrippai comme une désespérée à la faïence du lavabo. Quand ma vision s'éclaircit, j'étais toujours debout et Doyle se tenait assez près de moi pour que je puisse voir les flammes vertes se refléter dans le miroir sombre de ses yeux.

Il me tint soudain si serrée que le sang froid de sa chemise se colla à ma peau. Ses mains remontaient dans mon dos avec une force incroyable, me pressant contre son torse.

— La Reine a mis sa marque en moi pour que je te la transmette. Une fois que tu l'auras, tous sauront qu'en te faisant du mal ils se mettront à la merci de la Reine.

— C'était donc ça, le baiser ?

Il acquiesça.

— Elle m'a dit de te le donner comme elle-même me l'a donné. Pardonne-moi.

Il m'embrassa avant que je puisse protester ou lui demander ce que je devais lui pardonner. Il m'embrassa comme s'il essayait de grimper en moi par l'intérieur, en passant par ma bouche. Je n'étais pas prête pour ça et ne l'y avais pas autorisé. J'essayai de reculer, mais il me cloua à lui, enfonçant le cuir de sa veste dans ma peau. De l'autre main, il me tenait le visage, enfonçant ses doigts dans mes joues. Impossible de me soustraire au baiser, impossible de me soustraire à lui.

Inutile de me débattre. Je cessai donc de gesticuler et lui offris ma bouche, lui rendis son baiser. Une tension libéra son corps. Pensait-il que je lui avais donné ma bénédiction ? Eh bien non ! J'attrapai son tee-shirt noir et commençai à le tirer hors de son pantalon. Il était tellement détrempé par le sang qu'il collait à sa peau, mais je parvins à le décoller. Je passai la main sur son ventre plat, remontant vers sa poitrine musclée.

Il se laissa aller contre moi, la main derrière mon dos caressant avec impatience ma peau nue.

Ma main trouva sa blessure tout en haut de la poitrine. C'était une fente large et profonde. Trois choses arrivèrent en même temps :

je plongeai mes doigts dans la plaie, son corps se raidit en réagissant à la douleur. Je pense qu'il m'aurait relâchée à cet instant, mais la troisième chose arriva en même temps que sa douleur : la marque de la Reine envahit sa bouche et glissa dans la mienne.

Une délicieuse vague de puissance emplît mon palais, se déversant du corps de Doyle dans le mien, fondant chaudement entre nos lèvres comme si nous sucions tous deux le même bonbon. Le pouvoir enfla en nous, s'immisçant en de longues coulées sucrées, nous emplissant à ras bord de chaleur, comme du vin chaud et épicé dans des coupes jumelles, jusqu'à ce que l'énergie traverse nos deux corps, les emplisse, en déborde.

Doyle interrompit le baiser et se détacha de moi. Je glissai au sol, non pas parce que j'avais perdu tout mon sang, mais parce que mes genoux refusaient de me porter.

J'avais l'impression de ne plus pouvoir me concentrer sur quoi que ce soit, comme si je regardais le monde à travers un brouillard. Doyle se tenait des deux mains au lavabo, comme si la tête lui tournait aussi.

— Consort, épargne-moi ! balbutia-t-il sans que je comprenne pourquoi.

J'ignore quelle aurait été ma brillante repartie car la porte s'ouvrit brusquement et la silhouette de Sholto se dessina dans l'encadrement. Il avait enfilé le manteau gris sur sa poitrine nue, mais on pouvait apercevoir le nid de tentacules qui faisait penser à un monstre essayant de se détacher de sa peau.

Je sentis un mouvement derrière moi, me retournai et vis Doyle se précipiter sur l'épée qu'il avait posée sur le lavabo. Je sentis l'énergie de Sholto se lever comme une tempête dans l'encadrement de la porte.

Je compris alors que tous deux imaginaient que l'autre était venu me tuer.

— Non ! hurlai-je aussitôt.

La flamme de Doyle s'évanouit. Je fus avalée par une obscurité totale et douce comme du velours et me sentis plonger dans un silence à peine voilé par le bruit de corps qui se déplaçaient.

Chapitre 16

Je me repris et poussai un hurlement.

— Non ! Sholto ! Doyle ! Ne vous faites pas de mal !

J'entendis de la chair frappant de la chair, le glissement de pas de quelqu'un qui traversait l'obscurité, un halètement, puis de petits bruits.

— Bon sang ! Vous allez m'écouter ! Personne n'est là pour me faire du mal. Vous me voulez tous deux vivante !

J'ignorais s'ils ne m'entendaient pas ou s'ils se fichaient éperdument de ce que je disais. Au moins une épée était en service dans l'obscurité qui nous entourait. J'avais donc intérêt à m'approcher du commutateur à quatre pattes. D'une main, je me guidai le long des lavabos et de l'autre je fouillai le noir qui régnait dans la pièce.

La bagarre continuait presque en silence. Je pouvais cependant les entendre se mesurer l'un à l'autre. Quelqu'un laissa échapper un cri et je fis une rapide prière pour qu'aucun ne soit tué. Je faillis me cogner dans le mur. Je me levai péniblement en tâtant le mur à la recherche du commutateur. Quand je finis par le trouver et allumai la lumière, la pièce se remplit d'une clarté aveuglante. Je restai un instant à cligner des yeux dans cet éclat éblouissant.

Les corps des deux Sidhes étaient imbriqués l'un dans l'autre. Un tentacule s'enroulait autour du cou de Doyle qui était à genoux. Sholto était couvert de sang et je mis quelques secondes pour me rendre compte qu'un des tentacules avait été coupé et gesticulait encore à côté des genoux de Doyle. Ce dernier brandissait toujours son épée, mais la main de Sholto et l'un de ses tentacules la tenaient éloignée de lui. Avec l'autre main, chacun s'accrochait à l'autre comme s'ils disputaient une partie de catch avec les doigts. Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un jeu. J'étais même étonnée que Sholto tienne aussi bien le coup. Doyle avait une réputation de champion à la Cour Unseelie. Il y en avait très peu qui parvenaient à lui résister et rares étaient ceux qui pouvaient gagner contre lui. Sholto ne faisait pas partie de la liste des élus. En tout cas, c'est ce que je pensais. Puis je remarquai quelque chose du coin de l'œil : une petite lueur. Quand je la regardai en face, il n'y avait plus rien. La magie est parfois ainsi. Uniquement perceptible par vision périphérique. Il y avait quelque chose qui brillait à la main de Sholto : un anneau.

Sous mes yeux, l'épée glissa des mains de Doyle et il commença à défaillir sous la prise de Sholto qui attrapa l'arme avant qu'elle ne

tombe au sol. Les tentacules restèrent autour du bras de Doyle. Sans avoir eu le temps de réfléchir à ce que j'allais faire, je me lançai en avant.

Sholto tenait le corps flasque de Doyle dans ses tentacules et leva l'épée au-dessus de sa tête pour l'enfoncer dans la poitrine de son adversaire. J'arrivais au niveau de Doyle quand l'épée commença à descendre. Je me penchai sur lui pour le protéger de mon corps tout en levant une main pour arrêter le geste de Sholto. Les yeux fixés sur la lame brillante, je me demandai si Sholto arrêterait à temps. Heureusement, il interrompit son geste à la dernière seconde et pointa la lame vers le haut.

— Qu'est-ce qui te prend, Meredith ?

— Il est là pour me sauver, pas pour me tuer.

— Il est les Ténèbres de la Reine. Si elle désire ta mort, il sera son instrument.

— Mais il porte la Terreur Mortelle, l'une des armes personnelles de la Reine. Il avait sa marque dans son corps pour me la transmettre. Si tu te calmes assez pour prendre le temps de regarder autrement qu'avec tes yeux, tu la verras.

Sholto cligna des yeux, puis fronça les sourcils.

— Alors pourquoi m'enverrait-elle pour te tuer ? Même pour Andais ça ne tient pas debout.

— Si tu arrêtais de l'étrangler, on pourrait peut-être éclaircir cette affaire.

Il regarda Doyle toujours suspendu à ses tentacules et laissa échapper un « oh ! » comme s'il avait oublié qu'il étranglait à mort sa victime. Techniquement, on ne peut pas étrangler à mort un autre Sidhe, mais il n'est jamais confortable de tester les limites de l'immortalité. On ne sait jamais où on trouvera une fêlure assez grande dans l'armure pour que la mort s'y glisse malgré tout.

Sholto dénoua ses tentacules et Doyle s'effondra dans mes bras en m'entraînant sur le carrelage. Cette faiblesse que je ressentais n'était pas due à la perte de tout mon sang. Était-elle due à mon utilisation du Pouvoir de la Main pour la première fois ? Peu importe, d'ailleurs, j'avais envie de fermer les yeux et de me reposer. Malheureusement, ce n'était pas envisageable pour tout de suite.

Assise sur le sol, je tenais la tête de Doyle nichée sur mes genoux. Le poulx dans sa nuque était régulier et fort, mais il ne se réveillait pas. Il prit deux brèves inspirations, puis sa tête retomba en arrière, les yeux grands ouverts, avant d'avalier enfin un grand bol d'air. Il se redressa en toussant. Je le trouvai tendu et Sholto devait ressentir la même chose car, tout à coup, il pointa l'épée vers le visage de Doyle.

Doyle se raidit et fixa Sholto dans les yeux.

— Terminons-en ! dit-il.

— Personne ne terminera rien du tout ! protestai-je d'un ton exaspéré.

Aucun des deux ne me regarda. Je ne pouvais pas voir l'expression de Doyle, mais celle de Sholto n'était pas pour me rassurer. De la colère et de la satisfaction. Il avait envie de tuer Doyle, cela se voyait comme le nez au milieu de la figure.

— Doyle m'a sauvée, Sholto. Il m'a sauvée des Sluaghs.

— Si tu n'avais pas mis de protection sur la porte, j'aurais été là à temps pour m'en occuper !

— Si je n'avais pas mis de protection, tu serais arrivé à temps pour pleurer ma mort, pas pour me sauver.

Sholto ne quittait pas Doyle des yeux.

— Comment a-t-il fait pour entrer si moi je n'ai pas pu le faire ?

— Je suis sidhe, dit Doyle.

Le visage de Sholto se durcit un tantinet.

— Moi aussi, je suis sidhe !

Je tapai sur l'épaule de Doyle, assez fort pour attirer son attention.

— Je t'en prie, Doyle. Ne le provoque pas !

— Je ne le provoquais pas. J'exposais simplement un fait.

Toute cette bagarre commençait à devenir très personnelle, comme si cette affaire entre eux n'avait rien à voir avec moi.

— Écoutez, je ne sais pas ce qui se passe entre vous deux, mais moi, j'ai envie de sortir vivante de ces toilettes ! Peu importe si vous me prenez pour une égoïste, mais cela devient prioritaire par rapport à je ne sais quelle vieille vendetta vous avez à régler tous les deux. Alors arrêtez de vous comporter comme des gamins et commencez à agir comme de dignes membres de la Garde Royale. Sortez-moi d'ici en un seul morceau !

— Elle a raison, dit doucement Doyle.

— Les Ténèbres se débinent d'une bagarre ? Inconcevable ! À moins que ce soit parce que c'est moi qui détiens l'épée, maintenant ?

Sholto avança l'épée jusqu'à ce que la pointe vienne toucher la lèvre supérieure de Doyle.

— Une épée qui peut tuer n'importe quel Fey, même un noble Sidhe... Ah, j'oubliais ! Doyle n'a jamais peur de rien !

Il y avait une amertume, un sarcasme, dans la voix de Sholto qui prouvait que je me trouvais mêlée à un vieux règlement de comptes.

— J'ai peur de beaucoup de choses, répondit Doyle avec calme. La mort n'en fait pas partie. Mais l'anneau à ton doigt m'inquiète. Comment as-tu obtenu Beathalachd ? Cela fait des siècles que personne ne s'en est servi.

Sholto leva la main, et l'anneau en bronze sombre brilla

faiblement dans la lumière. C'était un bijou très lourd et je l'aurais remarqué s'il l'avait porté auparavant.

— C'est un cadeau de la Reine pour me donner sa bénédiction pour cette chasse.

— La Reine ne t'a pas donné Beathalachd, pas personnellement.

Doyle semblait très sûr de son fait.

— Beathalachd ? Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— La Vitalité, dit Doyle. Il retire toute vie et tout talent à votre adversaire. C'est uniquement pour ça que Sholto est arrivé à me vaincre dans ce combat.

Sholto rougit. C'était considéré comme un signe de couardise d'avoir besoin de plus de magie qu'on n'en possède dans son propre corps pour vaincre un autre Sidhe. En d'autres termes, Doyle venait de dire que Sholto ne pouvait gagner un combat honnête sans tricher ! Mais ce n'était pas tricher. C'était simplement moins chevaleresque, c'est tout ! Pourquoi se préoccuper de chevalerie quand sa vie est en jeu ? C'était toujours ce que je disais à tous les hommes aux quels je tenais, y compris à mon père, avant chaque duel.

— L'anneau prouve que j'ai la faveur de la Reine.

Son visage était toujours rouge de colère.

— L'anneau ne t'a pas été remis par la main de la Reine, tout comme l'ordre de tuer la Princesse ne venait pas de sa bouche ! contra Doyle.

— Je sais qui parle au nom de la Reine et qui ne le fait pas, dit Sholto.

Cette fois, ce fut lui qui eut l'air sûr de son fait.

— Vraiment ? Et si j'étais venu à toi pour te donner les ordres de la Reine, m'aurais-tu cru ?

Sholto fronça les sourcils, mais acquiesça.

— Tu es les Ténèbres de la Reine. Quand tes lèvres bougent, ce sont ses paroles qui en sortent.

— Alors écoute-moi bien : la Reine veut la Princesse Meredith de retour et vivante.

Je fus incapable de décrypter toutes les pensées qui traversèrent le visage de Sholto, mais il y en avait un paquet ! Je fis une tentative pour poser la question à laquelle il refuserait de répondre si elle venait de Doyle.

— Est-ce la Reine elle-même qui t'a demandé de venir à Los Angeles pour me tuer ?

Sholto me considéra longuement puis finit par secouer la tête.

— Non.

— Qui t'a demandé de venir à Los Angeles pour tuer la Princesse ? insista Doyle.

Sholto ouvrit la bouche pour répondre, mais se ravisa. La

tension se retira de lui et il baissa la lame de l'épée.

— Non, pour l'instant je préfère taire le nom du traître.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que la présence de Doyle ici ne peut vouloir dire qu'une seule chose : la Reine veut que tu retournes à la Cour, Meredith. J'ai raison, n'est-ce pas ? demanda-t-il en se tournant vers Doyle.

— En effet.

— Elle veut que je retourne à la Cour ?

Doyle se déplaça pour nous voir tous les deux, le dos appuyé contre les portes des toilettes.

— Oui, Princesse.

Voilà qui était bizarre.

— Je suis partie parce que les gens essayaient de me tuer, Doyle. La Reine ne faisait rien pour les en empêcher.

— C'étaient des duels légaux.

— C'étaient des tentatives d'assassinat passibles du tribunal.

— Je le lui ai mentionné.

— Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle m'a donné sa marque pour que je te la transmette. Si quelqu'un te tue maintenant, même lors d'un duel, il aura à subir la vengeance de la Reine. Crois-moi, Princesse : même ceux qui désirent sérieusement ta mort ne voudront pas payer un prix aussi élevé pour ça.

Je tournai les yeux vers Sholto. Ce mouvement me donna le vertige. Le choc, sûrement le choc.

— Parfait. Je retourne à la Cour si la Reine peut garantir ma sécurité. Mais pourquoi est-ce que tu ne veux pas nous donner le nom du traître, Sholto ? Qui a utilisé le nom de la Reine pour t'envoyer m'exécuter si elle ne me voulait pas morte ?

— Pour l'instant, je garde cette information pour moi-même, répéta Sholto.

Son visage affichait ce masque arrogant qu'il avait l'habitude de porter à la Cour.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que si la Reine te veut de retour à la Cour, tu n'as pas besoin de conclure de marché avec moi. Tu pourras retourner en Féerie, à la Cour Unseelie et je parierais, mon royaume qu'elle te trouvera un autre amant sidhe. Alors, tu vois, Meredith, tu n'as plus besoin de moi. Tu auras tout ce que je pouvais t'offrir et tu ne seras pas liée pour toute une vie à un monstre difforme.

— Tu n'es pas difforme, Sholto. Si tes sorcières ne nous, avaient pas interrompus, je te l'aurais prouvé.

Quelque chose vint ricocher sur la surface de son arrogance.

— Oui, mes sorcières... À propos, je croyais que tu n'avais pas

de Pouvoir de la Main, Meredith.

— Je n'en ai pas.

— Je pense que Nerys ne sera pas d'accord avec toi à ce sujet.

— Je l'ignorais vraiment, Sholto. Je n'avais pas l'intention de...

Je ne trouvais pas les mots pour décrire ce que j'avais fait à Nerys.

— Que s'est-il passé ? demanda Doyle.

— Agnès la Noire a menti aux Sluaghs. Elle leur a dit que si je m'accouplais avec Meredith, je deviendrais un pur Sidhe et que je ne voudrais plus être leur Roi. Elle les a convaincus qu'ils me protégeaient de moi-même, qu'ils me protégeaient des ruses d'une sorcière sidhe.

Voilà qui était nouveau !

Sholto se tourna vers moi et ajouta :

— Mais j'ai persuadé Agnès et les autres que tu ne représentais aucun danger pour eux.

Je croisai son regard.

— J'ai en effet eu un aperçu de tes méthodes de persuasion avant de m'enfuir.

Il hocha la tête.

— Agnès m'a d'ailleurs demandé de te remercier. Elle n'a jamais pris autant de plaisir. Elle pense que c'est lié à la magie.

— Elle n'est pas fâchée à propos de Nerys ?

— Elle veut ta mort, c'est évident, mais elle a peur de toi maintenant, Meredith. Tu possèdes la Main de Chair, comme ton père. Qui aurait pu imaginer cela ?

Il y avait autre chose dans ses yeux que de l'arrogance. Je me rendis compte que c'était de la peur. La peur perçant à travers son masque. Il n'y avait pas qu'Agnès la Noire qui avait été effrayée par ma petite performance dans cette chambre.

— La Main de Chair ? demanda Doyle. Qu'est-ce que tu racontes ? Sholto.

Sholto tendit l'épée à Doyle, le pommeau en avant.

— Prends ça et monte dans ma chambre pour voir ce que notre petite Princesse a fait ! Nerys ne peut pas être guérie, alors je voudrais que tu lui accordes la mort vraie avant d'escorter Meredith vers Faërie. Ensuite je vous accompagnerai tous les deux à un taxi, je ne veux pas risquer que mes Sluaghs ne soient pas... parfaitement obéissants.

Ses mots, son attitude, tout montrait qu'il en voulait à Doyle.

Doyle prit l'épée en le remerciant d'un signe de la tête.

— Si tu veux cette faveur, alors j'aimerais que tu me donnes le nom du traître qui t'a faussement envoyé au nom de la Reine.

— Non, pas maintenant. Je vais le taire jusqu'à ce qu'il me soit

de quelque utilité ou jusqu'à ce que je décide de m'arranger directement avec le traître.

— Si tu nous donnais son nom, nous pourrions mieux protéger la Princesse en arrivant à la Cour.

À ces mots, Sholto rit. C'était encore ce son étrange et âpre qui, chez lui, tenait lieu de rire normal.

— Je ne dirai pas qui m'a envoyé ici, mais je peux deviner qui voulait que ce message me soit transmis. Toi aussi, tu le sais, d'ailleurs. Meredith a quitté la Cour car les fidèles du Prince Cel n'arrêtaient pas de la provoquer en duel. S'il y avait ou n'importe qui d'autre derrière les tentatives d'assassinat contre Meredith, la Reine serait intervenue. Une telle insulte à la famille royale n'aurait pas été tolérée, même s'il s'agissait d'une sang-mêlé, mortelle et sans magie. Mais c'était son petit garçon chéri qui était derrière tout ça et nous le savions tous ! Alors Meredith s'est enfuie et s'est cachée parce qu'elle ne pouvait pas compter sur la protection de la Reine contre Cel qui voulait sa mort.

Doyle fit front à ces yeux accusateurs avec un visage calme.

— Je pense que tu trouveras que notre Reine n'est plus aussi tolérante au sujet des... excentricités de Cel.

Sholto éclata de rire de nouveau et le son en était toujours aussi désagréable.

— Quand je suis parti de la Cour, il n'y a de cela que quelques jours, je la trouvais encore très tolérante au sujet des... excentricités de Cel.

Le visage de Doyle était toujours aussi impassible, comme si rien ne pouvait le toucher. Cela devait fortement agacer Sholto et Doyle en était parfaitement conscient.

— Un problème à la fois, Sholto. Pour l'instant, j'ai la promesse de la Reine et sa magie pour m'assurer que la Princesse ne sera pas malmenée à la Cour.

— C'est ce que tu espères, Doyle. Mais pour l'instant j'aimerais que tu m'aides à donner une mort définitive à quelqu'un qui m'est cher.

Doyle se leva facilement, comme s'il n'avait pas été étranglé à mort quelques instants plus tôt. Je n'étais même pas sûre de pouvoir tenir debout moi-même. Il n'y a pas que l'immortalité qui me manquait en héritant de sang humain.

Ils me tendirent leur main en même temps et je les pris toutes les deux. Ils me hissèrent pratiquement sur mes jambes.

— Doucement, les gars ! J'ai simplement besoin d'un coup de main pour me lever, pas pour voler !

Doyle me considéra avec inquiétude.

— Tu es très pâle. Tu es gravement blessée ?

Je secouai la tête et les lâchai tous les deux.

— Pas tant que ça. C'est surtout le choc et la douleur que j'ai ressentie quand j'ai... j'ai fait ce truc à Nerys.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-il.

— Viens voir, ça vaut le coup d'œil ! dit Sholto.

Puis, se tournant vers moi, il ajouta :

— La nouvelle concernant ce que tu as fait arrivera avant toi à la Cour, Meredith. Tu es maintenant Meredith, Princesse de la Chair, et non plus uniquement fille d'Essus.

— Il est très rare qu'un enfant ait les mêmes talents que ses parents, dit Doyle.

Sholto se dirigea vers la porte en resserrant son manteau gris. Le sang traversait le tissu à l'endroit du tentacule coupé.

— Viens, Doyle, Porteur de la Flamme Cruelle, Baron à la Langue Exquise, viens voir ce que tu penses du talent de Meredith.

Je connaissais son premier titre, mais pas le second.

— Baron à la Langue Exquise ? Je ne t'ai jamais entendu appeler ainsi ? dis-je.

— C'est un très vieux surnom, répondit-il.

— Allons, Doyle, tu es trop modeste ! C'était le surnom que lui donnait la Reine, à une époque.

Les deux hommes se mesurèrent du regard et la tension d'une vieille querelle rejaillit entre eux.

— Ce n'est pas ce que tu t'imagines, Sholto.

— Je n'imagine rien, mais je trouve le sobriquet assez explicite. Pas toi, Meredith ?

— Baron à la Langue Exquise dénote en effet une certaine ambiance.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, répéta Doyle.

— En tout cas, ce n'est pas pour tes paroles mielleuses qu'on t'appelle ainsi, dit Sholto.

C'était vrai. Doyle n'avait pas l'habitude de se lancer dans de longs discours et ne cultivait pas l'art de la flatterie.

— Si tu me dis que ce n'est pas sexuel, je te crois, dis-je.

Doyle fit une petite révérence devant moi.

— Je te remercie.

— La Reine ne donne pas de sobriquet en dehors du sexe, dit Sholto.

— Bien sûr que si ! dis-je.

— Quand et pour quoi ?

— Quand elle pense que le sobriquet exaspérera la personne qui le porte et parce qu'elle adore être exaspérante.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, concéda Sholto, la main sur la poignée de la porte.

— Je suis étonnée que personne ne soit entré dans ces toilettes depuis tout ce temps, dis-je.

— J'ai posé un sortilège d'aversion sur la porte. Aucun mortel n'aurait envie de passer, et peu de Feys s'y risqueraient, dit-il en ouvrant la porte.

— Tu ne veux pas récupérer ton... membre ? On pourrait peut-être te le rattacher.

— Il repoussera, dit-il.

Mon incrédulité devait être affichée sur mon visage parce qu'il sourit d'un air mi-supérieur, mi-contrit.

— Il y a quelques avantages à être en partie Nocturne. Pas beaucoup, mais c'est déjà ça. Je peux régénérer toutes les parties de mon corps... Jusqu'à maintenant, en tout cas, ajouta-t-il après réflexion.

Je ne sus que dire et donc je me tus.

— Je crois que la Princesse a besoin d'un peu de repos. Si nous allions voir ton amie... proposa Doyle.

— Bien sûr, répondit Sholto en s'effaçant pour nous laisser passer.

— Et tout ce fouillis ? demandai-je. On va partir en laissant ces bouts de tentacules et tout ce sang étalés sur le sol ?

— C'est le Baron qui a tout sali, il n'a qu'à nettoyer ! dit Sholto.

— Ni les tentacules ni le sang ne sont à moi, protesta Doyle. Si tu veux que ce soit nettoyé, tu n'as qu'à le faire ! Qui sait quel genre de dégâts une sorcière expérimentée peut faire avec des parties de corps qu'on laisse traîner derrière soi ?

Sholto rouspéta mais finit par glisser le petit bout de tentacule dans la poche de son manteau. Ils laissèrent par terre celui qui était épais comme un corps. À la place de Sholto, je donnerais un gros pourboire à l'équipe de nettoyage rien que pour me faire pardonner d'avoir fait toutes ces saletés.

Nous retournâmes à l'ascenseur pour voir ce qui restait de Nerys la Grise. Elle était réduite à une boule de chair de la taille d'un boisseau. Les nerfs, les tendons, les muscles, les organes internes étaient étalés, brillants et humides, à la surface de cette boule. Ils semblaient tous fonctionner normalement. Cet amas de chair se soulevait même au rythme de la respiration. Le pire, c'était le bruit : un cri perçant, étouffé parce que la bouche était maintenant à l'intérieur de son corps. Et pourtant, elle continuait à crier, à hurler. Mes tremblements, qui s'étaient un peu calmés, empirèrent. Toujours en pantalon et en soutien-gorge, j'eus même froid.

Je ramassai mon chemisier que j'avais laissé au sol et l'enfilai, tout en sachant que du simple tissu n'allait pas atténuer ce froid insupportable. C'était plus un tremblement de l'âme que du corps.

Même ensevelie sous une montagne de couvertures, je ne me sentirais pas mieux.

Doyle s'agenouilla devant cette boule puissante et hurlante, puis se tourna vers moi.

— Impressionnant ! Le Prince Essus lui-même n'aurait pas fait mieux.

Les mots ressemblaient à un compliment, mais son visage était si inexpressif que je ne pouvais savoir s'il était content ou non.

En fait, je pensais que c'était la chose la plus horrible que j'aie jamais vue, mais j'étais assez avisée de ne pas faire part de mon observation. La Main de Chair était une arme puissante. Si les gens croyaient que je m'en servais facilement, fréquemment, cela deviendrait même une arme dissuasive. S'ils pensaient que je craignais de m'en servir, ce serait carrément pénalisant.

— Je ne sais pas, Doyle. Un jour j'ai vu Père retourner un géant comme un gant. Crois-tu que je puisse le faire avec quelque chose d'aussi grand ?

Ma voix était sèche, intéressée, mais d'un intérêt purement académique. C'était la voix que j'avais cultivée à la Cour. Celle que j'utilisais pour ne pas piquer une crise d'hystérie ou pour ne pas quitter une pièce en hurlant. J'avais appris à regarder les choses les plus abominables tout en me contentant de faire les commentaires les plus détachés, les plus polis.

Doyle prit la question au pied de la lettre.

— Je ne sais pas, Princesse, mais il serait passionnant de découvrir les limites de ton pouvoir.

Je n'étais pas d'accord avec lui, mais je ne réagis pas, parce que je ne voyais rien d'assez poli et détaché à dire pour gérer la situation. Les cris étouffés continuaient au rythme de la respiration de la boule de viande. Nerys était immortelle. Mon père avait un jour infligé ça à un ennemi de la Reine. Andais gardait cette boule dans un coffre dans sa chambre et de temps en temps on pouvait l'apercevoir installée dans un coin de son boudoir. À ma connaissance, personne n'avait jamais demandé pourquoi la boule de chair était hors de son coffre. On se contentait de la ramasser, de la remettre dans le coffre, de pousser le verrou en essayant de chasser toutes les images incongrues qui pouvaient venir à l'esprit en trouvant la boule installée dans le lit de la Reine.

— Sholto t'a demandé d'accorder la mort à Nerys. Alors fais-le vite, qu'on puisse se tirer d'ici !

J'avais l'air détachée, ennuyée même. Je pensais que si je restais ici plus longtemps à entendre ces hurlements, je me mettrais à hurler aussi.

Toujours à genoux, il me tendit l'épée, pommeau en avant.

— C'est ta magie, c'est à toi de l'achever.

Je gardai les yeux rivés au pommeau en os, aux trois corbeaux et à leurs yeux de pierre précieuse. Je n'avais aucune envie de le faire. Je restai à considérer la lame une minute de plus, le temps de trouver un moyen de me tirer de ce mauvais pas sans donner l'impression d'être faible. En vain. Si je me défilais maintenant, le tourment de Nerys ne servirait à rien. J'aurais gagné un nouveau titre mais pas la réputation qui va de pair.

Je saisis l'épée tout en haïssant Doyle de me la donner. Cela aurait dû être fait aisément. Son cœur était exposé et palpitait sur le côté de la boule. J'enfonçai la lame dedans. Du sang noir gicla et le cœur cessa de battre, mais les hurlements ne s'arrêtèrent pas pour autant.

Je me tournai vers les deux hommes.

— Pourquoi n'est-elle pas morte ?

— Les Sluaghs sont plus difficiles à tuer que les Sidhes, dit Sholto.

— Beaucoup plus difficiles ?

Il haussa les épaules.

— C'est à toi de voir.

À cet instant, je les haïs tous les deux et me rendis compte qu'ils me soumettaient à un test. Il était possible qu'ils la laissent en vie si je refusais de l'achever moi-même. Cela serait inacceptable. Je ne pouvais pas la laisser dans cet état tout en sachant qu'elle ne pourrait jamais vieillir, guérir ou mourir. Elle continuerait ainsi pour l'éternité. L'achever était avoir de la pitié, tout le reste serait pure folie, aussi bien pour elle que pour moi.

J'enfonçai la lame dans chaque organe vital que je pus trouver. Ils saignèrent, se contorsionnèrent, cessèrent de fonctionner, et pourtant les hurlements continuaient. Je finis par lever l'épée au-dessus de ma tête avec les deux mains et commençai à frapper comme une dingue. Au début, je m'arrêtais entre chaque coup donné ou chaque tranche coupée, mais à chaque fois les cris continuaient, enfermés à l'intérieur de cette boule de chair. Vers le dixième coup ou le quinzième, je cessai les pauses, je cessai d'écouter et continuai à frapper sans fin.

Il fallait que j'arrête ces hurlements. Il fallait que je la fasse mourir. Le monde s'était réduit au bruit des coups que portait la lame de l'épée dans cette masse de chair. Mes mains se levaient, s'abaissaient, se levaient, s'abaissaient. La lame s'enfonçait dans la chair, le sang giclait sur mon chemisier, sur mon visage. Je finis sur les genoux, à côté d'une forme qui n'était plus ni ronde ni compacte. J'avais haché ce truc en morceaux méconnaissables. Les hurlements avaient cessé.

Mes mains étaient couvertes de sang, j'étais rouge jusqu'aux coudes. La lame de l'épée était pourpre et le pommeau en os englué de sang. Pourtant, je le tenais bien en main, il ne glissait pas du tout entre mes doigts serrés. Mon chemisier vert était détrempe de sang. Mon pantalon avait viré au pourpre très foncé. Quelqu'un respirait trop vite, avec trop de rage et je me rendis compte que c'était moi. Un instant, durant cette boucherie, j'avais ressenti une véritable satisfaction, presque une exaltation dans cette destruction systématique. Maintenant, je considérais ce que j'avais fait et ne ressentais plus rien. Il ne restait plus rien en moi me permettant de ressentir quoi que ce soit, alors je ne ressentais plus rien. J'étais totalement engourdie et ce n'était pas plus mal.

Je me relevai en m'appuyant sur le lit. Il était déjà taché de sang, quelle différence allait faire une trace de main supplémentaire ? Mes bras étaient douloureux, mes muscles tremblaient après tant d'efforts. Je tendis l'épée à Doyle comme il me l'avait tendue.

— Excellente épée ! Le pommeau n'est jamais devenu glissant.

Ma voix semblait aussi dépourvue d'émotion que je l'étais. Je me demandai si cela ressemblait à ça, être fou. Si c'était le cas, ce n'était pas trop dramatique.

Doyle prit l'épée et tomba à genoux devant moi en courbant la tête. Sholto en fit autant. Doyle me salua avec l'épée couverte de sang et dit :

— Meredith, Princesse de Chair, issue de sang royal, sois la bienvenue dans le cercle fermé des Sidhes !

Toujours aussi engourdie, je les considérai tous les deux en silence. S'il existait des paroles rituelles à prononcer, elles ne me venaient pas à l'esprit. Ou bien je ne les connaissais pas ou alors mon esprit refusait de fonctionner pour l'instant.

Tout ce que je parvins à dire, c'était :

— Je peux me servir de ta douche ?

— Mais je t'en prie, dit Sholto.

La moquette faisait des bruits de succion sous mes pieds et quand je quittai cette partie de la pièce, des traces de pas en pur-sang massif me suivirent. Je me déshabillai en un clin d'œil et pris une douche sous l'eau la plus chaude que ma peau puisse supporter. Le sang n'était pas rouge en s'écoulant par le trou de la baignoire, mais rose. C'est en observant ce sang rosé tournoyer avant de passer dans le trou que je compris deux choses. Primo, j'étais contente d'avoir eu le courage d'achever Nerys plutôt que de la laisser dans cet état épouvantable. Secundo : une partie de moi avait vraiment pris son pied en la tuant. J'aurais aimé penser que la partie qui avait adoré cette tuerie était motivée par la pitié, mais je ne pouvais me permettre de me montrer aussi généreuse avec moi-même. Il fallait que je me

demande si la part en moi qui avait eu plaisir à enfoncer la lame dans la chair était la même part que celle qui poussait Andais à conserver sa propre boule de viande dans un coffre enfermé dans sa chambre. C'est à l'instant où on cesse de se remettre en question qu'on devient un monstre.

Chapitre 17

J'arrivai à mon appartement, les cheveux encore mouillés par la douche prise à l'hôtel. Doyle insista pour ouvrir ma porte d'entrée, des fois qu'elle ait été piégée. Il prenait son travail de garde du corps très au sérieux, mais je n'en attendais pas moins de lui. Quand il la déclara sûre, j'entrai, pieds nus sur la moquette grise. Je portais une chemise hawaïenne et un large short d'homme, des vêtements que Sholto avait empruntés à Gethin, l'homme risette. La seule chose que je n'avais pu lui emprunter c'était ses chaussures. Mes vêtements étaient restés dans la chambre d'hôtel, tellement détrempés par le sang que je n'avais même pas pu remettre mes petits dessous personnels. Une partie du sang appartenait à Nerys, l'autre à moi.

J'appuyai sur l'interrupteur près de la porte. Le plafonnier illumina la pièce. J'avais payé un supplément pour avoir l'autorisation de peindre l'appartement en une autre couleur que le blanc. Les murs de la première pièce étaient d'un rose pâle, le canapé d'un camaïeu de pourpre, mauve et rose. Le fauteuil dans le coin était rose bonbon et les tentures du même rose avec des motifs pourpres. Jeremy avait déclaré que cela donnait l'impression d'être dans un œuf de Pâques luxueusement décoré. La bibliothèque était blanche et la chaîne stéréo sur une étagère blanche aussi. J'allumai la lampe près du fauteuil. Puis celle au-dessus de la petite table de cuisine entourée de chaises. Des rideaux en dentelle blanche encadraient la grande fenêtre devant la table. La vitre était très noire et quelque peu inquiétante.

Je tirai les rideaux, chassant la nuit derrière ces fins écrans blancs. Je m'arrêtai un instant devant le seul tableau qui ornait la pièce, près de l'entrée. C'était une peinture de Scott Miles : *Le Rendez-Vous des papillons*. Le fond était essentiellement vert et les papillons de couleurs naturelles, avec quelques minuscules taches de rose ou de pourpre. Mais on ne choisit jamais un tableau simplement parce qu'il est assorti aux teintes de votre pièce, mais parce qu'il vous parle. Parce qu'il vous fait penser à quelque chose et vous le rappelle chaque jour. Le tableau m'avait toujours donné une impression de paix idyllique, mais pas ce soir. Ce soir, c'était simplement de la peinture sur une toile. Ce soir, rien n'allait me plaire. Prise d'une grande lassitude, je me dirigeai vers la chambre.

Doyle se tenait sagement sur le côté pendant que j'allumais toutes les lampes comme le ferait une gamine qui vient de se réveiller après un cauchemar. De la lumière partout pour chasser les vilaines

choses. Le problème, c'est que les vilaines choses étaient à l'intérieur de ma tête, maintenant. Il n'y avait pas de lumière assez forte pour ça.

Il me suivit dans la chambre à coucher. En passant la porte, j'allumai aussi le plafonnier.

— J'aime ce que tu as fait avec la chambre, dit-il.

Surprise par son commentaire, je me retournai.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Son visage resta impassible, indéchiffrable.

— Le séjour était tellement... rose. J'ai eu peur que la chambre le soit aussi.

Je balayai du regard la chambre avec ses murs d'un gris tourterelle bordés de frises de papier imprimé de fleurs bordeaux, roses et mauves. Un lit à baldaquin de deux mètres sur deux trônait au milieu de la pièce, laissant peu de place entre lui et les portes du placard. Le jeté de lit était d'un beau bordeaux profond, enseveli sous une montagne de coussins bordeaux, mauves, pourpres, roses et quelques noirs, plus rares. Le placard couvert de miroirs était en merisier verni, d'une teinte si foncée qu'on l'aurait cru noir. La commode près de la fenêtre était dans les mêmes tons. Jeremy avait dit que la chambre ressemblait à celle d'un homme avec quelques touches ajoutées par sa petite amie. Il y avait également un petit coffre de laque noire dans le coin le plus éloigné, près de la salle de bains. C'était un coffre à tiroirs oriental, avec des hérons et des montagnes stylisés. Le héron faisait partie des emblèmes de mon père et, en l'achetant, je me souvenais m'être dit qu'il l'aurait trouvé joli. J'avais posé dessus un philodendron qui était devenu tellement grand que les racines aériennes retombaient comme des cheveux autour de ce bois superbe.

En faisant le tour de la pièce j'eus soudain l'impression qu'elle n'était pas à moi, que je n'avais rien à faire ici.

Je me tournai de nouveau vers Doyle :

— Comme si la couleur de ma chambre te regardait !

Il ne réagit pas, mais son visage devint encore plus indéchiffrable, plus passif, avec une petite trace d'arrogance me rappelant le masque de Cour de Sholto.

Le commentaire avait été d'une méchanceté intentionnelle. J'étais en colère contre lui, furieuse qu'il n'ait pas achevé Nerys à ma place. Furieuse contre lui pour tout, même pour ce qu'il n'avait pas fait.

Il me considéra avec des yeux froids.

— Tu as raison, Princesse Meredith. La couleur de la chambre ne me regarde pas. Je suis un castré de la Cour.

Je secouai la tête.

— Non, c'est bien là le problème. Tu n'es pas castré, aucun

d'entre vous ne l'est. La Reine ne veut simplement pas partager.

Il haussa les épaules d'un geste désinvolte, mais le mouvement le fit grimacer.

— Comment va ta blessure ?

— Tu étais très en colère contre moi il y a quelques secondes. Et maintenant tu ne l'es plus et tu te préoccupes de mon bien-être. Pourquoi ?

J'essayai de traduire en paroles ce que je ressentais.

— Ce n'est pas ta faute.

— Qu'est-ce qui n'est pas ma faute ? demanda-t-il.

— Tu ne m'as pas mise en danger. Tu m'as sauvé la vie. Tu n'as pas envoyé les Sluaghs à mes troussees. Tu n'as rien fait pour que ma Main de Chair se manifeste ce soir. Ce n'est pas ta faute. Je suis en colère et je cherche un bouc émissaire. Mais tu ne devrais pas payer pour les conneries des autres.

— Voilà une attitude pleine de sagesse pour une Princesse !

— Laisse tomber les titres, Doyle ! Je suis Meredith. Simplement Meredith.

Il fit des effets de sourcils qui finirent par me donner envie de rire. Je ris et mon rire me sembla normal. Cela me faisait du bien. Je m'assis sur le bord du lit et secouai la tête.

— Je n'aurais pas cru que je pourrais rire, ce soir.

Il s'agenouilla devant moi.

— Tu as déjà tué auparavant. Pourquoi est-ce différent cette fois ?

Je l'observai un instant, étonnée qu'il ait compris exactement ce qui me chiffonnait.

— Pourquoi était-ce si important que j'achève Nerys moi-même ?

— Un Sidhe prend ses pouvoirs par le biais d'un rituel, mais cela ne veut pas dire que le pouvoir se manifeste de lui-même. Quand le pouvoir est utilisé pour la première fois, le Sidhe doit se couvrir de sang lors d'un combat.

Il posa ses mains de chaque côté de moi, sans me toucher.

— C'est une espèce de sacrifice par le sang qui assure que le pouvoir ne retombera pas en sommeil, mais continuera à grandir, ajouta-t-il encore.

— Le sang fait croître les pouvoirs ?

Il acquiesça.

— La magie de mort est la magie la plus ancienne de toutes les magies, Princesse. Je veux dire... Meredith, rectifia-t-il avec son petit sourire habituel.

Je lui trouvai une voix terriblement douce.

— Alors tu m'obliges à hacher menu Nerys pour que mes

pouvoirs ne retombent pas en sommeil ?

Il hocha de nouveau la tête.

Je plongeai mes yeux dans ce visage sérieux.

— Tu as dit qu'un Sidhe prend ses pouvoirs par le biais d'un rituel. Je n'ai pas eu de rituel.

— La nuit que tu as passée avec Roane était ton rituel.

— Non, Doyle, nous n'avons rien fait de rituel cette nuit-là.

— Il y a maints rituels pour éveiller un pouvoir, Meredith. Un combat, un sacrifice, l'amour et plein d'autres encore. Ça ne m'étonne pas que ton pouvoir ait choisi le sexe. Tu es la descendante de trois déités de la fertilité.

— Cinq, en fait. Mais je ne comprends toujours pas.

— Ton Roane était couvert de Larmes de Branwyn. Cette nuit-là, il jouait pour toi le rôle d'un amant sidhe. Il a éveillé en toi tes pouvoirs secondaires.

— Je savais que c'était magique, mais j'ignorais que...

Ma voix s'évanouit et mon front se plissa.

— C'est-à-dire... il me semble que cela devrait se traduire par autre chose qu'un rapport sexuel particulièrement transcendant.

— Pourquoi ? C'est le sexe qui est à l'origine du miracle de la vie. Qu'est-ce qui pourrait être mieux que ça ?

— La magie a guéri Roane, lui a rendu sa peau de phoque. Je n'ai pas essayé de le guérir parce que je ne savais pas que je pouvais le faire.

Doyle s'assit à côté du lit, les jambes repliées devant la commode.

— Soigner un Roane sans peau, c'est des brouilles. J'ai vu des Sidhes soulever des montagnes hors de la mer, on inonder des villes entières en prenant possession de leur pouvoir. Tu as eu de la chance.

Je fus soudain effrayée.

— Tu veux dire qu'en prenant possession de mon pouvoir j'aurais pu provoquer un énorme désastre naturel ?

— Oui.

— Tu ne crois pas qu'on aurait pu me prévenir ?

— Personne ne savait que tu allais nous quitter et nous n'avons donc pas pu te donner de conseil d'adieu. Et personne ne savait que tu possédais des pouvoirs secondaires, Meredith. La Reine était persuadée que si sept années de Griffin dans ton lit et des centaines de duels n'étaient pas capables de révéler tes pouvoirs, c'est que tu n'en avais pas à éveiller.

— Et pourquoi maintenant ? Pourquoi après toutes ces années ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que tu es Princesse de la Chair et que tu détiens un autre Pouvoir de la Main qui ne s'est pas encore manifesté.

— C'est rare pour un Sidhe d'avoir plus d'un Pouvoir de la Main. Pourquoi en aurais-je deux ?

— Tes mains ont fondu deux barreaux du lit. Deux barreaux fondus, deux Pouvoirs de la Main.

Je me levai et m'éloignai de lui.

— Comment peux-tu savoir ça ?

— Je t'ai regardée dormir du balcon. J'ai vu la tête de lit.

— Pourquoi ne m'as-tu pas fait signe ?

— À ce moment-là tu étais dans une espèce de sommeil comateux dont je n'aurais pas pu te sortir.

— Et la nuit où tu as utilisé les araignées ? La nuit à la maison d'Alistair Norton ?

— Tu parles de l'humain qui vénérât les Sidhes ?

Cela me coupa le sifflet et je l'interrogeai du regard.

— De quoi est-ce que tu parles, Doyle ? Quand est-ce que Norton vénérât les Sidhes ?

— Quand il volait le pouvoir des femmes en utilisant les Larmes de Branwyn, dit Doyle.

— Non, ça ne s'est pas passé comme ça, j'y étais. J'ai failli en être la victime. Il n'y avait pas de cérémonie invoquant un Sidhe.

— Ici, chaque écolier doit apprendre ce que nous, les Sidhes, n'avons pas le droit de faire dans ce pays d'accueil.

— Nous n'avons pas le droit de nous faire passer pour des dieux, ni d'être adorés comme tels. Père m'a fait la leçon à la maison. À l'école, j'y ai encore eu droit pendant les cours d'histoire et d'instruction civique.

— Tu es la seule d'entre nous à avoir suivi une éducation avec le commun des humains. Je l'oublie, parfois. La Reine était livide quand elle a su que ton père t'avait inscrite dans une école publique.

— Elle a tenté de me noyer quand j'avais six ans, Doyle. Elle a essayé de me noyer comme un chiot de race né avec des marques indignes de son pedigree. Elle se fichait éperdument de quel genre d'école je fréquentais.

— Je n'ai jamais vu la Reine aussi surprise que le jour où le Prince Essus vous a emmenées, toi et votre suite, pour installer son foyer parmi les humains.

Il sourit. Un bref éclair de lumière dans ce visage de charbon.

— Une fois qu'elle eut compris que ton père ne supporterait pas qu'on te maltraite, continua Doyle, elle a essayé de l'attirer de nouveau à la Cour. Elle lui a offert beaucoup de choses, mais il a refusé pendant dix ans, assez longtemps pour que tu deviennes une femme, une femme parmi les humains.

— Si elle était tellement furieuse, pourquoi a-t-elle permis à tant de membres de la Cour Unseelie de venir nous rendre visite ?

— La Reine et le Prince craignaient que tu deviennes trop humaine en ne voyant pas assez ton peuple. Bien que la Reine n'ait approuvé le choix de ton père en ce qui concernait tes fréquentations.

— Tu veux parler de Keelin ?

Il acquiesça.

— La reine n'a jamais compris pourquoi il avait tant insisté pour choisir une Fey sans une goutte de sang sidhe dans les veines pour te tenir compagnie en permanence.

— Keelin est une demi-Brownie, comme ma grand-mère.

— Et à moitié Gobelin, précisa Doyle. Ce que tu n'as pas dans ta lignée.

— Les Gobelins sont les fantassins de l'armée Unseelie.

Les Sidhes déclarent la guerre, mais ce sont les Gobelins qui la commencent.

— Tu cites ton père, maintenant.

— Oui, en effet.

Soudain, j'étais de nouveau très fatiguée. Un brin d'humour, les incroyables possibilités de nouveaux pouvoirs, un retour à la Cour... rien ne pouvait me tirer de cette profonde fatigue qui me submergeait. Mais il y avait une chose qu'il fallait que je sache.

— Tu mentionnais le fait qu'Alistair Norton adorait les Sidhes. Qu'est-ce que tu voulais dire par là ?

— Qu'il utilisait le rituel pour invoquer les Sidhes quand il préparait le cercle de pouvoir autour de son lit. J'ai reconnu les symboles. Tu n'as vu aucun rituel parce que même les humains les moins instruits savent qu'il n'est pas permis d'invoquer le pouvoir sidhe pour accéder à la magie.

— Il faisait les préparatifs du rituel avant l'arrivée des femmes ?

— Exactement, dit Doyle.

— J'ai vu le Sidhe dans les miroirs, mais je n'ai pas vu son visage. As-tu pu sentir qui c'était ?

— Non, mais il était assez puissant pour que je ne puisse pas les traverser. Tout ce que je pouvais t'envoyer était mon animal et ma voix. Il en faut plus pour m'empêcher d'avoir accès à une chambre.

— Donc un Sidhe se permet de...

— Ou *une* Sidhe... offrit Doyle.

J'acquiesçai.

— Ou bien une Sidhe se permet de se faire adorer et donne des Larmes Branwyn à un mortel pour qu'il s'en serve contre d'autres Feys.

— Normalement, des humains de descendance fey ne devraient pas être qualifiés pour un statut de fey à part entière, sauf dans ce cas.

— Permettre l'adoration est passible de la peine de mort, dis-je.

— Permettre l'utilisation des Larmes de Branwyn contre un autre Fey est passible de torture pendant une période indéfinie. Certains

préféreraient choisir la mort.

— En as-tu parlé à la Reine ?

Doyle se leva.

— Je lui ai parlé du Sidhe ou de la Sidhe qui permettait qu'on le ou la vénère et des Larmes de Branwyn. Il faut que je lui dise que tu possèdes la Main de Chair et que tu es de notre sang. Il faut aussi qu'elle sache que ce n'est pas Sholto qui est le traître mais quelqu'un qui a parlé au nom de la Reine.

Mes yeux s'agrandirent d'étonnement.

— Tu veux dire qu'elle t'a envoyé toi, tout seul, contre Sholto et tout le Sluagh quand elle a cru que Sholto était devenu franc-tireur ?

Doyle se contenta de me regarder en silence.

— Je ne voudrais pas te vexer, Doyle, mais tu aurais pu avoir besoin d'un coup de main.

— Non, elle m'a envoyé pour que je te ramène à la maison avant même que Sholto ne quitte Saint Louis. Je suis arrivé le soir où je t'ai envoyé les araignées pour t'aider. Ce n'est que le lendemain que Sholto s'est mis en route pour venir ici.

— Ainsi, quelqu'un a appris que la Reine voulait que je revienne et, en l'espace de vingt-quatre heures, a élaboré un plan pour me faire tuer ?

— On dirait.

— Tu n'as pas quitté la Reine depuis quoi... six cents ans ? Huit cents ans ? Sauf pour commettre des assassinats, bien sûr.

— Mille vingt-trois ans, pour être précis !

— Alors, si elle n'a pas l'intention de me tuer, pourquoi t'avoir envoyé toi ? Elle a d'autres Corbeaux en qui j'ai davantage confiance.

— Tu as davantage confiance en eux ou tu les aimes mieux ? demanda Doyle.

J'y songeai un instant, puis hochai la tête.

— Bon, d'accord. Disons que je les aime mieux. Ceci est la conversation la plus longue que nous ayons jamais eue, Doyle. Pourquoi t'a-t-elle envoyé toi, ses Ténèbres ?

— La Reine veut que tu rentres, Meredith. Mais elle craignait que tu ne la croies pas. Je suis sa garantie. Ses Ténèbres envoyés avec son épée personnelle en main, avec sa magie dans mon corps, pour preuve de sa sincérité.

— Pourquoi veut-elle que je rentre, Doyle ? Elle t'a envoyé avant que je prenne possession de mon pouvoir, ce qui a été une surprise pour nous tous. Alors qu'est-ce qui lui a fait changer d'avis ? Pourquoi est-ce que je vaux soudain la peine qu'on me garde en vie ?

— Elle n'a jamais ordonné ta mort.

— Elle n'a jamais empêché personne de me tuer non plus.

Il me fit une légère révérence.

— Ça, je ne peux pas le nier.

— Alors, qu'est-ce qui a changé ?

— Je ne sais pas pourquoi elle a changé d'avis, Meredith. Je sais simplement que c'est son désir.

— Tu n'as jamais posé assez de questions.

— Et toi, Princesse, tu en poses toujours trop.

— Peut-être, mais il y a une question à laquelle je veux une réponse avant de retourner à la Cour.

— De quelle question s'agit-il ?

— Pourquoi ce changement d'attitude, Doyle ? Il faut que je le sache avant de pouvoir de nouveau confier ma vie à la Cour.

— Et si elle ne veut pas partager cette information ?

J'essayai d'envisager la possibilité de renoncer au monde de la Féerie pour toujours si cette question restait sans réponse. Mais c'était un sujet trop compliqué pour que je me casse les méninges maintenant.

— Je ne sais pas, Doyle. Tout ce que je sais, c'est que je suis fatiguée.

— Si tu le permets, je vais utiliser le miroir de ta salle de bains pour prendre contact avec la Reine et lui faire mon rapport.

— Je t'en prie, fais comme chez toi.

Il fit la plus grande révérence que pouvait lui permettre l'étroitesse de la chambre, puis se dirigea vers la porte de la salle de bains qui se trouvait derrière l'angle, un endroit impossible à voir de là où nous nous trouvions.

— Comment savais-tu où se trouvait la salle de bains ? demandai-je.

Il se tourna vers moi, un visage plaisant, indéchiffrable.

— J'ai vu tout le reste de ton appartement. Où d'autre pouvait-elle être ?

Je le regardai sans le croire. Ou bien mon scepticisme ne se voyait pas sur mon visage ou bien Doyle préféra l'ignorer, parce qu'il se détourna. J'entendis la porte s'ouvrir et se refermer.

Je m'assis sur le bord du lit et me demandai où j'avais pu ranger les sacs de couchage. Doyle m'avait sauvé la vie, cette nuit. Le moins que je pouvais faire était de lui offrir un minimum de confort. En remerciement de ma vie sauvée, j'aurais au moins pu lui proposer ma couche, mais, j'étais terriblement fatiguée et n'avais qu'une hâte : retrouver mon délicieux lit. Et puis, jusqu'à ce que je sache exactement pourquoi il m'avait sauvée cette nuit, il était plus prudent que je réfrène mon élan de gratitude. Il y a des choses pires que la mort à la Cour Unseelie. Nerys en était un parfait exemple. Donc, aussi longtemps que je ne serais pas super-archi-persuadée qu'on ne m'avait pas sauvée pour me réserver un destin plus horrible, je m'accrocherais

encore un peu à ma gratitude. Je trouvai les sacs de couchage au bas du petit placard du salon. Je venais d'en dérouler un sur le sol, à côté du lit, quand j'entendis les cris venant de la salle de bains. La voix de Doyle grondait de colère. Les Ténèbres et la Reine avaient, semble-t-il, un petit différend. Je me demandais si Doyle allait m'en révéler le sujet ou si ce serait un secret de plus à garder.

Chapitre 18

Sur la pointe des pieds, je me dirigeai vers la porte fermée de la salle de bains.

— Je vous en prie, ne m'obligez pas à faire cela, disait Doyle.

Je ne sais pas ce que j'aurais pu entendre d'autre car il vint à la porte et l'entrouvrit.

— Oui, Princesse ?

— Si tu pouvais rester là-dedans un peu plus longtemps, cela m'arrangerait. J'aimerais me changer pour me coucher.

Il acquiesça d'un mouvement de tête. Il ne m'invita pas à venir voir ma tante à travers le miroir. Il ne tenta pas d'expliquer leur querelle. Il ferma simplement la porte. Je pouvais toujours entendre leurs voix, mais plus faiblement maintenant. Plus de cris. Ils ne voulaient pas que je sache pourquoi ils se disputaient. Je suppose que c'était à mon sujet. Qu'est-ce que Doyle refusait de faire au point de se chamailler avec sa Reine ?

Apparemment, il ne semblait pas vouloir me tuer et je crois qu'à part cela, cette nuit, rien d'autre ne me semblait important. J'éteignis le plafonnier et allumai la petite lampe Tiffany sur la table de chevet. Le plafonnier m'avait toujours semblé trop lumineux dans une chambre. Le fait que je sois prête à éteindre une lumière signifiait que je me sentais mieux. Plus calme, en tout cas.

Ma tenue de nuit habituelle est la nudité ou, au plus, le style lingerie fine. J'aime le contact de la soie et du satin sur ma peau nue. Mais cela aurait été un peu cruel pour Doyle. C'était le privilège de la Reine de coucher avec ses gardes du corps, ses Corbeaux, jusqu'au jour où l'un d'entre eux la mettait enceinte. Alors elle l'épousait et ne couchait plus avec les autres. Andais aurait pu leur rendre leur liberté pour prendre d'autres maîtresses, mais elle en avait décidé autrement. Même si les Corbeaux ne couchaient plus avec elle, ils n'avaient pas le droit de coucher avec d'autres femmes. De ce fait, ils étaient privés de sexe depuis très longtemps.

Je me décidai finalement pour une chemise de nuit en soie qui me descendait jusqu'aux genoux. Elle avait des manches courtes et ne révélait qu'un petit V de peau nue juste sous mon cou. Elle était plus couvrante que tout le reste de mes tenues pliées dans le tiroir mais, sans soutien-gorge, mes seins étaient plaqués contre sa matière fine, révélant impudiquement leurs tétons pointés comme des pouces dressés sous le tissu. La soie était d'une pourpre royale vibrante et

seyait parfaitement à ma peau claire et à ma chevelure que j'avais laissée tomber en cascade sur mes épaules. J'essayais de ne pas aguicher Doyle, mais j'étais assez vaniteuse pour avoir envie d'être sexy.

Je me regardai dans le miroir. Je ressemblais à une femme attendant son amant. Mis à part, bien sûr, les lacérations. Je levai les bras vers le miroir. Les griffes de Nerys avaient balafré avec fureur mes avant-bras de lignes rouges. L'entaille sur mon avant-bras gauche saignait encore. Fallait-il des points de suture ? Généralement, je guérissais sans, mais cette fois-ci cela avait l'air plus sérieux, car le sang aurait déjà dû arrêter de couler. Je remontai la chemise de nuit assez haut pour voir la blessure sur ma cuisse. C'était un trou placé très haut. Cette tigresse avait essayé de percer mon artère fémorale. Elle avait eu l'intention de me tuer, mais c'est moi qui l'avais finalement tuée. Sa mort ne me faisait toujours aucun effet. C'était un vaste espace indolore. Peut-être aurais-je des remords le lendemain, peut-être pas. Parfois on reste insensible simplement parce que le contraire ne servirait à rien. Parfois, l'insensibilité permet de ne pas devenir dingue.

J'observai encore un instant mon reflet dans le miroir. Même mon visage était vide. Mes yeux gardaient cette expression sans vie souvent liée à un état de choc. La dernière fois que j'avais vu cette expression sur mon visage, c'était après mon dernier duel, quand j'avais compris que les duels ne cesseraient que lorsque je serais morte. C'était la nuit où j'avais décidé de prendre la fuite, de me cacher.

L'invitation de retourner dans le monde de la Féerie ne datait que de quelques heures et je ressemblais déjà à une victime. Je soulevai de nouveau mes bras et détaillai les traces de griffes. En un sens, je payais déjà le prix de mon retour à la Féerie. J'avais payé avec ma chair et mon sang : la règle de la Cour Unseelie. La Reine m'avait invitée à revenir et me promettait la sécurité. Mais je la connaissais. Elle voudrait toujours me punir de m'être enfuie, de m'être cachée, d'avoir déjoué tous ses efforts pour me retrouver. Dire que ma tante était une mauvaise perdante était un euphémisme de taille à bouleverser l'univers.

On toqua à la porte de la salle de bains.

— Je peux sortir ? demanda Doyle.

— J'étais justement en train d'en débattre.

— Pardon ?

— Non, rien. Sors.

Doyle avait attaché les lanières du fourreau de l'épée en travers de sa poitrine nue et l'épée pendait sur le côté comme un revolver dans son holster.

C'était la première fois que je voyais Doyle sans qu'il soit entièrement couvert de la tête aux pieds. Même en plein été, il portait rarement des manches courtes, se contentant simplement de tissus plus légers. À la pointe de son sein gauche, il arborait un anneau d'argent. C'était un spectacle étonnant contre sa peau d'un noir profond. Sa blessure courait sur le renflement de son muscle pectoral gauche. Le carmin de la plaie avait un effet presque décoratif sur sa poitrine, comme un maquillage élaboré, censé amuser l'œil.

— Quelle est la gravité de tes blessures ? demanda-t-il.

— Je pourrais te retourner la question.

— Je ne possède pas de sang mortel. Princesse. Je vais guérir. Et toi, quelle est l'étendue des dégâts ?

— Je me demandais si j'avais besoin de points de suture sur le bras et...

Je commençai à lever ma chemise de nuit pour lui montrer le trou au haut de la cuisse, mais interrompis mon geste à mi-chemin. Les Sidhes sont à l'aise devant la nudité, mais j'ai toujours essayé d'être plus circonspecte près des gardes.

— Je me demande si le trou de ma cuisse est profond.

Je laissai la soie pourpre retomber en place sans montrer ma plaie. Elle se trouvait tout de même très haut sur ma cuisse et je ne portais toujours pas de petite culotte. J'en mettais d'ailleurs rarement pour aller me coucher, mais cette fois je regrettais de ne pas en avoir enfilé une. Même si Doyle ne pouvait pas savoir ce que je portais, ou ne portais pas, sous ma chemise de nuit, je me sentis tout à coup trop légèrement vêtue.

J'aurais aguiché Jeremy, mais je ne l'aurais pas fait avec Uther et ne le ferais pas avec Doyle, pour des raisons très similaires.

Ils étaient tous deux coupés de cette partie d'eux-mêmes. Uther parce qu'il était exilé en un lieu où il n'y avait pas de femmes à sa taille. Doyle, à cause du caprice de sa Reine.

Il ramassa le sac de couchage et l'étala sur le sol, entre le lit et le mur, puis il s'assit au bout du lit.

— Je peux voir la blessure, Princesse ?

Je m'installai à côté de lui en lissant la chemise de nuit pour qu'elle soit parfaitement décente et lui tendis mon bras.

Il le prit de ses deux mains pour le soulever, le pliant afin de mieux voir la blessure. Ses doigts avaient l'air plus grands qu'ils ne l'étaient, leur contact plus intime que je ne m'y étais attendue.

— Elle est profonde. Certains muscles ont été déchirés. Ça doit faire mal.

— J'ai l'impression de ne pas pouvoir ressentir quoi que ce soit, en ce moment.

Il posa sa main chaude, presque bouillante, sur mon front.

— Ton front est froid au toucher, Princesse. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt. Tu es en état de choc. Ce n'est pas dramatique, mais j'ai été négligent de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. Tu as besoin d'être soignée et mise au chaud.

Je retirai ma main. La sensation de ses doigts sur ma peau me troubla et m'obligea à détourner mon regard, afin qu'il ne s'en rende pas compte.

— Comme aucun d'entre nous ne peut guérir par contact, il va falloir que je me contente de quelques bandages et de chaleur.

— Je peux te guérir par la magie.

Je le considérai avec surprise. Son visage était indéchiffrable.

— Je ne t'ai jamais vu le faire à la Cour.

— C'est une méthode plus... intime que la guérison par le toucher. À la Cour, il y a des guérisseurs bien plus puissants que moi. Là-bas, ils n'ont pas besoin de mes capacités somme toute assez limitées dans le domaine de la guérison.

Il me tendit ses mains et ajouta :

— Je peux te guérir, Princesse, à moins que tu préfères qu'on fasse un saut aux urgences pour faire poser des points de suture ? D'une manière ou d'une autre, il faut arrêter le saignement.

Les points de suture ne sont pas ce que je préfère dans la vie. Je posai ma main dans la sienne. Il replia de nouveau le bras au niveau du coude, agrippant sa main à la mienne, emmêlant nos doigts. Ma peau blanche offrait un contraste singulier contre sa peau noire, comme de la nacre contre de l'onyx brillant. Il plaça son autre main juste à l'arrière de mon coude. Mon bras était tenu en place doucement, mais fermement. Je me rendis compte que je ne pouvais plus le retirer alors que je ne savais même pas comment allait fonctionner son système de guérison.

— Ça va faire mal ?

— C'est possible. Un peu.

Il commença à se pencher vers mon bras comme s'il allait poser un baiser sur ma plaie.

Je posai ma main libre sur son épaule, interrompant son mouvement vers l'avant. Sa peau était comme de la soie tiède.

— Attends ! J'aimerais savoir exactement comment tu as l'intention de me guérir.

Il sourit faiblement.

— Si tu te donnais la peine d'attendre ne serait-ce qu'un petit instant, tu le verrais.

— Je n'aime pas les surprises, dis-je, la main toujours sur son épaule.

Il secoua la tête en souriant.

— Très bien.

Mais ses mains restèrent sur ma main et mon bras. Je me sentais toujours coincée, que je veuille qu'il me guérisse ou non.

— Tu te souviens quand Sholto t'a dit qu'un de mes noms était Langue Exquise ?

— Je m'en souviens.

— Il laissait entendre que c'était sexuel, mais ça ne l'est pas du tout. Je peux guérir ta plaie, mais pas avec mes mains.

— Tu veux dire que tu vas lécher la plaie pour la refermer ?

— Oui.

Intriguée, je gardai les yeux fixés sur lui.

— Certains des chiens de la Cour peuvent faire ça, mais je n'avais jamais entendu dire que les Sidhes avaient cette capacité.

— Comme le dit si bien Sholto, il y a des avantages à ne pas être pur sidhe. Lui, il peut faire repousser ses membres blessés et moi je peux lécher tes plaies jusqu'à ce qu'elles soient refermées.

Je n'essayais pas de cacher mon incrédulité.

— Si tu étais n'importe quel autre garde, je t'accuserais de chercher un prétexte pour poser ta bouche sur moi.

Il sourit, mais cette fois de manière plus épanouie, avec un peu plus d'humour.

— Si mes collègues Corbeaux essayaient de t'attirer dans ce piège, ce n'est pas ton bras qu'ils voudraient toucher.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu as gagné. Fais que ce sang arrête de couler, si tu le peux. Je n'ai vraiment aucune envie de finir aux urgences, ce soir. Allez, vas-y !

Et je retirai la main de son épaule.

Il se pencha lentement sur mon bras.

— Je vais essayer de te faire le moins mal possible, murmura-t-il.

Son haleine était presque brûlante contre ma peau, puis sa langue passa légèrement sur ma plaie.

Je sautai en l'air.

— Je t'ai fait mal, Princesse ?

Je secouai la tête, incertaine de pouvoir faire confiance à ma voix.

Il lécha deux fois la plaie dans le sens de la longueur, très lentement, avec la langue glissée à l'intérieur de la blessure. La douleur était aiguë, immédiate et je dus étouffer un cri.

Cette fois, il ne s'interrompt pas mais pressa sa bouche plus près de ma peau. Il ferma les yeux tandis que sa langue explorait la plaie, provoquant des douleurs à répétition, comme de petites électrocutions. À chacune de ces brèves douleurs, quelque chose se contractait et se détendait tout en bas de mon corps. C'était comme si

les nerfs qu'il touchait étaient attachés à d'autres choses qui n'avaient rien à voir avec mon bras.

Il commença à lécher ma plaie en de longs mouvements lents. Ses yeux étaient toujours fermés et je me tenais assez près de lui pour voir ses cils noirs contre ses joues noires. Il n'y avait presque plus de douleur maintenant, simplement la sensation de la langue courant sur moi. Ce contact accéléra les pulsations de mon cœur, me coupa le souffle. Ses boucles d'oreilles attrapaient la lumière, la reflétaient en un scintillement argenté comme si la courbe de ses oreilles avait été sertie dans de l'argent. De la chaleur commençait à se concentrer autour de la plaie. Cela me donnait vraiment l'impression d'être guérie par le toucher, maintenant. Cette chaleur grandissante, le pouvoir vibrant contre ma peau, à l'intérieur de ma peau, était presque identique.

Doyle se releva, les yeux mi-clos, les lèvres boudeuses. Il avait l'air de se réveiller d'un rêve ou d'avoir été interrompu dans quelque chose de bien plus intime. Il relâcha mon bras, lentement, presque à contrecœur.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas fait ça. J'avais oublié comment c'était de guérir quelqu'un, dit-il d'une voix rauque.

Je repliai mon bras pour voir où était ma blessure. Il n'y avait pas de blessure. Je touchai la peau du bout des doigts. La peau était lisse, intacte, encore humide de la salive de Doyle, encore chaude comme si une partie de cette magie y était restée collée.

— C'est parfait. Il ne reste même plus de cicatrice.

— Tu as l'air surprise.

— Non, plutôt contente.

Il fit une petite courbette.

— Ravi d'avoir pu rendre un service à ma Princesse.

Un peu déconcertée, je me levai pour me diriger vers le placard.

— Oh ! J'ai oublié de prendre des oreillers.

Il attrapa mon poignet.

— Tu saignes, Meredith.

Je jetai un coup d'œil à mon bras. Il était toujours guéri.

— Ta jambe, Princesse.

Je regardai vers le bas et vis du sang dégoulinant le long de ma jambe droite.

— Zut !

— Allonge-toi sur le lit et laisse-moi voir ta blessure.

Il me tenait toujours par le poignet et essayait de me tirer vers le lit.

Je résistai et il me lâcha.

— Ça ne devrait plus être en train de saigner, Princesse Meredith. Laisse-moi guérir cette blessure comme j'ai guéri celle de

ton bras.

— C'est placé tout en haut de ma cuisse, Doyle.

— La sorcière essayait sans doute de percer ton artère fémorale.

— Je sais.

— Il faut que j'insiste pour voir la blessure, Princesse. C'est un endroit trop vital pour être négligé.

— Mais c'est placé tout en haut de ma cuisse, répétais-je.

— J'ai bien compris. Maintenant allonge-toi, s'il te plaît, et laisse-moi voir.

— Je ne porte rien sous cette chemise.

— Oh, dit-il.

Les émotions traversèrent si rapidement son visage que je ne pus les déchiffrer. On aurait dit des nuages passant dans le ciel au-dessus d'un champ, un jour de vent.

— Tu pourrais peut-être enfiler quelque chose pour que je puisse jeter un coup d'œil à la plaie, suggéra-t-il.

— Bonne idée.

J'ouvris le tiroir de la commode qui contenait mes minuscules dessous. Mes culottes, tout comme mes chemises de nuit, étaient riches en satin, soie et dentelles. Je finis par jeter mon dévolu sur une culotte en satin noir, sans chichis, sans froufrous. C'était ce que j'avais de plus collet monté dans ma collection.

Je jetai un coup d'œil vers Doyle. Il s'était retourné sans que je le lui demande. J'enfilai mon petit dessous et m'assurai que ma chemise retombe bien en place avant de lui dire :

— Tu peux te retourner, maintenant.

Il se retourna et son visage était très solennel.

— La plupart des femmes de la Cour n'auraient pas pensé à me prévenir. Certaines pour m'aguicher, d'autres simplement parce qu'elles n'y font pas attention. La nudité est monnaie courante dans les Cours. Pourquoi as-tu pensé à me le dire ?

— Certains gardes badinent et jouent à touche-pipi. Eux, je ne me serais pas donné la peine de les mettre en garde. Ce ne serait qu'une autre forme de jeu. Mais toi, tu ne joues jamais à ces jeux, Doyle. Tu te tiens toujours à l'écart. M'allonger sur le lit et remonter ma chemise sans rien dire aurait été... cruel.

— En effet. Il y en a tant à la Cour qui traitent d'eunuques ceux qui gardent leurs distances, comme si nous ne ressentions rien. Mais je préfère ne pas toucher à de la chair tendre plutôt que de me la voir retirer au dernier moment, sans avoir pu aller jusqu'au bout. C'est pire que tout, pour moi.

— Est-ce que la Reine refuse toujours que vous vous touchiez vous-même ?

Il regarda par terre et je compris que j'avais dépassé les limites

de l'interrogatoire poli.

— Excuse-moi, Doyle. Nous ne sommes pas assez proches pour que je te pose ce genre de questions.

Il parla sans relever les yeux.

— Tu es la plus polie de toute la famille royale de la Cour Unseelie. La Reine considérerait tes... égards comme une faiblesse.

Il releva les yeux, son regard cherchant le mien.

— Mais nous, membres de la Garde, nous avons toujours apprécié tes manières. C'était toujours un soulagement de devoir nous occuper de toi, parce que nous n'avions pas peur de toi.

— Je n'étais pas assez puissante pour vous faire peur.

— Non, Princesse, je ne parle pas de ta magie. Je veux dire que nous ne craignons pas ta cruauté. Prince Cel a hérité du sens de... l'humour de sa mère.

— C'est un sadique.

— Dans tous les sens du terme. Maintenant, allonge-toi et laisse-moi voir cette blessure. Si je te laissais te vider de ton sang par prudence, la Reine ferait de moi un eunuque pour de bon.

— Tu es ses Ténèbres, son bras droit. Elle ne voudrait pas te perdre à cause de moi.

— Je pense que tu te sous-estimes et que tu me surestimes. Je t'en prie, Princesse, ajouta-t-il en me tendant la main. Allonge-toi maintenant.

— Ça t'ennuierait de m'appeler Meredith ? Cela fait des années que je n'ai pas entendu des Princesse-ci, Princesse-ça ! On va m'en servir à pleines louches quand je serai de retour à Cahokia. Pour ce soir, laissons tomber les titres.

— Comme tu voudras, Meredith.

J'acceptai son aide pour me placer au centre du lit sans vraiment en avoir besoin. Je le laissai faire parce que les vieux Sidhes aiment se montrer utiles et aussi parce que j'aimais le contact de sa main sur la mienne.

Je me retrouvai couchée avec la tête confortablement nichée sur la pile de coussins de soie. Ainsi calée, j'avais une excellente vue sur tout mon corps.

Doyle s'agenouilla à côté de ma jambe.

— Si tu veux bien, Princesse, dit-il.

— Meredith ! dus-je rectifier.

— Si tu veux bien, Meredith.

Je remontai la soie pourpre jusqu'à ce qu'on puisse voir la blessure. Elle se trouvait assez haut pour qu'on aperçoive ma culotte noire sous la chemise de nuit.

Il se servit de ses mains pour examiner la plaie, tirant et poussant sur la peau. C'était douloureux, une mauvaise douleur

augurant d'une blessure plus grave que je ne le pensais. Le sang s'écoula plus rapidement, mais pas autant que si cela avait été une artère. Je serais déjà morte depuis longtemps si la fémorale avait été percée.

Il se releva, les mains sur ses genoux.

— La blessure est très profonde et je crois qu'il y a quelques dégâts sur les muscles.

— Avant que tu y touches, ça me faisait beaucoup moins mal.

— Si je ne m'en occupe pas, ta jambe sera pratiquement paralysée d'ici demain et nous finirons de toute façon aux urgences. Il faudra probablement une petite intervention chirurgicale pour suturer les muscles déchirés. A moins que je te guérisse maintenant.

— Je vote pour maintenant.

Il sourit.

— Bien. J'aurais détesté devoir expliquer à la Reine pourquoi je te ramenaiss claudicante alors que j'aurais pu te guérir.

Il commença à se pencher sur ma jambe, puis se releva.

— Ce serait plus facile pour moi si je pouvais m'installer autrement, dit-il.

— C'est toi le guérisseur, fais ce que tu as à faire.

Il se mit entre mes jambes que je dus écarter pour faire de la place pour ses genoux. Cela exigea quelques gesticulations et quelques « Excuse-moi, Princesse » mais Doyle finit par s'allonger sur le ventre, ses mains autour de ma cuisse. Son regard remonta le long de mon corps jusqu'à ce qu'il rencontre le mien. Rien qu'en le voyant dans cette position, je sentis mon poulx battre la chamade dans ma gorge. J'essayais de ne pas trop montrer ce tohu-bohu sur mon visage, mais je crois bien que je ne réussis pas.

Il souffla son haleine comme une brise douce sur la peau de ma cuisse. Ce faisant, il observait mon visage et je compris qu'il le faisait exprès et que cela n'avait rien à voir avec ma guérison.

Il releva la tête.

— Pardonne-moi, mais ce n'est pas tellement le sexe lui-même qui nous manque, mais les petits gestes intimes qui l'accompagnent. Le regard d'une femme qui réagit quand on la touche, par exemple.

Il passa quelques brefs coups de langue sur ma peau.

— Cette petite inspiration saccadée, son corps qui se soulève légèrement, venant à la rencontre de la bouche ou de la main qui la touche, ajouta-t-il d'une voix sourde.

Il était allongé entre mes jambes, en train de m'observer. Moi, je laissais mon regard courir le long de son corps joliment fait. Ses cheveux couraient comme une corde épaisse et noire à travers la peau nue de son dos, descendant jusqu'à son jean très ajusté sur ses adorables fesses. Lorsque je rencontrais de nouveau son regard, ses

yeux déteinaient cette lueur de certitude qu'a un homme quand il sait que vous ne lui direz pas non, quoi qu'il demande.

Cette certitude, Doyle ne la méritait pas. Pas encore.

— Dis donc, Doyle ! Je croyais qu'on n'avait pas le droit d'aguicher !

Il frotta son menton sur ma cuisse.

— Normalement, je ne me laisse pas entraîner dans des positions aussi compromettantes, mais je trouve qu'il serait dommage de ne pas en tirer profit maintenant que j'y suis.

Il mordit ma cuisse, doucement et quand cela me fit légèrement sursauter, il me mordit plus fort. Je me cambrai, laissant échapper un petit cri. Quand je pus de nouveau regarder, je vis la petite marque de ses dents sur ma peau. Il y avait tellement longtemps que je n'avais pas eu d'amant qui non seulement laissait des marques sur mon corps, mais avait l'envie d'en laisser.

— C'était merveilleux, dit-il d'une voix profonde et terriblement sensuelle.

— Je te préviens, si tu commences à m'exciter, j'en ferai autant à ton égard !

J'aurais voulu que ce soit une menace, mais ma voix était trop haletante.

— Mais tu es tout là-haut et moi je suis là en bas.

Sa poigne s'affermir sur mes cuisses, la force dans ses mains était immense. Je compris ce qu'il sous-entendait. Il était assez fort pour m'immobiliser avec juste ses mains sur mes cuisses. Je pouvais m'asseoir, mais je ne pouvais pas vraiment m'en aller. Une tension, dont j'ignorais l'existence, abandonna alors mon corps. Je me détendis sous sa prise et me laissai de nouveau aller contre les coussins. Je suis passée à côté de tellement de plaisirs qui n'avaient rien à voir avec l'orgasme. Doyle, au moins, ne lèverait pas les yeux vers moi, le visage horrifié, si je lui demandais de me faire quelque chose de particulier. Il ne me donnerait pas l'impression que j'étais un monstre à cause de petites attentions que mon corps réclamait avidement.

Je remontai la soie de ma chemise encore plus haut, puis la passai par-dessus ma tête. Je me soulevai, assise devant lui. La certitude avait quitté ses yeux, chassée par le pur désir qui marquait maintenant son visage avec une brutalité délicieusement indécente. Je maintins la chemise de nuit devant mes seins, ne sachant comment me faire pardonner sans rendre la situation encore plus bizarre qu'elle ne l'était.

— Non, dit-il. Ne les couvre pas. Tu m'as surpris, c'est tout.

— Non, Doyle. On ne peut pas aller jusqu'au bout, surtout pour toi... je suis désolée.

Je commençai à renfiler ma chemise.

Ses doigts s'agrippèrent autour de mes cuisses, me faisant mal, le bout des doigts s'enfonçant dans ma peau. Le souffle coupé, la chemise à la hauteur des bras, je le regardai.

— Non ! protesta-t-il.

Sa voix était grave et autoritaire, contenant une rage sourde qui faisait briller ses yeux comme des bijoux noirs. J'étais tétanisée, mon cœur battait à tout rompre comme une bête piégée dans ma gorge.

— Non ! répéta-t-il sur un ton un peu moins autoritaire. Non, je veux les voir. Je vais te faire trembler de plaisir, ma Princesse, et je veux voir ton corps en le faisant.

Je laissai tomber la chemise sur le lit et m'assis, aussi près de lui que je le pus. Son emprise sur mes cuisses avait dépassé le seuil du plaisir pour ne plus être que douleur, mais cela, dans certaines circonstances, pouvait être une forme de plaisir.

Ses doigts me relâchèrent un peu et je m'aperçus qu'il avait laissé les traces de ses ongles sur mes cuisses. Sous mes yeux, les petites marques en forme de demi-lune se remplissaient de sang.

Il commença à retirer ses mains de sous mes cuisses et je lui fis non de la tête.

— Tu es là en bas et moi je suis là-haut, tu te souviens ?

Il ne discuta pas et se contenta de remettre ses mains sous mes cuisses, sans me faire mal cette fois, mais assez fermement pour que je ne puisse pas bouger. Je remontai mes mains le long de mon ventre, puis soulevai mes seins, avant de me rallonger contre les oreillers pour qu'il puisse me voir.

Il m'observa pendant quelques longues secondes, comme s'il voulait graver dans sa mémoire la manière dont mon corps était étendu entre les coussins de couleur sombre, puis sa bouche se posa contre la plaie. Il la lécha avec des mouvements longs et appuyés de sa langue. Puis sa bouche se colla à la plaie et il commença à sucer. Il tira si fort sur la peau que cela me fit mal, comme s'il en tirait un poison profondément enfoui dans ma chair.

À cette douleur fulgurante, je me cambrai et il me jeta ce fameux regard plein de certitude qu'il n'avait pas méritée. Je me laissai de nouveau retomber sur le lit avec la pression de sa bouche sur ma cuisse, ses doigts forts creusant ma chair assez profondément pour que demain je sois couverte d'hématomes. Ma peau avait commencé à rayonner, luminescente dans la lumière douce de la chambre.

Je jetai un regard vers lui, mais ses yeux étaient baissés, concentrés sur son travail. La chaleur commençait à croître sous la pression de sa bouche, venant emplir la plaie comme de l'eau chaude coulant dans la déchirure de ma peau.

Doyle, lui aussi, commençait à rayonner. Sa peau nue brillait

comme un clair de lune dans une flaque d'eau. Sauf que ce clair de lune venait des profondeurs de son corps, en ombres brillantes et noires se succédant sous sa peau.

La chaleur de la guérison battait contre ma cuisse comme un second poulx. Sa bouche se colla à moi, tirant sur ce poulx, comme s'il me suçait jusqu'à ce que je sois propre et vide. Une chaleur grandit au centre de mon corps et je me rendis compte que c'était mon propre pouvoir, mais cela n'avait jamais été ainsi. Avant.

La chaleur de ma cuisse et la chaleur de mon corps se tournèrent vers l'extérieur comme deux mares incandescentes, de plus en plus grandes. Jusqu'à ce que mon corps soit dévoré par toute cette chaleur. Jusqu'à ce que ma peau brille, blanche et pure, comme si de l'eau dansait en moi. Les deux pouvoirs fusèrent l'un vers l'autre et, le temps d'un soupir, la chaleur de guérison de Doyle flotta à la surface de ma chaleur. Puis les deux chaleurs se déversèrent l'une dans l'autre, s'unissant dans une vague de magie qui courbait les échine, faisait danser les peaux, arquait les corps.

Doyle leva son visage de ma cuisse.

— Non, Meredith ! Non ! hurla-t-il.

Mais il était trop tard, le pouvoir coula à travers nous en un flot de chaleur, d'incandescence, qui se noua au plus profond de mon corps jusqu'à me couper le souffle. Puis le pouvoir se déversa à l'extérieur comme un poing s'ouvrant brutalement, tentant vainement de saisir l'insaisissable. Je laissai échapper un cri et le pouvoir s'écoula de moi en une traînée lumineuse.

Je vis Doyle à travers une espèce de brouillard. Il se tenait sur les genoux. Il tendait une main comme pour éviter un coup, puis le pouvoir vint le frapper de plein fouet. Je vis sa tête jetée en arrière et il se dressa sur ses genoux comme si des bras invisibles le soulevaient. La danse du clair de lune sous sa peau s'accéléra jusqu'à ce que je puisse voir une nuée de lumière noire, brillant comme un arc-en-ciel sombre autour de son corps. Il resta ainsi suspendu dans l'air durant une seconde fabuleuse, comme une chose brillante et tendue, tellement magnifique qu'on ne pouvait que pleurer ou devenir aveugle. Puis un cri s'échappa de sa bouche, mi-douleur, mi-plaisir. Les bras noués autour de lui-même, il s'affaissa sur le lit. L'incroyable rayonnement s'atténua comme si sa peau absorbait la lumière, l'aspirant de nouveau vers les profondeurs de sa source.

Je m'assis et lui tendis la main qui gardait encore des traces de cette douce lumière blanche.

Il sauta en arrière, tombant du lit dans sa hâte, me regardant avec des yeux écarquillés d'effroi.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce qui ne va pas, Doyle ?

— Ce qui ne va pas ?

Il se leva et s'adossa immédiatement contre le mur comme si ses jambes étaient trop faibles pour le porter.

— Je n'ai pas le droit de jouir, Meredith. Ni par ma main ni par celle de quiconque.

— Je ne t'ai jamais touché là-bas.

Il ferma les yeux et appuya sa tête contre le mur. Il parla sans me regarder :

— Mais ta main l'a fait. Elle m'a transpercé comme une épée.

Il ouvrit les yeux et me dévisagea.

— Tu comprends maintenant ce que tu as fait ? demanda-t-il.

Je crois que je commençais en effet à comprendre.

— Tu veux dire que la Reine va considérer ça comme un rapport sexuel ?

— Oui.

— Mais je n'ai jamais eu l'intention de... Mon pouvoir n'a jamais été ainsi, avant.

— C'était comme ça la nuit où tu étais avec Roane ?

J'y réfléchis un instant, puis fronçai les sourcils.

— Oui et non. Ce n'était pas exactement comme ça, mais...

Je me tus et gardai les yeux fixés sur sa poitrine.

Je dus avoir un air abasourdi car il baissa les yeux sur lui-même.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vois ? demanda-t-il.

— Ta blessure sur la poitrine a disparu, dis-je avec un doux étonnement.

Il passa la main sur sa poitrine, tâtant sa peau.

— C'est guéri. Ce n'est pas moi qui ai guéri cette blessure, dit-il.

Il s'approcha du bord du lit.

— Tes bras, Meredith !

Je les inspectai et constatai que les traces de griffes s'étaient volatilisées. Mes bras étaient guéris. Je me passai les mains sur les cuisses et elles, en revanche, n'étaient pas guéries. Les marques d'ongles emplies de sang, les petites marques de ses dents étaient toujours là. Tout comme une trace rouge où il avait posé sa bouche, à l'endroit de la plaie.

— Pourquoi est-ce que tout le reste est guéri sauf ces marques ? demandai-je.

— Je l'ignore.

Je levai les yeux vers lui.

— Tu disais que mon initiation au pouvoir avait guéri Roane, mais si ce n'était pas qu'une manifestation de la montée de mon pouvoir ? Si c'était une partie de ma magie nouvellement révélée ?

Il semblait mettre un peu d'ordre dans toutes ces informations.

— C'est possible, mais guérir par le sexe n'est pas un pouvoir de

la Cour Unseelie.

— Exact, mais c'est un pouvoir de la Cour Seelie, dis-je.

— Tu es de leur sang, dit-il doucement. Il faut que je le dise à la Reine.

— Que tu lui dises quoi ?

— Tout.

Je rampai vers lui, toujours à moitié nue, lui tendis la main. Il recula brusquement, hors d'atteinte, collé au mur comme si je l'avais menacé.

— Non, Meredith, ça suffit ! La Reine nous pardonnera peut-être parce que c'était accidentel et qu'elle sera ravie de savoir que tu as davantage de pouvoirs. Cela a des chances de nous sauver, mais si tu me touches encore une fois... elle n'aura aucune pitié si on recommence cette nuit.

— Je voulais juste toucher ton bras, Doyle. Je pense que nous devrions parler de tout cela avant que tu ailles tout cafeter à la Reine.

Il recula vers le coin du mur.

— Je viens juste de jouir pour la première fois depuis plus de siècles que tu ne peux imaginer et toi, tu restes assise là comme...

Il secoua la tête.

— Tu ne ferais que toucher mon bras, mais mon self-control n'est pas sans limite, on vient d'en voir la preuve. Non, Meredith, il suffit que tu me touches pour que je me jette sur toi et te fasse ce dont je rêve depuis que j'ai vu trembler tes seins devant mes yeux.

— Je peux me rhabiller.

— Ce serait une bonne chose. Mais je vais tout de même aller lui dire ce qui s'est passé.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? Un comptage des spermatozoïdes ? On n'a pas fait l'amour. Pourquoi le lui dire ?

— Elle est la Reine de l'Air et des Ténèbres. Elle le saura. Si nous ne le confessons pas et qu'elle l'apprend autrement, le châtiment sera mille fois plus cruel.

— Un châtiment ? Mais ce n'était qu'un accident !

— Je sais. C'est peut-être ce qui nous sauvera.

— Tu n'es pas sérieux quand tu dis qu'elle va nous infliger la même sentence que si nous avions délibérément fait l'amour ?

— Mort par torture, dit-il. J'espère que non, mais elle a le droit de l'exiger.

Je secouai la tête, incrédule.

— Non, Doyle, elle ne voudra pas te perdre après ces milliers d'années, à cause d'un petit accident.

— J'espère que non, Princesse. Sincèrement.

Il se dirigea vers la salle de bains.

— Doyle ?

Il revint sur ses pas.

— Oui, Princesse ?

— Si elle t'annonce que nous allons être exécutés pour ça, il y a tout de même un point positif.

Il pencha la tête sur le côté, comme le font les oiseaux.

— Et c'est quoi ?

— On pourra faire l'amour comme des bêtes, chair dans la chair ! Si on nous exécute, ce sera au moins pour quelque chose !

Un chapelet d'émotions traversa son visage. Une fois de plus, je fus incapable de les décrypter. Puis il sourit.

— Je n'aurais jamais imaginé que je pourrais annoncer la nouvelle à la Reine avec un sentiment mitigé sur ce que je voudrais qu'elle réponde. Tu es une tentation, Meredith, une tentation pour laquelle un homme donnerait sa vie !

— Je ne veux pas ta vie, Doyle. Juste ton corps.

À ces mots, il se rendit à la salle de bains en riant. Ce qui était mieux que des larmes, non ?

Quand il ressortit, j'avais enfilé ma chemise de nuit et m'étais glissée sous les couvertures que j'avais remontées jusqu'au menton.

Il avait son visage solennel des grands jours mais dit :

— Nous ne serons pas punis. Mais elle m'a fait comprendre qu'elle aimerait te voir opérer tes guérisons avec ce pouvoir nouvellement découvert.

— Je ne vais tout de même pas lui organiser de petits spectacles pornos !

— Je sais et elle aussi, sans doute. Mais elle semble intriguée et curieuse de voir ça.

— Grand bien lui fasse ! Ainsi, nous ne serons pas exécutés, tous les deux ?

— Non.

— Pourquoi n'as-tu pas l'air plus heureux, Doyle ?

— Je n'ai pas apporté de quoi me changer.

Il me fallut un instant pour comprendre ce qu'il voulait dire. Je trouvai dans le tiroir un caleçon en soie. Il était un peu étroit aux hanches, car Roane et lui n'avaient pas la même taille, mais il ferait l'affaire.

Il prit le caleçon et retourna à la salle de bains. Je pensais que ce serait rapide et qu'il reviendrait immédiatement pour dormir, mais j'entendis la douche couler. Je jetai quelques coussins par terre, sur le sac de couchage et me retournai pour essayer de m'endormir. Je n'étais pas sûre de trouver le sommeil mais Doyle resta dans la salle de bains pendant une éternité. La dernière chose que j'entendis avant de sombrer dans les bras de Morphée était le sèche-cheveux. Je n'entendis jamais Doyle sortir de la salle de bains. Le lendemain

matin, quand je me réveillai, il se tenait simplement devant moi, une tasse de thé chaud dans une main et les billets d'avion dans l'autre. Je ne savais pas si Doyle s'était servi du sac de couchage ni même s'il avait dormi.

Chapitre 19

Doyle me céda gentiment la place près du hublot. Il se tenait très droit dans son siège, les mains crispées sur les accoudoirs, la ceinture bouclée. Quand l'avion décolla, il ferma les yeux. Normalement, j'adorais regarder le sol s'éloigner de moi pendant que l'appareil s'élevait dans le ciel. Mais ce jour-là je trouvai beaucoup plus rigolo de voir le visage de Doyle tourner au gris au fur et à mesure que nous prenions de l'altitude.

— Je n'en reviens pas que tu aies peur de voler !

Il garda les yeux fermés, mais me répondit :

— Je n'ai pas peur de voler, j'ai peur de voler dans un avion.

Sa voix était très calme, comme si tout cela était tout à fait évident.

— Tu pourrais donc voler sur un destrier volant sans avoir peur ?

— Oui, il m'est très souvent arrivé de voler sur les bêtes de l'air, répondit-il en ouvrant finalement les yeux.

— Alors pourquoi est-ce que les avions t'inquiètent ?

Il me considéra d'un air exaspéré comme si j'aurais déjà dû connaître la réponse.

— C'est du métal, Princesse, et je ne me sens pas à l'aise quand je suis entouré de tant de métal fabriqué par les hommes. Cela agit comme une barrière entre la terre et moi et je suis une créature de la terre.

— Comme tu le disais, il y a des avantages à ne pas être un Sidhe pur. Je n'ai aucun problème avec le métal.

Il tourna la tête vers moi.

— Tu peux faire appel aux arcanes majeurs dans cette espèce de tombeau de métal ?

— Le peu de magie que je maîtrise fonctionne aussi bien à l'intérieur d'un tombeau de métal qu'à l'extérieur.

— Cela pourrait s'avérer très utile, Princesse.

L'hôtesse de l'air, une grande blonde tout en jambes et au maquillage presque parfait, s'arrêta à côté du siège de Doyle. Elle se pencha vers lui, juste assez bas pour avoir la certitude qu'il pourrait profiter de son profond décolleté s'il le désirait. D'ailleurs, elle s'arrangeait pour qu'il ait la possibilité de se rincer l'œil chaque fois qu'elle venait. En l'espace de vingt minutes, cela faisait tout de même trois fois qu'elle se déplaçait pour s'assurer que Doyle, et lui seul,

n'avait besoin de rien. Il déclinait chaque fois son offre et moi j'avais fini par lui demander un verre de vin rouge.

Cette fois, elle venait donc m'apporter mon vin. Comme nous voyagions en première, il était servi dans un verre à pied. Parfait pour qu'il se renverse en cas de turbulence. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

L'avion se cabra et fit de telles embardées que je rendis le verre à l'hôtesse et qu'elle me tendit une poignée de serviettes en papier pour m'essuyer la main.

Doyle referma les yeux et continua à répéter à toutes ses questions qu'il n'avait besoin de rien. Elle n'alla pas jusqu'à lui proposer de retirer ses vêtements pour faire l'amour sur le sol de l'avion, mais l'invitation était explicite. Si Doyle comprit l'invitation, il l'ignora merveilleusement. Je ne sais pas s'il comprenait qu'elle lui faisait des avances ou s'il avait simplement l'habitude que les femmes humaines se jettent à son cou comme des folles. Elle finit par comprendre le message et s'éloigna. Elle dut s'agripper aux sièges pour retourner vers l'arrière, sinon elle serait tombée.

Les turbulences étaient mauvaises. Doyle avait un teint de cendres. Je suppose que c'était sa façon de devenir vert de peur.

— Ça va ?

Il serra les paupières plus fort.

— J'irai mieux quand nous serons de nouveau au sol.

— Je peux faire quelque chose pour que le temps passe plus vite ?

Il entrouvrit à peine les yeux.

— Je crois que l'hôtesse me l'a déjà proposé.

— Tiens, tiens. Tu as donc compris ses allusions ?

— Je ne crois pas que le fait de s'appuyer sur mes cuisses et de me frôler avec ses seins puisse passer pour des allusions. Je dirais plutôt que c'était une invitation.

— Tu l'as merveilleusement ignorée.

— J'ai eu l'occasion de beaucoup m'entraîner.

L'avion fit un soubresaut si violent que même moi j'en arrivai à me sentir mal à l'aise.

Doyle referma de nouveau les paupières, très serrées.

— Tu veux vraiment m'aider à faire passer le temps plus vite ?

— Je te dois bien ça puisque tu as brandi ton badge de Garde Officiel sous le nez des flics pour qu'ils nous laissent monter à bord avec nos armes. Je sais que légalement, nous avons tous les deux l'autorisation de porter des armes aux États-Unis, mais les formalités sont généralement plus longues et plus compliquées que ça.

— Le fait que la police nous ait accompagnés jusqu'aux portes d'embarquement a sérieusement facilité les choses, Princesse.

Depuis mon réveil, ce matin, il me donnait très prudemment du

Princesse ou du Princesse Meredith. Plus question de nous appeler par nos petits noms !

— Les flics avaient l'air pressés de me voir monter dans l'avion.

— Ils craignaient que tu te fasses assassiner sur leur... territoire. Ils ne voulaient pas prendre la responsabilité de ta sécurité.

— C'est donc ainsi que tu es parvenu à me faire monter armée dans l'avion ?

— Oui. Je leur ai expliqué qu'avec un seul garde du corps, il serait plus sûr que toi-même tu sois armée. Ils ont tous été d'accord.

Sholto avait déposé chez moi mon LadySmith 9 mm. J'avais en fait un joli petit holster que je portais d'habitude dans le dos, caché sous une veste. Mais comme les flics nous avaient laissé carte blanche pour porter des armes, je n'avais pas besoin de me compliquer la vie pour le dissimuler.

J'avais également un couteau mesurant un peu plus de vingt centimètres dans un fourreau sur la cuisse. Le bout en était attaché autour de ma jambe par une lanière de cuir, pour que je puisse réagir aussi vite qu'un chasseur de primes dans les vieux westerns. La lanière de cuir me donnait aussi une plus grande aisance de mouvement, surtout pour marcher, m'évitant de devoir remettre l'ensemble en place après chaque changement de position.

J'avais également un couteau pliant Spyerco dissimulé sous les baleines de mon soutien-gorge. A la Cour, je portais toujours au moins deux lames. Par principe. Les revolvers étaient seulement autorisés dans certains lieux, les tumulus féériques. Mais les couteaux étaient permis partout. Ce soir, avant de me rendre au banquet prévu en mon honneur, j'ajouterai encore quelques lames. Une fille ne porte jamais trop de bijoux ou trop d'armes.

Doyle avait Terreur Mortelle dans un fourreau attaché dans son dos, pour permettre un accès facile. Son sac de sport était bourré d'armes. Quand je lui avais demandé pourquoi il ne s'en était pas servi contre les Sluaghs, il avait répondu :

— Rien de ce que je portais avec moi ne leur aurait infligé une mort définitive. Je voulais simplement qu'ils comprennent que j'étais sérieux, prêt à tout.

Franchement, j'avais toujours estimé qu'en mettant un trou gros comme un poing dans le dos de quelqu'un on lui montrait qu'on était sérieux. Mais de nombreux gardes estimaient que les revolvers étaient des armes inférieures. Ils les portaient quand ils étaient avec des humains, mais les armes à feu n'étaient presque jamais utilisées quand nous étions entre nous. Sauf en cas de guerre. Si Doyle avait embarqué un revolver, cela voulait dire que la situation était grave, à moins qu'il n'y ait eu un changement de règlement depuis mon départ. Si les autres gardes portaient aussi des revolvers, je saurais ce qu'il en était.

L'avion se pencha en avant si brutalement que j'en eus le souffle coupé.

— Parle-moi, Meredith, gémit Doyle.

— De quoi ?

— De n'importe quoi, répondit-il d'une voix crispée.

— On pourrait parler d'hier soir.

Il entrouvrit les yeux en une fente minuscule, le temps de me fusiller du regard. Puis l'avion fit une embardée et il les referma immédiatement.

— Raconte-moi plutôt une histoire, suggéra-t-il.

— Je ne suis pas très douée pour les histoires.

— S'il te plaît, Meredith.

Tiens ! Il m'avait appelée Meredith ! Du progrès.

— Je peux te raconter une histoire que tu connais déjà.

— Parfait.

— Mon grand-père maternel est Uar le Cruel. À part le fait que c'était un salaud fini, il portait ce nom parce qu'il avait engendré trois fils, de véritables monstres, même selon les critères feys. Pas une seule femme de sang fey ne voulait coucher avec lui après la naissance de ses fils. Cependant, on lui avait dit qu'il pourrait donner naissance à des enfants normaux s'il trouvait quelqu'un de sang fey qui accepterait de coucher avec lui de sa propre volonté.

Je jetai un coup d'œil sur les paupières fermées de Doyle et son visage inexpressif.

— Continue, s'il te plaît.

— Grand-mère est mi-Brownie, mi-humaine. Elle était d'accord pour coucher avec lui parce qu'elle mourait d'envie de faire partie de la Cour Seelie.

Je ne pouvais pas lui donner tort. Grand-mère, plus que moi-même, comprenait ce que cela impliquait d'appartenir à deux mondes très différents.

L'avion s'était redressé mais continuait à trembler tandis que le vent l'agressait des deux côtés. Un vol pénible.

— Mon histoire ne t'ennuie pas trop ? demandai-je.

— Tout ce que tu me raconteras sera absolument fascinant jusqu'à ce qu'on atterrisse en toute sécurité.

— Tu sais que tu es mignon quand tu as peur ?

Il ouvrit une fente dans ses paupières, me jeta un regard, les referma de nouveau.

— Continue, je te prie.

— Grand-mère donna naissance à deux superbes filles. La malédiction d'Uar était terminée et grand-mère était devenue l'une des dames de la Cour, l'épouse d'Uar, puisqu'elle lui avait fait des enfants. À ma connaissance, mon grand-père ne toucha plus jamais ma grand-

mère. Il était devenu l'un des hommes en vue à la Cour. Grand-mère était un peu trop ordinaire pour lui, maintenant qu'il n'était plus maudit.

— C'est un guerrier puissant, dit Doyle, les yeux toujours fermés.

— Qui ?

— Uar.

— C'est vrai. Tu as d'ailleurs dû te battre contre lui pendant les guerres en Europe.

— Uar était un adversaire très valeureux.

— Tu essaies de me le montrer sous un meilleur jour ?

L'avion volait droit et relativement sans à-coups depuis quelque trois minutes. C'était suffisant pour que Doyle rouvre ses yeux.

— Tu sembles très amère en disant ça.

— Mon grand-père a battu ma grand-mère pendant des années. Il pensait qu'en la faisant assez souffrir, elle finirait par se sauver de la Cour car, légalement, il ne pouvait pas divorcer sans son consentement. Il ne pouvait pas la répudier non plus puisqu'elle lui avait donné des enfants.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas simplement quitté ?

— Parce que, si elle n'avait plus été l'épouse d'Uar, elle aurait perdu son rang à la Cour et aurait dû en partir. Ils ne lui auraient jamais permis d'emmener ses filles avec elle. Elle est restée pour être sûre que ses enfants seraient en sécurité.

— La Reine était presque étonnée quand ton père a invité ta grand-mère à vous accompagner tous deux en exil.

— Grand-mère était la maîtresse de maison. Elle s'occupait de tout.

— Sa servante, en quelque sorte, dit Doyle.

Ce fut à mon tour de le fusiller du regard.

— Non, elle était... elle était son bras droit. Ils m'ont élevée ensemble pendant ces dix années.

— Quand tu as quitté la Cour la dernière fois, ta grand-mère en a fait autant. Elle a ouvert une maison d'hôtes.

— Oui, j'ai lu ça dans les magazines. On en parlait comme d'un lieu branché où on pouvait se faire servir et nourrir par une ancienne dame de la Cour royale.

— Tu ne lui as pas parlé durant ces trois dernières années ?

— Je n'ai pris contact avec personne, Doyle. Je les aurais mis en danger. J'ai disparu. Ce qui veut dire que j'ai laissé derrière moi à la fois tout et tout le monde.

— Il y avait des bijoux et des objets de famille qui te revenaient de droit. La Reine était étonnée que tu partes juste avec tes vêtements sur le dos.

— Les bijoux auraient été impossibles à vendre sans que cela se

sache à la Cour et il en était de même avec les objets.

— Tu avais l'argent que ton père avait mis de côté pour toi.

Il me considéra longuement, tentant sans doute de comprendre mon attitude.

— Je me suis débrouillée seule pendant un peu plus de trois ans. Je n'ai rien pris à personne. J'ai été une femme libre et indépendante, ne devant rien aux Feys.

— Ce qui veut dire que tu peux réclamer le Statut de Vierge quand tu retourneras à la Cour.

— Exactement.

Une Vierge, dans les idéaux celtiques anciens, était une femme qui avait vécu pendant un certain temps en toute indépendance, ne devant rien à personne. Trois ans étaient un minimum pour pouvoir le réclamer à la Cour. Être Vierge signifiait que j'étais en dehors de toute querelle et de toute rancune. On ne pouvait pas me forcer à prendre parti dans un conflit, car j'étais en dehors de tout ça. C'était une manière d'être à la Cour sans être de la Cour.

— Très bien, Princesse, très bien. Tu connais la loi et tu sais l'utiliser à ton avantage. Tu es sage et polie, une véritable merveille pour un membre royal Unseelie !

— Le fait d'être Vierge m'a également permis de faire une réservation à l'hôtel sans risquer de froisser la Reine.

— Elle était étonnée que tu ne veuilles pas t'installer à la Cour. Après tout, tu as envie de revenir parmi nous, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais je veux aussi garder un peu mes distances, le temps de savoir si j'y suis vraiment en sécurité.

— Il y en a peu qui risqueraient d'encourir la colère de la Reine.

Je fouillai son regard pour savoir comment il prendrait ce que j'allais lui dire :

— Le Prince Cel la bravera parce qu'elle a pris l'habitude de ne jamais le punir pour ce qu'il fait.

Les yeux de Doyle se crispèrent quand il m'entendit mentionner le nom de Cel, mais rien de plus. Si je n'avais pas cherché une réaction, je ne m'en serais même pas rendu compte.

— Cel est son seul héritier. Elle ne le tuera jamais et il le sait, ajoutai-je.

— Je n'ai pas à juger ce que fait ou ne fait pas la Reine, surtout au sujet de son fils et seul héritier, ânonna-t-il d'une voix monocorde.

— Je t'en prie, Doyle. Pas d'intox, s'il te plaît. Pas avec moi ! On sait tous quel genre d'individu est Cel.

— Un Prince sidhe qui a la confiance de sa mère, la Reine, dit Doyle sur un ton de mise en garde.

— Il n'a qu'un seul Pouvoir de la Main et ses autres pouvoirs ne sont pas très impressionnants.

— Sache qu'il est Prince du Sang Ancien et, comme d'autres, je n'ai aucune envie de le rencontrer sur un champ de duel. Ce pouvoir lui permet de rouvrir en une seule fois toutes les blessures sanglantes que j'ai eues au cours de plus de mille ans de batailles. Imagine le carnage !

— Je n'ai pas dit que ce n'était pas un pouvoir effrayant, Doyle. Mais il y en a d'autres à la Cour qui possèdent une magie plus puissante, des Sidhes qui peuvent apporter la mort définitive par simple contact. J'ai vu ta flamme se nourrir d'un Sidhe, je l'ai vue le croquer vif.

— Et toi, tu as tué les deux derniers Sidhes qui t'ont provoquée en duel, Princesse Meredith.

— J'ai triché.

— Non, tu n'as pas triché. Tu as seulement utilisé des tactiques auxquelles ils ne s'attendaient pas. C'est le fait d'un bon soldat de se servir des armes qui sont à sa disposition.

Nous nous considérâmes un instant en silence.

— Est-ce que la Reine sait que je possède la Main de Chair, maintenant ?

— Sholto le sait, et ses Sluaghs aussi. Ce ne sera plus un secret au moment de notre atterrissage.

— Cela effraiera peut-être ceux qui voudraient éventuellement me défier, dis-je.

— Être emprisonné pour l'éternité dans une boule informe de chair, ne jamais mourir, ne jamais vieillir, pouvoir à peine survivre... Oh, oui, Princesse, je pense qu'ils seront effrayés ! À l'instant où Griffin t'a... délaissée, beaucoup sont devenus tes ennemis parce qu'ils te croyaient sans pouvoir. Ils se souviendront tous des insultes dont ils t'ont affublée. Ils se demanderont même si tu es revenue pour chercher vengeance.

— Je demande le Statut de Vierge, ce qui veut dire que je suis obligée d'essuyer l'ardoise et eux aussi. Si je revendique une vieille vendetta, je perds mon Statut de Vierge et je serai immédiatement entraînée dans toute cette vieille boue. Non, non ! Je leur ficherais la paix s'ils me fichent la paix !

— Tu es très raisonnable pour ton âge, Princesse !

— J'ai trente-trois ans, Doyle. Selon l'échelle humaine, je ne suis plus une gamine !

Il rit. Un petit rire grave qui me fit penser à la veille, à l'allure qu'il avait avec la moitié de ses vêtements ôtée. Je fis un effort pour que mon visage ne trahisse pas mes pensées et je dus y parvenir parce que son expression à lui resta impassible.

— Je me souviens de l'époque où Rome n'était encore qu'une petite étape sur un chemin de terre, Princesse. En ce qui me concerne,

on est encore une gamine à trente-trois ans.

Je laissai mes émotions s'afficher sur mon visage, maintenant.

— Si je me souviens bien, tu ne me traitais pas comme une gamine, hier soir !

Il détourna les yeux.

— C'était une erreur.

— On dit ça.

Je tournai la tête vers le hublot pour observer les nuages que nous survolions. Ainsi, Doyle était déterminé à prétendre que la nuit précédente n'avait jamais existé ! Inutile d'essayer d'en parler. Lui, de toute évidence, ne voulait plus aborder le sujet !

L'hôtesse revint. Cette fois-ci, elle s'agenouilla, la jupe tendue autour de ses cuisses. Elle souriait à Doyle, les magazines étalés en éventail sur son bras.

— Aimeriez-vous quelque chose à lire ?

Elle posa sa main libre sur la jambe de Doyle, la fit lentement remonter entre ses cuisses.

Sa main n'était plus qu'à quelques centimètres de son aine quand Doyle attrapa son poignet et retira cette main baladeuse.

— Madame, je vous en prie !

Elle s'agenouilla plus près de lui, une main sur chacun de ses genoux, les magazines cachant partiellement ce qu'elle faisait. Elle se penchait si bas que ses seins appuyaient sur les jambes de Doyle.

— Je vous en prie, monsieur, gémit-elle. Cela fait tellement longtemps que je n'ai pas été avec l'un d'entre vous.

Cela attira mon attention.

— Cela fait combien de temps ? demandai-je.

Elle cligna des yeux comme si elle n'arrivait pas à se concentrer sur moi avec Doyle assis si près.

— Six semaines, finit-elle par répondre.

— Qui était-ce ?

— Je ne le dirai à personne, promis, mais ne me repoussez pas. Je vous en supplie !

Elle avait été frappée d'Elfitude ! Si un Sidhe a un rapport sexuel avec un humain et n'a pas essayé d'apaiser la magie, l'humain peut rester sous une sorte d'addiction. Les humains frappés d'Elfitude dépérissent et finissent par mourir d'un excès de désir à moins de toucher de nouveau de la chair sidhe.

Je me penchai vers l'oreille de Doyle, assez près pour que mes lèvres frôlent les anneaux. J'avais une folle envie de lui lécher l'oreille, mais je me retins. C'était simplement un de ces petits délires perso qu'on a parfois.

— Prends son nom, son numéro de téléphone et son adresse, murmurai-je. Il va falloir qu'on la signale au Bureau des Affaires

Humaines et Feys.

L'hôtesse eut des larmes de gratitude dans les yeux quand Doyle prit ses coordonnées. Elle embrassa même sa main et serait peut-être même allée plus loin si le steward ne l'avait pas renvoyée d'un geste impatient.

— Il est illégal d'avoir un rapport sexuel avec des humains sans protéger leurs esprits, dis-je.

— Oui, c'est exact.

— Il serait intéressant de savoir qui était son amant sidhe.

— Je me demande si elle travaille toujours sur la navette entre Los Angeles et Saint Louis.

— Elle saurait peut-être qui faisait des allers retours à Los Angeles assez souvent pour instaurer un culte d'adoration.

— Un seul homme ne constitue pas un culte, dis-je.

— Tu m'avais dit que la femme en avait mentionné une demi-douzaine d'autres, dont certains portent des implants aux oreilles ou sont peut-être même de véritables Sidhes.

— Il n'y a toujours pas de quoi parler de culte, protestai-je. C'est au mieux un magicien avec ses adeptes ou une assemblée d'adorateurs de Sidhes.

— Et au pire un culte. Nous n'avons aucune idée sur le nombre de personnes impliquées, Princesse, et l'homme qui aurait pu répondre à la question est mort.

— C'est curieux que les flics aient bien voulu me laisser quitter le pays malgré cette enquête pour meurtre dans laquelle je suis impliquée.

— Cela ne me surprendrait pas si ta tante, notre Reine, avait passé quelques coups de fil. Elle sait se montrer tout à fait charmante, quand elle veut.

— Et quand ça ne marche pas, elle peut être aussi effrayante que l'enfer !

Il acquiesça.

— Oui, ça aussi.

Le steward s'occupa de la première classe jusqu'à la fin du vol. La femme ne s'approcha plus de nous jusqu'à la descente de l'avion. Alors elle prit la main de Doyle et l'embrassa.

— Vous allez m'appeler, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

Doyle lui embrassa la main à son tour.

— Oui, je vais vous appeler et vous allez répondre honnêtement à toutes les questions que je vous poserai, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça, les larmes inondant ses joues.

— Tout ce que vous voudrez.

Je dus tirer Doyle pour qu'il me suive enfin.

— Si j'étais toi, je n'irais pas l'interroger sans me faire

accompagner d'un chaperon !

— Je n'avais aucune intention de m'y rendre tout seul.

Il plongea ses yeux dans les miens, nos visages étaient très proches car nous parlions à voix basse.

— J'ai appris, très récemment, que je n'étais pas insensible aux avances sexuelles, ajouta-t-il encore.

Son regard était très franc, ouvert. C'était l'expression que j'avais cherchée sur son visage, tout à l'heure, dans l'avion.

— Il va falloir que je me montre très prudent à l'avenir, ajouta-t-il avec un rire chaud et sensuel.

Sur ces mots, il s'engagea dans le couloir étroit menant à l'aéroport.

Nous laissâmes le vrombissement des moteurs d'avions derrière nous et nous dirigeâmes vers la rumeur de la foule.

Chapitre 20

Cette foule était un tumulte qui enflait et me submergeait comme une vague prête à m'engloutir dans un océan de bruit. Elle avançait et reculait devant l'entrée, flux et reflux de débris multicolores. Un impressionnant mur de gens. Doyle marchait devant moi, m'ouvrant le chemin en jouant son rôle de garde du corps.

Notre porte de débarquement conduisait vers l'immense hall qui s'enfonçait profondément dans l'aéroport. Doyle était déjà arrivé au bout du terminal et m'y attendait. C'est alors que j'aperçus une grande silhouette élancée qui s'avancait sur nous en fendant la foule. Galen ! Il avait apparemment opté pour sa couleur de prédilection, assortie à sa superbe chevelure verte : pull vert clair, pantalon vert encore plus pâle et un cache-poussière blanc qui volait derrière lui comme une cape. Il avait même poussé la coquetterie jusqu'à choisir un pull de la nuance exacte de ses cheveux qu'il avait noués en une longue et fine tresse, en laissant échapper quelques boucles courtes qui descendaient jusqu'en dessous des oreilles. Son père était un Pixie que la Reine avait fait exécuter pour un crime impardonnable : il avait séduit une de ses dames d'honneur.

Je ne crois pas qu'elle aurait exécuté le père de Galen si elle avait su qu'il avait engrossé la dame en question. Les enfants étaient choses précieuses et tous ceux qui en engendraient, qui transmettaient le flambeau, méritaient d'être maintenus en vie.

J'étais contente de le voir, mais je savais que si Galen était là, les photographes devaient être dans les parages. Je m'étonnais d'ailleurs de ne pas encore avoir été agressée par une armée de paparazzi. La Princesse Meredith avait disparu pendant trois ans et voilà qu'elle rentrait chez elle, saine et sauve ! Ma photo avait longtemps fait la une des journaux à scandale. Il y avait eu autant d'articles sur les apparitions de la Princesse des Elfes que sur celles d'Elvis. J'ignorais ce qui me valait d'échapper ainsi au délire des médias, mais j'en étais ravie.

Je lâchai mon bagage cabine aux pieds de Doyle et courus vers Galen. Il m'engloutit dans ses bras et me planta un baiser sur la bouche.

— Merry, ça me fait plaisir de te revoir, ma belle !

Il y mettait tant d'ardeur qu'il me soulevait de terre sans même y prendre garde.

Je n'avais jamais aimé avoir les pieds qui pendaient bêtement

au-dessus du sol. Je nouai donc automatiquement mes jambes autour de sa taille. Il fit alors glisser ses mains jusque sous mes cuisses pour me soutenir.

Depuis toujours, je me précipitais ainsi au cou de Galen dès que je le voyais. Après la mort de mon père, il avait plus d'une fois pris mon parti auprès des Unseelie, bien qu'il fût un sang-mêlé comme moi, c'est-à-dire sans influence à la Cour. Ce qu'il avait, en revanche, c'était un mètre quatre-vingts de muscles rompus au combat qui donnaient un certain poids à ses arguments.

Bien entendu, lorsqu'il me prenait dans ses bras à l'âge de sept ans, c'était en tout bien tout honneur. Ni baisers ni mains baladeuses. Âgé de tout juste cent ans, Galen faisait partie des plus jeunes gardes de la Reine Andais. Nous avions soixante-dix ans de différence. Pour des Sidhes, autant dire que nous étions de la même génération.

Son encolure en V, coupée très bas sur la poitrine, révélait une toison bouclée d'un vert plus foncé que ses cheveux, presque noir. Le pull était très doux, aussi doux qu'une caresse, et lui collait au torse. Il faisait ressortir la blancheur de sa peau, lui donnant un reflet nacré ou légèrement vert, presque irréel, selon la direction de la lumière.

Il avait les yeux couleur d'herbe fraîche, plus humains que l'émeraude liquide des miens. Mais tout le reste tenait plutôt de l'indescriptible. J'en avais pris conscience à l'âge de quatorze ans, mais Galen n'était pas le fiancé auquel mon père m'avait promise. Il était trop gentil pour cela, pas suffisamment doué en politique. Ce qui limitait dangereusement ses chances de vivre assez longtemps pour me voir grandir. Non, Galen avait le chic pour ouvrir la bouche quand il valait mieux se taire. C'était l'une des qualités que j'appréciais quand j'étais petite. Par la suite, c'était apparu comme un sérieux handicap qui m'effrayait plus qu'il ne me charmait.

Il me fit tourner dans le hall des arrivées sur une musique que lui seul entendait, mais que je devinais dans ses yeux et sur le contour de ses lèvres.

— Je suis tellement content de te voir, Merry !

— Moi aussi.

Il partit d'un rire on ne peut plus humain. L'hilarité de Galen n'avait rien d'extraordinaire mais je la trouvai formidable.

— Tu as coupé tes beaux cheveux ?

Je déposai un baiser léger sur sa joue.

— Ils repousseront.

Il n'y avait que quelques journalistes car ces messieurs n'avaient pas eu le temps de prévoir une offensive en bonne et due forme. Beaucoup étaient cependant armés d'un appareil photo. Un cliché d'une Princesse sidhe, à plus forte raison dans une posture inattendue, trouvait toujours preneur. Trop tard pour les empêcher de nous

mitrailler. Si nous avions fait usage de notre magie, nous aurions été en infraction avec les lois sur la liberté de la presse. Ainsi en avait décidé la Cour Suprême. Les journalistes qui couvraient habituellement les faits et gestes des Sidhes étaient eux-mêmes plus ou moins médiums ou sorciers. Ils savaient donc parfaitement quand nous faisions appel à la magie contre eux et pouvaient nous traîner devant les tribunaux. Applaudissons bien fort le Premier Amendement, et la liberté de la presse.

Les Feys avaient adopté deux tactiques différentes vis-à-vis des médias. Certains d'entre nous se montraient très discrets en public, sans jamais rien laisser paraître devant les paparazzi. Galen et moi préférons leur laisser un os à ronger, un petit quelque chose sans importance mais qui nous montre sous un aspect positif, intéressant. La Reine Andais nous encourageait d'ailleurs dans cette approche. Depuis une trentaine d'années, elle s'activait dans le domaine relations publiques pour montrer sa Cour sous un aspect plus plaisant. Cela remontait à l'époque de ma naissance lorsque, le printemps venu, mon père m'avait fièrement exhibée à chacune de mes sorties. De même, la cérémonie de mes fiançailles avec Griffin avait été célébrée en public. Plus question de vie privée si la Reine en avait décidé ainsi.

J'entendis quelqu'un toussoter derrière nous et tournai la tête pour découvrir Barinthus. Galen était unique en son genre mais Barinthus ressemblait carrément à un extraterrestre. Il avait les cheveux irisés, aux couleurs de la mer. Parfois turquoise Méditerranée ou cobalt Pacifique, gris-bleu comme l'océan avant la tempête, virant ensuite jusqu'au noir des abysses, épais comme le sang des géants assoupis. Ces couleurs variaient au gré de la lumière et s'entremêlaient comme s'il ne s'agissait plus vraiment de cheveux. Sa peau était du même albâtre que la mienne, ses yeux bleus fendus d'une pupille noire. Je savais qu'il possédait une double membrane qui venait les protéger lorsqu'il se trouvait sous l'eau. Quand j'avais cinq ans, il m'avait appris à nager et j'adorais sa capacité à cligner deux fois du même œil.

Plus grand que Galen, il dépassait les deux mètres, comme il convenait à un dieu. Il portait un imperméable bleu roi ouvert sur un costume sur mesure. Il y avait ajouté une chemise de soie bleue au col montant, de celles qu'on peut porter sans cravate. Barinthus était tout bonnement superbe. Ses cheveux n'étaient pas attachés et flottaient dans son dos comme une cape. Je savais que ses vêtements avaient été choisis par quelqu'un d'autre, sans doute ma tante. Car si cela n'avait dépendu que de lui, il se serait contenté de son jean et de son tee-shirt habituels.

Avec Galen, ils avaient fait partie des visiteurs les plus assidus de la maison de mon père. Barinthus comptait parmi les Sidhes les

plus puissants. Un pur produit de l'Ancienne Cour. Les Sidhes se racontaient encore le dernier duel qu'il avait livré, bien longtemps avant ma naissance. On disait que son adversaire s'était noyé au beau milieu d'une prairie, à des lieues de la moindre flaque d'eau. Tout comme mon père, il n'acceptait de se battre qu'à condition de pouvoir invoquer la mort. Sinon, il aurait eu l'impression de perdre son temps.

Galen me laissa glisser au sol. Je me dirigeai vers Barinthus en lui tendant les bras. Il sortit lentement les mains de ses poches, les ouvrant assez pour que je puisse y placer les miennes. Il avait les doigts palmés et n'aimait pas les montrer depuis qu'un journaliste l'avait traité « d'homme-poisson ». Difficile de croire qu'un être autrefois vénéré comme un dieu ait pu se laisser désarçonner par un plumitif du XX^e siècle. Mais c'était ainsi. Barinthus n'avait jamais oublié ce méchant sobriquet.

D'autant que cette membrane était rétractile pour ne plus former qu'une petite ligne entre ses doigts. Il ne s'en servait que lorsqu'il en avait besoin. Alors il pouvait la déployer et nager comme... hum... un poisson ! Mais ce n'était pas le genre de compliment à faire devant lui.

Il me prit les mains et se pencha de toute sa hauteur pour planter un baiser bien sage, mais bien senti, sur ma joue. Je le lui rendis. En public, il aimait les belles manières. Sa vraie personnalité, il la réservait à ses intimes. Il avait assez de pouvoir pour que même la Reine en personne ne puisse le faire changer d'attitude. Les dieux, même déchus, avaient droit à un minimum de respect. Quant au journaliste des années cinquante qui lui avait infligé ce sobriquet, et dont la trouvaille avait fait le tour des rédactions du monde entier, il était mort ce même été, au cours d'un accident bizarre sur le Mississippi. Au dire des témoins, l'eau s'était tout à coup soulevée et avait englouti son bateau. Jamais ils n'avaient rien vu de semblable.

Les photographes nous mitraillaient comme des fous, mais nous n'y prêtions aucune attention.

— Très heureux de te revoir parmi nous, Meredith !

— Je suis ravie, moi aussi, Barinthus. J'espère être suffisamment en sécurité à la Cour pour pouvoir y passer un séjour assez prolongé.

Il cligna de sa paupière transparente. Quand il n'était pas sous l'eau, cela indiquait de la nervosité.

— Tu verras ça directement avec ta tante.

Cette réponse ne me plut qu'à moitié.

Le journaliste brandit un mini-magnétophone devant mon visage.

— Qui êtes-vous ?

S'il me posait cette question, c'est qu'il avait dû être embauché après mon départ de la Cour.

Galen s'avança, souriant, charmant. Il ouvrit la bouche pour

répondre mais une autre voix se fit entendre par-dessus le murmure de la foule.

— Princesse Meredith NicEssus, Enfant de la Paix.

Celui qui venait de parler s'approcha de nous.

— Jenkins ! Quel déplaisir de vous revoir !

C'était un type long et mince. Il portait en permanence une barbe de plusieurs jours, si drue que je lui avais demandé une fois pourquoi il ne la laissait pas carrément pousser. A quoi il avait répondu que sa femme préférait les visages rasés de près. Je lui avais répliqué que je ne comprenais pas comment une femme avait pu vouloir l'épouser. Ce type avait vendu des photos du corps mutilé de mon père. Pas aux États-Unis bien sûr, nous sommes trop civilisés pour ça, mais à d'autres pays, dans d'autres journaux, à d'autres magazines. Et les gens les avaient achetées et publiées. C'était également lui qui avait pris une photo de moi, en larmes à l'enterrement, les yeux étincelants de fureur. Ce dernier cliché avait même failli recevoir un prix. Finalement, le jury du concours en avait choisi un autre. Heureusement. Mais, à cause de Jenkins, mon visage et le cadavre de mon père avaient fait le tour du monde. Jamais je ne le lui pardonnerais.

— J'ai entendu dire que vous reveniez nous rendre visite. Vous restez durant tout le mois ? Jusqu'à Halloween ?

— Cela m'étonnerait que quelqu'un ait risqué les foudres de ma tante pour vous faire des confidences.

J'avais esquivé sa question. Depuis que je me heurtais aux journalistes, j'étais devenue une experte dans ce domaine.

Il sourit.

— Vous seriez surprise de savoir d'où je tiens toutes mes infos.

Encore une remarque qui ne me plaisait pas. Elle sentait vaguement la menace et s'adressait trop directement à moi. Non, elle ne me plaisait pas du tout.

— Bienvenue, Meredith ! ajouta-t-il avec un petit salut.

Ce que j'avais à lui dire ne regardait pas le grand public mais il y avait trop de magnétophones en train d'enregistrer. Et avec Jenkins dans les parages, la télévision ne devait pas être bien loin. Quand il ne pouvait obtenir un scoop, il s'arrangeait pour rameuter les foules.

Je ne répondis donc pas, préférant laisser filer. Il me cherchait ainsi depuis que j'étais toute petite. Il ne comptait que dix ans de plus que moi, qui n'en paraissais que vingt, mais il semblait en avoir le double. Sans doute n'allais-je pas vivre éternellement, mais le temps n'avait pas de prise sur moi. Cela devait foncièrement agacer Jenkins de devoir écrire des articles sur des gens qui ne vieillissaient pas ou qui vieillissaient moins vite que lui. Il y avait des moments, quand j'étais plus jeune, où l'idée qu'il mourrait avant moi me réconfortait.

— Vous sentez toujours le tabac froid, Jenkins. Vous ne savez donc pas que la cigarette diminue votre espérance de vie ?

Son visage se crispa sous l'effet de la colère. Il baissa la voix pour murmurer :

— Toujours aussi peste, n'est-ce pas, Merry ?

— J'ai une injonction contre vous, Jenkins ! gronda Barinthus. Reculez de quinze mètres ou j'appelle la police !

Le garde de la Reine s'approcha en m'offrant le bras. Il n'avait pas besoin de dire ça car j'avais mieux à faire que de me lancer dans une joute verbale avec un paparazzi, surtout devant ses confrères. Cette injonction avait été prise contre Jenkins après qu'il eut diffusé ma photo dans le monde entier. Les avocats de la Cour avaient trouvé plusieurs juges qui avaient pu être convaincus qu'il avait exploité une mineure et s'était immiscé dans sa vie privée. Depuis, il lui était formellement interdit de m'approcher à moins de quinze mètres.

Si Barinthus n'avait pas tué Jenkins pour mes beaux yeux, c'était uniquement parce que ce geste aurait pu être interprété comme un aveu de faiblesse. Non seulement j'appartenais à la famille royale, mais j'étais deuxième dans l'ordre de succession au trône des Unseelies. Si je ne pouvais me protéger des reporters zélés, je ne méritais pas ce rang. J'avais donc tout lieu d'en vouloir à ce type. Après le petit incident fluvial de Barinthus, la Reine avait formellement interdit qu'on s'attaque à la presse. Malheureusement, la seule chose qui aurait pu me débarrasser de Barry Jenkins était sa mort. Vivant, il pouvait toujours guérir et se relancer à ma poursuite.

Je lui envoyai un baiser et passai devant lui au bras de Barinthus. Galen nous suivait en répondant aux questions des journalistes. Je captai une ou deux phrases au passage : retrouvailles royales, juste à la veille des fêtes, et bla bla bla. Il les occupait si bien que Barinthus parvint à me soustraire à leur curiosité.

A mon tour, je pus lui demander ce qui me trottait dans la tête depuis un moment :

— Pourquoi la Reine m'a-t-elle tout d'un coup pardonné ma fuite ?

— Pourquoi demande-t-on généralement à l'enfant prodigue de rentrer à la maison ?

— Pas de finasseries, Barinthus, réponds-moi !

— Sur ce point précis, elle n'a rien dit à personne. En revanche, elle a insisté pour que tu sois accueillie avec tous les honneurs qui te sont dus. Elle veut quelque chose de toi, Meredith, une chose que toi seule peux lui donner, à elle ou à la Cour.

— Qu'est-ce que je pourrais faire de plus que vous autres ?

— Si je le savais, je te le dirais.

Je glissai une main sous son bras tout en jetant un tout petit

sortilège. Il nous enveloppait d'un coussin d'air pour nous isoler des oreilles indiscrètes. D'ailleurs, qui s'en étonnerait ? La salle grouillait de journalistes.

— Et Cel ? Il a l'intention de me tuer ?

— La Reine a formellement insisté pour que personne ne lève la main sur toi pendant ton séjour à la Cour. Elle tient à ce que tu restes parmi nous et semble prête à user de violence en cas de nécessité.

— Même contre son fils ?

— Je ne sais pas. Mais on dirait qu'elle a changé d'attitude envers lui. Elle semble déçue, sans qu'on sache pourquoi. J'aimerais pouvoir t'en dire plus, mais même les gens habituellement les mieux renseignés ont l'air de sécher sur ce point. Il faut avouer que tout le monde a une peur bleue de les contrarier, elle ou le Prince.

Il me posa une main sur l'épaule avant de reprendre :

— Il y a certainement des espions qui nous surveillent en ce moment. Ils risquent de se poser des questions si nous continuons de brouiller nos paroles.

J'acquiesçai et défis le sortilège que j'envoyai mentalement musarder dans les airs. Le bruit nous envahit de nouveau. Vu la foule, je me dis que nous avons eu de la chance de n'avoir été heurtés par personne. Cela aurait brisé le sortilège. Il faut dire que je me baladais en compagnie d'un demi-dieu de deux mètres aux cheveux bleus, ce qui facilitait les choses pour se frayer un chemin. Certains Sidhes faisaient bon accueil à leurs groupies. Mais pas Barinthus. Un simple regard suffisait pour écarter à peu près tout le monde.

Il continua cependant à me parler, sur un ton trop enjoué pour être sincère :

— Nous allons te conduire à ta grand-mère.

Il baissa la voix et ajouta :

— Je me demande comment tu as fait pour obtenir de la Reine d'aller d'abord saluer un membre de ta famille avant de te présenter devant elle.

— J'ai fait appel aux Droits de la Vierge, grâce auxquels je vais également te demander de m'emmener à mon hôtel pour que je puisse m'y changer.

Nous étions arrivés devant le carrousel des bagages mais le tapis tournait encore à vide.

— Ça fait des siècles que les Sidhes n'ont pas invoqué les Droits de la Vierge, observa-t-il.

— Peu importe, ils existent toujours.

Barinthus me rendit mon sourire.

— Tu es intelligente et ça se voit depuis que tu es toute petite, mais maintenant tu deviens brillante.

— Et prudente, ne l'oublie pas, sinon toute l'intelligence du

monde ne m'empêcherait pas de foncer droit dans le mur.

— C'est cynique mais bien vu. Dis-moi tout, nous t'avons manqué ou est-ce que tu t'es bien amusée loin de nous ?

— J'avoue que je me suis passée sans peine de certains aspects politiques. Mais je regrettais de ne plus vous voir, toi, Galen et... Enfin, il est difficile de se sentir chez soi n'importe où, au gré de sa fantaisie. Voilà.

Il se pencha pour me murmurer à l'oreille :

— Je suis content que tu sois rentrée, Meredith. Mais je crains pour ta sécurité.

Je plantai mon regard dans ses merveilleuses prunelles :

— Moi aussi.

Galen nous rejoignit en quelques enjambées et me posa un bras sur les épaules, passant l'autre autour de la taille de Barinthus.

— Ah ! Les joies de la famille ! s'exclama-t-il.

— On se calme ! lui intima Barinthus.

— Hou là ! C'est pas la joie ! De quoi est-ce que vous parliez, tous les deux, dans mon dos ?

— Où est Doyle ? demandai-je.

Le sourire de Galen se flétrit quelque peu.

— Retourné auprès de la Reine pour faire son rapport.

De nouveau, le visage de mon interlocuteur s'illumina alors qu'il précisait gaiement :

— Maintenant c'est à nous d'assurer ta sécurité, ma jolie.

Je dus laisser paraître un rien d'inquiétude, à moins que ce n'ait été Barinthus, car Galen se rembrunit aussitôt :

— Qu'est-ce qui se passe ?

Devant nous, près des parois vitrées, j'aperçus Jenkins, qui se tenait soigneusement à quinze mètres du carrousel afin de ne risquer aucune interpellation.

— Pas ici, Galen.

Suivant mon regard, il vit à son tour le journaliste.

— Il ne te porte pas dans son cœur, on dirait.

— Pas vraiment.

— Je n'ai jamais compris pourquoi il t'en voulait tellement, observa Barinthus. Même quand tu étais petite, il paraissait déjà te détester.

— On dirait que ça tourne à l'obsession chez lui.

— Tu sais pourquoi ?

Galen avait demandé cela d'un ton qui me fit détourner les yeux.

Plusieurs années avant ma naissance, ma tante avait décrété que nous ne devions pas utiliser nos pouvoirs les plus obscurs devant un membre de la presse. J'avais enfreint cette règle une fois, pour en mettre plein les yeux à Jenkins. Mes seules excuses étaient mes dix-

huit ans et la mort de mon père, quand ce butor de journaliste avait étalé mon chagrin aux yeux du monde. J'avais alors extrait ses pires frayeurs de son subconscient pour les lui coller en pleine figure, à le faire hurler de terreur. Puis, cédant enfin à ses supplications, je l'avais abandonné au bord d'une route perdue en pleine nature, recroquevillé sur lui-même, complètement liquéfié. Pendant quelques mois, il avait fait des efforts, affectant une gentillesse hypocrite. Sa malveillance, sincère, réapparut le jour où il reprit ses basses manœuvres pour obtenir un article à n'importe quel prix. Il m'avait même dit que je ne l'arrêterais qu'en le tuant. Je ne l'avais donc pas vaincu. Au contraire. Grâce à lui j'avais compris cette leçon : les ennemis, ça se supprime ou ça s'oublie.

Ma valise fut l'une des premières à se présenter sur le tapis roulant. Galen la saisit.

— Votre carrosse vous attend, madame.

S'il était venu seul, je l'aurais presque cru. Mais, avec Barinthus, pas question de ce genre de coup publicitaire.

— La Reine Andais t'a fait envoyer sa propre voiture, indiqua ce dernier.

Mes yeux allèrent de l'un à l'autre :

— Le Chariot Noir des chasses sauvages pour moi ? Pourquoi ?

— Jusqu'à la tombée de la nuit, ce n'est qu'une grosse voiture, une limousine comme une autre. La Reine te fait un grand honneur en la mettant à ta disposition avec moi pour chauffeur. Tu devrais en être consciente.

Je me rapprochai de lui et parlai bas de peur que les journalistes puissent encore nous entendre. Je ne pouvais plus faire appel à la magie parce que je n'étais pas sûre que nous ne soyons pas observés.

— C'est un trop grand honneur, Barinthus. Qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai pas été habituée à ce genre d'égards.

Il demeura si longtemps silencieux que je crus qu'il ne voulait pas répondre.

— Je ne sais pas, finit-il par murmurer.

— Nous allons en parler dans la voiture, décréta Galen.

Arborant un large sourire destiné aux seuls reporters, il nous poussa vers les portes automatiques. Dehors, la limousine noire nous attendait comme un requin prêt à fondre sur sa proie. Même les vitres étaient teintées en noir, empêchant de voir ce qui se passait à l'intérieur.

Je m'immobilisai sur le trottoir. Mes deux compagnons passèrent devant moi avant de s'arrêter à leur tour.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Galen.

— Je me demandais si quelqu'un aurait pu se glisser en douce dans la voiture pendant qu'on était à l'aéroport.

— Elle était vide quand on l’a quittée.

— Je t’assure, renchérit Barinthus, qu’à ma connaissance, elle est vide.

Ce qui m’arracha un sourire.

— Je te reconnais bien là : toujours prudent.

— Disons que je n’affirme rien quand les choses ne dépendent pas de moi.

— Comme pour les lubies de ma tante, par exemple ?

Il approuva d’un petit mouvement de la tête qui agita sa chevelure aux mille reflets.

— Par exemple.

Ma tante avait bien choisi. Elle possédait trois fois trois groupes de trois gardes royaux. Vingt-sept guerriers dévoués à ses moindres caprices. Parmi eux, c’était certainement en ces deux-là que j’avais le plus confiance. Andais voulait que je me sente en sécurité. Pourquoi ? Jusque-là, elle n’avait jamais accordé la moindre importance à ma sécurité. Les paroles de Barinthus me revinrent à l’esprit. La Reine avait besoin de moi et moi seule pouvais lui rendre un service, à elle ou à la Cour. Mais de quoi s’agissait-il donc ? J’avais beau chercher, je ne voyais vraiment pas ce qu’elle pouvait attendre de moi.

— En voiture, les enfants ! dit Galen en feignant toujours de sourire.

Une fourgonnette de la télévision apparut non loin de nous, encore prise dans les embouteillages. Elle n’allait pas tarder à nous rejoindre. Si elle arrivait à nous coincer, comme cela s’était parfois déjà produit, nos ennuis commenceraient pour de bon et plus seulement dans ma petite tête. Même si j’étais sûre que ma parano persistante était justifiée.

Barinthus sortit les clés de sa poche et appuya sur un bouton, provoquant l’ouverture du coffre dans un sifflement qui donna l’impression que l’intérieur était sous vide. Galen y rangea ma valise puis tendit la main vers mon bagage à main.

— Merci, dis-je, je le garde avec moi.

Il ne me demanda pas pourquoi. Il devait le savoir ou bien l’avait deviné. Je ne serais pas rentrée chez moi sans emporter un minimum d’armes.

Barinthus m’ouvrit la portière arrière.

— L’équipe de la télé sera bientôt là, Meredith. Si on veut faire... une sortie en beauté, on a intérêt à filer maintenant.

Je me penchai pour entrer mais j’hésitais encore. Les sièges étaient noirs, tout était noir. Cette voiture avait une trop longue histoire pour ne pas affoler tous mes signaux d’alarme psychiques. Son pouvoir semblait s’infiltrer en moi par tous les pores de ma peau. Le Chariot Noir des chasses sauvages. Même si aucun piège ne m’y

attendait, c'était un objet de pouvoir sauvage et ce pouvoir m'envahissait.

— Par tous les Dieux, Merry ! s'exclama Galen.

Passant devant moi, il se glissa à l'intérieur et disparut, comme avalé, puis reparut, la paume tendue vers moi :

— Là, tu vois ? Elle ne mord pas.

— Promis ? demandai-je.

— Juré, répondit-il en souriant.

Je pris sa main qui me guida le long de la portière.

— Cela dit, ajouta-t-il, je n'ai pas promis que moi je ne te mordrais pas.

Il m'attira vers l'intérieur en riant. Je ris aussi fort que lui. C'était bon de rentrer à la maison.

Chapitre 21

Le siège de cuir laissa échapper un soupir presque humain lorsque je pris place dans la voiture. Une vitre de séparation noire, opaque, nous cachait Barinthus, installé à l'avant. On se serait cru dans une capsule spatiale noire. Face à nous s'ouvrait une niche où trônait un seau à glace en argent avec une bouteille de vin enveloppée d'une serviette. Dans une autre niche, nous attendaient aussi deux verres de cristal qui ne demandaient qu'à être remplis, ainsi qu'un petit plat d'amuse-gueule et un pot de caviar.

— C'est toi qui nous as préparé ça ? demandai-je à Galen.

— Malheureusement, non. Personnellement, je n'aurais jamais mis de caviar. C'est bon pour les paysans.

— Tu n'aimes pas ça non plus.

— Pourtant je suis un paysan.

— Certainement pas !

Il me décocha son irrésistible sourire, celui qui me faisait complètement craquer. Mais le sourire ne dura pas longtemps.

— J'avais jeté un coup d'œil avant de partir. Je reconnais que la Reine se comporte actuellement de façon curieuse. Je voulais m'assurer que nous n'aurions pas de mauvaise surprise derrière cette vitre noire.

— Et ?

Il prit le vin.

— Et il n'y avait rien du tout.

— Tu es sûr ?

Hochant la tête, il écarta la serviette pour lire l'étiquette, puis il émit un sifflement.

— Cette bouteille sort tout droit de sa réserve personnelle !

Il la souleva d'un geste précautionneux car elle avait été ouverte d'avance pour laisser le vin s'aérer.

— Que dirais-tu d'un bourgogne presque millénaire ?

— Non merci ! Je préfère ne rien avaler qui provienne de cette voiture.

Je donnai une petite tape sur le cuir du siège :

— Mais ce n'est pas contre toi que je dis ça, voiture.

— Et si c'était un cadeau de la Reine ?

— Raison de plus ! Tant que je ne saurai pas ce qu'elle a derrière la tête...

Galen remit le vin dans le seau.

— C'est plus sûr, en effet.

Nous nous enfonçâmes dans les coussins de cuir et un silence anormalement lourd s'installa dans l'habitable, comme si quelqu'un ou quelque chose nous espionnait. J'ai toujours pensé que c'était cette voiture qui nous écoutait.

Le Chariot Noir faisait partie de ces objets magiques qui possèdent un pouvoir, une vie propre. Il n'avait été fabriqué ni par un dieu ancien ni par un quelconque Fey et existait depuis toujours : six mille ans, au bas mot. Bien entendu, à l'époque c'était un char tiré par quatre chevaux noirs. Ce n'étaient pas des destriers sidhes. Ils ne semblaient apparaître qu'à la tombée de la nuit et devenaient alors des créatures obscures, dont les orbites vides étaient rongées par une flamme lépreuse lorsqu'on les attelait au char.

À l'époque où je l'avais vu pour la première fois, il avait l'apparence d'un carrosse. Jadis, nul ne se souvenait quand, le char avait fait place à un grand carrosse noir. Seuls les chevaux étaient restés les mêmes. Le char s'était simplement transformé en carrosse quand les chars n'avaient plus été à la mode. Il s'était modernisé de son propre chef.

Et puis un soir, il y a moins de vingt ans de cela, le Carrosse Noir avait fait place à la limousine. Cette fois, les chevaux avaient disparu pour de bon. Mais j'avais vu ce qui faisait office de moteur sous le capot et je jure que cela brûlait du même feu effrayant qui emplissait jadis les yeux des chevaux. Cette voiture n'avait pas besoin d'essence.

J'ignorais ce qui lui servait de carburant mais je savais que, char ou carrosse ou voiture, il lui arrivait de se volatiliser, de s'évanouir dans la nuit vers quelque improbable rendez-vous. Le Carrosse Noir avait été un présage de mort, un mauvais augure. Des histoires commencèrent à circuler, relatant la présence d'une voiture sinistre et noire garée devant la maison de certaines personnes, le moteur tournant, une lumière verte dansant autour de son capot, avant que le destin ne frappe ces personnes. Alors ne m'en veuillez pas si je me sentais un tantinet mal à l'aise sur ces sièges au cuir si doux.

Je tendis la main à Galen et il sourit en la prenant.

— Tu m'as manqué, souffla-t-il.

— Toi aussi.

Il me déposa un baiser léger sur les doigts, m'attira vers lui et je le laissai faire. Je me glissai sur les coussins pour me réfugier dans ses bras. J'aimais les sentir se refermer sur mes épaules, me serrer contre lui. Ma tête atterrit sur l'incomparable douceur de son pull, tendu sur son torse ferme et j'entendis les sourds battements de son cœur, comme le tic-tac d'une horloge.

Je me blottis contre lui en soupirant, enroulai mes jambes

autour des siennes.

— Tu as toujours été le plus tendre de tous.

— C'est tout moi, ça. Un bon gros nounours...

Quelque chose dans sa voix me fit lever la tête.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu ne m'avais pas dit que tu partais.

Ses bras toujours autour de moi, je me redressai car le charme du moment venait de s'évanouir. Je me doutais que ces reproches ne faisaient qu'en annoncer d'autres.

— Je ne pouvais courir le risque d'en parler, Galen, tu le sais bien. Si quelqu'un s'était douté que je fuyais la Cour, on m'aurait arrêtée. Ou pire.

— Trois ans, Merry. Trois ans sans savoir si tu étais vivante ou morte.

Je voulus me détacher de lui mais il resserra son étreinte.

— Je t'en prie, Merry, ne t'en va pas, que je sache que tu es bien là.

Je le laissai donc faire mais le cœur n'y était plus. Personne d'autre ne me demanderait pourquoi je n'avais averti personne de mes intentions, pourquoi j'étais partie sans rien dire. Ni Barinthus ni grand-mère, personne. Sauf Galen. Parfois, j'en arrivais à comprendre pourquoi mon père n'avait pas voulu qu'il soit mon fiancé. Il se laissait trop guider par ses émotions et c'était très dangereux.

Je finis par me dégager.

— Tu sais très bien pourquoi je ne t'ai pas prévenu.

Il détourna la tête. Je l'obligeai à me regarder en lui prenant le menton et en le tournant vers moi. Ses immenses yeux verts brillaient de larmes douloureuses. N'importe qui pouvait lire en Galen comme dans un livre. Il était désespérément nul quand il s'agissait de diplomatie.

— Si la Reine avait découvert que tu savais où je me trouvais ou si elle s'était doutée de quoi que ce soit, elle t'aurait aussitôt fait torturer.

Il porta ma paume à son visage.

— Jamais je ne t'aurais trahie.

— Et tu crois que j'aurais pu vivre avec l'idée que tu étais en train d'endurer des tortures sans fin pour protéger ma fuite tandis que j'étais bien tranquille au loin ? Tu étais le dernier à qui j'aurais confié mon secret. Au moins j'étais sûre qu'ainsi la Reine ne t'interrogerait pas.

— Je n'ai pas besoin de ta protection.

— Attends, nous nous protégeons l'un l'autre !

Il sourit, parce qu'il ne pouvait rester longtemps sans sourire.

— Tu es la tête, soupira-t-il, et moi les jambes.

Je me mis à genoux et l'embrassai sur le front, comme un frère.

— Mon pauvre Galen, comment as-tu pu t'en sortir sans mes conseils ?

De nouveau, il m'attira contre lui.

— Difficilement.

Il me dévisagea puis fronça les sourcils :

— Qu'est-ce que c'est que ce col roulé noir ? Je croyais qu'on s'était promis de ne jamais porter de noir ?

— Je trouvais que ça s'assortissait bien avec mon tailleur-pantalón anthracite.

Appuyant le menton sur ma poitrine, juste à la naissance des seins, il m'interrogeait encore de son loyal regard vert.

— Je suis ici pour tâcher de me réconcilier avec la Cour, Galen. S'il faut pour cela que je m'habille en noir comme presque tout le monde, je peux bien le faire. D'ailleurs, c'est une couleur qui me va très bien.

— Je dois reconnaître...

Il avait toujours existé une certaine tension entre nous, du moins depuis que j'étais assez grande pour comprendre d'où provenaient ces étranges sensations dans la partie inférieure de mon corps. Cependant, il n'aurait jamais rien pu se passer entre nous. Du moins pas physiquement. Car Galen était l'un des Corbeaux de la Reine. Autrement dit, il lui appartenait corps et âme. Il avait eu la meilleure idée de sa vie en s'engageant dans la Garde, car il ne possédait pas de grands pouvoirs magiques et ne maîtrisait absolument pas l'art de l'intrigue. En revanche, il offrait la force de son corps, la sûreté de son bras et cet indéniable talent à faire sourire les gens. Cette aptitude à la gaieté émanait de lui, comme le parfum émane du corps de certaines femmes. C'était un don extraordinaire. Malheureusement, comme la plupart des miens, il était peu utile pour se défendre. En tant que Corbeau de la Reine, il jouissait d'une certaine sécurité. Nul ne se risquait à provoquer un garde en duel, de peur qu'Andais ne se sente visée. S'il n'avait intégré ce corps d'élite, Galen serait mort depuis longtemps. Cependant, c'était ce même statut qui nous séparait à jamais. Nous laissant dans un éternel désir insatisfait. J'en avais terriblement voulu à mon père de ne pas m'avoir donné Galen. Ce fut même le seul différend qui nous opposa de toute notre vie. Il me fallut des années pour comprendre ce qu'il avait voulu m'épargner. En fait, la plus grande force de Galen constituait aussi, paradoxalement, sa plus grande faiblesse. J'adorais ce beau garde vert mais il serait devenu pour moi un véritable handicap.

Après la joue, il me caressait doucement les seins. Un court instant, j'en eus le souffle coupé mais retrouvai vite mes esprits.

Je posai un doigt sur ses lèvres tièdes.

— Galen...

— Chut !

Il me souleva du siège pour me tenir devant lui. Je me retrouvai les genoux sur ses cuisses, le cœur battant si fort que c'en était presque douloureux.

Il glissa les doigts le long de mon corps, finissant sur les cuisses, et cela me rappela irrésistiblement ma nuit avec Doyle. Des mains il m'écarta doucement les jambes et finalement, je me retrouvai à califourchon sur lui. Je parvins cependant à me redresser assez pour éviter tout contact. Je ne tenais pas du tout à partager une telle intimité avec lui, surtout pas en ce moment.

Une paume se posa sur ma nuque, les doigts chauds jouant dans mes cheveux jusqu'à venir m'effleurer la peau avec une insistance délicieuse.

Galen faisait partie de ces gardes qui estimaient qu'un léger contact valait mieux que rien. Autrefois, nous jouions souvent à ce jeu dangereux.

— Ça faisait longtemps, dis-je.

— Dix ans que je ne t'ai pas tenue comme ça.

Sept ans avec Griffin, plus trois années et voilà que Galen tentait de reprendre le cours des choses : là où nous en étions restés, comme si de rien n'était.

— Arrête ! protestai-je mollement. Il ne faut pas...

— Oublie.

Il se pencha vers moi, si près que nous n'étions plus séparés que par un soupir. Son souffle chaud voletait sur ma bouche.

Cette fois, je résistai avec vigueur :

— Arrête, Galen ! Pas de magie entre nous.

— On l'a toujours fait.

— C'était il y a dix ans.

— Et alors ? Ça ne change rien.

S'insinuant sous ma veste, sa main me pétrit le dos.

En dix ans, il n'avait peut-être pas changé, mais moi, si.

— Non, Galen !

Cette fois, il parut carrément surpris.

— Mais pourquoi ?

Je ne savais trop comment le lui expliquer sans lui faire de peine. J'espérais que la Reine allait me donner de nouveau l'autorisation de me choisir un fiancé parmi ses gardes, ainsi qu'elle l'avait fait pour Griffin, mais si je laissais Galen continuer, il se prendrait pour l'heureux élu. Je l'aimais profondément et ne cesserais sans doute jamais de l'aimer. Cependant, je ne pouvais me permettre de le prendre avec moi. Il me fallait quelqu'un susceptible de m'aider, tant par ses pouvoirs magiques que par son sens politique. Et Galen

n'était pas celui-là. Du jour où il quitterait les gardes, mon fiancé ne jouirait plus du soutien de la Reine et, personnellement, je n'avais pas assez de pouvoir pour protéger Galen. Le pauvre, il était encore moins féroce que moi. En le prenant pour fiancé, je signerais son arrêt de mort. Mais comment le lui expliquer ? Il ne voudrait jamais comprendre combien il pourrait être dangereux pour moi et pour lui-même.

De mon côté, j'avais évolué et fini par accepter le point de vue de mon père. On opérait certains choix avec son cœur, d'autres avec sa tête mais, dans le doute, il valait mieux faire passer la tête d'abord. Cela pouvait être une question de vie ou de mort.

Comme je cherchais à regagner ma place, il m'emprisonna entre ses bras, l'air éperdu.

— Tu es sûre ?

Je hochai la tête mais il insista :

— Pourquoi, Merry ?

Je lui caressai le visage, effleurant ses boucles du dos de la main.

— Oh, Galen !

De même qu'ils pouvaient exprimer la plus grande joie, ses yeux n'étaient plus maintenant qu'émotion et chagrin. Ce n'était certainement pas le meilleur comédien du monde.

— Seulement un baiser, Merry, pour te souhaiter la bienvenue !

— On s'est déjà embrassés à l'aéroport.

— Ce n'était pas un vrai baiser. Juste encore un, Merry, s'il te plaît !

J'aurais dû dire non mais je ne pouvais pas. Impossible de soutenir plus longtemps ce regard désolé et, puisque j'avais l'intention de ne jamais me retrouver seule avec lui, j'avais moi-même très envie de ce dernier baiser.

Il leva le visage à hauteur du mien et je posai ma bouche sur la sienne. Il avait les lèvres si douces ! J'avais posé les paumes sur ses joues et je sentais les siennes glisser le long de mon dos, de mes fesses, de mes cuisses. Il m'attira de nouveau contre lui, si bien que je me retrouvai à califourchon sur lui et, cette fois, il s'assura que j'étais parfaitement collée contre lui. Je pouvais le sentir tendu et pressé contre son pantalon, et contre moi.

A ce contact, je poussai un violent soupir. Ses mains s'étaient littéralement emparées de mon corps, pétrissant mes fesses, me collant encore plus fermement contre lui.

— Tu ne peux pas te débarrasser de ce pistolet ? Il me fait mal.

— Tu n'as qu'à m'enlever ma ceinture, suggèrai-je sur un ton que j'aurais voulu plus détaché.

— C'est une idée.

Je voulus dire « non » mais ce ne fut pas le mot qui me sortit de

la bouche. C'était comme si j'avancais à reculons : j'aurais dû refuser, j'aurais dû m'arrêter mais je continuais. Si bien que je me retrouvai bientôt allongée sous lui sur la longue banquette de cuir, tous deux débarrassés d'à peu près tous nos vêtements et de nos armes.

J'effleurai son torse imposant, la toison verte qui le couvrait, descendis jusqu'à son ventre et sous son pantalon. J'ignorais comment nous en étions arrivés là, mais je ne portais plus rien que mon soutien-gorge et ma culotte, comme si ces dernières minutes avaient totalement échappé à mon attention. Comme si subitement je m'éveillais.

Sous son pantalon défait j'aperçus un caleçon vert. J'avais tellement envie de le caresser que c'était comme si je le sentais déjà sous ma paume.

Pourtant, ni lui ni moi n'avions fait appel à nos pouvoirs : ce n'était que l'attrait de la chair, l'élan de deux corps. Nous étions déjà allés plus loin, autrefois, mais cette fois quelque chose ne collait pas et je n'arrivais pas à définir quoi.

Galen m'embrassait sur le ventre, marquant ma peau d'une traînée de baisers mouillés. Je n'arrivais plus à penser à rien.

Sa langue jouait avec la dentelle de ma culotte et il m'agaçait les sens à petits coups de dents.

J'attrapai sa tête par les cheveux pour l'éloigner de mon corps.

— Non, Galen !

Mais déjà ses mains filaient sous mon soutien-gorge qu'il écartait sans ménagement.

— Dis oui, Merry, je t'en prie !

Je n'arrivais pas à me souvenir pourquoi il ne fallait pas...

— Je n'arrive pas à me souvenir, dis-je tout fort.

— Ne pense à rien.

Il enfouit le visage dans mes seins, les embrassant avec ferveur, faisant le tour des pointes avec sa langue.

Je parvins pourtant à l'éloigner et il resta interdit, au-dessus de moi, ses jambes sur les miennes.

— Il y a quelque chose qui ne va pas. On ne doit pas faire ça.

— Tout va bien, Merry.

Il voulut reprendre ses baisers où il les avait laissés mais, les deux mains sur son torse, je l'empêchai de se rapprocher.

— Non, je t'assure.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, je n'arrive pas à me souvenir, Galen, tu comprends ? Je ne me souviens pas, pourtant je devrais...

À son tour, il parut troublé.

— C'est vrai. Je ne me rappelle pas non plus.

— Qu'est-ce qu'on fait dans cette voiture ?

Il se détacha de moi, son pantalon toujours défait, les mains sur ses genoux.

— Tu vas voir ta grand-mère.

Je me rassis en rajustant mon soutien-gorge.

— C'est vrai.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? demanda-t-il.

— Ce devait être un sortilège.

— On n'a pourtant pas bu le vin ni mangé quoi que ce soit.

Je regardai autour de moi.

— C'est là, quelque part, dis-je en passant les mains sur le siège.

On a mis quelque chose dans cette voiture, ce n'était pas la voiture elle-même qui agissait ainsi sur nous.

À son tour, Galen tâta le plafond.

— Si on avait fait l'amour...

— Ma tante nous aurait fait exécuter.

Bien sûr, je ne mentionnai pas Doyle mais je me doutais que ma tante ne me laisserait pas m'offrir impunément deux de ses gardes en quarante-huit heures.

Je sentis une bosse sous la moquette noire que je soulevai doucement pour éviter de blesser la voiture. Je découvris une cordelette tressée, nouée autour d'un anneau d'argent, un anneau appartenant à la Reine. C'était l'un de ces objets magiques que les Feys avaient eu l'autorisation d'apporter d'Europe pendant le grand exode. Il possédait un énorme pouvoir qui avait permis à la cordelette d'agir sans contact direct, sans invocation.

Je le soulevai pour le montrer à Galen.

— Regarde ce que j'ai trouvé ! Avec la bague de la Reine.

Galen ouvrit de grands yeux.

— Elle ne l'ôte jamais de sa main.

Il saisit la cordelette pour en toucher les fils de différentes couleurs.

— Rouge pour le désir, orange pour l'amour déchaîné, mais pourquoi ce vert ? D'habitude il est réservé à la rencontre d'un partenaire monogame. On ne mélange jamais ces trois couleurs.

— Même pour Andais, ça ne rime à rien. Pourquoi m'inviter à la Cour en grande pompe si c'est pour me faire risquer une exécution avant même mon arrivée ?

— Personne n'aurait pu prendre cette bague sans sa permission.

Un objet blanc apparut, coincé entre le siège et le dossier. Je m'aperçus qu'il s'agissait de l'extrémité d'une enveloppe.

— Ce n'était pas là tout à l'heure, observai-je.

— Non.

Galen ramassa son pull et l'enfila. Je saisis l'enveloppe et eus l'impression que quelqu'un en tirait l'autre bout avec insistance. La

gorge serrée, je parvins cependant à la récupérer. Mon nom apparaissait, tracé d'une belle écriture penchée : celle de la Reine.

Je la montrai à Galen qui continuait de se rhabiller.

— Ouvre-la, dit-il.

Je la retournai et vis un sceau de cire noire, intact. Je le brisai, ouvris l'enveloppe et en sortis une feuille de beau papier blanc.

— Qu'est-ce qui est écrit dessus ?

Je lus à haute voix :

— « Pour la Princesse Meredith NicEssus. Prends cet anneau. C'est un cadeau en gage de ce qui suivra. Je tiens à le voir à ton doigt lorsque nous nous rencontrerons. » Elle a même signé de son nom. Décidément, je n'y comprends plus rien.

— Regarde.

Il me montrait une petite pochette de velours émergeant à son tour des coussins. Elle n'était pas là quand j'avais pris l'enveloppe.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Galen la saisit avec délicatesse ; elle était très petite et ne contenait qu'un morceau de soie noire.

— Passe-moi l'anneau, dit-il.

Je le fis glisser de son lien et le présentai sur ma paume ouverte à Galen. Le métal froid se réchauffa à mon contact et je crus qu'il allait me brûler. Mais il resta tiède et animé d'une sorte de pulsation. Soit il était enchanté, soit...

Je le tendis à Galen.

— Tiens, prends-le et dis-moi ce que ça te fait.

Il l'attrapa entre deux doigts et le posa dans sa paume où le bijou se mit à scintiller doucement.

Rien d'autre ne se produisit.

— Il est tiède ? demandai-je.

Galen eut l'air surpris.

— Tiède ? Non, pourquoi ?

— Parce qu'à mon contact, il l'est.

Il rangea l'anneau dans son carré de soie qu'il glissa ensuite dans la pochette apparemment faite pour lui, mais certainement pas pour la cordelette qui l'accompagnait.

— Je ne crois pas que ce sort provienne de la Reine, souffla-t-il. Elle a dû laisser cette bague dans le carrosse pour t'en faire cadeau, comme elle l'explique dans le message.

— Et c'est quelqu'un d'autre qui l'aura ensorcelé.

— Oui, Merry. L'anneau a été chargé d'un envoûtement tellement subtil que nous avons failli ne pas nous en apercevoir.

— C'est vrai, j'ai même cru que c'était moi qui perdais la tête. Si on avait eu affaire à un vulgaire sortilège de luxure, nous nous en serions aperçus tout de suite.

À la Cour Unseelie, il n'y avait pas beaucoup de gens capables d'une telle habileté. L'amour n'était pas notre spécialité. Tandis que la luxure...

Galen semblait avoir deviné mes pensées :

— Il n'y a que trois personnes, cinq au maximum, qui puissent jeter un tel sort. Aucune d'entre elles n'est vraiment ton ennemie. Peut-être ne t'aiment-elles pas beaucoup, mais de là à te nuire à ce point...

— Disons que ceci devait être valable il y a trois ans... Entre-temps, on peut avoir changé d'avis ou simplement d'alliances.

— Je te jure que je n'ai rien remarqué de frappant.

— Comme si tu étais capable de remarquer des manigances politiques qui se trament dans ton dos !

— Bon, d'accord ! Je ne suis pas un as dans ce domaine mais Barinthus est plus doué que moi et il ne m'a jamais informé de tels revirements.

Je ressortis l'anneau de sa pochette et, avant même de le déposer sur ma paume, j'en éprouvai la tiédeur ; je fermai la main dessus et la chaleur s'étendit jusqu'à mon poignet. La bague, la bague de ma tante s'accordait avec ma chair. Cela plairait-il à la Reine ou la mettrait-il en colère ? D'un autre côté, si elle ne voulait pas que je m'entende avec ce bijou, pourquoi me l'aurait-elle donné ?

— On dirait que tu es ravie, observa Galen. Pourquoi ? Tu viens pourtant d'échapper à un piège mortel. Tu ne l'as pas déjà oublié, j'espère ?

Il scrutait mon visage avec un rien d'anxiété.

— Si l'anneau se réchauffe ainsi à mon contact, c'est qu'il me reconnaît et c'est un objet de pouvoir...

Le siège parut tressaillir sous moi. Je sursautai.

— Tu as senti ça ?

— Oui, dit Galen.

La lumière du plafonnier s'éclaira et je sursautai de nouveau.

— C'est toi qui as fait ça ? demandai-je.

— Non.

— Moi non plus.

Cette fois, je vis le coussin de cuir littéralement expulser l'objet, un bijou d'argent qui scintillait, comme animé d'une vie propre. J'eus presque peur de le toucher mais le siège continua de remuer jusqu'à ce que l'objet apparaisse en pleine lumière. Je constatai alors que c'était un bouton de manchette.

Galen le prit et me le tendit. La lettre « C » y était finement gravée.

— Il y a un an, la Reine en a fait fabriquer de semblables pour chacun de ses gardes, personnalisés avec notre initiale.

— Si je comprends bien, c'est un garde qui a jeté ce sortilège et qui a voulu cacher la lettre et la pochette dans les sièges ?

— Oui, et la voiture a conservé un de ses boutons de manchette pour te le montrer.

— Heu... merci, voiture, murmurai-je.

Par chance, celle-ci ne me répondit pas mais je savais qu'elle m'avait très bien comprise. Je la sentais qui m'observait, comme quand il nous semble que quelque chose vous brûle la nuque et qu'en se retournant, on se rend compte que quelqu'un nous regarde.

— Ces boutons de manchette, il y en avait aussi pour les gardes du Prince ?

— Oui, la Reine a toujours aimé habiller les guerrières de son fils en chemises d'homme. Elle trouve ça élégant.

— Ce qui ajoute donc cinq ou six personnes à notre liste de suspects.

— Six.

— Depuis quand savait-on que la Reine allait m'envoyer le Chariot Noir à l'aéroport ?

— Barinthus et moi n'étions au courant que depuis deux heures.

— Alors ils ont dû faire vite. À moins que ce sortilège ne m'ait pas été destiné. Peut-être traînait-il dans la voiture depuis un moment, pour quelqu'un d'autre.

— Alors nous avons eu de la chance car, s'il nous avait été destiné, nous ne nous en serions peut-être pas aperçus à temps.

Je rangeai la bague dans sa pochette et récupérai mon col roulé. Sans trop savoir pourquoi, je voulais être habillée avant d'enfiler cet anneau. Je levai la tête vers le plafond :

— C'est tout ce que tu voulais nous montrer, voiture ?

Le plafonnier s'éteignit.

Bien que je me sois attendue à cette réaction, je ne pus m'empêcher de sursauter.

Galen émit un sifflement et s'écarta de moi, visiblement impressionné.

— Je n'ai jamais voyagé dans cette voiture avec la Reine, mais j'ai entendu dire...

— Qu'elle lui répondait régulièrement.

— Et maintenant à toi.

— Le Chariot Noir possède ses pouvoirs propres ; je n'ai pas du tout la prétention de le contrôler. Il entend ma voix et, s'il faut y voir autre chose... seul le temps le dira.

— Tu as atterri à Saint Louis il y a à peine une heure et tu as déjà eu droit à un attentat. C'est encore pire qu'avant ton départ de la Cour.

— Te voilà pessimiste maintenant, Galen ?

— Oui, depuis que tu as quitté la Cour.

Il avait l'air tellement triste que je lui caressai la joue.

— Si tu savais comme tu m'as manqué !

— Pas autant que la Cour, protesta-t-il. Je la vois dans tes yeux, cette vieille ambition qui refait surface.

— Je ne suis pas ambitieuse au sens où l'est Cel, par exemple. Je ne demande qu'à pouvoir me promener à travers cette Cour dans une relative sécurité et, malheureusement, ça va exiger une certaine habileté politique.

Posant la pochette sur mes genoux, je passai mon pull puis mon pantalon avant de remettre mon pistolet et mes couteaux à leur place. Pour finir, j'enfilai ma veste.

— Ton rouge à lèvres est parti, remarqua Galen.

— En fait, il est sur toi, maintenant !

À l'aide du miroir que j'avais dans mon sac, je me remaquillai un peu et Galen effaça le rouge de ses lèvres. Puis je me donnai un coup de brosse et me sentis enfin prête.

J'examinai la bague dans la semi-obscurité. Elle était trop grande pour mon annulaire, aussi la passai-je à mon index. J'avais instinctivement choisi la main droite. Le contact de l'anneau me fut aussitôt agréable, tiède, chaleureux, comme s'il attendait de voir ce que j'allais faire de lui. À moins que ce ne fût lui qui se demandât ce qu'il devait faire de moi ! Mais j'avais confiance en ma magie. Cette bague n'était pas néfaste, mais je ne devais pas pour autant me sentir à l'abri d'accidents. La magie opérait comme n'importe quel outil : il fallait la traiter avec respect de peur qu'elle ne se retourne contre vous. La plupart des magies n'étaient guère plus dangereuses qu'une scie circulaire, mais elles pouvaient toutes tuer.

Je tâchai d'enlever l'anneau mais il résista. Mon cœur se mit à battre plus fort, ma gorge se serra. Je tirai dessus comme une folle et puis renonçai, tâchant alors de reprendre mon souffle, de respirer calmement. Après tout, il s'agissait là d'un cadeau de la Reine. Sa seule vue ne pouvait que m'attirer le respect de la plupart des gens. Tout comme la voiture, il possédait ses propres priorités. Il ne voulait pas quitter mon doigt et il y resterait jusqu'à ce qu'il change d'avis, à moins que je ne trouve moi-même le moyen de l'enlever. Il ne me gênait pas. Je n'avais pas besoin de m'affoler.

Je montrai ma main à Galen.

— Il ne veut pas s'en aller.

— Comme avec la Reine. Avant.

Apparemment, il voulait me rassurer. Il en profita pour me baiser les doigts et, au moment où sa peau effleura l'anneau, le contact provoqua une réaction électrique. Ou plutôt magique. Galen me relâcha aussitôt et se tassa sur son siège.

— J'aimerais bien savoir si Barinthus fait le même effet à cette bague.

— Moi aussi.

La voix de l'intéressé retentit dans l'interphone :

— On arrive chez ta grand-mère dans cinq minutes.

— Merci.

Je me demandai ce qu'il dirait quand il verrait cet anneau. Il avait été le plus proche conseiller de mon père, son ami. On l'appelait Barinthus le Faiseur de Rois et, après la mort de mon père, il était devenu mon ami et mon conseiller. Certains à la Cour le surnommaient Faiseur de Reines mais seulement dans son dos, jamais en face. Il faisait partie de ces rares personnages, à la Cour, qui auraient été capables de surpasser mes assassins en puissance magique. Mais s'il s'était manifesté et les avait détruits, j'aurais perdu le peu de crédibilité que j'avais parmi les Sidhes. Il avait dû se contenter de me regarder me défendre moi-même, sans pouvoir intervenir, mais il m'avait conseillé de me montrer impitoyable.

Parfois, ce n'est pas la quantité de pouvoir que l'on manie qui est importante, mais ce que l'on est prêt à en faire. « Fais-toi craindre de tes ennemis, Meredith ! » me répétait Barinthus, et je m'y étais efforcée autant que possible. Mais jamais je ne me ferais autant craindre que lui. Il pouvait détruire des armées entières d'une seule pensée. Autant dire que ses ennemis faisaient un grand détour quand il arrivait dans leurs parages.

Autant dire, aussi, que, si on voulait nager parmi les requins, on avait tout intérêt à se faire accompagner d'un ancien dieu de la mer âgé de six mille ans. J'adorais Galen mais je m'inquiétais pour lui. J'avais peur qu'il ne mette sa vie en danger à force de me fréquenter. Tandis que je ne me faisais aucun souci pour Barinthus. Si l'un de nous devait enterrer l'autre, ce serait forcément lui.

Chapitre 22

Grand-mère s'était réservé le dernier étage de la maison. À l'époque où cette monstruosité victorienne était neuve, ces pièces servaient de chambres de bonnes, glaciales en hiver, suffocantes en été. Mais l'air conditionné et le chauffage central avaient mis un terme à ces inconvénients. On avait abattu quelques murs afin d'installer un confortable séjour avec d'un côté une salle de bains et une petite pièce sans affectation particulière et, de l'autre, sa chambre à coucher. Nous primes place dans le séjour aux murs blanc, crème et rose, sur un petit canapé tapissé de roses, tellement encombré de coussins que je dus les entasser dans un coin en une montagne incongrue de fleurs et de dentelles.

Le thé était servi dans un délicat service de porcelaine et c'était toute une histoire que de saisir la tasse au vol alors qu'elle flottait au-dessus de la table basse en direction de mes mains. Le truc consistait à rester immobile. « N'essaie pas de l'attraper, tu vas tout renverser. Attends, et si la personne qui la fait léviter est douée, la tasse viendra effleurer ta main et tu pourras la prendre », répétait toujours Grand-mère. J'avais souvent pensé que ma première vraie leçon de patience avait ainsi consisté à guetter l'arrivée d'une tasse de porcelaine à proximité de ma main.

Une fois de plus, je me concentrai pour ne pas répandre une goutte de thé et pour sortir un cube du sucrier en lévitation. Tout cela en me souvenant, par-dessus le marché, que je me retrouvais face à ma grand-mère après trois années de séparation.

Mais mille questions m'occupaient l'esprit. Qui avait tenté de nous piéger dans la voiture ? Fallait-il y déceler la patte de Cel ? Pourquoi la Reine désirait-elle tant me voir rentrer ? Qu'attendait-elle de moi ? On appelait les courses hippiques le sport des Rois mais pour moi ce n'était pas leur sport principal. Celui-ci consistait plutôt à naviguer entre survie et ambition.

La voix de Grand-mère me ramena sur Terre, dans un tressaillement qui éloigna quelque peu la tasse en train de flotter devant moi.

— Pardon, balbutiai-je. Je n'ai pas entendu...

— Ma chérie, tu as les nerfs tendus à craquer.

— Je n'y peux rien.

— Ne me raconte pas que la Reine t'a fait revenir ici pour t'offrir à tes ennemis sur un plateau.

— Si elle possédait un minimum de logique, je ne dis pas... mais avec elle, on ne sait jamais.

Grand-mère poussa un soupir. Elle était encore plus menue que moi et mesurait moins d'un mètre cinquante. Il fut un temps où je la trouvais imposante, au point de me croire à l'abri de tout quand j'étais dans ses bras, lorsque ses longs cheveux bruns ondulés se répandaient sur ses épaules comme un rideau de soie. Elle avait la peau tannée et quelque peu ridée, mais cela n'avait rien à voir avec l'âge. Des yeux immenses et de longs cils lui dévoraient le visage et elle n'avait, pour ainsi dire, pas de nez et seulement une bouche minuscule. Son visage m'avait toujours fait penser à une tête de mort cuivrée. On pouvait voir les deux trous qui lui servaient de cavités nasales là où aurait dû être son nez, comme si le nez lui-même avait été coupé. Cela ne provenait pas d'un accident, elle était née ainsi. Mon arrière-grand-mère la trouvait très jolie et son père humain, mon arrière-grand-père, lui avait dit qu'elle était une ravissante petite fille, parce qu'elle ressemblait à sa mère, la femme qu'il aimait.

J'aurais aimé connaître cet homme mais c'était un humain de pure souche qui vivait au XVII^e siècle, bien trop longtemps avant ma naissance. J'aurais pu rencontrer mon arrière-grand-mère si elle n'était pas morte au cours d'une des grandes guerres qui opposèrent humains et Feys en Europe. En tant que Brownie, elle n'avait rien à y voir, mais tout refus de conscription équivalait à une trahison, passible d'exécution.

Les chefs sidhes trouvaient toujours le moyen de vous avoir.

La soucoupe de porcelaine effleura ma main et je tendis prudemment les doigts pour la saisir. Il eût été plus facile de la prendre en glissant ma paume entière en dessous, mais cela ne se faisait pas. On m'avait enseigné comment prendre le thé avec des manières qui n'avaient plus cours depuis au moins cent ans. Ensuite, il s'agissait de veiller à ce que la tasse, emplie de liquide brûlant et soudain soumise à l'attraction terrestre, ne devienne pas plus lourde que prévu. Quand on manquait d'entraînement, on commençait toujours par répandre quelques gouttes par-dessus bord. Il n'y avait pas de quoi rougir.

Je ne répandis rien du tout. Grand-mère m'avait donné ma première leçon quand j'avais cinq ans.

— J'aimerais pouvoir te dire ce que trame la Reine, mon enfant, mais je n'en sais rien. Je ne peux rien faire d'autre pour toi que te nourrir. Prends des pâtés. Je sais que c'est un peu lourd pour le thé mais tu les aimes tant !

— Ils sont fourrés au mouton ?

— Avec des navets et des pommes de terre, comme tu les préfères.

Je souris.

— Tu sais, ils serviront à manger ce soir, au banquet.

— Mais tu ne veux pas en prendre un tout de même ?

Bien sûr que j'en voulais un. Je me servis et une petite assiette vint aussitôt flotter sous le pâté que j'avais choisi. En même temps, j'interrogeai ma grand-mère :

— Que penses-tu de cette histoire d'anneau ?

— Rien.

— Comment cela ?

— Ma chérie, je manque d'informations pour te donner la moindre opinion.

— Tu ne penses pas que Cel aurait pu vouloir nous supprimer, Galen et moi ? Le pire, c'est que celui qui nous a tendu ce piège n'aurait pas hésité une seconde à sacrifier Galen pour se débarrasser de moi, comme s'il ne comptait pour rien.

Le pâté sentait délicieusement bon mais, tout d'un coup, je n'avais plus faim. Même le thé que j'avais bu se retournait dangereusement dans mon estomac. J'étais incapable de manger quand j'étais énervée. Je posai donc le pâté sur la soucoupe flottante qui retourna d'elle-même sur la table basse.

Grand-mère me prit la main. Elle se faisait toujours les ongles, d'un bordeaux intense joliment assorti à la couleur de sa peau.

— Je n'ai jamais poussé très loin l'étude de la magie, Merry. Pour moi, c'est plutôt une question d'instinct. Néanmoins, si celui qui vous a tendu ce piège voulait vous supprimer, pourquoi aurait-il laissé ce fil vert, symbole de la fidélité et de l'accomplissement familial ? Pourquoi ajouter cela ?

— A mon avis, ce sortilège n'avait pas été prévu pour cet emploi et on l'a jeté dans la voiture à la dernière minute. Sinon, pour quelle raison le sortilège aurait-il été là ?

— Je ne sais pas, ma pauvre chérie.

Je tendis la main pour faire briller l'anneau dans un rayon de soleil automnal.

— En tout cas, celui qui l'a déposé dans la voiture s'est servi de cette bague pour augmenter sa magie. Il savait donc qu'elle s'y trouverait. À qui la Reine aurait-elle confié un tel secret ?

— Les gens à qui elle fait confiance sont rares. On ne peut pas en dire autant de ceux qui ont peur de lui déplaire. Elle pourrait avoir remis cette bague et ce message à n'importe qui, certaine qu'il n'oserait pas aller contre ses désirs. L'idée qu'un de ses gardes pourrait lui désobéir ne lui viendrait même pas. Mais, ma chérie, j'ai l'impression que tu ne vas manger aucun de ces bons petits pâtés. Je vais les faire envoyer en bas, ils trouveront certainement preneur.

— Pardon, Grand-mère. Je ne peux rien avaler quand je suis

énervée.

— Ne t'inquiète pas. Ils ne seront pas perdus.

Elle fit un geste et la porte s'ouvrit sur le palier. Les assiettes prirent, en rangs serrés, le chemin de la sortie.

— À quoi bon vouloir nous faire exécuter, Galen et moi ? continuai-je.

Les assiettes poursuivaient leur ballet vers l'escalier mais mon aïeule se tourna vers moi sans provoquer le moindre heurt ni renverser une goutte de thé :

— Demande-toi plutôt dans quel but on aurait pu lier à la bague de la Reine un sortilège de luxure qui t'était destiné ?

— Mais il ne m'était pas destiné. N'importe qui aurait pu emprunter cette voiture.

— Tu en es sûre ?

Grand-mère me reprit la main pour tâter l'anneau d'argent. Aucune réaction ne se produisit.

— Ce bijou appartient à la Reine et tu fais partie de sa famille. En fait, il n'a fallu qu'un hasard dans l'ordre des naissances pour qu'Essus ne devienne pas Roi. Aujourd'hui, tu serais déjà Reine, à la place d'Andais. Et ce serait ton cousin Cel qui arriverait en deuxième position dans l'ordre de succession du trône, pas toi.

— Mon père n'a jamais approuvé la façon dont Andais régnait.

— J'en connais qui le poussaient à supprimer sa sœur pour prendre sa place.

Je ne cachai pas ma surprise :

— J'ignorais qu'on le savait.

— D'après toi, pourquoi est-il mort ? Certains ont eu peur qu'il ne passe à l'acte, ce qui aurait déclenché une guerre civile.

A mon tour, je saisis la main de ma grand-mère :

— Tu sais qui l'a fait assassiner ?

— Il y a longtemps que je te l'aurais dit si je l'avais su. Je n'ai jamais fait partie des cabales de la Cour. J'étais tolérée dans certains cercles, rien de plus.

— Père faisait plus que te tolérer.

— Certes ! Il m'a offert l'incalculable cadeau de m'autoriser à te voir grandir et devenir femme. Je lui en serai toujours reconnaissante.

— Moi aussi.

Grand-mère se raidit un peu, les mains posées sur ses genoux. De toute évidence, elle était mal à l'aise.

— Si seulement ta mère avait compris combien il était bon ! Mais non, elle se laissait aveugler par la seule idée que c'était un Unseelie. Je savais bien qu'elle regretterait d'avoir été le prix d'un traité de paix. Le Roi Taranis a traité Besaba comme du bétail. Ce n'était pas correct.

— Ma mère rêvait d'épouser un Prince de la Cour Seelie mais eux ne voulaient pas la toucher. Malgré sa taille et sa beauté, ils avaient peur de la prendre dans leur lit. Ils avaient peur de se souiller, de mêler leur sang trop pur au sien. Surtout depuis que sa sœur jumelle, Eluned, s'était retrouvée enceinte après une seule nuit avec Artagan, le forçant ainsi à l'épouser.

— Ta mère a toujours accusé Eluned de l'avoir empêchée d'épouser un Seelie.

— C'est vrai, approuvai-je, surtout quand ma cousine est née. Elle... elle te ressemblait.

— Je sais ce que les Seelie pensent de mon apparence, ma chérie. Je sais ce que mon autre fille pense des femmes de la famille.

— Mère a accepté d'être « prêtée » à mon père parce que le Roi Taranis lui avait promis un parti royal quand elle reviendrait. Après trois années passées au milieu de l'impure, de l'impie Cour Unseelie, elle pensait pouvoir prétendre à un fiancé Seelie. Elle ne devait pas s'attendre à se trouver enceinte dès la première année.

— Ce qui rendit ce mariage à l'essai permanent, conclut Grand-mère.

— C'est pourquoi, à la Cour Seelie, je suis le Fléau de Besaba. Ma naissance l'a liée à la Cour Unseelie. Elle m'en a toujours voulu.

— J'aime ma fille mais elle... ne sait pas toujours bien qui elle aime ni pourquoi.

Quant à moi, j'estimais plutôt que ma mère n'aimait qu'elle-même et ne s'attachait qu'à ses propres ambitions, mais je n'en dis rien.

Le soleil commençait à baisser à l'horizon.

— Il faut encore que je passe à l'hôtel pour me changer en vue des festivités.

— Tu devrais habiter ici.

— Non, et tu sais très bien pourquoi.

— J'ai mis une protection sur la maison et le parc.

— Quelle protection pourrait résister à la Reine de l'Air et des Ténèbres ? Ou à quiconque voudrait me tuer ? C'est impossible.

J'étreignis Grand-mère et ses bras minces m'enlacèrent, me serrant avec une force surprenante pour un corps si fragile.

— Fais bien attention à toi cette nuit, Merry. Je ne supporterais pas de te perdre.

En caressant ses magnifiques cheveux, j'aperçus une photo derrière elle, un portrait d'Uar le Cruel, son ex-époux. Un athlète de haute taille qu'il avait fallu faire asseoir pour qu'elle ne disparaisse pas complètement à côté de lui. Elle avait posé une main sur son épaule. Il possédait une énorme crinière blonde qui lui retombait en vagues autour de lui, et il portait un costume noir avec une chemise

blanche. Rien d'extraordinaire dans tout cela, si ce n'avait été son visage à la beauté... remarquable, avec ses prunelles bleues aux bordures marine. Il était doté de tous les charmes dont une femme, humaine ou fey, pouvait rêver. Mais on ne l'avait pas surnommé « le Cruel » uniquement parce qu'il avait engendré trois fils monstrueux.

Il battait ma grand-mère car il la trouvait laide et qu'elle n'était pas de sang royal. Il la battait parce qu'elle portait ses deux filles jumelles, et que leur mariage était forcément devenu définitif, à moins qu'elle n'accepte d'y mettre un terme. Avec Grand-mère et Uar, définitif prenait un sens particulier.

Il y avait à peine trois ans qu'elle lui avait accordé une version fey du divorce. C'était à l'époque où j'avais quitté la Cour. Je m'étais même demandé si elle ne l'avait pas fait pour qu'il intervienne en ma faveur auprès d'Andais. Il était puissant et la Reine respectait son pouvoir. Sans vouloir prétendre qu'Uar l'avait menacée, je n'irais pas non plus jusqu'à affirmer le contraire. Au moins dut-il lui conseiller de me laisser tranquille un certain temps.

Je me détachai d'elle et fixai intensément ce visage et ces yeux bruns qui me rappelaient tellement ceux de ma mère.

— Au fait, pourquoi lui as-tu accordé le divorce, il y a trois ans ?

— Parce que l'heure était venue de le laisser partir.

— Est-ce qu'il est intervenu pour moi auprès d'Andais ? Ce n'était pas le prix de sa liberté, par hasard ?

Grand-mère éclata de rire.

— Mon enfant ! Tu vois ce vieux plein de soupe se présenter devant la Reine de l'Air et des Ténèbres ? Il ne s'est pas encore remis de la honte d'avoir vu ses trois fils expulsés de sa Cour et être obligés de servir Andais.

— Mes cousins ne sont pas si terribles que ça. De nos jours, on fabrique des gants chirurgicaux si fins qu'ils en deviennent invisibles. Ainsi, mes cousins ne risquent plus d'empoisonner tous les gens qu'ils touchent.

Grand-mère m'étreignit de nouveau.

— En tout cas, les doigts empoisonnés interdisent l'accès à la garde royale et au sang royal !

— Bon... peut-être. Mais en dehors des Princesses, il y a encore des femmes qui seraient d'accord pour...

— À la Cour Unseelie, je n'en doute pas.

Devant mon regard interdit, elle me fit la grâce de paraître un peu gênée.

— Pardon, Merry. C'était plutôt déplacé de ma part. Je devrais pourtant savoir qu'il n'existe pas une telle différence entre les deux Cours.

— Il faut que j'aille à mon hôtel.

Elle m'accompagna à la porte en me tenant par la taille.

— Sois prudente, ce soir, promets-moi.

— Promis.

Nous restions sur le palier sans plus trop savoir que nous dire et je finis par rompre ce malaise :

— Je t'aime, Grand-mère.

— Moi aussi, ma petite.

Deux larmes coulaient de ses grands yeux bruns. Elle m'embrassa de ses lèvres minces qui m'avaient toujours prodigué plus de tendresse et d'amour que le beau visage ou les mains blanches de ma mère. Ses larmes tièdes trempèrent mes joues et elle m'étreignait encore alors que je commençais à descendre. Il fallut bien nous séparer lorsque j'atteignis la marche suivante et je sentis ses doigts trembler dans les miens.

Plusieurs fois, je me retournai sur la petite silhouette brune en haut de l'escalier.

Il paraît qu'il ne faut jamais regarder en arrière, mais quand on ne sait pas ce qui vous attend, que reste-t-il si ce n'est de regarder ce que l'on laisse derrière soi ?

Chapitre 23

L'hôtel avait le charme d'une boîte de Kleenex fraîchement entamée. Fonctionnel, passablement décoré, mais tout de même un hôtel strictement impersonnel, avec toute la banalité navrante qui caractérise ce genre d'endroit.

Mes bagages sous le bras, Barinthus et Galen me suivirent à travers le hall. Je portais mon sac cabine à la main. Je préférais me charger moi-même de mes armes même si je n'avais aucun espoir de pouvoir les sortir à temps en cas de nécessité. D'une certaine manière, il était rassurant de les savoir à portée de la main.

Je n'avais atterri à Saint Louis que quelques heures plus tôt et j'avais déjà eu droit à un piège mortel, tant pour moi que pour Galen. Ce qui n'avait rien de spécialement rassurant. Et les choses ne s'annoncèrent pas mieux quand je vis qui m'attendait à la réception.

Barry Jenkins nous avait précédés. J'avais fait ma réservation au nom de Merry Gentry, pseudonyme que je n'avais jamais utilisé à Saint Louis. Autrement dit, Jenkins savait que c'était moi. Et zut !

Il s'était arrangé pour que tous les autres reporters soient au courant de mon arrivée et je ne pouvais rien y faire. Il serait trop content si je le priais de se tenir tranquille, Galen m'effleura doucement le bras. Il avait vu, lui aussi. Il m'accompagna jusqu'au comptoir, comme s'il craignait ma réaction. C'était sans doute à cause de l'expression de Jenkins lorsqu'il se leva de son siège. On aurait dit qu'il m'en voulait personnellement, qu'il ferait tout pour me faire mal. Non pas qu'il risquât de me sauter dessus ou de me poignarder mais, s'il pouvait écrire quelque chose de méchant sur moi, il ne se gênerait pas.

L'hôtesse sourit de toutes ses dents à Barinthus. Lui sembla s'en soucier comme d'une guigne. Je ne l'avais jamais vu se départir de son air guindé, encore moins plaisanter ou pousser les limites des interdits que la Reine avait placés autour de lui. Il semblait les accepter tels quels.

La femme m'effleura la main en me tendant ma clé et je sentis instantanément ce qu'elle pensait : elle voyait Barinthus dans des draps blancs, ses cheveux irisés répandus comme un lit de soie autour de son corps nu.

Son désir était si imagé, si fort, que j'en serrai les poings. Je vis que son corps était tendu comme un arc. Elle dévisageait Barinthus d'un air tellement gourmand que je lui dis ce qui me venait à l'esprit,

sans y réfléchir davantage, histoire de la décourager :

— Arrêtez de le déshabiller du regard.

Elle ouvrit la bouche pour protester mais resta sans voix, se passant la langue sur les lèvres. Et puis elle se contenta de hocher la tête.

Je me penchai vers elle.

— Votre imagination ne lui rend pas justice, ajoutai-je.

Ses yeux s'écarquillèrent et le suivirent alors qu'il s'éloignait paisiblement vers l'ascenseur.

Je percevais toujours ce qu'elle ressentait. Cela m'arrivait parfois, comme on peut capter des images ou des sons sur des écrans de télévision ou sur des postes de radio. Mais ma longueur d'onde était plutôt étroite : je ne percevais à peu près que le désir, et seulement chez les humains – jamais chez les autres Feys. Je ne savais pas pourquoi.

— Voulez-vous que je lui demande d'ôter son manteau pour que vous puissiez mieux voir ?

Cela la fit rougir et l'image qu'elle avait bâtie dans son esprit s'effaça pour faire place à la honte. Son esprit n'était plus maintenant qu'un amas d'idées confuses. En tout cas, j'étais débarrassée de ses pensées, de ses émotions.

À la Cour Seelie, l'un des anciens dieux de la fertilité m'avait dit que cette faculté de percevoir les émotions sensuelles des autres pouvait s'avérer très utile quand on cherchait des prêtres ou des prêtresses pour son temple. Les personnes douées d'une grande sensualité avaient leur usage dans les cérémonies ; il suffisait de canaliser leur énergie sexuelle pour la magnifier et en faire bénéficier l'assistance. Il fut un temps où la sensualité était un signe de fertilité. Malheureusement, cela n'a rien à voir.

Si désir avait signifié fertilité, aujourd'hui les Feys peuplèrent la terre entière. C'est en tout cas ce que laissaient croire les vieilles histoires. L'hôtesse serait très déçue si elle apprenait que Barinthus avait fait vœu de chasteté. S'il était descendu à l'hôtel, je l'aurais prévenu de se méfier d'elle car elle me semblait du genre à entrer par mégarde dans certaines chambres après son travail. Mais Barinthus serait de retour à la colline sacrée avant la nuit tombée. Inutile donc de s'inquiéter.

Jenkins s'était rapproché des ascenseurs et souriait adossé au mur. Il tentait d'engager une conversation avec Barinthus tandis que Galen et moi approchions. Mais, avec la superbe que seul un dieu pouvait se permettre, mon garde bleu faisait comme s'il n'avait affaire qu'à un insecte vaguement importun. C'était pire que du dédain. Il ne le voyait même pas.

J'aurais aimé être capable de ce mépris tranquille.

— Tiens, Meredith, vous ici ? lança le journaliste d'une voix aussi mielleuse que cruelle.

Je m'efforçai de l'ignorer avec une indifférence digne de celle de Barinthus mais, si l'ascenseur n'arrivait pas plus vite, je ne tiendrais pas.

— Merry Gentry ! Quelle drôle d'idée ! Vous n'avez rien trouvé de mieux ? C'était tellement prévisible que j'ai tout de suite pensé à vous.

Il devait bluffer. Une réponse me vint instantanément à l'esprit et je ne pus m'empêcher de la lui assener :

— Vous croyez que je me serais contentée de ce pseudonyme si j'avais voulu me cacher ? Je m'en fiche éperdument !

Il parut accuser le coup puis se redressa, se rapprochant assez de moi pour me toucher.

— Autrement dit, vous vous en fichez qu'on le mentionne dans l'article ?

— Je me contrefiche de ce que vous publiez. En revanche, vous êtes beaucoup trop près de moi. D'ailleurs, ce hall est trop petit pour que vous respectiez votre assignation des quinze mètres.

Je me tournai vers Galen et ajoutai :

— Pourrais-tu demander à la réception d'appeler la police ?

— Avec plaisir, dit Galen.

— Ils ne peuvent rien contre moi, lâcha Jenkins.

— C'est ce qu'on verra.

Galen s'adressa à l'hôtesse qui avait fait les yeux doux à Barinthus. Maintenant c'était mon beau compagnon vert qu'elle déshabillait du regard. Heureusement qu'elle n'était pas à portée de ma main, parce que, si le don de percevoir le désir des autres pouvait être utile dans la recherche de prêtres ou de prêtresses pour un temple, dans la vie de tous les jours, ça devenait franchement agaçant.

Jenkins ne me quittait pas de l'œil.

— Je suis tellement, tellement content que vous soyez rentrée, Meredith !

Il susurrail ces mots avec l'aménité d'un serpent à sonnette, sa haine en devenait presque palpable.

À la réception, l'hôtesse venait de décrocher son téléphone. Peu après, deux types se dirigèrent vers nous d'un pas décidé. Le badge de l'un d'eux mentionnait que nous avions affaire au sous-directeur.

— Barry, marmonnai-je, il va falloir lever le camp ou c'est la police qui vous y contraindra.

— Rien ne pourrait m'éloigner de vous, Meredith. Mes mains me démangent et ça veut dire que je tiens un excellent article. Elles me démangent si fort que je pourrais me gratter jusqu'au sang. Il va se passer de grandes choses autour de vous.

— Mazette, Barry ! Depuis quand êtes-vous prophète ?

Il se pencha si près que je perçus les effluves de son eau de Cologne sous l'odeur du tabac.

— Un jour, sur le bord d'un chemin de campagne, j'ai eu une révélation. Depuis, j'ai le don de double vue.

Les employés de l'hôtel arrivaient sur nous. Jenkins se rapprocha encore. De loin, on aurait facilement pu croire qu'il m'embrassait.

— Les dieux rendent d'abord fous ceux qu'ils veulent perdre, murmura-t-il.

Les employés le prirent par les épaules et l'entraînèrent loin de moi. Il se laissa faire sans résister.

— Ils vont le garder dans le bureau du directeur jusqu'à l'arrivée de la police, indiqua Galen. Mais tu sais qu'ils ne l'arrêteront pas pour autant.

— Je sais, il n'y a pas encore de lois contre le harcèlement dans le Missouri.

Cela me donna une idée amusante. Si je pouvais inciter Jenkins à me suivre jusqu'en Californie, là ce serait une autre histoire. À Los Angeles, on ne plaisantait pas avec ce genre d'obsédé. S'il m'importunait trop, je trouverais bien le moyen de l'entraîner dans un État où ces procédés étaient passibles de prison. Il m'avait embrassée de force devant la foule. C'est du moins ce que je pourrais prétendre devant des témoins impartiaux. Avec les lois adéquates, il passerait pour un très vilain garçon. (Il y avait des juges qui vous enfermeraient pour moins que ça.)

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent alors que je n'avais plus besoin d'être secourue. Super ! Nous nous retrouvâmes tous les trois dans la cabine tapissée de miroirs, chacun regardant son propre reflet dans la glace.

Seul Galen parla :

— Jenkins ne changera jamais. Pourtant, je pensais que tu avais fait le nécessaire pour l'impressionner.

J'écarquillai les yeux pour le faire taire mais trop tard.

— C'est toi qui le dis, marmonnai-je.

— Je me trompe ?

— Qu'est-ce que tu lui as fait, Meredith ? demanda Barinthus. Tu connais le règlement.

— Oui, oui, je le connais.

Prête à sortir, je me glissai devant mes compagnons, mais Galen me posa une main sur l'épaule.

— C'est nous, les gardes du corps. Laisse-nous sortir les premiers.

— Pardon, j'avais oublié.

— Tu as intérêt à t'y faire, intervint Barinthus. Je ne veux pas

que tu prennes un coup par manque d'attention. Nous sommes là pour courir les risques à ta place et te protéger.

Il appuya sur le bouton d'ouverture des portes.

— Je sais, Barinthus.

— Et pourtant, tu allais sortir devant nous.

Galen commença par jeter un coup d'œil dans le couloir.

— La voie est libre, annonça-t-il.

Il plongea dans un profond salut et sa tresse balaya la moquette. Cela me rappela le jour où j'avais vu, pour la première fois, ses longs cheveux se répandre sur le sol comme une fontaine verte ; je m'étais dit que les cheveux des hommes devraient ressembler à cela. Assez longs pour traîner jusqu'à terre, pour couvrir mon corps d'un drap de soie lorsque nous faisions l'amour. J'avais rouspété quand il les avait coupés mais en fait cela ne me regardait pas.

— Redresse-toi, Galen ! dis-je en sortant à mon tour, la clé électronique à la main.

Il partit devant moi, moitié en courant, moitié en dansant.

— Oh, non, gente dame ! C'est moi qui dois ouvrir votre porte.

— Arrête de faire le clown, je t'en prie !

Barinthus nous suivait sans mot dire, mes bagages sous le bras, comme un père qui surveille ses deux garnements. Ou plutôt non, il ne s'occupait pas plus de nous qu'il ne s'était tout à l'heure occupé de Jenkins. Je me retournai mais ne pus rien lire sur son visage neutre. Impénétrable, comme à son habitude. Je me souvenais pourtant d'une époque où il souriait un peu, où il lui arrivait même de s'esclaffer. Ne m'avait-il pas sortie toute gamine de l'eau dans un grand éclat de rire ? Je voyais encore ses cheveux qui flottaient autour de lui comme un nuage indolent. Je m'étais amusée à nager dans cette broussaille que j'emmêlais de mes petites mains. Nous riions ensemble. La première fois que je m'étais baignée dans l'océan Pacifique, j'avais irrésistiblement songé à lui. Je voulais lui montrer cette mer immense. À ma connaissance, il ne l'avait jamais vue.

Galen s'était planté devant la porte. Je m'arrêtai en route et attendis que notre compagnon bleu arrive à ma hauteur.

— Tu m'as l'air bien solennel, aujourd'hui.

Il posa sur moi son extraordinaire regard et battit de ses paupières transparentes. Il était inquiet. Il avait peur. Lui ? Pour moi ? Il avait semblé content de voir l'anneau que m'avait offert la Reine. Il l'avait été beaucoup moins en apprenant à quel sortilège nous avions échappé. Mais il ne l'avait pas été de façon excessive. Pour lui, ce n'étaient que broutilles quotidiennes. D'ailleurs, s'agissait-il d'autre chose ?

— Qu'est-ce qui se passe, Barinthus ? Tu me caches quelque chose ?

— Fais-moi confiance, Meredith.

— C'est ce que je fais, comme toujours.

Ce disant, je pris sa main libre. Il en parut tout ému.

— Ma pauvre petite Meredith ! Tu as toujours été un mélange de franchise, de réserve et de tendresse.

— Côté tendresse, ce n'est plus ce que c'était.

— La vie se charge d'étouffer en vous ce genre de disposition.

Il s'arrêta pour me baiser les doigts et, en effleurant l'anneau, ses lèvres envoyèrent une légère décharge qui traversa nos deux corps.

Lâchant ma main, il reprit aussitôt son air solennel.

— Qu'est-ce qu'il y a, Barinthus ? Dis-moi !

— Voilà longtemps que cette bague ne s'était pas animée ainsi.

— Quel rapport avec le reste ?

— Ce n'était plus qu'un morceau de métal, et voilà qu'elle revit.

— Et alors ?

Sans me répondre, il s'adressa directement à Galen :

— Dépêchons-nous. La Reine n'aime pas attendre.

Galen prit ma clé et ouvrit la porte, vérifia que la chambre ne nous réservait ni sortilèges ni aucun autre danger, tandis que nous attendions dehors.

— Explique-moi pourquoi l'anneau réagit avec Galen et toi et pas avec ma grand-mère.

— Parce que la Reine s'en servait pour choisir ses consorts.

— C'est-à-dire ?

— Il répond aux hommes qu'il juge dignes de toi.

— « Dignes de moi » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Seule la Reine connaît tous les pouvoirs de l'anneau. Je peux juste te dire qu'il est resté vivant durant des siècles à son doigt. S'il s'anime avec toi, cela me semble à la fois bon et mauvais, car elle pourrait fort bien piquer une crise de jalousie.

— Alors que c'est elle qui me l'a donné ?

— N'oublie pas qu'elle est la Reine de l'Air et des Ténèbres.

Comme si cela expliquait tout. D'une certaine manière, oui ; mais d'une autre, non. Ainsi que tout ce qui touchait à notre Reine, la réponse était paradoxale.

Galen revint à la porte :

— La voie est libre.

Barinthus passa le premier, l'obligeant à s'effacer devant lui.

— Qu'est-ce qu'il a ? me demanda Galen.

— C'est cette histoire de bague, je crois.

J'entrai dans la chambre, une petite boîte bleue, typique pour ce genre d'hôtel.

Barinthus posa ma valise sur l'un des deux lits.

— Fais vite, Meredith. Galen et moi devons encore nous changer

pour le dîner.

Ici, il était remarquablement assorti au décor. Bleu sur bleu. Dans une chambre verte, c'est Galen qui aurait fait l'affaire. Sympa de pouvoir assortir ses gardes du corps à la tapisserie. Cette idée me fit rire.

— Quoi ? demanda Barinthus.

— Tu vas très bien avec la chambre.

Il regarda autour de lui, comme s'il n'avait pas encore remarqué la tapisserie bleue, les couvre-lits marine et la moquette du même ton.

— En effet. Et alors ? Dépêche-toi d'aller te changer, s'il te plaît !

Il ouvrit ma valise pour donner plus de poids à ses paroles. Il avait beau y mettre des manières, c'était un ordre.

— Attends, on a un rendez-vous dont tu ne m'as pas encore avertie ?

Galen s'assit sur l'autre lit.

— Tu sais très bien que la Reine te réserve un accueil solennel. Elle ne serait pas contente si on arrivait en retard et encore moins si on ne portait pas les tenues qu'elle a choisies pour nous.

— Vous risqueriez des ennuis ?

— Pas si tu te dépêches.

Je m'enfermai dans la salle de bains avec mon bagage à main. J'avais rangé ma robe du soir sous mes armes pour le cas où mes bagages auraient été perdus. Je ne tenais pas à en acheter une en catastrophe, d'autant que rien ne garantissait que je trouverais dans les boutiques de l'hôtel une tenue qui convienne à la fois à ma tante et aux tendances actuelles de la Cour. Pour commencer, on n'acceptait pas les femmes en pantalon aux dîners de la Cour Unseelie. C'était peut-être sexiste, mais c'était comme ça. On ne paraissait qu'en robe du soir ou on restait dîner dans sa chambre.

J'enfilai une culotte de soie et de dentelle noire ainsi qu'un soutien-gorge à balconnet assorti. Puis ce furent les bas noirs, qui montaient très haut sur les cuisses. Le dicton humain qui voulait qu'on porte des sous-vêtements propres car on peut toujours être renversé par un bus s'appliquait fort bien à la Cour Unseelie, sauf qu'en l'occurrence on mettait des dessous élégants parce que la Reine risquait de les voir. De toute façon quand je m'habillais, j'aimais me sentir aussi soignée à l'extérieur qu'en dessous, même si personne n'allait s'en apercevoir.

Je me passai un peu d'ombre à paupières grise, du mascara, et suffisamment d'eye-liner pour faire ressortir l'or et l'émeraude de mes iris. J'appliquai enfin un rouge à lèvres très violent, bordeaux foncé, pour souligner le contraste avec ma peau blanche.

J'avais deux couteaux pliants Spyderco. J'en ouvris un, il avait

une lame effilée de quinze centimètres, il brillait comme de l'argent mais était en acier. Le modèle militaire. De l'acier ou du fer était indispensable contre les membres de ma famille. L'autre couteau était nettement plus petit, un Delica. On pouvait les agraffer tous les deux à ses vêtements. Je les refermai donc pour vérifier leur maniement et les mis en place. Le Delica trouva sa niche entre les baleines de mon soutien-gorge. Quant à l'autre, je le fixai le long de ma cuisse à l'aide d'une jarretière.

Je sortis du sac la robe bordeaux dont les bretelles étaient juste assez larges pour cacher mon soutien-gorge. Le corsage ajusté était en satin et le reste de la robe d'un tissu plus souple qui tombait droit jusqu'au sol. J'y ajoutai un boléro assorti, avec des revers de satin.

J'avais prévu un holster de cheville pour mon pistolet automatique, un 8 mm Beretta Tomcat. L'ensemble pesait près d'une livre. Il existait des armes à feu moins lourdes mais si je devais tirer sur quelqu'un, ce soir, il me fallait autre chose que les habituels calibres 22. L'ennui, avec les étuis de cheville, c'était qu'ils vous donnaient une démarche un peu bizarre ; on avait vaguement tendance à traîner le pied. Pour tout arranger, cela risquait de filer les bas que je portais mais je n'avais pas trouvé d'autre endroit pour cacher mon pistolet. Tant pis pour mon bas.

J'essayai de marcher avec mes chaussures bordeaux à talons. Ils ne faisaient que cinq centimètres, ce qui était préférable pour avancer vite. Avec une robe aussi longue, personne ne remarquerait leur taille. J'avais fait faire mon ourlet en fonction de ces chaussures. Quand on mesurait pile un mètre cinquante-deux, on n'achetait pas ses robes du soir en prêt-à-porter sans devoir y ajouter un ourlet.

Je mis mes bijoux en dernier. Le collier était en métal ancien, presque noir, qui laissait à peine paraître son éclat argenté d'origine sous un semis de petits grenats. J'avais fait exprès de ne pas nettoyer le métal afin que les pierres ressortent mieux.

Je m'étais donné la peine de rentrer l'extrémité de mes cheveux afin qu'ils arrivent juste à la naissance de mes épaules. Ils étaient d'un rouge parfaitement assorti aux grenats et brillaient d'un reflet bordeaux en harmonie avec la couleur de ma robe. J'ignorais si ma tante m'autoriserait à porter mes armes ou non. Personne n'oserait sans doute me provoquer en duel le soir de mon arrivée, surtout si j'étais l'invitée de la Reine mais... mieux valait être armée. Certains membres de la Cour n'avaient rien de royal et ne vous provoquaient pas en duel. Ils faisaient partie de la Légion – ces monstres de notre race – et ne raisonnaient pas comme nous. Parfois, sans raison, l'un d'eux attaquait et on pouvait mourir sans savoir pourquoi, avant que personne n'ait pu intervenir.

Pourquoi de telles horreurs nous menaçaient-elles encore ? Parce

que la règle la plus importante de la Cour Unseelie voulait qu'on y accepte tout le monde, sans discrimination aucune. Nous accueillions le sombre rebut des êtres de cauchemar, trop cruels, trop tordus pour la lumière de la Cour Seelie. Il en avait toujours été ainsi. Mais ce n'était pas parce qu'on avait ses entrées à la Cour qu'on était automatiquement accepté parmi les Sidhes. Sholto et moi pouvions tous deux en attester.

Je me regardai une dernière fois dans la glace, ajoutai un raccord de crayon à lèvres et me sentis prête. Je déposai mon rouge dans ma pochette brodée assortie à ma robe. Que pouvait me vouloir la Reine ? Pourquoi avait-elle tant insisté pour me faire revenir ? Pourquoi maintenant ? Je laissai échapper un long soupir et vis le satin se soulever et retomber avec ma respiration. Je scintillais de partout : cela venait autant de ma peau que de mes yeux, de mes cheveux ou des grenats de mon collier. J'étais ravissante. Même moi je devais l'admettre. Seule ma taille dénonçait mes origines de sang-mêlé. J'étais trop petite pour une Sidhe de pure souche.

J'ajoutai une petite brosse à cheveux dans ma pochette en me demandant si je devais emporter un peu de maquillage pour les retouches durant la soirée ou s'il valait mieux que je me contente d'une élégante bombe lacrymogène. Finalement, je choisis la bombe. Entre coquetterie et sécurité, il faut toujours choisir la sécurité. Le seul fait que je me pose la question prouvait que j'allais surtout avoir besoin des armes.

Chapitre 24

Le Sithin, la colline magique, se dressait dans le crépuscule mourant, petite chaîne de monticules mauves se détachant sur le ciel orange en fusion. La lune était déjà haute, disque brillant et argenté dans cette débauche de couleurs. J'inspirai quelques bouffées d'air frais. Il arrivait qu'en Californie on sente l'automne dès le réveil. On portait alors un pantalon et un pull léger jusqu'à midi. Quelques feuilles tombaient çà et là et finissaient par former des tas qui s'en allaient danser dans le vent d'octobre. Mais dès midi, on avait envie de revenir au short et on se croyait de nouveau en juin.

Dans le Missouri, le mot automne prenait tout son sens. Il faisait frais, mais pas encore vraiment froid. Le vent charriait des odeurs de maïs mûr et des effluves de feuilles mortes.

Si j'avais pu rentrer chez moi en octobre pour n'y voir que les gens que j'aime, je me serais régalée. L'automne était ma saison préférée et octobre mon mois favori.

Je m'arrêtai au beau milieu du chemin et mes deux compagnons en firent autant. Barinthus m'interrogea du regard, Galen exprima sa surprise de vive voix :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, absolument rien, répondis-je en prenant une profonde inspiration. L'air n'a jamais ce parfum en Californie.

— Tu as toujours aimé le mois d'octobre, observa Barinthus.

Galen sourit.

— Je me rappelle que je vous accompagnais presque tous les ans, Keelin et toi, pour aller réclamer des bonbons aux humains le soir d'Halloween. Et ce jusqu'à ce que vous soyez trop âgées pour ces gamineries.

— En fait, j'ai continué, même après. Mon glamour était assez puissant pour camoufler ma véritable nature. Avec Keelin, on sortait seules quand j'avais quinze ans.

— Tu avais assez de glamour à quinze ans pour cacher Keelin à la vue des mortels ? demanda Barinthus.

— Oui.

Il ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais une voix masculine mielleuse nous interrompit.

— Comme c'est touchant !

Tous trois, nous fîmes volte-face pour fixer un point un peu plus loin sur le chemin. Galen se planta devant moi afin de m'offrir le

bouclier de son corps. Barinthus inspectait du regard l'obscurité derrière nous, cherchant d'autres intrus. Mais il n'y avait que la nuit qui tombait et ce qui se dressait devant nous suffisait amplement.

Mon cousin Cel se tenait au milieu du chemin. Ses cheveux formaient autour de lui une cape qui se confondait avec son long cache-poussière noir. Il ne portait que du noir à part la chemise blanche qui semblait resplendir comme un astre au milieu de toute cette obscurité.

Il n'était pas seul. A côté de lui, prête à bondir si le besoin s'en faisait sentir, veillait Siobhan, son capitaine des gardes, sa guerrière préférée. Elle était petite, à peu près de la même taille que moi, mais je l'avais vue soulever une Volkswagen et pulvériser quelqu'un avec cette arme inattendue. Ses cheveux blancs scintillaient dans la nuit. Le jour, ils prenaient des reflets métalliques qui faisaient plutôt penser à des fils d'araignée. Elle avait le teint blême, d'un blanc livide qui n'avait pas l'aspect nacré de la peau de Cel ou de la mienne. Ses yeux étaient d'un gris opaque comme ceux des poissons morts. Elle portait une armure noire et avait son casque sous le bras. C'était plutôt mauvais signe de la rencontrer dans sa tenue de combat.

— On est sur le pied de guerre ? demanda Galen. En quel honneur ?

— C'est en préparant la guerre qu'on la gagne, rétorquat-elle de sa voix sifflante.

— Parce qu'on va se battre ? demanda Galen.

Cel se mit à rire, de ce rire qui avait fait de mon enfance un enfer.

— Pas ce soir, Galen. Sauf dans les rêves paranos de Siobhan. Elle craignait que Meredith n'ait gagné quelques pouvoirs pendant son voyage dans les terres de l'Ouest. Mais je vois qu'il n'en est rien.

Barinthus posa une main sur mon épaule et m'attira contre lui.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Cel ? La Reine nous a envoyés chercher Meredith.

Le Prince baissa la tête vers la forme qui était tapie à ses pieds, tenue en laisse. Jusque-là, son manteau et la silhouette de Siobhan nous avaient empêchés de la voir. Sur le moment, je ne compris pas de quoi il s'agissait.

La forme se déploya et sa tête arriva à hauteur de la poitrine de Cel. Elle était aussi brune de peau que Grand-mère mais ses cheveux tombaient en mèches épaisses jusqu'au sol. Dans cette semi-obscurité, elle paraissait humaine ou presque. Mais je savais qu'à la lumière du jour on verrait que sa peau était couverte d'un abondant duvet. Sa figure plate et sans traits saillants semblait inachevée, son corps délicat présentait plusieurs bras et une paire de jambes en surnombre, ce qui la faisait se déplacer dans d'étranges mouvements chaloupés.

Avec des vêtements appropriés, elle pouvait cacher ses appendices supplémentaires mais pas le balancement de sa démarche.

Le père de Keelin était un Durig, un Gobelin à l'humour très noir, un humour susceptible de tuer un humain. Sa mère était une Brownie. Keelin m'avait été donnée pour compagne le jour de ma naissance ou presque, selon le vœu de mon père, et je n'avais jamais eu à me plaindre d'elle. Je la considérais comme ma meilleure amie, sans doute à cause du sang brownie que nous portions toutes deux dans les veines. Quoi qu'il en soit, un lien immédiat nous avait unies. Nous étions amies depuis la minute où j'avais plongé mon regard dans ses yeux bruns.

Alors la voir au bout de la laisse de Cel... Cela me laissa sans voix. Il existait différentes façons de devenir l'animal domestique de Cel. Suite à une punition de la Reine vous donnant en cadeau à son fils ou alors en se portant volontaire. Jamais je n'avais compris comment de si nombreuses femmes feys pouvaient se laisser ainsi maltraiter. Il y avait à cela une raison évidente : si elles tombaient enceintes, elles deviendraient automatiquement membres de la Cour. Comme cela avait été le cas pour ma grand-mère.

Celle-ci eût cependant préféré planter un pieu dans le cœur de mon grand-père plutôt que de le laisser la traiter comme un chien.

Je m'éloignai de Barinthus et mes deux compagnons se retrouvèrent derrière moi, de chaque côté, en bons gardes du corps royaux qu'ils étaient.

— Keelin, dis-je, qu'est-ce que tu fais... là ?

Ce n'était pas tout à fait la question que je voulais poser. Mon intonation me parut calme, raisonnable, ordinaire. Alors que j'avais envie de crier, de hurler.

Cel l'attira à lui, lui caressant les cheveux. Il appuya la tête brune contre sa poitrine, laissa glisser sa main plus bas, jusqu'à lui prendre un sein qu'il se mit à pétrir, presque machinalement.

Keelin se détourna, de façon que ses cheveux cachent son visage. Le soleil était presque couché, l'obscurité allait bientôt tout envahir et Keelin ne formait déjà plus qu'une ombre contre la silhouette de Cel.

— Keelin, réponds-moi !

— Elle veut faire partie de la Cour, expliqua Cel. Elle participe à toutes les festivités pour mon bon plaisir.

Il la serra plus fort encore contre lui et sa main disparut complètement dans l'encolure de la robe.

— Si elle attend un enfant, elle deviendra Princesse et son bébé pourra prétendre au trône. Il passera devant toi dans l'ordre de succession.

Préférant ne pas répondre à cette raillerie, je m'approchai de mon amie :

— Keelin...

— Merry...

Elle parlait toujours de cette petite voix mélodieuse que j'aimais tant.

— Tais-toi, ma bichette ! intervint Cel. C'est à moi de parler.

Elle obtempéra en se cachant de nouveau le visage.

Interdite, je serrai les poings sans me rendre compte que je tremblais de rage. Barinthus me posa une main sur l'épaule mais, au lieu de m'apaiser, cela me fit sursauter.

Galen prit la parole :

— La Reine nous a imposé le silence afin que tu ne saches rien. Mais j'aurais quand même dû t'avertir.

À croire que ces deux-là s'apprêtaient à m'empêcher de faire une bêtise. Mais je n'allais pas donner ce plaisir à Cel. Il avait fait exprès de venir avec Keelin pour me narguer. Siobhan était à ses côtés, prête à me tuer. Après quoi, il n'aurait pas eu de mal à prétendre que je l'avais attaqué et que sa guerrière n'avait fait que le défendre. La Reine avait déjà cru des histoires bien plus farfelues, il n'avait donc aucune raison de se gêner. Mais je gardai mon calme parce que je ne pouvais rien faire d'autre pour le moment, à moins d'être prête à mourir. Avec Cel, j'aurais pu envisager de relever le défi. Il faisait partie de ces rares personnes envers qui je n'aurais pas hésité à utiliser la Main de Chair. Ça ne m'aurait pas empêchée de dormir. Mais Siobhan, c'était autre chose. Elle m'aurait tuée.

— Depuis combien de temps Keelin est-elle avec lui ? demandai-je.

Cel voulut répondre mais je levai la main :

— Pas toi, cousin ! J'ai posé cette question à Galen.

Le Prince sourit mais, curieusement, ne répondit pas. Heureusement, parce que, si j'avais encore entendu sa voix, je me serais mise à crier rien que pour la dominer.

— Réponds-moi, Galen.

— Presque depuis ton départ.

Mon cœur se serra et je dus retenir mes larmes. Telle était donc ma punition pour m'être échappée de la Cour. Même si je n'avais pas mis Keelin dans la confiance, même si elle était innocente, ils s'en étaient pris à elle pour m'atteindre. Cel la traitait comme son chien depuis presque trois ans, en attendant mon retour. Par la même occasion, il en profitait bien. Et tant mieux pour eux si un enfant devait venir couronner leur félicité, même si ce n'était pas là son principal dessein. Son expression suffisante me prouvait qu'il avait choisi Keelin par pur désir de vengeance. Et moi qui vivais ma vie à des milliers de kilomètres de là, ignorant ce qui se tramait !

Cel et ma tante avaient patiemment attendu le moment de me

montrer leur petite surprise. Trois années de souffrances pour Keelin et personne ne m'en avait rien dit. Ils me connaissaient mieux que je ne l'aurais pensé, car cette révélation allait me ronger à jamais. Et si ma tante me brandissait la liberté de Keelin pour prix de ce qu'elle allait me demander, elle obtiendrait ce qu'elle voulait. Il fallait absolument que je m'entretienne avec Keelin, en aparté.

J'avais beau détester Cel, je devais reconnaître que mon amie n'avait guère d'autre moyen d'entrer à la Cour. Elle avait fait partie de mes dames de compagnie et cela lui avait permis de comprendre le fonctionnement de la Cour. Je savais qu'elle désirait ardemment faire partie de cette sombre foule, assez sans doute pour supporter Cel et m'en vouloir si j'intervenais. Ce n'était pas parce que je croirais la sauver que Keelin serait ravie de se retrouver libre. Tant que je ne savais pas exactement ce qu'elle voulait, je ne pouvais rien faire.

La main de Cel reparut enfin et cela me soulagea quelque peu.

— La Reine m'a envoyé escorter ma belle cousine vers ses appartements privés. Quant à vous deux, vous avez rendez-vous dans la salle du trône.

— Je sais ce que j'ai à faire, répliqua Barinthus.

— Qui nous dit que tu ne vas pas lui faire de mal ? demanda Galen.

— Moi ? Faire du mal à ma belle cousine ? ricana Cel.

— Nous ne partirons pas, déclara Barinthus.

Il fallait bien connaître sa voix pour y déceler une pointe de colère.

— Toi aussi, tu as peur que je lui fasse du mal, Barinthus ?

— Non, Prince, j'ai peur que ce soit Meredith qui te fasse du mal. Notre Reine tient beaucoup à la vie de son unique héritier.

Cel partit d'un long rire aigu et finit par essuyer une larme, prétendue ou véritable.

— Tu veux dire qu'elle risque de vouloir me faire du mal et que je vais devoir la remettre à sa place !

Barinthus me souffla à l'oreille :

— Tu ne peux pas te permettre de paraître à ton désavantage. Je ne m'attendais pas à ce qu'il vienne à notre rencontre. Il y est allé au culot. Si tu as vraiment gagné quelques pouvoirs dans les terres de l'Ouest, c'est le moment d'en faire la preuve, Meredith.

Ses cheveux bleus qui me caressaient la joue sentaient le grand large. Je lui répondis tout aussi bas :

— Si je montre mes pouvoirs maintenant, ça me privera ensuite de l'effet de surprise.

Sa voix murmurait comme le ressac sur les galets. Il se servait de son propre pouvoir pour s'assurer que Cel ne nous entende pas.

— S'il insiste encore pour nous faire partir, ça va mal se

terminer pour nous.

— Depuis quand les Gardes de la Reine doivent-ils obéir à son fils ? demandai-je.

— Depuis qu'elle l'a décrété.

Cel éleva le ton :

— Je vous ordonne, à toi, Barinthus, et à toi, Galen, de filer à vos rendez-vous. Nous escorterons ma cousine auprès de la Reine.

— Fais-lui peur, Meredith ! Fais-le changer d'avis. Sinon, il reprendra la bague de sa mère.

Inutile de demander à Barinthus s'il croyait le Prince capable d'avoir concocté l'attentat de la voiture, sinon il n'aurait pas dit ça.

— Je crois vous avoir donné un ordre ! reprit Cel.

Le vent venait de se lever et portait sa voix.

Il s'engouffra dans les longs manteaux des hommes, chuchota dans les feuilles séchées des arbres en bordure du champ voisin. Je me tournai vers le bosquet, comme si j'avais compris ce que voulait dire le vent, comme si j'entendais la chanson de l'hiver à venir et du long froid de l'attente. Le vent qui courait et fuyait, envoyant un petit tas de feuilles fraîchement tombées voltiger au ras des pierres, devant Cel et ses femmes, pour venir me caresser les pieds. J'eus l'impression qu'il me taquinait les jambes de ses petites mains diaphanes et soufflait dessus un courant d'air tiède. J'inspirai longuement pour m'en emplir les poumons.

Je fis un pas en direction du Prince mais ce n'était pas vers lui que j'allais. Je répondais à la terre car elle était heureuse de me voir revenir et, pour la première fois de ma vie, je la sentais vibrer et me souhaiter la bienvenue.

Ouvrant les bras, je m'offris à la nuit et le vent ne souffla pas sur moi mais à travers moi comme si j'étais devenue arbre parmi les arbres du bosquet, et non plus un obstacle qu'il lui fallait franchir. Je sentais le mouvement de la nuit, la course et la fuite de toute chose. Sous mes pieds, le sol s'ouvrit en d'inimaginables profondeurs et, un court instant, je sentis le monde tourner. Je sentis sa lente et pesante course autour du soleil alors que je restais solidement plantée dans l'humus, retenue par des racines enfoncées au cœur de la terre vivante. Ces racines étaient la seule chose solide en moi car le vent me traversait comme si je n'avais pas été là. Je savais que j'aurais pu m'envelopper du manteau de la nuit pour devenir invisible aux yeux des mortels. Mais, pour le moment, je n'avais pas affaire à des mortels.

J'ouvris les yeux en souriant. Colère, confusion, tout avait disparu, balayé par le vent à l'odeur capiteuse de feuilles mortes, comme si je pouvais sentir ces choses que le vent n'avait qu'à demi rêvées. De cette nuit farouche naissait une magie indomptée, à portée de qui la percevait. Celui qui en avait le pouvoir pouvait arracher la

magie de la Terre mais la Terre était rebelle à qui en usait avec désinvolture. On finissait toujours par regretter d'avoir forcé les éléments. Pourtant, certaines nuits, ou certains jours, la Terre se donnait telle une femme offerte aux bras de son amant.

J'acceptai son invitation. J'abaissai mes barrières et sentis le vent m'éparpiller comme un nuage de poussière dans la nuit. Mais ce qu'elle me laissa, elle le combla de mille autres faveurs. J'abandonnai une partie de moi-même à la nuit et la nuit m'emplit, la Terre m'étreignit, se faufilant sous la plante de mes pieds, comme si elle nourrissait un arbre, tranquillement, totalement.

Sur le moment, je ne sus trop si je devais bouger, de peur de rompre le charme. Le vent tourbillonnait autour de moi, fouettant mes cheveux sur mon visage, m'enivrant de son odeur de feuilles brûlées, et je me mis à rire. Je marchai sur le chemin de pierre et, à chaque claquement de mes talons, la Terre bougeait avec moi. J'avançai à travers la nuit comme si je nageais dans le courant du pouvoir.

Je marchai vers mon cousin, le sourire aux lèvres.

Siobhan se planta devant lui. Ses cheveux en toile d'araignée disparurent sous son casque noir. Seules ses mains blanches demeuraient visibles, comme deux fantômes d'oiseaux planant dans l'obscurité. Elle pouvait blesser ou tuer d'un coup de ces mains blêmes.

Barinthus vint derrière moi, je ne le vis pas, je le sentis qui s'immisçait dans mon dos, à travers le sortilège. C'était comme si je pouvais le voir, avec d'autres yeux. Tous mes pouvoirs magiques avaient toujours été très personnels, mais pas celui-ci. Je me sentais minuscule dans ce monde immense mais pas solitaire. Au contraire, je me sentais étreinte, entière. Désirée.

La main de Barinthus retomba sans qu'il m'ait touchée et sa voix bruisa comme la mer sur le sable :

— Si j'avais su que tu pouvais faire ça, je ne me serais pas inquiété pour toi.

Je partis d'un rire joyeux, libre. Je m'ouvris toute grande, comme une porte. Non, comme si le mur de soutènement de cette porte et la maison qui l'entourait venaient de se fondre dans ce sortilège.

Barinthus reprit son souffle :

— Par la grâce de la Terre ! Qu'as-tu fait, Merry ?

Jamais il ne m'appelait par mon surnom.

— J'ai communiqué avec la Terre, murmurai-je.

Galen nous rejoignit et le pouvoir s'ouvrit à lui sans qu'il m'en coûtât une pensée. Nous nous laissâmes tous trois envahir par la nuit. C'était un pouvoir généreux, une présence souriante et accueillante.

Le pouvoir émanait de moi à moins que ce ne soit moi qui

avançais à travers quelque chose qui avait toujours été là, et que ce soir enfin je sentais. Siobhan approcha mais le pouvoir ne l'envahit pas, il la rejeta. La magie de Siobhan était une insulte à la Terre et au cycle lent de la vie car Siobhan avait volé cette vie à d'autres êtres, envoyant la mort à leur porte avant l'heure. Je compris soudain que Siobhan se tenait en quelque sorte en dehors du cycle – qu'elle appartenait à la mort, même si elle bougeait comme si elle avait été vivante, et que la Terre refusait de la connaître.

Le pouvoir eût bien accueilli Cel mais celui-ci crut que le frôlement de la mort venait de moi et il préféra s'en protéger. Je sentis son bouclier se mettre en place, le cachant derrière une muraille métaphysique, à l'abri, incapable d'atteindre le trésor qui s'offrait à lui.

Keelin, au moins, ne se déroba pas. Je la sentis à ma portée, consentante, et j'entendis sa voix s'élever comme un soupir qui se perdit dans le vent.

Elle s'avança, ses quatre bras ouverts à la nuit.

D'un geste sec, Cel tira sur la laisse. Elle trébucha et je sentis son esprit s'effondrer.

Je lui tendis la main. Alors le pouvoir, même si je ne le contrôlais pas vraiment, se répandit sur elle et l'engloba. Il se heurta ensuite à Cel, comme l'eau d'un torrent qui se fracasse contre un rocher, l'entoure et passe son chemin. Sous sa poussée, Cel vacilla et laissa tomber la laisse. Son visage blanc se tourna vers la lune montante et une folle terreur marqua son beau visage.

J'étais enchantée de voir cela. L'onde généreuse du pouvoir me bouscula telle une mère secouant son enfant malveillant. Pas de place pour la mesquinerie dans une telle... vie.

Keelin restait au milieu du chemin, les bras ouverts, la tête renversée en arrière comme pour laisser la lune baigner son visage sans traits. Cela lui arrivait si rarement d'offrir son visage à la lumière !

Siobhan se jeta sur moi dans l'éclat sinistre de ses mains blanches et le scintillement macabre de son armure. Je réagis sans réfléchir, tendant un doigt autoritaire, persuadée qu'un immense pouvoir engourdissant allait répondre à mon geste. Et c'est ce qui arriva.

Siobhan s'arrêta net, comme si elle venait de heurter un mur. Ses mains blanches brillaient d'une flamme pâle qui n'avait rien d'une flamme. Son pouvoir s'embrasa contre un obstacle que même moi je ne pouvais voir. Je sentis sa froideur mordre la nuit tiède et mouvante mais elle n'avait ici aucun pouvoir. Si elle avait fait partie des êtres vraiment vivants, si son contact avait été capable d'infliger une mort ordinaire, la Terre ne l'aurait pas arrêtée. La Terre était magnanime.

D'une certaine manière, elle m'aimait, me souhaitait la bienvenue, mais elle aurait aussi bien accueilli mon corps en décomposition dans son étroite tiède, infestée de vers. Elle aurait offert mon esprit au vent pour qu'il l'emporte ailleurs.

Cependant, la magie de Siobhan n'était pas naturelle, aussi la guerrière ne pouvait-elle passer. En ayant simplement compris cela, je détenais, peut-être, la clé de sa défaite. Cependant, pour utiliser efficacement cette clé, il faudrait quelqu'un qui soit plus entraîné que moi dans le maniement des sortilèges d'agression.

Il y eut un mouvement derrière notre petit groupe. Cel et Siobhan se retournèrent pour voir quelle était cette nouvelle menace. Quand ils découvrirent Doyle, ils se crispèrent un peu plus. Ainsi, le Prince héritier du trône et sa valeureuse guerrière redoutaient les Ténèbres de la Reine. Voilà qui était intéressant ! Trois années auparavant, Cel se souciait peu de Doyle. Il ne craignait personne sauf sa mère. Il ne craignait même pas la mort, car la Reine n'avait personne d'autre que lui pour transmettre sa lignée. Alors elle ménageait son fils unique. Son seul héritier. Nul n'osait provoquer Cel en duel car nul n'aurait osé gagner. Et perdre revenait également à risquer la mort. Cel avait donc passé les trois derniers siècles sans qu'on le touche, qu'on le provoque, qu'on l'attaque. Il avait vécu en ignorant toujours la peur. Jusqu'à maintenant.

Maintenant je voyais, je palpais presque, le malaise de Cel. Il avait peur. Pourquoi ?

Doyle était vêtu d'une cape noire qui le couvrait du sommet du crâne jusqu'aux pieds. Son visage était si sombre que le blanc de ses yeux semblait flotter au milieu de l'ovale de son capuchon.

— Que se passe-t-il, ici, Prince Cel ?

Celui-ci s'écarta du chemin pour pouvoir nous surveiller en même temps que le nouveau venu. Siobhan le suivit. Keelin resta mais le pouvoir s'éloignait, comme s'il suivait le vent et s'en allait ailleurs. Il nous envoya une dernière caresse chargée d'arômes capiteux et s'enfuit.

Je me retrouvai à ma place, délicieusement bien dans ma peau. Il y avait un prix à payer pour tout pouvoir magique, sauf pour celui-ci qui venait de s'offrir spontanément à moi. Je n'avais rien demandé. Sans doute était-ce pour cela que je me sentais forte et entière, sans la moindre impression d'épuisement.

Keelin vint vers moi, ses mains primaires tendues en avant. Elle devait se sentir aussi bien que moi car elle souriait, toute peur oubliée, évanouie dans le vent tiède.

Je pris ses mains et nous échangeâmes un baiser sur chaque joue. Quand je la serrai contre moi, elle m'étreignit les épaules de ses bras supérieurs, la taille de ses bras inférieurs. Nous nous blottîmes

l'une contre l'autre avec une telle vigueur que je sentis ses quatre petits seins contre ma poitrine. Cel avait-il pris un plaisir particulier à s'offrir une maîtresse si généreusement dotée par la nature ? Je préférerais ne pas y penser parce que les images ainsi évoquées me déplaçaient infiniment.

Je caressai son épaisse chevelure et me rendis compte que je pleurais.

La petite voix chantante de Keelin me consola :

— C'est fini, Merry, tout va bien.

— Non, ça ne va pas du tout ! protestai-je.

Elle essuya mes larmes. De son côté, elle ne pouvait pleurer. Par un méchant tour de la génétique, elle était privée de glandes lacrymales.

— Tu as toujours pleuré à ma place, soupira-t-elle. Mais maintenant, il ne faut pas.

— Comment veux-tu m'en empêcher ?

J'aperçus Cel qui s'entretenait à voix basse avec Doyle. Siobhan me surveillait. Je devinais ses yeux morts sous son casque, même si je ne pouvais les voir. Elle n'oublierait pas que j'avais usé de magie contre elle et gagné, ou du moins, pas perdu. Elle ne l'oublierait ni ne le pardonnerait jamais.

Mais je m'occuperais de cette question une autre nuit. Pour le moment, c'était Keelin qui m'intéressait. Une catastrophe à la fois, par pitié ! Je tâtai l'épais collier de cuir qui lui encerclait le cou.

— Qu'est-ce que tu fais, Merry ?

— Je t'enlève ce truc.

Elle me repoussa doucement.

— Non.

— Comment peux-tu... comment as-tu pu ?

— Ne te remets pas à pleurer. Tu sais pourquoi j'ai fait ça. Il ne me reste que quelques semaines, jusqu'à Samhain. Et cela fera trois ans tout rond. Si je n'attends pas d'enfant, je serai libre. Si j'attends un enfant, il devra me traiter comme une épouse ou ne plus me toucher du tout.

Elle disait cela si calmement ! Comme s'il n'y avait rien de plus... normal.

— Je ne comprends pas, lâchai-je.

— Je sais. Tu es une Princesse du sang.

Pour m'empêcher d'en dire davantage, elle me posa un doigt sur la bouche.

— Je sais que tu as été traitée comme une parente pauvre, mais tu fais quand même partie de la famille. C'est leur sang qui coule dans tes veines et ils... Tu es membre du club, tu vis dans la grande maison alors que nous attendons au-dehors, dans le froid et la neige, le nez

écrasé contre la vitre.

Je me détournai de ces tendres yeux bruns.

— Tu utilises ma propre métaphore contre moi.

— Tu l'utilisais souvent en grandissant.

— Si je te l'avais demandé, est-ce que tu serais venue avec moi ?

Malgré la lune, son pauvre sourire me parut amer.

— A moins de rester près de moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tu n'aurais pas pu utiliser ton glamour pour me protéger. Je suis beaucoup trop affreuse pour les yeux humains.

— Tu n'es pas...

— Je suis comme toi, Merry : ni durig, ni brownie.

— Et Kurag ? Il te faisait la cour.

Elle baissa les yeux.

— Pour un certain type de Gobelins, il est vrai que je peux être très attirante. Avoir des membres en plus, surtout une paire de seins supplémentaire, est une marque de grande beauté chez eux.

Je souris.

— Je me souviens de l'année où tu m'as emmenée au Bal des Gobelins. Ils m'ont trouvée plutôt quelconque.

— Quelconque ou pas, ils voulaient tous danser avec toi, protesta Keelin avec un sourire timide. Ils voulaient tous toucher la peau d'une Princesse du sang, parce qu'ils savaient qu'à moins de te violer, ils n'auraient jamais l'occasion d'être aussi près de ce délicieux corps qui est le tien.

Son regard soutenait le mien. Je ne savais pas comment réagir à l'amertume que je sentais dans sa voix.

— Ce n'est pas ta faute si tu es si belle, et si je suis comme je suis, ajouta-t-elle. Ce n'est la faute de personne. Nous sommes comme cela. Grâce à toi, j'ai eu l'occasion de voir la Cour et tout son faste. Je ne pouvais pas retourner vers Kurag et ses Gobelins après la vie que tu m'avais fait entrevoir. Je me serais contentée de me tenir derrière ta chaise pendant les banquets pour le restant de mes jours, mais voir tout cela disparaître brusquement...

Elle lâcha ma main et recula d'un pas.

— Je ne pouvais pas supporter de tout perdre quand tu es partie.

Elle rit, de son petit rire d'oiseau, mais avec une pointe d'ironie qui me rappela Cel.

— De plus, Cel aime les femmes à quatre seins et il dit qu'il n'avait jamais couché avec quelqu'un qui pouvait entourer deux paires de jambes autour de son corps blanc.

Keelin émit une sorte de petit sanglot. À sa façon, elle pleurait. Keelin ne pouvait pas avoir de larmes mais elle pouvait sangloter.

Elle se détourna et partit vers Cel. Je la laissai s'éloigner. Elle me reprochait de lui avoir fait miroiter un monde qu'elle ne pouvait

atteindre. Comment l'en blâmer ? Je l'avais peut-être mal comprise et fait son malheur, mais ce n'était pas intentionnel. Bien sûr la douleur n'en était pas moins grande.

J'inspirai longuement l'air au parfum d'automne, essayant de ne pas pleurer. L'air était aussi doux qu'auparavant, mais je n'y prenais plus le même plaisir.

— Je suis navré, Meredith, dit Barinthus.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Barinthus, ce n'est pas moi qui suis tenue en laisse par Cel.

Galen toucha mon épaule puis me prit dans ses bras, mais j'essayai de le tenir à l'écart.

— S'il te plaît, Galen, si tu essaies de me consoler, je vais éclater en sanglots.

Il me sourit.

— J'essaierai de m'en souvenir, ça pourrait m'être utile plus tard.

Doyle glissa vers nous. Il avait retiré sa capuche, mais on pouvait difficilement déceler où s'arrêtaient ses cheveux et où commençait le noir de sa cape. Je pouvais cependant voir qu'une partie de sa chevelure noire avait été ramenée en une sorte de chignon au sommet de son crâne, découvrant les pointes exotiques de ses oreilles. Ses nombreuses boucles d'oreilles brillaient dans le clair de lune. Il en avait changé certaines pour de plus grands anneaux qui tintaient au moindre de ses mouvements. Lorsqu'il fut devant moi, je vis qu'il portait des espèces de créoles ornées de plumes si longues qu'elles balayaient ses épaules.

— Barinthus, Galen, je crois que notre Prince vous a donné des ordres, tonna-t-il.

Barinthus s'approcha, démesurément grand à côté de lui. Si Doyle fut impressionné par la présence physique de l'autre, il n'en laissa rien paraître.

— Le Prince Cel a dit qu'il voulait escorter Meredith jusqu'à la Reine. J'ai pensé que ce ne serait pas raisonnable.

Doyle approuva :

— Ce sera moi qui escorterai Meredith jusqu'à la Reine.

Son regard se leva vers moi. Il faisait trop sombre pour en être certaine, mais je crus voir un léger, très léger sourire sur ses lèvres.

— Je crois que notre Prince a suffisamment vu sa cousine pour cette fois.

Doyle se tourna vers moi :

— Je ne savais pas que tu pouvais appeler la Terre.

— Je ne l'ai pas appelée. Elle s'est offerte à moi.

Je l'entendis prendre une longue inspiration.

— Ah, c'est tout à fait autre chose ! D'une certaine façon, cela

demande moins de pouvoir que d'arrêter la Terre dans sa course. D'un autre côté, c'est beaucoup plus dérangeant, parce que le pays accueille ton retour à la maison avec bienveillance. Il te reconnaît. Intéressant.

Il se tourna vers Barinthus.

— Je crois que vous avez à faire ailleurs, tous les deux.

Sa voix était très calme, mais il y avait derrière les mots quelque chose de sombre et d'intimidant. Doyle avait toujours su contrôler ses hommes à la voix, tissant les phrases les plus innocentes d'une terrible menace.

— Est-ce que tu me donnes ta parole qu'il ne lui arrivera rien de mal ? demanda Barinthus.

Galen s'approcha de son compagnon, posant sa main sur le bras du géant. Poser ce genre de question revenait à discuter les ordres. Cela pouvait lui valoir d'être écorché vif.

— Barinthus, dit Galen.

— Je vous ai donné ma parole qu'elle arriverait saine et sauve devant la Reine.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé, répliqua Barinthus.

Doyle s'avança vers Barinthus, jusqu'à ce que sa cape vienne se mêler au manteau du grand homme.

— Prends garde, dieu de la mer, de ne pas demander plus que tu ne devrais !

— Ce qui veut dire que tu crains, tout comme moi, pour sa sécurité une fois qu'elle sera entre les mains de la Reine, répondit-il d'une voix neutre.

Doyle leva une main entourée d'un halo de feu vert.

Avant d'avoir réfléchi à ce que j'allais dire, je me précipitai vers eux.

Barinthus fixait la main de feu, mais Doyle me regardait approcher à grands pas. Galen était à leurs côtés, ne sachant quelle attitude adopter. Il s'avança vers moi, pour m'empêcher d'intervenir sans doute.

— Laisse-moi, Galen, je sais ce que je fais.

Il hésita, puis me laissa face aux deux adversaires. Le halo de feu autour de la main de Doyle projetait sur eux de légères ombres d'un jaune verdâtre. Ses yeux reflétaient moins la lumière qu'ils ne brûlaient de concert avec elle. J'étais tellement près d'eux que je ressentis à la fois son pouvoir, comme une armée d'insectes envahissant ma peau, mais aussi la montée de pouvoir de Barinthus comme la mer montant lentement à l'assaut du rivage.

Je secouai la tête.

— Arrêtez, tous les deux !

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda Doyle.

Je me mis à pousser Barinthus en arrière, assez violemment pour

le faire trébucher. Je ne pouvais peut-être pas soulever des voitures et m'en servir pour battre des gens à mort, mais je pouvais traverser une portière avec le poing, percer le métal de part en part, sans me blesser. Je continuai de le pousser, encore et encore, jusqu'à ce qu'il y ait assez de distance entre eux pour leur ôter l'envie de se jeter l'un sur l'autre.

— Tu as reçu un ordre du Prince héritier, et un autre du capitaine de ta garde. Obéis et disparais. Doyle t'a donné sa parole qu'il me conduirait à la Reine en toute sécurité.

Barinthus baissa les yeux vers moi. Son visage était impassible, mais son regard jetait des flammes. Doyle avait toujours été un écran entre la Reine et une mort anticipée. Un moment je songeai que Barinthus cherchait une excuse pour affronter les Ténèbres de la Reine. Ce n'était pas à moi de la lui procurer. Assassiner Doyle reviendrait à démarrer une révolution. Je fixai Barinthus et essayai de comprendre ce qu'il pouvait penser. Était-ce à cause de l'accueil chaleureux que m'avait donné le pays ? Y avait-il entre les deux hommes une nouvelle animosité, dont personne ne m'avait avertie ? Cela m'importait peu.

— Non, dis-je, le regard rivé au sien. Non !

Barinthus détourna son regard et le porta sur Doyle.

Doyle joignit sa main libre avec celle qui était en feu, formant ainsi une grande gerbe de pouvoir.

Je m'interposai entre lui et Barinthus.

— Arrête les effets spéciaux, Doyle, je te suis.

Je pouvais sentir les deux hommes se défier, c'était comme un poids qui mettait l'air sous pression. Il y avait toujours eu de la tension entre eux, mais jamais à ce point.

J'avancai vers Doyle jusqu'à ce que le feu de couleur projette sa lueur blafarde sur mon visage et mes vêtements. J'étais assez près pour constater que la flamme ne dégageait ni chaleur ni vie. Rien. Mais ce n'était pas une illusion. J'avais déjà vu ce dont le feu de Doyle était capable. Comme les mains de Siobhan, il pouvait vous détruire.

Il fallait que je fasse retomber la tension entre les deux hommes. J'avais vu trop de duels démarrer pour moins que cela. Trop de sang, trop de mort, et pour des raisons tellement stupides.

Je posai les mains sur les coudes de Doyle et remontai lentement le long de ses avant-bras.

— Revoir Keelin m'a ôté une partie de mon courage, comme l'avait prévu Andais, alors tu peux me mener à elle.

Mes mains glissaient doucement sur ses bras, et je découvris que sa peau noire était nue ; il portait des manches courtes sous sa longue cape.

— Le pays te souhaite la bienvenue, petite, et tu deviens téméraire.

— Téméraire ?

Mes mains avaient atteint ses poignets, elles étaient presque en contact avec les flammes mortelles. Il n'y avait pas de chaleur pour me mettre en garde, juste le souvenir d'un homme que j'avais vu se consumer et mourir dans une grande lueur verte.

— C'est ça qui est téméraire...

Je fis deux choses simultanément. Je plongeai mes mains au milieu de la flamme et je soufflai de toutes mes forces, comme pour éteindre une bougie.

Le feu disparut, comme si mon souffle l'avait éteint, mais il n'en était rien. Doyle l'avait supprimé une fraction de seconde avant qu'il n'entre en contact avec ma peau.

J'étais assez près de lui pour voir son visage dans le pâle rayon de lune. Il était effrayé par ce que j'avais failli faire.

— Tu es folle à lier.

— Tu m'avais promis que j'arriverais entière jusqu'à la Reine. Tu es un homme de parole, Doyle.

— Tu as parié que je ferais tout pour ne pas te blesser ?

— J'ai parié sur ton sens de l'honneur, oui.

Il jeta un regard vers Cel et Siobhan. Keelin était de nouveau avec eux. Cel nous observait. Son regard prouvait qu'il avait presque été dupe et cru que j'avais soufflé le feu de Doyle comme une vulgaire chandelle.

Une main sur le poignet de Doyle, j'envoyai un baiser de l'autre vers mon cousin.

Il sursauta comme si mon baiser l'avait frappé. Keelin, lovée contre lui, m'observait d'un air que je reconnaissais maintenant comme moins amical.

Siobhan avança entre eux et nous, et cette fois elle tira sa grande épée qui zébra l'air dans un éclair d'acier. Je savais que le manche était sculpté dans de l'os, et que son armure était en bronze. Mais pour tuer nous utilisions l'acier ou le fer. Elle avait une petite épée de bronze sur le côté, mais elle avait tiré sa grande lame d'acier du fourreau qu'elle portait en bandoulière. Pour se défendre, elle aurait pris du bronze, mais elle avait choisi l'acier, prête à tuer. Au moins, elle annonçait clairement la couleur.

Doyle me saisit par les bras et me força à lui faire face.

— Je ne veux pas me battre avec Siobhan ce soir simplement parce que tu as fait peur à ton cousin.

Ses doigts s'enfonçaient dans ma chair, assez pour me donner des bleus, mais j'éclatai de rire. Un rire amer qui me rappela quelqu'un... quelqu'un dont les yeux bruns ne savaient pas pleurer.

— N'oublie pas que j'ai également fait peur à Siobhan. C'est un peu plus difficile que d'effrayer Cel.

Il me secoua une fois de plus, brutalement.

— Mais c'est bien plus dangereux !

Il me relâcha et je trébuchai, à deux doigts de m'étaler par terre. Seule sa main qui me tenait par le coude m'empêcha de tomber.

Il regarda derrière moi.

— Barinthus, Galen, partez, maintenant !

On sentait une pointe de vraie colère dans sa voix, lui qui ne laissait jamais percer ses émotions. Je déstabilisais tout le monde, et un petit coin sombre en moi s'en réjouit.

Doyle me tenait toujours aussi fermement et m'entraînait sur le sentier.

Je ne me retournai pas vers Barinthus et Galen, ni vers Siobhan. Ce n'était pas pour fuir un défi. Je ne voulais plus voir Keelin dans les bras de Cel.

Je trébuchai et Doyle dut me rattraper.

— Tu marches trop vite, protestai-je. Je n'arrive pas à suivre avec ces chaussures.

À vrai dire, j'étais plutôt gênée par l'étui fixé à ma cheville et la longueur de la robe. Mais je préférais accuser les chaussures. Je marchais à côté de la dernière personne à qui j'aurais pu avouer que je portais une arme.

Il ralentit.

— Tu aurais pu mettre des souliers plus commodes.

— J'ai vu la Reine forcer des Sidhes à se déshabiller et à assister au banquet complètement nus parce qu'elle n'aimait pas leurs vêtements. Excuse-moi, mais il est important que je soigne mon look.

Je savais que je ne pouvais pas me dégager de sa poigne de fer sans entamer un vrai combat. Et même dans ce cas, je pouvais perdre. J'essayai la douceur.

— Donne-moi le bras, Doyle. Escorte-moi comme une Princesse, pas comme une prisonnière.

Il ralentit encore un peu, me lançant un regard méfiant.

— Si tu me promets, à ton tour, d'arrêter ton cinéma, Princesse Meredith.

— Sans problème.

Il s'arrêta en me tendant le bras et j'enroulai mon poignet autour du sien. Je sentais le fin duvet de son avant-bras contre ma peau.

— Il fait un peu froid pour des manches courtes, non ?

Il me dévisagea, son regard se promenant sur tout mon corps.

— Eh bien, toi au moins tu as bien choisi ta tenue !

Je posai ma main sur celle que j'avais déjà sur son bras, en une sorte d'étreinte, mais sans rien de déplacé.

— Je te plais comme ça ?

Il regarda ma main droite, s'arrêta et la saisit. Dès que sa peau

entra en contact avec l'anneau, celui-ci se mit à vivre, nous envahissant de son onde électrique. La magie de l'anneau reconnaissait Doyle, comme elle avait reconnu Barinthus et Galen.

Il retira vivement la main, la frotta comme s'il s'était brûlé.

— D'où sort cette bague ?

— On l'a laissée pour moi dans la limousine.

Il hocha la tête.

— Je savais qu'elle avait disparu, mais je ne m'attendais pas à la retrouver à ton doigt.

Il me regarda et si ce n'avait été lui, j'aurais parié qu'il avait peur. Mais il se reprit immédiatement, redevenant aussi impénétrable qu'à son habitude. Avant que j'aie eu le temps de m'interroger, il me fit un profond salut et me tendit le bras comme l'aurait fait tout autre gentleman.

Cette fois, j'encerclai de nouveau son bras, mais en faisant en sorte que ma main droite ne touche pas sa peau. J'eus envie un moment de le toucher comme par accident, mais je ne connaissais pas vraiment les pouvoirs de l'anneau. Je ne savais pas encore pourquoi il m'avait été donné, et il valait mieux en attendant ne pas invoquer sa magie.

Nous marchâmes le long du sentier, bras dessus bras dessous, d'un pas lent mais régulier. Mes talons résonnaient contre les pierres. Doyle, lui, se déplaçait sans bruit, telle une ombre. Seuls la solidité de son bras et le frottement de sa cape contre mon corps me laissaient deviner sa présence. Je savais que, si je lâchais ce bras, il pouvait disparaître dans les ténèbres dont il tenait son nom de guerre. Je n'aurais même pas vu arriver le coup mortel si Doyle avait décidé de frapper maintenant... enfin, si ma tante l'avait décidé.

J'aurais aimé rompre ce silence, mais Doyle n'avait jamais été d'humeur à bavarder. Et ce soir je ne l'étais pas non plus.

Chapitre 25

Le chemin de pierre déboucha sur l'avenue principale qui était assez large pour permettre le passage d'une carriole et de son cheval ou d'une petite voiture, mais les voitures n'y étaient pas admises. Je m'étais laissé dire que des torches, et plus tard des lanternes, avaient jadis été accrochées le long de l'avenue pour l'éclairer. Aujourd'hui, les lois modernes sur l'éclairage condamnent l'usage de torches qui brûleraient toute la nuit et des pieux coiffés de cages contenant des feux follets les avaient remplacées. C'était l'un des peuples artisans qui avait fabriqué ces cages en bois et en verre. Leurs lumières étaient d'un bleu pâle, d'un blanc spectral, d'un jaune si blafard qu'on aurait dit une autre nuance de blanc, et d'un vert si blême qu'on le distinguait à peine du rayonnement pâle des jaunes. En marchant d'une lumière tamisée à l'autre, on avait l'impression de passer entre des fantômes multicolores.

Quand Jefferson avait invité les Feys dans son pays, il leur avait également offert les terres de leur choix. Ils avaient choisi les tumulus de Cahokia. Certaines des légendes, celles qu'on murmure pendant les longues nuits d'hiver, parlaient de ceux qui vivaient dans les collines avant notre arrivée, de ceux que nous en avons chassés. Les habitants de ces terres magiques avaient été délogés et détruits, mais la magie, plus coriace, était restée. On ressentait une impression étrange en descendant le long de l'avenue bordée de hauts tumulus. Le plus important d'entre eux se dressait au bout de l'avenue.

Pendant mes années à l'université, j'avais eu l'occasion de me rendre à Washington DC. Et, quand j'étais revenue ici, cela m'avait presque déstabilisée de voir combien ces collines magiques me rappelaient mon séjour dans la capitale, quand je me tenais sur la grande place entourée par tous ces monuments à la gloire de l'Amérique. Aujourd'hui, en longeant la seule rue de notre ville, je prenais conscience du temps qui passe. Jadis, cet endroit était une immense ville tout comme Washington l'est aujourd'hui, un grand centre de culture et de pouvoir. Mais maintenant c'était un lieu calme, nettoyé de ses anciens habitants. Les humains, quand ils nous avaient offert ce territoire, croyaient qu'il était désert avec seulement quelques os et des bouts de poteries enterrés çà et là. Mais la magie y demeurerait encore, profonde et endormie. Elle avait d'abord combattu, puis accepté les Feys. La conquête de cette magie étrangère avait été l'une des dernières batailles où les deux Cours avaient collaboré contre un

ennemi commun.

Bien sûr, la toute dernière collaboration remontait à la Seconde Guerre mondiale. Hitler avait d'abord accepté les Feys d'Europe et avait voulu les intégrer à l'assortiment génétique de sa race de seigneurs. Puis il avait rencontré certains Feys un peu moins humains. Chez nous, il y a une structure de classes aussi rigide et incontournable qu'elle est stupide. La Cour Seelie, en particulier, dédaigne ceux qui n'ont pas l'air d'être du sang. Hitler avait pris cette arrogance pour un manque de compassion. Mais parmi nous, c'est comme dans une famille avec des enfants. Entre eux, ils sont capables de se battre comme des chiffonniers, mais il suffit que quelqu'un de l'extérieur agresse l'un d'entre eux pour qu'ils unissent leurs forces contre l'ennemi commun.

Hitler s'était servi des magiciens qu'il avait rassemblés pour piéger et détruire les Feys de la classe inférieure. Mais les Feys qui étaient à sa botte ne le désertèrent pas. Ils se retournèrent simplement contre lui, sans tambour ni trompette. Les humains se seraient sentis obligés de s'éloigner de lui, de le prévenir de leur désaccord, à moins que ce ne soit là un idéal strictement américain. Ce n'était certainement pas un idéal fey. En arrivant, les alliés avaient trouvé Hitler et tous les magiciens pendus par les pieds dans son bunker souterrain. Ils ne retrouvèrent jamais sa maîtresse, Eva Braun. De temps en temps, la presse à scandale annonce qu'on a repéré le petit-fils d'Hitler.

Personne parmi mes proches n'a été impliqué dans la mort d'Hitler, je ne suis donc sûre de rien. Mais j'ai la profonde conviction qu'Eva a simplement été dévorée.

Mon père avait été décoré de deux étoiles d'argent pendant la guerre. Il y avait participé en tant qu'espion. Je n'ai pas le souvenir d'avoir été particulièrement fière de ces médailles, sans doute parce que mon père n'y avait jamais attaché la moindre importance lui-même. Ainsi, à sa mort, il me les avait laissées dans leur petit écrin en satin. Je les avais longtemps conservées dans une boîte en bois sculpté, avec le reste de mes trésors d'enfance : des plumes d'oiseaux de différentes couleurs, des cailloux qui brillaient au soleil, les petites ballerines en plastique qui avaient décoré le gâteau de mon sixième anniversaire, un bout de lavande séchée, un petit chat avec des yeux en fausses pierres précieuses, et ces deux étoiles en argent données à mon père mort. Aujourd'hui, elles sont de nouveau rangées dans leur écrin de satin, au fond du tiroir de ma commode. Le reste de mes « trésors » a été éparpillé je ne sais où.

— Tes pensées sont ailleurs, Meredith, fit remarquer Doyle.

Je marchais toujours à son côté, la main autour de son bras, mais pendant quelques instants, seul mon corps avait été là. Je fus

surprise de voir combien mon esprit avait pu s'éloigner d'ici.

— Je suis désolée, Doyle. Tu me parlais ?

— À quoi pensais-tu si profondément ?

Les lumières jouaient sur son visage, peignant des couleurs à travers sa peau noire. C'était presque comme si cette peau reflétait les lumières comme un bois d'ébène poli.

— Je pensais à mon père, répondis-je enfin.

Il tourna la tête vers moi tandis que nous continuions à avancer. Les longues plumes caressaient sa nuque, se mêlant à ses interminables cheveux noirs dont certains étaient pris sous sa longue cape.

— À quoi, en particulier ?

— Je pensais aux médailles qu'il avait gagnées pendant la Seconde Guerre mondiale.

Il sembla amusé.

— Et pourquoi penses-tu à ça maintenant ?

— Je n'en sais rien. Le souvenir des gloires passées, je suppose. Les tumulus me rappellent Washington DC. Toute cette énergie, toute cette détermination. Cela devait être pareil ici, autrefois.

Doyle regarda vers le haut des tumulus.

— Et maintenant c'est silencieux, presque abandonné.

— Oui, mais je ne suis pas dupe, ils sont des centaines, des milliers, là, sous nos pieds.

— Mais la comparaison entre les deux lieux t'attriste, pourquoi ?

Nous nous tenions dans un halo de lumière jaune, mais ses yeux crépitaient comme s'ils contenaient de petites nuées de lucioles. Je n'y retrouvais pas les tons pâles qui nous entouraient, mais des couleurs riches et pures. Des rouges profonds, des violets ardents qui n'existaient pas autour de nous.

Je fermai les yeux, soudain étourdie et nauséuse.

— C'est triste de penser que Washington sera un jour, elle aussi, une ruine fatiguée. C'est triste de savoir que les jours glorieux avaient déserté cet endroit bien avant notre arrivée. C'est triste de constater que les jours glorieux des Feys appartiennent déjà au passé. Notre présence ici, en ce lieu désolé, en est la preuve.

— Préférerais-tu que nous vivions parmi les humains, que nous travaillions et nous mariions avec eux, comme les autres Feys restés en Europe ? Ils ne sont plus feys mais une simple minorité parmi d'autres.

— Je fais donc partie d'une minorité, Doyle ?

Une lueur passa dans son regard, une pensée sérieuse que je ne pus décrypter. Je n'avais jamais côtoyé un homme dont le visage exprimait autant d'émotions impossibles à déchiffrer.

— Tu es Meredith, Princesse de Chair. Tu es aussi sidhe que moi et je suis prêt à parier mon honneur là-dessus.

— Venant de toi, je considère cela comme un compliment, Doyle. Je sais l'importance que tu accordes à ton honneur.

Il m'étudia, la tête penchée sur le côté. Ce mouvement tira sur ses cheveux qui sortirent un peu plus de sa cape.

— J'ai ressenti ton pouvoir, Princesse. Je ne peux pas le nier.

— Je n'avais jamais vu tes cheveux ainsi détachés, sans tresse.

— Tu aimes ?

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me demande mon opinion. Il ne la demandait jamais à personne.

— Je crois. Mais il faudrait que je voie tes cheveux sans cette cape pour en être certaine.

— Rien de plus facile.

Il déboutonna sa cape et la laissa glisser de ses épaules avant de la jeter sur son bras.

Il arborait une espèce de harnais, fait de cuir et de métal. Ce n'était pas une armure, sinon elle aurait été plus couvrante. Les couleurs jouaient sur ses muscles comme s'ils étaient sculptés dans un marbre noir. Sa taille et ses hanches étaient étroites, ses jambes longues gainées de cuir. Des bottes noires de peau souple remontaient au-dessus des genoux et s'attachaient au pantalon moulant avec des lanières à petites boucles d'argent. On retrouvait les mêmes boucles sur la partie supérieure de son harnais et l'argent brillait contre sa peau noire et mate. Ses cheveux tombaient comme une deuxième cape, plus fine, qui s'emmêlait en de longs filets autour de ses mollets et de ses chevilles. Le vent envoyait danser les plumes de ses anneaux créoles jusque devant sa bouche.

— Bigre ! Plutôt impressionnante, ta tenue !

Un nouveau coup de vent repoussa mes cheveux vers l'arrière. Il ébouriffa aussi les longues herbes sèches dans le champ derrière nous, où je pouvais entendre les plants de maïs échanger des murmures. Il souffla le long de l'avenue, canalisé entre les tumulus, tournoyant autour de nous comme mille mains indiscretes. C'était comme un écho de cette magie de la Terre qui m'avait si bien accueillie quand j'avais enfin posé le pied sur le territoire sidhe, en début de soirée.

— Alors ? Comment trouves-tu mes cheveux quand ils sont dénoués, Princesse ?

— Quoi ?

— Tu disais que tu voulais les voir sans la cape. Tu aimes ?

J'acquiesçai, sans un mot. Oui, bien sûr, je trouvais cela superbe.

Doyle plongea son regard dans le mien et tout ce que je pus voir, ce fut ses yeux. Le reste de son visage était perdu dans le vent, les plumes et le noir.

Je détournai la tête.

— Cela fait deux fois que tu essaies de m'envoûter avec tes yeux,

Doyle. Que se passe-t-il, bon sang ?

— La Reine voulait que je me serve de mes yeux pour te tester. Elle a toujours dit qu'ils étaient mon meilleur atout.

Je laissai mon regard courir sur les lignes fermes de son corps athlétique. Le vent tourbillonna et Doyle fut soudain pris dans le nuage de ses propres cheveux, noirs et doux contre sa peau presque nue, aux contours incertains, noir sur noir.

Mes yeux remontèrent vers son visage.

— Si ma tante pense que c'est là ton meilleur atout, alors... alors disons simplement qu'elle et moi avons des goûts différents.

Il éclata de rire. Doyle riait ! Je l'avais déjà entendu rire à L.A., mais pas comme ça. C'était cette fois un rire qui venait du plus profond de lui-même, comme un roulement de tonnerre. C'était un bon rire, solide et chaleureux. Il ricocha sur les tumulus avoisinants et remplit la nuit venteuse d'un son joyeux.

Alors pourquoi mon cœur battait-il jusque dans ma gorge, au point que je pouvais à peine respirer ? Le bout de mes doigts picotait sous ce choc inattendu. D'habitude, Doyle ne riait pas, pas comme ça, jamais.

Le vent s'évanouit. Le rire s'arrêta, mais son visage continuait à rayonner d'une joie profonde qui le faisait sourire, dévoilant des dents d'une blancheur parfaite.

Doyle enfila de nouveau sa cape. Si cette nuit d'octobre était un peu trop fraîche sur sa peau nue, il ne l'avait pas montré. Il laissa la cape retroussée sur l'une des épaules et m'offrit son bras nu.

Je le soupçonnai de flirter un peu et fronçai les sourcils.

— Je croyais que nous avions eu notre petite discussion au sujet de la nuit dernière et que nous allions prétendre que tout ça n'était jamais arrivé.

— Je ne l'ai pas mentionnée, il me semble, dit-il d'une voix très détachée.

— Tu me dragues.

— Si j'étais Galen, tu ne te ferais pas prier.

Son humour s'était évanoui, laissant cependant une petite lueur amusée au fond des yeux. Il se moquait encore de moi, mais j'ignorais pourquoi.

— Galen et moi flirtons ensemble depuis notre enfance. Toi, je ne t'avais jamais vu draguer quelqu'un, Doyle. Jusqu'à la nuit dernière.

— Il y a des surprises que je dois garder jusqu'à ce soir, Meredith. Des surprises encore plus grandes que de me voir avec les cheveux détachés et sans chemise une froide nuit d'octobre.

Il y avait un ton dans sa voix qui ressemblait étrangement à celui des anciens, un ton condescendant qui me faisait comprendre

que j'étais une gamine et que je le resterais toujours, quel que soit mon âge. Comparée à eux, je serais toujours une gamine, une gamine un peu dingue.

Comme Doyle s'était déjà montré condescendant envers moi à plusieurs reprises, cela avait presque un côté réconfortant.

— Qu'est-ce qui pourrait être plus surprenant encore que de voir les Ténèbres de la Reine flirter avec une autre femme ? demandai-je.

— Je crois que la Reine va t'annoncer des nouvelles qui rendront insipide tout ce que je pourrais te dire.

— Quelles nouvelles, Doyle ?

— C'est à la Reine de te les annoncer, pas à moi.

— Alors arrête tes sous-entendus. Ça ne te ressemble pas !

Il secoua la tête et un sourire étira ses lèvres pleines.

— Tu as raison, cela ne me ressemble pas. Quand la Reine t'aura fait part de ses nouvelles, je t'expliquerai mon changement d'attitude. Ça te va ?

Je considérai son visage devenu grave.

— Je suppose que oui.

Il m'offrit de nouveau le bras.

— Redescends complètement ta cape et je prendrai ton bras !

— Pourquoi ? Ça te chatouille donc tant que ça de me voir dans cette tenue ?

— Tu ne voulais plus jamais entendre parler de l'incident d'hier soir et soudain tu reviens à la charge en flirtant. Qu'est-ce qui a changé ?

— Si je te disais que c'est l'anneau autour de ton doigt, me croirais-tu ?

— Non.

Il sourit, plus légèrement cette fois, son habituel mouvement discret des lèvres. Il laissa retomber sa cape, sa main seule dépassant à présent de la lourde étoffe.

— C'est mieux comme ça ?

— Oui. Merci.

— Alors prends mon bras et permets-moi de t'escorter devant notre Reine.

Sa voix était blanche, sans saveur, ne révélant aucune émotion. Je regrettai presque l'instant précédent. Maintenant, les mots sortaient de sa bouche comme s'ils voulaient tout dire ou ne rien dire du tout. Et ces mots, sans les émotions pour les colorer un peu, perdaient toute raison d'être.

— Ce ton, c'est du détachement total ou de la condescendance joyeuse ? demandai-je.

— J'essaierai de trouver un... juste milieu entre les deux, répondit-il en esquissant un imperceptible sourire.

— Je te remercie mille fois.

— Mais je t'en prie.

La voix était toujours aussi vide, mais elle contenait cependant une infime trace de chaleur.

Doyle avait dit qu'il trouverait un juste milieu. Et il avait été terriblement prompt à le faire.

Chapitre 26

La route pavée s'arrêta abruptement au pied d'un tumulus envahi d'herbe. Celle-ci était piétinée de façon égale tout autour du monticule, ne laissant deviner aucune direction particulière. On nous surnommait jadis « les dissimulés ». Aujourd'hui, nous étions peut-être devenus une attraction touristique, mais les vieilles habitudes avaient la vie dure.

Parfois, des observateurs de Feys campaient autour de notre site et essayaient de nous voir avec des jumelles. Ils restaient des jours et des nuits sans y parvenir. S'ils étaient en train de nous épier ce soir, à la fraîche, ils allaient enfin avoir l'occasion de voir « quelque chose ».

Je ne tentai pas de trouver la porte d'entrée car Doyle le ferait pour moi. La porte en question faisait des rotations selon son propre agenda, à moins que ce ne soit selon les caprices de la Reine. Peu importe ce qui la faisait se déplacer, mais parfois elle s'ouvrait en face de la route, parfois non. Quand j'étais adolescente, si je voulais m'éclipser en douce et rentrer tard, je ne pouvais qu'espérer que cette porte infernale n'avait pas bougé depuis ma sortie. Sinon, la petite magie nécessaire pour trouver l'ouverture alertait la Garde et ma petite escapade se trouvait révélée ! À l'époque, j'étais persuadée que cette fichue porte le faisait exprès.

Doyle m'entraîna sur l'herbe. Mes talons s'enfonçaient dans la terre meuble et je fus presque obligée de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas les salir. Le pistolet caché dans le holster de ma cheville me donnait une démarche plutôt bizarre. Heureusement que je n'avais pas choisi des talons plus hauts.

Au fur et à mesure que nous nous éloignions de l'avenue et des lumières fantomatiques, l'obscurité devenait plus épaisse. L'éclairage dont nous sortions avait pourtant été tamisé, mais toute lumière donne à l'obscurité plus de poids et de substance. Je m'agrippai un peu plus fermement au bras de Doyle tandis qu'il s'enfonçait dans la nuit étoilée.

Doyle avait dû remarquer mon inquiétude.

— Veux-tu un peu de lumière ?

— Je te remercie, mais je peux conjurer mon propre feu follet. Mes yeux vont s'ajuster dans une minute.

Il haussa les épaules.

— Comme tu voudras !

Sa voix était retombée dans son ton neutre habituel. Soit il avait

du mal à trouver le fameux juste milieu, soit la routine était plus forte que lui. Je penchais plutôt pour la deuxième explication.

Le temps que Doyle fasse la moitié du chemin autour du tumulus, mes yeux s'étaient habitués à la faible lueur froide des étoiles et de la lune. Il scruta l'herbe, puis sa magie fit passer une douce haleine chaude le long de mon corps tandis qu'il se concentrait sur le tumulus. Mes yeux fouillèrent vainement le sol. Sans un effort de concentration intense, ce carré d'herbe ressemblait à tout autre carré d'herbe.

Le vent souffla entre les brindilles comme des doigts ébouriffant des dentelles soigneusement rangées dans une boîte. La nuit vibrait du doux bruissement de l'herbe sèche d'automne, mais tellement faiblement qu'on pouvait entendre de la musique. On ne la percevait pas assez distinctement pour reconnaître une mélodie ou pour affirmer que c'était bien de la musique et non juste le vent. Cette musique fantomatique était, en fait, un indice indiquant qu'on se trouvait devant l'entrée. Une espèce de sonnette spectrale ou un jeu magique de « chaud ou froid ». Quand on n'entendait pas de musique, on était loin de la porte.

Doyle retira son bras de mon étreinte et passa sa main au-dessus de l'herbe du tumulus. Cette herbe avait-elle alors fondu ou la porte était-elle apparue par-dessus, dans un espace plus ou moins parallèle ? En tout cas, cela avait marché et une entrée ronde était apparue dans le flanc du tumulus. La porte offrait exactement l'espace suffisant pour nous laisser passer tous les deux. De la lumière éclairait l'ouverture. Si cela avait été nécessaire, la porte se serait même ajustée au passage d'un gros tank, comme si elle savait d'avance ce qui allait entrer ou sortir.

Mes yeux s'habituerent assez facilement à cette lumière blanche et douce qui s'échappait de la porte comme un souffle léger de brouillard lumineux.

— Après toi, ma Princesse, dit Doyle en me faisant une jolie courbette.

Je voulais revenir à la Cour, mais en voyant cette colline rayonnante, je me rappelai qu'un trou dans la terre restait toujours un trou dans la terre, que ce soit l'entrée d'un tumulus ou celle d'une tombe. J'ignorais pourquoi cette analogie avait soudain traversé mon esprit. Était-ce dû à la tentative d'assassinat ? À mes nerfs qui avaient été quelque peu malmenés ? Je n'aurais su le dire. Je passai la porte.

Je me retrouvai dans un grand corridor, assez large pour donner passage au tank s'il avait voulu entrer et assez haut pour qu'un géant puisse se tenir debout sans se cogner la tête. Quelle que soit la taille de la porte, le corridor gardait un volume constant. Doyle me rejoignit et l'ouverture disparut derrière lui. Il n'y avait plus qu'un mur de

pierre grise. Tout comme l'extérieur cachait l'entrée, l'intérieur cachait la sortie. Si la Reine le désirait, la porte n'apparaîtrait plus du tout de ce côté. Ici, il était très facile de passer d'invité à prisonnier. Pas très rassurant, tout ça.

La lumière qui emplissait le corridor n'avait pas de source précise. Elle venait de partout et de nulle part. La pierre grise ressemblait à du granit et n'était donc pas originaire de Saint Louis où le sous-sol était rouge ou ocre-rouge. Même notre pierre vient d'une quelconque côte étrangère.

Il paraît qu'à une époque très lointaine, il existait des mondes souterrains complets. Avec des prairies, des vergers, un soleil et une lune rien que pour nous. J'avais vu les vergers qui dépérissaient et des jardins à fleurs avec encore quelques rares boutons, mais pas de soleil ni de lune sous la terre.

Ici, les pièces étaient étonnamment grandes et plus carrées qu'elles n'auraient dû l'être. Le plan semblait changer de façon aléatoire, parfois même pendant qu'on marchait, comme si on traversait une galerie des glaces avec des murs de pierre à la place des miroirs. Mais il n'y avait pas de prairies, du moins je n'en avais jamais vu. Je voulais bien croire que les autres me cachaient des secrets. Cela ne m'aurait pas surpris le moins du monde, mais à ma connaissance, il n'y avait plus de vrais mondes sous la terre. Seulement de la pierre et des salles.

Doyle m'offrit son bras de manière très formelle et je le pris sans réfléchir. Une habitude, déjà.

Le couloir tourna vers la gauche et soudain j'entendis des pas approcher de nous.

Doyle tira doucement sur mon bras et s'arrêta brusquement.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Il me fit reculer et souleva le bas de ma robe, mettant au jour mes chevilles et mon pistolet.

— Ce n'étaient pas tes talons qui te déséquilibraient sur les pierres, Princesse.

Il avait l'air furieux contre moi.

— Je suis autorisée à porter des armes.

— Pas d'armes à feu à l'intérieur du tumulus.

— Depuis quand ?

— Depuis que tu t'en es servie pour tuer Bleddyn.

Nous nous mesurâmes du regard pendant une seconde interminable puis, quand je voulus m'éloigner, sa main agrippa mon poignet.

Comme les bruits de pas approchaient toujours, Doyle tira sur mon bras et me colla contre lui.

Nous restâmes ainsi collés l'un contre l'autre, à la vue de tous,

tandis que les pas résonnaient dans le couloir. A nous voir, on aurait pu croire que nous allions nous battre ou continuer à le faire.

Deux hommes approchaient. Je suppliai Doyle de ne pas parler du pistolet et de ne pas me le retirer.

La bouche contre ma joue, il murmura :

— Tu n'en auras pas besoin.

— Tu peux me le jurer ?

La colère crispa les muscles de sa mâchoire, puis ceux de son bras.

— Je ne peux jurer de rien quand il s'agit des caprices de la Reine.

— Alors permets-moi de garder mon arme, murmurai-je.

Il pivota afin de se mettre entre moi et les autres gardes, tenant toujours fermement mon bras. Tout ce que les autres pouvaient voir, c'était la grande cape de Doyle.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Doyle ? demanda l'un des hommes.

— Rien, rien.

Mais il poussa mon autre bras derrière mon dos jusqu'à ce qu'il puisse tenir mes deux poignets dans une seule main. Elle n'était pas assez grande et il dut serrer très fort pour les maintenir ainsi. Il me faisait vraiment mal et j'allais avoir des bleus. Je me serais débattue avec un peu plus de vigueur si j'avais pensé pouvoir lui échapper. Mais à quoi bon me libérer maintenant, puisqu'il avait déjà vu le pistolet. Je ne pouvais donc plus rien faire et je n'essayai même plus de résister. J'étais furieuse.

Doyle me souleva légèrement et m'assit sur le sol. À part la douleur aux poignets, cela se passa avec assez de douceur. Il s'agenouilla, l'arrière de sa cape nous dissimulant toujours aux autres hommes. Quand il approcha sa main de ma cheville pour prendre le pistolet, je pensai un instant donner des coups de pied pour le seul plaisir de ne pas lui faciliter la tâche, mais cela n'aurait servi à rien. Il aurait pu briser mes poignets sans le moindre effort. J'avais l'espoir qu'il me rendrait l'arme ce soir. S'il me cassait quelque chose, cela ne me servirait plus à rien.

Il retira le pistolet du holster de ma cheville et je me laissai faire, passive. Seuls mes yeux n'étaient pas passifs. Je ne pouvais cacher ma colère. D'ailleurs, je voulais même qu'il la voie !

Il me lâcha et glissa le pistolet dans son dos, sous la ceinture de son pantalon qui était tellement serré que cela ne devait pas être confortable du tout. Tant mieux ! J'espérais que cela lui ferait mal jusqu'à ce qu'il en saigne !

Il tira sur mon bras pour m'aider à me lever et fit virevolter sa cape en se retournant pour me présenter aux gardes. Il tenait ma main comme si nous allions faire une entrée solennelle en haut d'un grand

escalier de marbre. C'était un geste bizarre dans le cadre de ce couloir de pierre grise et après notre petite altercation. Je me rendis compte qu'il était embarrassé à cause du pistolet. Regrettait-il déjà de l'avoir pris ? Ou peut-être se demandait-il si j'avais d'autres armes sur moi. En tout cas, il était mal à l'aise.

— Un petit désaccord, rien de plus, précisa-t-il.

— Un désaccord à propos de quoi ?

C'était la voix de Frost, le second de Doyle. À part le fait qu'ils étaient grands tous les deux, ils étaient physiquement à l'opposé l'un de l'autre. La chevelure qui tombait jusqu'aux chevilles de Frost en un rideau scintillant était couleur argent, un argent métallique et scintillant comme une guirlande de Noël. Sa peau était aussi blanche que la mienne, ses yeux d'un gris doux comme un ciel d'hiver avant la neige. Son visage était anguleux et d'une beauté arrogante. Ses épaules avaient l'air d'être un brin plus larges que celles de Doyle. Bref, ils étaient tous deux très semblables tout en étant très différents.

Il portait une tunique argentée qui lui arrivait juste au-dessus des genoux laissant dépasser un pantalon assorti dont les jambes s'enfonçaient dans des bottes de la même couleur. La ceinture qui ceignait sa taille était, elle aussi, en argent, sertie de perles et de diamants. Elle était coordonnée au collier lourd qui pendait sur sa poitrine. Frost scintillait comme s'il avait été sculpté dans un grand bloc d'argent, davantage statue qu'homme. Mais l'épée au pommeau ciselé qui pendait à son côté était bien réelle. Si l'on pouvait voir cette arme, il y en avait probablement d'autres. La Reine l'appelait son Froid Mortel. En revanche, il ne portait aucune arme magique ou dotée d'un quelconque sortilège.

Il me dévisageait de ses yeux gris magnifiques, ne cachant pas sa méfiance.

Vite, il fallait que je parle, que je comble le silence, que je les distraie ! Je lâchai la main de Doyle et avançai d'un pas.

Frost était très vaniteux quand il s'agissait de son apparence et de ses vêtements.

— Frost, quelle allure ! lançai-je d'une voix assurée, à mi-chemin entre séduction et moquerie.

Avant même de pouvoir les en empêcher, ses doigts se posèrent fièrement sur le bord de sa tunique.

— Princesse Meredith, quelle joie ! Comme toujours, d'ailleurs !

Une petite nuance de ton avait transformé ses paroles polies en sarcasme subtil.

Grand bien lui fasse ! Dans la mesure où il ne se demandait pas ce que cachait Doyle, mon objectif était atteint.

— Et moi ? Que penses-tu de ma tenue ? demanda Rhys.

Je me tournai vers le troisième de mes gardes favoris. Je ne lui

accordais pas la même confiance qu'à Barinthus ou à Galen. Il y avait quelque chose de faible en Rhys, l'impression qu'il n'irait pas jusqu'à risquer sa peau pour moi, mais à part ça, je pouvais tout de même compter sur lui.

Il repoussa sa cape sur son bras et fit glisser ses cheveux blancs et bouclés sur le côté, afin que je puisse avoir une vue bien dégagée de son corps. Rhys devait mesurer un mètre soixante-dix, ce qui est assez petit pour un garde. Je croyais savoir qu'il était de pur-sang sidhe, il se trouvait simplement qu'il était un peu court sur pattes. Son corps était gainé dans une combinaison d'un blanc immaculé, tellement serrée qu'on voyait au premier coup d'œil qu'il ne portait rien en dessous. Il y avait seulement son corps admirable. Des broderies blanches, ton sur ton, soulignaient le pourtour de son col, la bordure des manches et la découpe sur son ventre qui révélait de magnifiques tablettes de chocolat. Un peu comme un décolleté audacieux chez une femme.

Il laissa cape et cheveux retomber en place et me sourit de ses lèvres pleines de Cupidon. Elles allaient si bien avec ce visage un peu joufflu de grand garçon et son œil d'un bleu étonnant. Trois cercles de bleu : bleu fleur de lin, bleu ciel de printemps et bleu ciel d'hiver. L'autre œil était perdu pour toujours sous un fouillis de cicatrices. Des traces de griffes défiguraient le quart supérieur de son visage. Une marque de griffe séparée et unique barrait son front et le bas de sa joue droite. Il m'avait déjà raconté une douzaine d'histoires différentes pour m'expliquer dans quelles circonstances il avait perdu cet œil. Des batailles extraordinaires, des géants, il me semblait aussi me souvenir d'un dragon ou deux. Je crois que c'était à cause de ces cicatrices qu'il soumettait son corps à des exercices de musculation intenses. Il était petit, mais chaque millimètre était parfaitement entretenu.

Je souris d'un air admiratif.

— Je suis incapable de dire si tu ressembles à une déco de gâteau de mariage pornographique ou à un super-héros du cinéma. Tu pourrais être Monsieur Muscle ou Musclor ou... Abdomec...

— Mille tractions par jour peuvent accomplir des merveilles pour les abdos, expliqua-t-il en passant une main pleine de respect sur ses tablettes de chocolat.

— Chacun son truc, je suppose.

— Où est ton épée ? demanda Doyle.

— Au même endroit que la tienne, répondit Rhys. La Reine dit que nous n'en aurons pas besoin, ce soir.

— Et toi, Frost ?

Rhys répondit à sa place, son superbe œil pétillant de malice.

— La Reine est en train de le sevrer : une seule arme à la fois. Elle a décrété qu'il devait être complètement désarmé le temps qu'elle

aille s'habiller pour la salle du trône.

— Je ne pense pas qu'il soit prudent que toute sa garde soit désarmée, intervint Frost.

— Moi non plus, dit Doyle. Mais elle est la Reine et nous obéirons à ses ordres.

— Les vêtements de Frost conviennent pour un banquet de bienvenue, mais je ne comprends pas pourquoi vous deux portez cette tenue... euh... un peu...

Je ne trouvais pas mes mots, ne voulus pas les insulter.

— La Reine a personnellement dessiné ma tenue, expliqua Rhys.

— Superbe.

Il sourit.

— Avant de continuer, attends de voir le reste de la garde, ce soir.

J'écarquillai les yeux de stupeur.

— Oh, non ! Ne me dis pas qu'elle recommence à prendre des hormones !

— Mais si. Des hormones pour faire des bébés et je peux vous dire que sa libido fait des heures sup ! Pfff... C'est dommage de faire des efforts vestimentaires alors qu'on n'a pas d'endroit pour se mettre, se lamenta Rhys en baissant les yeux sur son espèce de costume.

— Très drôle ! dis-je.

Il me regarda, sincèrement triste, et je perdis toute envie de sourire.

— La Reine est notre souveraine. Elle sait ce qui est bon pour nous, dit Frost.

J'éclatai soudain de rire.

Mais quand Frost tourna son visage vers moi, je regrettai ce rire. Je vis ses superbes yeux gris désarmés pendant un quart de seconde et y découvris du chagrin. Je le regardai reconstruire son paraître, baisser les yeux afin que plus rien ne puisse y être décelé. Mais j'avais eu le temps de voir ce qui se cachait derrière ce masque circonspect, sous ses habits coûteux, sous sa moralité rigoureuse et son arrogance. Son attitude rigide n'était sûrement pas entièrement feinte mais, dans l'ensemble, c'était surtout une manière de se protéger, de cacher quelque chose.

Je n'avais jamais apprécié Frost, mais en découvrant cette minuscule déchirure, je sus que je ne pourrais plus jamais le détester. Et zut !

— Le sujet est clos, dit-il en descendant le couloir par lequel ils étaient venus. La Reine nous attend.

Il avança sans même se retourner pour voir si nous suivions.

Rhys vint à ma hauteur et passa un bras autour de mes épaules.

— Je suis content que tu sois revenue, dit-il.

— Merci, Rhys.

— Tu m’as manqué, Belle aux Yeux Verts !

C’était un passionné de cinéma. Son auteur préféré était Dashiell Hammett et son film culte *Le Faucon maltais*, avec Humphrey Bogart. Rhys possédait une maison à l’extérieur des tumulus, avec l’électricité et une télévision. Il y passait pas mal de week-ends. Il m’avait fait découvrir de vieux films et quand j’avais seize ans nous étions allés à un festival du film noir au Tivoli de Saint Louis. Pour l’occasion, il avait mis un feutre et enfilé un trench. Il m’avait même déniché des vêtements d’époque pour que je puisse m’accrocher à son bras et jouer la femme fatale.

Pendant cette expédition, Rhys m’avait bien fait comprendre que j’étais pour lui davantage qu’une petite sœur. Il n’y avait pas de quoi se faire exécuter, mais notre sortie avait été comme un vrai rendez-vous d’amoureux. Après cela, ma tante s’était arrangée pour que nous passions moins de temps ensemble. Galen et moi avions l’habitude de flirter l’un avec l’autre, sans pitié ni concession, de manière très érotique, mais la Reine semblait avoir confiance en Galen. Tout comme moi, d’ailleurs. En compagnie de Rhys, par contre, je restais sur mes gardes.

Il m’offrit son bras.

Doyle se plaça de l’autre côté et je m’attendais à ce qu’il m’offre, lui aussi, son bras afin de me tenir en sandwich. Mais au lieu de cela, il dit à Rhys :

— Descends au bout du couloir et attends-nous là-bas.

Frost aurait protesté, même refusé. Pas Rhys.

— Tu es le capitaine de la Garde, répondit-il en parfait petit soldat.

Doyle attendit qu’il ait passé l’angle, puis me prit brutalement le bras.

— Qu’est-ce que tu portes d’autre ? demanda-t-il.

— Tu me fais assez confiance pour te contenter d’une réponse ?

— Si tu me donnes ta parole, je l’accepte.

— Quand je suis partie, ma vie était en danger, Doyle. Il faut que je puisse me défendre.

Sa main me serra plus fort et il me secoua un peu.

— Il est de mon devoir de protéger la Cour, et tout particulièrement la Reine.

— Et il est de mon devoir de me protéger moi-même.

— Non, ça, c’est mon boulot ! Et celui de toute la Garde.

— Non, toi, tu appartiens à la Garde de la Reine. La Garde du Roi protège Cel. Il n’y a pas de garde pour la Princesse, Doyle. J’ai pris conscience de cela en grandissant.

— Tu as toujours eu ton contingent de gardes du corps, tout

comme ton père.

— Et ça lui a servi à quoi ?

Il m'attrapa par l'autre bras aussi et me souleva pratiquement sur la pointe des pieds.

— Je veux que tu survives, Meredith. Prends ce qu'elle va t'offrir ce soir. N'essaie pas de lui faire de mal.

— Sinon quoi ? Tu me tuerais ?

Ses mains se détendirent et il me reposa sur le sol de pierre.

— Donne-moi ta parole que c'était ta seule arme et je te croirai.

Je levai les yeux vers son visage sincère et fus incapable de lui mentir, surtout en donnant ma parole.

— Par les couilles de Fergus ! soufflai-je en tapant du pied avec dépit.

Il sourit.

— J'en déduis que tu as d'autres armes.

— Oui. Mais je ne peux rester ici sans être armée, Doyle.

— L'un de nous sera toujours à côté de toi ce soir, je te le promets.

— La Reine a été très prudente, ce soir. Je n'aime pas beaucoup Frost mais j'ai confiance en lui. Elle s'est arrangée pour que chaque garde que je rencontre soit quelqu'un que j'aime bien ou en qui j'ai confiance. Mais il y a vingt-sept gardes de la Reine et vingt-sept autres gardes du Roi. J'ai confiance en une dizaine d'entre eux tout au plus. Les autres me font peur ou m'ont déjà agressée par le passé. Je ne resterai pas ici sans arme.

— Tu sais que je peux te les retirer, dit-il.

— Je sais.

— Dis-moi ce que tu portes sur toi et nous envisagerons ce qu'il convient de faire.

Je lui fis la liste de tout ce que j'avais sur moi. Je m'attendais à ce qu'il veuille me fouiller, mais il n'en fit rien. Il me crut sur parole. Je fus contente de ne rien lui avoir caché.

— Il faut que tu comprennes, Meredith. Je suis le garde du corps de la Reine avant d'être le tien. Si tu essaies de la blesser, je réagirai.

— Suis-je autorisée à me défendre moi-même ?

Il réfléchit un instant.

— Je ne voudrais pas te voir morte, simplement pour avoir hésité à te défendre, parce que tu aurais eu peur de moi. Tu es mortelle et notre Reine ne l'est pas. Tu es la plus fragile des deux, Meredith. J'espère que nous n'en arriverons pas au point où je devrai choisir entre l'une et l'autre. Je ne pense pas qu'elle ait prévu de la violence contre toi, ce soir.

— Ce que prévoit ma chère tante et ce qui arrive n'est pas toujours la même chose. Ça, nous le savons tous.

— Peut-être. Si nous y allions ? demanda-t-il en m'offrant de nouveau son bras.

Je pris son offre avec soulagement et nous nous dirigeâmes vers l'angle où nous attendait Rhys. Il nous regardait venir d'un air tellement sérieux que c'en était inquiétant. Il pensait à quelque chose. À quoi ? Je ne me sentais pas rassurée du tout.

— Tu vas te blesser à force de penser si fort, lui dis-je.

Il sourit en baissant les yeux. Quand il les releva vers moi, ils étaient extrêmement sérieux.

— Qu'est-ce que tu manigances, Merry ?

Sa question me surprit et je ne le cachai pas.

— Mon seul projet est de survivre cette nuit et de ne pas être blessée. C'est tout.

— Je te crois.

Mais sa voix était mal assurée, comme s'il n'était pas certain du tout de me croire. Puis il sourit.

— Je lui ai proposé mon bras en premier, Doyle. Tu m'as coupé l'herbe sous le pied.

Doyle s'apprêta à dire quelque chose, mais je réagis plus vite que lui.

— J'ai deux bras, Rhys. Un sourire éblouissant illumina son visage et il me tendit son bras gauche. Que je pris. En passant ma main sur sa manche, je me rendis compte que c'était ma main droite, celle qui portait l'anneau. Mais celui-ci ne réagit pas au contact de Rhys. L'anneau ne broncha pas, une simple bague en argent.

— Mais c'est... ! s'exclama Rhys en le remarquant.

— Oui, c'est... répondit calmement Doyle.

— Mais... protesta Rhys.

— Oui, dit Doyle.

— Quoi ? demandai-je.

— Quand la Reine jugera l'instant propice, dit Doyle.

— Tous ces mystères me donnent la migraine ! lançai-je, excédée.

Rhys imita de son mieux l'expression de Bogart :

— Alors achète-toi une boîte d'aspirine, bébé, car la soirée ne fait que commencer.

— Bogart n'a jamais dit ça dans un film, protestai-je.

— Non, c'était une improvisation.

Je lui serrai affectueusement le bras.

— Je crois que tu m'as manqué, Rhys.

— Moi, en tout cas, tu m'as vraiment manqué. Personne, dans cette satanée Cour, ne sait ce qu'est un film noir.

— Moi je sais ! intervint Doyle.

Nous nous tournâmes tous deux vers lui.

— Ça veut bien dire du cinéma africain, n'est-ce pas ?

Rhys et moi échangeâmes un coup d'œil avant d'éclater de rire.

Doyle resta sérieux comme un pape, répétant sans cesse :

— Ce n'est pas du cinéma fait par des Noirs ?

Cela rendit les derniers mètres jusqu'aux appartements privés de la Reine presque agréables.

Chapitre 27

Quand les doubles portes s'ouvrirent, la pierre changea d'aspect. La chambre de ma tante, la chambre de la Reine, était faite de pierre noire. Une pierre brillante qui ressemblait à du verre, prêt à se briser au moindre choc. Mais on pouvait toujours s'amuser à taper dessus avec une barre de fer, on provoquait seulement des étincelles multicolores. Cela ressemblait à de l'obsidienne, mais c'était infiniment plus résistant.

Frost resta aussi près que possible de la porte qui menait dans la pièce, très loin de la Reine. Il se dressait comme une silhouette argentée et lumineuse dans cette impressionnante obscurité et, à la façon dont il se tenait, on aurait pu croire qu'il était prêt à fuir. Peut-être.

Le lit était placé contre le mur du fond. Il y avait dessus tant de draps, de couvertures et même de fourrures qu'il était difficile de savoir s'il s'agissait réellement d'un lit ou seulement d'un simple tas de couvertures. Dans ce lit, était étendu un humain, un humain très jeune. Ses cheveux étaient d'un blond d'été et coupés très court, avec quelques épis au-dessus du front. Sa peau était joliment dorée, par le soleil ou des lampes à bronzer, difficile à dire. Un bras dressé au-dessus de lui, la main flasque, il semblait profondément endormi et terriblement jeune. Avait-il moins de dix-huit ans ? C'était parfaitement interdit dans tous les États.

La Reine se leva, émergeant lentement du nid de couvertures et d'un tas de fourrures à peine plus noires que les cheveux qui encadraient son visage d'un blanc laiteux. Elle en avait attaché une grande partie sur le haut de sa tête où ils formaient comme une couronne noire, trois longues mèches s'en échappaient, qui tombaient jusqu'à ses reins en vagues élégantes. Le haut de sa robe en vinyle brillant offrait un décolleté de veuve joyeuse avec deux fines bretelles qui décoraient davantage ses épaules blanches qu'elles ne les couvraient. Le jupon était fait d'un tissu épais et coulait derrière elle en une courte traîne. L'ensemble ressemblait à du cuir, mais était aussi fluide qu'une étoffe. Des gants en peau gagnaient entièrement ses bras. Ses lèvres soulignées de carmin, ses yeux maquillés de noir offraient un superbe contraste. Ses iris jouaient sur trois tons, allant du gris anthracite à celui d'un ciel lourd d'orage en passant par un gris clair de ciel d'hiver. Ce dernier gris était si pâle qu'il avait l'air d'être blanc. Posés dans cet écrin de maquillage noir, ses yeux étaient fascinants.

Il fut une époque où la Reine pouvait se vêtir de toiles d'araignées, d'obscurité, d'ombres. Des petits riens qu'elle gouvernait et qui formaient des vêtements par sa simple volonté. Maintenant, elle était obligée de porter des vêtements de haute couture et de faire appel à son tailleur personnel. Un signe de plus qui révélait la déchéance de notre pouvoir. Mon oncle, le Roi de la Cour Seelie, pouvait toujours s'habiller lui-même de lumière et d'illusions. Certains pensaient que cela prouvait que la Cour Seelie était plus puissante que la Cour Unseelie. Il va sans dire que ceux qui pensaient cela faisaient attention de ne pas l'exprimer devant tante Andais.

En se levant, elle avait révélé la présence d'un deuxième homme. Celui-ci était sidhe et immortel. C'était Eamon, le consort royal. Ses cheveux étaient d'un noir de jais et tombaient en épaisses vagues autour de son visage blanc. Ses paupières étaient lourdes de sommeil... ou d'autre chose.

Frost et Rhys se précipitèrent vers la Reine et prirent chacun une main gainée de peau. Ils la soulevèrent par-dessus le gamin blond et sa jupe, en virevoltant, découvrit des jupons de tulle noir et de fines sandales de cuir. Ils la posèrent délicatement sur le sol et je m'apprêtai aussitôt à entendre de la musique et à voir des danseurs apparaître par magie. Ma tante était certainement capable de provoquer ce genre d'illusion.

Je mis un genou à terre et ma robe étroite offrait assez d'ampleur pour donner une certaine grâce à mon geste. En me levant, le tissu se remettrait automatiquement en place. Ne l'avais-je pas choisi pour cela ? La jarretière se dessinait sous l'étoffe lie-de-vin quelque peu étirée, mais ne révélait rien de plus que son existence. On ne devinait pas le couteau. Je ne courbai pas encore la tête. La Reine faisait son petit cinéma. Elle voulait qu'on la regarde.

La Reine Andais était grande, même selon les critères contemporains : un mètre quatre-vingts. Sa peau luisait comme de l'albâtre poli. La ligne parfaite de ses sourcils noirs et l'épaisseur de ses cils offraient un contraste étonnant avec cette blancheur.

Je finis tout de même par courber la tête parce que c'était ce qu'on attendait de moi. Je restai la tête ainsi baissée, et je ne voyais plus que le sol et ma jambe. Puis j'entendis le froissement de sa robe traversant la pièce. Ses talons martelèrent le sol quand elle passa des tapis à la pierre. Je me demandai un instant pourquoi elle ne faisait pas poser de la moquette sur toute la surface. Ses jupons bruisaient en frottant les uns contre les autres tandis qu'elle se dirigeait vers moi, et je sus qu'elle portait des crinolines inconfortables et rugueuses contre sa peau couleur de lait.

Finalement, une flaque de jupe noire apparut sur le sol, juste à la hauteur de mon pied.

Sa voix s'éleva en un riche contralto.

— Je te salue, Princesse Meredith NicEssus, Fille de Paix, Exilée de Besaba, fille de mon frère.

Je gardai la tête baissée jusqu'à ce qu'on m'ordonne de la relever. Elle ne m'avait pas appelée « nièce » tout en ayant mentionné notre lien de famille. C'était légèrement insultant de sa part de ne pas préciser ce lien de parenté et aussi longtemps qu'elle ne m'appellerait pas nièce, je ne pourrais pas l'appeler tante.

— Je te salue, Reine Andais, Reine de l'Air et des Ténèbres, Amante de Chair Blanche, Sœur d'Essus, mon père. Je suis venue des pays de l'Ouest sur ta demande. Que désires-tu de moi ?

— Je n'ai jamais compris comment tu faisais ça, dit-elle.

— Quoi donc, ma Reine ?

— Comment tu peux arriver à dire les mots adéquats sur le ton approprié tout en ayant l'air si peu sincère ! Comme si cela te semblait tellement, mais tellement ennuyeux.

— Je suis désolée si je t'ai offensée, ma Reine.

C'était une réponse aussi prudente que possible à son accusation car, en effet, je trouvais tout cela tellement, tellement ennuyeux. Simplement, je ne voulais pas que cela se sente aussi clairement dans ma voix. J'attendais seulement à genoux, la tête baissée, qu'elle me donne l'ordre de me relever. Même des talons de cinq centimètres n'étaient pas conçus pour de tels agenouillements prolongés. Il était presque impossible de ne pas vaciller. Si Andais le souhaitait, elle pouvait me faire attendre ici pendant des heures, jusqu'à ce que toute ma jambe s'endorme, sauf à l'endroit précis de mon genou sur lequel pesait tout mon poids, et qui serait à l'agonie. Mon record dans ce genre de position avait été de six heures, après avoir dépassé le couvre-feu quand j'avais dix-sept ans. Cela aurait pu durer plus longtemps, mais je m'étais ou endormie ou évanouie. Je ne me souviens plus très bien.

— Tu as coupé tes cheveux, fit-elle remarquer.

Je commençais déjà à mémoriser la texture du sol.

— Oui, ma Reine.

— Pourquoi les as-tu coupés ?

— En les portant jusqu'aux chevilles on se fait vite repérer en tant que Sidhe de la Haute Cour. Je voulais me faire passer pour une humaine.

Je la sentis se pencher sur moi, passer ses doigts minces dans mes cheveux.

— Alors tu as sacrifié tes cheveux.

— Ils sont bien plus faciles à entretenir à cette longueur, répondis-je d'une voix aussi neutre que possible.

— Lève-toi, nièce de mon sang.

Je me remis lentement sur mes jambes.

— Merci, tante Andais.

Debout, j'étais terriblement petite à côté de sa silhouette élancée. Malgré mes talons, elle mesurait près de trente centimètres de plus que moi. D'habitude je ne suis pas obnubilée par ma petite taille, mais elle faisait tout pour que j'en prenne bien conscience. Elle voulait que je me sente petite.

Je levai les yeux vers elle et me forçai à ne pas laisser échapper un soupir d'exaspération. Après Cel, Andais était la personne que j'aimais le moins à la Cour Unseelie.

— Je t'ennuie ? demanda-t-elle.

— Non, tante Andais. Bien sûr que non.

L'expression de mon visage ne m'avait pas trahie, j'avais des années d'entraînement pour montrer un visage inexpressif. Mais Andais avait eu des siècles d'expérience pour perfectionner son étude de la psychologie des gens. Elle ne pouvait pas réellement lire les pensées, mais le moindre changement dans le langage du corps, dans le rythme de la respiration était pour elle aussi efficace et vrai que de la télépathie.

Elle fronça ses sourcils parfaits.

— Eamon, prends donc notre petit joujou avec toi et demande-lui de t'habiller pour le dîner dans la pièce d'à côté !

Le consort royal tira un peignoir de brocart pourpre du monceau de draps et l'enfila avant de descendre du lit. La ceinture avait été nouée à l'arrière et le peignoir ne fermait plus devant. Ses cheveux tombaient en un enchevêtrement de vagues noires presque jusqu'à ses chevilles. Le vêtement pourpre foncé avait moins pour usage de le couvrir que de servir de cadre pour mettre en valeur son corps nu tandis qu'il traversait la pièce.

Il me salua d'un léger mouvement de tête en passant devant moi et je répondis à son salut. Il posa un baiser léger sur la joue d'Andais et se dirigea vers la porte qui menait à une chambre plus petite et à la salle de bains. L'un des équipements modernes que la Cour avait adoptés était un système de plomberie intérieure.

Le blondinet s'assit sur le bord du lit, nu, lui aussi. Il se leva et étira son corps longiligne au bronzage doré. En s'étirant, il me jeta un coup d'œil de biais et, voyant que je le regardais, il me sourit. Un sourire de prédateur, à la fois lascif et agressif. Les joujoux humains interprétaient toujours de travers la nudité détendue des gardes.

Il avança vers nous en se déhanchant. Il le faisait exprès. Ce n'était pas sa nudité qui me mettait mal à l'aise. C'était l'expression de son regard.

— Je suppose que c'est un petit nouveau ? demandai-je.

Andais toisa le gamin d'un regard froid et dédaigneux. Il devait

être vraiment très nouveau pour ne pas comprendre ce que signifiait ce regard. La Reine n'était pas contente de lui. Mais alors pas contente du tout.

— Dis-lui ce que tu penses de son étalage, ma nièce !

Sa voix était très calme, mais il y avait une note qui aurait eu un goût amer si on l'avait goûtée avec la langue.

J'observai le garçon consciencieusement, de la pointe des pieds jusqu'à sa coupe de cheveux, ne perdant pas une miette de ce qui se trouvait entre les deux. Il souriait, continuant à s'approcher de moi comme si mon regard était une invitation. Je décidai d'arracher ce sourire arrogant de ses lèvres.

— Il est jeune, il est mignon, mais Eamon est mieux pourvu.

À ces mots, le mortel s'arrêta et fronça les sourcils.

— Je ne crois pas qu'il sache ce que veut dire « mieux pourvu », dit Andais.

— Tu ne les as jamais choisis pour leur intelligence.

— Ces joujoux sont comme les animaux de compagnie. On ne leur demande pas d'avoir de la conversation. Voyons, tu devrais savoir cela, à ton âge !

— Si je veux un joujou, je prends un caniche. Ce... ce machin demande trop d'entretien, à mon goût.

Le regard de l'homme allait de l'une à l'autre, il avait l'air désespéré. De toute évidence, il ne comprenait rien à rien !

Andais avait enfreint l'une de mes règles d'or dans le domaine des rapports sexuels. Même si vous vous montrez très prudente, vous risquez toujours de tomber enceinte. Après tout, le sexe est théoriquement fait pour ça. Il ne faut donc jamais, au grand jamais, coucher avec un mâle méchant ou pire, stupide. La laideur, quant à elle, est un critère plus relatif. Pourquoi ? Parce que ces trois caractéristiques sont héréditaires. Le blond était mignon, mais pas assez pour compenser l'air sottement désespéré qu'il affichait.

— Va avec Eamon. Aide-le à s'habiller pour le banquet ! lui ordonna Andais.

— Pourrai-je venir au bal ce soir, Votre Majesté ? demanda-t-il.

— Sûrement pas.

Puis elle se tourna de nouveau vers moi comme s'il avait cessé d'exister.

Il me considéra avec une certaine colère. Il savait que je l'avais insulté, mais ne savait pas de quelle manière. Ce regard me fit frissonner. Il y avait des hommes à la Cour, bien moins mignons que ce nouveau joujou, avec lesquels j'aurais couché avant lui.

— Je constate que tu désapprouves, dit-elle.

— Il serait présomptueux de ma part d'approuver ou de désapprouver les actions de ma Reine.

Elle rit.

— Je te reconnais bien là. Tu dis ce qu'il faut dire, avec le ton idoïne, mais cela sonne tout de même comme une insulte.

— Pardonne-moi, répondis-je en me préparant à reposer un genou à terre.

Elle m'arrêta d'un geste.

— Non, Meredith ! La nuit va être courte et tu dors à l'hôtel. Nous n'avons pas le temps de nous prêter à nos petits jeux.

Elle retira sa main de mon bras sans me faire mal au passage.

Surprise, je l'observai, remarquant son visage souriant, et me demandai si elle était sincère ou si c'était encore l'une de ses chausse-trapes.

— Si tu veux te prêter à tes petits jeux, ma Reine, alors je serais heureuse d'y participer. S'il y a des affaires à régler, alors je serais heureuse d'y collaborer, tante Andais.

Elle rit de nouveau.

— C'est bien, ma fille, de me rappeler que tu es ma nièce, que tu es de mon sang. Tu crains mon humeur, tu ne lui fais pas confiance, alors tu me rappelles la valeur de ce lien pour te protéger. Très bien vu, ma chère.

Je ne répondis rien. Elle avait parfaitement deviné mon raisonnement.

— Frost ! appela-t-elle sans me quitter des yeux.

Il vint à elle, courbant la tête.

— Va dans ta chambre te changer ! Je veux que tu mettes les vêtements que je t'ai spécialement commandés pour ce soir.

Il se jeta à genoux.

— Ces vêtements... ne me vont pas, ma Reine.

Je vis la lumière s'évanouir dans ses yeux, les laissant aussi vides et froids qu'un ciel blanc d'hiver.

— Bien sûr qu'ils te vont. Je les ai fait couper pour toi sur mesure.

Elle attrapa une poignée de ses cheveux argentés et le força à lever la tête vers elle.

— Pourquoi est-ce que tu ne les portes pas ? insista-t-elle.

Il s'humecta les lèvres.

— Parce que je les ai trouvés inconfortables, ma Reine.

Elle pencha la tête sur le côté comme un corbeau qui regarde les yeux d'un pendu avant de les crever.

— Inconfortables, inconfortables... Tu as entendu ça, Meredith ? Il trouve que les vêtements que j'ai fait faire pour lui sont inconfortables !

Elle tira la tête de Frost en arrière, jusqu'à ce que son cou ne soit plus qu'une bande de chair vulnérable et exposée. Je pouvais voir son

pouls palpiter contre sa peau.

— Je t'ai entendue, tante Andais.

Cette fois, ma voix était aussi neutre que possible, blanche et propre comme une neige fraîchement tombée. Quelqu'un allait souffrir et je ne voulais pas que ce soit moi. Frost était idiot ! À sa place, j'aurais enfilé les vêtements sans discuter.

— Que crois-tu que nous devrions faire de notre Frost désobéissant ? demanda-t-elle.

— Envoie-le dans sa chambre pour qu'il se change.

Elle tira encore plus fort sur ses cheveux jusqu'à ce que sa colonne vertébrale soit courbée comme un arc. D'un petit mouvement sec, elle pouvait lui briser la nuque à tout instant.

— Ce n'est pas une punition, ça : Il a désobéi à un ordre que je lui avais donné personnellement. Ce qui est intolérable !

Je réfléchis aussi rapidement que possible. Il fallait que je trouve quelque chose qui amuse Andais sans faire souffrir Frost. Rien. Bredouille. Je n'étais pas très douée à ce sport. Puis j'eus une idée.

— Tu disais que la nuit allait être courte et que nous n'avions plus le temps de nous prêter à des petits jeux.

Elle relâcha Frost si brusquement qu'il tomba à quatre pattes sur le sol. Il resta à genoux, la tête en avant, ses cheveux d'argent cachant son visage comme un rideau bien commode.

— Très juste, admit-elle. Doyle ?

Doyle apparut immédiatement, la tête baissée.

— Votre Majesté ?

Elle le regarda et ce regard suffit. Il posa immédiatement un genou à terre. Sa cape coula autour de lui comme de l'eau noire. Il resta agenouillé à côté de Frost, si près que leurs corps se touchaient presque.

Elle posa une main sur chaque tête, un contact léger, cette fois.

— Quelle belle paire, ne trouves-tu pas ?

— Oui.

— Oui quoi ?

— Oui, ils forment une belle paire, tante Andais.

Elle eut l'air satisfaite.

— Doyle, je te charge d'accompagner Frost à sa chambre et de veiller à ce qu'il enfille les habits que j'ai fait faire pour lui. Amène-le au banquet dans ces vêtements, sinon ce sera chez Ezekial, pour la torture.

— Il sera fait comme ma Reine le désire, répondit Doyle. Il se leva, tirant Frost sur ses pieds, une main sur le bras de l'homme plus grand que lui.

La tête toujours baissée, ils reculèrent ensemble vers la porte. Doyle me jeta un coup d'œil bizarre en partant. Cherchait-il à

s'excuser de me laisser avec elle, sans lui, ou me prévenait-il d'un danger ? Je ne pus décrypter son regard. Mais il quittait la pièce avec mon revolver toujours dans sa ceinture. Ce revolver, j'aurais préféré le garder sur moi.

Rhys se déplaça vers la porte comme un bon petit garde. Andais l'observait comme les chats observent les oiseaux. Mais ce qu'elle lui dit fut plus rassurant, du moins pour lui.

— Attends dehors, Rhys ! J'aimerais m'entretenir avec ma nièce en privé.

Il fût surpris et me jeta un regard interrogateur comme pour me demander la permission.

— Fais ce qu'on te dit ! ordonna-t-elle. A moins que tu ne préfères aller rejoindre les autres à l'atelier d'Ezekial ?

Rhys baissa la tête.

— Non, Majesté. Je ferai ce qu'on m'ordonne.

— Allez, file !

Il obtempéra en me jetant un dernier regard et ferma la porte derrière lui. La pièce était soudain calme. Très très calme. Le bruissement de la robe de ma tante sur le sol parut bruyant dans ce silence, comme le frottement des écailles sèches d'un gros serpent. Elle se dirigea vers l'autre bout de la chambre, où des marches menaient vers un épais rideau noir. D'une chiquenaude magique, elle écarta le rideau, révélant une lourde table de bois encadrée d'un siège sculpté et d'un tabouret. Sur la table ronde, un jeu d'échecs dont les pièces lourdes étaient usées par des siècles de manipulations. Des chemins étaient creusés sur le plateau en marbre comme si de l'herbe avait été piétinée du fait des passages trop fréquents.

Contre le mur concave de l'alcôve se trouvait une armoire à fusils en bois, bourrée d'armes à feu. Juste au-dessus étaient pendus deux arcs croisés. Je savais que les flèches étaient derrière les portes de la partie basse du meuble, tout comme les munitions. Sur le côté étaient accrochés un gourdin et une masse d'armes. Ils étaient croisés, tout comme les épées qui leur faisaient face. Sous la masse et le gourdin était pendu un immense bouclier aux armes d'Andais, décoré d'un corbeau, d'une chouette et d'une rose rouge. Le bouclier d'Eamon se trouvait sous les épées. Aux deux extrémités du mur pendaient des chaînes pour les poignets et les chevilles. Au-dessus des chaînes était suspendu un fouet très long, enroulé comme un serpent à l'affût, ainsi qu'un autre type de fouet plus court. Je l'aurais volontiers comparé à un chat à neuf queues, sauf qu'il y avait plus de neuf queues et qu'elles avaient toutes pour embout une petite boule de métal ou un petit crochet en fer.

— Je vois que tu as toujours les mêmes distractions, dis-je.

J'essayais d'employer un ton détaché, mais ma voix me trahit.

Parfois, quand elle poussait le rideau, c'était pour jouer aux échecs. Parfois, c'était pour tout autre chose.

— Viens t'asseoir près de moi, Meredith. Nous avons à parler.

Elle s'installa sur la chaise à haut dossier, prenant la traîne de sa robe sur le bras pour ne pas la froisser. Elle me fit signe de m'asseoir sur le tabouret.

— Installe-toi ici, ma nièce. Je ne vais pas te mordre.

Elle sourit, puis laissa échapper un rire abrupt.

— Pas encore, en tout cas, précisa-t-elle.

C'est ce que je pouvais obtenir de mieux comme promesse. Elle ne m'agresserait pas... encore. Je me perchai sur le tabouret, un talon coincé sous un barreau pour tenir en équilibre. Je pensais qu'Andais gagnait parfois aux échecs simplement parce que le dos fatigué de son adversaire abandonnait la partie.

Je passai la main sur le marbre lisse.

— Mon père m'a appris à jouer aux échecs sur le frère jumeau de ce plateau, dis-je.

— Tu n'as pas besoin de me rappeler, une fois de plus, que tu es la fille de mon frère. Je ne te veux aucun mal, ce soir.

Je caressai la pierre si joliment polie et plongeai mon regard dans ses beaux yeux insondables.

— Peut-être serais-je moins méfiante si tu ne te sentais pas obligée de préciser « ce soir », si tu te contentais simplement de dire « je ne te veux pas de mal ».

C'était à la fois une question et un constat.

— Oh, non, Meredith. Te dire cela serait à moitié mentir et nous ne mentons pas chez nous. Pas franchement. Nous parlons peut-être jusqu'à ce que l'autre pense que le noir est blanc et que la lune est faite de fromage vert, mais nous ne mentons pas.

— Donc tu ne me veux pas de mal juste ce soir, répétais-je d'une voix que je voulus égale.

— Je ne te ferai pas de mal si tu ne m'y forces pas.

— Je ne comprends pas, tante Andais.

— Ne t'es-tu jamais demandé pourquoi j'exigeais un vœu de chasteté de la part de mes superbes gardes ?

La question était tellement inattendue que je la fixai sans réagir. Je finis par retrouver ma voix.

— Oui, ma tante. Je me le suis demandé.

Pour être exact, cela avait été le sujet principal des discussions à la Cour pendant des siècles : pourquoi l'exigeait-elle ?

— Pendant des centaines d'années, les hommes de notre Cour ont dispersé leur semence à tous vents. Il y avait beaucoup de sang-mêlé et de moins en moins de Feys au sang pur. Alors je les ai forcés à conserver leur énergie.

— Pourquoi ne pas leur avoir laissé accès aux femmes de la Haute Cour ?

— Parce que je voulais perpétuer mon sang, pas le leur. Il y a eu une époque où j'aurais préféré te savoir morte que risquer de te voir hériter de mon trône.

— En effet, tante Andais.

— En effet quoi ?

— En effet, je le savais.

— J'ai vu les bâtards envahir toute la Cour. Les humains nous ont envoyés vivre sous terre et maintenant leur sang venait corrompre celui de notre Cour. Et ils se reproduisaient plus vite que nous.

— D'après ce que je sais, tante Andais, les humains se sont toujours reproduits plus vite que nous. C'est lié au fait qu'ils sont mortels.

— Essus m'a dit que tu étais sa fille. Qu'il t'aimait. Il m'a également dit que tu ferais une excellente Reine, un jour. Je lui ai ri au nez. Maintenant, je ne ris plus, ma nièce.

— Je ne comprends pas, ma tante.

— Le sang d'Essus coule dans tes veines. C'est aussi le sang de ma famille. Je préfère que celui qui me succédera porte au moins un peu de mon sang plutôt que pas du tout. Je veux que ce soit notre sang qui continue à transmettre le flambeau.

— Je ne suis pas certaine de comprendre ce que tu appelles « notre » sang.

J'avais bien quelques soupçons effrayants à ce sujet.

— Mais enfin, Meredith ! Notre, notre... c'est le tien, le mien, celui de Cel !

L'addition de mon cousin sur la petite liste me donna un haut-le-cœur. Il n'était pas inhabituel chez les Feys d'épouser des parents proches. Si c'est ce qu'elle avait en tête, j'étais dans de sales draps. Faire l'amour n'est pas la mort, mais devoir le faire avec mon cousin Cel risquait d'être bien pire.

Je baissai les yeux vers les pions du jeu d'échecs parce que je ne voulais pas qu'elle voie mon expression. Je ne coucherais jamais avec Cel.

— Je veux que notre lignée se perpétue, Meredith. À n'importe quel prix.

Je relevai finalement la tête, lui présentant un visage parfaitement neutre.

— Quel serait ce prix, tante Andais ?

— Rien de si déplaisant que tu sembles le croire. Vraiment, Meredith, je ne suis pas ton ennemie.

— Si je puis me permettre d'être franche, ma tante, tu n'es pas mon amie non plus.

— C'est très juste. Tu ne représentes rien de plus pour moi qu'un ventre pour porter ma descendance.

Je fus incapable de réprimer un sourire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Rien, en effet. Cela n'avait absolument rien de drôle, tante Andais.

— Parfait. Je vais être claire. Je t'ai donné l'anneau que tu portes au doigt. C'était le mien.

J'examinai son visage. Il semblait innocent, dépourvu de toute intention diabolique. Elle n'avait réellement pas l'air d'être au courant de la tentative d'assassinat dans le carrosse.

— Le cadeau est apprécié à sa juste valeur.

Même à mes propres oreilles, ces paroles n'avaient rien de sincère.

Soit elle ne s'en rendit pas compte, soit elle l'ignora.

— Galen et Barinthus m'ont dit que l'anneau avait repris vie à ta main. Je suis plus heureuse de l'apprendre que tu ne peux l'imaginer, Meredith.

— Pourquoi ?

— Parce que si l'anneau était resté serein dans ta main, cela aurait voulu dire que tu étais stérile. Si l'anneau a repris vie, c'est que tu es fertile.

— Pourquoi réagit-il à tous ceux que je touche ?

— À qui a-t-il réagi en dehors de Galen et de Barinthus ?

— Doyle, Frost.

— Pas à Rhys ?

— Non.

— L'argent de l'anneau a-t-il touché sa peau nue ?

— Je ne pense pas. Je crois n'avoir touché que ses vêtements.

— Il faut que la peau soit nue. Même un tout petit bout d'étoffe peut empêcher le sort de prendre effet.

Elle se pencha en avant, posa les doigts sur la table, ramassa une tour capturée, la retourna dans sa main gantée. Si cela avait été quelqu'un d'autre, j'aurais dit qu'elle était nerveuse.

— Je vais apporter un changement au vœu de chasteté de ma Garde.

— Mais c'est une excellente nouvelle !

D'autres adjectifs me trottaient dans la tête mais il ne faut jamais montrer trop d'enthousiasme devant la Reine. Cela dit, je me demandais pourquoi elle m'en parlait avant d'en parler aux autres.

— Ils auront une dérogation pour toi et pour toi seule, Meredith.

Elle fixait son regard sur la pièce du jeu d'échecs, évitant le mien.

— Comment cela ?

Je n'essayais même pas de cacher ma surprise.

— Je veux que notre lignée continue, Meredith. L'anneau réagit au contact des gardes qui peuvent encore procréer. Si l'anneau ne réagit pas sur certains, ne perds pas ton temps avec eux, ils sont stériles. Mais s'il réagit, alors tu dois coucher avec eux. Je veux que tu choisisses plusieurs gardes à la fois. Je me fiche éperdument de ceux que tu choisiras, mais sous trois ans je veux un enfant de toi, un enfant de notre sang.

Elle reposa la tour avec un bruit sec et leva les yeux vers moi.

J'humectai mes lèvres, tentant de trouver une manière polie de lui poser des questions.

— C'est une offre très généreuse, ma Reine, mais qu'entends-tu par plusieurs ?

— Je veux que tu en prennes plus de deux à la fois : trois, cinq ou dix. Peu m'importe.

Je gardai le silence quelques secondes car, une fois encore, j'avais besoin d'informations et ne voulais pas me montrer malpolie.

— Trois à la fois, mais de quelle manière ?

Elle fronça les sourcils d'un air agacé.

— Par les tétons de Danus ! Arrête de tourner autour du pot, Meredith ! Pose simplement ta question !

— D'accord. Si tu dis trois hommes ou plus à la fois, veux-tu dire carrément dans le même lit que moi et en même temps, ou plutôt dans le sens de fréquenter trois hommes en même temps ?

— Tu peux l'interpréter comme tu le désires. Prends-les dans ton lit l'un après l'autre ou les trois en même temps. L'important, c'est que tu couches avec eux.

— Et pourquoi faut-il qu'il y en ait trois ou plus à la fois ?

— Est-ce donc une perspective tellement horrible de devoir choisir parmi les hommes les plus beaux au monde ? De porter l'enfant de l'un d'eux pour continuer notre lignée ? Comment cela peut-il être si terrible ?

Je tentai de lire derrière son beau visage, mais en vain.

— Je suis ravie que tu leur permettes de renoncer à leur vœu de chasteté, ma chère tante. Mais je t'en prie, ne fais pas de moi leur seule partenaire ! Ils vont se jeter les uns sur les autres comme des loups affamés, non pas parce que je suis l'affaire du siècle, mais parce qu'ils n'auront que moi à se mettre sous la dent.

— C'est pourquoi j'insiste pour que tu couches avec plus d'un à la fois. Il faut que tu fasses un essai avec la plupart d'entre eux avant de faire ton choix. Ainsi ils auront tous l'impression d'avoir eu une chance de gagner. Autrement, tu as raison, ce sera duel sur duel jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul debout. Débrouille-toi pour qu'ils dépensent leur énergie à te séduire plutôt qu'à s'entre-tuer !

— J'aime le sexe, ma Reine, et je n'ai aucun penchant pour la monogamie. Mais dans ta Garde, il y a des types avec lesquels je suis incapable d'échanger la moindre parole polie. Alors imagine le reste...

— Je ferai de toi mon héritière, dit-elle d'une voix très calme.

— Et qu'en pense mon cousin Cel ?

— Celui qui me donnera un enfant en premier héritera de mon trône. Tu ne trouves pas que ça vaut la peine de faire un petit effort ?

Je me levai un peu trop brusquement et le tabouret se renversa dans un fracas assourdissant. Je ne la quittai pas des yeux. Je ne savais quoi répondre. Tout cela semblait tellement irréel.

— Puis-je humblement te faire remarquer, tante Andais, que je suis mortelle et toi non ? Tu me survivras sans doute pendant des siècles. Même si j'engendre un enfant, je ne verrai jamais le trône.

— J'abdiquerai, dit-elle.

Maintenant je savais qu'elle me faisait marcher. Tout cela n'était qu'un jeu.

— Un jour, tu as dit à mon père qu'être Reine était toute ton existence. Que tu aimais être Reine par-dessus tout.

— Mazette ! Quelle mémoire pour une oreille indiscrete !

— Tu as toujours parlé librement devant moi, ma tante, comme si j'étais un de tes chiens. Tu m'as presque noyée quand j'avais six ans. Et maintenant tu me dis que tu vas abdiquer de ton trône en ma faveur ? Qu'est-ce qui a pu te faire changer d'avis à ce point ?

— Te souviens-tu de ce qu'Essus m'a répondu ce soir-là ?

— Non, ma Reine.

— Il a dit « même si Merry ne monte jamais sur le trône, elle sera davantage Reine que Cel ne sera jamais Roi ».

— Tu l'avais giflé, cette nuit-là. Je ne me souvenais pas pourquoi.

— Eh bien, c'était à cause de ça.

— Ainsi, tu n'es pas satisfaite de ton fils ?

— C'est mon affaire.

— C'est aussi la mienne si tu veux m'élever au rang d'héritière.

J'avais le bouton de manchette dans ma pochette. Je songeai un instant à le lui montrer, mais renonçai. Andais avait vécu dans le déni total de ce qu'était réellement la personnalité de son fils et de ce dont il avait été capable pendant des siècles. Il était dangereux de parler de Cel à sa mère. De plus, ce bouton de manchette pouvait appartenir à l'un des gardes ayant la même initiale. Cela dit, je ne pouvais pas imaginer pourquoi l'un des gardes aurait voulu ma mort sans que Cel l'y ait poussé.

— Que veux-tu, Meredith ? Que puis-je te donner pour que tu acceptes de faire ce que je te demande ?

Elle m'offrait le trône. Barinthus serait ravi. Et moi ?

— Es-tu certaine que la Cour m'acceptera en tant que Reine ?

— Ce soir, je vais annoncer que tu es Princesse de Chair. Ils vont être impressionnés.

— Encore faut-il qu'ils le croient.

— Ils le croiront si je leur ordonne de le croire.

J'observai son visage. Elle croyait ce qu'elle disait.

Andais se surestimait. Une telle arrogance était typiquement sidhe.

— Reviens parmi nous, Meredith. Tu n'es pas à ta place chez les humains.

— Comme tu me l'as si souvent rappelé, ma tante, je suis en partie humaine.

— Il y a trois ans, tu étais satisfaite, heureuse. Tu n'avais aucune intention de nous quitter. Je sais ce qu'a fait Griffin.

Je croisai un instant son regard, mais fus incapable de le soutenir. Ce n'était pas de la pitié, mais de la froideur. Elle voulait simplement voir ma réaction.

— Crois-tu vraiment que j'aie quitté la Cour à cause de Griffin ?

Je ne fis rien pour cacher mon étonnement. Comment pouvait-elle penser que j'avais pu quitter la Cour à cause d'un chagrin d'amour ?

— Votre dernière dispute n'est pas passée inaperçue à la Cour.

— Je me souviens de notre dernière dispute, ma tante. Mais ce n'est pas pour ça que j'ai quitté la Cour. Je suis partie parce que je n'allais pas survivre au duel suivant.

Elle ne m'écoutait pas. À cet instant, je compris qu'elle ne penserait jamais de mal de son fils, à moins d'y être forcée par une preuve sans faille. Je ne pouvais pas lui donner de preuves. Et sans preuve, je ne pouvais pas lui faire part de mes soupçons. Pas sans risque, en tout cas.

Elle continuait à parler de Griffin comme s'il était la véritable raison de mon départ.

— Mais c'était Griffin qui avait amorcé la dispute. C'est lui qui exigeait de savoir pourquoi il n'était plus dans ton cœur ni dans ton lit comme avant. Pendant des nuits entières, tu avais couru après lui dans toute la Cour et voilà que c'était lui qui te poursuivait partout. Comment avais-tu provoqué un changement aussi subit ?

— Je lui avais refusé mon lit.

Aucun amusement dans son regard. Seulement une intensité inébranlable.

— Et c'était suffisant pour qu'il te cherche partout comme un enragé ?

— Je pense qu'il croyait vraiment que j'allais lui pardonner. Que j'allais le punir quelque temps avant de le reprendre. Cette fameuse

nuît, il a enfin compris que j'étais déterminée.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Qu'il ne serait plus jamais avec moi de ce côté-ci de la tombe. Andais me regarda fixement.

— Est-ce que tu l'aimes encore ?

— Non.

— Mais tu éprouves encore quelque chose pour lui.

Ce n'était pas une question.

— Des sentiments, oui. Mais rien de bon.

— Si tu veux encore Griffin, tu peux l'avoir pour un an de plus. Si d'ici là tu n'es pas enceinte, je te demanderai d'en choisir un autre.

— Je ne veux plus Griffin. C'est fini.

— J'entends un regret dans ta voix. Es-tu certaine que c'est ce que tu veux ?

Je laissai échapper un long soupir. J'étais déçue et lasse. J'essayais très fort de ne pas penser à Griffin et au fait que j'allais le revoir ce soir.

— S'il pouvait ressentir pour moi ce que j'ai ressenti pour lui, s'il pouvait réellement être aussi amoureux de moi que j'ai été amoureuse de lui, alors je voudrais qu'il revienne. Mais il en est incapable. Il ne changera pas et moi non plus.

— Tu peux l'inclure dans la compétition pour savoir qui gagnera ton cœur. Tu peux aussi l'en exclure. C'est à toi de décider.

J'acquiesçai et me redressai, refusant de me comporter comme un lapin blessé.

— Je t'en remercie, ma chère tante.

— Pourquoi est-ce que ça sonne encore comme la plus vile des insultes ?

— Je ne cherche pas à être insultante.

Elle m'imposa le silence d'un geste.

— Ne te donne pas tant de mal, Meredith. Il y a peu d'amitié entre nous et nous le savons toutes les deux.

Elle m'inspecta de la tête aux pieds.

— Ta tenue est acceptable, mais ce n'est pas ce que j'aurais choisi, dit-elle.

Je souris, mais sans joie.

— Si j'avais su que j'allais être proclamée héritière du trône, j'aurais enfilé un modèle unique de Tommy Hilfiger.

Elle rit et se leva dans un bruissement de jupons.

— Tu peux t'acheter une collection complète de nouvelles tenues, si tu veux. Je peux aussi demander à nos tailleurs de la Cour de créer ta propre collection.

— Ce que j'ai me suffit, mais merci de me l'avoir proposé.

— Tu es une petite sauvageonne indépendante. Je n'ai jamais

aimé ça, en toi.

— Je sais.

— Si Doyle t'avait annoncé dès le début ce que j'avais prévu pour toi, serais-tu venue de ton propre gré ou aurais-tu essayé de t'enfuir ?

— Tu me proclames ton héritière, tu m'ordonnes de coucher avec la Garde entière... ce n'est pas un destin dramatique, tante Andais. À moins qu'il y ait autre chose que tu as omis de me dire ce soir ?

— Ramasse le tabouret, Meredith ! Laissons la pièce en ordre, n'est-ce pas ?

Elle descendit les marches en pierre pour se diriger vers le côté opposé de la pièce.

J'obtempérai, mais le fait qu'elle ne réponde pas à ma question m'inquiéta sérieusement.

— Tante Andais ? insistai-je avant qu'elle atteigne la petite porte sur le côté.

Elle se retourna.

— Oui, ma nièce ?

Il y avait une lueur légèrement amusée dans ses yeux, condescendante.

— Si le sortilège de luxure que tu as placé dans le carrosse avait fonctionné et si Galen et moi avions fait l'amour, nous aurais-tu quand même tués, tous les deux ?

Elle cligna des yeux, son léger sourire s'évanouit.

— Quel sortilège de luxure ? De quoi est-ce que tu parles ?

Je le lui dis.

— Ce n'était pas mon sortilège.

Je levai ma main, fis briller mon anneau dans la lumière.

— Mais le sortilège s'est servi de l'anneau pour se charger lui-même.

— Je te donne ma parole, Meredith. Je n'ai pas mis le moindre sortilège dans le carrosse. J'ai tout juste mis l'anneau pour que tu le trouves.

— Est-ce toi qui as mis l'anneau ou as-tu chargé quelqu'un de le faire ?

Elle détourna les yeux.

— C'est moi qui l'y ai mis.

Je savais qu'elle mentait.

— Est-ce que quelqu'un d'autre sait que tu as l'intention de modifier le vœu de chasteté en ma faveur ?

— Eamon est au courant, mais c'est tout. Et il sait tenir sa langue.

— C'est vrai.

Ma tante et moi nous observâmes à travers la pièce et je regardai l'idée se former dans ses yeux et se déverser sur son visage.

— Quelqu'un a essayé de t'assassiner, finit-elle par dire.

— En effet. Si Galen et moi avions fait l'amour et que tu n'avais pas eu l'intention de lever le vœu de chasteté des gardes, tu m'aurais fait exécuter. Tu sais forcément qui l'a fait.

La colère dansa sur son visage comme la lumière d'une bougie dans un verre.

— Non, je ne le sais pas. Mais je sais qui était au courant que j'allais te nommer cohéritière.

— Cel.

— Il fallait bien que je le prépare.

— Sans doute.

— Ce n'est pas lui qui a fait ça.

Pour la première fois, il y avait quelque chose d'inhabituel dans sa voix, cette même protestation désespérée qu'on entend dans la voix d'une mère quand elle défend son enfant.

Je me contentai de la regarder, mon visage inexpressif. C'est ce que je pouvais faire de mieux, parce que je connaissais Cel. Il n'était pas du genre à abandonner ses droits légitimes sur un caprice de sa mère, qu'elle soit Reine ou pas.

— Qu'a fait Cel pour que tu en arrives là ? demandai-je.

— Je ne suis pas fâchée contre lui. Je le lui ai dit, comme je te le dis.

Pour la première fois, Andais était sur la défensive. J'adorais ça.

— Cel ne t'a pas cru, n'est-ce pas ?

— Il connaît mes raisons.

— Cela t'ennuierait de me parler de ces raisons ? demandai-je.

Elle sourit et c'était le premier sourire sincère que je lui avais vu ce soir. Un mouvement de lèvres légèrement embarrassé. Elle pointa un doigt ganté vers moi.

— Non, mes raisons ne regardent que moi. Je veux que tu choisisses des hommes pour ton lit ce soir. Emmène-les à l'hôtel avec toi cette nuit. Peu m'importe qui, mais j'ordonne que ça commence ce soir.

Le sourire avait disparu. Elle était redevenue elle-même. Royale, indéchiffrable, maîtrisée, mystérieuse et tellement évidente à la fois.

— Tu ne m'as jamais comprise, ma tante.

— Et ça veut dire quoi, je te prie ?

— Ça veut dire, ma chère tante, que si tu n'avais pas donné ce dernier ordre, j'aurais probablement emmené quelqu'un dans mon lit ce soir. Mais être commandée de le faire me donne l'impression d'être une putain royale. Et je n'aime pas ça.

Elle arrangea ses jupes pour que sa traîne tombe à la perfection

puis se dirigea vers moi. Tandis qu'elle marchait, son pouvoir commença à se déployer, voltigeant autour de la pièce comme d'invisibles étincelles venant picorer ma peau. Les deux premières fois, je sursautai, puis je restai immobile, laissant son pouvoir dévorer ma peau. Je portais du métal sur moi, mais quelques couteaux n'avaient jamais été suffisants pour me permettre de supporter sa magie. C'était sans doute mes pouvoirs personnels, nouvellement acquis, qui empêchaient l'impact d'être beaucoup plus grave.

Elle vint se planter devant moi, les sourcils froncés. Comme je me tenais sur la petite estrade, nous étions yeux dans les yeux. Sa magie poussait devant elle comme un mur de force mouvante. Je dus m'arc-bouter sur mes jambes comme pour résister à un vent puissant. Les petites piqûres brûlantes s'étaient transformées en une douleur permanente, j'avais l'impression de me tenir dans un four, n'en touchant pas tout à fait les parois incandescentes, mais sachant qu'au moindre faux mouvement ma peau allait brûler et se recroqueviller.

— Doyle disait que tes pouvoirs avaient augmenté, mais je ne le croyais pas vraiment. Maintenant, tu te tiens devant moi et je dois bien admettre que tu es pure sidhe. Enfin. Mais n'oublie pas que je suis la Reine, ici, Meredith. Pas toi. Même si tu deviens très puissante, tu ne pourras jamais rivaliser avec moi.

— Je ne présumerais jamais du contraire, répondis-je d'une voix un brin tremblante.

Sa magie poussait contre moi. J'étais incapable de prendre une grande inspiration. Mes yeux clignaient comme si je regardais le soleil en face. Je résistai pour ne pas céder de terrain.

— Dis-moi ce que tu veux que je fasse et je le ferai. Je ne veux te provoquer d'aucune manière.

Elle avança encore d'un pas et cette fois je dus céder du terrain. Je ne voulais pas qu'elle me touche.

— Tu me provoques rien qu'en restant debout devant mon pouvoir.

— Si tu désires que je me mette à genoux, je me mettrai à genoux. Dis-moi ce que tu veux, ma Reine, et je t'obéirai.

Je ne voulais pas entrer dans une compétition de magie avec elle. J'aurais perdu à tous les coups. Je le savais. Je n'avais plus rien à prouver.

— Débrouille-toi pour que l'anneau retrouve vie à ton doigt, ma nièce.

Je ne sus que répondre à cela. Je lui tendis finalement la main.

— Tu veux reprendre ton anneau ?

— Plus que tu ne peux l'imaginer mais il est à toi maintenant, ma nièce. J'espère qu'il t'apportera beaucoup de plaisir.

Ces derniers mots ressemblaient davantage à une malédiction

qu'à une bénédiction.

J'allai jusqu'à l'extrémité de la table, m'y agrippant pour garder l'équilibre sous la pression de sa magie.

— Que veux-tu de moi ?

Elle ne me répondit pas. Elle fit un geste des deux mains vers moi et ce mouvement provoqua une pression incroyable qui me repoussa en arrière. Je restai suspendue en l'air un quart de seconde avant d'être plaquée contre le mur. Ma tête le heurta une seconde plus tard. Je restai sur mes pieds à travers une pluie de fleurs grises et blanches. Bizarre.

Quand ma vision redevint normale, Andais se dressait devant moi, un couteau à la main. Elle appuya la pointe sur la petite cavité à la base de mon cou jusqu'à ce que je sente sa petite morsure. Elle posa le doigt contre la blessure et le retira avec une goutte de mon sang tremblant au bout de son gant de cuir souple avant de tomber sur le sol.

— Sache une chose, ma chère nièce ! Ton sang est mon sang et c'est pour cette seule raison que je m'intéresse à ce qui peut t'arriver. Je me contrefiche que tu apprécies ou non ce que j'ai prévu pour toi. J'ai besoin que tu perpétues notre lignée et si tu ne veux pas m'aider en cela, alors je n'ai plus aucun besoin de toi. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

Elle retira le couteau très lentement, l'éloignant de quelques centimètres. Puis elle posa le plat de la lame contre ma joue, la pointe dangereusement placée près de mon œil.

Je pouvais sentir mon pouls dans ma langue et j'avais oublié de respirer. En regardant son visage, je sus qu'elle pouvait me tuer, juste comme ça.

— Ce qui ne me sert à rien, Meredith, je m'en débarrasse. Tu vas choisir quelqu'un avec qui tu coucheras cette nuit. Peu m'importe qui. Comme tu as invoqué les Droits de la Vierge, tu es libre de retourner à Los Angeles, mais il faudra que tu choisisses un de mes gardes pour t'accompagner. Alors regarde-les bien ce soir, Meredith, avec tes yeux émeraude et or, tes yeux de Seelie. Et choisis.

Elle approcha son visage du mien. Si près qu'elle aurait pu m'embrasser. Elle murmura ses derniers mots contre ma bouche.

— Baise l'un d'entre eux cette nuit, Meredith, parce que si tu ne le fais pas, demain soir tu amuseras la Cour entière avec un petit groupe de mon choix. Elle souriait et c'était le sourire qui effleurait son visage quand elle avait trouvé une idée tordue ou cruelle.

— Au moins l'un d'entre ceux que tu choisiras devra être suffisamment soumis à moi pour pouvoir me servir d'espion. Ça, c'est si tu retournes à Los Angeles.

— Faudra-t-il que je couche aussi avec ton espion ? murmurai-je

d'une voix tremblante.

— Oui, dit-elle.

La pointe de la lame approcha encore, si près qu'elle troublait ma vue et que je dus faire un effort pour ne pas cligner des yeux, sinon la pointe aurait percé ma paupière.

— Ça ne t'ennuie pas que je t'oblige à coucher avec mon espion ? Tu es d'accord avec moi, ma nièce ?

— Oui, tante Andais.

Que pouvais-je répondre d'autre ?

— Tu choisiras ton petit harem ce soir, pendant le banquet.

— Oui, tante Andais.

Je mourais d'envie de cligner des yeux.

— Tu coucheras avec quelqu'un ce soir avant de prendre l'avion pour les contrées de l'Ouest ?

Malgré ma vision trouble, malgré la lame qui me crevait presque l'œil, je pouvais voir son visage briller au-dessus de ma tête comme une lune peinte.

— Oui, murmurai-je.

Elle retira le couteau de mon visage.

— Eh bien, voilà ! C'était donc si difficile que ça ?

Je vacillai contre le mur, les yeux fermés. Je les maintins fermés parce que je ne pouvais pas en effacer la rage et que je ne voulais pas qu'Andais voie l'énormité de cette rage. Je voulais seulement sortir de cette pièce. En sortir et m'éloigner d'elle.

— Je vais appeler Rhys pour qu'il t'escorte jusqu'au banquet. Tu m'as l'air un peu secouée ! ajouta-t-elle en riant.

J'ouvris les yeux et les clignai pour chasser les larmes qui s'y étaient formées.

Elle descendit les marches.

— Je t'envoie Rhys, mais peut-être qu'après le sortilège dans le carrosse il vaudrait mieux que tu aies un deuxième garde ? Je vais réfléchir à qui je pourrais t'envoyer.

Elle marcha jusqu'à la porte, puis se retourna.

— Et qui devrai-je t'envoyer comme espion ? Je te choisirai quelqu'un de bien bâti, qui sera bon au lit, afin que la corvée ne soit pas trop pénible.

— En tout cas, je ne coucherai pas avec des mecs stupides ou méchants.

— Le premier critère ne limite pas trop le choix, mais le second... Trouver un esprit généreux, voilà qui va être dur !

Son sourire s'épanouit. De toute évidence, elle pensait déjà à quelqu'un.

— Il devrait faire l'affaire, dit-elle, apparemment satisfaite.

— Qui donc ? demandai-je.

— Tu n'aimes pas les surprises, Meredith ?

— Pas particulièrement, non.

— Eh bien, moi, si ! J'adore les surprises. Il sera mon cadeau de bienvenue. Au lit, c'est un régal. Ou du moins il l'était, il y a soixante ou soixante-dix ans. Oui, je crois qu'il sera parfait.

Je ne me donnai pas la peine de lui redemander qui c'était.

— Comment peux-tu être certaine qu'il espionnera pour toi une fois qu'il sera à Los Angeles ?

Elle s'arrêta, la main sur la poignée de la porte.

— Parce qu'il me connaît bien, Meredith. Il sait de quoi je suis capable. Dans le plaisir comme dans la souffrance.

Sur ce, elle ouvrit la double porte et fit revenir Rhys dans la chambre.

Le regard du garde courut d'elle à moi. Ses yeux s'agrandirent juste un peu et ce fut tout. Son visage était redevenu parfaitement impassible quand il s'approcha de moi pour m'offrir son bras. Je le pris avec reconnaissance. Cela sembla prendre une éternité pour traverser la pièce jusqu'à la porte ouverte. Je voulais courir et ne plus jamais m'arrêter. Rhys tapota ma main, comme s'il sentait la tension dans mon corps. Je savais qu'il avait vu ma petite blessure au cou. Il devait essayer de deviner ce qui s'était passé.

Nous atteignîmes la porte et le couloir. Mes épaules se détendirent un peu.

— Amusez-vous bien, mes petits ! cria Andais. On se reverra au banquet.

Elle referma la porte derrière nous en un gros bang qui me fit sursauter.

— Ça va ? demanda Rhys en s'arrêtant.

Je m'accrochai à son bras et le forçai à avancer.

— Sors-moi d'ici, Rhys ! Éloigne-moi d'elle au plus vite !

Il ne posa pas de question et se contenta d'avancer plus rapidement.

Chapitre 28

Nous revînmes sur nos pas mais cette fois le couloir était tout droit et bien plus étroit. Un nouveau couloir, en quelque sorte. Je jetai un coup d'œil derrière nous, les doubles portes avaient disparu. Tout avait bougé à notre insu. Les appartements de la Reine étaient maintenant ailleurs. Tant mieux, car pour quelques instants, j'allais être en sécurité. Je ne pouvais pourtant pas m'arrêter de trembler. C'était nerveux.

Rhys me serra fort dans ses bras, sur sa poitrine réconfortante. Je me blottis contre lui et mes bras se nouèrent autour de sa taille. D'un geste plein de délicatesse, il repoussa les cheveux de mon visage.

— Ta peau est toute froide, Merry. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Parle-moi, insista-t-il.

— Elle m'a tout offert, Rhys. Tout ce qu'une petite Sidhe peut désirer. Le problème, c'est que je n'ai pas confiance en elle.

— De quoi est-ce que tu parles ?

Je m'éloignai de lui et lui montrai la blessure où le sang séchait.

— De ça. Je suis mortelle et mes années sont comptées. Ce n'est pas parce qu'on m'offre la lune que je vais pouvoir la mettre dans ma poche.

Il eut un regard plein de douceur. Je me rendis compte à cet instant qu'il était beaucoup plus âgé que moi. Son visage avait l'air toujours jeune, mais son regard ne l'était plus.

— C'est ta seule blessure ?

J'acquiesçai.

Il la toucha et je ne ressentis aucune douleur. Ce n'était pas une blessure importante. Il était tellement difficile de lui expliquer que ce qui me faisait vraiment mal ne se voyait pas sur ma peau.

La Reine vivait dans le déni permanent de ce qu'était réellement son fils. Moi, en revanche, je n'étais pas aveuglée par l'amour maternel. Cel ne partagerait jamais le pouvoir. L'un de nous deux devrait être mort avant que l'autre puisse s'asseoir sur le trône.

— Elle t'a menacée ? demanda-t-il.

J'acquiesçai encore.

— Tu as l'air terrifiée, Merry. Qu'est-ce qu'elle a bien pu te raconter pour que tu sois dans cet état ?

Je ne voulais pas en parler. C'était comme si j'allais le rendre encore plus réel en le disant à voix haute.

— C'est à la fois une bonne et une mauvaise nouvelle, répondis-

je après réflexion.

— C'est quoi, la bonne nouvelle ?

Je lui dis que j'allais être cohéritière du trône.

Il me serra très fort dans ses bras.

— Mais c'est une nouvelle formidable, Merry ! Qu'est-ce qui pourrait être une mauvaise nouvelle après ça ?

— Crois-tu que Cel me laissera en vie assez longtemps pour le remplacer ? C'est lui qui avait déjà fomenté les attentats contre moi il y a trois ans. Et à cette époque il avait peu de véritables raisons de vouloir ma mort.

Son sourire s'évanouit.

— Tu portes la marque de la Reine, maintenant. Même Cel n'oserait pas te tuer. Si quelqu'un essaie de te faire du mal, il sera exécuté sur ordre de la Reine.

— Elle m'a dit que j'avais quitté la Cour à cause de Griffin. Je lui ai expliqué que je n'étais pas partie par dépit, mais à cause des duels incessants. Elle continuait à parler comme si je ne lui disais rien. Elle est dans le déni le plus total et je ne pense pas que ma mort y changerait quelque chose.

— Parce qu'elle est persuadée que son petit garçon adoré ne ferait jamais une chose pareille.

— Exactement. Et puis, crois-tu qu'il risquerait son joli cou blanc ? Il se débrouillera toujours pour que quelqu'un d'autre fasse la sale besogne pour lui. Et alors ce sera cet autre qui sera en danger, pas lui.

— C'est notre devoir de te protéger, Merry. On fait bien notre métier, crois-moi.

Il rit et je sus que ce n'était pas à cause de l'humour, mais du stress.

— Tante Andais a changé la description de votre tâche, Rhys. Marchons pendant que je t'expliquerai tout ça. Je ressens le besoin urgent de mettre plus de distance entre notre Reine et nous.

Il m'offrit de nouveau son bras.

— Tes désirs sont mes ordres, ma chère.

Il souriait en disant ces mots et je fis de même. Mais cette fois je glissai mon bras autour de sa taille au lieu de prendre son bras. Il se raidit, surpris, puis passa son bras autour de mes épaules. Nous descendîmes le couloir enlacés, tels deux vieux complices. Mais j'avais toujours froid, comme si une chaleur interne avait été éteinte.

Il y a des hommes avec lesquels je ne peux pas marcher de cette manière, comme si nos corps avaient des rythmes différents. Rhys et moi avançons comme si nous ne faisons qu'un. Je n'en revenais pas d'avoir le droit de le toucher. Cela semblait soudain irréal qu'on me donne ainsi les clés du royaume.

Rhys s'arrêta et me frotta les bras.

— Tu trembles encore.

— Pas autant qu'avant.

Il posa un léger baiser sur mon front.

— Allez, mon petit beignet au miel. Dis-moi ce que la vilaine sorcière t'a fait.

Je souris.

— Beignet au miel ?

— Nounours au miel, bonbon au miel, loukoum ?

J'éclatai de rire.

— C'est de pire en pire !

Son sourire s'évanouit. Il jeta un coup d'œil à l'anneau de ma main sur son bras.

— Doyle dit que l'anneau a pris vie pour lui. C'est vrai ?

Je considérai un instant la bague en argent octogonale et acquiesçai.

— Il reste sans vie sur mon bras, dit-il d'un air désespéré. Jadis la Reine laissait l'anneau choisir son consort à sa place.

— Il a réagi à presque tous les gardes que j'ai touchés ce soir.

— Sauf à moi.

Sa voix était tellement pleine de regret que je ne pouvais le laisser dans cet état.

— Il faut qu'il soit directement en contact avec la peau nue.

Il tendit la main vers ma main et l'anneau. Je reculai.

— Qu'y a-t-il, Merry ?

— S'il te plaît, ne fais pas ça.

— Mais qu'est-ce qui ne va pas, Merry ?

La lumière s'était presque éteinte et n'était plus qu'une faible lueur crépusculaire. Des toiles d'araignées drapaient le couloir comme d'immenses rideaux argentés. De grandes araignées blanches, plus grandes que mes deux mains rassemblées, se cachaient dans les toiles comme des fantômes ronds et boursofflés.

— Même quand j'avais seize ans, c'était toujours moi qui disais non. Tu aurais dû être plus raisonnable.

— Quoi ? Une petite tape et une chatouille et je suis éliminé du jeu pour toujours ? Tu es cruelle, ma belle !

— Non, j'ai le sens pratique. Je n'ai pas envie de finir ma vie clouée sur une croix de Saint-André.

Bien sûr, maintenant cela ne serait plus pareil. J'aurais pu l'annoncer à Rhys et nous aurions pu faire l'amour vite fait contre le mur, à l'instant même. Et il n'y aurait pas eu de châtiment. C'est en tout cas ce qu'avait dit la Reine. Mais je ne faisais pas confiance à ma tante. Elle n'avait apparemment annoncé la modification du vœu de chasteté qu'à moi. J'avais certes sa parole disant qu'Eamon était au

courant, mais comment la croire ? De plus Eamon était son consort, sa créature. Que se passerait-il si je collais Rhys contre le mur et qu'après cela elle changeait d'avis ?

Ce ne serait vraiment réel, et garanti, que lorsqu'elle aurait fait une annonce officielle en public. Après, et seulement après, je pourrais vraiment y croire.

Une grosse araignée blanche vint au bord de la toile. Sa tête était énorme. Et dire qu'il allait falloir passer sous cette chose horrible !

— Tu as raison. Une fois qu'on a vu une femme mortelle torturée à mort pour avoir séduit un garde, on s'en souvient toute la vie. Un souvenir impérissable, dit Rhys.

— Et moi, j'ai vu ce qu'elle a fait subir au garde concerné. Rhys, je pense que ta mémoire est trop courte.

Je l'arrêtai en tirant sur son bras, à quelques centimètres de l'énorme araignée. J'aurais pu appeler des feux follets, mais ils n'impressionneraient pas les araignées.

— Peux-tu appeler quelque chose de plus puissant que des feux follets ? demandai-je.

Je regardai avec effroi l'araignée dont le corps était plus gros que mon poing. Les toiles au-dessus de ma tête semblèrent tout à coup plus lourdes, tendues par le poids des bestioles comme un filet de pêche rempli de poissons, prêt à éclater sur moi.

Étonné, Rhys leva les yeux comme s'il venait juste de découvrir les toiles et leur mouvement précipité.

— Tu n'as jamais aimé les araignées, Merry.

— C'est vrai.

Il se dirigea vers la grosse araignée. On aurait dit qu'elle m'attendait. Il me laissa plantée au milieu du couloir. Terrorisée, j'écoutai le frottement des pattes en regardant la danse des toiles au-dessus de ma tête. Il toucha simplement du bout du doigt l'abdomen de l'araignée. Elle commença par s'enfuir puis s'arrêta net, se mit à trembler, envoyant ses longues pattes dans tous les sens. Elle se débattit avec frénésie, tirant, tourbillonnant, déchirant partiellement la toile, puis resta suspendue en l'air, à moitié dans la toile, à moitié dehors.

J'entendis des douzaines d'araignées courir en tous sens, battant en retraite. Sous la vitesse de leur fuite, la toile ondula comme un océan à l'envers. Bon sang de bonsoir ! Il devait y en avoir des centaines !

Le corps blanc de l'araignée commença à se recroqueviller, à se replier sur lui-même comme si une grosse main l'écrasait. La boule blanche se transforma alors en une enveloppe noire et sèche. Je me demandai si je l'avais vraiment vue vivante.

Il n'y avait plus le moindre mouvement dans les toiles, maintenant. Le couloir était extrêmement calme et je ne pouvais voir que le visage souriant de Rhys. La faible lumière semblait se rassembler autour de ses boucles blanches et de son habit de neige jusqu'à ce qu'il rayonne devant les toiles grises et la pierre plus grise encore. Il me souriait, joyeux, égal à lui-même.

— Ça te va ? demanda-t-il.

J'acquiesçai.

— Je t'ai vu faire ça une seule fois. C'était au cours d'une bataille et ta vie était en danger.

— Tu regrettes la mort de cet insecte ?

— C'était un arachnide, pas un insecte. Non, je ne la regrette pas du tout. Je n'ai jamais eu le pouvoir convenable pour traverser cet endroit en toute sécurité.

En fait, je pensais qu'il allait appeler la main de feu ou des lumières plus fortes pour effrayer ces affreuses araignées. Je ne m'attendais pas à ce qu'il...

Il me tendit la main, souriant toujours.

Je fixai la peau noire qui se balançait doucement dans la toile du fait de l'air que déplaçait le moindre de mes mouvements.

Le sourire de Rhys resta inchangé, mais ses yeux s'adoucirent.

— Je suis un dieu de la mort. En tout cas je l'ai été, Mercy. Que pensais-tu que j'allais faire ? Frotter une allumette et crier « bouh » ?

— Non, mais...

Je contemplai sa main offerte, plus longtemps que ne l'autorisait la politesse. Puis je finis par tendre la mienne d'un geste hésitant. Le bout de nos doigts se toucha et il laissa échapper un soupir.

Son regard alla de l'anneau à mes yeux.

— S'il te plaît, Merry ? Je peux ?

Je sondai ses yeux bleu pâle.

— Pourquoi est-ce si important pour toi ?

Je me demandai si la rumeur s'était déjà propagée au sujet de ce qu'allait annoncer la Reine, ce soir.

— Nous espérons tous qu'elle t'a rappelée pour que tu te choisisses un éventuel fiancé. Je suppose que, si l'anneau ne reconnaît pas quelqu'un, celui-ci sera éliminé de la compétition ?

— Tu ne crois pas si bien dire.

— Alors je peux ?

Il essayait de ne pas se montrer trop impatient, mais sans grand succès. Je suppose que je ne pouvais pas lui en vouloir. Ça allait être ainsi toute la nuit une fois que l'annonce serait faite. Non. Ce serait pire. Bien pire.

Résignée, j'acquiesçai.

Il porta ma main à sa bouche.

— Tu sais que je ne te ferais jamais de mal intentionnellement, Merry.

Il baisa ma main et ses lèvres frôlèrent l'anneau qui pulsa : c'était la seule manière dont je pouvais décrire ce phénomène. Cela me transperça, nous transperça tous les deux. La sensation sembla écraser mon cœur, le chasser vers ma gorge comme un animal piégé.

Rhys resta penché au-dessus de ma main.

— Oh, super ! murmura-t-il.

Il se releva et ses yeux semblaient complètement flous.

C'était le premier à réagir aussi fort et cela m'inquiétait un peu. La force de la réaction était-elle proportionnelle à la virilité de l'homme en question ? Une espèce d'évaluation de la qualité de son sperme ? Je n'avais rien contre Rhys, mais si je devais coucher avec quelqu'un cette nuit, ce serait avec Galen et pas un autre. L'anneau pouvait battre autant qu'il voulait mais c'est moi qui allais décider avec qui j'allais partager mon lit. Jusqu'à ce que ma tante adorée m'envoie son espion, bien sûr. Je repoussai cette pensée. Pour l'instant, j'étais incapable de me confronter à cette perspective. Il y avait des Sidhes parmi ses gardes que j'aurais préféré tuer plutôt que les embrasser. Alors imaginez le reste...

Rhys croisa nos doigts, pressant sa paume contre l'anneau. La seconde vague fut encore plus forte que la première et me fit sursauter. Je ressentis comme une profonde caresse en moi, en un endroit que nulle main ne pouvait atteindre. Mais le pouvoir... le pouvoir n'était pas limité par les contraintes de la chair.

— J'adore, souffla Rhys.

Je retirai brusquement ma main de la sienne.

— Ne refais jamais ça.

— C'était un délice et tu le sais.

— Elle ne veut pas seulement que je trouve un autre fiancé. Elle veut que je couche avec quelques gardes ou même tous. Du moins, tous ceux que reconnaîtra l'anneau. C'est comme une course pour savoir qui lui donnera le premier un héritier de sang royal. Cel ou moi.

Il me considéra longuement, essayant sans doute d'analyser mon expression.

— Je sais que tu ne plaisanterais pas avec ce genre de chose, mais ça semble trop beau pour être vrai.

Je me sentais mieux de voir que Rhys n'y croyait pas trop non plus.

— Exactement. Pour l'instant, elle m'a dit que l'abstinence était levée pour ma petite personne, et elle seule. Je n'ai malheureusement aucun témoin. Je pense qu'elle doit être sincère, mais avant qu'elle l'annonce en cour plénière, je continue à prétendre que le sexe reste

tabou pour vous tous.

Il approuva.

— Après tout, que signifient quelques heures de plus après mille ans d'attente ?

— Je ne peux pas tous vous recevoir cette nuit, Rhys. Ce qui veut dire qu'il y aura plus que seulement quelques heures d'attente.

— Du moment que je suis le premier en ligne, qu'est-ce que ça peut bien faire !

Il essayait de tourner tout cela en dérision, mais je n'avais aucune envie d'en rire.

— Je crains que ce soit une place que tout le monde briguera. Je te rappelle que je suis toute seule et vous, vous êtes combien ? Vingt-sept ?

— Faut-il que tu couches avec nous tous ?

— La Reine ne l'a pas précisé, mais elle insistera pour que je couche avec son espion, quel qu'il soit.

— Tu hais certains des gardes, Merry, et cette haine est réciproque. Elle ne peut pas exiger que tu les emmènes dans ton lit. Imagine, si un type que tu hais te mettait enceinte...

— Je serais contrainte de l'épouser et il deviendrait Roi.

Il cligna de son œil unique.

— Ah, je n'avais pas pensé à ça ! Tout ce que je voyais, c'était le côté érotique de la chose. Mais tu as raison. L'un d'entre nous va être Roi.

Je levai les yeux vers les toiles d'araignées. Elles étaient vides, mais...

— Est-ce bien sage de parler de tout ça avec ces machins au-dessus de nous ?

— Tu as raison. Puis-je, ma chère, t'escorter jusqu'au banquet ?

Je pris le bras qu'il m'offrait.

— Avec le plus grand plaisir.

Il tapota sur ma main.

— Je l'espère, Merry. Je l'espère vraiment.

J'éclatai de rire et le son résonna étrangement dans ce couloir, faisant flotter et voler les toiles d'araignées. C'était comme si le plafond se prolongeait très haut, loin dans le noir, en une immensité éternelle que seules les toiles grises cachaient à notre vue. Mon rire s'évanouit bien avant que nous soyons sortis de sous ce labyrinthe de filaments enchevêtrés.

— Merci, Rhys, de te montrer aussi compréhensif. Certains vont être complètement obnubilés par la fin prochaine de ces siècles d'abstinence.

Il pressa ma main gauche sur ses lèvres.

— Je ne vis que pour te servir, dessous, dessus ou dans la

position que tu voudras.

Je lui donnai un coup de poing dans l'épaule.

— Arrête, voyons !

Il sourit.

— Rhys n'est pas le nom d'un dieu de la mort connu, ajoutai-je. J'ai fait des recherches sur toi à la fac et je n'ai rien trouvé.

Il sembla soudain très occupé à examiner le bout du couloir.

— Rhys est le nom que je porte maintenant, Merry. Peu importe qui j'étais avant.

— Bien sûr que c'est important !

— Pourquoi ?

Il avait soudain l'air sérieux comme un pape. On aurait dit un enfant posant une question d'adulte.

En le voyant rayonner ainsi, blanc et brillant dans la lumière grise, je n'avais cependant pas l'impression de voir un adulte. J'étais fatiguée. Mais il y avait une attente dans sa voix, dans son regard, que je ne pouvais ignorer.

— Je veux juste savoir à qui j'ai affaire, Rhys.

— Tu me connais depuis toujours, Merry.

— Raison de plus pour me le dire.

— Je ne veux plus parler d'un passé lointain.

— Et si je t'invitais dans mon lit ? Me raconterais-tu alors tous tes secrets ?

— Tu te moques de moi, Merry.

Je touchai la partie cicatrisée de son visage, puis m'arrêtai sur ses lèvres pleines.

— Non, je ne me moque pas. Tu es beau. Tu as été un ami pour moi pendant des années. Tu m'as protégée quand j'étais plus jeune. Ce serait bien ingrat si je te laissais dans l'abstinence alors que je peux y mettre fin. Sans oublier que j'ai toujours eu le fantasme de faire glisser mes lèvres jusqu'au bas de ces superbes tablettes de chocolat.

— Comme c'est drôle ! J'ai toujours eu exactement le même.

Il fit danser ses sourcils, en pâle imitation de Groucho Marx.

— Tu veux monter chez moi ? J'aimerais te montrer mes estampes japonaises.

Je souris.

— Tu es resté un dingue du noir et blanc. L'arrivée de la couleur, au cinéma, tu connais ? Tu as vu des films récents ?

— Très peu.

Il tendit sa main et je la pris. Nous descendîmes le couloir main dans la main, en bons amis. Parmi tous les gardes que j'aimais, j'aurais pensé que Rhys serait celui qui insisterait le plus lourdement pour me sauter. Mais il se comportait en parfait gentleman. Une preuve de plus que je ne comprenais vraiment rien aux hommes.

Chapitre 29

Ce soir, les portes au bout du couloir étaient petites, juste à hauteur d'homme. Parfois, elles étaient assez grandes pour laisser passer un éléphant. Avec ce gris pâle et ces bordures dorées, elles s'étaient donné un style très Louis le nième. Je ne pris pas la peine de demander à Rhys si la Reine avait revu la déco récemment. Tout comme le Chariot Noir, notre antre avait l'habitude de se refaire une beauté de lui-même.

Rhys ouvrit la double porte, mais nous ne pûmes entrer dans la pièce car Frost nous arrêta. Il ne barrait pas l'accès, pas physiquement, en tout cas. Mais c'était tout comme. Il avait enfilé la tenue de la Reine et, en le voyant, je m'étais arrêtée net.

La chemise était transparente à un point tel que je me demandai si le tissu en était blanc ou si c'était l'épiderme de Frost qui lui donnait sa blancheur nacrée. Elle était coupée comme une seconde peau, très près du corps, mais les manches étaient bouffantes et comportaient un empiècement de matière diaphane, resserré juste au-dessus du coude par une large broderie piquée de strass argenté. Le bout des manches tombait droit et faisait penser à une fleur de liseron en cristal. Cousue et surpiquée d'un fil d'argent, la chemise scintillait à chaque ourlet. Le pantalon en satin argenté était coupé si bas sous la taille qu'on voyait affleurer les os de ses hanches sous le tissu de la chemise. S'il avait essayé de porter des sous-vêtements, on les aurait vus. Le pantalon ne tenait en place que parce qu'il était terriblement ajusté, comme un collant de danse. À la place du zip, une cordelette blanche croisée sur son sexe rappelait, de façon coquine, les lacets dans le dos d'une robe de veuve joyeuse.

Sa chevelure avait été divisée en trois parties. La partie supérieure était tirée vers le haut à travers une médaille en os gravé puis coulait autour de sa tête comme une fontaine. Les deux parties latérales étaient simplement maintenues en arrière par une barrette en os. Les cheveux de la nuque pendaient librement en un fin voile d'argent qui soulignait son corps au lieu de le cacher.

— Frost, tu es presque trop beau pour être vrai.

— Elle nous traite comme des poupées qu'elle habille selon ses caprices.

C'est la première fois que je l'entendais critiquer aussi ouvertement la Reine.

— J'aime assez, Frost, dit Rhys. C'est tellement toi.

— N'importe quoi !

Je n'avais jamais vu ce grand gaillard devenir aussi furieux au sujet d'une chose aussi insignifiante.

J'essayai de lui faire entendre raison :

— Ce ne sont que des vêtements, Frost. Cela ne te fera pas de mal de les porter avec le sourire. Montrer que tu les détestes peut te coûter très cher.

— J'ai obéi à la Reine, marmonna-t-il.

— Si elle se rend compte combien tu détestes porter ces vêtements, elle t'en commandera d'autres. Tu le sais bien.

Il fronça les sourcils si fort qu'il réussit à creuser des rides sur son visage si parfaitement lisse. À cet instant, un cri nous parvint de la pièce derrière lui. Même sans entendre de mots, je reconnus la voix. C'était celle de Galen.

J'avancai d'un pas. Frost ne bougea pas.

— Laisse-moi passer, Frost.

— Le Prince a ordonné ce châtiment mais, dans sa grande clémence, il a autorisé que ce soit fait en privé. Personne ne peut entrer avant que ce soit terminé.

Je levai les yeux vers Frost. Je ne pouvais pas me battre pour passer et je n'allais pas le tuer. Que me restait-il comme recours ?

— Et si je t'annonce que Merry va être nommée cohéritière ce soir ? annonça Rhys.

— Je ne vous crois pas.

Galen hurla de nouveau et mes poils se dressèrent sur mes bras. Je serrai les poings.

— Je vais être nommée cohéritière ce soir, Frost !

Il secoua la tête.

— Cela ne change rien.

— Et si on te dit que notre abstinence sera également levée par la Reine, pour le seul bénéfice de Merry ?

Frost réussit à prendre son air arrogant et incrédule.

— Et si... Et si... je n'ai pas envie de jouer à ce jeu ce soir.

Galen laissa échapper un autre cri aigu. Les Corbeaux de la Reine ne crient pas facilement. Je m'avancai vers Frost et il se crispa. Je pense qu'il s'attendait à une bagarre.

Je passai doucement mes doigts sur le devant de sa chemise. Il sursauta comme si je l'avais blessé.

— La Reine va annoncer ce soir que je peux choisir les gardes que je veux. Elle m'a ordonné de coucher avec l'un d'entre vous cette nuit, faute de quoi j'aurai le premier rôle dans une de ses petites orgies, demain.

Je passai mes bras autour de sa taille, pressant très doucement son corps contre le mien.

— Fais-moi confiance, Frost. Je vais prendre l'un de vous ce soir et demain et le jour suivant. Ce serait tellement dommage que tu ne fasses pas partie des heureux élus !

L'arrogance avait disparu, remplacée par quelque chose d'impatient et de craintif. Je ne comprenais pas son inquiétude, mais l'impatience, ça oui.

— Ta parole que c'est vrai ? demanda-t-il à Rhys.

— Tu as ma parole. Laisse-la passer.

Frost n'avait pas réagi à ma brève étreinte. Ma caresse avait été comme un baiser sur des lèvres inertes. Mais il glissa hors de mes bras et me laissa la voie libre. Il me regardait comme on regarde un serpent à sonnette, sans faire un mouvement, persuadé qu'il finira par vous mordre de toute façon. Il était effrayé par ce qui se passait dans cette pièce.

J'avancai et sentis Rhys me suivre. Je n'avais d'yeux que pour la forme qui était allongée sur le gros rocher décoratif qui se dressait au centre d'un petit jardin aquatique. Un étroit guet de pierres donnait accès au rocher. Galen y était enchaîné. Son corps disparaissait presque sous les ailes battantes des demi-Feys. Elles ressemblaient à de gros papillons sur le bord d'une mare, aspirant un liquide tout en battant lentement des ailes. Mais elles n'aspiraient pas de l'eau, elles buvaient son sang.

Il hurla de nouveau et je me précipitai vers lui. Doyle se dressa soudain devant moi. Il devait être en train de garder les autres portes.

— Tu ne peux pas les arrêter, Merry. Pas quand elles ont commencé à se nourrir.

— Pourquoi hurle-t-il ? Cela ne devrait pas être aussi douloureux que ça.

J'essayai de forcer le passage mais il attrapa mon bras.

— Non, Meredith, non !

Galen poussa un long hurlement, le corps arqué contre les chaînes. Le mouvement délogea quelques demi-Feys et je pus voir pourquoi il criait. Son sexe n'était qu'un fouillis ensanglanté. Elles arrachaient de la chair en même temps qu'elles prenaient le sang.

— Sales bestioles ! siffla Rhys.

Doyle resserra sa prise sur mon bras.

— Mais elles le mutilent ! protestai-je.

— Il guérira.

J'essayai de me libérer mais les doigts de Doyle étaient comme soudés à ma peau.

— Doyle, je t'en prie ?

— Je regrette, Princesse.

Galen hurla et le rocher bougea sous les mouvements de son corps. Mais les chaînes tinrent bon.

— C'est excessif et tu le sais !

— Le Prince a le droit de punir Galen pour lui avoir désobéi.

Il essaya de me tirer en arrière, comme si cela allait arranger les choses.

— Non, Doyle, si Galen doit endurer cela, je ne regarderai pas ailleurs. Maintenant lâche-moi !

— Tu me promets de ne pas intervenir ?

— Promis.

Il me relâcha et, quand je touchai son épaule, il se poussa sur le côté afin que je puisse voir toute la scène. Les ailes avaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et d'autres encore dont l'arc-en-ciel ne pouvait que rêver. De grandes ailes, plus grandes que mes mains, approchaient et s'éloignaient du corps presque nu de Galen. Son pantalon reposait sur ses chevilles, et je ne pus voir aucun autre vêtement. Cette vue était d'une beauté terrifiante, comme une très jolie tranche d'enfer.

Une paire d'ailes était plus grande que les autres, comme de grands cerfs-volants pâles en queue d'hirondelle. C'était la Reine Niceven elle-même, en train de se régaler du sexe de Galen.

J'eus une idée.

— Reine Niceven, ce n'est pas à une Reine de faire le sale boulot d'un Prince.

Elle releva son petit visage pâle et feula vers moi, ses lèvres et son menton couverts du sang de Galen, le devant de sa robe taché de carmin.

Je lui tendis la main avec l'anneau.

— Tu vois cette bague ? Je vais être nommée cohéritière, ce soir.

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire ?

Sa voix était comme un carillon diabolique, à la fois suave et dérangeant.

— Une Reine mérite mieux que du sang de seigneur sidhe.

Elle me scrutait de ses petits yeux clairs. Elle était tellement pâle qu'on aurait dit un petit fantôme.

— Qu'as-tu à m'offrir de plus tendre que ça ?

— Pas plus tendre, mais avec plus de pouvoir. Le sang d'une Princesse sidhe pour la Reine des demi-Feys.

Elle se passa une main minuscule sur la bouche pour l'essuyer avant d'étendre ses ailes et de voler vers moi. Les autres continuaient tranquillement à se nourrir. Niceven voleta à la hauteur de mon visage, ses ailes produisant un léger courant d'air contre ma peau.

— Tu prendrais sa place ?

— Non, Princesse, intervint Doyle.

Je le fis taire d'un geste de la main.

— J'offre mon sang à Niceven, la Reine des demi-Feys. Le sang d'une Princesse sidhe est trop précieux pour être partagé.

Frost et Rhys se postèrent à côté de Doyle. Ils avaient les yeux écarquillés comme s'ils n'avaient jamais vu un tel spectacle de leur vie.

Niceven se lécha les lèvres avec une langue minuscule, on aurait dit un pétale de rose.

— Tu me laisserais prendre de ton sang ?

Je lui tendis un doigt.

— Laisse partir Galen et tu pourras percer ma peau et boire.

— Le Prince Cel a demandé qu'on démolisse ce qui fut un jour sa virilité.

— Comme le disait si justement Doyle, Galen guérira. Pourquoi le Prince demanderait-il une faveur à la Reine des demi-Feys pour une intervention qui ne provoquera pas de dégâts permanents ?

Elle voleta à côté de mon doigt comme un papillon inspectant une fleur.

— Ça, il faudra le demander au Prince Cel ! Si tu avais entendu ce qu'il nous avait demandé au début... Il voulait qu'on le mette hors circuit pour toujours, mais la Reine n'admet pas que ses amants deviennent du matériel à moitié ébréché. D'ailleurs, le Prince Cel m'a rappelé qu'il serait Roi un jour.

Elle s'approcha de mon visage et appuya sur le bout de mon nez avec son tout petit index, puis ajouta :

— Je lui ai rappelé qu'il ne régnait pas encore et que je ne voulais pas provoquer la colère de Reine Andais à cause de lui.

— Qu'a-t-il répondu à ça ?

— Il a accepté le compromis. Nous goûtons du sang et de la chair royale, tous deux précieux, et Galen sera inutilisable dans le lit de la Reine cette nuit.

Elle fronça les sourcils, ses bras minuscules croisés sur son étroite poitrine.

— Je ne sais pas pourquoi il est si jaloux de celui-ci et pas des autres, ajouta-t-elle.

— Ce n'est pas du lit de la Reine qu'il voulait retirer Galen.

Elle pencha la tête sur le côté, ses longs cheveux tombant autour d'elle comme des toiles d'araignées.

— C'est du tien ?

Je fis miroiter l'anneau devant ses yeux.

— La Reine m'a ordonné de coucher avec un garde, cette nuit.

— Et c'est celui-là que tu aurais choisi ?

J'acquiesçai.

Niceven sourit.

— Cel est jaloux de toi.

— Pas dans le sens que tu crois, Reine Niceven. On est d'accord ? Mon sang pour ta jolie petite bouche gourmande et Galen

est libre ?

Elle continua à voleter quelques secondes devant mon visage, puis lâcha son approbation :

— Marché conclu. Tends ton bras et donne-moi un endroit pour atterrir.

— Libère Galen d'abord. Ensuite tu pourras boire de tout ton soûl.

— Comme tu voudras.

Elle rejoignit les autres et ce qu'elle leur dit les éparpilla en un joli nuage aux couleurs vives. La peau si pâle de Galen était recouverte de petites morsures rouges. De fines traînées de sang commençaient à couler comme si un stylo rouge invisible avait essayé de raccorder les points d'un dessin.

— Ôtez ses chaînes et occupez-vous de ses blessures, dis-je en me tournant vers mes gardes.

Rhys et Frost obtempérèrent aussitôt. Seul Doyle resta près de moi, comme s'il ne nous faisait pas confiance, ni à moi ni aux autres.

Je tendis le bras, la main légèrement ouverte vers le haut. Niceven se posa sur mon avant-bras. Elle était plus lourde qu'elle n'en avait l'air, mais elle était tout de même légère et étrangement fragile, comme si ses petits pieds nus étaient faits d'os desséchés. Elle posa les mains autour de mon index, puis se pencha comme pour y poser un baiser. De petites dents aussi pointues que des rasoirs me percèrent la peau. La douleur fut aiguë et immédiate. Sa petite langue pétale commença à lécher le sang qui coulait sur mon doigt. Elle enroula son corps autour de ma main jusqu'à ce que chaque centimètre de son petit être soit collé contre ma peau. C'était un mouvement étrangement érotique, comme si elle tirait plus que du simple sang de ce repas.

Les autres demi-Feys voletaient doucement autour de moi comme un tourbillon multicolore. Leurs petites bouches étaient tachées de sang et leurs mains miniatures maculées de rouge. Le sang de Galen. Niceven caressait ma peau avec ses petites mains et avec ses pieds nus. Un genou cognait contre ma paume.

Elle releva la tête et prit une inspiration.

— Je suis déjà repue du sang et de la chair de ton amant, dit-elle. Je n'ai plus faim.

Elle s'assit sur ma main, sa tête reposant sur mon doigt.

— Je donnerais cher pour une resucée plus importante une autre fois, Princesse Meredith. Tu as un goût de magie et d'érotisme.

Niceven se redressa et battit lentement des ailes pour s'envoler. Elle voleta un instant devant mes yeux, y cherchant quelque chose qu'elle n'y trouva pas.

— On se reverra au banquet, Princesse, dit-elle finalement en

hochant la tête.

Sur ce, elle s'éleva dans les airs, suivie des autres comme d'une nuée multicolore. Les portes immenses au bout de la pièce s'ouvrirent sans que personne n'y ait touché et, une fois la nuée vive disparue, se refermèrent lentement derrière les demi-Feys.

Un petit bruit attira mon attention. Galen était adossé au mur, son pantalon relevé mais pas attaché. Rhys couvrait les piqûres d'un liquide transparent contenu dans une petite fiole jusqu'à ce que le torse de Galen reluise dans la lumière.

Il leva les yeux vers moi.

— C'est vrai, cette histoire de vœu de chasteté levé ? demanda-t-il.

— C'est vrai, dis-je en venant m'accroupir devant lui.

Il sourit, mais ses yeux étaient toujours emplis de douleur.

— Je ne vais pas te servir à grand-chose, ce soir.

— Il y aura d'autres nuits.

Le sourire s'épanouit, mais il fit une grimace quand Rhys nettoya d'autres blessures.

— Pourquoi est-ce que ça chiffonnait Cel si c'était moi, en particulier, qui venait dans ton lit ?

— Je pense que Cel a cru que je dormirais toute seule si je ne pouvais pas coucher avec toi ce soir. Or, cela m'est interdit. Je ne sais pas si tu as entendu ce que j'ai dit aux autres. Mais si je ne couche pas avec quelqu'un de mon choix cette nuit, demain je serai obligée de distraire la Cour avec un groupe choisi par la Reine.

— Alors il vaut mieux que tu prennes quelqu'un dans ton lit ce soir, Merry.

— Je sais.

Je touchai son visage et le trouvai froid, légèrement humide de transpiration. Il avait perdu beaucoup de sang, ce qui n'était pas fatal pour un Sidhe. Mais il serait faible ce soir, et pas seulement pour des ébats torrides...

— Si c'était là ton châtiment pour avoir désobéi à Cel, quel était celui de Barinthus ?

— On lui a interdit de participer au banquet de ce soir, dit Frost.

— Quoi ? Galen se fait presque châtrer et Barinthus est privé de dîner ?

— Cel a peur de Barinthus, mais il ne craint pas Galen, expliqua Frost.

— Je suis simplement un type trop sympa.

— C'est vrai, dit Frost.

— C'était censé être une blague, protesta Galen.

— Malheureusement, dit Doyle, ce n'était pas drôle.

— On ne peut pas continuer à faire attendre la Reine, dit Rhys.

Tu arrives à marcher ?

— Mets-moi sur mes jambes et je marcherai.

Doyle et Frost l'aidèrent à se lever.

Galen bougeait lentement, tel un arthritique, comme si tout cela lui faisait très mal. Mais le temps d'atteindre la porte, il avançait déjà de lui-même. Il guérissait devant nos yeux, sa peau absorbant les morsures. On aurait cru voir un film inversé sur les fleurs en train d'éclore.

L'huile aidait à accélérer le processus, mais c'était surtout son propre corps qui s'auto-guérissait. L'incroyable machine à chair d'un guerrier sidhe. Dans quelques heures, les morsures seraient guéries, les autres blessures prendraient un peu plus longtemps. Et dans quelques jours, Galen et moi pourrions enfin étancher cette soif intense que nous nourrissions l'un pour l'autre depuis toujours. Mais pour cette nuit, il me faudrait choisir un autre amant. Je considérerai les trois gardes d'un air de propriétaire, comme lorsqu'on entre dans une cuisine en sachant d'avance que le frigo est rempli de mets sublimes. Ces gardes étaient tous très appétissants, mais lequel choisir ? Comment préférer une fleur parfaite plutôt qu'une autre si l'amour n'est plus un critère ? Je n'en avais pas la moindre idée. Et si je jouais tout ça à pile ou face ?

Chapitre 30

Les portes de la Fontaine de la Douleur menaient à une grande antichambre. Une pièce très sombre. La lumière diffuse y était particulièrement faible et grise. Quelque chose craqua sous mes pieds et je baissai les yeux. Des feuilles mortes jonchaient le sol. Je regardai au-dessus de moi et vis que la vigne vierge qui s'accrochait au plafond était sèche et sans vie. Les feuilles s'étaient recroquevillées et avaient fini par tomber.

Je touchai la branche près de la porte et n'y sentis aucun signe de vie.

— Les roses sont mortes, dis-je en me tournant vers Doyle.

J'avais murmuré ces mots comme s'il s'était agi d'un grand secret. Doyle acquiesça mais ce fut Frost qui répondit.

— Cela faisait des années qu'elles dépérissaient, Meredith.

— Elles dépérissaient, Frost, mais elles n'étaient pas encore complètement mortes.

Les roses étaient la dernière protection autour de la Cour. Si des ennemis pénétraient aussi loin, les roses devaient s'animer et les tuer, ou du moins essayer, en les étranglant ou à l'aide de leurs épines. Les plus jeunes pousses avaient des épines comme celles des autres rosiers grimpants mais, un peu plus haut, au milieu de l'amas de branches emmêlées, d'autres portaient des épines de la taille de petits poignards. Elles ne représentaient pas seulement une défense. Elles étaient aussi le symbole rappelant qu'il existait jadis des jardins magiques sous la terre. Les vignes et les arbres étaient morts en premier, m'avait-on raconté. Puis les herbes, et maintenant les dernières fleurs.

Je fouillai du regard les branches, cherchant le moindre signe de vie. Tout était sec et mort. J'envoyai un éclair de pouvoir vers ces lianes et je sentis une infime réponse, très faible, tellement différente de la présence chaleureuse que j'aurais dû ressentir. Je touchai délicatement la branche la plus proche. Les épines y étaient petites, mais sèches, on aurait dit de petits clous.

— Arrête de caresser les roses ! dit Frost. Nous avons des choses plus urgentes à faire.

— Si les roses meurent, je veux dire si elles meurent complètement, sais-tu ce que cela signifiera ?

— Je le sais sûrement mieux que toi, dit-il. Mais je comprends aussi que nous ne pouvons rien faire. Ni pour les roses qui meurent, ni

pour le pouvoir des Sidhes qui se dégrade. Mais si nous nous montrons prudents et que nous ne nous mettons pas en retard, nous aurons une chance de sauver notre peau ce soir. Ce sera toujours ça de gagné !

— Sans notre magie, nous ne sommes pas sidhes.

En disant ces mots je retirai ma main sans faire attention, accrochant mon doigt sur une épine. Je tirai d'un coup sec et l'épine se cassa dans mon doigt. La petite pointe noire était facile à voir et à retirer entre deux ongles. Ce n'était d'ailleurs pas très douloureux, juste une petite perle de sang carmin.

— Tu t'es fait mal ? demanda Rhys.

— Non, ce n'est rien.

Un sifflement dense retentit dans la pièce comme si un immense serpent glissait dans l'obscurité. Le bruit venait d'en haut et nous levâmes tous la tête. Un frisson traversait les branchages et des feuilles mortes tombèrent sur le sol en une pluie froissée, s'accrochant dans nos cheveux et sur nos vêtements.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Je ne sais pas, dit Doyle.

— Nous ferions peut-être mieux de sortir d'ici, proposa Rhys.

Il porta la main à sa ceinture, à l'épée qui ne s'y trouvait pas. De l'autre, il avait attrapé mon bras et me tirait en arrière, vers la porte du couloir. Aucun d'eux n'était armé, à moins que Doyle n'ait toujours mon pistolet. De toute façon, je ne pense pas que celui-ci nous aurait été d'un grand secours.

Ils m'entourèrent comme une barrière de chair. Quand Rhys toucha la poignée de la porte, les branches dégringolèrent devant lui comme une coulée d'eau sèche. Il sauta en arrière, me repoussant de la porte et des espèces de lianes qui tentaient de m'attraper. Doyle agrippa mon deuxième bras et nous nous précipitâmes vers la sortie opposée. J'avais du mal à les suivre avec mes hauts talons et trébuchai, mais ils me rattrapèrent en continuant à courir. Mes pieds ne touchaient pratiquement plus le sol. Frost nous précédait, prêt à ouvrir les portes.

— Dépêchez-vous ! cria-t-il en se retournant.

— C'est ce qu'on fait, marmonna Rhys dans sa barbe.

Je me retournai pour voir Galen. Il assurait mes arrières, sans aucune arme, juste ses mains vides. Mais les épines ne le touchaient pas. On sentait du mouvement tout autour de nous, on se serait dit dans un nid de serpents. Les fins tentacules secs pendaient au-dessus de ma tête comme s'il y avait une pieuvre qui cherchait à n'atteindre que moi. Quand nous arrivâmes au centre de la pièce, les épines s'écartèrent devant moi puis se mirent à dégringoler sur ma tête, touchant mes cheveux, essayant de nous retenir. Quand Doyle tourna la tête pour regarder vers le haut, je vis une petite perle cramoisie

scintiller sur son visage. Du sang frais.

À présent, les épines crochetaient mes cheveux, essayant de me tirer en arrière. Je hurlai, secouant la tête, la penchant en avant. Rhys empoigna mes cheveux et ensemble nous tirâmes pour me libérer. Quelques fines mèches restèrent accrochées aux épines.

À l'autre extrémité, Frost avait réussi à ouvrir les portes. On pouvait apercevoir des lumières plus vives et quelques dizaines de visages tournés vers nous. Certains humains, d'autres non.

— Une épée ! cria Frost. Passez-moi une épée !

Un garde avança, la main déjà sur son arme.

— Non ! Garde ton épée !

C'était la voix de Cel.

— Sithney, donne-nous ton épée ! aboya Doyle.

Le garde tira son épée de son fourreau et Frost tendit la main pour la saisir. Les branches coulèrent devant la porte comme une vague bruissante et sèche. Pendant un instant, Frost aurait encore pu la traverser pour sauver sa peau. Mais il retourna dans la pièce. La porte disparut, inaccessible, derrière un rideau d'épines.

Rhys et Frost me plaquèrent au sol et Doyle poussa Rhys sur moi. Je me retrouvai soudain sous une pile de corps. Les cheveux de Rhys tombèrent devant moi comme un rideau de soie bouclée. À travers ces cheveux et le bras de quelqu'un, je pus apercevoir une cape noire. J'étais pressée si fort contre le sol que je ne pouvais pas bouger et encore moins respirer.

S'il y avait eu quelqu'un d'autre que Frost et Doyle sur le dessus, je me serais préparée à entendre des hurlements de douleur. Je m'attendais tout de même à ce que la pile devienne de plus en plus légère au fur et à mesure que les hommes allaient être soulevés par les épines. Mais la pile ne s'allégea pas.

Je restai allongée à plat ventre, écrasée contre la pierre froide, jetant un coup d'œil à travers les cheveux de Rhys. Le bras que j'apercevais de l'autre côté de ce rideau devait être celui de Galen.

Mon sang cognait dans mes oreilles et je n'entendais plus que le battement de mon cœur. Les minutes défilèrent et il ne se passait rien. Mon pouls se calma. J'appuyai mes mains sur la pierre, sous moi. La pierre grise était presque aussi lisse que du marbre, usée par des siècles de passage. Je pouvais maintenant percevoir la respiration de Rhys juste à côté de mon oreille et le bruissement d'un tissu tandis que quelque chose bougeait au-dessus de nous. Mais ce qu'on entendait surtout, c'était le frottement des épines, un long murmure continu comme la rumeur de la mer.

— Je peux avoir un baiser avant de mourir ? demanda Rhys à voix basse, tout contre mon oreille.

— Je n'ai pas l'impression qu'on est en train de mourir.

— Facile à dire, pour toi. Tu es tout en dessous de la pile ! protesta Galen.

— Qu'est-ce qui se passe, là-haut ? Je ne peux absolument rien voir d'ici.

— Tant mieux pour toi, Merry, dit Frost.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ! insistai-je en parlant plus fort.

— Pas grand-chose.

La voix profonde de Doyle traversa la pile d'hommes comme si un diapason géant formé par les autres corps transmettait les sons graves de ses mots jusqu'à mon échine.

— Et pour ne rien te cacher, je trouve ça bizarre, ajouta-t-il.

— Tu sembles déçu, dit Galen.

— Non, pas déçu, mais surpris, précisa Doyle.

Sa cape disparut de ma vue et la pile s'alléga soudain.

— Doyle ! hurlai-je.

— Ne t'inquiète pas, Princesse ! Je vais bien.

La pression au-dessus de moi diminua encore, mais pas de beaucoup. Il me fallut quelques secondes pour comprendre que c'était Frost qui se redressait, mais sans se lever complètement de la pile.

— C'est étrange, dit-il.

Le bras de Galen disparut à son tour.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Je ne pouvais entendre personne marcher autour de nous, mais je pus voir Galen agenouillé à côté de moi. J'écartai les cheveux de Rhys comme je l'aurais fait d'un rideau. Frost était accroupi à côté de Galen et Doyle se tenait tout seul de l'autre côté. Je pouvais voir sa cape noire.

Rhys se souleva sur ses bras comme pour faire des pompes.

— C'est vraiment curieux, dit-il.

J'en avais assez ! Il fallait que je voie.

— Lève-toi, Rhys ! Je veux voir, moi aussi.

Il baissa les yeux vers moi, toujours dans la même position, le bas de son corps plaqué contre moi. En d'autres circonstances, j'aurais dit qu'il abusait de la situation. Mais ma robe était assez fine et ses vêtements plutôt légers et j'avais la certitude qu'il n'éprouvait aucun plaisir particulier à me sentir ainsi allongée sous lui. Ses yeux à l'envers me donnaient presque le tournis.

— Fais gaffe, mon corps est le dernier rempart entre toi et la vilaine chose méchante, protesta-t-il. Je me lèverai quand Doyle m'en donnera l'ordre.

Rien qu'en voyant sa petite bouche ronde bouger dans le mauvais sens, j'avais la migraine. Je fermai les yeux.

— Ne me parle pas dans ce sens, dis-je. Tu me donnes le vertige.

— Tu as raison. Attends.

Il se releva un peu et se mit à quatre pattes au-dessus de moi. On aurait dit une jument protégeant son poulain.

Je restai à plat par terre, mais me tordis le cou pour regarder autour de moi. Tout ce que je pouvais voir, c'étaient les vrilles sinueuses des branches du rosier. Elles étaient suspendues au-dessus de nous, telles de longues cordes brunes, se balançant doucement d'avant en arrière comme s'il y avait du vent, excepté qu'il n'y avait pas de vent et que les cordes étaient couvertes d'épines.

— Mis à part que les roses sont de nouveau en vie, qu'est-ce que je suis censée voir ?

— Ce sont seulement les petites épines qui essaient de t'atteindre, Merry, expliqua Doyle.

— Et ?

Je vis sa cape noire s'approcher de nous.

— Je pense que les rosiers ne te veulent aucun mal, précisa-t-il.

— Qu'est-ce qu'elles pourraient vouloir d'autre ?

J'aurais dû me sentir ridicule en parlant ainsi, avec Rhys à quatre pattes au-dessus de moi, mais il n'en était rien. J'avais besoin de sentir quelque chose, quelqu'un entre ce foisonnement d'épines et moi.

— Il se peut qu'elles veuillent une gorgée de sang royal, suggéra Doyle.

— Comment ça, une gorgée ? intervint Galen avant que je puisse le faire.

Il était assis sur le sol et se tourna vers moi. Sur son torse nu, le sang avait séché en certains endroits. Les morsures, en revanche, avaient totalement disparu. Seul le sang attestait encore de ses blessures pourtant récentes. Le devant de son pantalon était rouge et détrempé, mais Galen semblait se déplacer avec moins de difficulté que tout à l'heure, moins de douleur. Il était en train de guérir avec une rapidité surprenante.

Moi, par contre, je ne guérirais pas si les épines déchiraient mon corps. Je mourrais, tout simplement.

— Il fut une époque où les roses buvaient du sang de la Reine chaque fois qu'elle passait ici, dit Doyle.

— Il y a des siècles de ça ! intervint Frost.

Je me redressai sur les coudes.

— Je suis passée sous les roses des milliers de fois dans ma vie et elles n'ont jamais réagi à mon passage, même quand il leur restait encore quelques fleurs.

— Tu es entrée en possession de ton pouvoir, Meredith. Le pays l'a reconnu quand il t'a accueilli lors de ton arrivée ce soir, dit Doyle.

— Que veux-tu dire en parlant du pays qui l'a accueillie ?

demanda Frost.

Doyle le lui dit.

— Mais c'est génial ! s'exclama Rhys en se penchant de nouveau sur moi, à l'envers.

Cela me fit sourire, mais je repoussai tout de même sa tête dans l'autre sens.

— Maintenant, le pays reconnaît que j'ai du pouvoir.

— Il n'y a pas que le pays, renchérit Doyle en s'asseyant par terre, près de Galen.

Il étala sa cape noire autour de lui d'un geste familier, comme s'il passait sa vie à porter des capes qui lui descendaient jusqu'aux chevilles.

Je pouvais voir son visage. Il avait l'air pensif, comme plongé dans les profondeurs philosophiques.

— Tout cela est fascinant, dit Rhys. Mais on ferait mieux de remettre cette discussion concernant l'avenir de Merry à plus tard, vous ne croyez pas ? Il faut qu'on trouve un moyen de la sortir de là avant que les roses essaient de la dévorer corps et âme.

Doyle me regarda, le visage impassible.

— Sans épée, nous aurons du mal à franchir une porte sans mettre Merry en danger. Nous autres, nous pourrions survivre aux roses les plus voraces, mais pas elle. Comme c'est la sécurité de Merry qui compte et pas la nôtre, il faut qu'on trouve un moyen de sortir d'ici. Surtout pas de violence. Si vous offrez la violence aux roses, elles vous la rendront au centuple. Elles ont l'air assez patient avec nous pour l'instant et je suggère que nous profitons de leur patience pour réfléchir.

— Le pays n'a encore jamais souhaité la bienvenue à Cel et les roses n'ont pas essayé de le toucher, dit Frost.

Il me contourna pour aller s'installer à côté de Doyle. Apparemment, il n'avait pas l'air de se fier à la patience des roses. J'étais assez d'accord avec lui. Je n'avais jamais vu les roses bouger ainsi, aussi nerveusement. J'avais entendu des tas d'histoires à leur sujet mais n'imaginais pas assister un jour à ce genre de phénomène moi-même. J'avais souvent souhaité voir la pièce couverte de roses délicieusement parfumées. Méfiez-vous toujours de ce que vous souhaitez ! Là, par exemple, il n'y avait pas de fleurs, juste des épines. Pas vraiment ce que j'avais imaginé...

— Ce n'est pas en mettant une couronne sur la tête de quelqu'un que vous le rendrez apte à régner, dit Doyle. Au temps jadis, c'était la magie et le pays qui choisissaient notre Reine ou notre Roi. Si la magie ne les acceptait pas ou si le pays les repoussait, un autre héritier devait être choisi. La lignée joue un rôle secondaire dans ces histoires de succession.

Soudain, je me rendis compte qu'ils avaient tous les yeux braqués sur moi. Je les regardai tour à tour. Ils avaient pratiquement des expressions identiques sur le visage et j'étais un peu paniquée en imaginant ce qu'ils devaient penser. La cible sur mon dos devenait de plus en plus grosse.

— Je ne suis pas l'héritière désignée.

— La Reine va te rendre officielle ce soir, dit Doyle.

Je scrutai ce visage d'ébène et tentai de lire dans ses yeux noir corbeau.

— Que veux-tu de moi, Doyle ?

— D'abord, voyons comment réagiront les épines quand on éloignera Rhys de ton dos. Si elles deviennent plus agressives, on avisera. Au pire, les autres gardes viendront nous protéger.

— Tu veux que je me pousse maintenant ? demanda Rhys.

— Oui, si tu veux bien.

J'agrippai les deux bras de Rhys, l'empêchant de bouger.

— Et que se passera-t-il si les roses me tombent dessus et m'arrachent la peau ?

— Alors on se jettera tous sur toi pour que les roses nous déchirent avant d'attaquer ta jolie chair blanche.

La voix de Doyle était neutre et détachée. C'était la voix qu'il utilisait en public, à la Cour, quand il ne voulait pas qu'on devine ses intentions. Une voix aiguisée par des siècles de réponses données à des rois et à des reines pas toujours sains d'esprit.

— Pourquoi est-ce que ta solution ne me rassure pas plus que ça ? demandai-je.

Rhys redescendit la tête, toujours à l'envers, pour me dévisager.

— Et moi ? Comment crois-tu que je me sens ? Je vais sacrifier toute cette chair superbement musclée juste au moment où je pensais que quelqu'un d'autre que moi-même allait enfin pouvoir l'apprécier !

Je ne pus m'empêcher de sourire.

La tête à l'envers, lui aussi souriait, jusqu'aux oreilles, comme le chat du Cheshire.

— Si tu lâches mes bras, je te promets de me jeter sur toi au premier signe de danger. En fait, avec ta permission, je me jetterai même sur ton corps à toutes les occasions que tu voudras bien me donner.

Comment lui résister, il était tellement craquant ! Si je devais finir dépecée, autant mourir avec le sourire plutôt qu'avec la grimace !

— Pousse-toi de là, Rhys ! dis-je en lâchant ses bras.

Il posa un baiser sur mon front et se leva.

Je me retrouvai seule, toujours allongée sur le sol, et roulai sur le côté pour regarder en l'air. Les hommes étaient tous debout maintenant et observaient les épines. Tous sauf Rhys, qui continuait à

me surveiller de près.

Les lianes se balançaient doucement, comme si elles dansaient au rythme d'une musique que nous ne pouvions pas entendre.

— Elles n'ont pas l'air de réagir, dis-je.

— Essaie de te lever, proposa Doyle en me tendant la main.

Je fixai longuement cette main parfaitement noire avec des ongles pâles, d'un blanc presque laiteux. Puis je me tournai vers Rhys.

— Tu te jetteras sur moi au premier signe de danger ?

— Aussi vite qu'un petit lapin ! répondit-il en me faisant un clin d'œil coquin.

— C'est ce que j'ai entendu dire à ton sujet, dit Galen en lui jetant un regard mauvais. Que tu es un rapide.

— Si tu veux être en dessous la prochaine fois, il suffit de le dire. Pour ma part, je suis plutôt du genre à préférer être au-dessus.

Son ton était assez mordant et il n'avait pas l'air ravi.

— Ça suffit, les enfants ! les gronda Doyle.

Je laissai échapper un soupir.

— L'annonce n'a même pas encore été faite officiellement et les chamailleries ont déjà commencé ! Et dire que Rhys et Galen sont parmi les plus raisonnables !

— Prenons un problème à la fois, Princesse. Sinon, nous allons être dépassés par les événements, suggéra Doyle tout en faisant une révérence et en plaçant de nouveau sa main à quelques centimètres de moi.

Je la pris. Elle était ferme et incroyablement forte. En me levant trop brusquement, je perdis l'équilibre. Me saisissant de l'autre bras, il me stabilisa contre lui. Cela aurait pu être une étreinte. Nos regards se croisèrent un instant. Il ne semblait pas l'avoir fait délibérément.

Les épines laissèrent échapper un énorme sifflement au-dessus de nos têtes. J'étais terrifiée.

— Peut-être devrais-tu nous donner les couteaux que tu as sur toi avant qu'on continue, suggéra Doyle.

— Jusqu'où allons-nous continuer ?

— Les roses désirent boire de ton sang. Pour cela, il faut qu'elles te touchent au poignet ou ailleurs, mais généralement au poignet.

Cette perspective ne m'inspirait pas. Mais alors pas du tout.

— Je ne me souviens pas avoir proposé de donner mon sang une fois de plus.

— Les couteaux d'abord, Meredith. S'il te plaît.

Je levai les yeux vers les épines qui ondulaient doucement. Une des lianes descendit plus bas que les autres. Je lâchai Doyle pour extirper le couteau de mon soutien-gorge. Quand je l'ouvris, Frost eut l'air surpris et fronça les sourcils. Rhys fut également étonné, mais il sourit.

— Je ne savais pas qu'on pouvait cacher ce genre d'arme sous un si petit bout de tissu, fit remarquer Frost.

— Peut-être aurons-nous moins de protection à assurer qu'on ne le pensait, déclara Rhys.

Galen me connaissait assez bien pour savoir que je me rendais toujours à la Cour avec une arme ou deux.

Je tendis le couteau à Doyle et soulevai ma jupe. Quand elle arriva au niveau de mes genoux, je sentis l'attention des hommes peser sur ma peau. Je levai les yeux vers eux et Frost détourna la tête, embarrassé. Mais les autres continuèrent à contempler soit ma jambe, soit mon visage. Ils avaient pourtant déjà eu l'occasion de voir bien plus de peau sur des jambes autrement plus longues...

— Si vous continuez à me mater comme ça, je vais avoir des complexes.

— Excuse-nous, murmura Doyle.

— Pourquoi cette attention soudaine, messieurs ? Vous avez déjà vu les dames de la Cour dans des tenues bien plus légères que ça.

Je continuai à lentement remonter la jupe jusqu'à la jarrettière. Ils me regardaient tous comme un chat regarde les oiseaux dans la cage.

— Mais les dames de la Cour sont inaccessibles. Toi, tu ne l'es plus, précisa Doyle.

Et voilà ! Je retirai le couteau et laissai retomber le tissu. Ils le suivirent des yeux, comme fascinés. J'adore me faire remarquer par les hommes, mais je dois dire que là, ça commençait à m'énerver. Si je survivais à cette nuit, il faudrait que nous ayons une petite discussion à ce sujet. Enfin, comme le disait si justement Doyle, un problème à la fois.

— Qui prend ce couteau ? demandai-je.

Trois mains pâles se tendirent vers moi. Je consultai Doyle du regard. Après tout, c'était lui, le capitaine de la Garde. Il acquiesça, apparemment ravi que je le consulte plutôt que de choisir moi-même. Je savais qui je préférais parmi les trois, mais je savais aussi qu'il n'était pas le meilleur d'entre eux pour manier une lame.

— Donne-le à Frost, dit Doyle.

Je tendis le couteau à Frost, manche en avant. Je remarquai pour la première fois qu'il y avait de petites taches de sang sur sa belle chemise, sans doute dues aux blessures que Galen avait dans le dos. Il avait intérêt à faire tremper la chemise, sinon les taches de sang ne partiraient plus.

— Je veux bien croire que la chemise de Frost mérite une certaine admiration, ce soir, Meredith. Mais là tu exagères un peu ! intervint Doyle.

Je haussai les épaules puis levai les yeux vers les lianes qui

pendaient dangereusement au-dessus de nous. Des crampes nouaient mon ventre et mes mains étaient glacées, tellement j'avais peur.

— Tends ton poignet vers la branche la plus basse. Nous te protégerons. Jusqu'à notre dernier souffle, tu le sais ?

— Oui, je le sais.

Je le savais, en effet, et j'allais même jusqu'à le croire. Mais tout de même... Certaines branches du haut étaient aussi grosses que ma jambe, complètement enroulées, nouées sur elles-mêmes comme un nœud dans un serpent de mer. Certaines des épines étaient aussi grandes que ma main, capturant la lumière dans un reflet noir et opaque.

Je reportai mon attention sur les petites épines des lianes juste au-dessus de moi. Elles étaient petites, mais il y en avait plein. On aurait dit une armure hérissée de minuscules aiguilles.

J'inspirai un gros bol d'air pour me donner du courage. Le poing serré, je levai lentement la main vers elles. Mon poignet était à peine arrivé à la hauteur de mon front quand la branche se laissa glisser vers moi comme un serpent se laisse couler dans un trou. La chose brune s'enroula autour de mon poignet et les épines se plantèrent dans ma peau tels des hameçons dans la bouche d'un poisson. La douleur fut aiguë et immédiate, à peine une seconde avant qu'une première traînée de sang coule sur mon bras. Le liquide tiède glissait lentement en me chatouillant et me fit penser à de petits doigts caressant ma peau. Une petite pluie fine et carmin commença à goutter lentement le long de mon poignet telle une lave incandescente.

Galen s'agita devant moi, les mains papillonnant comme s'il voulait me toucher et qu'il n'osait pas le faire.

— Ça ne suffit pas ? s'impatientait-il.

— Apparemment non, répondit Doyle.

Je suivis son regard et découvris une deuxième liane en train de descendre. Elle s'arrêta là où s'était arrêtée la première et attendit que je l'invite à venir plus près.

— Tu plaisantes ?

— Ça fait longtemps qu'elles n'ont pas été nourries, Meredith.

— Tu as déjà supporté de plus grandes douleurs que juste quelques épines, dit Rhys.

— Tu y as même pris du plaisir, renchérit Galen.

— Le contexte était différent, protestai-je.

— Le contexte fait toute la différence, ajouta encore Galen.

Sa voix avait un ton étrange, mais je n'eus pas le temps de le décrypter.

— Je donnerais volontiers mon poignet à ta place, offrit Doyle, mais je ne suis pas l'héritier du trône.

— Moi non plus. Je te rappelle que rien n'est encore fait.

La branche descendit plus bas, chatouillant mes cheveux comme un amant tentant de caresser son chemin vers la Terre promise. J'offris mon autre bras, le poing serré. La branche s'enroula autour de mon bras avec un empressement vorace. Les épines s'enfoncèrent dans ma peau et la branche resserra son étreinte. Rhys avait raison, j'ai déjà enduré des souffrances plus grandes, mais chaque douleur est différente, une torture particulière. Les lianes se contractèrent, entraînant mes bras vers le haut, au-dessus de ma tête. Il y avait tellement d'épines que j'eus l'impression qu'un petit animal essayait de me dévorer les poignets.

Maintenant, le sang coulait de mes bras en une fine pluie continue. Les lianes me soulevèrent sur la pointe des pieds jusqu'à ce que je sois pratiquement suspendue par les bras. La douleur aiguë de morsure se transforma doucement en brûlure. Il n'y avait pas de poison. C'était simplement mon corps qui réagissait à cette agression.

J'entendis la voix de Galen comme si elle venait de très loin.

— Ça suffit, Doyle.

Ce n'est qu'en entendant ses paroles que je me rendis compte que j'avais fermé les yeux. Je les avais fermés pour me donner entièrement à la douleur. Ce n'est qu'en l'étreignant qu'on peut la dépasser, la transcender, voyager à travers elle pour atteindre un lieu où il n'y a plus de douleur, flotter sur la mer de l'obscurité totale. Sa voix m'avait ramenée dans la pièce, me replongeant dans le baiser des épines et l'écoulement de mon propre sang. Mon corps sursauta et les épines réagirent en me suspendant plus haut. Mes pieds battaient ridiculement l'air.

Je criai.

Quelqu'un attrapa mes jambes et supporta mon poids. C'était Galen qui me portait.

— C'est suffisant, dit Doyle.

— Elles n'ont jamais bu aussi longtemps de la Reine, dit Frost en s'approchant avec le couteau ouvert.

— Si nous coupons les lianes, elles vont nous attaquer, dit Doyle.

— Il faut bien qu'on fasse quelque chose, s'impatienta Rhys.

Doyle fut d'accord. Les manches de mon boléro étaient saturées de sang. J'aurais dû porter du noir : quand on saigne, c'est plus discret. Cette pensée me fit pouffer de rire. La lumière grise semblait flotter autour de nous. J'avais le tournis, la tête légère. Je voulais que mon sang cesse de couler avant que la nausée ne me gagne. Il n'y avait rien de pire que la nausée induite par la perte de sang. On se sentait trop faible pour bouger, tout en ayant une envie furieuse de vomir. Ma peur se métamorphosa en une sensation légère, presque lumineuse, comme si le monde était bordé de brouillard.

J'étais près de m'évanouir et j'en avais marre de ces maudites

épinés. J'essayais de crier « assez », mais aucun son ne sortait de ma bouche. Je me concentrai sur mes lèvres et elles finirent par bouger, articulant le mot, mais il n'y avait toujours pas de son.

Puis il y eut un bruit mais ce n'était pas ma voix. Les lianes rugirent et frissonnèrent au-dessus de moi. Je levai la tête, mais elle reposait à présent sur un cou désarticulé, et je vis les branches qui roulaient telle une mer noire et agitée brassant des cordes. Les épines me tiraient vers le haut en sifflant. Si Galen ne m'avait pas retenue, j'aurais été attirée jusqu'à leur nid. Et mes pauvres poignets qui continuaient à saigner...

— Assez ! hurlai-je enfin, épuisée.

Les lianes sursautèrent, tremblant contre ma peau. La pièce fut soudain encombrée de feuilles mortes. Une épaisse neige brune et sèche saturait l'air autour de nous. Il y eut une odeur âcre de feuilles d'automne, puis une seconde vague de senteurs émergea, fleurant bon la terre fraîche.

Les lianes me reposèrent doucement sur le sol. Galen me prit dans ses bras quand elles me lâchèrent. Tout me sembla étrangement doux, les bras de Galen aussi bien que les épines. Dans la mesure où l'on pouvait dire que des dents étaient douces alors qu'elles dévoraient vos bras...

Le fracas de la porte contre le mur fut le premier indice m'informant que les lianes avaient dû reculer et dégager le passage.

Galen me tenait dans ses bras, mes mains étaient toujours tirées au-dessus de ma tête par les lianes quand nous nous tournâmes comme un seul homme vers la source lumineuse venant de la porte. La lumière semblait brillante, éblouissante, avec une frange de brume douce. Je pensai que ce contraste provenait du changement, puisque nous venions de passer d'un éclairage un peu glauque à une lumière bien plus forte. La brume un peu floue était certainement due à ma vue troublée par tant de faiblesse. Puis j'aperçus une femme qui émergeait de cette lumière. De la fumée s'échappait du bout de ses mains comme si chacun de ses doigts jaune pâle était une bougie qu'on venait de souffler.

Fflur avança dans la pièce, revêtue d'une robe d'un noir si profond qu'on avait l'impression que sa peau était du jaune vif des jonquilles. Sa chevelure, jaune aussi, voletait autour de sa robe comme une cape luisante, semblant danser dans le vent de son propre pouvoir.

Les gardes se déployèrent à ses côtés. Certains portaient des armes, les autres entrèrent avec les mains nues. La Garde de la Reine comptait vingt-sept hommes et il y avait le même nombre de femmes dans la Garde du Roi. Ces dernières obéissaient maintenant à Cel puisqu'il n'y avait pas de Roi. Cinquante-quatre guerriers en tout et

seulement une trentaine d'entre eux entrèrent dans la pièce.

Malgré mon piteux état, je tâchai de mémoriser chaque visage pour me souvenir de ceux qui étaient venus à notre aide et de ceux qui étaient prudemment restés à l'arrière. Tout garde qui n'avait pas passé cette porte avait perdu tout espoir de coucher avec moi un jour. Mais je fus incapable de me concentrer sur tous ces faciès. Une vague de nouvelles silhouettes entra derrière la Garde, la plupart d'entre eux plus petits et bien moins humains.

Les Gobelins étaient venus.

Les Gobelins n'étaient pas des créatures de Cel. Ce fut ma dernière pensée avant de basculer dans l'obscurité la plus totale. Je me noyai dans cette exquise noirceur, coulant comme une pierre dans les profondeurs de l'eau, indéfiniment, puisqu'il n'y avait pas de fond.

Chapitre 31

Dans cette obscurité apparut une lumière, une bille blanche qui flottait vers moi, devenant de plus en plus grande. Et je pus voir que ce n'était pas de la lumière, mais une grappe de flammes blanches. Une boule de feu laiteuse traversa l'obscurité, se précipitant sur moi mais je ne pouvais lui échapper car je n'avais pas de corps. J'étais juste une chose flottante dans les ténèbres froides. Le feu passa sur moi et j'eus un corps, des os, des muscles et une voix. La chaleur brûla ma peau et je sentis mes muscles rissoler. Le feu mordit mes os, emplît mes veines de métal en fusion et commença à me retourner comme un gant.

Je me réveillai en hurlant.

Galen était penché au-dessus de moi. Son visage m'empêcha de paniquer complètement. Il avait calé ma tête et le haut de mon buste contre ses cuisses, caressant mon front, écartant doucement les cheveux de mon visage.

— Tout va bien, Merry. Tout va bien.

Ses yeux brillaient, baignés de larmes, comme des cristaux verts.

Fflur se pencha sur moi.

— D'une piètre façon je t'accueille, Princesse Meredith. Mais répondre à la Reine je dois.

Une fois traduit, cela voulait dire qu'elle m'avait appelée des ténèbres, me forçant à me réveiller, et cela sur l'ordre de la Reine. Fflur restait l'une des rares personnes à vivre encore comme si nous n'avions jamais dépassé le premier millénaire. Ses tapisseries avaient été exposées au Musée des Arts de Saint Louis. Elles avaient été photographiées et décrites dans les plus grands magazines. Mais Fflur avait refusé de jeter le moindre coup d'œil aux articles et n'avait pu être persuadée de se rendre au musée. Elle avait décliné les interviews de la télévision, des journaux et des magazines concernés.

Il me fallut deux tentatives avant de pouvoir me servir de ma voix autrement que pour crier.

— Est-ce toi qui as débarrassé les portes des roses ?

— C'est en effet moi.

Je tentai de lui sourire, mais en vain.

— Tu as pris de gros risques pour m'aider, Fflur. Tu n'as pas à t'excuser.

Fflur regarda en l'air, puis vers tous les visages qui nous entouraient. Ensuite, elle posa un doigt sur mon front et pensa très

fort : « Plus tard. » Elle désirait me parler plus tard mais souhaitait que personne ne le sache. En plus de ses autres talents, elle était guérisseuse. Elle aurait pu vérifier mon état de santé par ce même geste, personne ne pouvait donc se douter de quoi que ce soit.

Je ne me risquai même pas à hocher la tête. Le mieux que je pouvais faire était de fixer ses yeux noirs. On aurait dit ceux d'une poupée, tant ils contrastaient avec tout ce jaune. Je fixai donc ses yeux pour lui répondre que j'avais compris son message. Je n'avais même pas encore vu la salle du trône et j'étais déjà plongée jusqu'au cou dans les intrigues de la Cour. Typique !

Ma tante s'agenouilla à côté de moi dans un nuage de cuir et de vinyle. Elle prit ma main droite dans la sienne, la tapotant, répandant plein de sang sur ses gants de cuir.

— Doyle m'a dit que tu t'étais égratigné le doigt sur une épine et que les roses étaient revenues à la vie.

Je tentai de déchiffrer son visage, mais en vain. Mes poignets me faisaient mal comme si une brûlure descendait jusqu'à l'os. Ses doigts continuaient à tripoter les blessures toutes fraîches et chaque fois que le cuir passait dessus, je faisais une grimace de douleur.

— Oui, je me suis en effet égratigné le doigt. Mais pourquoi les roses ont repris vie, c'est une autre question.

Elle emprisonna ma main dans les siennes, mais doucement, cette fois, scrutant les blessures avec, sur son visage, une espèce... d'émerveillement.

— Bien. J'avais en effet abandonné tout espoir pour nos roses. Une perte de plus, dans un océan de pertes.

Elle souriait avec sincérité. Cela dit, je lui ai vu le même sourire pendant qu'elle torturait quelqu'un dans sa chambre. Ce n'est pas parce que son sourire semblait réel qu'on pouvait lui faire confiance.

— Je suis ravie que tu sois contente, dis-je d'une voix aussi neutre que possible.

À ces mots elle rit, pressant ses deux mains sur mes blessures. Je pouvais sentir la moindre couture de ses gants tandis qu'elle continuait à appuyer ainsi le cuir dans ma chair. Elle poursuivit jusqu'à ce que je laisse échapper une petite plainte. Ma réaction lui fit apparemment plaisir et elle me lâcha.

Dans un bruissement de jupes, elle se leva.

— Quand Fflur aura fini de soigner tes plaies, tu pourras nous retrouver dans la salle du trône. Je suis impatiente de sentir ta présence à mes côtés.

Elle tourna les talons et la foule s'écarta devant elle, formant un tunnel de lumière menant jusqu'à la salle du trône. Eamon sortit de la foule comme une ombre de cuir noir pour prendre son bras.

Un petit Gobelin, portant une multitude de minuscules yeux tout

autour de son front, s'agenouilla à côté de moi, se cachant en partie derrière les jupes noires de Fflur. Les yeux du Gobelin passèrent d'elle à moi, recommençant ce manège plusieurs fois. Mais ce qui l'intéressait vraiment, c'était le sang. Il mesurait à peine soixante centimètres et la rangée de petits yeux sur son front le désignait comme un beau spécimen. Les Gobelins appelaient une telle marque un « collier de mirettes » et en parlaient sur le ton que les humains réservent aux poitrines avantageuses et aux fesses bien fermes.

La Reine pouvait penser ce qu'elle voulait à propos des roses. Pour ma part, je ne croyais pas qu'une seule goutte de mon sang avait pu suffire pour réveiller les roses mourantes. En revanche, je voulais bien croire que mon sang royal m'avait sauvée. Quant à la première attaque... Sans doute y avait-il un autre sortilège, caché quelque part dans les rosiers. C'était faisable pour une personne dotée de suffisamment de pouvoir.

J'avais des ennemis. Ce qu'il me fallait, c'étaient des amis, des alliés.

Je laissai ma main glisser sur le côté, comme si je m'évanouissais. Mes blessures encore toutes fraîches étaient à quelques centimètres du petit Gobelin. Il se précipita dessus et passa sa langue, râpeuse comme celle d'un chat, sur la plaie. Un petit gémissement m'échappa et il eut un mouvement de recul.

Galen fit un mouvement de la main, comme pour chasser un chien indésirable. Mais Fflur attrapa le Gobelin par la peau du cou.

— Quel glouton ! Pour qui te prends-tu, petit impertinent ?

Elle s'apprêtait à le jeter sur le côté.

— Non, il a goûté mon sang sans y avoir été invité ! dis-je en arrêtant son geste. Je demande une compensation pour un tel abus.

— Une compensation ? demanda Galen.

Fflur tenait toujours le Gobelin dont la rangée de mirettes regardait de gauche à droite.

— Pas fait exprès. Désolé, vraiment désolé.

Il avait deux bras principaux et deux plus petits, parfaitement inutiles. Ses quatre bras s'agitaient, serrant et desserrant de minuscules doigts griffus.

Frost prit le petit Gobelin des mains de Fflur et le souleva en l'air. Il avait rangé mon couteau. Il allait falloir que je pense à le lui réclamer, tout à l'heure. Mais pour l'instant, j'avais d'autres chats à fouetter.

— Il faut que je mette un pansement sur tes blessures, sinon tu vas perdre encore plus de sang. Je t'ai donné un peu de ma force et tu n'as pas trouvé cela très agréable. Tu l'apprécierais encore moins si je recommençais.

— Attends un instant.

— Merry, laisse-la soigner tes plaies ! insista Galen.

Je regardai son visage si inquiet. Tout comme moi, il avait été élevé à la Cour. Il aurait dû savoir que l'instant était mal choisi pour soigner des plaies. C'était le moment d'agir. Je scrutai son visage. Je ne m'intéressais pas à son minois adorable, à ses jolies boucles vertes ou au sourire qui illuminait son visage. Non, je l'examinais avec un regard critique, comme avait dû le faire mon père il y a longtemps, quand il avait décidé de me donner à un autre homme. Je n'avais pas le temps d'expliquer des choses que Galen aurait déjà dû savoir. Je fouillai la foule du regard. Ils m'observaient comme des badauds désœuvrés observent un accident de voiture. Ils étaient seulement mieux habillés et plus exotiques.

— Où est Doyle ?

Il y eut un mouvement de foule sur ma droite. Doyle s'avança. De là où j'étais, il semblait immense : une colonne drapée de noir qui me dominait. Seuls les anneaux décorés de plumes de paon à ses oreilles adoucissaient son imposante silhouette. L'expression sur son visage, la largeur de ses épaules sous la cape, tout ça était bien à notre bon vieux Doyle. Les Ténèbres de la Reine se tenaient à côté de moi. Les plumes colorées lui donnaient un air décalé. Il s'était habillé pour une fête et se retrouvait au beau milieu d'une bagarre. Son expression était neutre, mais cette neutralité disait combien il était mécontent.

Je me sentis soudain transportée à l'âge de six ans, quand j'étais vaguement effrayée par ce grand type noir qui se tenait aux côtés de ma tante. Mais pour l'instant, il n'était pas à côté de ma tante. Il était à côté de moi. Je me laissai de nouveau aller contre les cuisses de Galen, tellement réconfortantes, mais c'est vers Doyle que je me tournai pour trouver de l'aide.

— Fais venir Kurag s'il désire récupérer son voleur !

Doyle fronça ses immenses sourcils.

— Son voleur ?

— Il a bu mon sang sans y avoir été invité. Le seul vol qui soit plus grave chez les Gobelins est le vol de chair.

Rhys s'agenouilla à côté de moi.

— J'ai entendu dire que les Gobelins perdaient beaucoup de chair pendant leurs rapports sexuels.

— Seulement s'ils se sont mis d'accord avant, répondis-je.

Galen se pencha vers moi et murmura contre ma joue :

— Je ne pense pas que je pourrais supporter de te voir participer à un des spectacles érotiques de la Reine, Merry. Il faut vraiment que tu sois assez forte pour coucher avec quelqu'un cette nuit. Laisse Fflur panser tes plaies.

Il posa un baiser tendre sur mon front.

Son visage apparaissait au coin de mon œil comme un halo flou,

ses lèvres comme un nuage rose à côté de ma joue. Il n'avait pas tort, mais il ne réfléchissait pas plus loin que le bout de son nez.

— J'ai une meilleure utilité pour mon sang que de le laisser imbiber des bandages.

— Que veux-tu dire ? demanda Galen.

— Les Gobelins considèrent tout ce qui vient du corps comme plus précieux que des bijoux ou des armes, expliqua Doyle.

— Et en quoi ça concerne Merry ?

Mais il y avait quelque chose dans sa voix qui disait qu'il connaissait la réponse.

— Tu es trop jeune pour te souvenir des guerres des Gobelins, dit Doyle.

— C'est pareil pour Merry, protesta Galen.

— Elle est jeune, mais elle connaît son histoire sur le bout des doigts. Et toi, jeune Corbeau ? Connais-tu ton histoire ?

Galen acquiesça et me tira contre lui, m'éloignant de Fflur, m'éloignant de tous. Il me serra fort contre lui et mon sang tacha sa peau.

— Oui, je connais notre histoire, mais je ne l'aime pas, c'est tout.

— Ne t'inquiète pas, Galen. Tout se passera bien, dis-je pour le rassurer.

Il hocha la tête mais je savais qu'il n'était pas convaincu.

— Fais appeler Kurag ! répétai-je à Doyle.

Il se tourna vers la foule agglutinée autour de nous.

— Sithney, Nicca, allez chercher le Roi des Gobelins.

Sithney virevolta dans une envolée de cheveux bruns. Je ne vis pas la tignasse pourpre de Nicca. La pâleur de son teint lilas aurait dû se remarquer dans cette foule de peaux blanches et noires de la Cour. Mais si Doyle l'avait appelé, c'est qu'il était dans le coin.

La foule s'écarta et Kurag apparut, son épouse à côté de lui. Les Gobelins, comme tous les Sidhes, estiment que le consort royal doit être armé et présent en toutes occasions. Elle avait tellement de petits yeux éparpillés sur tout son visage qu'elle ressemblait à une araignée écrasée. Sa grande bouche sans lèvres contenait des crochets assez longs pour rendre jaloux n'importe quel arachnoïde. Certains Gobelins avaient du venin dans leur corps. J'aurais mis ma main au feu que la nouvelle Reine de Kurag était de ceux-là. Les yeux, le poison et un nid de bras autour de son corps comme une collection de serpents faisaient d'elle une parfaite Miss Beauté Gobelin. Sauf qu'elle n'avait qu'une paire de jambes à montrer. Elles étaient épaisses et arquées comme celles d'un cow-boy texan. Des jambes supplémentaires, c'était le top du top pour les Gobelins. Keelin ne se rendait pas compte de la chance qu'elle avait !

La Reine gobelin arborait ce petit air satisfait qu'ont les femmes

qui sont conscientes de leurs charmes et savent s'en servir. Ce nid de bras se collait au corps de Kurag, le caressant, le massant. Une paire de bras disparut aussitôt entre ses jambes pour y malaxer son sexe à travers le tissu fin du pantalon. Qu'elle se sente obligée de faire un geste aussi charnel lors de nos présentations prouvait qu'elle me considérait déjà comme une rivale.

Mon père avait jugé important que je connaisse bien les mœurs de la Cour des Gobelins. Nous nous étions souvent rendus à cette Cour, tout comme eux venaient nous voir à la maison. Il avait dit « ce sont les Gobelins qui se battent dans la plupart de nos guerres. Ce sont eux qui forment le pivot de nos armées, pas les Sidhes ». C'était vrai depuis la dernière guerre des Gobelins, quand nous avions signé un traité qui perdurait toujours. Kurag était tellement à l'aise avec mon père qu'il avait demandé ma main en tant que consort. Les autres Sidhes avaient été vexés à mort. Certains avaient même envisagé de laver l'insulte par une guerre. Quant aux Gobelins, ils avaient considéré son désir pour une épouse à l'aspect humain comme le summum de la perversité et avaient voulu choisir un autre Roi. Mais d'autres Gobelins avaient vu l'intérêt de cette alliance avec une Sidhe et avaient insisté pour que cela se fasse. Il avait fallu une bonne dose de diplomatie pour éviter la guerre ou mon mariage avec un Gobelin. Mes fiançailles avec Griffin avaient été annoncées peu après cet incident.

Kurag se dressait au-dessus de moi. Fflur et lui avaient la même couleur de peau. Celle de Fflur était aussi lisse et délicate que l'ivoire ancien alors que celle de Kurag était couverte de verrues et de pustules ! Chaque imperfection était une marque de beauté. Une grosse bosse sur son épaule gauche abritait un œil dont l'iris avait la couleur des violettes, avec de longs cils noirs. Les Gobelins l'appelaient « l'œil voyageur » parce qu'il était loin du visage. Quand j'étais enfant, j'adorais cet œil et sa façon de bouger indépendamment de ceux de son visage, les trois autres yeux qui décoraient ses traits larges et épais. Il y avait également une bouche juste au-dessus de son téton droit, avec des lèvres charnues très rouges et de minuscules dents blanches. Une petite langue rose venait lécher les lèvres et de l'haleine sortait parfois de cette bouche. Quand on mettait une plume juste devant cette seconde bouche, elle la soufflait vers le haut, encore et encore. Pendant que mon père et Kurag discutaient, je m'occupais en regardant cet œil, et cette bouche, et les deux bras fins qui sortaient bizarrement sur le flanc droit de Kurag, entre les côtes. Je jouais aux cartes avec ces mains, cette bouche et cet œil. Je pensais que Kurag était très intelligent d'être capable de se concentrer sur des activités aussi disparates en même temps.

Ce que je ne savais pas jusqu'à mon adolescence, c'était qu'il y

avait deux petites jambes sous la ceinture de Kurag. Accrochées sur le côté, elles encadraient un pénis parfaitement fonctionnel. Faire la cour, pour un Gobelin, était quelque chose d'assez simpliste. Les prouesses sexuelles avaient une importance considérable chez eux. Quand j'avais montré peu d'enthousiasme devant sa demande en mariage, il avait baissé son pantalon pour me montrer ses attributs et ceux de son frère jumeau parasite. J'avais seize ans à l'époque, et je me souviens encore de l'horreur que j'avais ressentie en comprenant qu'un autre être était emprisonné dans le corps de Kurag. Un être doué d'une intelligence suffisante pour jouer aux cartes avec une gamine pendant que Kurag faisait autre chose. Une personne entière, emprisonnée dans ce corps, et qui aurait pu être assortie à ce bel œil lavande si la génétique ne s'était pas montrée aussi cruelle.

Après cet incident, je ne me suis plus jamais sentie à l'aise en présence de Kurag. Ce n'était pas à cause de sa demande en mariage, ni de sa virilité débordante portée à mon attention de façon si abrupte. Non, c'était à cause de la découverte de ce second pénis, grand et gonflé, complètement indépendant et plein d'appétit pour moi. Quand j'avais décliné leur demande en mariage – mais oui, leur, puisqu'ils étaient deux –, l'œil violet avait versé une larme.

J'avais fait des cauchemars pendant des semaines. Des membres supplémentaires, c'était plutôt sympa. Mais avoir une personne entière, en pièces détachées, emprisonnée dans le corps de quelqu'un d'autre... il n'y avait pas de mots pour qualifier un truc aussi horrible ! La seconde bouche pouvait respirer et avait donc forcément accès aux poumons, mais elle ne possédait pas de cordes vocales. Je ne sais pas si c'était une bénédiction ou une autre malédiction.

— Kurag, Roi Gobelin, je te salue. Jumeau de Kurag, Chair du Roi Gobelin, je te salue également.

Les petits bras minces qui émergeaient de la poitrine nue du Roi me firent de petits signes. Je les avais toujours salués tous les deux. Surtout depuis cette fameuse nuit où j'avais découvert que la personne avec laquelle j'avais joué aux cartes et à de petits jeux stupides, comme celui des plumes qui volent, n'était pas du tout Kurag. À ma connaissance, j'étais la seule à les saluer tous les deux.

— Meredith, Princesse sidhe, nous te saluons aussi.

Ses yeux jaunes m'observaient. Le plus grand, perché au milieu et légèrement au-dessus des deux autres, était comme un œil de cyclope. Le regard qu'il me jeta ressemblait étrangement à celui que tout homme dédie à une femme qu'il désire. Un regard si direct, si impudique, que je sentis le corps de Galen se raidir. Rhys se leva et vint se planter à côté de Doyle.

— Tu m'honores de tes attentions, Roi Kurag, dis-je.

Chez les Gobelins, si les hommes ne regardaient pas avec

lubricité la femme devant eux, c'était considéré comme un outrage. Cela insinuait qu'elle était laide, infertile, incapable de la moindre luxure.

La Reine gobelin garda trois mains sur Kurag, mais glissa une autre main sur le côté, là où pendait le deuxième organe génital. Son labyrinthe de petits yeux me narguait délibérément pendant qu'elle le caressait avec vigueur. Kurag laissa échapper un petit halètement de ses deux bouches.

Si on ne se dépêchait pas un peu, on serait encore là quand la Reine le ferait – non, les ferait – jouir. Les Gobelins n'avaient aucun préjugé contre le sexe en public. Pour un homme, c'était une marque de prouesse que de pouvoir jouir plusieurs fois durant un même banquet. Et la femme qui avait le talent de l'y amener était considérée comme une petite merveille fort efficace. Bien entendu, les mâles gobelins qui pouvaient supporter les attentions féminines aussi longtemps étaient adorés par ces dames. Si un Gobelin avait des problèmes sexuels d'éjaculation précoce ou d'impotence, ou bien si l'une de ses femmes était frigide, tout le monde était au courant. Dans ce domaine, on ne se cachait absolument rien.

Le regard de Kurag alla de Frost au petit Gobelin tenu en l'air par la main du garde. Vu l'attention que lui prêtait le Roi des Gobelins, la Reine aurait tout aussi bien pu se trouver dans la pièce d'à côté.

— Pourquoi retiens-tu l'un de mes hommes ? demanda Kurag.

— Ceci n'est pas un champ de bataille et je ne suis pas une charogne, dis-je.

Kurag cligna des yeux. L'œil sur l'épaule cligna aussi, quelques secondes après les trois yeux frontaux.

Il se tourna vers le petit Gobelin.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, rien, bredouilla le petit coupable.

Kurag se tourna vers moi.

— Raconte-moi, Merry ! Celui-ci ment comme il respire.

— Il a bu mon sang sans ma permission.

Ses yeux clignèrent de nouveau.

— C'est une accusation grave.

— Je veux une compensation pour le sang volé.

Kurag tira un long couteau de sa ceinture.

— Veux-tu prendre son sang ?

— Il a bu du sang d'une Princesse royale de la Haute Cour des Sidhes. Penses-tu vraiment que son sang de roturier sera une compensation équitable ?

— Qu'est-ce qui serait une compensation équitable, alors ? demanda Kurag, l'air méfiant.

— Ton sang pour le mien.

Kurag repoussa la Reine. Elle poussa un petit cri perçant et il fut obligé de la bousculer un peu pour se débarrasser de toutes ces mains accrochées à lui. Elle tomba en arrière, sur les fesses. Il ne tourna même pas la tête pour voir comment elle était tombée ou si elle allait bien.

— Partager le sang a une signification bien particulière, chez les Gobelins, Princesse.

— Je sais ce que cela signifie.

Kurag me fixait de ses yeux jaunes.

— Je pourrais simplement attendre que tu aies perdu assez de sang et que tu ne sois plus qu'une charogne.

Sa Reine s'approcha de lui.

— Je pourrais accélérer les choses, dit-elle en agitant devant nous un couteau plus long que mon avant-bras.

La lame brillait doucement dans la lumière.

Kurag se tourna vers elle avec un grognement.

— Ceci ne te regarde pas !

— Tu échanges ton sang avec elle alors qu'elle n'est même pas Reine. Bien sûr que ça me regarde !

Elle envoya un coup de couteau vers son époux. Le mouvement avait été tellement rapide qu'on n'avait vu qu'un trait flou et argenté.

Kurag eut à peine le temps de lever une main pour protéger son corps de la lame qui fendit néanmoins son bras d'un éclair carmin. De l'autre, il frappa la Reine en plein visage. On entendit un bref craquement d'os et elle tomba sur les fesses, une fois de plus.

Son nez avait explosé comme une tomate trop mûre. Deux de ses dents entre les crochets étaient tombées. Le sang qui coulait de son nez venait se mélanger à celui qui giclait de sa bouche. L'œil le plus proche du nez était tombé de son orbite cassée et pendait lamentablement sur sa joue comme un ballon dégonflé au bout d'une ficelle.

Kurag immobilisa le couteau de la rebelle sous son pied. Il lui envoya un autre coup et cette fois elle tomba sur le côté et resta allongée. J'avais eu raison de ne pas vouloir épouser Kurag !

Il se pencha sur la Reine étalée par terre. Ses gros doigts épais vérifièrent qu'elle respirait toujours, que son cœur battait encore. Il hocha la tête et la ramassa dans ses bras, doucement, tendrement. Il aboya un ordre et un énorme Gobelin se détacha de la foule.

— Ramène-la à notre colline. Assure-toi qu'on soigne ses blessures. Si elle meurt, ta tête finira sur un épieu.

On put apercevoir une brève lueur de pure frayeur dans les yeux du Gobelin. Le Roi avait battu la Reine, avait failli la tuer, mais ce serait la faute du garde gobelin si elle mourait. De cette manière, le

Roi serait disculpé et il pourrait se trouver une nouvelle Reine d'autant plus vite. S'il l'avait directement tuée en présence de ces nombreux témoins royaux, il aurait pu être contraint de renoncer à son trône ou à sa vie. Mais elle était encore parfaitement vivante quand il l'avait posée tendrement dans les bras du garde en capuchon rouge. Si elle mourait maintenant, les mains du Roi seraient virtuellement propres.

Cela dit, il y avait peu de chances que la Reine meure. Les Gobelins sont des gens coriaces. Un second garde gobelin, plus court sur pattes et plus trapu que le premier, ramassa le couteau de la Reine et les suivit à travers la foule. Kurag serait dans son droit de faire exécuter les deux gardes si la Reine décédait. Une des choses que les royaux apprenaient en premier, c'était à partager les torts. « Partagez les torts et gardez votre tête ! » C'était comme le jeu compliqué de la Reine Rouge dans *Alice au Pays des Merveilles*. « Dis ce qui est faux, ne dis pas ce qui est exact. Sinon, tu risques de perdre ta tête. » Métaphore ou non, c'est ainsi que ça fonctionnait.

Kurag revint vers moi.

— Ma Reine nous aura évité de devoir couper la veine.

— Alors, allons-y ! Je gaspille du sang.

Galen tenait toujours ses mains sur mes poignets et je me rendis compte qu'il appliquait une certaine pression sur mes blessures.

— C'est bon, Galen, lui dis-je doucement.

Il ne bougea pas d'un pouce.

— Galen, s'il te plaît, lâche-moi !

Il me regarda, ouvrit la bouche comme pour protester, puis se ravisa et libéra lentement mes poignets. Ses mains étaient barbouillées de rouge. Mais grâce à la pression, ou bien grâce à ses mains, le sang coulait moins vite. Peut-être n'était-ce pas uniquement dans mon imagination que ses mains offraient une présence si fraîche, si calmante.

Il m'aida à me lever et je dus le repousser pour me tenir debout toute seule. J'écartai les jambes pour bien me caler sur les talons et me tournai vers Kurag.

Debout, je lui arrivais presque au sternum. Ses épaules étaient presque aussi larges que j'étais haute. La plupart des Sidhes étaient grands, mais les plus grands Gobelins étaient vraiment immenses.

Fflur était allée rejoindre Galen, Doyle et Rhys derrière moi. Frost se tenait sur le côté, le petit Gobelin gigotant toujours au bout de son bras. Il y avait plein de gens autour de nous : des Sidhes, des Gobelins et d'autres. Mais je n'avais d'yeux que pour le Roi des Gobelins.

— Bien que je t'offre mes excuses pour l'attitude impolie de mon homme, dit Kurag, je ne puis t'offrir mon sang sans espérer quelque

chose en retour.

Je tendis la main droite vers lui et la main gauche devant la bouche rouge sur sa poitrine.

— Alors bois, Kurag, Roi gobelin.

Je levai le poignet droit aussi près que je pus de sa bouche principale et appuyai le poignet gauche sur celle qui s'ouvrait un peu plus bas, sur sa poitrine. Les lèvres de cette dernière se refermèrent aussitôt autour de mon poignet et la langue fouilla dans ma plaie pour faire couler du sang frais. Elle n'était pas du tout râpeuse comme la langue du petit Gobelin, mais lisse et presque humaine.

Kurag pencha la tête sur mon poignet, s'efforçant de ne pas se servir de ses mains pour approcher la plaie de sa bouche. Mettre les mains aurait en effet été terriblement mal élevé et considéré comme une agression sexuelle. Sa langue était aussi rugueuse que du papier de verre, davantage encore que ne l'avait été celle du petit Gobelin. Elle raclait carrément ma plaie et je ne pus retenir un petit cri. La bouche située sur sa poitrine s'était déjà collée sur ma blessure et suçait comme un bébé son biberon. La langue de Kurag s'attarda jusqu'à ce que le sang frais coule, chaud et fluide. Sa grande bouche couvrait presque tout mon poignet. Ses dents pressaient de plus en plus douloureusement contre la blessure à mesure que la succion se prolongeait. La bouche sur sa poitrine était bien plus polie et moins vorace.

Kurag insistait, écrasant ses dents acérées contre ma blessure, râpant sa langue de plus en plus profondément dans ma chair, complètement pris par ce qu'il faisait. Il me faisait penser à ces concours de buveurs de bière où il fallait en avaler le plus possible sans vomir.

Mais finalement, oui, finalement, Kurag releva la tête. Je retirai la main gauche de sa poitrine. Les lèvres posèrent un léger baiser sur mon poignet avant que je le récupère.

Kurag étira ses lèvres fines et découvrit des dents jaunâtres et tachées de sang.

— Voilà ! Fais mieux si tu peux, Princesse, mais j'ai toujours trouvé les Sidhes un peu trop paresseux de leur langue.

— Tu n'as pas dû choisir les bons Sidhes comme relations, Kurag. Je les ai tous trouvés... oralement talentueux, murmurai-je d'une voix sensuelle et lourde de sous-entendus.

Kurag éclata d'un rire gras et démoniaque avant de me jeter un regard entendu de vrai connaisseur.

Je vacillai un peu sur mes jambes. Il était temps que je puisse m'asseoir, sinon j'allais tomber dans les pommes.

— A mon tour, dis-je.

Le sourire de Kurag s'élargit.

— Suce-moi, ma douce Merry. Suce-moi bien.

— Tu ne changeras jamais, Kurag.

— Et pourquoi changerais-je ? En huit cents ans, aucune des femelles que j'ai baisées n'est partie sans être complètement satisfaite.

— Et complètement exsangue.

— Pas de sang, pas de plaisir, ma chère.

Je m'efforçai de ne pas sourire mais n'y réussis pas.

— Je trouve que tu parles beaucoup pour un Gobelin qui n'a pas encore offert son sang !

Il me tendit son bras. Le sang coulait, épais et rouge. La blessure était bien plus profonde que je ne l'avais cru, une espèce de grosse bouche entrouverte.

— On dirait que ta Reine avait l'intention de te tuer, dis-je.

Il baissa les yeux sur son bras. Son sourire s'épanouit encore.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Ça a l'air de te faire plaisir.

— Et toi, Princesse, tu as l'air de reporter l'instant où tu devras poser ta jolie peau blanche et propre sur mon corps.

— Le sang sidhe est peut-être un peu sucré, intervint Galen, mais le sang goblin est amer.

C'était une rumeur qui circulait entre nous, mais elle était fausse.

— Dans la mesure où le sang est rouge, il a pratiquement le même goût, dis-je en posant les lèvres sur la plaie de Kurag.

Ma bouche était loin de pouvoir englober toute sa blessure. Cette prise de sang devait être plus élaborée qu'un simple baiser du bout des lèvres. Traiter l'échange de sang, véritable marque d'honneur, sans la moindre passion, était considéré comme une insulte.

Sucer le sang d'une plaie aussi profonde, et qui saignait autant, relevait d'un véritable art. Il fallait commencer doucement, s'y mettre peu à peu. Je léchai la peau du côté le moins profond de la plaie, la caressant de longs coups de langue. L'un des trucs quand on buvait beaucoup de sang, c'était d'avaler souvent. L'autre truc, c'était de se concentrer sur chaque tâche séparément. Je me concentrai donc sur la peau rugueuse de Kurag, sur la petite boursoufflure qui bordait sa plaie comme s'il y avait eu un nœud sous sa peau. Je m'intéressai à ce nœud, le roulant dans ma bouche une seconde ou deux. C'était largement suffisant, mais c'était trop pour trouver assez de courage avant d'attaquer le gros de la plaie. J'aime un peu de sang, un peu de douleur, mais cette blessure était bien trop profonde et bien trop récente. Excès de biens nuit.

Je donnai encore deux rapides coups de langue à l'extrémité la moins profonde avant de plonger dans le vif du sujet. J'ouvris la

bouche en grand mais le flux trop rapide du sang me força à avaler convulsivement en respirant par le nez. Malgré cela, le liquide au goût métallique coulait trop vite. Je me bagarrai contre l'envie de vomir et, pour penser à autre chose, je cherchai un dérivatif. N'importe lequel. Les bords de la plaie étaient nets et lisses. Rien qu'à cela je pouvais dire que la lame était très affûtée. Cela m'aurait facilité les choses si j'avais pu poser les mains sur lui, histoire de varier les sensations. J'étais parfaitement consciente que mes mains inutiles brassaient l'air, cherchant à s'agripper à quelque chose. Mais comment faire autrement ? C'était plus fort que moi.

Une main inconnue frôla le bout de mes doigts et je l'agrippai aussitôt. Mon autre main continua à s'agiter jusqu'à ce qu'elle aussi trouve une prise. Je crus d'abord que c'était Galen, dont le dessus des mains était si parfaitement doux et si lisse. Mais la paume et les doigts étaient calleux pour avoir manié tant d'épées et de boucliers. Ces mains s'entraînaient déjà au combat bien avant la naissance de Galen. Elles tenaient les miennes, et répondaient à la moindre de mes pressions.

Ma bouche restait sur le bras de Kurag, mais mon attention était concentrée sur ces mains et leur force qui m'aidait tant. Quand il me plia le bras dans le dos, je sentis cette force incroyable et si bien maîtrisée. J'arrivai à la limite de la douleur. C'était un dérivatif parfait, exactement ce qu'il me fallait.

Je retirai ma bouche de la plaie avec un haut-le-cœur, enfin capable de prendre une profonde inspiration. Je faillis vomir, mais les mains tirèrent sur mes bras encore plus fort et je n'eus qu'un autre haut-le-cœur. L'instant critique passa et je me sentis mieux. Je n'allais tout de même pas vomir ce sang délicieux devant tout le monde. Cela aurait été trop embarrassant.

Les mains me relâchèrent lentement, restant juste là pour que je puisse m'agripper à quelque chose.

— Mmmm, pas mal du tout, Merry. Tu es bien la fille de ton père.

— Venant de toi, Kurag, je prends cela comme un grand compliment.

Je reculai d'un pas et trébuchai. Les mains rétablirent mon équilibre et me permirent de m'adosser à la poitrine qui les accompagnait. Je savais qui c'était avant de tourner la tête pour voir. Doyle baissait les yeux vers moi tandis que je m'appuyais contre son corps, les mains toujours accrochées à lui.

— Merci, articulai-je à son intention.

Il hocha légèrement la tête. Il ne fit pas un geste pour me libérer et je ne tentai pas non plus de me détacher de lui. J'avais terriblement peur de tomber en le faisant. C'était aussi parce qu'à cet instant précis

je me sentais en sécurité. Je savais qu'il me rattraperait si je tombais.

— Ton sang est dans mon corps et le tien dans le mien, Kurag. Nous serons frères de sang jusqu'à la prochaine lune.

— Tes ennemis seront mes ennemis, tes amis seront mes amis.

Il fit un pas en avant, me dominant, dominant aussi Doyle, et ajouta :

— Nous serons des alliés de sang pendant une lunaison, si...

— Comment ça, si ? Le rituel a été observé, que je sache !

— Doyle, tes Ténèbres, sait de quoi je parle.

— Doyle ? Il est les Ténèbres de la Reine, protestai-je.

— Ce ne sont pourtant pas les mains de la Reine qu'il tient en ce moment.

Je tentai de m'arracher à Doyle, mais il me retint.

— De toute façon, ça ne te regarde pas. Il tient les mains de qui il veut !

— Est-il ton nouveau fiancé ? J'ai entendu des rumeurs disant que c'est pour cela que tu es revenue à la Cour. Pour chercher un nouveau fiancé.

Je pris les bras de Doyle et en enveloppai ma taille.

— Je n'ai pas de fiancé.

Puis je me plaquai contre lui, provocante. Je le sentis se crispier dans mon dos pendant quelques secondes, puis ses muscles se détendirent un à un et j'eus l'impression qu'il m'enveloppait de sa chaleur.

— Mais on pourrait dire que je fais du lèche-vitrines, précisai-je.

— Bien, très bien.

Doyle se crispa de nouveau, si discrètement que personne dans l'assistance n'avait dû le remarquer. Étais-je en train de passer à côté d'un truc important ?

— Puisque tu n'as pas de fiancé, je peux encore exiger une chose, sinon l'alliance sera brisée.

— Ne fais pas ça ! intervint Doyle.

— J'invoque le droit à la chair, dit Kurag.

— Il a pris ton sang sous de faux prétextes ! protesta Frost. Il sait quels sont tes ennemis et lui, le Roi des Gobelins, les craint comme la peste.

— Est-ce que tu me traites de lâche, moi, Kurag, Roi des Gobelins ? demanda Kurag.

Frost passa le petit Gobelin sous son bras, libérant une main. Il ne portait toujours pas d'arme.

— Oui, tu es un lâche si tu te caches derrière la chair ! rétorqua Frost.

— C'est quoi, le droit à la chair ? demandai-je. Que se passe-t-il, Doyle ?

— Kurag tente de cacher sa lâcheté derrière un très vieux rituel.

Le Roi sourit aux deux hommes. Traiter quelqu'un de lâche, à la Cour, vous entraînait forcément à un duel. Kurag réagissait de manière beaucoup trop calme pour être honnête.

— Je ne crains aucun Sidhe et si j'invoque le droit à la chair, ce n'est pas pour éviter ses ennemis, monsieur le garde, mais pour réellement lier ma chair à la sienne.

— Tu es déjà marié ! protesta Frost. L'adultère est interdit, chez les Sidhes.

— Mais pas chez les Gobelins. Dans cette histoire, mon statut marital ne fait aucune différence. Ce qui n'est pas le cas pour Merry.

Je me détachai de Doyle. Le mouvement fut trop brusque et me fit chanceler. La main de Fflur sous mon coude m'empêcha de tomber.

— Il est temps que je mette un bandage autour de tes poignets, dit-elle.

— Je te remercie, Fflur.

Je ne pouvais pas vraiment m'y opposer. Pendant qu'elle s'en occupait, je me tournai vers les hommes.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer de quoi il s'agit ? demandai-je.

— Avec plaisir, répondit Kurag. Si ton ennemi est le mien et que je dois te défendre contre ses pouvoirs, alors nous devons partager la chair comme nous avons partagé le sang.

— Tu veux dire baiser ? demanda Galen.

Kurag hocha la tête.

— Oui, baiser.

— Hors de question ! répondis-je.

— Sûrement pas ! renchérit Galen.

— Pas de chair partagée, pas d'alliance ! conclut Kurag.

— Chez les Sidhes, les liens du mariage sont toujours sacrés, intervint Doyle. Meredith ne peut pas plus t'aider à tromper ta femme qu'elle ne pourrait tromper son mari. Le droit à la chair n'est applicable que lorsque les deux partenaires sont libres.

Kurag eut l'air furieux.

— Bon sang ! Tu ne me mentirais pas sur ce point. Tu m'échappes de nouveau, Merry.

— C'est seulement parce que tu essaies toujours de sauter dans ma culotte avec des filouteries !

Un serviteur était arrivé avec un bol d'eau propre, le maintenant sous mes poignets pendant que Fflur nettoyait mes plaies. Elle ouvrit un flacon d'antiseptiques et en inonda mes deux mains. L'eau rougeoyante tombait dans l'eau, flottant à la surface comme des gouttes de sang frais.

— Il y a quelques années, je t'ai fait une demande en mariage tout à fait officielle, objecta Kurag.

— J'avais seize ans et tu m'as donné la trouille de ma vie !

— Trop de virilité pour toi, hein ?

— Tu as raison. À vous deux, ça faisait bien trop de virilité pour moi toute seule !

Sa main se glissa sur le côté où se trouvait son deuxième sexe. Une caresse un peu appuyée et une bosse apparut à un endroit où les hommes n'ont généralement pas ce genre de réaction.

— La chair a été invoquée, insista Kurag en continuant à se caresser. Cela ne peut être révoqué sans avoir été satisfait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je en me tournant vers Doyle.

Il secoua la tête.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre.

Un deuxième serviteur apparut avec un plateau chargé de matériel médical qu'il maintint à côté de nous pendant que Fflur enveloppait mes poignets d'une gaze blanche immaculée. Le serviteur lui tendit aussitôt les ciseaux et le sparadrap comme une parfaite petite infirmière.

— Je sais ce que trame Kurag, dit Frost. Il essaie encore de fuir devant tes ennemis.

Kurag se tourna vers Frost, aussi inquiétant qu'une tempête prête à éclater.

— Frost le Mortel, tu as de la chance que Merry ait besoin de tous les bras valeureux capables de lui venir en aide !

— Alors honoreras-tu votre alliance en étant l'un de ces bras valeureux ? demanda Frost.

— Si je ne peux pas baiser notre Merry, alors je préférerais ne pas honorer notre alliance.

Son visage aux yeux multiples sembla soudain terriblement sérieux. Intelligent, même. Je compris brusquement que Kurag n'était ni aussi stupide qu'il le laissait croire ni aussi porté par ses hormones qu'il le prétendait. Il y avait un éclair de ruse absolue dans ses trois yeux jaunes. Un regard si déterminé, si différent d'avant, que je dus reculer de peur qu'il ne me frappe. Parce que sous ce regard sévère perçait autre chose : la peur.

Que se passait-il dans les Cours qui effrayait tant Kurag, Roi des Gobelins ?

— Si tu n'honores pas cette alliance, dit Frost, alors toute la Cour saura que tu es un lâche sans honneur. Plus personne n'aura plus confiance en ta parole.

Kurag se tourna vers la foule. Certains étaient partis, suivant la Reine comme une traîne chamarrée de lèche-bottes, mais nombreux étaient ceux qui étaient restés. Pour regarder. Pour écouter. Pour espionner ?

Le Roi gobelin survola du regard les visages curieux puis revint à moi.

— J'ai invoqué la chair. Partage la chair avec un de mes Gobelins célibataires et j'honorerai cette alliance de sang.

Galen se posta à côté de moi.

— Merry est une Princesse sidhe, en seconde position pour le trône. Les princesses sidhes ne couchent pas avec les Gobelins.

Il y avait de la force dans sa voix, de la colère.

— Ça ira, Galen, dis-je en posant la main sur son épaule.

— Jamais de la vie ! Comment ose-t-il faire une telle demande ?

Un long murmure de colère circula dans la foule des Sidhes. Le petit groupe de Gobelins se rapprocha, menaçant.

— Cela pourrait tourner mal, murmura Doyle en se plaçant derrière moi.

— Que veux-tu que je fasse ? lui demandai-je.

— Comporte-toi en Princesse et en future Reine.

Galen entendit une bribe de notre échange et se tourna vers Doyle.

— Qu'est-ce que tu lui demandes de faire ?

— La même chose qu'elle fera avec nous sur l'ordre de la Reine Andais. Je ne le demanderais pas si le sacrifice n'en valait pas la peine.

— Non ! cria Galen.

— Qu'est-ce qui est plus important, pour toi ? Sa vertu ou sa vie ?

Galen le fusilla du regard, la tension traversant son corps comme un courant de colère presque visible.

— Sa vie, finit-il par répondre, comme s'il crachait quelque chose d'amer.

Si j'avais les Gobelins comme alliés et si Cel parvenait à me tuer, alors Kurag et sa Cour lui feraient une guerre sans merci. Cela ferait hésiter Cel ou tout autre ennemi. J'avais besoin de cette alliance.

— La chair d'un de tes Gobelins dans mon corps. C'est entendu, je prends.

Kurag sourit.

— Sa chair dans ton corps exquis. Que sa chair et la tienne ne fassent plus qu'une et la nation des Gobelins sera ton alliée !

— La chair de qui devrai-je partager ?

Kurag eut l'air préoccupé. L'œil sur l'épaule s'agita et les deux petits bras sur son côté gesticulèrent dans tous les sens. Kurag s'approcha des Gobelins, traversa leur groupe et s'arrêta devant celui que lui désignait son jumeau. Je ne pus voir de qui il s'agissait. Ce n'est que lorsqu'il revint vers moi que j'aperçus l'écu qui marchait derrière lui.

Il ne mesurait qu'un mètre vingt environ, avec une peau aussi pâle qu'une nacre luisante. Je reconnaissais la peau de Sidhe quand je la voyais. Ses cheveux bouclés lui descendaient jusqu'aux épaules, épais et noirs. Son visage était singulièrement triangulaire avec d'immenses yeux en amande d'un bleu saphir et une pupille noire qui faisait comme une rayure au centre de tout ce bleu. Il ne portait rien qu'un pagne bordé d'argent ce qui, chez un Gobelin, signifiait qu'il y avait une difformité aux endroits dévoilés. Les Gobelins ne cachaient pas les malformations, mais les voyaient comme un signe distinctif de grande valeur.

Il avança vers moi comme une parfaite petite poupée mâle. S'il y avait une malformation, je ne la voyais pas. S'il n'y avait eu sa taille et ses yeux, il aurait pu faire partie de la Cour.

— Je te présente Kitto, dit Kurag. Sa mère était une dame de la Cour sidhe qui a été violée pendant la dernière guerre des Gobelins.

Kitto devait donc avoir plus de deux mille ans. Il ne les faisait pas.

— Je te salue, Kitto.

— Je te salue, Princesse.

Ses mots sonnaient bizarrement, comme s'il avait du mal à les prononcer. Ses lèvres roses étaient pleines et dessinées comme un arc de Cupidon parfait. Mais ces lèvres adorables bougeaient à peine quand il parlait, comme s'il cachait quelque chose dans sa bouche.

— Avant d'accepter, dit Kurag, vois tout le spectacle.

Kitto se retourna et montra pourquoi il portait le pagne.

Il y avait des écailles qui commençaient sous la ligne de ses cheveux et couvraient son dos jusqu'au bas de sa colonne vertébrale. Son petit derrière était superbement ferme, mais à ses écailles luisantes je compris pourquoi ses yeux avaient des pupilles elliptiques et pourquoi il avait des difficultés à prononcer ses « sss ».

— Tu es un Gobelin serpent ?

Kitto se retourna vers moi et acquiesça.

— Ouvre ta bouche, Kitto. Je veux tout voir.

Il baissa les yeux puis ouvrit la bouche en un immense bâillement, laissant apparaître d'immenses crochets de serpent. Sa langue darda comme un ruban rouge avec une touche de noir au bout des deux pointes.

— Sssatissfffaite ? demanda-t-il.

— Oui.

— Tu ne peux pas faire ça ! protesta Rhys.

Il avait été tellement silencieux que j'avais presque oublié sa présence.

— C'est mon choix, dis-je.

Il me toucha l'épaule et m'entraîna un peu à l'écart.

— Regarde bien la cicatrice qui barre mon visage. Je sais, je t'ai raconté des centaines d'histoires héroïques pour en expliquer l'origine. La vérité, c'est que la Reine m'a puni. Elle m'a donné aux Gobelins pour une nuit de sport. Pourquoi pas, me suis-je dit. Du sexe, même avec des Gobelins, c'est toujours bon à prendre. Figure-toi que le sexe avec les Gobelins, c'est bien plus violent que tu ne peux imaginer, Merry.

Il passa son doigt tout le long de la cicatrice, le regard déjà lointain, plongé dans ses souvenirs.

— Un Gobelin t'a fait ça pendant que...

— Oui.

— Oh, Rhys... dis-je d'une voix douce.

— Pas de pitié, Merry ! Je veux juste que tu saches dans quoi tu te lances.

— Je comprends. Merci de me l'avoir dit.

Je lui tapotai la main et caressai sa joue avant de retourner sur mes pas, vers les Gobelins qui attendaient. Je marchai bien droit, mais j'étais quelque peu bouleversée et j'avais terriblement envie de me retenir à quelque chose. Cependant, quand on négocie un traité de guerre, il faut avoir l'air fort. En tout cas, donner l'impression de ne pas risquer de tomber dans les pommes d'un instant à l'autre.

— La chair de Kitto dans mon corps, c'est ça ? demandai-je.

Kurag sourit, content de lui, comme s'il avait déjà gagné.

— J'accepte de prendre la chair de Kitto dans mon corps.

— C'est vrai ? Tu acceptes de partager la chair avec un Gobelin ?

Il n'en revenait pas !

— Oui, j'accepte, à une condition.

— Quelle condition ?

— Si l'alliance entre nous dure une saison.

Je sentis Doyle s'approcher de moi. Un murmure de surprise ricocha sur la foule.

Une sorte de duel commença.

— Une saison ? C'est trop long ! protesta Kurag.

— Onze lunes à partir de maintenant.

— Deux lunes.

— Dix.

— Trois.

— Sois raisonnable, Kurag !

— Cinq.

— Huit.

— Six, contra-t-il en souriant.

— Tope là !

Kurag me considéra le temps d'un battement de cœur ou deux.

— Tope là ! dit-il doucement, comme s'il craignait de faire une énorme bêtise.

Les jambes écartées, je haussai la voix pour être bien entendue de tous. Je devais avoir l'air agressif, mais ce n'était pas mon intention. J'avais un étourdissement et je voulais simplement que mon corps ne s'écroule pas.

— L'alliance est scellée !

Kurag haussa la voix à son tour.

— Scellée une fois que tu auras partagé la chair avec mon Gobelin, pas avant !

Je tendis la main à Kitto. Il posa la sienne dessus, un contact léger de chair douce. Je me baissai pour y poser un baiser, mais la pièce se mit à tanguer. Je dus me redresser et monter sa main à ma bouche. Je n'avais jamais tenu une main d'homme aussi minuscule, plus petite que la mienne. Sucrer un de ses doigts serait une expérience terriblement érotique, mais j'avais déjà donné, ce soir. Je posai donc un long baiser sur la paume de sa main. Je ne laissai pas de trace de rouge à lèvres, ce qui veut dire que j'avais tout effacé en suçant le bras de Kurag.

Kitto écarquilla ses yeux.

Je relevai la tête lentement, tout en fixant Kurag et en gardant la main de Kitto près de mon visage, comme s'il s'était agi d'un éventail.

— Ne t'inquiète pas, Kurag. Nous aurons l'occasion de partager la chair. Maintenant, viens avec moi, Kitto. La Reine nous attend, mes hommes et moi.

Kitto jeta un coup d'œil vers Kurag, puis vers moi.

— Je suis très honoré, dit Kitto.

Les mains sur les hanches, du haut de ma petite taille, je me dressai face au grand Roi.

— Souviens-toi, Kurag ! Quand je partagerai ma chair avec Kitto, dans les nuits à venir, souviens-toi que c'est ta propre concupiscence et ta lâcheté qui nous auront donnés l'un à l'autre.

Le visage de Kurag vira du jaune à l'orange foncé. Ses grosses mains devinrent des poings.

— Sale garce !

— J'ai passé de nombreuses nuits à ta Cour, Kurag. Je sais que tu te fiches complètement de me voir avoir des relations avec un autre sidhe. Car seul l'échange de la chair avec un Gobelin compte comme du sexe pour toi. Tout le reste est tout juste considéré comme un vague préliminaire. Et c'est toi qui m'as donnée à un autre Gobelin, Kurag. La prochaine fois que tu essaieras de ruser pour m'attirer dans ton lit, souviens-toi où ta ruse nous a entraînés ce soir, toi et moi !

À la fin de mon discours, je sentis ma force m'abandonner. Je trébuchai et des mains fortes me retinrent des deux côtés. Doyle d'une

part, Galen de l'autre.

— Il faudrait que je m'assoie, murmurai-je, en les consultant du regard.

Doyle acquiesça. Galen prit mon coude et glissa un bras autour de ma taille. Doyle me tint d'une main aussi ferme que de la pierre. Je laissai aller le haut de mon corps, m'appuyant complètement sur eux. Vu de l'extérieur, j'avais l'air en pleine forme. J'avais perfectionné cette technique à force d'avoir été traînée par la Garde devant ma tante quand elle exigeait que je reste debout alors que j'en étais incapable. Certains gardes jouaient le jeu et m'aidaient. D'autres, non. Marcher allait être une opération intéressante.

Doyle et Galen me firent pivoter vers les portes ouvertes.

L'un de mes talons racla bruyamment le sol de pierre. Il fallait que je surveille ma démarche. Je me concentrai pour lever mes pieds du mieux possible, mais Doyle et Galen me soulevèrent presque du sol. Mon univers se résumait à mettre un pied devant l'autre. Qu'est-ce que je pouvais avoir envie de rentrer chez moi ! Mais la Reine attendait et la patience n'était pas son point fort.

J'aperçus Kitto qui nous suivait. Selon l'étiquette gobelin, il était mon fiancé, mon mec-joujou. Oui, il pouvait me blesser pendant le sexe, mais seulement si j'étais assez stupide pour me mettre au lit avec lui sans avoir auparavant négocié par contrat ce qu'il serait acceptable de faire et ce qui ne le serait pas. Les cicatrices de Rhys auraient pu être évitées s'il avait mieux connu les Gobelins, mais la plupart des Sidhes les voyaient comme des barbares, des sauvages. Beaucoup n'avaient pas étudié la loi des sauvages. Mon père l'avait fait.

Bien sûr, je n'avais pas l'intention d'avoir la moindre relation sexuelle avec le Gobelin. J'avais décidé de partager la chair avec lui littéralement. Les Gobelins préféraient la chair au sexe ou au sang. Partager la chair, c'était aussi le cadeau précieux d'une morsure qui laisserait une cicatrice jusqu'à la mort de l'amant ou de la maîtresse. C'était une façon de marquer vos partenaires, de montrer qu'ils avaient couché avec un Gobelin. De nombreux Gobelins avaient des formes de marques personnelles qu'ils utilisaient sur tous leurs amants ou maîtresses afin que les gens puissent évaluer leurs conquêtes d'un simple coup d'œil.

Quoi que je sois obligée de faire pour cimenter le marché, j'avais les Gobelins comme alliés pour les six prochains mois. Mes alliés et non ceux de Cel ou même de la Reine. S'il y avait une guerre entre aujourd'hui et la fin des six mois à venir, la Reine devrait négocier avec moi si elle voulait que les Gobelins se battent pour elle. Ça valait bien un peu de sang et même une livre de chair, à condition que je ne sois pas obligée de la sacrifier en une seule fois.

Chapitre 32

Juste après le seuil de la porte, la dalle de pierre était légèrement creusée. Des milliers de pieds avaient usé le sol au cours des siècles, pivotant sur le talon avant de grimper vers les tribunes installées sur les deux côtés de la salle du trône. Ce passage m'était tellement familier que j'aurais pu avancer les yeux fermés mais, ce soir, pour je ne sais quelle raison, je trébuchai sur cette petite dénivellation. Prise en sandwich entre mes deux gardes, j'aurais dû être stable comme un roc, mais mes chevilles se tordirent et me projetèrent si violemment contre Doyle que j'entraînai Galen dans ma chute. Doyle parvint à nous soutenir un instant, puis nous nous affalâmes tous sur le sol en un vulgaire tas.

Kitto arriva le premier, offrant son aide à Galen. Je guettai l'expression du garde pendant qu'il considérait un instant cette petite main, mais il la saisit, permettant au Gobelin de l'aider à se relever. Certains auraient craché sur cette main au lieu de la prendre.

Ce fut Frost, toujours armé de mon couteau, qui prit mon bras pour me remettre sur pied. Il ne me regardait pas mais fouillait les environs du regard, à la recherche de quelque menace. Si le sortilège avait été un peu plus subtil, j'aurais simplement mis cette chute sur le dos de ma grande faiblesse ou de la maladresse. Mais le sortilège avait été trop grand, trop puissant. Deux gardes royaux costauds ne s'écroulent pas subitement parce qu'une faible femme trébuche à côté d'eux !

En me levant, j'avais dû répartir mon poids sur les deux pieds et une douleur aiguë transperça ma cheville gauche. Frost me prit par la taille et me souleva à quelques centimètres du sol. Il s'attendait toujours à une attaque, une attaque qui ne venait pas. Pas ici. Pas maintenant.

Rhys avançait presque à quatre pattes, cherchant d'autres pièges. Aucun d'entre nous n'osa bouger jusqu'à ce qu'il nous fasse un signe de la tête, nous invitant à le suivre.

Doyle se tenait debout. Il n'avait pas tiré l'autre couteau.

— Es-tu gravement blessée, Princesse ?

— Une cheville foulée, peut-être aussi le genou. Frost m'a soulevée du sol avant que je puisse vraiment évaluer les dégâts.

Frost me lança un regard de défi.

— Si tu préfères, je peux te reposer par terre, Princesse.

— J'aimerais mieux que tu me portes jusqu'à une chaise.

Il se tourna vers Doyle.

— On n'aura pas besoin des couteaux ? demanda-t-il, presque à regret.

— Non, pas cette fois, répondit Doyle.

Frost replia la lame d'une seule main. À ma connaissance, il n'avait jamais manipulé de couteau pliant de sa vie, mais son geste donnait une impression de dextérité achevée. Il glissa la lame à l'arrière de sa ceinture et me ramassa dans ses bras.

— Quelle chaise préfères-tu ?

— Pose-la sur celle-ci, dit la Reine.

Elle se tenait devant le trône sur l'estrade la plus haute. Comme l'exigeait son rang, son trône était plus imposant que tous les autres. Mais il y en avait deux plus petits, sur l'estrade juste en dessous, habituellement réservés au consort et à l'héritier. Ce soir, Eamon se tenait à côté d'elle, c'était son trône vide qu'indiquait la Reine.

Cel était installé sur l'autre petit trône et Siobhan avait pris place derrière son dossier. Keelin était recroquevillée aux pieds de Cel, sur un petit tabouret, comme un petit chien de salon. D'ailleurs, elle portait un collier-bijou prolongé par une fine chaînette en guise de laisse. Cel n'avait d'yeux que pour sa mère et son visage exprimait une certaine inquiétude.

Rozenwyn s'approcha de Siobhan. Elle était la seconde en chef, au même niveau que Frost. Ses cheveux façon barbe à papa étaient empilés sur son crâne en une espèce de couronne. On aurait dit un panier tressé avec de l'herbe en plastique rose. Sa peau avait une teinte de lilas printanier et ses yeux la couleur de l'or en fusion. Quand j'étais gamine, je la trouvais très belle, jusqu'au jour où elle m'avait fait comprendre que je lui étais inférieure. C'était la main de Rozenwyn qui était imprimée sur mes côtes, c'était elle qui avait failli écraser mon cœur.

Cel se leva si violemment que Keelin glissa sur les marches, tendant dangereusement la laisse. Il ne lui jeta pas le moindre regard pendant qu'elle se relevait péniblement, à moitié étranglée.

— Mère, tu ne peux pas faire ça !

La Reine le fusilla du regard tout en continuant à nous guider vers le siège vide d'Eamon.

— Oh, que si ! Aurais-tu oublié que je suis toujours la Reine, ici ?

Au ton de sa voix, tout autre que Cel se serait aplati au sol en une révérence abjecte, attendant avec inquiétude le coup suivant. Mais il s'agissait de Cel et elle s'était toujours montrée extrêmement faible envers lui.

— Je sais très bien qui règne ici, dit Cel. Ce qui me préoccupe, c'est de savoir qui va régner par la suite.

— Je dois dire que moi aussi, cela me préoccupe ! répondit-elle d'une voix dangereusement calme. Je me demande également qui a pu poser un sortilège aussi puissant à l'intérieur de la salle du trône sans que personne ne s'en rende compte.

Elle balaya du regard la salle immense, s'arrêtant sur chaque visage, au-dessus de chaque petit trône. Il y en avait seize qui se dressaient sur les estrades surélevées de chaque côté de la pièce, avec de petits sièges regroupés autour d'eux. Mais les sièges principaux étaient réservés à ceux qui étaient à la tête de chaque famille royale. Elle les observa un à un, surtout ceux qui étaient situés près de la porte.

— Je ne vois pas comment quelqu'un aurait pu préparer un tel sortilège sans que personne ne le remarque !

Je dévisageai à mon tour les Sidhes les plus proches de la porte et ils évitèrent mon regard. Ils savaient. Ils avaient vu. Et ils n'avaient rien fait.

— Un sortilège aussi puissant ! continua Andais. Si ma nièce n'avait pas été encadrée par deux gardes, elle aurait pu tomber et se briser le cou.

Frost me tenait toujours dans ses bras mais n'avait esquissé aucun geste pour approcher.

— Amène-la ici, Frost ! Laisse-la s'asseoir à côté de moi, là où est sa place ! ordonna Andais.

Encadré par Doyle et Galen qui le serraient de près, Frost avança, suivi de Rhys et de Kitto qui faisaient office d'arrière-garde.

Il se laissa tomber sur ses deux genoux devant la première marche qui menait au trône, me portant toujours dans ses bras comme si cela ne demandait aucun effort et qu'il pouvait rester ainsi toute la nuit sans que ses bras tremblent. Je me demandai si ses genoux s'endormaient parfois, à force de devoir rester immobiles si longtemps.

Un peu plus en arrière, les autres aussi se mirent à genoux. Kitto ne se contenta pas de s'agenouiller, il s'étala de tout son long, face contre sol, les membres écartés comme une sorte de religieux pénitent. Je ne m'étais pas rendu compte de son problème jusqu'à cet instant. Il y avait toute une gamme de révérences et de courtoisies à exécuter en fonction de votre rang et du rang de celui que vous saluez. Kitto ne devait pas appartenir à la famille royale des Gobelins, sinon Kurag l'aurait mentionné. De sa part, c'était une double insulte que de m'imposer à la fois un Gobelin et un roturier. À moins d'une permission spéciale, Kitto n'était donc pas autorisé à toucher les marches. Seuls les membres de la maison royale sidhe avaient le droit de se mettre sur les deux genoux dans la salle du trône, sans avoir à faire la moindre révérence.

Kitto ne connaissait pas l'étiquette et avait adopté d'office

l'attitude la plus humble. À cet instant, je sus qu'il coopérerait en choisissant la chair au lieu du sexe, davantage intéressé par la vie sauve que par n'importe quel orgueil mal placé.

— Assieds-toi, Meredith ! Faisons cette annonce avant qu'un nouveau piège ne nous saute à la figure.

Elle regardait Cel en disant ces mots.

J'étais prête à parier que le sortilège venait de lui. Chaque fois qu'il m'arrivait un pépin à la Cour, je pensais systématiquement à lui comme étant le grand coupable. Andais avait toujours fermé les yeux pour protéger Cel. Quelque chose avait dû arriver entre eux, quelque chose avait changé l'attitude d'Andais envers son fils unique. Qu'avait-il pu commettre d'assez grave pour la détourner ainsi de cet amour aveugle ?

Frost gravit l'escalier et je pouvais sentir la poussée de ses jambes tandis qu'il me portait. Il me posa délicatement sur le siège et s'accroupit devant moi, nichant mon pied gauche sur ses cuisses.

Je parcourus la pièce du regard. Je n'avais jamais été autorisée à monter sur l'estrade, je n'avais jamais eu l'occasion de goûter la vue qu'on pouvait avoir d'ici. Ce n'était finalement ni très haut ni très impressionnant, mais j'avais tout de même le sentiment d'un certain accomplissement.

— Qu'on apporte un tabouret pour que Meredith puisse poser sa cheville ! Quand j'aurai fait mes annonces, Fflur pourra s'occuper d'elle.

Elle semblait ne parler à personne en particulier, mais un petit tabouret capitonné flotta jusqu'à nous. Je l'observai du coin de l'œil, évitant délibérément de regarder ce petit meuble flottant. Une pâle esquisse de forme apparut, portant le tabouret avec des mains d'une minceur et d'une blancheur fantomatiques. La dame blanche le posa à côté de la jambe de Frost. Je sentis une sorte de pression dans l'air qui m'entourait. C'était la présence du fantôme, qui se tenait bien trop près de moi. Je n'avais pas besoin de la voir pour savoir qu'elle était là. Puis la pression diminua et je sus qu'elle s'éloignait en flottant.

Frost posa mon pied sur le tabouret et je dus retenir un petit cri de douleur. Cette pointe de souffrance eut l'avantage de clarifier mon esprit ramolli. Enfin, je ne ressentais plus cette désagréable impression de tomber dans les pommes. Il fallait dire que c'était tout de même la troisième fois qu'on essayait d'attenter à ma vie. En une seule nuit ! Décidément, quelqu'un était particulièrement déterminé.

Frost se posta derrière mon siège, tout comme Siobhan l'avait fait derrière celui de Cel et Eamon derrière celui de la Reine.

Andais embrassait du regard l'assemblée des nobles. Les Gobelins et le petit peuple, qui avaient été invités, étaient allés se déverser autour des longues tables sur les deux côtés de la salle. Même

Kurag n'avait pas de trône dans cette pièce. Ici, à cette Cour, il était considéré comme un simple roturier.

— Qu'on se le dise : la Princesse Meredith NicEssus, fille de mon frère, sera désormais ma cohéritière.

Une rumeur s'éleva dans la salle, virevolta de bouche en bouche puis s'évanouit graduellement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que le silence. Un silence si épais que les dames blanches s'élevèrent dans l'air comme des nuages à peine visibles et commencèrent à danser sur lui.

Cel sauta sur ses pieds.

— Mère !

— Meredith a enfin acquis tous ses pouvoirs. Elle détient la Main de Chair tout comme son père.

— Pour y parvenir, ma cousine aurait dû utiliser sa Main de Chair en un combat mortel et elle aurait dû être éclaboussée par le sang de sa victime devant deux témoins sidhes.

Il se rassit, l'air d'avoir retrouvé son assurance.

La Reine lui jeta un regard si froid que cette assurance s'effaça bien vite pour laisser place à l'inquiétude.

— Tu parles comme si je ne connaissais pas les lois de mon propre royaume, mon fils ! Tout a été accompli selon nos traditions. Sholto !

Sholto se dressa devant son trône, près de la porte. Agnes la Noire et Segna la Dorée se tenaient à ses côtés. Les Nocturnes pendaient du plafond comme d'énormes chauves-souris. D'autres créatures du Sluagh étaient regroupées autour de lui. Gethin me fit un petit signe de la main.

— Oui, Reine Andais !

Ses cheveux étaient tirés en arrière, mettant en relief son visage aussi beau et aussi arrogant que celui des autres membres de l'assistance.

— Dis à la Cour ce que tu m'as dit !

Sholto parla de l'attaque de Nerys contre moi sans en préciser la cause. Il donna une version édulcorée des événements, mais assez complète. Il ne mentionna pas Doyle et je trouvai cette omission plutôt singulière.

La Reine se leva.

— Meredith est maintenant l'égale de mon fils Cel sur tous les plans. Mais comme je n'ai qu'un seul trône à leur offrir en héritage, je le laisserai au premier qui engendrera un enfant. Si Cel fait un enfant avec une des femmes de la Cour d'ici trois ans, alors il sera votre Roi. Si Meredith devient mère, alors ce sera elle votre Reine. Pour réassurer que Meredith aura assez de choix parmi les hommes de la Cour, je lève l'obligation de chasteté de mes Gardes à son profit et à

son profit uniquement.

Les fantômes voletèrent au-dessus de nous tels de petits nuages bienheureux et le silence s'épaissit comme si nous étions tous assis au fond d'un puits lumineux. L'expression sur le visage des hommes passa de la surprise au dédain, du dédain au trouble et certains virèrent carrément à la lubricité. Mais à la fin, chaque visage mâle se tourna vers moi.

— Elle est libre de choisir n'importe lequel d'entre vous.

Andais s'installa sur son trône, étalant ses jupes tout autour d'elle.

— En fait, ajouta-t-elle, je crois qu'elle a déjà commencé une sélection, n'est-ce pas, ma nièce ? demanda-t-elle en tournant ses yeux d'un gris pâle vers moi.

J'acquiesçai.

— Alors dis-leur d'avancer ! Qu'ils viennent s'asseoir à côté de toi !

— Non ! protesta Cel. Elle doit avoir deux témoins sidhes. Avec Sholto, ça n'en fait qu'un, il me semble !

— Je suis l'autre ! intervint Doyle, toujours à genoux.

Cel se rassit lentement dans son trône. Même lui n'aurait pas le toupet de remettre en question la parole de Doyle.

Cel me fusilla du regard et la haine contenue dans ses yeux était assez intense pour brûler ma peau.

Je tournai le dos à sa haine pour me pencher vers les hommes qui étaient toujours agenouillés au pied de l'estrade. A mon geste, Galen, Doyle et Rhys se levèrent et montèrent sur les marches. Doyle baisa ma main et prit place derrière moi, à côté de Frost. Galen et Rhys s'assirent à mes pieds, dans la même position que Keelin près de Cel. Un peu servile, à mon goût, mais qu'aurions-nous pu faire d'autre ? Kitto resta collé au sol, immobile.

Je me tournai vers ma tante.

— Reine Andais, voici Kitto, un Gobelin. Il fait partie de mon arrangement avec Kurag, Roi des Gobelins. Une alliance entre le royaume gobelin et moi-même a été nouée pour six mois.

Andais ne cacha pas sa surprise.

— On dirait que tu as bien rempli ta soirée, Meredith !

— Je sentais la nécessité de m'entourer d'alliés très puissants, ma Reine.

— J'aimerais savoir comment tu as réussi à extirper six mois à Kurag, mais pour l'instant, appelle ton Gobelin.

Je tendis la main.

— Kitto, lève-toi et viens près de moi.

Il leva la tête sans bouger son corps, dans une position tellement insolite que j'en avais mal pour lui. Il jeta un coup d'œil vers la Reine,

puis vers moi.

— Tout va bien, Kitto. Fais ce que je te demande.

À moitié convaincu seulement, il tourna encore une fois la tête vers la Reine.

— Lève-toi, mon garçon, afin qu'un médecin puisse s'occuper de la blessure de ta maîtresse.

Kitto se mit à quatre pattes et, comme personne ne le houspillait, il se mit sur les deux genoux, puis un seul, avant de se dresser sur ses jambes avec une extrême prudence. Il gravit les marches un peu trop rapidement, presque en courant, pour venir s'asseoir à mes pieds. Une espèce de soulagement marquait son visage.

— Fflur, occupe-toi de la Princesse ! ordonna la Reine.

Fflur monta sur l'estrade, accompagnée de deux dames blanches. Celle qui portait le plateau avec les bandages était la plus visible des deux. On aurait dit qu'elle était vivante, d'une manière blanche et translucide. L'autre esprit était à peine discernable et portait une petite boîte fermée qui flottait à mi-hauteur, comme aidée par de la magie brownie, bien qu'aucun Brownie ne soit ici. La Cour Unseelie n'était pas fréquentée par des êtres aussi rustiques.

Fflur retira mon soulier et fit tourner mon pied si bien que je me tortillai de douleur sur mon siège. Je parvins à me retenir de crier. Ce n'était pourtant pas l'envie qui me manquait ! Heureusement, seule la cheville était touchée, tout le reste fonctionnait à la perfection.

— Il faut que tu retires ton bas afin que je puisse mettre le bandage, dit Fflur.

Je commençai à remonter ma robe pour défaire ma jarretière, mais Galen arrêta mon geste.

— Si tu veux bien me permettre, murmura-t-il.

Cette nuit, il ne serait pas en état de partager mon lit mais la lueur dans ses yeux, le ton rauque de sa voix, le poids de sa main sur le haut de ma cuisse étaient comme une promesse pour l'avenir.

Rhys posa aussitôt sa main sur mon autre genou.

— Pourquoi serait-ce à toi de retirer son bas ?

— Parce que c'est moi qui y ai pensé le premier ! lui répondit Galen.

Rhys sourit.

— Très juste. Tu marques un point !

Galen lui sourit et ce sourire illumina ses traits comme si on avait allumé une bougie derrière sa peau. Il tourna ce visage rayonnant vers moi et la lueur amusée disparut de son regard, laissant place à quelque chose de plus sobre, de plus sérieux. Il prit mes deux mains, les porta à sa bouche l'une après l'autre pour les embrasser avant de les poser sur les accoudoirs, les pressant un instant comme pour m'intimer l'ordre de ne plus bouger.

Il retroussa ma jupe vers le haut, dénudant ma cuisse et la jarrettière. Dans cette position, avec la jambe posée sur le tabouret, pratiquement toute l'assistance pouvait profiter de la vue... Il glissa la jarrettière vers le bas et l'enfila sur son bras. Puis il entourra ma cuisse de ses deux mains délicieusement chaudes, les pressant sur la soie délicate de mon bas en une caresse troublante. Son regard rencontra le mien et quand je vis l'expression de son visage, le rythme de mon cœur s'emballa.

Il baissa les yeux sur ses mains qui remontaient lentement le long de ma jambe avant de disparaître sous ma robe retroussée. Là, ses doigts trouvèrent le bord de mon bas, le dépassèrent. Ayant atteint ma peau nue, ils explorèrent encore plus loin, plus haut. Ce contact me fit sursauter. Galen leva les yeux vers moi, m'interrogeant du regard. Pouvait-il continuer ? Impossible de lui répondre car c'était à la fois oui et non. La sensation de ses mains sur mon corps, le fait de savoir que nous n'étions pas obligés d'arrêter, tout cela était terriblement excitant. Exaltant, même. Si nous avions été seuls et s'il avait été complètement guéri, j'aurais volontiers jeté mes vêtements et mes précautions au vent ! Mais nous étions entourés d'une centaine de personnes, ce qui, à mon avis, faisait un peu trop de voyeurs !

Je dus fermer les yeux avant de lui faire signe d'interrompre son exploration.

Ses doigts remontèrent cependant encore plus loin, caressant le creux tout en haut, à l'intérieur de ma cuisse. Ma respiration se transforma alors en un léger halètement.

Je rouvris les yeux et cette fois mon regard se voulut assez autoritaire pour se faire obéir.

Pas ici. Pas maintenant.

Galen sourit, mais c'était un sourire bien particulier. Le genre de sourire que vous réserve un homme quand il est sûr de vous et qu'il sait que la seule chose qui le sépare encore de votre corps, c'est un moment d'intimité.

Il replia ses doigts sur le bord de mon bas et commença à le rouler lentement, délicatement, le long de ma jambe.

Une voix s'éleva derrière nous.

— La Princesse semble déjà avoir fait son choix !

C'était Conri. Il n'avait jamais fait partie de mes amis. Il se tenait droit, superbe avec ses yeux d'or liquide.

— Avec tout mon respect, Altesse. Tu nous fais la promesse de ta chair et nous sommes forcés de rester assis comme de simples spectateurs, pendant qu'un autre s'attribue cette récompense.

— On dirait que Meredith s'est comportée comme une petite abeille très active, butinant parmi les jolies fleurs que vous êtes tous, dit Andais.

Elle rit d'un air moqueur, joyeux et cruel, un brin sensuel. Quand Galen fit enfin glisser le bas par le pied, mon visage tourna au rouge cramoisi.

Il s'écarta pour permettre à Fflur de se pencher sur ma cheville et se tourna vers Conri. Sans le quitter des yeux, Galen se caressa le visage et la bouche avec le voile noir et translucide de mon bas de soie.

Conri n'avait jamais été mon ami. Il était plutôt un ami d'enfance de Cel, l'héritier du trône.

Je vis la rage dans son regard mordoré. La jalousie, aussi. Elle n'était pas dirigée vers moi, personnellement, mais vers la seule femme à laquelle ils allaient désormais tous pouvoir prétendre. La tension dans la salle grandissait, enflait comme la pression avant une tempête. Comme toujours, les dames blanches semblaient réagir à cette tension. Elles se mirent à virevolter autour de la pièce, s'engageant dans une danse spectrale au-dessus du sol. Plus les dames s'excitaient, plus elles s'agitaient, plus le dénouement des événements était proche. Elles étaient comme des prophètes ne sachant prédire l'avenir que quelques secondes avant les événements.

Que faire de ces quelques secondes de mise en garde ? Tout ou rien, cela dépendait ! L'essentiel était de voir venir le danger pour s'en protéger. Quelques secondes, c'était bien trop peu. Une fois de plus, je fus trop lente. J'intervins trop tard.

— Je défie Galen en duel à mort ! lança Conri d'une voix grave.

Galen voulut se lever mais je le rattrapai par le bras.

— Qu'espères-tu gagner de cette mort, Conri ? demandai-je.

— Prendre sa place à tes côtés.

Je ne pus m'empêcher de rire. Une expression de rage obstinée s'afficha sur le visage de Conri et j'eus la chair de poule. Je tirai de nouveau Galen vers mes pieds et Fflur profita de cet instant pour serrer mon bandage. Surprise par la douleur, je ne pus immédiatement lui répondre.

— Galen aux Cheveux Verts, serais-tu un lâche ? s'esclaffa Conri en descendant de l'estrade.

D'un geste de la main, j'encourageai Galen à garder son calme.

— Tu n'as jamais eu le sens de l'humour, Conri.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, Princesse !

— Demande-moi pourquoi j'ai ri !

Il me considéra un instant en silence, fronça les sourcils.

— Pourquoi as-tu ri ?

— Parce que toi et moi, nous ne sommes pas des amis. Nous sommes des ennemis très proches. Je ne couche pas avec des gens que je n'aime pas. Et je ne t'aime pas.

Il sembla déconcerté et je laissai échapper un soupir

d'exaspération.

— Ce n'est pas en tuant Galen que tu entreras dans mon lit. Je ne t'aime pas, Conri, et tu ne m'aimes pas. Quoi qu'il arrive, je ne coucherai jamais avec toi. Alors assieds-toi, boucle-la et laisse la parole à quelqu'un qui a une chance de partager ma couche !

Complètement désemparé, il en resta comme deux ronds de flan. Conri était l'un des gardes les plus en vue de la Cour. Il léchait les bottes de Cel avec une expertise consommée, caressait la Reine dans le sens du poil et savait quels nobles il devait flatter et quels autres il pouvait dédaigner, voire maltraiter.

Je devais appartenir à la deuxième catégorie car on ne pouvait pas être à la fois l'ami de Cel et le mien. Cel ne l'aurait pas permis. Je ne pus m'empêcher d'examiner le visage de Conri. Il venait de se rendre compte qu'il n'avait pas joué ses meilleures cartes. Je me délectai de son embarras.

Mais il reprit le dessus.

— Mon défi tient toujours ! Si je ne peux partager ta couche, je ne veux pas que Galen le fasse.

— Pourquoi te battre si tu sais déjà que tu n'obtiendras pas le trophée, quoi qu'il arrive ?

Le sourire de Conri était détestable.

— Parce que sa mort te causera du chagrin et que je trouverai ce chagrin aussi délectable que la présence de ton corps près du mien.

S'arrachant à ma prise, Galen se redressa et descendit de l'estrade royale. Je m'inquiétai pour lui car Conri était non seulement un salaud d'une incroyable cruauté et un lèche-cul de première, mais il était aussi la meilleure lame de la Cour !

Je me levai à cloche-pied et aurais perdu l'équilibre si Rhys ne m'avait soutenue.

— Suis-je encore l'objet de ce duel, Conri ?

Il acquiesça en suivant des yeux Galen qui marchait vers lui.

— Bien sûr, Princesse ! Lorsque je le tuerai, sache que ce sera pour tes beaux yeux.

J'eus alors cette idée lumineuse qui ne vient à l'esprit qu'en cas d'extrême panique.

— Tu ne peux défier un consort royal dans un duel à mort, Conri !

— Il ne sera ton consort royal que lorsque tu seras enceinte de lui.

— Mais si j'essaie activement d'avoir un enfant avec lui, il est considéré comme mon fiancé royal, puisque nous n'avons aucun moyen de savoir si je suis enceinte en cet instant précis.

Stupéfait, Conri se tourna vers moi.

— Tu n'as pas... je veux dire...

La Reine éclata de rire.

— Oh, Meredith, tu as été une petite abeille très très active ! dit-elle en se levant. S'il y a la moindre chance que Galen ait engendré un enfant avec ma nièce, il est considéré comme consort royal. Jusqu'à preuve du contraire, bien entendu. Si tu le tues alors qu'il est père et que tu privas ainsi la Cour royale d'un couple fertile, j'aurai le plaisir de voir ta tête pourrir dans une urne sur l'étagère de ma chambre !

— C'est un mensonge ! Je ne les crois pas ! protesta Cel. Ils n'ont pas couché ensemble cette nuit.

Andais se tourna vers lui.

— N'y avait-il pas un sortilège de luxure dans la voiture quand ils s'y trouvaient seuls ?

Le sang déserta le visage de Cel, ne laissant plus qu'un teint de plâtre. À son expression, je compris qu'il avait été l'auteur du sortilège de luxure. Peu de Sidhes dans cette salle devaient encore avoir des doutes à ce sujet.

— Meredith n'a pas été la seule abeille à être active, cette nuit ! intervint Siobhan.

Sa voix contenait une rage sourde.

Cel se redressa sur son siège, ce qui ne l'empêcha pas de s'y renfoncer immédiatement. Siobhan vint se placer entre le trône du Prince et celui de la Reine. Mais personne ne s'y trompa. Siobhan venait d'afficher son camp devant toute la Cour et Andais n'oublierait ni ne pardonnerait cette attitude.

Rozenwyn hésita, ne sachant pas où pondre son œuf. Elle finit par s'approcher de Siobhan, mais sa réticence à devoir choisir entre la Reine et le Prince était évidente. La loyauté de Rozenwyn allait essentiellement à Rozenwyn.

Eamon vint se placer à côté de la Reine et Doyle hasarda également un pas vers elle, comme s'il ne savait plus où il devait se tenir. Je ne l'avais jamais vu hésiter ainsi car il avait toujours su où était son devoir. La Reine fouillait son regard, sans doute était-elle blessée par cette hésitation. Cela faisait plus de mille ans que Doyle était son garde du corps, son bras droit, ses Ténèbres. Et maintenant, il ne savait plus s'il devait s'éloigner de moi pour revenir vers la Reine.

— Cela suffit ! dit Andais d'une voix rageuse. Je vois que tu as encore fait une conquête, Meredith. Doyle a toujours su qui servir et voilà qu'il dandine d'un pied sur l'autre, ne sachant plus qui protéger si cela devait mal tourner.

Ébranlée par la violence de son regard, j'agrippai plus fort la main de Rhys.

— Tu as de la chance de porter mon sang, Meredith ! Quiconque aurait ainsi divisé mes alliés les plus fidèles aurait été puni de mort.

Était-elle jalouse ? Pourtant, depuis que j'étais en âge de

comprendre les subtilités de la vie à la Cour, je l'avais toujours vue considérer Doyle comme un serviteur, un simple garde. Elle ne l'avait jamais traité comme un homme. Pendant plus de mille ans, il n'avait jamais été choisi comme amant. Et voilà qu'aujourd'hui elle se montrait jalouse !

L'expression sur le visage de Doyle était douce, décontenancée, emplie d'étonnement. Je compris à cet instant qu'il l'avait un jour aimée, qu'il ne l'aimait plus et que je n'y étais pour rien. Andais l'avait rejeté en ne lui prêtant aucune attention.

C'était un instant trop intime pour un tel étalage public.

Parmi les humains, certains auraient détourné le regard par discrétion, mais cela ne se faisait pas ainsi chez les Sidhes. Nous les dévisagions, cherchant à décrypter la moindre nuance d'expression. Doyle finit par reculer d'un pas pour poser la main sur mon épaule. En soi, ce n'était pas un geste particulièrement intime, surtout après le petit spectacle offert par Galen quelques instants plus tôt. Dans un moment aussi critique, c'était cependant un geste très tendre de la part de Doyle. Tout comme Siobhan, il avait choisi son camp et brûlé les ponts derrière lui.

Avant, je savais que Doyle me protégerait au prix de sa propre vie parce que la Reine l'avait ordonné ainsi. Maintenant, je savais qu'il me protégerait parce que, si je mourais, la Reine ne lui ferait plus jamais confiance. Plus jamais il ne serait ses Ténèbres.

Il était à moi, pour le meilleur et pour le pire. Cela donnait une toute nouvelle dimension au « jusqu'à ce que la mort nous sépare ». Ma mort entraînerait inexorablement la sienne.

Je gardai mes yeux fixés sur la Reine mais haussai la voix pour m'adresser à toute la Cour.

— Ils sont en effet tous mes fiancés royaux !

Des protestations fusèrent de toute la salle.

— Tu n'as pas pu coucher avec tous ! s'insurgèrent des voix mâles.

— Putain !

— Salope !

Ces dernières réactions ne pouvaient provenir que des femmes !

Je levai la main en un geste que j'avais vu ma tante faire en maintes occasions. La salle ne retrouva pas un silence complet, mais se calma suffisamment pour que je puisse poursuivre :

— Ma tante, en sa grande sagesse, avait prévu les duels qui ne manqueraient pas d'être engagés. Promettre une femme à des gardes condamnés à l'abstinence allait forcément entraîner un effroyable bain de sang. Nous pourrions perdre les meilleurs et les plus intelligents d'entre vous.

— Comme si tu étais un si beau trophée !

Je ris, enfonçant mes doigts dans l'épaule de Rhys, m'appuyant sur lui comme sur une canne. Kitto se leva et m'offrit sa petite main que je pris avec reconnaissance. Ce double appui soulageait ma cheville blessée.

— Je sais que c'est toi, Dilys, qui viens de parler ! Non, je ne suis pas un beau trophée, mais je suis une femme, je suis accessible et je suis la seule à l'être. C'est ce qui fait mon prix, qu'on le veuille ou non. Mais ma tante avait prévu ce problème.

— Oui, répondit Andais. J'ai ordonné à Meredith de ne pas en choisir un ou même quatre ou cinq parmi vous tous... mais d'en choisir le plus possible. Elle doit tous vous traiter comme si vous faisiez partie de son... harem.

— Sommes-nous autorisés à refuser si elle nous choisit ?

Je balayai du regard la foule mais ne pus savoir qui venait de parler.

— Vous êtes libres de refuser, répondit Andais. Mais qui d'entre vous refusera l'occasion d'être le prochain Roi ? Si elle porte votre enfant, vous ne serez pas consort royal, mais monarque.

Galen et Conri se tenaient toujours à trois mètres de distance, se jaugeant l'un l'autre.

— Nous savons tous qui elle a choisi pour Roi. Elle a été parfaitement claire là-dessus ce soir ! intervint Conri.

— La seule chose sur laquelle j'ai été claire, c'est que je ne coucherai jamais avec toi, Conri ! Quant aux autres, que le meilleur gagne !

— Tu ne feras pas de Galen ton fiancé royal ! déclara Cel sans dissimuler une certaine satisfaction. Si tu portes déjà son enfant, ce sera le dernier.

Je le dévisageai en essayant d'évaluer son degré d'animosité, mais sans succès.

— J'ai négocié avec la Reine Niceven avant que les dommages ne soient trop importants.

— Qu'avais-tu à offrir à Niceven ?

La minuscule Reine se leva de son trône miniature placé sur une tablette. On aurait dit une maison de poupée avec toute sa Cour autour d'elle.

— Du sang, Prince Cel ! Pas du sang de seigneur, mais du sang de Princesse.

Siobhan intervint pour protéger Cel de ses mots comme elle l'aurait fait de son épée.

— Que se passera-t-il si c'est le Gobelin qui lui fait un enfant ?

Il y eut des vagues de protestation dans la Cour. Murmures, insultes, exclamations d'horreur...

— Nous ne servirons jamais un roi Gobelin, déclara Conri.

D'autres lui firent écho.

— Refuser celui qui a été choisi par la Reine est une trahison ! dit Andais. Rends-toi immédiatement au Couloir de la Mort, Conri. Je trouve qu'il est largement temps que tu prennes un avant-goût de ce que la désobéissance peut t'apporter.

Il resta un instant à la regarder, puis ses yeux se tournèrent vers Cel. Ce fut une erreur.

Andais tapa du pied.

— C'est moi qui commande, ici ! Ne regarde pas mon fils. Va te soumettre aux doux soins d'Ezekial, Conri. Et maintenant ! Sinon prépare-toi à un châtiment bien plus sévère.

Conri fit une profonde révérence et resta ainsi courbé jusqu'à la sortie de la salle des trônes dont les portes étaient encore ouvertes. C'était la meilleure des choses à faire. S'il avait continué à s'opposer à elle, il aurait été décapité.

La voix de Sholto s'éleva dans le silence tendu.

— Et si Votre Majesté demandait à Conri qui lui a demandé de placer le sortilège de luxure dans le Chariot Noir ?

Andais se tourna vers Sholto comme une tempête prête à exploser sur la côte. Étant assise à côté d'elle, je pouvais sentir sa magie se concentrer, provoquant des picotements sur ma peau. De la chair de poule apparut sur le dos nu de Galen.

— Ne t'inquiète pas pour cela. Je punirai Conri, dit-elle.

— Conri, oui, mais pas le maître de Conri ! répondit Sholto.

Tout le monde retenait son souffle car Sholto venait d'exprimer ce que toute la Cour savait. Pendant des années, Cel avait donné des ordres. Ses sbires se faisaient sans doute punir quand ils se faisaient prendre, mais jamais lui.

— Cela me regarde ! cria Andais avec une nuance de panique dans la voix.

— Et qui donc m'a fait croire que je devais me déplacer avec la Légion jusqu'aux terres occidentales, sur l'ordre de Notre Majesté, afin de tuer la Princesse Meredith ? demanda encore Sholto.

— Ne fais pas ça ! dit la Reine. Mais sa voix était douce comme un rêveur essayant de se persuader que le cauchemar n'est pas la réalité.

— Ne fais pas quoi, Majesté ? demanda Sholto.

Puis ce fut Doyle qui intervint :

— Qui a eu accès aux Larmes de Branwyn et qui a permis à des mortels de s'en servir contre d'autres Feys ?

L'épais silence était saturé de fantômes dansants qui tournoyaient de plus en plus vite. Tous les visages étaient tournés vers la grande estrade, certains pâles, d'autres curieux, d'autres encore effrayés. Mais ils étaient tous dans l'attente de voir ce que ferait enfin

la Reine.

Mais ce fut Cel qui prit la parole. Il se tourna brusquement vers moi et feula :

— Allez, vas-y, cousine ! À ton tour, maintenant !

Sa voix contenait une telle haine !

Je compris qu'il pensait que je l'avais aperçu à Los Angeles mais que, tout comme Sholto, je ne faisais qu'attendre le moment idéal pour le démasquer.

Andais agrippa mon bras et se pencha vers moi.

— Ne leur parle surtout pas des adorateurs ! murmura-t-elle.

Elle savait. Elle savait que Cel avait permis à des humains de l'idolâtrer. Je n'en revenais pas ! Pour protéger son fils, elle n'avait pas hésité à nous mettre tous en danger. Si quelqu'un pouvait prouver devant le Tribunal de Justice Humaine qu'un Sidhe s'était laissé adorer sur le sol américain, nous serions tous extradés. Pas seulement les Sidhes mais tous les Feys.

Je plongeai mon regard dans ces iris triplement gris et n'y trouvai pas la terrifiante Reine de l'Air et des Ténèbres, mais juste une mère inquiète pour son fils unique. Un fils qu'elle avait toujours trop aimé.

— Ce culte doit cesser, murmurai-je à mon tour.

— C'est fait, tu as ma parole.

— Cel doit être puni.

— Mais pas pour ça.

J'y réfléchis un instant tandis qu'elle continuait à serrer le tissu imbibé de sang de ma manche.

— Alors il doit être puni pour avoir donné des Larmes de Branwyn à un mortel.

Sa main serra encore plus fort, me faisant mal. Si je n'avais pas vu cette peur dans ses yeux, j'aurais cru qu'elle me menaçait.

— Je vais le punir pour avoir essayé de te tuer.

— Non. Je veux qu'il soit puni pour avoir donné des Larmes de Branwyn à un mortel.

— Mais c'est passible d'une sentence de mort, balbutia-t-elle.

— Normalement c'est une sentence double, ma Reine. J'accepte qu'on lui laisse la vie, mais je veux que la torture lui soit infligée entièrement.

Elle s'éloigna de moi, pâle, les yeux soudain terriblement las. La torture en question était très spéciale : On retirait vos vêtements et on vous enchaînait dans une pièce obscure avant de vous badigeonner de Larmes. Votre corps brûlait alors d'un désir inextinguible, d'une lubricité magique sans espoir de soulagement. On disait que cela risquait de rendre un Sidhe complètement fou. C'est ce que je pouvais obtenir de mieux. Ou de pire.

— Six mois, c'est bien trop long, protesta-t-elle. Son esprit n'y survivrait pas, voyons.

C'était la première fois que je l'entendais admettre que Cel était un être faible ou, du moins, pas très résistant.

Nous négociâmes avec la même âpreté que Kurag et moi l'avions fait et nous mîmes d'accord sur une durée de trois mois.

— Trois mois, ma Reine. Mais si moi ou quelqu'un des miens est blessé de quelque manière que ce soit pendant cette durée, alors Cel devra renoncer à la vie.

Elle se tourna vers son fils qui se demandait ce que nous étions en train de tramer, puis elle revint vers moi.

— D'accord, dit-elle finalement.

Andais se leva péniblement, comme si son âge commençait à se voir. Elle n'aurait jamais un corps vieilli, mais à l'intérieur, les années passaient et prenaient leur tribut. Elle annonça d'une voix claire et intelligible la faute de Cel et son châtiment.

— Je ne me soumettrai jamais à ça ! hurla-t-il en se levant.

Elle se tourna vers lui et le plaqua sur son trône d'un coup de magie, pressant sur sa poitrine jusqu'à ce qu'il ait des difficultés à respirer, à parler.

Siobhan esquisssa un léger mouvement. Doyle et Frost s'interposèrent entre elle et la Reine.

— Tu es un idiot, Cel ! dit Andais. Je t'ai sauvé la vie, cette nuit. Ne me fais pas regretter ce que je viens de faire.

Elle le relâcha soudain et il glissa au sol, près de Keelin.

Andais fit face à la Cour.

— Meredith emmènera qui elle voudra à son hôtel, ce soir. Elle est mon héritière. Le pays lui a souhaité la bienvenue. L'anneau à son doigt est une fois de plus vivant et plein de magie. Vous avez vu les roses, vous les avez vues revenir à la vie pour la première fois depuis des décennies. Toutes ces merveilles et vous doutez encore de mon choix ? Prenez garde de ne pas vous poser trop de questions, elles risqueraient de vous mener à la mort.

Sur ces mots, elle s'assit et invita tout le monde à en faire autant. C'est ce que nous fîmes.

Les dames blanches et éthérées commencèrent à apporter les petites tables individuelles et les installèrent devant chaque trône. Puis les mets commencèrent à flotter entre les mains fantomatiques.

Galen se joignit à nous sur le côté de l'estrade. Conri était déjà puni et n'assistait pas au banquet. Cel et les siens étaient autorisés à participer au banquet avant leur châtiment. Protocole Unseelie, réservé aux Princes.

La Reine commença à manger. Nous mangeâmes. Elle but sa première gorgée de vin. Nous bûmes.

Elle me considéra un instant d'un air moins furieux que déconcerté. Elle ne semblait pas heureuse, en tout cas, quand elle se pencha vers moi, assez près pour que ses lèvres effleurent mes oreilles.

— Tu as intérêt à en baiser un ce soir, Meredith. Sinon tu iras rejoindre Cel !

Je reculai un brin pour voir son visage. Elle savait depuis le début que Galen et moi n'avions pas fait l'amour. Mais elle m'avait aidée à le sauver du duel de Conri et je lui en fus reconnaissante.

Cependant, Andais ne faisait rien sans une bonne raison et je me posai des questions sur son geste de miséricorde. J'aurais aimé lui demander des détails, mais la miséricorde de la Reine est une chose aussi fragile qu'une bulle d'air. Si on la touche de trop près, elle finit par exploser et disparaître. Je n'allais pas m'interroger sur cette largesse inattendue. J'allais simplement l'accepter.

Chapitre 33

Nous fûmes de retour dans le Chariot Noir tandis que le ciel était encore plongé dans les ténèbres de la nuit. Mais il y avait déjà une sensation d'aube dans l'air, comme quand on sent un goût de sel dans la brise près de l'océan. On ne le voit pas, mais on sait qu'il est là. L'aurore arrivait et, personnellement, j'en étais ravie. A la Cour Unseelie, il y avait des créatures qui ne pouvaient pas sortir dans la lumière du jour, des choses que Cel aurait pu envoyer à mes troussees. Doyle pensait qu'il était peu probable que le Prince fasse une autre tentative cette nuit. Mais techniquement, le châtiment de Cel n'allait pas commencer avant le lendemain soir et les trois mois de trêve n'avaient pas encore débuté. C'était pour cette raison que mes hommes avaient récupéré toutes leurs armes en allant préparer leurs bagages. Frost, en marchant, faisait un bruit de ferraille. Les autres étaient légèrement plus discrets, mais si peu !

La grande épée de Frost, Geamhradh Po'g – Baiser d'Hiver –, était coincée entre lui et la porte du Chariot. Même attachée dans son dos, l'épée était trop longue pour être portée à l'intérieur du véhicule. Ce n'était pas une arme pour tuer, comme Terreur Mortelle, mais elle pouvait voler la passion d'un Fey, le laissant aussi froid et stérile qu'une neige d'hiver. Il fut une époque où un manque de passion était plus effrayant que la mort. Pour un Fey, en tout cas.

Doyle conduisait et Rhys était installé à l'avant, à côté de lui. Frost avait insisté pour être autorisé à rester avec nous, à l'arrière. Plutôt bizarre !

Il était donc assis à l'extrémité du siège, raide comme un piquet, avec toute cette chevelure argentée qui luisait dans l'obscurité. Galen était installé à l'autre bout du siège. La plupart de ses blessures étaient pratiquement guéries maintenant et celles qui ne l'étaient pas encore restaient cachées sous un jean propre. Il avait enfilé un débardeur sous une chemise vert pâle qu'il avait laissée déboutonnée afin de révéler ses superbes muscles. La seule chose qu'il lui restait de sa tenue de Cour, c'étaient ses bottes. Coupées dans un cuir souple couleur sapin, elles lui arrivaient aux genoux. Deux tresses en garnissaient le revers et se terminaient par de longues franges ornées de perles. On aurait dit des bottes d'Indiens. La veste de cuir, que je lui connaissais depuis toujours, était posée sur ses genoux.

Il y avait de la place pour Kitto sur la banquette, mais il avait tenu à s'asseoir à même le sol, les bras encerclant ses genoux repliés.

Galen lui avait prêté une chemise pour qu'il l'enfile par-dessus le pagne argenté qu'il portait toujours. La chemise était trop grande pour lui et les manches bien trop longues. Tout ce que je pouvais apercevoir, c'étaient ses petits petons nus qui dépassaient du tissu. En le voyant ainsi blotti dans l'obscurité, on lui aurait donné à peine huit ans.

Quand je lui demandais : « Tu es sûr d'être bien installé ? » il répondait invariablement : « Oui, Maîtresse. » Cela semblait être sa réponse à tout, mais il était évident qu'il se sentait malheureux et j'ignorais pourquoi. J'abandonnai l'idée de tirer la moindre information du Gobelin. J'étais épuisée, ma cheville me faisait souffrir et la douleur montait jusqu'au genou. Rhys et Galen s'étaient relayés pour appliquer de la glace sur ma cheville pendant les divertissements qui avaient suivi le banquet. La danse, qui était censée m'aider à choisir un amant parmi les hommes de la Cour, avait été un flop complet puisque je ne pouvais pas poser un pied par terre. Même sans compter cette cheville blessée, je me sentais mal et terriblement fatiguée.

À moitié endormie, je m'appuyai contre Galen. Il voulut passer un bras autour de mes épaules mais s'arrêta à mi-chemin.

— Ouille !

— Les morsures te font toujours mal ? demandai-je.

Il acquiesça et rabaisa lentement son bras.

— Moi, je ne suis pas blessé, intervint Frost.

— Quoi ?

— Je ne suis pas blessé, moi.

Son visage affichait son habituelle perfection arrogante, avec des pommettes incroyablement hautes et une mâchoire puissante. La fossette sur le menton était tout à fait craquante. Ce genre de visage aurait dû porter des lèvres fines et droites. Au lieu de cela, Frost avait de belles lèvres pleines et sensuelles. La fossette et la bouche étaient à son visage son aspect trop dur, trop raide.

Pour l'instant, il était plus crispé que je ne l'avais jamais vu et s'agrippait d'une main à la poignée de la porte. Il s'était tourné vers moi pour faire son offre, mais regardait de nouveau droit devant lui, me laissant uniquement son profil.

Je l'observai un instant et compris que le redoutable Frost était nerveux. Nerveux en ma présence. Il y avait quelque chose de fragile dans sa manière de se tenir, comme si cela lui avait coûté un effort considérable de me proposer son épaule pour poser ma tête.

Mes yeux revinrent sur Galen et il haussa les épaules. Il était rassurant de voir que lui non plus ne comprenait pas ce qui se passait.

Je ne me sentais pas suffisamment à l'aise avec Frost pour poser la tête contre lui, mais... mais quand les épines nous avaient attaqués,

il aurait pu s'enfuir. Il était resté avec nous, avec moi. Je ne me faisais aucune illusion, je n'allais pas imaginer que Frost m'avait aimée en secret durant toutes ces années. C'était impossible. Mais le vœu de chasteté avait été levé et, si j'étais d'accord, Frost pourrait faire l'amour cette nuit pour la première fois depuis une éternité. Il avait insisté pour se mettre à l'arrière et maintenant il me proposait son épaule. À sa manière, Frost essayait de me faire la cour.

C'était curieusement gentil de sa part. Or Frost n'était pas quelqu'un de gentil. Il était arrogant et bourré d'orgueil. Cela avait dû lui coûter un effort incroyable de se lancer dans une telle proposition, si timide fût-elle. Si je déclinais son offre aujourd'hui, allait-il se hasarder à nouveau ? S'offrirait-il encore à moi, même de manière aussi subtile ?

Je ne pouvais pas me résoudre à lui faire de la peine ainsi. Connaissant Frost, il ne supporterait pas l'idée que je puisse répondre à ses avances par pitié. Même si sa belle frimousse et mon penchant pour le flirt y étaient également pour quelque chose.

Je me glissai vers lui et il souleva le bras afin que je puisse me lover en dessous. Il était un peu plus grand que Galen, ce n'était donc pas sur son épaule que je posai la tête, mais sur sa poitrine.

Le tissu de sa chemise me grattait la joue et je n'arrivais pas à me détendre. Je n'avais jamais été aussi près de Frost et j'avais une étrange impression. C'était comme si nous ne pouvions pas nous laisser aller, tous les deux. Il devait ressentir la même chose car nous ne cessions de bouger pour mieux nous ajuster. Il passa la main de mon épaule à ma taille. J'essayai de poser la tête plus haut sur sa poitrine, puis plus bas. Je tentai de me rapprocher de lui, puis de m'éloigner. Rien n'y fit.

J'éclatai de rire. Je sentis immédiatement son bras se crispier, son corps se raidir et il déglutit à grand bruit. Déesse Toute-Puissante, que Frost pouvait être nerveux !

Je commençai à m'agenouiller mais, me souvenant de ma cheville abîmée, je dus me contenter de glisser une jambe sous mon joli petit derrière. Je fis attention de ne pas déchirer le seul bas qui me restait, ou le satin de ma culotte, avec mon talon aiguille.

Une fois de plus, Frost ne m'offrait que son profil. Je lui touchai le menton et le forçai à se tourner vers moi. Malgré la nuit, malgré la distance qui nous séparait, je pus deviner le chagrin dans son regard. Quelqu'un, quelque part, lui avait fait du mal. C'était là, à nu, toujours en train de saigner dans ses yeux.

Mon rire s'évanouit.

— Tu sais pourquoi je riais ?

Il s'écarta de moi, se rapprochant de la portière, plus raide que jamais. Il me faisait penser à Kitto, toujours accroupi par terre.

— Oui, je sais.

Je lui frôlai le haut du bras. Ses cheveux étaient tombés sur ses épaules et j'eus l'impression de toucher de la soie. La couleur de sa chevelure était d'un gris métallique si dur qu'on ne s'attendait pas à tant de douceur. Ils étaient même plus doux que les boucles de Galen. Une texture totalement différente.

Il me regarda caresser ses cheveux.

Je levai les yeux vers lui.

— Je riais parce qu'on est aussi mal à l'aise que si on en était à notre premier rendez-vous. On ne s'est jamais tenu par la main, on ne s'est jamais embrassés ou serrés dans les bras et on ne sait pas encore comment se comporter l'un avec l'autre. Galen et moi avons dépassé ces préliminaires il y a déjà quelques années.

Frost se détourna de moi, retirant ses cheveux, peut-être sans le vouloir. Il regardait obstinément par la fenêtre mais l'écran noir de la vitre me renvoyait son image comme un miroir.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour surmonter ce malaise ? demanda-t-il.

— Tu as bien dû sortir avec quelqu'un un jour ?

— Il doit y avoir plus de huit cents ans de cela, Meredith.

— Huit cents ? Je croyais que cela faisait mille ans que le vœu de chasteté avait été imposé.

— Il y a huit cents ans, j'étais le consort de la Reine. Je l'ai loyalement servie pendant trois contrats de neuf ans, puis elle a choisi quelqu'un d'autre.

On sentait une légère hésitation dans ses dernières paroles.

— Je ne le savais pas, dis-je.

— Moi non plus, dit Galen.

Frost se contentait de fixer son reflet dans la vitre.

— Les deux cents premières années, j'étais comme Galen, je draguais innocemment les dames de la Cour. Puis elle m'a choisi et quand elle m'a chassé de sa couche, l'abstinence n'en fut que plus difficile. Le souvenir de son corps, de ce que nous... Alors je ne fais plus rien, je ne tente plus rien. Cela fait plus de huit cents ans que je n'ai plus touché une main ou embrassé quelqu'un... Aujourd'hui, je ne sais pas comment arrêter.

Je me redressai sur un genou, jusqu'à ce que mon visage se reflète à côté du sien dans la vitre. Je posai mon menton sur son épaule, glissai mes mains autour de sa taille.

— Tu veux dire que tu ne sais pas comment commencer, rectifiai-je.

— C'est ça, murmura-t-il en levant le visage.

Je le serrai contre moi. J'avais envie de lui dire que j'étais désolée que la Reine l'ait ainsi écarté, j'avais envie d'exprimer ma

compassion, mais je savais que s'il sentait de la pitié dans mon attitude, il se refermerait à jamais comme une huître.

Je frottai ma joue contre l'incroyable douceur de ses cheveux.

— Ce n'est rien, Frost. Tout ira bien, tu verras.

Il laissa sa tête aller contre moi et je sentis ses épaules se décontracter. Je posai la main sur sa poitrine et, un instant plus tard, il posa la sienne dessus, légèrement d'abord. Puis, comme je ne la retirais pas, il appuya plus lourdement, la pressant contre sa poitrine.

Sa paume était légèrement moite. Très légèrement ! Son cœur battait si fort que je pouvais le sentir sous ma main. Je frôlai sa joue de ma bouche, un effleurement plus qu'un baiser.

Il laissa échapper un long soupir et se tourna vers moi. Nos deux visages étaient maintenant très proches. Tellement proches. Je plongeai mon regard dans le sien, caressai sa face de mes yeux comme si je voulais l'inscrire dans ma mémoire. C'est d'ailleurs un peu ce que je faisais. C'était là la première caresse, le premier baiser. Après, ce ne serait plus jamais pareil. Ce ne serait jamais plus le premier.

Frost aurait pu approcher encore un peu ses lèvres, mais il ne le fit pas. Ses yeux étudièrent mon visage tout comme je venais de le faire, mais il s'arrêta là. Ce fut moi qui m'approchai de lui, posai ma bouche sur la sienne. Je l'embrassai doucement. Ses lèvres étaient terriblement immobiles sous les miennes. Seule sa bouche entrouverte et le battement de son cœur me permettaient de savoir qu'il en avait envie. Je commençai à m'éloigner, mais il posa la main sur ma nuque et m'attira vers lui. Il attrapa une poignée de cheveux, la fit glisser entre ses doigts, l'écrasant, la soupesant. Puis il posa ses lèvres sur les miennes d'un geste possessif.

J'entrouvris la bouche pour l'accueillir, agaçai ses lèvres par petites touches de ma langue jusqu'à ce que nos bouches s'offrent enfin l'une à l'autre en un long baiser. Il passa une main derrière mon dos et m'attira vers lui, me renversa sur ses genoux. J'avais l'impression que sa bouche se nourrissait de la mienne, qu'elle possédait des talents que je n'avais jamais connus jusque-là. J'entourai ses épaules de mes bras, le pressant contre moi, avide, insatiable.

Dans cette folle aventure, ma cheville blessée vint frapper contre la banquette et, surprise par cette douleur inattendue, je dus interrompre notre étreinte pour reprendre mon souffle.

Il laissa alors échapper un gémissement sourd et pressa son visage contre ma poitrine. Je le maintins dans cette position, le serrant fort, clignant des yeux comme si je venais de me réveiller.

Galen était bouche bée. J'avais eu peur qu'il soit jaloux, mais il était trop étonné pour être jaloux. Comme ça, nous étions deux à être étonnés ! J'avais du mal à croire que c'était Frost que je tenais ainsi dans mes bras, que c'était la bouche de Frost qui avait laissé sur mes

lèvres ce souvenir brûlant.

Kitto me dévisageait avec des yeux grands comme des soucoupes bleu pâle, mais l'expression de son visage ne devait rien à l'étonnement. Il était cramoisi. Je me rappelai alors que le Gobelin ignorait encore qu'il n'aurait pas de vraie relation sexuelle ce soir.

Galen fut le premier à reprendre ses esprits. Il applaudit.

— Sur une échelle de un à dix, je t'accorde un douze ! Et pourtant, je ne faisais que regarder !

Il avait accompagné ces mots d'un rire plutôt nerveux.

Frost me serra contre lui, reprenant encore son souffle comme s'il avait longuement couru.

— Je croyais avoir oublié comment on faisait ça, répondit-il, toujours essoufflé.

À ces mots, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Un rire profond, chaud, de ceux qui poussent les hommes à se retourner dans un bar. Mais je ne faisais pas semblant. Mon corps palpitait encore à cause de ces battements de cœur désordonnés, de toute cette frénésie.

Le visage de Frost était toujours appuyé contre ma poitrine et je n'avais qu'une envie, c'est qu'il descende un peu plus bas pour poser ses lèvres magiques sur mes seins.

— Fais-moi confiance, Frost. Tu n'as rien oublié, dis-je quand je fus enfin en état de parler. Et si tu as déjà embrassé mieux que ça, je ne suis pas certaine de pouvoir survivre à plus.

— J'aimerais être jaloux, dit Galen. J'étais même déjà prêt à être jaloux. Mais bon sang, Frost ! Pourrais-tu m'apprendre à en faire autant ?

Frost leva le visage vers moi et je le trouvai rayonnant de plaisir, avec une trace de satisfaction qui transformait son visage en quelque chose de plus... humain, mais non moins parfait.

— Et ce n'était que le contact de ma chair. Ni pouvoir ni magie, dit-il d'une voix douce, intime.

J'eus de la peine à déglutir. Cette fois, c'était moi qui devenais nerveuse.

— C'était tout de même magique, Frost.

Il rougit. Une trace d'un joli rose attendrissant courait de sa gorge à son front. C'était parfait. Je posai un baiser chaste sur son front avant de me rasseoir sur la banquette avec le bras de Frost autour de mes épaules. Mon corps s'emboîta dans cette niche, comme si j'avais toujours été là.

— Tu vois ? C'est parfaitement confortable, maintenant, dis-je.

— Oui.

Ce mot seul contenait une douceur et une chaleur qui me rendaient terriblement chose.

— Il faut que tu mettes ce pied en hauteur, dit Galen. Je te

propose mes genoux.

Je tendis les jambes et il prit mon pied pour le poser sur ses cuisses. Mais cette position ne me convenait pas.

— Hé, attention ! Mon dos ne se plie pas dans ce sens !

— Si tu ne mets pas cette cheville en hauteur, elle va être tout enflée. Garde ton pied sur mes cuisses et allonge-toi. Je parie que Frost n'a rien contre le fait que tu poses ta tête sur ses jambes !

Pas très discret, son ton sarcastique !

— Non, je n'y vois aucune objection.

S'il avait saisi l'ironie, il n'en montra rien.

Je m'allongeai donc, gardant une main sur ma jupe afin qu'elle ne remonte pas plus haut que nécessaire. Avec mes jambes posées sur les cuisses de Galen, j'étais ravie de porter une jupe longue. Cela rendait cette position un peu plus... convenable. J'étais tellement fatiguée que le convenable me semblait plus sage, pour l'instant.

Ma tête était donc posée sur les cuisses de Frost, ma tempe appuyée contre son ventre. Sa main descendit jusqu'à mon ventre où il saisit la mienne. De l'autre, il jouait avec mes cheveux, s'en servait pour me caresser la joue. Main dans la main, nous nous regardions en souriant.

— Est-ce que je peux retirer ton autre escarpin ? demanda Galen.

— Pourquoi ?

Il souleva légèrement ses hanches et je sentis le talon aiguille presser contre une chair bien trop tendre pour être celle d'une cuisse. Il resta ainsi appuyé contre le talon, le regard pesant sur mon visage comme un poids.

— Le talon est un peu pointu, dit-il.

— Alors arrête de t'appuyer dessus, nigaud !

— Ça me fait quand même mal, Merry, protesta-t-il.

— Je suis désolée, Galen. Bien sûr que tu peux ôter ma chaussure, voyons.

Son sourire fut éblouissant !

Il retira l'escarpin et le tint devant moi en secouant la tête d'un air affligé.

— J'aime te voir en talons hauts, mais des chaussures plates t'auraient évité de te tordre la cheville !

— Elle a eu de la chance de ne se blesser que la cheville, fit Frost. C'était un sortilège puissant. Mal ficelé, mais puissant.

— Oui, c'est comme tirer sur des écureuils avec de la chevrotine. On les tue, mais il n'y a plus rien à manger.

— Cel a du pouvoir mais très peu de contrôle, dit Frost.

— On est sûr que c'était Cel ? demanda Galen.

Nous le regardâmes tous les deux.

— Pas toi ?

— Je dis simplement qu'on ne devrait pas tout mettre sur le dos de Cel. Il est ton ennemi, mais il se peut qu'il ne soit pas le seul. Je ne voudrais pas qu'on se concentre tous sur Cel et qu'on finisse par laisser passer quelque chose d'important.

— Bien dit ! déclara Frost.

— Ouah, Galen ! C'est presque intelligent, ce que tu viens de dire là !

Galen tapa doucement sur mon pied.

— Ce n'est pas avec ce genre de compliments que tu arriveras à mettre la main sur mon corps !

J'envisageai un instant d'appuyer mon pied sur son aine pour lui rappeler qu'à défaut de main je me contenterais de mon pied. Mais je me ravisai. Il était déjà blessé et il aurait été cruel de lui faire mal sans raison.

Kitto nous observait tous de son regard bleu intense. L'expression de son visage, son attitude concentrée me faisaient penser qu'il serait capable de répéter tout ce que nous avons fait, tout ce que nous avons dit. Le raconterait-il à Kurag ? Jusqu'à quel point était-il dans mon camp ?

Il me surprit en train de l'observer et ses yeux s'accrochèrent aux miens. Son regard n'était pas craintif. Il était confiant, en attente de quelque chose. Il avait l'air plus détendu depuis que j'avais embrassé Frost mais j'ignorais pourquoi.

De plus en plus assuré, il s'approcha de moi. Il jeta un coup d'œil vers Galen, puis vers Frost avant de s'agenouiller devant moi.

Il parla en ouvrant la bouche le moins possible pour ne pas laisser paraître ses crocs et sa langue fourchue.

— Tu as baisé le Sidhe aux cheveux verts, ce soir.

J'allais protester mais Galen me serra la jambe. Il avait raison. Nous ne savions pas jusqu'où on pouvait avoir confiance en ce Gobelin.

— Tu as embrassé...

C'était la première fois qu'il laissait entendre un « s » sifflant. Il hésita, puis reprit :

— Tu as embrassé le Sidhe aux cheveux d'argent ce soir. Je demande la permission de défendre l'honneur des Gobelins dans cette affaire. Jusqu'à ce que nous échangions nos chairs, le traité entre toi et mon roi n'est pas finalisé.

— Ferme-la, Gobelin ! lança Frost.

— Non, Frost ! Kitto se montre très poli pour un Gobelin. Leur culture est très directe quand il s'agit de sexe. Et puis, il a raison. Si quelque chose arrivait à Kitto avant que nous puissions échanger nos chairs, les Gobelins seraient libérés de leur engagement.

Kitto fit une révérence jusqu'au niveau de la banquette et ses cheveux vinrent caresser la main de Frost qui tenait la mienne. Puis il commença à frotter la tête contre le siège, le long de mon corps, comme un chat.

— Ne t'imagines surtout pas qu'on va le faire dans la voiture ! protestai-je en lui tapotant sur la tête. Le sexe en groupe, ce n'est pas mon truc.

Il se releva lentement, ses grands yeux bleus plongés dans les miens.

— Quand on arrivera à l'hôtel ?

— Elle est blessée, intervint Galen. Je pense que ça peut attendre !

— Non, dis-je. On a besoin des Gobelins.

Je pus sentir Galen se crispier.

— J'aime pas ça, dit-il entre les dents.

— Tu n'as pas besoin d'aimer ça, Galen. Il suffit que tu regardes le côté pratique de la chose.

— Moi non plus, je n'aime pas l'idée que ce Gobelin te touche, dit Frost. Il serait simple de l'assassiner. Ils sont plus faciles à tuer qu'un Sidhe si on utilise la magie. Je regardai le corps délicat de Kitto. Je savais qu'il pourrait se bagarrer avec quelqu'un et en réchapper en claudiquant un peu, mais la magie... Ce n'était pas le point fort des Gobelins.

J'étais fatiguée, tellement fatiguée. Mais j'avais travaillé dur pour cette alliance avec les Gobelins. Je n'allais pas la perdre maintenant en faisant la chochette. La question était de savoir dans quelle partie de mon corps j'allais le laisser enfoncer ses crocs. Je n'allais pas perdre une livre de viande, mais juste une bouchée. Ce que Kitto était en droit d'exiger. Et vous, où voudriez-vous que quelqu'un prenne une bouchée de votre corps ?

Chapitre 34

Ma cheville me faisait tellement souffrir qu'il m'était impossible de marcher. Doyle me porta donc jusqu'à la réception de l'hôtel, avec Kitto sur les talons. Sur le chemin, Rhys fit un commentaire désagréable. S'il continuait à se montrer aussi agressif avec tous les Gobelins, la situation allait devenir encore plus compliquée qu'elle ne l'était. Je n'avais pas besoin de ça. Vraiment !

Ce qui nous attendait à la réception n'allait pas simplifier les choses.

Griffin était installé dans un des fauteuils, ses jambes interminables étirées devant lui. La tête en arrière, il avait les yeux fermés, comme s'il dormait. Son épaisse chevelure cuivrée lui tombait sur les épaules. Je me souvins de l'époque où ses cheveux descendaient jusqu'à ses chevilles et du chagrin que j'avais eu lorsqu'il les avait coupés. J'avais évité de le chercher dans la foule de la salle du trône. Un simple coup d'œil m'avait suffi pour constater que sa tignasse d'un rouge presque auburn était absente. Pourquoi était-il ici, à l'hôtel ? Pourquoi n'avait-il pas mis les pieds au banquet ?

J'admirai la frange épaisse de ses cils noirs qui contrastaient avec la blancheur de son teint. Il gaspillait du glamour pour passer pour un humain et rayonnait quand bien même sa magie était censée le rendre terne. Il portait un jean, des bottes western et une chemise blanche sous une veste en jean, avec des empiècements en cuir aux épaules et aux coudes. Je m'attendais à ce que mon corps réagisse en le voyant. Car il ne dormait pas. Il posait, pour m'en mettre plein la vue. Mais mon corps ne réagit pas. Mon cœur resta sage et mon souffle régulier.

Me portant toujours dans ses bras, Doyle s'était arrêté juste à la limite du tapis simili persan sur lequel se trouvait le fauteuil de mon ex. Du haut de mon perchoir, je regardai Griffin. Je ne ressentis qu'un immense vide. Sept ans de ma vie, et aujourd'hui il n'y avait plus que ce désert et une pointe de douleur lancinante. Une espèce de regret mélancolique d'avoir gaspillé tout ce temps, toute cette énergie pour ce type. J'avais craint de le revoir, craint que tous ces vieux sentiments reviennent et m'envahissent, m'étouffent. J'avais craint de me mettre en colère après tout ce gâchis. Mais rien. Il me restait seulement le doux souvenir de son corps et le souvenir moins doux de sa trahison. Mais l'homme qui posait si consciencieusement dans ce fauteuil ne me faisait plus aucun effet. Il n'était plus l'homme de ma

vie. En comprenant cela, je ressentis à la fois du soulagement et un profond chagrin.

Il ouvrit lentement les yeux et afficha un sourire qu'il pensait irrésistible. Mon cœur se serra. À une époque j'avais cru que ce sourire m'était spécialement réservé. L'expression de ses yeux couleur miel m'était tout aussi familière. Trop familière. Il me regardait comme si je n'étais jamais partie. Il me regardait avec la même assurance que Galen, tout à l'heure. Des yeux emplis de cette familiarité avec mon corps et de la promesse qu'il y aurait bientôt accès.

Cela tua dans l'œuf la bonté que j'aurais encore pu lui témoigner.

Le silence s'était un peu trop prolongé mais je ne ressentais pas le besoin de le briser. Je savais que si je ne disais rien, Griffin finirait par réagir. Il avait toujours été un grand amateur de sa propre voix.

Il se leva d'un mouvement souple et félin et me lança ce sourire éblouissant qui faisait pétiller ses yeux et creusait des fossettes sur ses joues.

Impassible, je le regardai faire son petit cinéma. J'étais fatiguée et incapable de réfléchir. Cela m'aidait à montrer une telle indifférence. Mais il n'y avait pas que la fatigue. Je me sentais vide à l'intérieur de moi-même et je le laissai paraître sur mon visage. Je lui laissai voir qu'il ne signifiait plus rien pour moi. Mais, connaissant Griffin, je savais qu'il ne le croirait pas.

Il avança d'un pas en tendant la main comme pour saisir la mienne. Je le dévisageai froidement jusqu'à ce qu'il laisse retomber son bras. Pour la première fois, il semblait mal à l'aise.

Son regard passa sur notre petit groupe avant de revenir sur moi. Il était évident que les retrouvailles ne se déroulaient pas comme il l'avait prévu.

— La Reine m'a dit qu'elle avait levé le vœu de chasteté de la Garde spécialement pour toi.

Il jeta un coup d'œil vers Doyle puis vers les autres. En voyant le Gobelin, il fronça les sourcils. Tout ça ne lui plaisait pas du tout. Il n'aimait pas me voir dans les bras d'un autre. Je ressentis une délicieuse satisfaction. C'était minable, je sais, mais tellement agréable.

— En quoi la levée du vœu de chasteté à mon profit et au mien seul répond-elle à la question que je me pose, Griffin ?

Il ne sembla pas comprendre.

— Que fais-tu là, Griffin ? précisai-je.

— La Reine a dit qu'elle t'enverrait un garde de son choix.

Il essaya à nouveau son sourire, mais celui-ci s'évanouit devant mes yeux revolver.

— Essaies-tu de me dire que la Reine t'a envoyé comme espion ?

Sa mâchoire se crispa. Il n'avait pas l'air content du tout.

— Je pensais que tu serais ravie, Merry. Il y a plein de gardes avec qui il serait moins agréable de partager ta couche.

Je posai la tête contre celle de Doyle.

— Je suis trop fatiguée pour ces salades.

— Que veux-tu qu'on fasse, Meredith ? demanda Doyle.

Les yeux de Griffin se durcirent et je sus que Doyle avait usé de mon prénom à dessein.

Cela me fit sourire.

— Emmène-moi dans la chambre et prends contact avec la Reine. On ne me forcera jamais à partager un lit avec lui, pour quelque raison que ce soit.

Griffin avança encore un peu, passa une main dans mes cheveux. D'un mouvement d'épaule, Doyle me mit hors d'atteinte.

— Elle a été ma fiancée pendant sept ans, protesta Griffin avec une pointe de colère dans la voix.

— Alors tu aurais dû la traiter comme le cadeau précieux qu'elle représente.

— Va-t'en, Griffin ! Je vais demander à la Reine qu'elle m'envoie quelqu'un d'autre.

Il passa devant Doyle, barrant notre route vers l'ascenseur.

— Merry, Merry, mais ne...

— Ne ressens-tu rien ? continuai-je pour lui. Si, je ressens le besoin urgent de quitter cet endroit avant qu'une foule ne se forme autour de nous.

Il jeta un regard vers le comptoir de la réceptionniste de nuit qui nous accordait toute son attention. Un homme était même venu la rejoindre, au cas où nous créerions des difficultés.

— Je suis là sur l'ordre de la Reine. Elle seule peut me dire de partir, pas toi.

J'éclatai de rire.

— Parfait, parfait ! Montons tous ensemble dans la chambre d'où nous pourrions l'appeler.

— Tu es sûre ? demanda Doyle. Si tu désires qu'il reste en bas, on peut s'en occuper.

La voix de Doyle était tendue et je compris qu'il voulait faire du mal à Griffin, qu'il voulait une excuse pour le punir. Je ne pensais pas que ce fût uniquement à cause de moi. C'était surtout parce que Griffin avait possédé ce dont ils rêvaient tous, une femme qui l'adorait, et qu'il l'avait repoussée sans qu'ils puissent faire autre chose que regarder.

Frost se plaça derrière Doyle, Kitto toujours sur ses talons. Rhys avança de l'autre côté pendant que Galen commençait à se déplacer pour prendre Griffin à revers.

La réaction de Griffin ne se fit pas attendre. Le visage tendu, il glissa la main sous sa veste.

— Si nous ne voyons plus ta main, c'est que tu veux nous nuire. Tu ne voudrais pas que je te prête ce genre d'intention, n'est-ce pas, Griffin ?

Griffin essayait de garder tout ce petit monde à l'œil, mais ce n'était pas évident puisque nous l'encerclions pratiquement. Comment avait-il pu se mettre dans une telle situation ! Cette imprudence était inqualifiable et Griffin était tout sauf un homme imprudent. Pour la première fois j'en arrivai à me demander s'il avait réellement ressenti une détresse lors de notre séparation. Une détresse assez déstabilisante pour le rendre imprudent, vulnérable, pour le mettre en danger de mort.

Cette inaptitude à s'adapter avait un côté plutôt amusant, mais je ne voulais pas sa mort. Je voulais simplement qu'il reste loin de moi.

— Même si l'idée de vous voir vous massacrer les uns les autres me tente assez, prétendons que c'est chose faite et passons à autre chose.

— Quels sont tes ordres ? demanda Doyle.

— On monte tous, on prend contact avec la Reine, on fait un brin de toilette et ensuite on verra.

— Comme tu voudras, Princesse.

Il me porta vers l'ascenseur. Les autres suivirent en formant un arc de cercle, comme un filet de pêche tirant Griffin derrière nous. Sans qu'on le leur demande, Rhys et Galen le prirent en sandwich en entrant dans l'ascenseur.

Doyle se mit sur le côté pour garder un œil à la fois sur Griffin et sur les portes closes. Frost en fit autant de l'autre côté. Quant à Kitto, il dévisageait Griffin comme s'il le voyait pour la première fois.

Les bras et les pieds croisés, Griffin était adossé contre l'une des parois, dans une pose qu'il aurait voulu décontractée. Mais son regard était tendu et il y avait dans ses épaules une telle rigidité qu'il lui aurait été impossible de la dissimuler.

Je l'observai. Il les dépassait tous d'une dizaine de centimètres, si ce n'est plus.

Il surprit mon regard et retira immédiatement son glamour. Lentement, comme dans un strip-tease. Je l'avais vu faire tant de fois, nu, que j'aurais été incapable d'en dire le nombre. C'était comme une lumière jaillissant de sous sa peau, commençant toujours par les pieds, remontant ensuite le long de ses mollets superbement sculptés, vers ses cuisses musclées, vers son buste. Elle finissait par éclairer chaque millimètre de sa peau, jusqu'à ce qu'il rayonne comme de l'albâtre poli contenant une bougie. Il projetait presque des ombres tant son corps

était lumineux.

Le souvenir de son corps nu et rayonnant était gravé dans ma mémoire et fermer les yeux n'y aurait rien changé. Cela avait été un souvenir trop cher pendant trop longtemps. J'ouvris les yeux et regardai sa chevelure cuivrée scintiller comme si elle avait été parcourue par des fils métalliques. Les larges boucles pétillaient et ondulaient avec son pouvoir. Ses yeux n'avaient plus la couleur du miel. Ils étaient tricolores : bruns autour de la pupille, or liquide puis d'un bronze brûlé. La vue de son corps illuminé me coupa le souffle. Griffin serait toujours beau. Aucune haine ne serait assez puissante pour lui retirer cela.

Mais la beauté ne suffisait pas. Loin de là.

Personne ne pipa mot jusqu'à l'arrêt de l'ascenseur. Puis Galen saisit le bras de Griffin et Rhys inspecta le couloir avant que Doyle me porte vers la chambre.

— Pourquoi tant de prudence ? demanda Griffin. Que s'est-il passé cette nuit ?

Rhys fit rapidement le tour de l'étage puis prit la carte clé que je lui tendais pour ouvrir la porte. Il inspecta la chambre pendant que tout le monde attendait dans le couloir. Si les bras de Doyle commençaient à fatiguer à force de me porter ainsi, cela ne se voyait pas.

— La chambre est OK, dit Rhys.

Il saisit l'autre bras de Griffin et ils l'escortèrent dans la chambre. Nous suivîmes.

Doyle me posa sur le matelas, m'adossant contre la tête de lit. Il retira un oreiller de sous la couverture bleue et le posa sous ma cheville puis il ôta son manteau pour l'étendre au pied du lit. Il arborait toujours son harnais de cuir clouté en travers de sa poitrine nue. Ses boucles d'oreilles scintillaient contre sa peau noire et les plumes de paon caressaient ses épaules. Je pris conscience que j'avais toujours vu Doyle ainsi. Oh, les vêtements changeaient, bien sûr ! Mais je ne savais pas s'il se servait du glamour. Doyle n'essayait pas d'être différent de ce qu'il était.

Quant à Griffin, il brillait toujours autant, il était toujours aussi beau. Galen et Rhys l'avaient fait asseoir sur un siège et attendaient, adossés au mur. Aucun d'entre eux ne brillait mais je savais que Galen, au moins, n'essayait pas de se faire passer pour humain.

Kitto grimpa sur le lit et vint se rouler contre moi, une main posée en travers de ma taille. Mais il n'abusa pas de sa position un peu... envahissante. Il cala sa tête contre ma hanche et avait l'air détendu, comme s'il s'appêtait à dormir.

Frost s'assit à l'extrémité du lit, les pieds touchant le sol, mais bien déterminé à ne pas abandonner la couche au Gobelin. Il croisa les

maines sur la poitrine, juste en dessous des taches de sang. Il se tenait parfaitement droit, d'une beauté à couper le souffle. Mais il ne rayonnait pas comme Griffin.

J'eus soudain une révélation : Griffin n'avait pas retiré le glamour. Il en avait ajouté. Toutes ces fois où j'avais cru qu'il avait retiré les illusions, il s'était au contraire enveloppé dans une plus grande encore. Les Sidhes, en général, ne pouvaient utiliser le glamour pour paraître plus beaux aux yeux des autres Sidhes. On pouvait toujours essayer, mais l'effort restait vain. Même en sachant que j'avais pris possession de mon pouvoir, Griffin se donnait la peine de rayonner. Mais maintenant je pouvais voir ce qu'il était vraiment : un pur mensonge.

Je fermai les yeux.

— Laisse tomber ton glamour, Griffin ! Contente-toi de t'asseoir comme un gentil petit garçon, dis-je d'un ton las.

— Il est très doué, commenta Doyle. C'est le meilleur que j'aie jamais vu !

Je rouvris les yeux.

— Je suis ravie d'apprendre que le subterfuge ne m'était pas réservé en exclusivité ! Je me sentais un peu idiote.

— Et vous, messieurs ? Qu'en dites-vous ? demanda Doyle.

— Il rayonne, répondit Galen.

— Comme une luciole en plein été, renchérit Rhys.

Frost acquiesça.

Je touchai les cheveux de Kitto.

— Et toi, tu le vois ?

Il leva la tête, les yeux mi-clos.

— Je trouve que tous les Sidhes sont beaux.

Puis il lova de nouveau sa tête contre moi, un peu plus bas que mes hanches, cette fois.

Griffin continuait à rayonner avec une telle intensité que je fus tentée de me protéger les yeux en mettant la main en visière, comme devant un soleil trop brillant. J'avais surtout envie de lui reprocher ses mensonges et ses tromperies. Mais la colère ne ferait que le convaincre que je ressentais toujours quelque chose pour lui. Alors que je ne ressentais plus rien. Rien de ce qu'il espérait, en tout cas. Je me sentais flouée, stupide et furieuse.

— Prends contact avec la Reine, Doyle !

La coiffeuse était à côté du lit, le miroir me faisait face. Doyle se tenait devant la glace mais je pouvais toujours y voir mon reflet. Pourquoi n'avais-je pas l'air d'avoir changé ? Bien sûr, mes cheveux avaient besoin d'un coup de peigne, mon maquillage d'une retouche et mon rouge à lèvres avait complètement disparu. Mais mon visage était toujours le même. Mon innocence s'était évanouie il y a bien

longtemps et plus rien ne me surprenait en moi. Tout ce que je ressentais réellement, c'était cette profonde torpeur.

Doyle pressa sa main juste au-dessus du miroir. Je sentis sa magie ramper à travers la pièce comme une armée de fourmis dévalant le long de ma peau. Kitto leva la tête pour regarder, reposant sa joue contre ma cuisse.

Le pouvoir s'amplifia, devint pression dont on aurait éventuellement pu se débarrasser en bâillant. Mais la seule manière de s'en débarrasser était de s'en servir. Doyle caressa le miroir qui ondula comme de l'eau. Les bouts de ses doigts donnaient l'effet de cailloux jetés dans un bassin, provoquant des ondes fuyant vers l'extérieur. Il fit un petit geste de ses mains en pliant le poignet et le miroir devint laiteux, comme une tasse de brouillard.

La brume s'estompa et la Reine apparut, assise au bord de son lit, nous observant à travers son grand miroir installé dans ses appartements privés. Elle avait retiré les gants mais le reste de sa tenue était encore intact. Elle avait attendu l'appel, j'en aurais mis ma main au feu. L'épaule nue d'Eamon apparaissait dans un coin, comme s'il dormait. Le blondinet était à genoux à côté d'elle, calé sur ses coudes. Il était également nu, mais il n'était pas sous les couvertures. Son corps était athlétique, mais mince. Un corps de garçon sans la musculature d'un homme. Je me demandai, une fois de plus, s'il avait vraiment dix-huit ans.

Doyle s'était mis un peu de côté afin que je sois la première à être en contact avec la Reine.

— Je te salue, Meredith.

Ses yeux enregistrèrent la scène : le Gobelin à moitié déshabillé, Frost et enfin moi, tous trois installés sur un même lit. Elle sourit. Un sourire satisfait. Je me rendis compte que les deux scènes se ressemblaient : j'avais deux hommes dans mon lit, tout comme elle. J'espérais quand même qu'elle s'amusait plus que moi. Ou peut-être ne l'espérais-je pas.

— Je te salue, tante Andais.

— Je pensais que tu serais au fond de ton lit avec un ou plusieurs de tes hommes. Tu me déçois.

Elle laissa courir sa main le long du dos nu du garçon, caressant ses fesses au passage, du geste tendre qu'on utilise pour caresser un chien.

— Griffin était là à notre arrivée, dis-je d'une voix que je voulais la plus neutre possible. Il dit que c'est toi qui me l'as envoyé.

— En effet. Tu avais accepté de coucher avec mon espion.

— Je n'ai pas accepté de coucher avec Griffin. Après notre petite discussion, je croyais que tu avais compris ce que je pensais de lui.

— Non, répondit Andais. Je n'ai pas du tout compris ça. En fait,

je n'étais pas sûre que tu saches toi-même ce que tu ressentais encore pour lui.

— Je ne ressens rien pour lui. Je veux simplement qu'il reste en dehors de ma vue et je ne coucherai certainement pas avec lui.

En prononçant ces derniers mots, je me dis qu'elle risquait d'insister par pure perversité, et ajoutai aussitôt :

— Je veux savoir s'il est de nouveau frappé d'abstinence. Il y a dix ans, il avait été libéré du vœu de chasteté pour pouvoir coucher avec moi, mais il a utilisé cette liberté pour baiser avec toutes les femmes qui voulaient bien se donner à lui. Je veux qu'il sache que je couche avec les autres gardes, qu'ils auront du plaisir et pas lui. À moins que je consente à coucher avec lui, mais ce sera à condition qu'il n'ait plus jamais de rapports sexuels pour le reste de sa vie, si peu naturelle soit-elle.

En disant ces mots, je souris et me rendis compte que c'était la vérité. Que la Déesse Toute-Puissante me bénisse, c'était cruel mais tellement vrai.

Andais éclata de nouveau de rire.

— Oh, Meredith, tu me ressembles plus que je n'osais l'espérer. Comme tu voudras ! Renvoie-le à sa couche solitaire.

— Tu l'as entendue, Griffin ! Sors d'ici !

— Si ce n'est pas moi, répondit-il, ce sera un autre. Peut-être devrais-tu lui demander qui elle va t'envoyer pour me remplacer dans ton lit.

Je me tournai vers ma tante.

— Qui vas-tu envoyer pour remplacer Griffin ?

Elle tendit une main et un homme apparut à notre vue comme s'il avait attendu patiemment qu'on l'appelle. Sa peau avait la couleur du lilas au printemps, ses cheveux longs jusqu'aux chevilles étaient d'un rose fluo et ses yeux comme des mares d'or liquide. C'était Pasco, le frère jumeau de Rozenwyn.

On se jaugea un instant. Nous n'avions jamais été amis. Il y avait même eu une époque où nous pensions être ennemis.

Griffin pouffa de rire.

— Tu n'es pas sérieuse, Merry. Tu te laisserais baiser par Pasco plutôt que par moi ?

Griffin ne rayonnait plus et avait un air très ordinaire ainsi. Il était furieux. Tellement furieux que ses mains tremblaient quand il les tendit vers le miroir.

— Griffin, mon chéri, je laisserais une armée entière de mecs passer dans mon lit avant toi !

La Reine rit, tirant Pasco vers elle jusqu'à ce qu'il soit assis sur ses genoux comme un enfant rendant visite au Père Noël dans le centre commercial. Elle lui passa la main dans sa chevelure barbe à

papa.

— Tu es d'accord pour prendre Pasco comme espion ?

— Je suis d'accord.

Pasco écarquilla légèrement les yeux en entendant cette réponse comme s'il s'était attendu à un minimum de protestation de ma part.

— J'ai l'impression que tu viens de le surprendre. Il m'avait dit que tu n'accepterais jamais de partager ta couche avec lui.

Je haussai les épaules.

— Ce n'est pas un sort pire que l'enfer !

— Tu as raison, ma nièce chérie.

Elle invita Pasco à se lever et le congédia d'une petite tape sur les fesses.

— Je te l'envoie immédiatement.

— Parfait. Maintenant, fiche le camp, Griffin !

Il hésita puis vint se placer devant le miroir. Il voulut dire quelque chose, mais se ravisa. La chose sans doute la plus raisonnable à faire.

— Ma Reine, dit-il en faisant une révérence devant la glace.

Puis, se tournant vers moi :

— Nous aurons l'occasion de nous revoir, Merry.

— À quoi bon ?

— Il fut un temps où tu m'aimais.

C'était presque une question, une supplique.

J'aurais pu lui mentir, puisqu'il n'y avait pas de sortilège sur moi, mais je ne le fis pas.

— Oui, Griffin. Il fut un temps où je t'aimais.

Il me regarda, puis le lit et la brochette d'hommes qui m'entourait.

— Je suis désolé, Merry.

Il avait l'air sincère.

— Tu es désolé de m'avoir perdue, désolé d'avoir tué l'amour que j'éprouvais pour toi ou désolé de ne plus pouvoir me baiser ?

— Je suis désolé pour tout ça.

— Parfait, mon garçon. Maintenant, va-t'en !

Quelque chose passa sur son visage, on aurait dit du chagrin, et pour la première fois je me dis qu'il avait peut-être compris que ce qu'il avait fait n'était pas bien. Il déverrouilla la porte, sortit et quand la porte se fut refermée sur lui, je sus qu'il était parti pour de bon. Il n'était plus l'élú de mon cœur.

Je laissai échapper un long soupir et m'adossai sur les coussins. Kitto en profita pour frotter sa jambe nue contre la mienne.

Je me demandai si j'allais pouvoir passer, ne serait-ce qu'un petit moment, toute seule ce soir !

Je me tournai de nouveau vers le miroir.

— Tu savais que je n'allais pas accepter Griffin si cela signifiait coucher avec lui.

— En effet. Il fallait que je sache ce que tu ressentais vraiment pour lui, Meredith. Je devais m'assurer que tu n'étais plus amoureuse de lui.

— Pourquoi ?

— Parce que l'amour peut interférer avec la luxure. Maintenant, je suis certaine qu'il n'a plus sa place dans ton cœur. J'en suis ravie.

— Te savoir ravie me fait rougir de plaisir, ma tante.

— Je te salue, Meredith. Et j'ai horreur qu'on fasse du sarcasme à mes dépens.

— Et moi j'ai horreur qu'on coupe mon cœur en morceaux pour le plaisir.

Je sus aussitôt que je venais de dire une bêtise.

— Quand je couperai ton cœur en morceaux, Meredith, tu t'en rendras compte.

Le miroir redevint brouillard puis refléta soudain la chambre.

Je restai un instant à le fixer, contemplant mon visage. Mon cœur battait à tout rompre.

— Vraiment, Meredith, tu choisis mal ton vocabulaire ! commenta Galen d'un ton compatissant.

— Je sais.

— À l'avenir, garde ton calme, dit Doyle. Andais n'a pas besoin d'aide pour trouver des idées atroces.

Je repoussai Kitto et me levai en m'appuyant sur la table de nuit.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais nettoyer un peu cette crasse et ce sang, puis je vais me coucher. Qui d'entre vous veut m'aider à faire couler mon bain ?

Le silence devint soudain très épais. Les hommes s'épièrent, ne sachant que dire ni que faire. Galen fit un pas en avant et me tendit son bras pour que je puisse m'appuyer sur lui.

— Tu ne peux pas venir avec moi ce soir, Galen. Il faut que ce soit quelqu'un qui puisse aller au bout de ce que nous allons commencer.

Il regarda par terre, une seconde ou deux. Puis il m'aida à me rasseoir sur le lit avant de se diriger vers le fauteuil pour prendre sa veste de cuir.

— Bon, alors je vais voir si je peux trouver une deuxième chambre à côté de celle-ci, ensuite je vais faire un tour. Qui veut venir avec moi ?

Ils se consultèrent tous du regard. Personne ne semblait savoir de quelle façon gérer la situation.

— Comment la Reine fait-elle pour choisir parmi vous tous ?

demandai-je.

— Elle demande simplement le ou les gardes qu'elle désire pour la nuit, répondit Doyle.

— Tu n'as pas de préférence ? demanda Frost avec une note un peu triste dans la voix.

— Tu dis ça comme s'il y avait un mauvais choix à faire. Il n'y a pas de mauvais choix. Vous êtes tous adorables.

— J'ai déjà un tour d'avance sur vous, je vous cède donc ma place pour ce soir, dit Doyle.

Ces paroles attirèrent l'attention de tous et Doyle dut s'expliquer très brièvement. Frost et Rhys se regardèrent un instant et il y eut soudain une tension dans l'air qui n'y était pas quelques instants plus tôt.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je.

— Il faut que tu choisisses, Meredith, dit Frost.

— Pourquoi ?

— Tu ne peux pas limiter ton choix à deux sans provoquer un duel, expliqua Galen.

Comment leur dire ?

— Il ne s'agit pas de deux, mais de trois.

Ils me jetèrent un regard surpris avant de se tourner vers le Gobelin toujours sur le lit. Il avait l'air aussi surpris qu'eux, effrayé, même.

— Je ne me permettrais jamais de rentrer en compétition avec un Sidhe, dit-il doucement.

— Kitto vient dans la salle de bains de toute façon. En plus de l'un d'entre vous.

— Quoi ?

Ils étaient tous abasourdis.

— Vous m'avez bien entendue. Je veux sceller l'alliance avec les Gobelins, ce qui veut dire que je dois partager la chair avec Kitto. C'est ce que je vais faire.

— Je reviendrai plus tard ! annonça Galen en se dirigeant vers la porte.

— Attends-moi ! dit Rhys.

— Vous partez ? demandai-je, étonnée.

— Je te désire comme un fou, Merry, mais les Gobelins, c'est pas mon truc, expliqua Rhys en franchissant la porte avec Galen.

Doyle verrouilla la porte derrière eux.

— Est-ce que ça veut dire que tu restes, Doyle ?

Il eut l'air songeur, puis haussa les épaules.

— Je peux attendre en dehors de la chambre si tu penses avoir besoin du lit.

Il y eut encore quelques négociations. Frost voulut qu'on se

mette bien d'accord qu'il ne toucherait pas le Gobelin. J'acceptai. Il me prit dans ses bras et me porta jusqu'à la salle de bains. Kitto y était déjà et avait commencé à faire couler le bain. Il avait retiré la chemise prêtée par Galen et se retrouvait en pagne bordé d'argent. Il ne dit rien, se contentant de nous observer de ses grands yeux bleus, une main sous le jet qui coulait du robinet de la baignoire.

La pièce était minuscule et, à défaut d'un tabouret, Frost m'assit à côté du lavabo. Il resta planté devant moi et tout à coup la situation sembla étrange. Le baiser dans la voiture avait été fabuleux car c'était la première fois que lui et moi nous étions touchés. Maintenant, nous étions censés faire l'amour... en présence d'un spectateur.

— Un peu curieux, comme situation, non ? demandai-je.

Il hocha la tête.

Ce mouvement ramena le fin voile que formaient ses cheveux autour de son corps. Il tendit lentement une main hésitante pour retirer le petit boléro assorti à ma robe, faisant glisser le velours épais de mon épaule.

Je commençai à l'aider pour les manches, mais il interrompit mon geste.

— Non, laisse-moi faire.

Une après l'autre, il retira les manches et laissa tomber le boléro sur le sol. Il fit courir le bout de ses doigts sur la peau nue de mes épaules. J'en eus la chair de poule.

— Défaîs tes cheveux, dis-je.

Il retira une pince en os, puis la seconde, et ses cheveux dégringolèrent comme des guirlandes de sapin de Noël. J'en pris une pleine poignée. On aurait dit des fils métalliques, avec la douceur du satin et une texture de soie filée.

Il s'approcha assez pour que ses jambes frôlent les miennes, caressa légèrement la peau nue de mes bras. Ses gestes étaient si indécis qu'on aurait cru qu'il avait peur de me caresser.

— Si tu veux bien te pencher en avant, je vais ouvrir la fermeture Éclair de ta robe, murmura-t-il.

Je fis ce qu'il voulait et posai la tête sur sa poitrine. Le tissu de sa chemise était rêche, mais ses mains furent d'une étonnante douceur quand il fit lentement glisser la fermeture. Ses doigts s'immiscèrent dans la robe entrouverte, caressant la peau lisse de mon dos.

Je tentai de retirer la chemise de son pantalon.

— Je n'y arrive pas, protestai-je.

— Elle est attachée pour être toujours bien lisse.

— Attachée ?

— Il faudrait que je retire le pantalon pour pouvoir ôter la chemise.

Il rougit. Il était adorable.

— Quelque chose ne va pas, Frost ?

L'eau du bain s'arrêta de couler.

— Le bain est prêt, maîtresse, annonça Kitto.

— Je te remercie, Kitto.

Puis, me tournant de nouveau vers Frost :

— Réponds-moi, Frost. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il baissa la tête et ses cheveux brillants tombèrent comme un rideau. Il s'éloigna de moi et se tourna vers le mur, se cachant même du Gobelin.

— Je t'en prie, Frost. Ne m'oblige pas à sauter par terre pour t'obliger à me regarder. Je n'ai pas envie de me fouler une autre cheville.

— Je ne me fais pas confiance quand il s'agit de toi, répondit-il, le visage toujours détourné.

— Comment cela ?

— Comme un homme avec une femme.

— Je ne comprends toujours pas, Frost.

Il se tourna brusquement vers moi, les yeux d'un gris sombre de tempête, pleins de colère.

— J'ai envie de me jeter sur toi comme une bête sauvage. Je ne veux pas être doux. Je veux te prendre.

— Est-ce que cela veut dire que tu as peur de... me violer ?

Il hocha la tête.

Je ne pus m'empêcher de rire. Je savais qu'il n'apprécierait pas ma réaction, mais c'était plus fort que moi.

Son visage devint arrogant, distant, ses yeux froids emplis de colère.

— Qu'est-ce que tu veux de moi, Meredith ?

— Pardonne-moi, Frost, mais tu ne peux pas me violer si je suis d'accord pour me faire baiser !

Il fronça les sourcils, ne comprenant pas très bien ce que j'essayais de lui dire.

— Je veux faire l'amour avec toi, cette nuit. C'est ce qui est prévu. Comment veux-tu que ce soit du viol ?

Il secoua la tête et ses cheveux dansèrent autour de lui, étincelant dans la lumière.

— Tu ne comprends pas, Merry. Je ne sais pas si je vais arriver à me contrôler.

— Te contrôler ? De quelle manière ?

— De toutes les manières !

Il se détourna de moi, les bras croisés.

Je commençai à enfin comprendre où il voulait en venir.

— Tu as peur de ne pas pouvoir attendre assez longtemps pour me donner du plaisir ?

— Oui, mais ce n'est pas tout...

— Quoi, Frost ?

— Il veut te sauter, dit Kitto.

Nous tournâmes tous deux les yeux vers Kitto, toujours à genoux à côté de la baignoire.

— Je sais cela, dis-je.

Kitto secoua la tête.

— Pas faire l'amour, juste te sauter, précisa-t-il. Il en a été privé depuis si longtemps qu'il veut te sauter vite fait.

Je me tournai vers Frost, qui détourna les yeux.

— C'est ça que tu veux ?

Il baissa la tête, se cachant derrière tous ses cheveux.

— Je veux arracher ta culotte et entrer en toi. Je n'ai pas envie d'être doux, ce soir, Meredith. Je me sens à moitié dingue.

— Alors vas-y !

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Vas-y, fais-le comme tu en as envie. Après huit cents ans tu peux te permettre une petite fantaisie.

— Mais ce ne sera pas agréable pour toi, protesta-t-il.

— Laisse-moi m'inquiéter de ça. Tu oublies que je descends des dieux de la fertilité. Chaque fois que tu entres en moi, je peux recréer le désir en toi juste en te touchant avec un soupçon de pouvoir. Ce n'est pas parce qu'on commence la nuit comme ça qu'on doit la finir comme ça.

— Tu me laisserais faire ?

Il se tenait là, les épaules carrées, le torse musclé apparaissant à travers ses cheveux épars, la taille étroite, les hanches moulées dans ce jean serré. Je l'imaginai en train de retirer son pantalon, nu devant moi pour la première fois, entrant en moi, plein de désir, tellement pressé qu'il ne me toucherait pas, se contentant seulement de me pénétrer.

Avant de pouvoir prononcer un mot, je dus prendre le temps de respirer.

— Oui.

Il traversa la pièce en deux pas, me souleva pour me poser les pieds par terre. Je dus m'appuyer sur la cheville blessée pour retrouver mon équilibre, mais il ne me laissa pas le temps de protester. D'un geste brusque, il fit glisser les manches de la robe. Je dus m'agripper au bord du lavabo pour ne pas tomber. Il tira la robe vers le bas, la fit tomber à mes pieds comme une flaque d'eau, attrapa le satin noir de ma culotte et la tira aussi vers le bas.

Je pus apercevoir Kitto dans le miroir embué. Il observait tout d'un œil curieux, extrêmement silencieux, comme s'il ne voulait pas briser le sortilège.

Frost dut dénouer son pantalon et cela lui prit du temps. Quand il parvint enfin à le délayer et à le faire glisser sur ses chevilles, il laissa échapper un gémissement sourd d'impatience. Sa chemise était attachée sous son bas-ventre et il l'arracha en un clin d'œil. Son membre était long et dur, plus que prêt. Je pus l'apercevoir en regardant par-dessus mon épaule, puis ses mains agrippèrent ma taille et il me tourna face au miroir couvert de buée.

Pendant quelques instants, je le sentis se frotter contre moi, puis il fut en moi. Il appuya contre l'étroitesse de mon corps, forçant son chemin en moi. Je lui en avais donné l'autorisation, je le désirais mais, sans le moindre préliminaire, c'était de la souffrance pure en même temps que du plaisir. J'en eus le souffle coupé et laissai échapper un gémissement de douleur. Quand il fut enfin en moi aussi loin qu'il le pouvait, il murmura :

— Tu es étroite, pas prête, mais tu es mouillée.

— Je sais, dis-je en haletant légèrement.

Il se retira un peu, puis revint à la charge. Après cela, ce ne fut plus que son corps dans le mien. Son désir était grand et fougueux, tout comme lui. Il poussait en moi aussi vite et aussi loin qu'il le pouvait. Le bruit de la chair battant contre la chair ponctuait chaque mouvement de son corps. Il tirait des sons de ma gorge qui provenaient de la force pure de ce mouvement et des sensations que provoquait sa présence au-dessus de moi, en moi, à travers moi. Mon corps s'ouvrit à lui, non plus étroit, mais offert et humide.

Il se servit de ses mains pour plaquer mon corps sur le lavabo, puis il me souleva et mes jambes ne touchaient même plus le sol. Il se ruait en moi, non seulement comme s'il voulait forcer son corps dans mon corps, mais comme s'il voulait me transpercer de part en part. Mon souffle devint plus haletant, quelque chose se resserrait au fond de mon corps. Sa chair était dans ma chair, si fort et si vite, avec une telle vigueur que je restai sur la frontière entre le plaisir et la douleur. Je m'attendais à ce qu'il assouvise son désir en un glorieux coup de boutoir, mais il n'en fit rien. Il hésitait, se servant de ses mains pour légèrement déplacer mes hanches sur le lavabo, un petit ajustement comme pour trouver le point parfait, puis il se lança de nouveau en moi en un mouvement puissant et je laissai échapper un cri.

Frost avait trouvé ce point au plus profond de mon corps et continuait à passer sur lui encore et encore, aussi vite et aussi fort qu'auparavant, mais maintenant il tirait de petits sons de ma gorge. Ce qui était étroit devint plus gros, enfla comme une chose chaude qui grandissait en moi. Cela devint de plus en plus grand, coula vers l'extérieur, le long de ma peau comme un millier de plumes, me faisant frémir, trembler, tirant des sons de ma bouche n'ayant ni sens, ni raison, ni forme. C'était le chant de la chair, pas de l'amour ni

même du désir, mais de quelque chose de plus sauvage, de plus primitif.

Je jetai un coup d'œil dans le miroir devant moi et vis que ma peau rayonnait, que mes yeux brillaient de mille feux verts et or. Je pouvais également voir Frost. Il était sculpté dans l'ivoire et dans l'albâtre. Un jeu de lumière blanche puisant contre sa peau comme si le pouvoir allait jaillir de lui.

Il me surprit en train de le regarder et ses yeux aussi gris que des nuages devant un halo de lune devinrent furieux.

Il posa une main sur mon visage, détournant ma tête afin que je ne puisse plus le voir, maintenant l'autre paume appuyée sur mon dos, me clouant, prisonnière, tout en continuant ses coups de boutoir. Je ne pouvais bouger, ne pouvais m'éloigner, ne pouvais l'arrêter. Je n'avais pas envie de le faire, de toute façon, mais je le comprenais. Il était important pour lui de garder le contrôle, que ce soit lui qui décide quand et comment. Le fait même que je le regarde était une intrusion. Ceci était son instant. J'étais simplement la chair dans laquelle il s'était enfoncé. Il voulait que je ne sois rien d'autre ni personne d'autre que celle qui allait satisfaire son besoin.

J'entendis son souffle s'accélérer, ses coups devenir plus rapides encore, plus forts, plus pressés, jusqu'à ce que je laisse échapper un long cri. Et pourtant, il continuait toujours. Je sentis le rythme de son corps changer, un frémissement le parcourir, puis je m'envolai. Cette chaleur qui avait grandi en moi explosa soudain sur moi, à travers moi, poussant toutes les parois de mon corps qui s'arcboutait. J'étais incapable de me maîtriser et seule la main de Frost sur mon dos me tenait tranquille, entière. Mais si mon corps ne pouvait bouger, mon plaisir devait s'exprimer autrement. Il jaillit de ma bouche sous forme de cris, de cris profonds et gutturaux, encore et encore, aussi rapidement que me le permettait mon souffle.

Au-dessus de moi, Frost poussa un long cri qui s'éleva derrière les miens. Il se penchait sur moi, les mains de part et d'autre de ma taille, la tête tombant en avant. Ses cheveux coulaient sur mon corps nu comme de la soie chaude. Je restai passivement sous lui, toujours clouée sous son corps, essayant de réapprendre à respirer.

Il fut le premier à retrouver sa voix.

— Merci, murmura-t-il d'une voix rauque.

Si j'avais eu assez de souffle, j'aurais éclaté de rire. Ma gorge était tellement sèche que ma voix sembla blanche.

— Fais-moi confiance, Frost. Tout le plaisir était pour moi.

Il se pencha et posa un baiser sur ma joue.

— J'essaierai de faire mieux la prochaine fois.

Il retira ses mains, me permettant de bouger, mais resta lové en moi comme s'il n'avait pas envie d'en sortir.

Je me demandai s'il plaisantait en disant cela, mais son visage était extrêmement sérieux.

— Tu veux dire que ça peut être encore mieux que ça ? demandai-je.

— Oh, oui !

— La Reine a été bien bête de te laisser partir !

Il sourit.

— C'est ce que j'ai toujours pensé !

Chapitre 35

Je me réveillai sous une couche de cheveux argentés qui s'étiraient comme une toile d'araignée sur mon visage. Je bougeai juste la tête, laissant les cheveux me caresser les joues. Frost était allongé sur le ventre, la tête tournée vers l'autre côté, les draps entortillés autour de sa taille laissant apparaître son dos nu. Ses cheveux étaient étalés, comme un second corps allongé entre nous, débordant en partie sur moi.

En fait, il y avait réellement un autre corps dans le lit, ou plutôt un troisième. Kitto était allongé de l'autre côté. Me tournant le dos, il reposait en position de fœtus comme s'il voulait se cacher de quelque chose dans son rêve.

Ou peut-être avait-il simplement froid parce qu'il était allongé à côté de moi, complètement nu. Son corps était pâle, comme une parfaite poupée en porcelaine. Je n'avais jamais été aussi près d'un homme qui me faisait penser à une miniature.

J'avais mal à l'endroit où il avait laissé la marque de sa morsure. Une parfaite rangée de dents imprimées dans la chair de mon épaule. La peau portait un superbe hématome tout autour, d'un rouge violacé, presque brûlant au toucher. Il n'y avait pas de poison, simplement une morsure très profonde. Elle laisserait une cicatrice. C'était le but recherché.

À un moment ou à un autre, durant la troisième ou la quatrième étreinte avec Frost, j'avais invité Kitto à se joindre à nous. J'avais attendu que le corps de Frost m'amène à un point où douleur et plaisir se confondaient pour permettre à Kitto de choisir l'endroit qu'il voulait mordre. Je n'avais pas souffert quand il m'avait mordu, ce qui montrait bien combien je m'étais laissé emporter la nuit dernière, et je n'avais commencé à sentir la douleur que lorsque nous avons enfin sombré dans les bras de Morphée. Ce matin, au réveil, j'avais carrément mal. Ce n'était pas le seul endroit qui me faisait mal. Mon corps entier me faisait souffrir, me rappelant que je l'avais maltraité ou plutôt que j'avais laissé Frost en abuser.

Je m'éveillai à ces multiples petites douleurs, m'étirant, explorant chaque partie de mon corps pour faire une évaluation des dégâts de cette nuit. C'était comme après une bonne séance de gym avec des poids suivie d'un bon footing, sauf que les courbatures se situaient ailleurs. Impossible de me rappeler quand je m'étais déjà réveillée ainsi, avec l'impression qu'une nuit de plaisir avait recouvert

mon corps d'un immense hématome soyeux. Il y avait trop longtemps de cela.

Kitto s'était senti honoré quand je lui avais permis de me marquer, afin que tous sachent que j'avais été sa maîtresse. Je ne sais pas s'il avait bien compris qu'il n'obtiendrait jamais un rapport sexuel avec moi. En tout cas il n'en avait pas fait la demande la nuit dernière, se montrant excessivement soumis, ne faisant que ce qu'on l'invitait à faire, ne s'imposant jamais. Il avait été un spectateur parfait car il ne s'était montré que lorsqu'on l'avait appelé, suivant ensuite les directives mieux qu'aucun homme de ma connaissance.

Je m'assis et les cheveux de Frost dégoulinèrent le long de mon corps comme une chose vivante. Je passai les mains dans mes propres cheveux, courts, ébouriffés. Maintenant que j'étais officiellement Princesse Meredith, j'allais de nouveau pouvoir les laisser pousser. Mes poignets me faisaient souffrir et cela n'avait rien à voir avec ma folle nuit. Les pansements n'avaient pas survécu au bain et nous aurions dû nettoyer les blessures. Mais ce matin, les marques laissées par les épines étaient presque refermées, comme si elles avaient daté de plus d'une semaine alors qu'elles n'avaient que quelques heures. Je passai mon doigt sur les blessures en voie de guérison. Jamais, auparavant, je n'avais guéri aussi rapidement. Kitto avait dû me mordre après la quatrième étreinte, sinon ses marques seraient déjà complètement fermées. Si toutefois c'était bien l'amour qui me guérissait. Nous n'en étions toujours pas sûrs.

Je m'accrochai à mon petit coin de drap, le reste étant entortillé autour de la taille de Frost. C'était un monopolisateur de couverture. Il faisait frisquet dans la chambre et, comme je tirai sur les couvertures, je n'obtins qu'un grognement de protestation pour mes efforts.

En voyant son dos nu, j'eus une idée géniale pour récupérer une partie des couvertures.

Je laissai courir ma langue sur sa peau nue, vers le bas et il laissa échapper un gémissement. Je me penchai sur lui, tirant une ligne humide tout le long de sa colonne vertébrale.

Frost leva la tête de l'oreiller, lentement, comme un homme tiré d'un profond rêve obscur. Ses yeux étaient plutôt vagues mais quand il me vit, un sourire heureux ourla ses lèvres délicieuses.

— Tu n'as pas eu ton compte ? demanda-t-il.

Je collai mon corps nu le long du sien mais les couvertures nous empêchaient de nous toucher plus bas que la taille.

— Loin de là.

Il laissa échapper un rire joyeux et grave et se roula sur le côté, se calant sur son coude pour me regarder. Il venait aussi de libérer les couvertures. Je tirai dessus de toutes mes forces pour couvrir Kitto qui semblait toujours profondément endormi.

Le bras de Frost m'encercla et me ramena vers lui. Je me laissai aller contre les oreillers et il se pencha vers moi pour déposer un baiser sur mes lèvres.

Son genou s'immisça entre mes jambes et il s'apprêtait à basculer son corps au-dessus du mien. Soudain il s'immobilisa et je vis son visage prendre une expression attentive, presque effrayée.

— Qu'y a-t-il, Frost ?

— Chut.

Je me tus. Le garde du corps, après tout, c'était lui. Avions-nous affaire aux gens de Cel ? C'était le dernier jour où ils pouvaient me tuer sans que cela ne coûte la vie à mon cousin. Frost roula hors du lit, attrapa son épée, Baiser d'Hiver, qui était par terre et fonça jusqu'à la fenêtre tel un éclair argenté, un peu flou.

Je saisis mon revolver qui se trouvait sous l'oreiller. Kitto était réveillé et regardait autour de lui avec étonnement.

Frost écarta brusquement les rideaux et pointa son épée vers la vitre. Pétrifié, il interrompit son geste.

Un homme se tenait à l'extérieur de la fenêtre, en train de nous mitrailler avec son appareil photo. J'aperçus un instant un visage surpris puis Frost abattit son poing à travers la vitre avant d'attraper le journaliste par le cou.

— Non, Frost ! Ne le tue pas !

Toute nue, le pistolet au poing, je traversai la chambre en courant. La porte derrière nous s'ouvrit brusquement et je me retournai en pointant l'arme vers les intrus.

C'était Doyle qui se tenait dans l'encadrement, l'épée au poing. Il jeta un coup d'œil rapide à mon arme, que j'avais entre-temps dirigée vers le bas, avant de refermer la porte d'un coup de pied. Il jeta son épée sur le lit et fonça directement vers Frost.

Le visage du journaliste avait tourné à ce rouge vif, presque violet, qui prouvait qu'il ne pouvait plus respirer. Celui de Frost était méconnaissable, tordu de fureur, enragé.

— Frost, tu es en train de le tuer ! s'écria Doyle en le bousculant. Arrête, Frost ! Si tu tues ce journaliste, tu seras châtié par la Reine !

Frost ne semblait entendre aucun d'entre nous, comme s'il était parti très loin, laissant juste derrière lui sa main sur la gorge du type.

Doyle lui donna un coup de pied dans le derrière, juste assez fort pour lui faire perdre l'équilibre. Frost tomba sur la fenêtre, cassant encore un peu plus de verre, mais il finit par lâcher le journaliste.

Il se tourna vers nous, du sang dégoulinant de sa main, une expression de dogue féroce dans le regard.

Les mains nues en avant, Doyle s'était mis en position de combat. Frost jeta son épée au sol et lui fit face. Les yeux grands comme des soucoupes, Kitto était assis au milieu du lit et les regardait.

Je me dirigeai vers les rideaux dans l'intention de les fermer et découvris une horde de journalistes qui se précipitaient vers nous. Certains prenaient des photos tout en courant, d'autres hurlaient :

— Princesse ! Princesse Meredith !

Je tirai soigneusement les rideaux jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre interstice par lequel ils pourraient nous voir. Mais ce serait une courte trêve. Il fallait que nous passions dans la chambre voisine où Galen et les autres avaient dormi. Je dirigeai mon arme vers la tête de lit, juste à côté des deux gardes. En voyant mon geste, Kitto se jeta au sol, de l'autre côté du lit.

Je tirai juste un coup et un effroyable bruit de tonnerre retentit dans la pièce. Les deux hommes se tournèrent aussitôt vers moi, les yeux effarés, et je dirigeai le revolver vers le plafond.

— Il y a près de cent journalistes qui vont nous tomber dessus. Il faut qu'on passe dans l'autre chambre. Illico !

Personne ne discuta. Frost, Kitto et moi attrapâmes les draps et les vêtements et filâmes immédiatement dans la chambre voisine avant que les journalistes n'escaladent la fenêtre à la vitre brisée. Doyle suivit avec les armes. Lui, Galen et Rhys retournèrent dans notre chambre pour ramasser les bagages. J'appelai la police pour signaler que des journalistes faisaient irruption dans notre chambre.

Les trois d'entre nous qui étaient nus se rendirent à tour de rôle dans la salle de bains, non par pruderie, mais parce qu'il n'y avait pas de fenêtre.

Quand j'en sortis, les bras chargés d'affaires de toilette, Doyle et Frost occupaient les deux fauteuils. Il n'y avait personne d'autre. Ils affichaient leur visage habituel de gardes du corps : fermé et indéchiffrable. Mais il y avait quelque chose de bizarre dans leur façon de se comporter.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demandai-je.

Je marchais normalement. J'avais oublié que ma cheville aurait dû me faire boiter jusqu'à ce que Galen m'en ait fait la remarque. À part ça, ni l'un ni l'autre ne pipaient mot et cela me rendit nerveuse.

Ils se regardaient toujours en silence et Doyle finit par se lever. Aujourd'hui, il portait un jean noir sur des bottes de la même teinte, impeccablement cirées. Le tissu soyeux de sa chemise assortie chatoyait contre sa peau noire et mate. Le cuir de son holster était parfaitement accordé à son revolver, noir lui aussi. Un Beretta 10 mm, un modèle ancien.

Une fois de plus, ses cheveux avaient l'air d'être coupés très court à cause de la natte serrée qui lui tombait dans le dos, dégageant ses oreilles pointues rehaussées d'une bordure d'argent. Avec la boucle en argent de sa ceinture, ces accessoires soulignaient d'une note différente l'aspect monochrome de sa tenue. À l'une des oreilles, il

avait également ajouté une chaînette terminée par un magnifique rubis.

— Il y a un problème, dit-il.

— Tu veux parler des journalistes qui ont pris des photos à travers la fenêtre, avec Frost et moi dans un même lit ? Oui, en effet, nous avons un problème !

— Il ne s'agit pas seulement de ce journaliste-là, dit Frost.

Je commençai à ranger mes affaires dans la valise posée sur le lit.

— Je les ai vus. Ils ressemblaient à un banc de requins suivant l'odeur du sang. J'ai déjà été la cible des journalistes, mais jamais à ce point !

Frost croisa ses interminables jambes. Il portait un pantalon gris, mais pas de chaussettes dans ses mocassins. Il n'aurait jamais supporté qu'apparaissent des chaussettes sous un pantalon habillé coupé un peu court. Mille fois trop ringard, à son goût ! La veste sur mesure, assortie à son pantalon, arborait un petit mouchoir de soie bleu ciel dans la pochette. Sa chemise était blanche, maintenue en place par une cravate tourterelle et une pince en argent. Il avait tiré ses cheveux en un catogan serré, dégageant les lignes pures de son visage. Frost était terriblement beau ainsi, sans les cheveux pour détourner l'attention de la perfection de ses traits. Il avait l'air parfaitement détendu, sans rien en commun avec le sauvage qui avait failli m'incruster dans le carrelage de la salle de bains à coups de boutoir. Mais je savais que sous cet aspect de parfaite retenue veillait l'autre Frost, attendant patiemment l'autorisation de resurgir.

Je finis de remplir la valise et rabattis le couvercle, prête à la fermer.

— À vous voir, les gars, on dirait que quelque chose de vraiment très grave est arrivé ! Quelque chose que j'ignore encore. Où sont les autres ?

— Ils montent la garde devant la porte et la fenêtre, répondit Frost. Ils essaient de maintenir la presse à distance, mais c'est une bataille perdue d'avance, Meredith.

Doyle était appuyé à la commode, la tête penchée vers le sol. La natte épaisse s'enroulait autour de ses jambes comme un animal familier.

— Vous me faites peur. Dites-moi simplement ce qui s'est passé ! Frost désigna d'un geste discret le journal posé sur la table.

— C'est le *Saint Louis Post-Dispatch* ? demandai-je.

Doyle jeta un coup d'œil vers Frost puis leva les mains en signe d'impuissance.

— Il faut qu'elle soit mise au courant.

— En effet, répondit Frost.

— J'ai parlé à Barry Jenkins, hier. Il m'a annoncé qu'il ferait un papier sur la Princesse des Fées. Je suppose qu'il a mis sa menace à exécution.

Doyle se tourna, frôlant son arme de la main droite. C'était chez lui une preuve de grande nervosité. S'il avait fait ce geste en étant posté derrière la Reine, cela aurait été considéré comme une menace. Mais là, avec nous, c'était surtout un geste nerveux.

Je me dirigeai vers la table.

— C'est quoi, cette affaire, les gars ? Jenkins est un crétin mais il ne mentirait pas délibérément, surtout pas dans le *Post* !

— Lis l'article et ensuite tu me diras que nous n'avons aucune raison de nous inquiéter ! offrit Doyle.

La photo nous montrant, Galen et moi à l'aéroport, était en première page. Mais ce fut surtout le titre qui attira mon attention : « MEREDITH REVIENT À LA MAISON POUR TROUVER UN MARI ». Et, en légende sous la photo, en caractères plus petits : « Est-ce lui ? »

Je me tournai vers eux.

— Jenkins pourrait simplement jouer aux devinettes. Galen et moi savions qu'il y avait des journalistes à l'aéroport.

Ils avaient toujours l'air aussi accablé.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive, bon sang ! On a déjà tous été dans le journal, il me semble.

— Pas comme ça, dit Frost.

— Ça continue sur les pages intérieures. En mieux ou en pire, à toi de juger. Lis l'article !

C'est ce que je fis. Mais je m'arrêtai à la fin du premier paragraphe.

— Griffin a accordé une interview à Jenkins, murmurai-je, en m'asseyant sur le lit, le souffle court. Que la Déesse Toute-Puissante nous vienne en aide !

— La Reine a déjà pris contact avec nous, dit Frost. Elle s'engage à ce que Griffin soit puni pour avoir trahi ta confiance. Elle a programmé une conférence de presse pour ce soir.

— Je t'en prie, Meredith, lis le reste de l'article ! insista Doyle.

Je le lus. Je le relus. Cela ne me gênait pas que Griffin donne des détails personnels, mais je trouvai inadmissible qu'il l'ait fait sans m'en demander la permission ! Il avait étalé ma vie privée aux yeux de tout le monde. Les Sidhes avaient des règles bien particulières sur la vie privée. Nous n'attachions pas d'importance aux détails intimes comme le font les humains, mais notre vie privée ne devait en aucun cas être espionnée. Jadis, cela était passible de la peine de mort. D'ailleurs, cela risquait d'être encore d'actualité pour Griffin. La Reine trouverait extrêmement vulgaire tout ce déballage devant la presse.

Assise sur le lit, je regardai le journal sans le voir. Je levai les

yeux vers les deux hommes.

— Il donne des détails sur notre relation, fait des insinuations, de sales petites insinuations. J'ai de la chance que ce soit un journal pas trop nul. Ça aurait pu être un torchon à scandales !

Ils échangèrent un regard entendu.

— Oh, non ! Dites-moi que c'est une plaisanterie !

Frost me tendit le magazine qu'il cachait dans son dos.

Sans doute le lisait-il quand j'étais entrée.

Je laissai tomber le journal qui s'éparpilla sur la moquette et pris le magazine aux couleurs criardes qu'il me tendait. La photo en première nous représentait, Griffin et moi, dans notre lit. Ses mains étaient posées sur mes seins pour les cacher. Je riais. Nous riions tous les deux. Je me souvenais de ces photos. J'en avais encore quelques-unes moi-même, mais pas toutes. Pas toutes.

J'entendis ma voix et elle sembla calme, lointaine :

— Comment Jenkins a-t-il fait pour publier son article aussi rapidement ? Je croyais que les magazines avaient des délais beaucoup plus longs.

— Apparemment, ce n'est pas impossible à faire, dit Doyle.

Je ne quittai pas la photo des yeux. « LES SECRETS DE LA VIE SEXUELLE DE MEREDITH ET DE SON AMANT SIDHE ENFIN REVELES ! » annonçait le titre.

— Je vous en supplie, dites-moi que c'est la seule photo.

— Je suis tellement désolé, dit Doyle.

Frost commença à toucher ma main comme pour la caresser, puis son bras retomba.

— Il n'y a pas de mots pour exprimer combien je regrette qu'il t'ait fait ça, murmura-t-il.

Je plongeai mon regard dans les yeux gris de Frost. J'y lus de la compassion, mais je n'y vis pas de colère. C'était pourtant ce dont j'avais vraiment besoin, pour l'instant.

— La Reine est-elle au courant de tout ça ?

— Elle sait, répondit Doyle.

Je tenais le magazine en main, brûlant de le feuilleter pour savoir quelles autres photos y étaient publiées. Mais je ne pus me résoudre à l'ouvrir, à le regarder.

D'un geste rageur, je fourrai le journal dans les mains de Frost.

— C'est vraiment mauvais ? demandai-je.

Il regarda vers Doyle, puis vers moi. Le masque arrogant, distant, glissa un peu et je pus apercevoir l'autre Frost, celui avec lequel je m'étais réveillée ce matin.

— Le magazine n'a pas utilisé de photo de nu intégral et vu de face. A part cela, oui, c'est très mauvais.

Je me cachai le visage dans les mains, les coudes sur les genoux.

— Oh, mon Dieu ! Si Griffin a vendu les photos au journal et à la presse à scandale, il est capable de les avoir vendues à n'importe qui !

Je me levai comme un plongeur sortant d'une eau profonde. J'avais soudain un mal fou à respirer.

— Il y a des magazines en Europe qui publieraient indifféremment toutes les photos. Les photos de nus ne me gênent pas sur le principe, mais des photos privées, qui nous étaient réservées, à Griffin et à moi ! Si j'avais voulu faire publier des photos, j'aurais accepté la proposition de *PlayBoy*, il y a quelques années ! Comment Griffin a-t-il pu me faire ça ?

J'eus une pensée horrible et levai immédiatement les yeux vers Frost.

— Je t'en prie, dis-moi que tu as pris l'appareil et le film du journaliste que tu as essayé d'étrangler ce matin ?

— Je regrette, Meredith, l'appareil photo aurait dû être ma priorité, mais je me suis laissé emporter par la colère. Je suis prêt à tout pour rattraper cette connerie.

— Tu te rends compte, Frost ? Ils vont publier ces photos. Des photos de toi et de moi. Mon Dieu, et de Kitto par-dessus le marché ! Tous ensemble dans un même lit... Ils vont les placarder sur tous les canards et les photos de nu seront même vendues en Europe.

J'avais envie de jurer, de hurler, mais rien d'assez grossier pour me soulager ne me vint à l'esprit.

— Griffin n'ignorait pas ce que la Reine lui ferait, pour ça. Il aura de la chance si elle ne le tue pas !

J'acquiesçai, faisant un effort pour respirer calmement, surveillant le mouvement de ma poitrine. J'essayai de me calmer. Vainement.

— Il fera le plus de dégâts possible avant d'être arrêté. Je suppose qu'il a déjà pris le large !

— Nous le retrouverons, répondit Frost. Le monde n'est pas si grand que ça.

Cela me fit rire, mais mon rire se transforma en larmes. Je me laissai glisser par terre, entourée des pages éparpillées du *Post-Dispatch*. J'avais mal partout à cause de toutes les galipettes de cette nuit. J'étais complètement cassée. Mais la douleur me rappela que les choses n'étaient pas aussi catastrophiques. Horribles, certes, mais j'avais toujours accès aux hommes de la Cour. J'étais toujours la bienvenue au pays de la Féerie. La Reine avait donné sa parole, et son pouvoir, pour me protéger. La situation aurait pu être pire, n'est-ce pas ? C'est du moins ce que j'essayais de me répéter.

Je parvins à contrôler ma respiration, mais pas ma colère.

— Je ne lui voulais pas de mal hier soir, mais maintenant...

J'arrachai le magazine des mains de Frost et me forçai à l'ouvrir.

Ce n'était pas la nudité partielle qui me rendait dingue, c'était le bonheur sur nos visages, sur nos corps. Nous étions amoureux et cela se voyait. Mais s'il avait pu me faire ça, alors il ne m'avait jamais aimée. Il me désirait, voulait me posséder, mais l'amour... L'amour ne commet pas de telles vacheries !

Je jetai les pages en l'air et les regardai retomber sur le sol comme d'immenses papillons.

— Je veux qu'il meure pour ça ! Ne le dites pas à la Reine. Il se peut que je change d'avis dans quelques jours et je ne veux pas qu'elle se lance dans des représailles sanglantes.

Ma voix était remplie d'une colère glaciale, le genre de colère qui s'installe dans votre cœur et n'en ressort jamais.

Une colère brûlante ressemble à une passion brûlante. Mais une colère glaciale est comme la haine. Je haïssais Griffin, mais pas assez pour lui souhaiter de tomber entre les griffes de la Reine.

— Je ne veux pas qu'elle m'envoie sa tête ou son cœur dans un panier. Je ne veux pas de ça.

— Elle a peut-être prévu de le tuer de toute façon, dit Doyle.

— Oui, mais si elle le fait, c'est elle qui en sera responsable, pas moi. Je ne demande pas sa mort. Que la Reine arrive d'elle-même à ce genre de décision.

Frost s'agenouilla devant moi et prit mes mains dans les siennes. Les siennes étaient chaudes, ce qui voulait dire que les miennes étaient froides. Peut-être étais-je plus en colère que je ne le croyais, peut-être étais-je en état de choc.

— Je suis certain que la Reine a déjà décidé de son sort, dit Frost.

Je me levai, m'arrachant à ses mains, à son regard. Je croisai les bras autour de moi-même car je savais que je pouvais avoir confiance en mes bras. Je commençais à avoir des doutes sur ceux des autres.

— Non, si elle l'attrape tout de suite, elle risque de le tuer. Mais plus il échappera à ses griffes, plus elle aura le temps de devenir créative.

— À sa place, je préférerais me faire attraper tout de suite, pendant qu'une mort rapide est encore envisageable, dit Frost, toujours à genoux.

— Il va se sauver. Il va se sauver aussi vite et aussi loin qu'il le pourra. Il essaiera de gagner du temps, espérant qu'un miracle le sauvera.

— Tu le connais si bien que ça ? demanda Frost.

— C'est ce que je croyais, répondis-je avec un éclat de rire presque sauvage. Peut-être ne l'ai-je jamais vraiment connu. Peut-être tout cela n'était-il qu'un tissu de mensonges.

Je regardai Frost. J'étais contente de ne pas l'aimer, contente

que tout n'ait été que pure luxure. À cet instant, je faisais davantage confiance à la luxure qu'à l'amour.

Doyle se leva et me prit doucement dans ses bras.

— Ne laisse pas Griffin te faire douter de toi-même, Meredith. Ne le laisse pas te faire douter de nous.

Je levai les yeux vers son visage noir.

— Comment sais-tu que c'est exactement ce que je pensais ?

— Parce que c'est exactement ce que je serais en train de penser à ta place.

— Pas vrai. Tu serais en train de penser à le tuer.

Il me serra dans ses bras, posa son visage contre mes cheveux. Je ne me détendis pas, mais ne reculai pas non plus.

— Dis que tu désires sa mort et il en sera fait selon tes désirs ! Choisis une partie de son corps et je te la rapporterai, dit-il.

Frost se leva à son tour.

— Oui, nous te la rapporterons.

On frappa à la porte. Doyle hocha la tête et Frost se dirigea vers elle pour l'ouvrir. Doyle sortit aussitôt son arme et me poussa sur le côté, me cachant partiellement de son corps imposant.

— C'est Galen. Ouvrez !

Frost avait pris en main son gros 44 plaqué nickel et jeta un coup d'œil par le judas.

— C'est lui et Rhys.

Doyle acquiesça, baissa son revolver, mais ne le rangea pas. La tension était élevée, très élevée. Je pense que nous attendions tous une autre attaque de Cel et de sa bande. C'était mon cas, puisque par nécessité j'étais devenue un peu parano. Les gardes, quant à eux, étaient paranos par déformation professionnelle.

Kitto entra derrière les deux hommes. Il portait un jean foncé, un polo jaune avec un crocodile et des chaussures de jogging blanches. Tout avait l'air neuf, apprêté et tout frais sorti de l'emballage.

Galen regarda les journaux, puis leva les yeux vers moi.

— Je suis tellement désolé, Merry.

Doyle me laissa m'éloigner du rempart de son corps pour que je puisse aller vers Galen. J'appuyai mon visage contre sa poitrine, passant les bras autour de sa taille et restai ainsi, sans bouger.

Je me trouvais en sécurité avec Doyle, ressentais de la passion pour Frost mais c'était dans les bras de Galen que je me sentais le plus à l'aise. Je voulais rester ainsi, fermer les yeux, et juste me coller contre lui. Mais il y avait une conférence de presse programmée et la Reine voulait que nous arrivions à la Cour suffisamment tôt pour que nous puissions mettre au point la version de la vérité que nous allions donner à la presse. Toute gamine déjà, j'avais pris l'habitude de me rendre à ces conférences de presse et je n'y avais jamais entendu dire

la vérité, toute la vérité, je le jure. Il n'y avait aucun moyen de nettoyer cet incroyable foutoir créé par Griffin. Il pouvait être puni, mais l'histoire et les photos avaient déjà été offertes en pâture aux lecteurs et rien ne changerait cela. Je n'avais toujours aucune idée de la version épurée que nous allions donner pour expliquer la présence combinée de Frost, Kitto et moi, nus sur un même lit. Si quelqu'un pouvait inventer un mensonge plausible pour cette photo, ce serait ma tante. Andais, la Reine de l'Air et des Ténèbres, était capable de donner une tournure nouvelle à n'importe quel scandale qui ferait tourner la tête à toute la presse. Subjugués par ses charmes, les journalistes avaient tendance à écrire tout ce qu'elle leur demandait d'écrire. Mais pour nous blanchir de ce scandale-là, même elle allait devoir tirer le maximum de son talent. J'avais toujours espéré vivre assez longtemps pour voir un jour ma tante échouer lamentablement. Maintenant, j'espérais qu'elle réussirait triomphalement. Était-ce hypocrite de ma part ? Peut-être. Ou peut-être était-ce seulement pragmatique.

Chapitre 36

Vers minuit, les derniers journalistes s'étaient dirigés vers la sortie, saturés de vieux vins, de petits fours sophistiqués et du baratin de ma tante. Elle avait fait les choses avec classe et enfilé un tailleur noir très ajusté, sans blouse, afin de faire profiter tout le monde de son décolleté. Un chic très call-girl. Elle leur avait déclaré qu'elle était particulièrement ravie de ma visite, tellement enthousiasmée par ma décision de rentrer dans les rangs avec un gentil fiancé sidhe, terriblement attristée par la trahison de Griffin. L'un des journalistes lui avait posé des questions sur un éventuel aphrodisiaque féérique qui aurait entraîné une émeute dans un bureau de police de Los Angeles. Elle n'était au courant de rien. Andais n'avait permis à personne d'autre de répondre aux questions. Je pense qu'elle se méfiait de ce que je pourrais dévoiler. Les hommes étaient uniquement là pour faire vitrine, ils n'avaient pas eu l'occasion de s'exprimer.

Cel était assis à sa droite et moi à sa gauche. Nous échangeions des sourires. Nous avions tous posé pour des photos. Lui dans son costume de créateur monochrome noir et moi dans une petite robe haute couture, noire avec un boléro assorti brodé de centaines de perles de jais, et enfin Andais, dans son irrésistible tailleur call-girl. Nous avions l'air de nous rendre à des funérailles ultrachics. Si jamais je devenais Reine un jour, j'imposerais à la Cour un nouveau code couleur : tout sauf du noir !

La Cour était très calme, ce soir. Cel avait été emmené pour être préparé à son châtiment. La Reine avait entraîné Doyle et Frost dans sa chambre pour un débriefing. Comme Galen claudiquait légèrement à la fin de la conférence, Fflur lui avait demandé de la suivre pour lui appliquer une pommade qui accélérerait la guérison. Il restait donc Rhys, Kitto et Pasco pour me garder. Pasco était venu à l'hôtel la veille, mais il avait dormi dans l'autre chambre. Ses longs cheveux roses pendaient jusqu'aux genoux comme un pâle rideau. Le noir ne lui allait pas du tout ! Il donnait à sa peau un teint bistre et à ses cheveux un vilain reflet marron. Quand il portait des couleurs plus flatteuses, Pasco était éblouissant. Pas ce soir. Le noir seyait mieux à Rhys, mais ce soir il portait une chemise bleue qui mettait en valeur ses yeux magnifiques. Autorisation spéciale de la Reine.

Rhys et Pasco me suivaient comme de bons petits gardes du corps. Kitto restait à côté de moi comme un toutou obéissant. On ne l'avait pas autorisé à se mettre devant les photographes pendant la

conférence. Les préjugés contre les Gobelins étaient encore nombreux dans les Cours. Kitto était le seul à avoir pu garder son jean et son polo. Nous allions rester à la Cour ce soir car c'était le seul endroit sans journalistes, à cent kilomètres à la ronde. Personne ne viendrait casser les fenêtres de la Reine ou prendre des photos à travers les flancs de la colline magique.

J'essayais de retrouver mes anciens appartements, mais il n'y avait qu'une grande porte de bois et de bronze au milieu du couloir. Elle menait aux Abysses du Désespoir. La dernière fois que j'étais entrée dans cette pièce, elle se trouvait près du Couloir de la Mort. En d'autres termes, c'était la salle des tortures. Les Abysses étaient censés être sans fond, ce qui aurait été impossible si cela avait été purement physique. Mais ce n'était justement pas purement physique. L'un de nos pires châtiments était d'être jeté dans les Abysses et de tomber sans jamais vieillir ni mourir, inlassablement, prisonnier d'une chute libre pour l'éternité.

Je m'arrêtai au milieu du couloir pour permettre à Pasco et à Rhys de me rattraper. Instinctivement, Kitto se mit de côté, hors d'atteinte de Rhys. Ce dernier ne l'avait pourtant pas touché, se contentant simplement de le regarder. Qu'est-ce qui avait pu l'effrayer dans ce regard bleu ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Rhys.

— Qu'est-ce que ce truc vient faire ici ?

— C'est la porte des Abysses, répondit-il en fronçant les sourcils.

— Exactement. Elle devrait se trouver au moins trois étages plus bas. Pourquoi est-elle au rez-de-chaussée ?

— Ce n'est pas comme si ce lieu respectait une logique, intervint Pasco. Le tumulus a même un jour décidé d'installer les Abysses au dernier étage. Il entreprend parfois des restructurations importantes de ce genre.

Je me tournai vers Rhys qui acquiesça.

— Oui, parfois.

— Tu peux préciser ce que tu entends par « parfois » ? demandai-je.

— A peu près tous les mille ans.

— J'adore avoir affaire à des gens pour qui « parfois » signifie une fois tous les mille ans !

Pasco saisit la grosse poignée de bronze.

— Si notre Princesse veut bien me permettre !

La porte, extrêmement lourde, s'ouvrit lentement. Pasco était comme pratiquement tous ceux de la Cour, il pouvait soulever une petite maison à condition de savoir par où la saisir. Malgré cela, il ouvrait cette porte avec grande difficulté.

La pièce était plongée dans une obscurité grisâtre comme si les

lumières, qui étaient allumées partout ailleurs, ne fonctionnaient pas bien en ces lieux. J'avancai dans l'obscurité, Kitto toujours pendu à mes basques, se méfiant de Rhys comme un chien craignant de prendre un coup de pied. La pièce était la même que celle de mes souvenirs. Une immense chambre circulaire en pierre dont le sol était percé, en plein milieu, d'un orifice rond. Il y avait un garde-fou blanc autour de cet orifice, composé d'os, de filin d'argent et... de magie. La barrière miroitait de sa propre espèce de glamour. Certains affirmaient qu'elle était ensorcelée pour empêcher les Abysses de remonter par le trou pour dévorer le monde. En fait, la barrière était ensorcelée pour empêcher les gens de se suicider où d'y tomber par accident. Il n'y avait qu'une seule manière de passer par-dessus cette barrière : être jeté par quelqu'un.

Je fis un grand détour pour éviter la collection d'os lumineux, et Kitto s'accrocha à ma main comme un gamin craignant de traverser la rue tout seul. Il y avait une seconde porte à l'autre bout de la pièce et nous nous dirigeâmes vers elle. Mes talons aiguilles martelaient le sol en pierre qui renvoyait l'écho sur les murs de l'immense salle. La porte derrière nous se referma en un bruit assourdissant qui me fit sursauter. Kitto tira sur mon bras, m'invitant à me presser vers l'autre sortie. Je n'avais pas envie qu'on me bouscule et encore moins de courir sur mes talons hauts. J'avais déjà foulé et guéri une cheville cette semaine, c'était amplement suffisant.

Deux choses arrivèrent en même temps. Du coin de l'œil, j'aperçus quelque chose de l'autre côté des Abysses, un mouvement presque imperceptible en un endroit où il n'y avait strictement rien. Et puis, il y eut ce petit bruit derrière nous. Je me tournai vers le bruit.

Rhys était tombé sur les genoux, les bras pendant le long de son corps, une expression d'étonnement sur le visage. Pasco se tenait au-dessus de lui, un couteau couvert de sang à la main. Rhys tomba en avant lentement, s'affalant lourdement, les mains toujours sur les côtés, ouvrant et fermant la bouche comme un poisson tiré hors de l'eau.

Le dos contre le mur, je me dirigeai vers la porte, Kitto toujours à mes côtés. Mais je savais bien qu'il était trop tard. Le mouvement à l'opposé de la salle sembla s'ouvrir comme un rideau invisible, laissant apparaître Rozenwyn et Siobhan. Les deux femmes se séparèrent, l'une vers la droite, l'autre vers la gauche, se dirigeant lentement vers moi pour me coincer. Siobhan était aussi pâle et spectrale qu'un fantôme d'Halloween, et Rozenwyn rose et parme comme une décoration d'œuf de Pâques. L'une grande, l'autre petite, toutes en contrastes et pourtant elles se déplaçaient comme deux moitiés d'un même ensemble.

Je me collai le dos au mur, Kitto accroupi à mes pieds, espérant

sans doute se faire tout petit, presque invisible.

— Rhys n'est pas mort. Même un coup en plein cœur ne le tuera pas ! dis-je.

— Mais un tour dans les Abysses aura raison de lui, dit Pasco.

— Je suppose que c'est ce qui m'attend aussi, répondis-je d'une voix qui semblait terriblement calme.

Plus calme que mon esprit qui, lui, fonctionnait à plein régime.

— Nous allons te tuer d'abord, dit Siobhan. Et ensuite nous te jetterons par-dessus la barrière.

— Merci, les enfants ! Comme c'est gentil à vous de me tuer d'abord !

— Nous pourrions te laisser mourir de soif pendant que tu tombes, renchérit Rozenwyn. A toi de choisir !

— Y a-t-il une troisième possibilité ?

— Je crains que non, répondit Siobhan.

Sa voix sifflante retentissait dans la salle comme si elle appartenait à ce lieu.

Elles contournèrent toutes deux la barrière et s'approchèrent de moi par les deux côtés. Pasco se tenait encore près du corps hoquetant de Rhys. J'étais toujours en possession de mes deux couteaux pliants, mais mes adversaires portaient de grandes épées. En d'autres termes, j'étais sans arme et près d'être encerclée.

— Etes-vous tellement froussards que vous avez besoin d'être à trois pour me tuer ? Rozenwyn a failli me tuer à elle toute seule. Je porte encore sa marque sur les côtes.

— Non, Meredith ! dit Rozenwyn. Tu n'arriveras pas à nous entraîner dans un combat singulier. Nous avons reçu des ordres très stricts. Nous devons simplement te tuer, sans petits jeux, si amusants soient-ils.

Kitto s'était pressé contre la porte, protégé par ma jambe.

— Qu'allez-vous faire à Kitto ? demandai-je.

— Le Gobelin ira rejoindre Rhys dans les Abysses, siffla Siobhan.

Je sortis l'un des couteaux pliants et ils éclatèrent de rire. J'appelai le pouvoir sur mon autre main, j'appelai la Main de Chair. Délibérément, cette fois, une première ! Je m'attendis à avoir mal, mais ce ne fut pas le cas. Le pouvoir coula à travers moi comme de l'eau pesante : lisse, vivante, emplissant mon corps, ma main, comme une matière assez épaisse pour être jetée.

Les deux femmes savaient que j'avais fait appel à de la magie car elles échangèrent un regard. Il y eut un instant d'hésitation, puis elles continuèrent à avancer. Elles n'étaient plus qu'à trois mètres de moi quand Kitto sauta sur Siobhan comme un léopard. Elle enfonça aussitôt la lame dans son corps. Sans doute n'avait-elle touché aucun organe vital puisqu'il se mit à la lacérer, à la mordre comme un bel

animal sauvage.

Rozenwyn me chargea, l'épée en avant, mais je m'y attendais et je me jetai sur le sol. Quand la lame passa au-dessus de moi, je sentis un léger courant d'air dans mes cheveux. J'essayai d'attraper sa jambe, n'atteignis que sa cheville mais la jambe s'écroula sur elle-même. Pour lui infliger la même chose qu'à Nerys, il fallait que je la frappe au milieu du corps, mais Rozenwyn ne me donnerait jamais la possibilité de lui envoyer un coup au ventre.

Elle tomba au sol en hurlant, regardant avec effroi sa superbe jambe dont la chair et les os se soulevaient comme des vagues avant de retomber. J'enfonçai la lame de mon couteau dans sa gorge, non pas pour la tuer mais pour détourner son attention. J'arrachai l'épée de sa main soudain toute molle. Puis j'entendis Pasco courir derrière moi et me laissai tomber sur les genoux, faisant un effort pour ne pas me retourner. Je n'avais pas de temps à perdre. Je sentis sa lame passer à côté de ma tête et piquai vers l'arrière avec l'épée de Rozenwyn, fourrageant dans tous les sens, cherchant désespérément à toucher son corps... que je finis par trouver. La lame s'y enfonça profondément. Je fis une prière rapide avant de m'éloigner de lui en roulant au sol. Le poids de son propre corps l'entraîna vers le bas, l'enfonçant sur l'épée jusqu'à la garde tandis qu'on entendait des gargouillis sortir du fond de sa gorge.

Puis il arriva une chose que je n'avais pas prévue du tout. Pasco bascula sur la jambe endommagée de sa sœur. La chair mouvante du membre écrasé vint couler sur son visage. Il n'eut même pas le temps de crier que déjà la chair de sa sœur recouvrait complètement la sienne. Le corps de Pasco commença aussitôt à se fondre dans le corps de Rozenwyn. Ses mains tapaient contre le sol tandis que sa tête était déjà avalée par ce qui avait été la partie inférieure du corps de sa sœur.

Rozenwyn arracha mon couteau de sa gorge. La blessure se referma immédiatement et elle commença à hurler. Elle me tendit une main bleu lavande.

— Meredith ! Princesse, ne fais pas ça, je t'en supplie !

Je reculai vers le mur, ne quittant pas le spectacle des yeux car je ne pouvais rien faire pour l'interrompre. Je ne savais pas comment réagir. Cela avait été un accident. Ils étaient jumeaux, ils avaient jadis partagé un même ventre et c'est sans doute cela qui avait provoqué cette réaction inattendue. Un accident épouvantable. Si seulement j'avais su comment l'arrêter, je l'aurais fait sans hésiter. Personne ne méritait une chose pareille.

J'arrachai mon regard de la scène horrible où les corps de Rozenwyn et de son frère se fondaient l'un dans l'autre pour ne plus faire qu'un. Que devenaient Kitto et Siobhan ? Elle était couverte de

sang, égratignée et mordue, mais pas vraiment blessée. Elle était cependant à genoux, l'épée posée devant elle. Elle me rendait son arme. Kitto était étendu à côté d'elle, le souffle irrégulier, le trou dans sa poitrine déjà en train de se refermer. Pendant que je regardais Rozenwyn et Pasco fusionner ainsi, elle aurait pu me tuer. Mais Siobhan, l'incarnation même d'un cauchemar, observait avec une horreur évidente la masse de chair rose et mauve qui absorbait les deux Sidhes. Elle avait trop peur de prendre un coup mortel. Elle avait peur de... moi.

Le visage de Rozenwyn disparut en dernier, hurlant comme si elle essayait de garder la tête en dehors des sables mouvants, mais elle fut également avalée et la masse de chair et d'organes palpita sur le sol de pierre. On pouvait entendre leurs cris, deux voix cette fois, deux voix emprisonnées. Mon poulx battait contre mes oreilles jusqu'à ce que je ne puisse plus rien entendre, plus rien voir de cette scène d'horreur indescriptible. Siobhan n'était pas la seule à avoir peur.

Rhys tituba sur ses jambes, brandissant son épée à la main. Puis il tomba sur les genoux, juste à côté de moi, les yeux rivés sur la chose informe étendue sur le sol.

— Que les dieux nous protègent !

Je ne pus qu'acquiescer. Puis ma voix revint, à peine audible, rauque.

— Désarme Siobhan et achève cette chose affreuse.

— Comment ? demanda-t-il, abasourdi.

— Coupe-la en morceaux. Coupe-la en morceaux jusqu'à ce qu'elle arrête de bouger.

Je baissai les yeux sur l'épée de Rozenwyn. C'était une pièce unique, adaptée à sa main, avec un pommeau incrusté de bijoux en forme de fleurs de printemps. Je la pris et me dirigeai vers la porte du fond.

— Où vas-tu ? demanda Rhys.

— J'ai un message à porter.

L'immense porte en bronze s'ouvrit devant moi comme mue par une main géante. Je passai et elle se referma aussitôt. Le tumulus palpitait et murmurait autour de moi. Je partis à la recherche de Cel.

Il était nu et enchaîné au sol d'une cellule obscure. Ezekial était là pour le torturer. Il portait des gants chirurgicaux et tenait délicatement un flacon de Larmes de Branwyn. Le supplice n'avait pas encore commencé, ce qui voulait dire que les trois mois n'avaient pas encore démarré. Je ne pouvais donc pas exiger la vie de Cel.

La Reine me vit en premier et ses yeux s'arrêtèrent sur l'épée que je tenais à la main. Doyle et Frost étaient avec elle, témoins de l'infamie de son fils.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Je posai l'épée en travers du torse nu de Cel. Je vis à son expression qu'il l'avait reconnue.

— Je t'aurais bien apporté une oreille de Rozenwyn et de Pasco, mais à eux deux, ils ne possèdent plus une oreille entière.

— Qu'est-ce que tu leur as fait ? murmura-t-il.

Je levai la main gauche juste au-dessus de sa tête.

— Non, Meredith, tu n'as pas pu faire ça ! protesta la Reine.

— Ils ont jadis partagé un même ventre. Maintenant ils partagent la même chair. Aurais-je dû les jeter dans les Abysses, là où tu voulais envoyer Rhys et Kitto ? Devrais-je les laisser sous cette forme de balle palpitante, afin qu'ils tombent pour l'éternité ? Il leva les yeux vers moi et j'y lus la peur. Mais aussi de la duplicité.

— Je ne savais pas qu'ils allaient faire ça, protesta-t-il. Ce n'est pas moi qui les ai envoyés.

Je me redressai et poussai légèrement Ezekial en avant.

— Va, commence !

Il interrogea la Reine du regard. Elle hocha la tête et il s'agenouilla à côté du corps de Cel. Lentement, il versa de l'huile sur lui.

Je me tournai vers Andais.

— Pour ce qu'il vient de faire, j'exige qu'il passe six mois ici, tout seul. Le châtiment complet.

Andais commença à protester, mais Doyle intervint.

— Majesté, il faut que tu commences à le traiter comme il le mérite.

Elle hocha la tête avec résignation.

— Soit, il restera ici pendant six mois. Tu as ma parole.

— Mère, non ! Non !

— Quand tu auras fini, Ezekial, scelle cette porte.

Et elle sortit tandis qu'il continuait à l'appeler.

Je regardai Ezekial badigeonner d'huile le corps de Cel qui se mit à se contorsionner au contact de l'élixir. Frost et Doyle se tenaient à mes côtés. Les yeux de Cel étaient rivés sur moi et exprimaient clairement ce qu'il pensait. C'était parfaitement indigne de la part d'un cousin !

— J'allais me contenter de te tuer, Meredith. Mais plus maintenant. Quand je sortirai d'ici je te baiserais, je te baiserais jusqu'à te faire un enfant. Ce trône m'appartient, même si je suis obligé de passer par ton corps si blanc pour l'obtenir !

— Si tu t'approches encore une fois de moi, Cel, je te tuerai !

Sur ces mots, je tournai les talons et sortis.

Doyle et Frost me suivirent comme deux parfaits gardes du corps. La voix de Cel nous poursuivait le long du couloir.

— Merry ! Merry !

Ses hurlements devenaient de plus en plus frénétiques.

Longtemps après, alors que je n'aurais plus dû entendre ses cris, ils retentissaient encore à mes oreilles.

Chapitre 37

Puisque Pasco était mort, la Reine dut choisir un nouvel espion pour m'accompagner à Los Angeles. Avec les cris de Cel qui continuaient à résonner dans les couloirs, elle était quelque peu déroutée. De ce fait, je pus mettre un peu de pression jusqu'à ce que nous tombions d'accord sur un garde qui ne soit pas complètement à sa botte. Nicca était terrifié par ma tante, il lui ferait donc fidèlement ses petits rapports. Mais il nous avait également aidés quand les épines avaient essayé de me vider de tout mon sang. Doyle lui faisait confiance et je faisais confiance à Doyle. La Reine prétendait que Nicca n'était pas un amant très inspiré, mais l'emballage était plutôt joli. Son père était l'un des demi-Feys, ces créatures avec des ailes de papillon. Sa mère était une dame de la Cour, une pure Sidhe. La Reine lui avait fait retirer sa chemise devant moi pour me montrer que des ailes géantes de papillon étaient tatouées à travers ses épaules, ses bras et dans son dos, où elles descendaient pour disparaître dans le pantalon. La génétique avait voulu lui accorder des ailes malgré sa taille d'homme. Aucun artiste tatoueur n'avait jamais réalisé des ailes aussi adorables que celles qui se trouvaient sur le dos de Nicca. La Reine lui avait demandé qu'il se déshabille complètement afin que je puisse voir jusqu'où descendait ce magnifique dessin, mais j'avais préféré me réserver un peu de mystère. Pendant toute cette séance, Nicca avait eu l'air terrorisé. Il avait observé la Reine Andais comme un moineau blessé observe un serpent, se demandant simplement quand la première morsure allait entailler sa chair. Je l'avais soustrait à sa présence terrifiante dès que la politesse me l'avait permis. Doyle m'avait assuré que Nicca était un être adorable aussi longtemps que la Reine n'était pas dans les parages. J'aurais aimé savoir ce qu'elle avait pu lui infliger de si terrible pour qu'il reste aussi terrorisé. Peut-être valait-il mieux que je l'ignore. En prenant de l'âge, je me rendais compte que si l'ignorance ne faisait pas le bonheur, parfois elle y contribuait.

Dès que nous pûmes trouver un avion, nous retournâmes à Los Angeles. Nous dûmes faire appel aux flics pour repousser les journalistes. Les photos de Frost, Kitto et moi avaient déjà paru dans la presse à scandale. J'avais même appris qu'en Europe, les magazines avaient publié des photos de nu sans même apposer le fameux petit nuage flou sur les zones sensibles.

Tout le monde se demandait qui était mon nouveau fiancé.

J'avais beau leur répéter que je n'avais pas encore de fiancé choisi, une petite futée voulut même savoir si j'étais pour la polyandrie.

— Et vous, ne le seriez-vous pas ? lui ai-je demandé en lui montrant tous ces beaux hommes qui m'entouraient.

Ma repartie les avait fait bien rire et la presse était ravie. Étant donné que nous ne pouvions rien faire d'autre, nous nous contentions de nous amuser : la Princesse Meredith choisissait un nouveau mari... ou deux.

Jeremy vint nous accueillir à l'aéroport avec Uther. Quand vous mesurez près de quatre mètres, que vous êtes musclé et équipé d'une double rangée de crocs, même les journalistes ont tendance à garder leurs distances. Jeremy répondait à qui voulait l'entendre que « oui, la Princesse travaille pour l'Agence de Détectives Grey ». Nous en avions déjà parlé au téléphone car Jeremy s'attendait à ce que je ne revienne pas travailler. Mais je me sentais bien mieux dans la peau d'une détective que je ne l'avais jamais été en tant que Princesse de Féerie. Et puis, j'avais plein de bouches à nourrir ! Ringo était sorti de l'hôpital, presque guéri de l'attaque de l'ogre sur la camionnette. Roane était revenu de ses vacances en mer. Il m'avait offert un coquillage, blanc pâle, luisant avec une opalescence plus soutenue et plus rose qu'une coquille d'ormeau. Ce superbe cadeau me faisait bien plus plaisir qu'un bijou, car je savais que ce coquillage avait pour Roane une grande valeur affective. Il céda sa place d'amant en titre sans que j'aie eu besoin de le lui demander. Je lui avais cependant expliqué que, s'il était frappé d'Elfitude après notre petite expérience de l'autre fois, il serait bien sûr le bienvenu. Il avait l'air en forme. Tant mieux parce que, pour l'instant, j'avais assez d'hommes dans ma vie.

Aujourd'hui, j'ai au moins un garde du corps avec moi en permanence. Doyle trouve que deux, c'est mieux. Ils assurent des rotations irrégulières afin qu'on ne sache jamais qui est de service. Je laisse à Doyle le soin de régler les détails. Après tout, c'est son boulot. Quand ils ne gardent pas mon corps, ils essaient de s'ajuster au nouveau monde dans lequel je les ai entraînés. Rhys a évidemment voulu travailler pour l'agence et être un vrai détective. Jeremy n'a rien eu contre la venue d'un Sidhe guerrier pur-sang dans son équipe. Une fois que les clients ont été au courant, il a semblé que toutes les stars voulaient un Sidhe pour garder leur corps. Les affaires étaient si bonnes et souvent tellement faciles – juste faire acte de présence en regardant la déco, sans réel danger – que Galen et Nicca se sont aussi inscrits. Doyle dit qu'il ne veut garder personne d'autre que moi. Frost semble d'accord. Kitto désire simplement rester près de moi et passerait la majeure partie de son temps sous mon bureau si je le laissais faire. Il a du mal à s'adapter à son premier aperçu du XX^e

siècle. Le pauvre Gobelin n'avait encore jamais vu de voiture ou de télé et maintenant il passe sa vie dans un gratte-ciel, dans l'une des villes les plus modernes du monde. Il va falloir que je le renvoie à Kurag, ce qui signifie que le Roi des Gobelins enverra un remplaçant. Je parierais que le suivant ne sera pas aussi sympa que notre petit Kitto.

Je ne sais pas ce que les demi-Feys ont fait subir à Galen. En tout cas c'est plus grave qu'une simple blessure, parce qu'il ne guérit pas complètement à cet endroit très précis. Nous l'avons montré à un médecin et à l'un des meilleurs praticiens de magie de la ville. Ils n'ont été d'aucune aide. Il va falloir que je parle personnellement à la Reine Niceven pour savoir ce qu'ils lui ont fait subir. Je pense qu'il a accepté de garder d'autres corps parce qu'il ne supporte plus de rester si près de moi sans me posséder alors que tous les autres le peuvent. C'était vraiment trop dur pour lui. Pour moi aussi. Toute cette excitation, toutes ces années d'espoir et voilà que nous devons encore attendre.

L'Agence de Détectives Grey fait tellement parler d'elle et gagne tellement de fric que Jeremy songe à embaucher et à déménager dans des locaux plus spacieux. Il y a eu quelques moments de tension entre Jeremy et les gardes parce qu'ils étaient Unseelie et que Jeremy ressassait encore ses vieilles rancunes. Galen et Rhys l'ont invité à prendre un pot. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais le lendemain l'ambiance était déjà un peu moins tendue. La complicité masculine à son summum !

Frances Norton, la veuve d'Alistair Norton, et Naomi Phelps, son ex-maîtresse, sont en pleine forme. Elles se sont installées sous le même toit et, si elles formaient un couple hétérosexuel, je dirais que les faire-part de mariage ne devraient plus tarder. Elles semblent heureuses et personne ne regrette Alistair. Les flics ont retrouvé la trace de quelques-uns de ses comparses adorateurs de Sidhes. Deux d'entre eux sont morts mystérieusement juste avant que la police ne les trouve. Je ne me fais pas d'illusions sur la santé de ces adorateurs de Sidhes. La Reine ou les acolytes de Cel sont en train de faire le ménage. La Reine m'a assuré qu'il ne manquait qu'une seule bouteille de Larmes de Branwyn dans sa réserve personnelle et que le public humain n'est donc plus en danger. Elle m'a donné sa parole. Aucun Sidhe ne reviendrait sur sa parole, pas même Andais. Il n'y a pas pire insulte pour un Sidhe que d'être accusé de manquer à sa parole. Si vous manquez à votre parole, plus personne ne fait plus affaire avec vous, ne couche plus avec vous ou ne se marie plus avec vous ! Andais marche sur des sables mouvants avec ses Sidhes et elle ne prendrait pas ce risque. Il y a des rumeurs concernant une révolution et je sais que les fidèles de Cel à la Cour en sont les instigateurs. D'autres ont

suggéré que ce serait plutôt Barinthus, qu'il aurait l'intention de me faire Reine, que je porte un enfant ou non.

Derrière son dos, on le surnomme « Barinthus, le Faiseur de Reines ». Je lui ai fait promettre de ne rien entreprendre dans ce sens, mais il refuse toujours de venir à Los Angeles, disant qu'il nous faut au moins un allié puissant pour parler de moi à la Cour. Il a sans doute raison, mais je commence à me demander ce qu'il peut bien raconter à la Cour sans me demander mon avis.

Doyle a partagé mon lit, mais pas nos corps. Nous avons littéralement dormi ensemble, mais sans baiser. Il dit que l'attente ne fera que rendre la chose encore meilleure. Je ne sais pas ce qu'il cogite mais en plongeant mes yeux dans son regard sombre, je vois bien qu'il a un plan, un but. Quand je lui parle de ce plan, il répond :

— Je veux seulement que tu sois en sécurité et te voir devenir Reine après ta tante.

Je ne le crois pas.

Oh, je veux bien croire qu'il souhaite ma sécurité et qu'il veut que je règne après Andais, mais il y a autre chose derrière tout ça.

Quand j'insiste, il secoue la tête et sourit. Depuis tout ce temps, je devrais savoir que lorsque Doyle garde un secret, il n'y a pas moyen de le lui soutirer avant qu'il ne veuille en parler lui-même. Ce n'est pas par manque de sexe, mais par trop-plein de secrets que je n'arrive pas à posséder Doyle entièrement. Si je ne peux pas le posséder corps et âme, comment lui faire confiance ? La réponse est simple. Je ne peux pas. Je suis de retour à Los Angeles où je travaille comme détective. Mais cette fois c'est sous mon vrai nom. J'ai accès à des amants sidhes et je peux retourner à la Féerie quand je veux. J'ai obtenu tout ce que je voulais, mais il reste une tension qui ne s'efface jamais complètement. Parce que je sais qu'une épée de Damoclès est toujours suspendue au-dessus de ma tête : Cel est toujours vivant et ses fidèles n'ont qu'une peur, que je les détruise en montant sur le trône. Des révolutions ont commencé pour moins que ça. La presse continue à nous harceler comme de véritables requins et c'est uniquement à cause de l'influence de la Cour qu'ils ne nous attaquent pas. Ils s'intéressent essentiellement à l'aspect romantique et sexuel de nos vies. S'ils savaient tout ce qu'il y a de nettement plus important derrière ces histoires !

Griffin n'a pas été retrouvé. Peut-être est-il mort sans que personne ne me l'ait dit. Si c'était le cas, et connaissant ma tante, je pense qu'elle me l'aurait emballé et m'en aurait envoyé quelques morceaux de choix.

Je devrais être heureuse, et je le suis. Mais je ne me sens pas en paix. C'est le calme avant la tempête, et la tempête s'annonce d'enfer ! Je me protégerai de la tempête dans une arche faite de chair et d'os,

faite des corps de mes gardes. A chaque caresse, à chaque regard, j'hésite de plus en plus à renoncer à eux. J'ai perdu assez de gens dans ma vie. J'aimerais essayer, juste cette fois, de ne perdre personne d'autre. J'avais pratiquement abandonné ma religion en même temps que ma famille, mais j'ai édifié un autel dans ma chambre et je recommence à prier. Je prie autant que je le peux. Mieux que personne, je sais que même si on reçoit toujours une réponse à ses prières, cette réponse n'est pas forcément celle qu'on attend. Je ne veux pas le trône si cela m'oblige à marcher sur le corps de mes amis et de mes amants pour l'obtenir. Je ne désire rien assez fort pour cela. Et je ne l'ai jamais désiré. J'ai toujours pensé que l'amour était plus important que le pouvoir, mais parfois vous ne pouvez pas avoir l'amour sans le pouvoir pour le protéger. Je prie pour la sécurité de ceux qui me sont chers. Si je prie pour obtenir le pouvoir, c'est pour en posséder assez afin de les protéger. Qu'il en soit ainsi. Je suis prête à tout pour les garder en sécurité, même s'il faut pour cela que je devienne Reine. Quoi qu'en pense ma tante, il me sera impossible d'être Reine aussi longtemps que Cel sera vivant. Je prie pour la sécurité de ceux qui me sont chers et, ce que je demande réellement, c'est le pouvoir, le trône et la mort de mon cousin. Parce que ces trois choses doivent nécessairement survenir ensemble pour nous apporter la sécurité à tous. On dit qu'il faut faire attention à ce que l'on demande dans un vœu. Eh bien ! Il faut faire encore plus attention à ce que l'on demande dans une prière ! S'assurer, s'assurer vraiment que c'est bien ce que l'on veut. Car on ne peut jamais savoir à quel moment une divinité exaucera vos vœux.